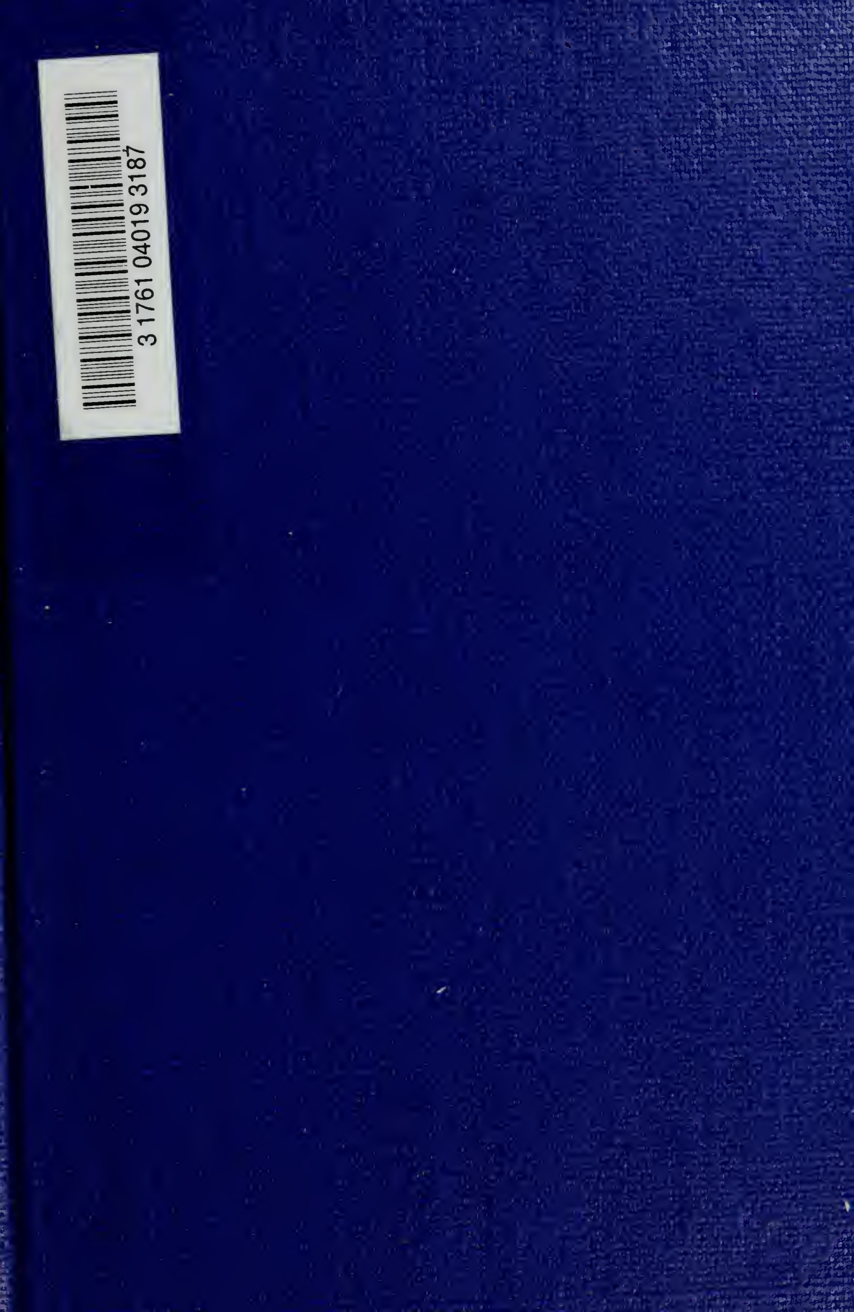
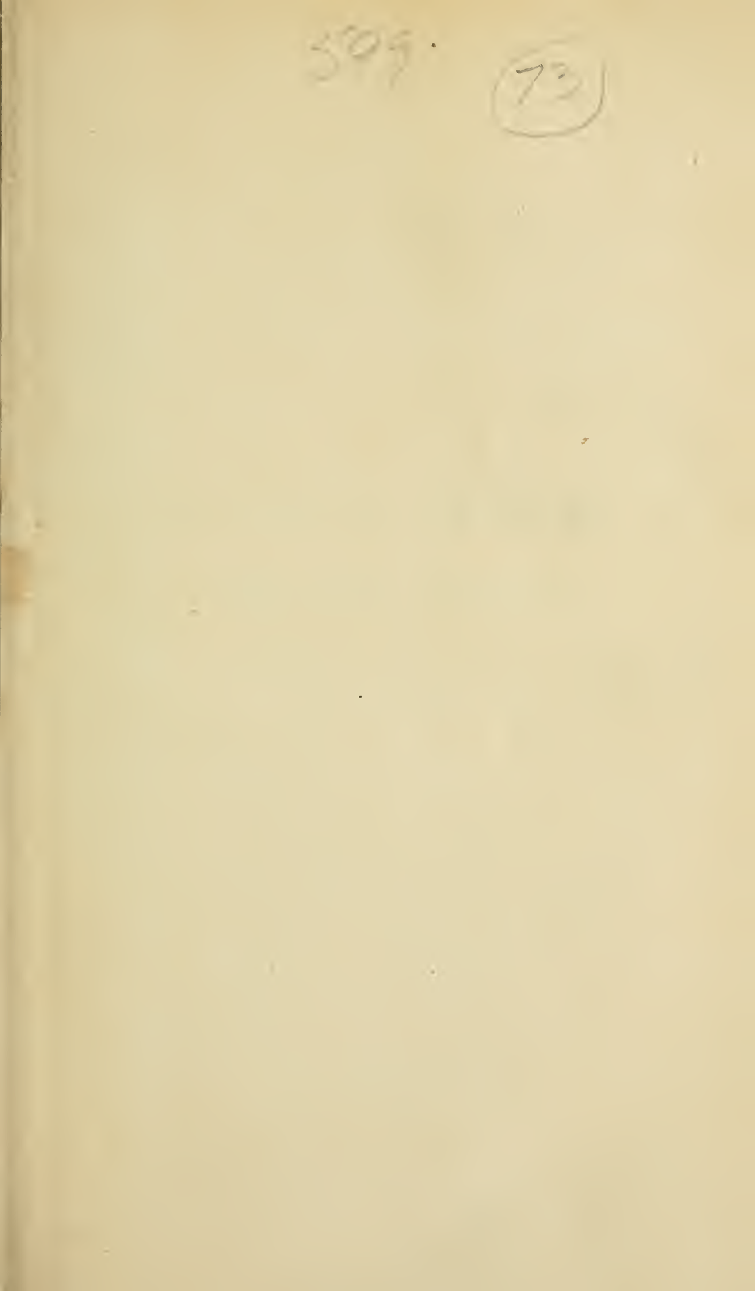

3 1761 04019 3187



LE XVIIe SIÈCLE

PAR LES TEXTES



Protection aux Beaux-Arts

LECTURES CLASSIQUES

LE XVIIe SIÈCLE PAR LES TEXTES

MORCEAUX CHOISIS

PAR

G.^eorges PELLISSIER



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

PRÉFACE

Parmi les élèves de nos lycées, beaucoup se contentent d'étudier l'histoire littéraire dans leur Précis *sans lire les auteurs. Rien n'est plus stérile, plus vain, rien n'est plus fâcheux du reste pour l'éducation de leur esprit, que d'apprendre des phrases toutes faites sur les écrivains dont ils n'ont pas une connaissance directe. Mais peut-on dire que ce soit toujours leur faute ? La plupart liraient davantage s'ils avaient à leur disposition les ouvrages nécessaires.*

A ceux-là s'adressent ces Lectures classiques. *Elles seront pour eux un complément indispensable du* Précis de Littérature *que j'ai publié voilà cinq ou six ans, et dont elles suivent l'ordre chapitre par chapitre.*

Je me suis proposé d'y mettre sous les yeux des élèves, non pas à proprement parler les plus belles pages des auteurs, mais surtout celles qui peuvent le mieux les intéresser à notre histoire littéraire, leur en présenter les divers aspects, leur en expliquer le développement. Aussi les Lectures classiques *ne font-elles point double emploi avec les* Recueils de morceaux choisis *en usage ; et je vais, le plus brièvement possible, marquer la différence.*

D'abord, elles ne contiennent aucun extrait des ouvrages inscrits au programme, tragédies de Corneille et de Racine, comédies de Molière, fables de La Fontaine, sermons et oraisons funèbres de Bossuet, Provinciales *et* Pensées *de Pascal, satires, épitres et* Art poétique *de Boileau, etc. Tous les extraits dont*

se compose le volume sont tirés d'ouvrages que les élèves n'ont pas d'ordinaire entre les mains.

Secondement, certains auteurs auxquels les Recueils de morceaux choisis *ne donnent que quelques pages à peine occupent ici une place en rapport avec leur importance dans l'histoire de notre littérature : Vaugelas notamment et Balzac, qui furent pour notre langue, le premier, un maître de grammaire, le second, un maître de rhétorique ; La Rochefoucauld, dont le petit livre, suivant l'expression de Voltaire, « accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis, délicat » ; Saint-Evremond, si intéressant par tant de côtés et surtout comme le précurseur, en un siècle éminemment dogmatique, de ce relativisme qui allait, au siècle suivant, renouveler notre éducation intellectuelle et morale.*

En troisième lieu, beaucoup d'écrivains complètement omis par le plus grand nombre des Recueils *figurent dans ce volume. Tels sont, pour n'en citer que quelques-uns, Honoré d'Urfé, dont l'*Astrée *eut sur les mœurs et sur la littérature une très grande influence et très durable ; M*[me] *de La Fayette, que sa* Princesse de Clèves *égale aux meilleurs écrivains et aux plus délicats moralistes du temps ; Chapelain, méchant poète, mais critique solide en sa lourdeur, qui exprima le premier, avec une précision vigoureuse, la doctrine du classicisme ; Charles Perrault, auquel son esprit ouvert, sa culture étendue et sa fertilité d'idées valurent de jouer un rôle capital dans la querelle des anciens et des modernes, cet épisode particulièrement suggestif de notre histoire littéraire au XVII*e *siècle.*

Enfin, si bon nombre d'auteurs ont ici la même place, ou à peu près, que leur font les Recueils, *ce ne sont point en général les mêmes pages qui ont fixé mon choix.*

Pour quelques-uns sans doute, et principalement les poètes, la plupart des morceaux s'imposent. Cependant je ne m'en tiens point, fût-ce pour ces auteurs-là, aux morceaux consacrés.

De Malherbe par exemple, je donne tout entière l'Ode à Dupérier et l'Ode à Louis XIII dont les Recueils *ne reproduisent que les meilleures stances ; et, à la suite des cinq ou six pièces citées, on trouvera soit quelques extraits des* Commentaires sur Desportes, *les plus propres à faire connaître la doctrine malherbienne, soit, en note, les passages essentiels de la* Vie de Malherbe *que Racan nous a laissée.*

Quant aux auteurs qui ne sont pas uniquement des « artistes », j'en ai reproduit, sans préjudice d'autres morceaux, ceux qui sont les plus caractéristiques par rapport à l'histoire littéraire ou à l'objet et à la portée des œuvres ; et je n'ai pas craint d'insérer, lorsque cela me semblait utile, d'assez longs fragments.

De Descartes par exemple, je cite les pages qui nous le montrent, non pas, à vrai dire, comme l'initiateur du classicisme, déjà constitué en ses éléments fondamentaux avant la publication du Discours de la méthode, *mais comme un des auteurs contemporains qui ont le plus contribué à fixer définitivement l'esprit classique et à en formuler la discipline ; de Pascal (ou plutôt d'après Pascal), le Discours recueilli par son neveu Étienne Périer, Discours tout aussi nécessaire pour l'intelligence de ses idées théologiques que l'*Entretien avec M. de Sacy, *généralement inséré dans les* Pensées ; *de Boileau, les passages de ses œuvres en prose où il discute certaines questions relatives soit au goût, soit à la langue et à la prosodie ; de Bourdaloue, chez lequel il n'y a guère de morceaux en relief, et dont l'éloquence vaut par la suite, par une continuité serrée et pressante, toute la première partie du Sermon sur la mort ; de Bossuet enfin, les pages qui résument le mieux sa philosophie, ou, pour mieux dire, sa théologie, notamment deux chapitres de l'*Histoire universelle *intitulés, le premier :* Jésus-Christ et sa doctrine, *le second :* Il faut tout rapporter à une Providence, *un fragment des* Elévations *sur l'autorité de l'Église, un fragment des* Variations *sur l'unité du catholicisme.*

Tous les textes que renferment ces Lectures classiques *sont accompagnées de notes explicatives qui en facilitent a lecture, et qui, chaque fois qu'il y a lieu, indiquent la signification essentielle du morceau.*

Si le présent volume reçoit un bon accueil, je compte en publier trois autres, faits sur le même plan : un pour les écrivains antérieurs au XVIIe siècle, un pour ceux du XVIIIe, un pour ceux du XIXe. Il me semble que ces quatre volumes pourront être des plus utiles à l'enseignement de la littérature dans nos lycées.

Georges PELLISSIER

LE XVII[e] SIÈCLE PAR LES TEXTES

CHAPITRE PREMIER (1)

MALHERBE

LES LARMES DE SAINT PIERRE [1] (1587)

. . . .

Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui, massacrés d'une [2] main violente,
Virent dès le matin leur beau jour accourci [3] !
Le fer qui les tua leur donna cette grâce,
Que, si de faire bien ils n'eurent pas l'espace [4],
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi [5].

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Allait courre [6] fortune aux [7] orages du monde
Et déjà pour voguer abandonnait le bord,
Quand l'aguet [8] d'un pirate arrêta leur voyage ;
Mais leur sort fut si bon, que, d'un même naufrage,
Ils se virent sous l'onde et se virent au port.

1. Les strophes suivantes sont extraites d'un poème intitulé les *Larmes de Saint-Pierre*, que Malherbe imita de l'Italien Tansillo. Saint Pierre y envie le sort des enfants massacrés par Hérode. — Malherbe se repentit plus tard d'avoir publié ce poème, et il en parlait comme d'un « avorton » de sa jeunesse. On y trouve pourtant, avec des traits d'affectation et d'enflure, une fermeté, une gravité, et même un éclat d'images vraiment remarquables. « La versification, dit André Chénier, en est étonnante. »
2. *D'une*. Par une. La préposition *de* s'emploie très souvent au XVII[e] siècle dans les constructions où nous mettons *par*, *avec*, *au moyen de*, *par suite de*, etc.
3. *Accourci*. Ce mot tombe en désuétude.
4. *Grâce... espace*. Malherbe devait plus tard interdire la rime d'une longue avec une brève.
5. *Aussi*. Non plus. Très fréquent au XVII[e] siècle. Nous n'employons ce mot que dans une proposition affirmative.
6. *Courre*. Courir. Cette forme ne s'est conservée que comme terme de chasse.
7. *Aux*. Dans les. La préposition *à* s'emploie très souvent au XVII[e] siècle pour *dans*.
8. *Aguet*. Embuscade.

(1) Voir notre *Précis de l'Histoire de la Littérature française*, p. 139-151.

Ce furent de beaux lis, qui, mieux que la nature [1],
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur sein le couteau criminel,
Devant [2] que d'un hiver la tempête et l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage [3],
S'en allèrent fleurir [4] au printemps éternel...

O désirable fin de leurs peines passées !
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées [5],
Un superbe plancher des étoiles se font [6] ;
Leur salaire payé [7] les services précède ;
Premier que d'avoir [8] mal ils trouvent le remède,
Et devant [9] le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudissements, de rumeur et de presse [10],
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresse [11],
Quand là-haut en ce point [12] on les vit arriver !
Et quel plaisir encore à [13] leur courage [14] tendre,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les Anges se lever [15] !...

1. *Mieux que la nature*. Mieux que ne fait la nature.
2. *Devant*. Avant. Conforme à l'usage de l'époque. Il y a souvent échange entre le mot qui marque l'espace et celui qui marque le temps.
3. *Faire dommage*. Cette construction d'un verbe avec un substantif sans article était beaucoup plus fréquente au XVII[e] siècle.
4. *S'en allèrent fleurir*. Vieilli. Dans l'usage moderne on dit *allèrent fleurir*.
5. *Qui n'ont jamais les ordures pressées*. Qui n'ont jamais pressé les ordures. Construction très fréquente dans la première partie du XVII[e] siècle.
6. *Un superbe plancher... se font*. Se font un superbe plancher. Inversion qui tombera bientôt en désuétude.
7. *Leur salaire payé*. Le paiement de leur salaire. Souvent, au XVII[e] siècle, le participe passé passif ainsi employé forme une construction d'un sens spécial équivalant à celui qu'aurait le nom tiré de ce participe (ou, s'il n'y en pas, un nom analogue pour la signification) avec le nom exprimé comme complément déterminatif.
8. *Premier que d'avoir*. Avant d'avoir. *Premier* s'employait adverbialement.
9. *Devant*. Avant. Cf. n. 2.
10. *Presse*. Empressement.
11. *Traits de caresse*. Le mot *trait* a le même sens que *marque*. Cf. *marque d'affection*.
12. *En ce point*. En cet état. Cf. *en bon point*.
13. *A*. Pour. La préposition *à* s'emploie très souvent au XVII[e] siècle avec ce sens.
14. *Courage*. Cœur. Signification en usage pendant tout le XVII[e] siècle.
15. « André Chénier a remarqué la beauté du tableau et ce mouvement du dernier vers qui rappelle et rend à merveille l'*assurgere* des Latins » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII).

AU ROI HENRI-LE-GRAND

SUR LA PRISE DE MARSEILLE [1] (1600)

Enfin après tant d'années,
Voici l'heureuse saison
Où nos misères bornées [2]
Vont avoir leur guérison.
Les Dieux longs à se résoudre
Ont fait un coup de leur foudre
Qui montre aux ambitieux
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille et que verre
A [3] la colère des cieux.

Peuples, à qui la tempête
A fait faire tant de vœux,
Quelles fleurs à cette fête
Couronneront vos cheveux ?
Quelle victime assez grande
Donnerez-vous pour offrande ?
Et quel Indique séjour
Une perle fera naître [4]
D'assez de lustre pour être
La marque d'un si beau jour ?

Cet effroyable colosse,
Casaux [5], l'appui des mutins,
A mis le pied dans la fosse
Que lui cavaient [6] les destins.
Il est bas, le parricide ;
Un Alcide fils d'Alcide [7],

1. Le duc de Guise venait de réduire Marseille, qui, depuis cinq ans, était au pouvoir de la Ligue, et que son premier consul, Charles Casaux, voulait livrer aux Espagnols. — « De cette ode, il faut admirer le mouvement, l'élan, l'allégresse ; les syllabes se pressent, le vers se resserre, la strophe s'allonge et bondit. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII.)

2. *Bornées*. Terminées.

3. *A*. Pour. Cf. p. 12, n. 13.

4. *Une perle fera naître*. Fera naître une perle. Cf. p. 12, n. 6.

5. Cf. n. 1.

6. *Cavaient*. Creusaient.

7. Charles de Guise, fils d'Henri.

A qui la France a prêté
Son invincible génie,
A coupé sa tyrannie
D'un glaive de liberté.

Les aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel [1],
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel.
L'aise et l'ennui [2] de la vie
Ont leur course entre-suivie
Aussi naturellement
Que le chaud et la froidure ;
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

Cinq ans Marseille, volée
A son juste possesseur,
Avait langui désolée
Aux mains de cet oppresseur.
Enfin le temps l'a remise
En sa première franchise [3] ;
Et les maux qu'elle endurait
Ont eu ce bien pour échange,
Qu'elle a vu parmi la fange [4]
Fouler ce qu'elle adorait.

Déjà tout le peuple More
A ce miracle entendu [5] ;
A l'un et l'autre Bosphore [6]
Le bruit en est répandu ;
Toutes les plaines le savent
Que l'Inde et l'Euphrate lavent [7] ;

1. *Vont d'un ordre mutuel.* Se succèdent par une alternance régulière.
2. *Aise... ennui.* Ces deux mots avaient un sens plus fort que dans l'usage moderne.
3. *Franchise.* Liberté. *Franc* signifie proprement *qui est de condition libre.*
4. *Parmi la fange.* Se rapporte à *fouler.*
5. *A ce miracle entendu.* A entendu ce miracle. Cf. p. 12, n. 6. — *Entendu.* Appris.
6. Le Bosphore de Thrace et le Bosphore cimmérien.
7. Le relatif pouvait se séparer de son antécédent à condition que le sens demeurât clair. — *Lavent.* Baignent.

Et déjà pâle d'effroi
Memphis se pense captive,
Voyant si près de sa rive
Un neveu de Godefroi [1].

CONSOLATION A MONSIEUR DU PÉRIER [2]

SUR LA MORT DE SA FILLE (1607)

Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle [3]
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue [4]
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas [5] ?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami [6], de soulager ta peine
Avecque [7] son mépris [8].

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin [9].

1. Les Guises faisaient remonter leur origine à Godefroi de Bouillon.— « Strophe très belle, dit André Chénier, bien du ton de la lyre, et qui termine parfaitement le poème. » *Et déjà pâle d'effroi* lui paraît « divin ».
2. Avocat au Parlement d'Aix.
3. *Amitié paternelle.* En ce sens, nous disons *affection.*
4. *Le malheur de ta fille... descendue.* Le malheur qu'est pour toi la mort de ta fille. *Ta fille descendue* = la descente de ta fille. Cf. p. 12, n. 7.
5. Toute cette consolation fait plus d'honneur à la raison de Malherbe qu'à sa sensibilité.
6. *Injurieux ami.* Apposition au sujet.
7. *Avecque.* Archaïsme qu'on retrouve encore dans la Fontaine et Molière.
8. *Avecque son mépris.* En dépréciant celle que tu pleures.
9. A la place de ces deux vers célèbres, il y avait d'abord :

Et ne pouvait Rosette être mieux [que les roses,
Qui ne vivent qu'un jour.

Puis quand ainsi serait, que [1] selon ta prière
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu ?

Penses-tu que plus vieille en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil ?
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste [2]
Et les vers du cercueil ?

Non, non, mon du Périer, aussitôt que la Parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà [3] de la barque [4],
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale [5],
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du [6] passé, les mérites égale [7]
D'Archémore [8] et de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes [9] ;
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Eteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume,
Que le cœur affligé,

1. *Quand ainsi serait que.* Quand il en serait ainsi, à savoir que. On disait *il est ainsi* au lieu de *il en est ainsi;* et, d'autre part, le pronom neutre *il* était souvent supprimé.

2. *Funeste.* Dans le sens étymologique ; cf. *funèbre, funérailles.*

3. *Au deçà.* S'employait alors avec la signification d'*au-delà.*

4. *La barque.* Celle de Caron.

5. Tithon, aimé par l'Aurore, obtint d'elle l'immortalité. Mais il avait oublié de lui demander une jeunesse éternelle ; devenu caduc, elle le changea en cigale.

6. *Sans égard du passé. Egard* est construit comme *souci* (ou tel autre mot analogue), dont il a la signification.

7. *Les mérites égale.* Egale les mérites. Cf. p. 12, n. 6.

8. Fils du roi de Némée, Lycurgue. Il mourut tout jeune et c'est en son honneur que furent institués les jeux néméens. — Malherbe « qui voulait qu'on apprît la langue en allant écouter comme parlaient les crocheteurs du Port-au-Foin, recourait pour ses comparaisons et ses images à la mythologie la plus reculée et la plus lointaine... Qu'ai-je à faire de cet Archémore, de ce petit prince de Némée ? Même quand j'ai compris, cela ne me dit rien. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII).

9. *D'inutiles complaintes. De* a ici le sens de *par.* Cf. p. 11, n. 2. Ne te lasse pas, ne t'épuise pas par, etc. — *Complaintes.* Au sens archaïque de *plaintes.*



PORTRAIT DE MALHERBE

Par le canal des yeux vidant son amertume,
Cherche d'être [1] allégé.

Même quand il advient que la tombe sépare
Ce que nature [2] a joint,
Celui qui ne s'émeut [3] a l'âme d'un barbare,
Ou n'en a du tout point [4].

Mais d'être inconsolable, et dedans [5] sa mémoire
Enfermer [6] un ennui [7],
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui ?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support [8]
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Reçut du réconfort [9].

François [10], quand la Castille, inégale à ses armes,
Lui vola son Dauphin,
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant, et comme un autre Alcide
Contre fortune [11] instruit [12],
Fit qu'à [13] ses ennemis d'un acte si perfide
La honte fut le fruit.

1. *D'être.* A être. Beaucoup d'adjectifs et de verbes se construisaient avec une autre préposition que dans l'usage actuel.
2. *Nature.* Omission de l'article, très fréquente alors, et surtout quand le substantif est abstrait ou s'emploie dans un sens général.
3. *Ne s'émeut.* Ne pouvait suffire pour nier. Nous disons encore *je ne puis, je n'ose, je ne sais.*
4. *Du tout point.* Point du tout.
5. *Dedans.* S'employait régulièrement comme préposition. De même *dessus, dessous.*
6. *D'être... et enfermer.* La préposition exprimée devant le premier de plusieurs termes en coordination pouvait se sous-entendre devant les autres.
7. *Ennui,* Avec un sens plus fort. Cf. p. 14, n. 2.
8. *Support.* Appui.
9. *Reçut du réconfort.* Admit des consolations.
10. François Ier. En 1536, son fils François, le dauphin, mourut dans des conditions assez mystérieuses. On accusa Charles-Quint de l'avoir fait empoisonner.
11. *Contre fortune,* Omission de l'article. Cf. n. 2.
12. *Instruit.* Préparé, muni.
13. *A.* Pour. Cf. p. 12, n. 13.

Leur camp, qui la Durance avait presque tarie [1]
De bataillons épais [2],
Entendant [3] sa constance eut peur de sa furie,
Et demanda la paix.

De moi [4], déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus [5],
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre [6],
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit grief [7] que la terre possède
Ce qui me fut si cher ;
Mais en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher [8].

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et [9] perdre patience,
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

1. *Qui la Durance avait... tarie.* Qui avait tari la Durance. Cf. p. 12, n. 5. — En 1536, après avoir envahi la Provence jusqu'à ce fleuve, Charles-Quint perdit une partie de son armée à la suite de maladies épidémiques et dut demander la paix.
2. *De.* Par des (par ses). Cf. p. 11, n. 2.
3. *Entendant.* Apprenant. Cf. p. 14, n. 5.
4. *De moi.* La préposition *de* s'employait souvent où nous mettons *sur, touchant, quant à. De moi* signifie ici *quant à moi.*
5. *Perclus.* Mis dans l'impossibilité de se mouvoir, paralysé. — Malherbe avait perdu deux enfants : un fils, Henri, mort à deux ans (1587) et une fille, Jourdaine, morte à huit ans (1599).
6. *M'a fait si bien résoudre.* M'a fait si bien me résoudre, prendre mon parti. Après les verbes *faire, laisser, sentir*, le pronom s'omettait devant un verbe réfléchi.
7. *Grief.* Pénible. — Le mot n'a qu'une syllabe.
8. *Chercher.* L'*r* se prononçait (rime normande).
9. *De murmurer... et perdre.* Et de perdre. Cf. p. 18, n. 6.

AUX MÂNES DE DAMON [1]

. . . . [2]
L'Orne comme autrefois nous reverrait encore,
Ravis de ces pensers [3] que le vulgaire ignore,
Egarer à l'écart nos pas et nos discours,
Et, couchés sur les fleurs comme étoiles [4] semées,
Rendre en si doux ébat [5] les heures consumées [6],
Que les soleils nous seraient courts [7].

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes,
C'est un point arrêté, que tout ce que [8] nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre [9],
Et les mieux établis au repos [10] de la terre,
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages [11],
D'habillements de pourpre et de suite de pages,
Quand le terme est échu n'allonge point nos jours ;
Il faut aller tout nus où le Destin commande [12] ;
Et, de toutes douleurs [13], la douleur la plus grande
C'est qu'il faut laisser nos amours...

1. Malherbe appelle de ce nom un ami qu'il avait perdu.
2. Nous n'avons pas le commencement de la pièce.
3. *Ravis de ces pensers. Ravis* signifie *entraînés* ou *exaltés*, et *de* a le sens de *par*. Cf. p. 11, n. 2.
4. *Comme étoiles.* Comme les étoiles. Cf. p. 18, n. 2.
5. *En si doux ébat.* En un si doux ébat. Cf. p. 18, n. 2.
6. *Rendre... consumées.* Périphrase fréquente au XVIe siècle et que Malherbe critique chez Desportes.
7. « On mettrait au premier rang [si l'on faisait un choix de Malherbe] quelques morceaux que le poète n'avait point achevés, tels que le fragment aux Mânes de Damon où se trouve cette belle stance sur l'Orne et ses campagnes, le seul endroit où il ait exprimé avec vérité et largeur le sentiment de la nature champêtre ». (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. VIII).— « Malherbe a très peu d'images empruntées directement à la nature ; c'est un citadin, un homme de cabinet. On cite toujours sa strophe, son unique strophe sur ses promenades avec un ami au bord de l'Orne, et dans laquelle se réfléchit l'étendue des paysages et des horizons de Normandie... Mais cet amour de la nature ne dure jamais longtemps chez Malherbe ; il n'a rien du promeneur solitaire ni du rêveur. (Id., *Nouveaux Lundis*, t. XIII).
8. *Tout ce que nous sommes.* Tous, autant que nous sommes. Au XVIIe siècle, *ce que* s'employait souvent avec le sens de *la personne* ou *les personnes que*. De même, *rien* pouvait avoir le sens de *personne*.
9. *Serre.* Enferme.
10. *Au repos.* Dans le repos. Cf. p. 11, n. 7.
11. *Equipages.* Appareils.
12. *Commande.* Nous commande d'aller.
13. *Toutes douleurs.* Toutes les douleurs. Avec *tout*, *autre*, *même*, *tel*, l'article s'omettait très souvent.

PRIÈRE POUR LE ROI HENRI LE GRAND

ALLANT EN LIMOUSIN [1] (1605)

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées [2]
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison [3],
Puisqu'à rien d'imparfait ta louange [4] n'aspire,
Achève ton ouvrage au bien [5] de cet empire
Et nous rends [6] l'embonpoint comme la guérison [7].

Nous sommes sous un roi si vaillant et si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur [8] nous impose silence,
Et qu'assurés par lui de [9] toute violence,
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes quiconque a vu pleuvoir dessus [10] nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis [11]
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paraître,
En ce miracle seul il [12] peut assez connaître
Quelle force a la main qui nous a garantis.

1. Henri IV allait en Limousin pour y tenir les Grands jours, et surtout pour prévenir par sa présence des troubles et des complots fomentés dans les provinces du centre. — « Quelle belle ode, toute sincère et pleine de sens, de patriotisme, d'à propos, que cette ode, Stances ou Prière pour le roi allant en Limousin ! » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII).

2. *Ont... les armes arrachées.* Ont arraché les armes. Cf. p. 12, n. 5.

3. Allusion aux guerres civiles, terminées par Henri IV, qui représente ici l'ordre, la discipline, la raison.

4. *Louange.* Employé ici dans le sens de *gloire.*

5. *Au bien.* Pour le bien. Cf. p.12, n. 13.

6. *Achève et... nous rends.* Achève et rends-nous. Quand deux propositions impératives se coordonnent, le pronom complément du second impératif est souvent construit. dans la langue du XVII[e] siècle, avant cet impératif.

7. *Comme la guérison.* Comme tu nous as déjà rendu la guérison.

8. *Heur.* Bonheur. Ne s'emploie guère plus que dans certaines expressions comme *avoir l'heur.*

9. *Assurés de.* Mis en sûreté contre.

10. *Dessus.* Sur. Cf. p. 18, n. 5.

11. *Contraires partis.* L'usage permettait de mettre avant le substantif certains adjectifs que nous mettons après.

12. *Quiconque... il.* Dans ces constructions, le pronom personnel se mettait souvent avec le verbe de la proposition principale, lorsque le relatif était plus ou moins éloigné

Mais quoi ? de quelque soin qu'incessamment [1] il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien [2],
Comme [3] échapperons-nous en des nuits si profondes,
Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien ?

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes [4],
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes ;
La plupart de leurs vœux tendent au changement ;
Et, comme s'ils vivaient des misères publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques [5],
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement [6].

En ce fâcheux état ce qui nous réconforte,
C'est que la bonne cause est toujours la plus forte,
Et qu'un bras si puissant t'ayant [7] pour son appui,
Quand la rébellion plus qu'une hydre féconde
Aurait pour le combattre assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuirait devant lui.

Conforme donc, Seigneur, ta grâce à nos pensées ;
Ote-nous ces objets [8] qui des choses passées
Ramènent à nos yeux le triste souvenir ;
Et, comme sa valeur, maîtresse de l'orage,
A nous donner [9] la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir [10].

1. *Incessamment.* Sans cesse. Dans l'usage moderne, *sans délai.*

2. *Bien.* Bonheur. Si grand que soit son désir de nous voir (et de nous rendre) heureux.

3. *Comme.* Comment. Emploi régulier au XVII[e] siècle.

4. « Voici la belle strophe, à moitié voilée, pleine de sens, de prudence et de tristesse... Ces vers et les vers suivants, récités à haute voix n'auraient eu besoin pour émouvoir et enlever tous les cœurs, pour renouveler à leur manière les anciens triomphes dus à la veine lyrique et faire éclater les larmes avec les applaudissements, que de rencontrer réunis dans une salle du Louvre ou du Palais de bons citoyens du Parlement, de l'Université, de la bourgeoisie sauvée par Henri IV et encore reconnaissante. » (Sainte Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII).

5. *Pratiques.* Manœuvres, menées.

6. Il faut n'avoir pas de jugement pour ne pas concevoir de craintes.

7. *T'ayant.* Participe absolu.

8. *Objets.* Le mot signifiait *tout ce qui se présente à la vue ou à la pensée.*

9. *A nous donner.* Comme *en nous donnant.*

10. Fais qu'il montre sa prudence en entretenant la paix. — *Prudence.* Sagesse.

Il n'a point son espoir au [1] nombre des armées,
Étant bien assuré que ces vaines fumées
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités [2] ;
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles ;
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités [3].

Les fuites [4] des méchants, tant soient-elles secrètes [5],
Quand il les [6] poursuivra n'auront point de cachettes ;
Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés ;
Il verra sans effet [7] leur honte se produire,
Et rendra les desseins qu'ils feront pour lui nuire
Aussitôt confondus comme [8] délibérés.

La rigueur de ses lois, après tant de licence,
Redonnera le cœur [9] à la faible innocence
Que dedans [10] la misère on faisait envieillir [11].
A ceux qui l'oppressaient [12] il ôtera l'audace,
Et, sans distinction de richesse ou de race,
Tous de peur de la peine [13] auront peur de faillir.

La terreur de son nom [14] rendra nos villes fortes ;
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes ;
Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;
Le fer, mieux employé, cultivera la terre,
Et le peuple, qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'orra [15] plus de tambours.

1. *Au.* Dans le. Cf. p. 11, n. 7.
2. Ces deux vers signifient sans doute que de nouvelles guerres civiles auraient pour seul effet d'aggraver encore l'état du royaume.
3. Nos prospérités, grâce à lui, dépasseront nos souhaits.
4. *Les fuites.* Pluriel peu employé.
5. *Tant soient-elles secrètes.* Si secrètes soient-elles.
6. *Les.* Les méchants.
7. *Sans effet.* Doit être rattaché à *se produire.*
8. *Aussitôt... comme.* Usage du temps pour *aussitôt que.*
9. *Cœur.* Courage.
10. *Dedans.* Dans. Cf. p. 18, n. 5.
11. *Envieillir.* Archaïque. Proprement *devenir vieux*, et par suite, *languir.*
12. *Oppressaient.* Opprimaient ; sens tombé en désuétude.
13. *Peine.* Châtiment. C'est le premier sens du mot.
14. *La terreur de son nom.* La terreur inspirée par son nom.
15. *Orra.* Du verbe *ouïr.* — « On conçoit l'admiration de Henri IV pour de tels vers, et qu'il ait voulu, après les avoir entendus, s'attacher Malherbe comme le poète le plus fait pour exprimer au vif l'idée de son règne, comme son poète ordinaire, capable de consacrer avec éclat et retentissement sa politique réparatrice et bienfaisante. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII). — C'est après avoir lu cette pièce qu'Henri IV chargea M. de Bellegarde, son grand écuyer, de s'attacher Malherbe avec mille francs d'appointement et l'entretien d'un homme et d'un cheval.

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance et les molles délices
Qui nous avaient portés jusqu'aux derniers hasards [1];
Les vertus reviendront de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs, aux mérites données,
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses aïeux, ton amour et ta crainte [2],
Dont il porte dans l'âme une éternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'assouvir ;
Il étendra ta gloire autant que sa puissance ;
Et, n'ayant rien si cher [3] que ton obéissance [4],
Où tu le fais régner il te fera servir [5].

Tu nous rendras alors nos douces destinées ;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles ;
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis [6] dont nous fûmes la proie
Nous ravira les sens de merveille [7] et de joie ;
Et, d'autant que le monde est ainsi composé
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,
Ton pouvoir absolu, pour conserver notre aise [8],
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un roi fainéant, la vergogne des princes [9],
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule [10], on n'en fait point d'estime;

1. *Hasards.* Périls.
2. *Ton amour et ta crainte.* Son amour pour toi et sa crainte de toi. Cf. p. 23, n. 14.
3. *Rien si cher.* Rien de si cher. Construction encore usitée dans la première partie du XVIIe siècle.
4. *Ton obéissance.* L'obéissance à tes ordres, à tes lois. Cf. n. 2.
5. *Il te fera servir.* Il fera qu'on te serve.
6. *Ennuis.* Sens plus fort. Cf. p. 14, n. 2.
7. *Merveille.* Emerveillement.
8. *Pour conserver notre aise.* Pour que la mauvaise fortune ne succède pas à la bonne. — Sur *aise*, cf. p. 14, n. 2.
9. Allusion à Henri III.
10. Malherbe lui avait dédié les *Larmes de saint Pierre.*

Et, si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque [1] plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire [2],
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts ?

Nous voyons les esprits nés à [3] la tyrannie,
Ennuyés de couver [4] leur cruelle manie [5],
Tourner tous leurs conseils à notre affliction,
Et lisons clairement dedans [6] leur conscience
Que, s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection [7].

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre ;
Que de toutes ces peurs nos âmes il délivre [8]
Et, rendant l'univers de son heur [9] étonné [10],
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque [11]
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné.

Cependant [12] son Dauphin, d'une vitesse prompte,
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte,
Et, suivant de l'honneur les aimables appas,
De faits si renommés ourdira [13] son histoire,
Que ceux qui dedans [14] l'ombre éternellement noire
Ignorent le soleil, ne l'ignoreront pas.

1. *Avecque*. Cf, p. 15, n. 7.
2. *Exemplaire*. Modèle.
3. *A* Pour. Cf. p. 12, n. 13.
4. *Couver*. Entretenir en soi-même.
5. *Manie*. Folie, fureur. C'est le premier sens du mot.
6. *Dedans*. Dans. Cf. p. 18, n. 5.
7. Nous n'en sommes obligés (nous ne le devons) qu'à sa protection.
8. *Que... nos âmes il délivre*. Qu'il délivre nos âmes. Cf. p. 12, n. 6.
9. *Heur*. Bonheur. Cf. p. 21. n. 8.
10. *Rendant... étonné*. Cf. p. 20, n. 6.— *Etonné*. Le verbe *étonner* et le substantif *étonnement* avaient un sens plus fort. Ils marquaient une sorte de saisissement causé par la surprise l'admiration, l'effroi, etc.
11. *Marque*. Titre (d'honneur).
12. *Cependant*. Pendant ce temps. C'est le premier sens du mot.
13. *Ourdira*. Tissera. Son histoire sera comme un tissu de faits glorieux.
14. *Dedans*. Dans. Cf. p. 18, n. 5.

Par sa fatale [1] main qui vengera nos pertes,
L'Espagne pleurera ses provinces désertes,
Ses châteaux abattus et ses champs déconfits [2];
Et, si de nos discords [3] l'infâme vitupère [4]
A pu la dérober aux victoires du père,
Nous la verrons captive aux [5] triomphes du fils.

A LA REINE, MÈRE DU ROI,

SUR LES HEUREUX SUCCÈS DE SA RÉGENCE (1610)

. . . .

Que saurait enseigner aux princes
Le grand Démon [6] qui les instruit,
Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit ?
Et qui justement ne peut dire,
A te voir régir cet empire,
Que, si ton heur [7] était pareil
A tes admirables mérites,
Tu ferais dedans [8] ses limites
Lever et coucher le soleil [9] ?

Le soin [10] qui reste à nos pensées,
O bel astre, c'est que toujours
Nos félicités commencées
Puissent continuer leur cours.
Tout nous rit, et notre navire
A la bonace [11] qu'il désire ;
Mais, si quelque injure du sort
Provoque l'ire [12] de Neptune,
Quel excès d'heureuse fortune
Nous garantirait de la mort ?

1. *Fatale.* Ce mot signifiait souvent *marqué, ordonné,* ou *conduit par le destin.* Ici, conduit par Dieu.
2. *Déconfits.* Ravagés.
3. *Discords.* Discordes. Usité pendant tout le XVIIe siècle.
4. *Vitupère.* Blâme. Ici, *sujet de blâme, crime.*
5. *Aux.* Dans les. Cf. p. 11, n. 7.
6. *Démon.* Divinité. Le mot signifie originairement *génie bon ou mauvais.*
7. *Heur.* Bonheur. Cf. p. 21, n. 8.
8. *Dedans.* Dans. Cf. p. 18, n. 5.
9. *Tu ferais... lever et coucher le soleil.* Tu ferais que le soleil se levât et se couchât. — Cf. p. 19, n. 6.
10. *Soin.* Souci. Le mot n'a plus la même force.
11. *Bonace.* Temps calme. Se trouve encore dans Corneille.
12. *Ire.* Colère. Se trouve encore dans La Fontaine.

Assez de funestes batailles
Et de carnages inhumains
On fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains ;
Donne ordre que [1] sous ton génie [2]
Se termine cette manie [3],
Et que, las de perpétuer
Une si longue malveillance,
Nous employions notre vaillance
Ailleurs [4] qu'à nous entretuer.

La discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des Etats ;
D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie,
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre
Les deux frères [5] de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent [6] selon nos désirs ;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux [7] villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois [8].

1. *Donne ordre que.* Mets ordre à ce que, dispose tout de façon que.
2. *Sous ton génie.* Sous la direction de ton génie.
3. *Manie.* Fureur. Cf. p. 25, n. 5.
4. *Ailleurs.* A autre chose.
5. Etéocle et Polynice.
6. *Succèdent.* Adviennent. Cf. *succès*, qui signifiait *issue* (une issue défavorable aussi bien que favorable).
7. *Aux.* Dans les. Cf. p. 11, n. 7.
8. « Quelle auguste et souveraine image de la stabilité ! On a, dans ces beaux endroits de Malherbe, le bon sens pratique élevé à la poésie. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII).

Ce sera dessous [1] cette égide
Qu'invincible de tous côtés
Tu verras ces peuples sans bride [2]
Obéir à tes volontés,
Et, surmontant leur espérance,
Remettras en telle [3] assurance
Leur salut qui fut déploré [4],
Que vivre au siècle de Marie,
Sans mensonge et sans flatterie,
Sera vivre au siècle doré [5].

Les Muses, les neuf belles fées,
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons ;
Tous leurs vœux seront de te plaire ;
Et, si ta faveur tutélaire,
Fait signe de les avouer [6],
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlète à Pise [7],
Je me ferai quitter [8] le prix ;
Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avouera que Fontainebleau,
Le Louvre, ni les Tuileries,
En leurs superbes galeries
N'ont point un si riche tableau.

1. *Dessous.* Sous. Cf. p. 18, n. 5.
2. *Sans bride.* Retombe probablement sur *obéir.* Ils obéiront [sans que tu aies besoin de les brider.
3. *En telle assurance.* En une telle assurance. Cf. p. 20, n. 13.
4. *Déploré.* Désespéré. Leur salut, dont on désespérait naguère.
5. *Siècle doré.* Siècle d'or.
6. *Avouer.* Au sens propre, *reconnaître pour sien* ; avouer les Muses, c'est ici récompenser les poètes qu'elles inspirent, et, comme dit souvent Malherbe, leur « faire du bien. »
7. C'est à Pise, en Elide, que se célébraient les jeux olympiques.
8. *Quitter.* Céder.

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment [1] cueillir
Les belles feuilles toujours vertes [2]
Qui gardent les noms de vieillir ;
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes ;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement. [3]

POUR LE ROI

ALLANT CHATIER LA RÉBELLION DES ROCHELOIS (1628)

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête [4] ;
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion [5].

Fais choir en sacrifice au Démon [6] de la France
Les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer,
Et n'épargne contre eux pour notre délivrance [7]
Ni le feu ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidèle malice [8]
A nourri le désordre et la sédition.

1. *Indifféremment.* Sans faire de distinction entre tel et tel.
2. Les feuilles du laurier.
3. « Ce sentiment superbe, par lequel il se séparait hautement de la foule des poètes et se plaçait d'autorité dans le groupe des maîtres, il l'a rendu une fois entre autres avec une admirable largeur.

Apollon à portes ouvertes, etc.

Et, en le disant de la sorte, il nous donne à nous-mêmes le sentiment du sublime » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII).
4. « Cette belle ode finale à Louis XIII commence en ces mots : *Donc*, etc. Malherbe a de ces brusqueries majestueuses ; il débute bien, il entonne son chant avec vigueur et avec essor, en l'accompagnant d'un geste haut et souverain. » (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XIII).
5. Louis XIII est successivement comparé à Jupiter, à un lion, à Hercule. Cette succession de figures montre justement que Malherbe a peu d'imagination ; il ne *voit* pas ces images, qui sont pour lui de purs procédés de rhétorique.
6. *Démon.* Génie. Cf. p. 26, n. 6.
7. *Pour notre délivrance.* Ces mots justifient aux yeux de Malherbe l'impitoyable répression qu'il conseille.
8. *Malice.* S'employait dans un sens beaucoup plus fort, celui de *méchanceté*, de *perversité*.

Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Le centième décembre a les plaines ternies [1]
Et le centième avril les a peintes de fleurs
Depuis que parmi nous leurs brutales manies [2]
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siècles de tes pères,
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères
Ne renouvelle au tien ?

Par qui [3] sont aujourd'hui tant de villes désertes,
Tant de grands bâtiments en masures changés
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que [4] par ces enragés ?

Les sceptres devant eux n'ont point de privilèges ;
Les Immortels eux-même [5] en [6] sont persécutés ;
Et c'est aux [7] plus saints lieux que leurs mains sacrilèges
Font plus [8] d'impiétés.

Marche, va les détruire ; éteins-en la semence,
Et suis jusqu'à leur fin ton courroux généreux
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence
Qui te parle [9] pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,[10]
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paraître
Le jour entre les morts.

1. *A les plaines ternies.* A terni les plaines. Cf. p. 12, n. 5.
2. *Manies.* Fureurs. Cf. p. 25, n. 5.
3. *Par qui.* Par le fait de qui.
4. *Par qui... que.* Par quels autres que. Construction très fréquente au XVIIe siècle.
5. *Eux-même.* Licence poétique.
6. *En.* D'eux (= par eux, cf. p. 11, n. 2). *En* s'employait fort bien des personnes. Et de même *y*.
7. *Aux.* Dans les. Cf. p. 11, n. 7.
8. *Plus.* Le plus. On employait très souvent le comparatif pour le superlatif.
9. *Parle.* Subjonctif.
10. *Accroître.* Rimait fort bien avec *paraître* (qui s'écrivait d'ailleurs *paroître*). La diphtongue *oi* sonnait *oué*.

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre ;
Il suffit que ta cause est [1] la cause de Dieu
Et qu'avecque [2] ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu.

Richelieu, ce prélat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner [3],
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe sa pensée ;
Nuls divertissements [4] ne l'appellent ailleurs,
Et, de quelque bons yeux qu'on ait vanté Lyncée [5],
Il en a de meilleurs.

Son âme toute grande [6] est une âme hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que, pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie [7]
Qu'il ne sache guérir.

Le ciel, qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eût assisté,
Par un autre présent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Va, ne diffère plus tes bonnes destinées ;
Mon Apollon t'assure [8], et t'engage sa foi
Qu'employant [9] ce Tiphys [10], Syrtes et Cyanées [11]
Seront havres pour toi.

1. *Il suffit que ta cause est*, etc. Ta cause est celle de Dieu, et cela suffit.
2. *Avecque*. Cf. p. 15, n. 7.
3. Richelieu devait octroyer à une Compagnie française un privilège pour prendre, au nom du roi, possession de Madagascar.
4. *Divertissements*. Au sens propre, occupations qui détournent d'une autre.
5. Un des Argonautes, renommé pour sa vue perçante.
6. *Toute grande*. *Tout* devant un adjectif s'employait plus souvent qu'aujourd'hui pour en renforcer le sens. Proprement *tout bon*, *tout juste* veut dire *qui est tout entier fait de bonté, de justice*. De même *toute grande* = qui est toute grandeur.
7. *Nous n'avons maladie*. Nous n'avons pas de maladie. Cf. p. 18, n. 2.
8. *T'assure*. Te donne toute sécurité.
9. *Employant*. Le participe présent (ou le gérondif), le participe passé (et même l'adjectif dans certains cas) pouvaient se rapporter à un sujet autre que celui de la proposition. Les grammairiens permettent aujourd'hui moins de liberté. Pourtant ces constructions ne sont pas rares chez nos meilleurs écrivains, lorsque la clarté n'en souffre pas.
10. Le pilote du navire Argo.
11. Les Syrtes et les Cyanées symbolisent ici des côtes dangereuses.

Certes, ou je me trompe, ou déjà la victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend[1],
Est aux bords de Charente[2] en son habit de gloire
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire :
« Roi, le plus grand des rois, et qui m'est le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher[3]. »

Que sa façon est brave[4], et sa mine assurée !
Qu'elle a fait richement son armure étoffer[5] !
Et qu'il se connaît bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher !

Telle, en ce grand assaut[6] où des fils de la terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel et rua[7] le tonnerre,
Dont[8] Briare[9] mourut.

Déjà de tous côtés s'avançaient les approches[10] ;
Ici courait Minas ; là Typhon se battait ;
Et là suait Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetait[11].

A peine cette Vierge eut l'affaire embrassée[12],
Qu'aussitôt Jupiter, en[13] son trône remis,

1. *Son plus grand honneur... attend.* Attend son plus grand honneur. Cf. p. 12, n. 6.
2. *De Charente.* L'article pouvait s'omettre devant un nom de fleuve, de montagne, etc.
3. *Marcher.* L'*r* sonnait. Cf. p. 19, n. 8.
4. *Brave.* Le mot se disait d'une mise élégante ou riche. Cf. plus haut *habit de gloire.*
5. *Qu'elle a fait... son armure étoffer.* Qu'elle a fait... étoffer son armure. Cf. p. 12, n. 6. — « Comme c'est riche et flottant ! On voit frissonner la draperie entremêlée à l'acier » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII).
6. *Ce grand assaut.* La lutte des géants contre les dieux. — Toute cette mythologie, dans les strophes qui suivent, nous paraît bien surannée.
7. *Rua.* Lança.
8. *Dont.* Par lequel, par l'effet duquel. Cf. p. 11, n. 2.
9. Un des géants. Nous disons plutôt Briarée.
10. *Approches.* Travaux pour approcher, à couvert, d'une ville assiégée.
11. Minas, Typhon, Euryte, Encelade, sont des géants.
12. *Eut l'affaire embrassée.* Eut embrassé l'affaire. Cf. p. 12, n. 5.
13. *En son trône.* Construction du temps. Nous disons de même *dans un fauteuil.*

Vit selon son désir la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre
Et tous couverts des monts qu'ils avaient arrachés.
Phlégre [1], qui les reçut, put [2] encore la foudre
Dont [3] ils furent touchés.

L'exemple de leur race à jamais abolie [4]
Devait [5] sous ta merci les rebelles ployer [6];
Mais serait-ce raison [7] qu'une même folie
N'eût pas même loyer [8] ?

Déjà l'étonnement [9] leur fait la couleur blême ;
Et ce lâche voisin [10] qu'ils sont allés quérir,
Misérable qu'il est, se condamne lui-même
A fuir [11] ou mourir.

Sa faute le remord [12] ; Mégère [13] le regarde,
Et lui porte l'esprit à ce vrai sentiment,
Que d'une injuste offense il aura, quoiqu'il tarde,
Le juste châtiment.

Bien semble être la mer [14] une barre [15] assez forte
Pour nous ôter l'espoir qu'il puisse être battu ;
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvrent la porte
Ton heur [16] et ta vertu ?

Neptune, importuné de ses voiles infâmes,
Comme [17] tu paraîtras au passage des flots,
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames
Et soient tes matelots.

1. Autre géant.
2. *Put*, Pue. Du verbe *puir*, tombé en désuétude.
3. *Dont*. Par laquelle. Cf. p. 11, n. 2.
4. *Leur race... abolie*. Cf. p.12, n.7.
5. *Devait*. Aurait dû. Latinisme.
6. *Les rebelles ployer*. Ployer les rebelles. Cf. p. 12, n. 6.
7. *Serait-ce raison*. Serait-il juste.
8. *Même loyer*. Cf. p. 20, n. 13. — *Loyer*. Récompense, salaire.
9. *Etonnement*. Cf. p. 25, n. 10.
10. Les Anglais.
11. *Fuir*. Dissyllabe.
12. *Le remord*. Tourmente sa conscience. Verbe peu usité.
13. Une des Furies.
14. *Bien... la mer*. La mer semble bien être.—Pour l'inversion du sujet, cf. p. 34, n. 1.
15. *Barre*. Barrière.
16. *Heur*. Bonheur. Cf. p. 21, n. 8.
17. *Comme*. Au moment où.

Là rendront tes guerriers [1] tant de sortes de preuves [2]
Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts,
Que le sang étranger fera monter nos fleuves
Au-dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal [3] en tous lieux va renaître
La bonne opinion des [4] courages français ;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le sois [5].

Oh ! que pour avoir part en si belle aventure
Je me souhaiterais la fortune d'Eson [6],
Qui, vieil [7] comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison !

De quel péril extrême est la guerre suivie [8],
Où je ne fisse [9] voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue [10] en te servant ?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque [11] ;
Celle-ci porte seule un éclat radieux,
Qui [12] fait revivre l'homme et le met de la barque [13]
A la table des Dieux.

Mais quoi ? tous les pensers dont les [14] âmes bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir [15],
Que sont-ce que [16] regrets quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir [17] ?

1. *Là rendront les guerriers.* L'inversion du sujet se faisait, non seulement, comme dans l'usage moderne, après *aussi*, *peut-être*, etc., mais après *là*, *or*, *bien*, *ainsi*, et même *et*.
2. *Preuves.* Dans le sens où l'on dit *faire ses preuves*.
3. *Fatal.* Que prescrit le destin. Cf. p. 26, n. 1.
4. *Des.* Sur les. Cf. p. 19, n. 4.
5. *Sois.* Pour la rime, cf. p. 30, n. 10.
6. Médée le rajeunit par ses filtres.
7. *Vieil.* On disait indifféremment *vieil* ou *vieux*.
8. *Est la guerre suivie.* Cette inversion du sujet, mis entre l'auxilliaire et le participe, est encore fréquente du temps de Malherbe.
9. *Fisse.* Subjonctif conditionnel.
10. *D'une vie perdue.* De la perte d'une vie. Cf. p. 12, n. 7.
11. *Marque.* Titre d'honneur. Cf. p. 25, n. 11.
12. *Celle-ci qui.* Celle qui. Cf. p. 14, n. 7.
13. La barque de Caron.
14. *Dont.* Par lesquels. Cf. p. 11. n. 2.
15. *Flattent leur devoir.* Le rendent plus facile, s'encouragent à l'accomplir.
16. *Que sont-ce que.* Quelle autre chose sont-ce que. Cf. p. 30, n. 4.
17. « On croirait entendre déjà don Diègue dans le *Cid.* » (Sainte-Beuve. *Nouveaux Lundis*, t. XIII).

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines
En vain dans les combats ont des soins diligents ;
Mars est comme l'Amour : ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens [1].

Je suis vaincu du [2] temps ; je cède à ses outrages ;
Mon esprit seulement exempt de sa rigueur
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse [3] m'honore,
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours [4] ;
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours [5].

Ce que j'en ai reçu, je veux te le produire [6] ;
Tu verras mon adresse [7], et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler ?

Le fameux Amphion, dont la voix non pareille
Bâtissant une ville étonna l'univers,
Quelque bruit [8] qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

1. *De jeunes gens*. L'adjectif n'est pas encore lié au substantif assez étroitement pour former une sorte de mot composé.

2. *Du*. Par le. Cf. p. 11, n. 2.

3. *Parnasse*. Omission de l'article. Cf. p. 32. n. 2.

4. En réalité, Malherbe avait plus de trente ans, lorsqu'il fit ses premiers beaux vers.

5. « Quel digne et magnifique hommage il se rend ! quelle juste couronne il se tresse de ses propres mains ! Richelieu, après avoir lu la noble pièce que lui avait envoyée Malherbe, répondit : « Je prie Dieu que d'ici à trente ans vous nous puissiez donner de semblables témoignages de la verdeur de votre esprit, que les années n'ont pu vieillir qu'autant qu'il fallait pour l'épurer entièrement. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t, XIII).

6. *Te le produire*, Le mettre au jour en ton honneur.

7. *Adresse*. Art, talent.

8. *Bruit*. Gloire.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine ;
Et les peuples du Nil qui les auront ouïs
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louis.

LE CARDINAL DE RICHELIEU

.... Comme, après avoir jeté les yeux sur tous les défauts de la France, il a reconnu qu'il ne s'y pouvait remédier[1] que par le rétablissement du commerce, il s'est résolu, sous l'autorité du roi, d'y[2] travailler à bon escient, et, par l'entretènement[3] d'un suffisant nombre de vaisseaux, rendre[4] les armes de Sa Majesté redoutables aux lieux où le nom de ses prédécesseurs a bien à peine[5] été connu. Toute la difficulté qui s'y est trouvée, c'est que, ayant été jugé[6] que pour l'exécution de ce dessein il était nécessaire que le gouvernement du Havre fût entre ses mains, et le roi le lui ayant voulu acheter, il n'a jamais été possible de le lui faire prendre qu'en lui permettant de le récompenser[7] de son propre argent. Il avait, à sept ou huit lieues de cette ville, une maison embellie de toutes les diversités propres au soulagement d'un esprit que les affaires ont accablé : il a oublié le plaisir qu'il en recevait, ou plutôt le besoin qu'il en avait, pour se résoudre à la vendre, et en a employé les deniers à l'achat de cette place. Tout ce que le roi a pu obtenir de lui, ç'a été que, lorsque les coffres de son épargne seront mieux fournis qu'ils ne sont, ils ne refusera pas que par quelque bienfait Sa Majesté lui témoigne la satisfaction qu'elle a de son service. Ce mépris qu'il fait de soi et de ce qui le touche, comme s'il ne connaissait point d'autre santé ni d'autre maladie que la santé ou la maladie de l'Etat, fait craindre à tous les gens de bien que sa vie ne soit pas assez longue

1. *Qu'il ne s'y pouvait remédier.* Qu'il ne pouvait y être porté remède.
2. *D'y travailler.* A y travailler. Cf. p. 18, n. 1.
3. *Entretènement.* Action d'entretenir.
4. *D'y travailler... et... rendre.* Et de rendre. Cf. p. 18, n. 6.
5. *Bien à peine. Bien* renforce *à peine.*
6. *Ayant été jugé.* Participe absolu. Comme il a été jugé. Cf. p. 22, n. 7. Mais le participe est ici au neutre impersonnel.
7. *Le récompenser.* En donner une compensation.

pour voir le fruit de ce qu'il plante. Et d'ailleurs on voit bien que ce qu'il laissera d'imparfait ne saurait jamais être achevé par homme qui tienne sa place [1]. Mais quoi ? il le fait, pour ce qu'il [2] le faut faire. L'espace d'entre le Rhin et les Pyrénées ne lui semble pas un champ assez grand pour les fleurs de lis. Il veut qu'elles occupent les deux bords de la mer Méditerranée, et que de là elles portent leur odeur aux dernières contrées de l'Orient. [3] Mesurez à l'étendue de ses desseins l'étendue de son courage [4]....

(*Lettre à M. de Mentin*, 1626).

EXTRAITS DU COMMENTAIRE SUR DESPORTES [5]

Je ne puis passer outre, étonné de la flamme
Qui de ses chauds rayons brûle toute mon âme,
Qui *m'éblouit la vue et me fait trébucher.*

Superflu.

O grand démon volant, arrête la meurtrière
Qui fuit devant mes pas, car pour moi je ne puis,
Ma course est trop tardive.

Le premier vers achève son sens à la moitié du second, le second à la moitié du troisième.

Une pâle couleur de lis et d'amour teinte.

Il veut représenter le *tinctus viola pallor amantium ;* mais il n'y donne ni près ni loin. On ne dit pas : *une couleur de lis et*

1. *Par homme qui tienne sa place.* Nous disons de même *je ne vois homme qui vive.*
2. *Pour ce que.* Pour cette raison que.
3. Cf. p. 31, n. 3.
4 « On cite toujours la lettre de Voiture, écrite dix ans plus tard, sur la politique de Richelieu (cf. cette lettre, p. 111) ... La lettre de Malherbe, animée d'une égale admiration, porte le cachet particulier à une génération différente : on y trouve rendu, dans une grande énergie et vivacité d'impression, le sentiment de ceux qui, ayant joui du bienfait de l'ordre et de la paix intérieure sous le règne de Henri IV, estimaient tout perdu ou au hasard de l'être pendant les quatorze ans d'interrègne réel, et qui virent enfin reparaître en Richelieu un pilote inespéré et un sauveur. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII).
5. Ces extraits, choisis çà et là, montrent quels défauts de pensée, de langue ou de versification, étaient les plus sensibles à Malherbe. Il a presque toujours raison contre Desportes ; mais ses remarques sont plutôt d'un grammairien que d'un poète.

d'amour, mais : *de lis et d'œillets ;* ou bien : *de colère et d'amour*, en sorte que la fleur soit avec la fleur et la passion avec la passion.

Je souffre un mal présent, j'en doute encore un pire...
Et plus je vais avant, plus ma douleur s'empire...

Pire et empire, mal rimé.

Mais vous, belle tyranne, aux Nérons comparable.

Tira nos nez, paroles mal rangées.

Que de fleurs, que d'œillets, que de roses vermeilles !

L'espèce est mal exprimée après le genre.

Sans relâche il me presse, et me suit obstiné.

Je n'approuve point ces participes ou adjectifs pour adverbes.

O Dieux, permettez-moi que toujours je sommeille.

Sommeiller est mal ici... Il devait dire : *que je dorme.*

A ton objet mon œil se rassérène...
Et ne connais ni tristesse ni peine.

Rassérène n'a point de diphthongue en sa pénultième : *peine* en a une.

Et des astres jumeaux, sourds à tous mes propos.

Mal, *propos* pour *prières.*

Se ravit bienheureuse *en voyant sa présence.*

Cheville.

Si jamais que de toi je n'ai voulu rien dire.

Transposition cruelle.

De raison qui vers nous son regard adressa.

Ce vers est suspendu en la moitié de l'hémistiche.

En vain je répands des larmes
Pour les penser émouvoir ;
Et n'y puis venir par armes,
Car ils ont trop de pouvoir.

Il rend raison pourquoi il n'y peut venir par armes, pour ce, dit-il, qu'ils ont trop de pouvoir. Il devait aussi rendre raison pourquoi il n'y peut rien par les larmes.

Tous ces brasiers je plonge en Léthés *bien avant.*

Latinerie.

Et, quand l'encre me faut, je me sers de mes pleurs.

Niaiserie imitée de l'italien.

Il faut continuer, quoi que j'en doive attendre.
Ce fut témérité de l'oser entreprendre ;
Ce serait lâcheté de ne poursuivre pas.

Bon.

Fuit au-devant du loup le mouton porte-laine.

Bourre.

Que de l'aimer je rougisse de honte,
En lui voyant d'un valet faire compte.

Plébée.

EXTRAITS DE LA VIE DE MALHERBE

PAR RACAN

.... Il n'estimait aucun des anciens poëtes français, qu'un peu Bertaut ; encore disait-il que ses stances étaient *nichil au dos*, et que, pour trouver une pointe à la fin, il faisait les trois premiers vers insupportables.

Il avait été ami de Régnier le satirique, et l'estimait en son genre à l'égal des Latins ; mais la cause de leur divorce arriva de ce qu'étant allés dîner ensemble chez M. Desportes, oncle de Régnier, ils trouvèrent que l'on avait déjà servi les potages. M. Desportes reçut M. de Malherbe avec grande civilité, et, offrant de lui donner un exemplaire de ses *Psaumes* qu'il avait nouvellement faits, il se mit en devoir de monter en sa chambre pour l'aller quérir. M. de Malherbe lui dit qu'il les avait déjà vus, que cela ne valait pas qu'il prît la peine de remonter, et que son potage valait mieux que ses *Psaumes*. Il ne laissa pas de dîner avec M. Desportes, sans se dire mot, et aussitôt

qu'ils furent sortis de table, ils se séparèrent et ne se sont jamais vus depuis. Cela donna lieu à Régnier de faire la satire contre Malherbe, qui commence :

Rapin, le favori, etc.

Il n'estimait point du tout les Grecs, et particulièrement il s'était déclaré ennemi du galimatias de Pindare.

Pour les Latins, celui qu'il estimait le plus était Stace, qui a fait la *Thébaïde*, et après, Sénèque le Tragique, Horace, Juvénal, Ovide, Martial.

Il estimait fort peu les Italiens, et disait que tous les sonnets de Pétrarque étaient *à la grecque*, aussi bien que les épigrammes de Mlle de Gournay.

Il se faisait presque tous les jours, sur le soir, quelque petite conférence, où assistaient particulièrement Colomby, Maynard, Racan, Dumoustier et quelques autres dont les noms n'ont pas été connus dans le monde ; et un jour, un habitant d'Aurillac, où Maynard était alors président, vint heurter à sa porte en demandant : « Monsieur le président est-il point ici ? » Cela obligea M. de Malherbe à se lever brusquement pour courir répondre à cet habitant : « Quel président demandez-vous ? Apprenez qu'il n'y a point ici d'autre président que moi »....

Il avait aversion contre les fictions poétiques, et, en lisant une épître de Régnier à Henri le Grand qui commence :

Il était presque jour, et le ciel souriant...

et où il feint que la France s'enleva en l'air pour parler à Jupiter et se plaindre du misérable état où elle était pendant la Ligue, il demandait à Régnier en quel temps cela était arrivé, et disait qu'il avait toujours demeuré en France depuis cinquante ans et qu'il ne s'était point aperçu qu'elle se fût enlevée de sa place.....

Il ne s'épargnait pas lui-même en l'art où il excellait, et disait souvent à Racan : « Voyez-vous, monsieur, si nos vers vivent après nous, toute la gloire que nous en pouvons espérer est qu'on dira que nous avons été deux excellents arrangeurs de syllabes, et que nous avons eu une grande puissance sur les paroles, pour les placer si à propos chacune en leur rang, et que nous avons été tous deux bien fous de passer la meilleure partie de notre âge en un exercice si peu utile au public et à nous, au lieu de l'employer à nous donner du bon temps, ou à penser à l'établissement de notre fortune »...

Il parlait fort ingénument de toutes choses, et avait un grand mépris pour les sciences, particulièrement pour celles qui ne servent que pour le plaisir des yeux et des oreilles, comme la peinture, la musique et même la poésie, encore qu'il y fût excellent ; et un jour, comme Bordier se plaignait à lui qu'il n'y avait des récompenses que pour ceux qui servaient le Roi dans les armées et dans les affaires d'importance, et que l'on était trop ingrat à ceux qui excellaient dans les belles lettres, M. de Malherbe lui répondit que c'était faire fort prudemment, et que c'était sottise de faire des vers pour en espérer autre récompense que son divertissement, et qu'un bon poète n'était pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles....

Il avait effacé plus de la moitié de son Ronsard et en cotait à la marge les raisons. Un jour Yvandre, Racan, Colomby et autres de ses amis le feuilletaient sur sa table, et Racan lui demanda s'il approuvait ce qu'il n'avait point effacé : « Pas plus que le reste, » dit-il. Cela donna sujet à la compagnie, et entre autres à Colomby, de lui dire que, si l'on trouvait ce livre après sa mort, on croirait qu'il aurait trouvé bon ce qu'il n'aurait point effacé ; sur quoi il lui dit qu'il disait vrai, et tout à l'heure acheva d'effacer tout le reste....

Il disait souvent, et principalement quand on le reprenait de ne suivre pas bien le sens des auteurs qu'il traduisait ou paraphrasait, qu'il n'apprêtait pas les viandes pour les cuisiniers ; comme s'il eût voulu dire qu'il se souciait fort peu d'être loué des gens de lettres qui entendaient les livres qu'il avait traduits, pourvu qu'il le fût des gens de la cour.

Il disait quand on lui parlait de l'enfer et du paradis : « J'ai vécu comme les autres, je veux mourir comme les autres, et aller où vont les autres »....

MAYNARD

LA BELLE VIEILLE

Chloris, que dans mon cœur j'ai si longtemps servie,
Et que ma passion montre [1] à tout l'univers,
Ne veux-tu pas changer le destin de ma vie,
Et donner de beaux jours à mes derniers hivers ?

N'oppose plus ton deuil [2] au bonheur où j'aspire :
Ton visage est-il fait pour demeurer voilé ?
Sors de ta nuit funèbre et permets que j'admire
Les divines clartés des yeux qui m'ont brûlé.

Où s'enfuit ta prudence [3] acquise et naturelle ?
Qu'est-ce que ton esprit a fait de sa vigueur ?
La folle vanité de paraître fidèle
Aux cendres d'un jaloux m'expose à ta rigueur.

Eusses-tu fait le vœu d'un éternel veuvage
Pour l'honneur du mari que ton lit a perdu
Et trouvé des Césars dans son haut parentage,
Ton amour est un bien qui m'est justement dû.

Qu'on a vu revenir de malheurs et de joies,
Qu'on a vu trébucher de peuples et de rois,
Qu'on a pleuré d'Hectors, qu'on a brûlé de Troies,
Depuis que mon courage [4] a fléchi sous tes lois !

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ta conquête ;
Huit lustres ont suivi le jour que [5] tu me pris,
Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
Sous des cheveux châtains et sous des cheveux gris.

1. *Montre.* Signale.
2. Elle avait perdu son mari.
3. *Prudence.* Sagesse. Cf. p. 22, n. 10.
4. *Courage.* Cœur. Cf. p. 12, n. 14.
5. *Que.* Dans lequel. Le relatif *que* s'employait au sens de *dans lequel*, *par lequel*, *avec lequel*, en bien des cas où nous ne l'employons plus ainsi

C'est de tes jeunes ans que mon ardeur est née,
C'est de leurs premiers traits que je fus abattu ;
Mais, tant que tu brûlas du flambeau d'Hyménée,
Mon amour se cacha pour plaire à ta vertu.

Je sais de quel respect il faut que je t'honore,
Et mes ressentiments ne l'ont pas violé.
Si quelquefois j'ai dit le soin [1] qui me dévore,
C'est à des confidents qui n'ont jamais parlé.

Pour adoucir l'aigreur des peines que j'endure,
Je me plains aux rochers et demande conseil
A ces vieilles forêts dont l'épaisse verdure
Fait de si belles nuits en dépit du soleil.

L'âme pleine d'amour et de mélancolie,
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie [2]
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.

Ce fleuve impérieux [3] à qui tout fit hommage
Et dont Neptune même endura le mépris
A su qu'en mon esprit j'adorais ton image
Au lieu de chercher Rome en ces vastes débris.

Chloris, la passion que mon cœur t'a jurée
Ne trouve point d'exemple aux siècles les plus vieux.
Amour et la Nature admirent la durée
Du feu de mes désirs et du feu de tes yeux.

La beauté qui te suit depuis ton premier âge
Au déclin de tes jours ne veut pas te laisser,
Et le temps, orgueilleux d'avoir fait ton visage,
En conserve l'éclat et craint de l'effacer.

Regarde sans frayeur la fin de toutes choses ;
Consulte le miroir avec des yeux contents :

1. *Soin*. Souci. Cf. p. 26, n. 10.
2. Maynard avait suivi en Italie l'ambassadeur de France, M. de Noailles.
3. Le Tibre.

Ou ne voit point tomber ni tes lis ni tes roses,
Et l'hiver de ta vie est ton second printemps.

Pour moi, je cède aux ans, et ma tête chenue
M'apprend qu'il faut quitter les hommes et le jour.
Mon sang se refroidit, ma force diminue,
Et je serais sans feu si j'étais sans amour.

C'est dans peu de matins que je croîtrai [1] le nombre
De ceux à qui la Parque a ravi la clarté.
Oh ! qu'on oira [2] souvent les plaintes de mon ombre
Accuser ton mépris de m'avoir maltraité !

Que feras-tu, Chloris, pour honorer ma cendre ?
Pourras-tu, sans regret, ouïr parler de moi ?
Et le mort que tu plains te pourra-t-il défendre
De blâmer ta rigueur et de louer ma foi [3] ?

Si je voyais la fin de l'âge [4] qui te reste,
Ma raison tomberait sous l'excès de mon deuil ;
Je pleurerais sans cesse un malheur si funeste,
Et ferais jour et nuit l'amour à ton cercueil.

ODE A ALCIPPE [5]

Alcippe, reviens dans nos bois.
Tu n'as que trop suivi les rois
Et l'infidèle espoir dont tu fais ton idole :
Quelque bonheur qui seconde tes vœux,
Ils n'arrêteront pas le temps qui toujours vole
Et qui d'un triste blanc va peindre tes cheveux.

1. *Croîtrai.* Ce verbe s'employait alors comme transitif.
2. *Oira.* Entendra. Du verbe *ouïr.* Cf. *orra.* p. 23, n. 15.
3. *Foi.* Fidélité.
4. *Age.* Temps, vie. Comme le latin *ætas.*
5. « La pièce vraiment belle de Maynard, celle qui mérite de conserver son nom, est une autre ode de lui : *Alcippe, reviens dans nos bois...* Maynard, en sondant cette fois dans son propre cœur, a dû y trouver des accents de vrai poète et d'une élévation inaccoutumée. » (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. VIII).

La cour méprise ton encens.
Ton rival monte et tu descends,
Et dans le cabinet[1] le favori te joue.
Que t'a servi de fléchir les genoux
Devant un dieu fragile et fait d'un peu de boue,
Qui souffre et qui vieillit pour mourir comme nous ?

Romps tes fers, bien qu'ils soient dorés ;
Fuis les injustes[2] adorés,
Et descends dans toi-même à l'exemple du sage.
Tu vois de près ta dernière saison ;
Tout le monde connaît ton nom et ton visage,
Et tu n'es pas connu de ta propre raison.

Ne forme que de saints désirs
Et te sépare[3] des plaisirs
Dont la molle douceur te fait aimer la vie.
Il faut quitter le séjour des mortels,
Il faut quitter Philis, Amarante et Sylvie,
A qui ta folle amour élève des autels.

Il faut quitter l'ameublement
Qui nous cache pompeusement
Sous de la toile d'or le plâtre de ta chambre,
Il faut quitter un jardin toujours vert
Que l'haleine des fleurs parfume de son ambre
Et qui fait des printemps au milieu des hivers.

C'est en vain que loin des hasards
Où courent les enfants de Mars
Nous laissons reposer nos mains et nos courages,
Et c'est en vain que la fureur des eaux
Et l'insolent Borée, artisan des naufrages,
Font à l'abri du port retirer nos vaisseaux.

Nous avons beau nous ménager,
Et beau prévenir le danger ;

1. *Le cabinet.* Du prince.
2. *Les injustes.* L'adjectif, soit au masculin, soit au neutre, s'employait plus souvent comme substantif.
3. *Et te sépare.* Cf. p. 21, n. 6.

La mort n'est pas un mal que le prudent [1] évite.
Il n'est raison, adresse, ni conseil,
Qui nous puisse exempter d'aller où le Cocyte [2]
Arrose les pays inconnus au soleil.

Le cours de nos ans est borné,
Et, quand notre heure aura sonné,
Cloton [3] ne voudra plus grossir notre fusée [4].
C'est une loi, non pas un châtiment,
Que la nécessité qui nous est imposée
De servir de pâture aux vers du monument [5].

Résous-toi d'aller [6] chez les morts ;
Ni la race ni les trésors
Ne sauraient t'empêcher d'en augmenter le nombre.
Le potentat le plus grand de nos jours
Ne sera rien qu'un nom, ne sera rien qu'une ombre,
Avant qu'un demi-siècle ait achevé son cours.

On n'est guère loin du matin
Qui doit terminer le destin
Des superbes tyrans du Danube et du Tage.
Ils font les dieux dans le monde chrétien ;
Mais ils n'auront sur toi que le triste avantage
D'infecter un tombeau plus riche que le tien.

Et comment pourrions-nous durer ?
Le temps, qui doit tout dévorer,
Sur le fer et la pierre exerce son empire.
Il abattra ces fermes bâtiments
Qui n'offrent à nos yeux que marbre et que porphyre
Et qui jusqu'aux enfers portent leurs fondements.

1. *Le prudent.* Adjectif employé comme substantif. Cf. p. 44, n. 2.

2. Fleuve des enfers.

3. Une des Parques, celle qui filait les jours des hommes.

4. *Fusée.* Le fil roulé autour du fuseau.

5. *Monument.* Tombeau. Se trouve encore dans Boileau avec ce sens particulier.

6. *D'aller.* A aller. Cf. p. 18 n. 1.

On cherche en vain les belles tours
Où Pâris [1] cacha ses amours
Et d'où ce fainéant vit tant de funérailles.
Rome n'a rien de son antique orgueil,
Et le vide enfermé de [2] ses vieilles murailles
N'est qu'un affreux objet [3] et qu'un vaste cercueil.

Mais tu dois avecque [4] mépris
Regarder ces petits débris.
Le temps amènera la fin de toutes choses,
Et ce beau ciel, ce lambris azuré,
Ce théâtre où l'aurore épanche tant de roses,
Sera brûlé des feux dont il est éclairé.

Le grand astre qui l'embellit
Fera sa tombe de son lit [5].
L'air ne formera plus ni grêles ni tonnerres ;
Et l'univers, qui, dans son large tour,
Voit courir tant de mers et fleurir tant de terres,
Sans savoir où tomber tombera quelque jour [6].

AVANT LA MORT

Mon âme, il faut partir. Ma vigueur est passée,
Mon dernier jour est dessus [7] l'horizon.
Tu crains ta liberté. Quoi ! n'es-tu pas lassée
D'avoir souffert soixante ans de prison ?

Tes désordres sont grands, tes vertus sont petites ;
Parmi tes maux on trouve peu de bien.
Mais si le bon Jésus te donne ses mérites,
Espère tout et n'appréhende rien.

1. Le ravisseur d'Hélène.
2. *De* Par. Cf. p. 11, n. 2.
3. *Objet.* Cf. p. 22, n. 8.
4. *Avecque.* Cf. p. 15, n. 7.
5. *Son lit.* La mer.
6. « Pour ce beau trait suprême, Maynard s'est souvenu d'un chœur de Sénèque dans la tragédie d'*Hercule sur le mont Œta.* Il a couronné toutes les images d'Horace (cf. la pièce *Linquenda tellus*) par la vaste image funèbre, et c'est ainsi que, dans cet art des imitations combinées et fondues au sein d'une inspiration vive, il s'est montré un digne élève de Malherbe » (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. VIII).
7. *Dessus.* Sur. Cf. p. 18, n. 5.

Mon âme, repens-toi d'avoir aimé le monde ;
Et de mes yeux fais la source d'une onde
Qui touche de pitié le Monarque des Rois.

Que tu serais courageuse et ravie,
Si j'avais soupiré durant toute ma vie
Dans le désert sous l'ombre de la Croix !

RACAN

STANCES SUR LA RETRAITE

Tircis, il faut penser à faire la retraite :
La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde ;
Il est temps de songer aux délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable.
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête ;
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que les toits des bergers.

Oh ! bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin [2] traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir modéré ses désirs [3] !

Il laboure le champ que labourait son père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés ;

1. « Cette pièce n'est, si l'on veut, qu'une paraphrase de l'épode d'Horace : *Beatus ille...* Racan, qui ne lisait pas Horace dans l'original, avait sous les yeux une traduction en prose. Il y a pourtant entre la pièce d'Horace et celle de Racan des différences de ton et de sentiment qui laissent à cette dernière son caractère tout à fait particulier et son charme propre... Ce qui règne et ce qu'on respire en ces belles et harmonieuses stances déroulées avec tant d'ampleur dans un style un peu vieilli, qui n'en ressemble que davantage aux grands bois paternels et aux hautes futaies voisines du manoir, c'est la paix des champs, c'est l'étendue et le silence ». (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. VIII).

2. *Soin*. Souci. Cf. p. 26, n. 10.

3. A modéré ses désirs en les mesurant à son pouvoir.

Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire.
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente [1] chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur [2] sa famille,
La javelle à plein poing tomber [3] sous la faucille
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et [4] semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois [5] le cerf par les foulées
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées [6],
Et qui même du jour ignorent le flambeau ;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en [7] faire le tombeau.....

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse,
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés ;
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps [8] leurs courses enchaînées [9]
Vieillir avecque [10] lui les bois qu'il a plantés.

1. *Se contente.* Omission de *il*, comme si *se contente* était directement coordonné à *il a* du premier vers.
2. *Heur.* Bonheur. Cf. p. 21, n. 8.
3. *Combler... tomber.* Coordination irrégulière de deux verbes différemment construits.
4. *Et semble.* Et il semble. Cf. p.16, n. 1.
5. *Aucunes fois.* Quelquefois. *Aucun* s'employait alors dans le sens de *quelque*, conformément à son étymologie.
6. *Du peuple reculées.* Reculé se construisait comme *éloigné*, quand il en avait le sens.
7. *En.* Cet emploi de *en* explétif est assez fréquent au XVII[e] siècle. De même *y*.
8. *De temps en temps.* A proprement parler, d'une année à l'autre.
9. *Leurs courses enchaînées.* Le cours des années qui se suivent.
10. *Avecque.* Cf. p. 15, n. 7.

Il ne va point fouiller aux [1] terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature [2] avare a caché de trésors,
Et ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort ni plus digne d'envie
Que de mourir au [3] lit où ses pères sont morts.

Il contemple, du port, les insolentes rages
Des vents de la fureur, auteurs de nos orages,
Allumer [4] des mutins les desseins factieux,
Et voit en un clin d'œil, par un contraire échange,
L'un déchiré du peuple [5] au milieu de la fange,
Et l'autre à même temps [6] élevé dans les cieux.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des bienfaits qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt :
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Après qu'on a suivi sans aucune assurance
Cette vaine faveur qui nous paît d'espérance,
L'envie en un moment tous nos desseins détruit [7] ;
Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si frêle ;
Sa plus belle moisson est sujette à la grêle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour [8] du fruit.

1. *Aux.* Dans les. Cf. p. 11, n. 7.
2. *Nature.* Cf. p. 18, n. 2.
3. *Au.* Dans le. Cf. n. 1.
4. *Il contemple... allumer.* *Contemple* est construit ici comme *voir.*
5. *Du peuple.* Par le peuple. Cf. p. 11, n. 2.
6. *A même temps.* Au même temps. Cf. p. 20, n. 13.
7. *Tous nos desseins détruit.* Détruit tous nos desseins. Cf. p. 12, n. 6.
8. *Pour.* Au lieu de.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante [1] solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement [2].

MONOLOGUE D'ALCIDOR

Faut-il que ma vieillesse, en tristesses féconde,
Sans espoir de repos erre par tout le monde ?
Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
Et qui de leur toison voit filer ses habits,
Qui plaint de ses vieux ans les peines langoureuses [3]
Où sa jeunesse a plaint les flammes amoureuses.
Qui demeure chez lui comme en son élément,
Sans connaître Paris que [4] de nom seulement,
Et qui, bornant le monde aux bords de son domaine,
Ne voit point d'autre mer que la Marne ou la Seine !
En cet heureux état, les plus beaux de mes jours
Dessus [5] les rives d'Oise [6] ont commencé leurs cours.
Soit que je prisse en main le soc ou la faucille,
Le labeur de mes bras nourrissait ma famille ;
Et, lorsque le soleil en achevant son tour
Finissait mon travail en finissant le jour,
Je trouvais mon foyer couronné de ma race ;
A peine bien souvent y pouvais-je avoir place :
L'un gisait au maillot, l'autre dans le berceau ;
Ma femme, en les baisant, dévidait son fuseau.
Le temps s'y ménageait comme chose sacrée ;
Jamais l'oisiveté n'avait chez moi d'entrée.

1. *Plaisante.* Agréable. Ce sens est presque complètement tombé en désuétude.

2. « A côté et à la suite des stances de Racan, il faut relire les derniers vers de la fable de La Fontaine, le *Songe d'un habitant du Mogol*, sur l'amour de la retraite ; c'en est comme la continuation dans la même nuance, dans le même langage. J'indiquerai également... les belles et douces stances de Lamartine : O vallons paternels, etc. (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. VIII).

3. *Langoureuses.* Qui le font languir, le minent.

4. *Sans connaître... que.* Autrement que. Cf. p. 30, n. 4.

5. *Dessus.* Sur. Cf. p. 18, n. 5.

6. *D'Oise.* Cf. p. 32, n. 2.

Aussi les dieux alors bénissaient ma maison ;
Toutes sortes de biens me venaient à foison.
Mais, hélas ! ce bonheur fut de peu de durée :
Aussitôt que ma femme eut sa vie expirée [1],
Tous mes petits enfants la suivirent de près,
Et moi je restai seul, accablé de regrets,
De même qu'un vieux tronc, relique [2] de l'orage,
Qui se voit dépouillé de branches et d'ombrage.
Ma houlette en mes mains, inutile fardeau,
Ne régit maintenant ni chèvre ni troupeau.....

(*Bergeries*, V).

ODE AU COMTE DE BUSSY

Bussy, notre printemps s'en va presque expiré ;
Il est temps de jouir du repos assuré
Où l'âge nous convie ;
Fuyons donc ces grandeurs qu'insensés nous suivons,
Et, sans penser plus loin, jouissons de la vie
Tandis que nous l'avons.

Donnons quelque relâche à nos travaux passés [4] ;
Ta valeur et mes vers ont eu du nom [5] assez
Dans le siècle où nous sommes ;
Il faut aimer notre aise [6], et, pour vivre contents,
Acquérir par raison ce qu'enfin tous les hommes
Acquièrent par le temps.

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
Où la gloire te mène ?

1. *Eut sa vie expirée.* Eut expiré sa vie. Cf. p. 12, n. 5.
2. *Relique.* Reste. Le mot n'a plus aujourd'hui qu'un sens spécial.
3. « Racan... a encore imité Horace avec bonheur dans son ode au comte de Bussy *(Quid bellicosus Cantaber...)*. Les amateurs remarqueront, dans le rythme qu'il emploie, une heureuse coupe de vers et un entrelacement de rimes plein de nonchalance. » (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. VIII).
4. Notons dans cette pièce deux rimes masculines différentes de suite, l'une à la fin de la strophe, et l'autre au commencement de la suivante.
5. *Nom.* Renom.
6. *Aise.* Plus fort que dans l'usage actuel. Cf. p. 14, n. 2.

Cette mort qui promet un si digne loyer [1]
N'est toujours que la mort qu'avecque [2] moins de peine
L'on trouve en son foyer.

Que sert à ces galants [3] ce pompeux appareil
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole ?
La gloire qui les suit aprés tant de travaux
Se passe en moindre temps [4] que la poudre [5] qui vole
Du pied de leurs chevaux.

A quoi sert d'élever les murs audacieux
Qui de nos vanités font voir jusques aux cieux
Les folles entreprises ?
Maints châteaux, accablés dessous [6] leur propre faix,
Enterrent avec eux les noms et les devises
De ceux qui les ont faits...

CONSOLATION A M. DE BELLEGARDE

SUR LA MORT DE SON FRÈRE

C'est à ce coup, Roger, que la rage du sort
A contre ta vertu fait son dernier effort,
Ennuyé [7] de souffrir sa longue résistance.
Chacun avecque [8] doute attend l'événement [9]
D'un combat où l'on voit une extrême constance
S'opposer aux assauts d'un extrême tourment.

L'on pardonne les pleurs aux personnes communes,
Mais non pas aux esprits qui dans les infortunes
Ont si visiblement leur courage éprouvé [10].
Modère donc l'ennui [11] dont ton âme est touchée

1. *Loyer*. Salaire. Cf. p. 33, n. 8.
2. *Avecque*. Avec. Cf. p. 15, n. 7.
3. *Galants*. Le mot signifiait une vivacité entreprenante.
4. *En moindre temps*. Omission de l'article. Cf. p. 18, n. 2.
5. *Poudre*. Poussière.
6. *Dessous*. Sous. Cf. p. 18, n. 5.
7. *Ennuyé*. Se rapporte à *sort*. — Il en est d'*ennuyé* comme *d'ennui*. Cf. p. 14, n. 2.
8. *Avecque*. Cf. n. 2.
9. *Evénement*. Issue.
10. *Ont... leur courage éprouvé*. Ont éprouvé leur courage. Cf. p. 12, n.5.
11. *Ennui*. Cf. n. 7.

Et ne regrette point que ton frère ait trouvé
La mort que ta valeur a tant de fois cherchée.

La gloire était le but de son ambition,
L'amour de la vertu la seule passion
Dont il était épris soit en paix, soit en guerre ;
Et, sortant comme toi de la tige des dieux,
Cependant que le sort l'arrêtait sur la terre,
Tous ses vœux ne tendaient qu'à retourner aux cieux.

Désormais ce guerrier est, selon son envie,
Parvenu par sa mort à la céleste vie.
Après s'être assouvi [1] des appas de l'honneur,
Les dieux l'ont retiré des mortelles alarmes,
Et, si rien à présent peut troubler son bonheur,
C'est de te voir pour lui répandre tant de larmes.

Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux ;
Il y voit à ses pieds ces flambeaux orgueilleux
Qui tournent à leur gré la Fortune et sa roue [2],
Et voit comme fourmis [3] marcher nos légions
Dans ce petit amas de poussière et de boue
Dont notre vanité fait tant de régions [4]....

Mais, puisque ses travaux ont trouvé leur asile,
Oublie en sa faveur cette plainte inutile
Dont l'injuste langueur traversa tes plaisirs.
Crois-tu que, jouissant d'une paix si profonde,
Il voulût [5] à présent que, selon tes désirs,
Le Ciel le renvoyât aux misères du monde ?

Le bonheur d'ici-bas se passe en un moment ;
Le sort, roi de nos ans, y règne absolument [6].

1. *Après s'être assouvi.* Après qu'il s'est assouvi. Comme le participe, l'infinitif peut se rapporter à un sujet autre que celui de la proposition. Pour le participe, cf. p. 31, n. 9.

2. Les astres, d'après lesquels se règle la vie des hommes.

3. *Comme fourmis.* Omission de l'article. Cf. p. 18, n. 2.

4. Malherbe fut jaloux, dit-on, de cette belle stance, et Boileau aurait donné ses trois meilleurs vers pour les trois derniers.

5. Quand la proposition principale est au présent, la proposition conjonctive se met à l'imparfait, si l'on veut marquer le conditionnel.

6. *Absolument.* En maître absolu.

Par lui ce grand César n'est plus rien que fumée.
Puisqu'en ce changement tu cesses de le voir,
Au lieu de sa dépouille, aime sa renommée :
C'est sur quoi le destin n'aura point de pouvoir.

LE STYLE ÉPISTOLAIRE

Monsieur,

.... Donnez tel nom qu'il vous plaira à ma prose, de galante [1], de naïve et d'enjouée, je suis résolu de [2] me tenir dans les préceptes de mon premier maître [3] et de ne chercher jamais ni nombre ni cadence à mes périodes, ni autre ornement que la netteté de bien exprimer mes pensées.

Ce bonhomme [4] comparait la prose au marcher ordinaire et la poésie à la danse, et disait qu'aux choses [5] que nous sommes obligés de faire on y [6] doit tolérer même négligence [7], mais que ce que nous faisons par vanité, c'est être ridicule que de n'y être que médiocre. Les boiteux et les goutteux ne se peuvent pas empêcher de marcher, mais il n'y a rien qui les oblige à danser la valse ou les cinq pas [8]. Les pédants [9] et les Bas-Bretons sont quelquefois obligés d'écrire en français, mais on ne les force point à faire des odes ou des sonnets. Et l'on ne saurait faire une bonne raillerie des grimaces [10] que font les premiers [11] en leur marcher ordinaire, pourvu qu'ils ne se produisent point dans le bal, ni des mauvaises phrases [12] et des latinités [13] que feront les autres dans leur prose, pourvu qu'ils ne montent point sur le Parnasse et qu'ils se contentent de s'en servir à [14] écrire à leurs amis familiers, comme je fais.

Je me fais fort pour l'Académie qu'à cette condition qu'ils

1. *De galante.* Le nom de galante.
2. *De.* A. Cf. p. 18, n. 1.
3. Malherbe.
4. *Bonhomme.* Le mot s'appliquait à un homme déjà vieux, sans aucun sens défavorable.
5. *Aux.* Dans les. Cf. p. 11, n. 7.
6. *Y.* Explétif. Cf. p. 49, n. 7.
7. *Même négligence.* La même négligence. Cf. p. 20, n. 13.
8. *Les cinq pas.* Les cinq pas de danse, entre autres la gavotte et le menuet.
9. *Pédants.* Pédagogues, régents.
10. *Grimaces.* Contorsions.
11. Les boiteux et les goutteux.
12. *Phrases.* Façons de parler ou d'écrire. Il s'agit des Bas-Bretons.
13. *Latinités.* Latinismes. Il s'agit des pédants.
14. *A.* Pour Cf. p. 12, n. 13.

ne gâteront point notre poésie de leurs phrases [1] latines, on permettra à ces docteurs du pays latin d'écrire en prose française avec autant de négligence que moi, comme l'on fera [2] aux impotents de se promener au Cours et aux Tuileries en telle posture qu'ils voudront. Il n'y a jamais eu que les sectateurs de Belleville [3] et de Balzac qui aient voulu nous obliger à avoir toujours la jambe tendue dans nos promenades, et l'esprit dans nos lettres familières. Je crois que vous ne serez pas de leur sentiment ; c'est pourquoi je ne vous avertis point de la résolution que j'ai prise de ne me jamais divertir [4] du conseil de mon premier maître, quelque avis que vous me donniez au contraire. C'est en cela seul que vous ne trouveriez pas en moi la même docilité que vous avez trouvée quand vous m'avez fait l'honneur de corriger mes vers...

J'ai vu des Gascons qui ne pouvaient comprendre que la politesse [5] des lettres pût compatir avec les qualités éminentes d'un homme de guerre ; et, quand on leur disait que quelqu'un de leur pays et de leur connaissance écrivait bien en prose et en vers, ils ne manquaient jamais de repartir qu'il était fort homme d'honneur.

Il y a céans un gentilhomme qui me touche de fort près, qui, après avoir été sept ans au collége, s'est défait de son latin comme d'un habit indécent [6] à un cavalier, et a cru que c'était assez imiter la valeur, la bonne conduite et la gentillesse [7] des maréchaux de Toiras, d'Effiat et de feu Chantal que d'imiter leur mauvaise orthographe. Pour moi, je ne passe point si à coup [8] d'une extrémité à l'autre, et crois pouvoir être soldat sans être tout à fait brutal. Il est vrai que j'estime qu'un peu de négligence sied bien dans les lettres que les personnes de notre profession écrivent à leurs amis familiers, et voudrais pouvoir trouver un milieu entre le style de Balzac et celui du pays d'adieu-

1. *Phrases*. Cf. p. 55, n. 12.
2. *Fera*. Substitut de *permettra*. Construction très fréquente au XVIIe siècle.
3. Un des maîtres de danse les plus à la mode.
4. *Divertir*. Détourner ; c'est le premier sens du mot.
5. *Politesse*. Le mot s'employait avec la signification d'*élégance*, de *finesse*, etc.
6. *Indécent*. Qui ne sied pas.
7. *Gentillesse*. Noblesse. Ici, *noblesse d'âme*.
8. *A coup*. Brusquement. Cf. *tout à coup*.

sias [1]; c'est ce que je cherche avec autant de soin que la quadrature du cercle, et ce que je ne trouverai jamais; et pendant que je serai en quête d'un milieu tant désiré, où je crois que consiste le style d'un honnête homme [2], je me suis résolu de [3] commencer les lettres que je vous enverrai sans préparation, et de laisser conduire ma plume au hasard, comme mes pas dans mes promenades, où, quelquefois, quand je me suis proposé d'aller le long de mes ruisseaux cueillir quelque fleurette champêtre pour vous présenter [4], ma rêverie m'emporte au travers des landes, où je ne trouve que des ajoncs et des bruyères....

(*Lettre à Chapelain*).

1. *Du pays d'adieusias.* Le pays où l'on dit *adieusias* (adieu). Cf. *la langue d'oc, la langue de si.*
2. *Honnête homme.* Homme de bonne compagnie.
3. *De.* A. Cf. p. 18, n. 1.
4. *Pour vous présenter.* Ellipse de *la* ; pour vous la présenter. Cette construction était alors fréquente.

RÉGNIER

LES MÉCHANTS POÈTES

. . . .

Or, laissant tout ceci, retourne à nos moutons [1],
Muse, et, sans varier [2], dis-nous quelques sornettes
De [3] tes enfants bâtards, ces tiercelets de poëtes [4],
Qui par les carrefours vont leurs vers grimaçants [5],
Qui par leurs actions font rire les passants ;
Et, quand la faim les point [6], se prenant sur le vôtre [7],
Comme les étourneaux ils s'affament l'un l'autre.
Cependant, sans souliers, ceinture, ni cordon,
L'œil farouche et troublé, l'esprit à l'abandon,
Vous viennent [8] accoster comme personnes [9] ivres
Et disent pour bonjour : « Monsieur, je fais des livres ;
On les vend au Palais [10] ; et les doctes du temps,
A les lire amusés, n'ont autre [11] passetemps. »
De là, sans vous laisser, importuns ils vous suivent,
Vous alourdent [12] de vers, d'allégresse vous privent,
Vous parlent de fortune, et qu'il [13] faut acquérir
Du crédit, de l'honneur, avant que de [14] mourir ;
Mais que, pour leur respect [15], l'ingrat siècle où nous sommes
Au prix de la vertu n'estime point les hommes ;

1. *Retourne à nos moutons.* Expression proverbiale, qui remonte à la farce de *Patelin*.
2. *Sans varier.* Sans digression.
3. *De.* Sur. Cf. p. 19, n. 4.
4. Le faucon mâle s'appelait *tiercelet*, comme étant un tiers plus petit que la femelle. *Ces tiercelets de poëtes* signifie *ces poétereaux*. — *Poëtes* ; dissyllabe.
5. *Grimaçants.* Le participe présent s'accordait souvent avec le substantif. — Pour la construction, cf. p. 12, n. 6.
6. *Point.* Pique, aiguillonne. Du verbe *poindre*.
7. *Se prenant sur le vôtre.* S'attaquant à votre bien.
8. *Vous viennent..* Omission de *ils*. L'ellipse du pronom personnel était très fréquente à cette époque, non seulement pour le neutre (cf. p. 16, n. 1), mais pour les deux autres genres.
9. *Comme personnes.* Comme des personnes. Cf. p. 18, n. 2.
10. Dans les galeries du Palais de justice.
11. *N'ont autre.* Sur *ne*, cf. p. 18, n. 3. Sur *autre* sans déterminatif, cf. p. 20, n. 13.
12. *Alourdent.* Alourdissent, accablent.
13. *Et qu'il.* On doit suppléer le verbe *disent*, implicitement contenu dans *parlent*.
14. *Avant que de.* Avant de. Construction vieillie.
15. *Pour leur respect.* Pour ce qui les regarde.

Que Ronsard, du Bellay, vivants ont eu du bien,
Et que c'est honte au Roi de ne leur donner rien.
Puis, sans qu'on les convie, ainsi que vénérables [1],
S'assiessent [2] en prélats les premiers à vos tables,
Où le caquet leur manque, et, des dents discourant,
Semblent [3] avoir des yeux regret au demeurant [4].
Or, la table levée, ils curent la mâchoire [5].
Après grâces Dieu beut [6], ils demandent à boire,
Vous font un sot discours ; puis, au partir [7] de là,
Vous disent : «Mais, monsieur, me donnez-vous cela ? »
C'est toujours le refrain qu'ils font à leur ballade [8].
Pour moi, je n'en vois point que je n'en sois malade ;
J'en perds le sentiment, du corps tout mutilé [9],
Et durant quelques jours j'en demeure opilé [10].
Un autre, renfrongné, rêveur, mélancolique [11],
Grimaçant son discours, semble avoir la colique,
Suant, crachant, toussant, pensant venir au point ;
Parle [12] si finement, que l'on ne l'entend point.
Un autre, ambitieux, pour les vers qu'il compose,
Quelque bon bénéfice [13] en l'esprit se propose [14] ;
Et dessus [15] un cheval, comme un singe, attaché,
Méditant un sonnet, médite une [16] évêché.
Si quelqu'un, comme moi, leurs ouvrages n'estime [17],
Il est lourd, ignorant, il n'aime point la rime ;

1. *Ainsi que vénérables.* Comme s'il étaient vénérables.

2. *S'assiessent.* S'asseyent.

2, 3. Omission de *ils*. Cf. p. 58, n. 8.

4. Regarder avec regret ce qui demeure dans les plats.

5. *Ils curent la mâchoire.* Dans l'usage moderne, *ils se curent.*

6. *Après grâces Dieu beut.* On disait les grâces à la fin du repas, et, avant de les dire, on se servait une dernière fois à boire. — *Beut* est ici un participe passé. *Après grâces Dieu beut* signifie *après qu'on a bu le dernier coup*, le coup qui précède les grâces; par suite, *une fois le repas fini.*

7. *Au partir.* Comme nous disons *au sortir*. Les infinitifs pris substantivement étaient alors beaucoup plus nombreux.

8. Les strophes de la ballade se terminent toutes par le même vers.

9. *Du corps tout mutilé.* Tout mutilé du corps, quant au corps.

10. *Opilé.* Le mot s'emploie de l'obstruction des conduits naturels.

11. *Mélancolique.* Qui a l'humeur noire ; c'est le sens propre.

12. *Parle.* Omission de *il*. Cf. n. 2, 3.

13. *Bénéfice.* Revenu d'un bien ecclésiastique.

14. *Quelque bon bénéfice... se propose.* Se propose quelque bon bénéfice. Cf. p. 12, n. 6.

15. *Dessus.* Sur. Cf. p. 18, n. 5.

16. *Une évêché.* Le mot fut des deux genres jusqu'au milieu du XVII[e] siècle.

17. *N'estime.* N'estime pas. Cf. p. 18, n. 3.

Difficile [1], hargneux, de leur vertu jaloux,
Contraire en jugement au commun bruit [2] de tous ;
Que [3] leur gloire il dérobe [4] avec ses artifices ;
Les dames cependant [5] se fondent en délices
Lisant leurs beaux écrits, et, de jour et de nuit,
Les ont au cabinet [6], sous le chevet du lit ;
Que [7] portés à l'église ils valent des matines,
Tant, selon leurs discours, leurs œuvres sont divines.

(*Satire* II.)

SAGESSE PASSE SCIENCE

Sais-tu, pour savoir bien, ce qu'il nous faut savoir ?
C'est s'affiner [8] le goût de connaître et de voir,
Apprendre dans le monde et lire dans la vie
D'autres secrets plus fins que de philosophie [9],
Et qu'avec [10] la science il faut un bon esprit.
Or entends à ce point [11] ce qu'un Grec [12] en écrit :
Jadis un loup, dit-il, que la faim époinçonne [13],
Sortant hors de son fort [14] rencontre une lionne,
Rugissante à l'abord, et qui montrait aux dents
L'insatiable faim qu'elle avait au-dedans.
Furieuse elle approche ; et le loup qui l'avise
D'un langage flatteur lui parle et la courtise ;
Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cède au grand, et le faible au plus fort.

1. *Difficile*. Ellipse de *il est*, exprimé dans le vers précédent.
2. *Au commun bruit*. A la voix commune.
3. *Que*. Ellipse de *ils disent*, à tirer de *disent-ils*, sous-entendu après *il est lourd*. Cf. p. 58, n. 13.
4. *Leur gloire il dérobe*. Il dérobe leur gloire. Cf. p. 12, n. 6.
5. *Cependant*. Pendant ce temps. Cf. p. 25, n. 12.
6. *Cabinet*. Secrétaire où l'on mettait les objets précieux les plus usuels. *Au cabinet* se rapporte à *de jour* comme *sous le chevet* à *de nuit*.
7. *Que*. Ils disent que. Cf. n. 3.
8. *C'est s'affiner*. Comme s'il y avait *on* au lieu de *nous* dans le vers précédent.
9. *Que de philosophie*. Que ceux de la philosophie. — Pour l'omission de l'article, cf. p. 18, n. 2.
10. *Et qu'avec*. Le *que* se rattache à *sais-tu ce qu'il nous faut savoir*. Ce qu'il nous faut savoir, c'est que.
11. *A ce point*. Ici, maintenant.
12. Esope. — Cf. La Fontaine, *Le cheval et le loup* (V, VIII), *le Renard, le loup et le cheval* (XII, XVII).
13. *Epoinçonne*. Aiguillonne.
14. *Fort*. Le plus épais des bois où les bêtes se retirent.

Lui, dis-je, qui craignait que, faute d'autre proie,
La bête l'attaquât, ses ruses il emploie [1].
Mais enfin le hasard si bien le secourut,
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent dispos, croyant la table prête,
Et s'approchent tous deux assez près de la bête.
Le loup qui la connaît, malin et défiant,
Lui regardant aux pieds, lui parlait en riant :
« D'où es-tu ? qui es-tu [2] ? quelle est ta nourriture [3] ?
Ta race, ta maison, ton maître, ta nature ? »
Le mulet, étonné de ce nouveau discours,
De peur ingénieux, aux ruses eut recours ;
Et, comme les Normands, sans lui répondre [4] : « Voire [5],
Compère, ce dit-il [6], je n'ai point de mémoire ;
Et, comme sans esprit ma grand'mère me vit,
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'écrivit » [7].
Lors [8] il lève la jambe au jarret ramassée [9] ;
Et d'un œil innocent il couvrait sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
Le loup qui l'aperçoit se lève de devant [10],
S'excusant de ne lire [11], avec cette parole [12].
Que les loups de son temps n'allaient point à l'école ;
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Allait précipitant [13] la rage et le dessein,
S'approche, plus savante, en volonté de lire.
Le mulet prend le temps [14] et du grand coup qu'il tire
Lui enfonce [15] la tête, et d'une autre façon,
Qu'elle ne savait point, lui apprit [16] sa leçon.

1. *Ses ruses, il emploie.* Il emploie ses ruses. Cf. p. 12, n. 6.
2. *D'où es-tu ? qui es-tu ?* L'hiatus fut permis jusqu'à Malherbe, dont Régnier n'observe pas la discipline.
3. *Nourriture.* Education. S'emploie ainsi dans tout le XVIIe siècle. De même *nourrir*, au sens de *élever*.
4. *Sans lui répondre.* Sans répondre directement à ses questions.
5. *Voire.* En vérité.
6. *Ce dit-il.* Construction vieillie.
7. *En... le.* Ce qu'on vient de lui demander.— *Me l'écrivit.* Ellipse de *elle.* Cf. p. 58, n. 8.
8. *Lors.* Alors.
9. *Ramassée.* Pliée, repliée sur elle-même.
10. *Se lève de devant.* Se retire hors de portée.
11. *De ne lire.* De ne pas lire. Cf. p. 18, n. 3.
12. *Avec cette parole.* En disant.
13. *Allait précipitant.* Précipitait. Dans cette périphrase, alors très fréquente, le verbe *aller* n'est plus qu'une sorte d'auxiliaire.
14. *Prend le temps.* Non pas *prend son temps*, mais *saisit l'occasion.*
15, 16. Hiatus. Cf. n. 2.

Alors le loup s'enfuit, voyant la bête morte,
Et de son ignorance ainsi [1] se réconforte [2].
N'en déplaise aux Docteurs, Cordeliers, Jacobins,
Pardieu, les plus grands clercs [3] ne sont pas les plus fins.

(*Satire* III.)

LES DIFFÉRENTS AGES

Mon oncle [4] m'a conté que, montrant [5] à Ronsard
Tes vers [6] étincelants et de lumière et d'art,
Il ne sut que reprendre en ton apprentissage [7]
Sinon qu'il te jugeait pour [8] un poète [9] trop sage.
Et ores [10] au contraire on m'objecte à péché
Les humeurs [11] qu'en ta Muse il eût bien recherché [12].
Aussi je m'émerveille, au feu [13] que tu recèles,
Qu'un esprit si rassis ait des fougues si belles ;
Car je tiens comme lui que, le chaud élément [14]
Qui donne cette pointe [15] au vif entendement,
Dont [16] la verve s'échauffe et s'enflamme de sorte
Que ce feu dans le ciel sur des ailes l'emporte,
Soit [17] le même qui rend le poète [18] ardent et chaud,
Sujet à ses plaisirs [19], de courage [20] si haut,
Qu'il méprise le peuple et les choses communes,
Et, bravant les faveurs, se moque des fortunes [21],
Qui le fait débauché, frénétique [22], rêvant,

1. *Ainsi. En disant ceci*, au cas où les deux derniers vers seraient prononcés par le loup ; *en voyant la bête morte*, si nous en faisons une réflexion du poète.
2. *Se réconforte. Se réconforter* de quelque chose, c'est *s'en trouver bien.*
3. *Clercs.* Savants.
4. Desportes.
5. *Montrant.* Construction libre du participe. Cf. p. 31, n. 9.
6. *Tes vers.* Cette satire est adressée au poète Bertant.
7. *Apprentissage.* Éducation poétique.
8. *Il te jugeait pour.* Construction vieille.
9. *Poete.* Cf. p. 58, n. 4.
10. Sur l'hiatus, cf. p. 61, n. 2. — *Ores.* Maintenant.
11. *Humeurs.* Caprices, saillies du tempérament.
12. *Il eût bien recherché.* Il eût bien fait de chercher de nouveau, car il les y aurait trouvées (?). — *Recherché.* Invariable. Nos règles du participe n'étaient pas encore fixées.
13. *Au feu.* A voir le feu.
14. *Le chaud élément.* Les chaudes « humeurs ».
15. *Pointe.* Acuité.
16. *Dont.* Par laquelle. Cf. p.11, n.2.
17. *Soit.* Nous dirions *est.* Le subjonctif atténue l'affirmation.
18. *Poète.* Cf. p. 58, n. 4.
19. *Sujet à.* Esclave de.
20. *Courage.* Cœur. Cf. p.12, n. 14.
21. *Fortunes.* Hasards, accidents, choses fortuites.
22. *Frénétique.* En proie au délire

Porter [1] la tête basse, et l'esprit dans le vent [2],
Egayer sa fureur parmi des précipices,
Et plus qu'à la raison sujet à ses caprices [3].
Faut-il donc à présent s'étonner si je suis
Enclin à des humeurs qu'éviter je ne puis [4],
Où mon tempérament malgré moi me transporte,
Et rend [5] la raison faible où la nature est forte ?
Mais que ce mal me dure il est bien malaisé [6].
L'homme ne se plaît pas d'être [7] toujours fraisé [8].
Chaque âge a ses façons, et change la nature [9],
De sept ans en sept ans, notre température [10].
Selon que le Soleil se loge en ses maisons [11],
Se tournent nos humeurs, ainsi que nos saisons.
Toute chose en vivant avec l'âge s'altère.
Le débauché se rit des sermons de son père;
Et dans vingt et cinq ans [12] venant à se changer,
Retenu, vigilant, soigneux et ménager,
De [13] ces mêmes discours ses fils il admoneste [14],
Qui [15] ne font que s'en rire et qu'en hocher la tête.
Chaque âge a ses humeurs, son goût et ses plaisirs ;
Et, comme notre poil, blanchissent nos désirs.
Nature [16] ne peut pas l'âge en l'âge confondre [17] :
L'enfant qui sait déjà demander et répondre,
Qui marque assurément [18] la terre de ses pas,
Avecque [19] ses pareils se plaît en ses ébats :
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il saute d'aise,
Sans raison d'heure en heure il s'émeut et s'apaise.

1. *Porter.* Coordonné aux adjectifs précédents. comme s'il y avait *qui lui fait porter.* — Cf. plus loin *et... sujet.*
2. *Dans le vent.* Comme nous disons *dans les nuages.*
3. *Sujet à.* Esclave de. Cf. p. 62, n. 19.
4. *Qu'éviter je ne puis.* Que je ne puis éviter. Cf.,p.12, n.6, une construction analogue.
5. *Et rend.* Construction irrégulière, le sens de cette proposition n'ayant aucun rapport avec *où* du vers précédent.
6. Il n'est guère possible que ce mal me dure.
7. *D'être.* A être. Cf. p. 18, n. 1.
8. *D'être... fraisé.* De porter la fraise, sorte de collerette double.
9. *Et change la nature.* Et la nature change. Cf. p. 34, n. 1.
10. *Température.* Tempérament.
11. *Ses maisons.* Les signes du Zodiaque.
12. *Vingt et cinq.* Nous ne disons plus que *vingt-cinq.*
13. *De.* Par. Cf. p. 11, n. 2.
14. *Admoneste.* L'*s* ne sonne pas.
15. *Qui.* Cf. p. 14, n. 7.
16. *Nature.* Cf. p. 18, n. 2.
17. *L'âge en l'âge confondre.* Confondre un âge avec un autre.
18. *Assurément.* D'un pied assuré.
19. *Avecque.* Cf. p. 15, n. 7.

Croissant l'âge en avant [1], sans soin de gouverneur [2],
Relevé [3], courageux et cupide d'honneur,
Il se plaît aux chevaux, aux chiens, à la campagne ;
Facile au vice, il hait les vieux et les dédaigne [4] ;
Rude à qui le reprend, paresseux à son bien [5],
Prodigue, dépensier, il ne conserve rien,
Hautain, audacieux, conseiller de soi-même [6],
Et d'un cœur obstiné se heurte [7] à ce qu'il aime.
L'âge au soin se tournant, homme fait, il acquiert
Des biens et des amis, si le temps le requiert ;
Il masque ses discours comme sur un théâtre ;
Subtil, ambitieux, l'honneur il idolâtre [8] ;
Son esprit avisé prévient le repentir,
Et se garde d'un lieu difficile à sortir [9].
Maints fâcheux accidents surprennent sa vieillesse :
Soit qu'avec du souci gagnant de la richesse,
Il s'en défend [10] l'usage, et craint de s'en servir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut [11] assouvir,
Ou soit qu'avec froideur il fasse toute chose,
Imbécile [12], douteux [13], qui voudrait [14] et qui n'ose,
Dilayant [15], qui toujours a l'œil sur l'avenir ;
De léger [16] il n'espère, et croit au souvenir [17] ;
Il parle de son temps ; difficile et sévère,
Censurant la jeunesse, use des droits de père ;
Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,

1. *Croissant l'âge en avant.* Participe absolu. L'âge croissant en avant, avançant.

2. *Sans soin de gouverneur.* N'étant plus sous la tutelle d'un gouverneur.

3. *Relevé.* Fier.

4. *Dédaigne.* On prononçait *dédagne.*

5. *Paresseux à son bien.* Construction vieillie. Ne s'appliquant pas à conserver ou à augmenter son bien.

6. *Conseiller de soi-même.* Ne prenant conseil que de soi.

7. *Se heurte.* S'aheurte, s'opiniâtre.

8. *L'honneur il idolâtre.* Il idolâtre l'honneur. Cf. p. 12, n. 6. — *L'honneur.* Les honneurs.

9. *Difficile à sortir.* Construction irrégulière ; d'où il lui serait difficile de sortir.

10. *Défend. Soit que* est construit d'abord avec l'indicatif, puis avec le subjonctif *(fasse).*

11. *S'en peut.* Omission de *il.* Cf. p. 58, n. 8.

12. *Imbécile.* Faible, sans énergie.

13. *Douteux.* Qui se méfie, craintif. Le mot a encore ce sens dans La Fontaine.

14. *Qui voudrait.* Coordonné aux adjectifs précédents. De même, plus loin, *qui... a l'œil.*

15. *Dilayant.* Usant de délais, différant.

16. *De léger.* A la légère.

17. *Croit au souvenir.* En opposition avec l'espoir. Il se défie de l'avenir et n'a confiance que dans le passé.

Et veut que tous ses mots soient autant de leçons [1].
Voilà donc, de par Dieu, comme [2] tourne la vie,
Ainsi diversement aux humeurs asservie,
Que chaque âge départ à chaque homme en vivant [3],
De son tempérament la qualité suivant [4].
Et moi qui, jeune encore, en mes plaisirs m'égaie,
Il faudra que je change ; et, malgré que j'en aie,
Plus soigneux devenu [5], plus froid, et plus rassis,
Que mes jeunes pensers cèdent aux vieux soucis.....

(*Satire* V).

CONTRE MALHERBE ET SON ÉCOLE

Rapin [6], le favori d'Apollon et des Muses,
Pendant qu'en leur métier jour et nuit tu t'amuses,
Et que d'un vers nombreux [7], non encore chanté [8],
Tu te fais un chemin à l'immortalité,
Moi, qui n'ai ni l'esprit ni l'haleine assez forte
Pour te suivre de près et te servir d'escorte,
Je me contenterai, sans me précipiter [9],
D'admirer ton labeur, ne pouvant l'imiter,
Et, pour me satisfaire au désir [10] qui me reste [11],
De rendre cet hommage à chacun manifeste ;
Par ces vers j'en prends acte [12], afin que l'avenir
De moi par [13] ta vertu se puisse souvenir,
Et que cette mémoire [14] à jamais s'entretienne [15],

1. Pour ce tableau des divers âges, cf. Aristote, *Rhétorique*, II, XII, XIII ; Horace, *Art poétique*, 156, sqq ; Boileau, *Art poétique*, III, 373, sqq.
2. *Comme*. Comment. Cf. p. 22, n. 3.
3. *En vivant*. Au cours de la vie Cf. p. 31, n. 9.
4. Suivant la qualité de son tempérament.
5. *Devenu*. Construction irrégulière du participe. Cf. n. 3.
6. Un des auteurs de la *Satyre Ménippée*. Il tournait agréablement les vers français et latins. Régnier a fait son épitaphe en forme de sonnet.
7. *Nombreux*. Harmonieux.
8. *Non encore chanté*. Régnier veut dire que les vers de Rapin ont un caractère original.
9. *Sans me précipiter*. Sans tomber dans le précipice. Cf. Horace :

Qui paulum a summo decessit
vergit ad imum
(*Art poét.* v. 378).

10. *Au*. Dans le. Cf. p. 11, n. 7.
11. *Qui me reste*. Par opposition au désir d'imiter Rapin.
12. Ces vers attestent l'engagement que je prends.
13. *Par ta vertu*. La préposition *par* s'employait souvent au sens de *grâce à, par l'effet de, en raison de*.
14. *Mémoire*. Souvenir.
15. *S'entretienne*. Se perpétue.

Que [1] ma Muse imparfaite eut en honneur la tienne :
Et que, si j'eus l'esprit d'ignorance abattu,
Je l'eus au moins si bon, que j'aimai ta vertu :
Contraire à ces rêveurs [2] dont la Muse insolente,
Censurant les plus vieux [3], arrogamment se vante
De réformer les vers, non les tiens seulement,
Mais veulent [4] déterrer les Grecs du monument [5],
Les Latins, les Hébreux, et toute l'antiquaille [6],
Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.
Ronsard en son mestier n'était qu'un apprentif [7],
Il avait le cerveau fantastique [8] et rétif ;
Desportes n'est pas net ; Du Bellay trop facile [9] ;
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville ;
Il a des mots hargneux [10], bouffis et relevés [11],
Qui du peuple aujourd'hui ne sont pas approuvés.
  Comment ! il nous faut donc, pour faire une œuvre grande
Qui de la calomnie et du temps se défende,
Qui trouve quelque place entre les bons auteurs,
Parler comme à Saint-Jean parlent les crocheteurs [12] !
  Encore je le veux, pourvu qu'ils puissent faire
Que ce beau savoir entre en l'esprit du vulgaire,
Et, quand les crocheteurs seront poètes [13] fameux,
Alors sans me fâcher [14] je parlerai comme eux.
  Pensent-ils, des plus vieux [15] offensant la mémoire,
Par le mépris d'autrui s'acquérir de la gloire
Et, pour quelque vieux mot, étrange ou de travers,
Prouver qu'ils ont raison de censurer leurs vers ?

1. *Que*. Cette mémoire, (ce souvenir) à savoir que.

2. *Rêveurs*. Fous, insensés.

3. *Les plus vieux*. Comparatif. Ceux qui sont plus vieux, d'une génération antérieure.

4. *Mais veulent*. Construction irrégulière, et ellipse de *ils*. Sur cette ellipse, cf. p. 58, n. 8.

5. *Monument*. Tombeau. Cf. p. 45, n. 5.

6. *L'antiquaille*. L'antiquité, sans acception défavorable : à moins que Régnier ne mette le mot dans la bouche de ces « rêveurs ».

7. *Apprentif*. Apprenti. Se trouve encore dans Boileau.

8. *Fantastique*. Fantasque, extravagant.

9. *Du Bellay trop facile*. Ellipse du verbe *est*.

10. *Hargneux*. Rudes, rébarbatifs.

11. *Relevés*. Emphatiques.

12. On sait que Malherbe renvoyait aux crocheteurs du Port-au-Foin ceux qui voulaient prendre des leçons de bon langage. — *A Saint-Jean*. Au marché de Saint-Jean.

13. *Poètes*. Cf. p. 58, n. 4.

14. *Sans me fâcher*. Sans en avoir regret.

15. *Des plus vieux*. Cf. n. 3.

(Alors qu'une œuvre brille et d'art et de science,
La verve quelquefois s'égaie en la licence [1]).
Il semble, en leur discours hautain et généreux [2],
Que le Cheval volant [3] n'ait pissé que pour eux [4] ;
Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle ;
Que la mouche du Grec [5] leurs lèvres emmielle ;
Qu'ils ont seuls ici bas trouvé la pie au nid [6],
Et que des hauts esprits le leur est le zénith [7] ;
Que seuls des grands secrets ils ont la connaissance ;
Et disent [8] librement que leur expérience [9]
A raffiné les vers, fantastiques d'humeur [10],
Ainsi que les Gascons ont fait [11] le point d'honneur ;
Qu'eux tous seuls du bien-dire ont trouvé la méthode,
Et que rien n'est parfait s'il n'est fait à leur mode.
Cependant leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue [12],
Epier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant [13] :
Et laissent sur le vert [14] le noble [15] de l'ouvrage.
Nul aiguillon divin n'élève leur courage [16] ;
Ils rampent bassement, faibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer [17], car, s'ils font quelque chose,

1. Ce vers caractérise bien Régnier par opposition à Malherbe.
2. *Généreux.* Fier, glorieux.
3. Pégase.
4. Allusion à la source d'Hippocrène.
5. Pindare, sur la bouche duquel, lorsqu'il était encore au berceau, des abeilles firent leur miel.
6. *Trouvé la pie au nid.* Se dit de ceux qui ont fait quelque heureuse rencontre ou accompli quelque exploit, « le naturel de la pie étant de nicher sur les plus hauts arbres qu'elle trouve » (Nicot).
7. *Le zénith.* Au sens de *point culminant.*
8. *Et disent.* Omission de *ils.* Cf. p. 58, n. 8.
9. *Expérience.* Art.
10. *Fantastiques.* Se rapporte au sujet de *disent.* — Cf. p. 66, n. 8.
11. *Ont fait.* Substitut de *raffiner.* Cf. p. 56, n. 2.
12. Malherbe proscrivait l'hiatus.
13. Quand un *e* muet suivait une autre voyelle à la fin d'un mot, Malherbe ne voulait pas qu'il comptât dans la mesure et en imposait l'élision.
14. *Laissent.* Ils laissent. Cf. p. 58, n. 8. — *Laissent sur le vert.* Abandonnent ; comme on laisse sur le pré les toiles qu'on blanchit — Pour *le vert*, adjectif pris substantivement, cf. p. 44, n. 2.
15. *Le noble.* Adjectif pris substantivement. Cf. p. 44, n. 2. Ce qu'il y a de noble dans la poésie.
16. *Courage.* Cœur. Cf. p. 12, n. 14.
17. *Froids à l'imaginer.* Infinitif employé substantivement. Pour ce qui est d'imaginer. Cf. p. 59, n. 7. — Cf., p. 40, ce que dit Racan de l'aversion qu'avait Malherbe pour les fictions poétiques.

C'est proser de la rime [1] et rimer de la prose
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son ;
Et, voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase [2],
Ils attifent leurs mots, ajolivent [3] leur phrase [4],
Affectent leur discours tout si relevé d'art [5],
Et peignent leurs défauts de couleur et de fard.
Aussi je les compare à ces femmes jolies
Qui par les affiquets se rendent embellies [6],
Qui, gentes en habits et sades [7] en façons,
Parmi leur point coupé [8] tendent leurs hameçons,
Dont l'œil rit mollement avec afféterie,
Et de qui le parler n'est rien que flatterie ;
De rubans piolés [9] s'agencent [10] proprement [11],
Et toute leur beauté ne gît qu'en l'ornement ;
Leur visage reluit de céruse et de peautre [12] ;
Propres [13] en leur coiffure, un poil [14] ne passe [15] l'autre [16].
Où [17] ces divins esprits, hautains et relevés,
Qui des eaux d'Hélicon ont les sens abreuvés,
De verve et de fureur [18] leur ouvrage étincelle [19] ;
De leurs vers tout divins la grâce est naturelle,
Et sont [20], comme l'on voit, la parfaite beauté,
Qui, contente de soi [21], laisse la nouveauté
Que l'art trouve au Palais [22] ou dans le blanc d'Espagne.
Rien que le naturel sa grâce n'accompagne [23] ;

1. *Proser de la rime.* Rabaisser jusqu'à la prose ce qui est matière de poésie.
2. *Leur cervelle n'embrase.* Cf. p. 12, n. 6, et p. 18, n. 3.
3. *Ajolivent.* Enjolivent.
4. *Phrase.* Diction. Cf. p. 55, n. 12.
5. *Tout si relevé.* Tout relevé et tellement.
6. *Se rendent embellies.* Cf. p. 20, n. 6.
7. *Sades.* Agréables, piquantes. Cf. *maussade.*
8. *Point coupé.* Sorte de dentelle.
9. *Piolés.* Bigarrés.
10. *S'agencent.* Cf. p. 58, n. 8.
11. *Proprement. Propre* signifiait *bien tenu, bien mis, élégant,* etc.
12. La céruse et le peautre servent de fard.
13. *Propres.* Cf. n. 11. — Pour la construction, cf. p, 31, n. 9.
14. *Poil.* Cheveu.
15. *Passe.* Dépasse. — *Ne passe.* Ne passe pas. Cf. p. 18, n. 13.
16. Tout ce que dit ici Régnier s'appliquerait bien mieux à Desportes qu'à Malherbe. Si Malherbe a beaucoup d'art, il n'en use que pour s'exprimer avec le plus de rectitude possible et le plus de force.
17. *Où.* Au lieu que.
18. *Fureur.* Inspiration.
19. *Ces esprits... leur ouvrage.* Construction irrégulière.
20. *Et sont.* Omission de *ils.* Cf. p. 58, n. 8.
21. *Contente de soi.* Se contentant de ses avantages naturels. *Content* signifie très souvent au XVIIe siècle *qui se contente de ;* c'est le sens étymologique.
22. Dans les galeries du Palais de justice.
23. *Sa grâce n'accompagne.* N'accompagne sa grâce. Cf. p. 12, n. 6.

Son front, lavé d'eau claire, éclate d'un beau teint ;
De roses et de lys la Nature l'a peint ;
Et laissant [1] là Mercure [2] et toutes ses malices,
Les nonchalances sont ses plus grands artifices [3].
Or, Rapin, quant à moi, je n'ai point tant d'esprit.
Je vais le grand chemin que mon oncle m'apprit,
Laissant là ces docteurs que les Muses instruisent
En des arts tout nouveaux ; et s'ils font, comme ils disent,
De ses fautes un livre aussi gros que le sien [4],
Telles je les croirai [5] quand ils auront du bien
Et que leur belle Muse, à mordre si cuisante,
Leur don'ra [6], comme à lui, dix mille écus de rente [7],
De l'honneur, de l'estime, et quand par l'Univers
Sur le luth de David on chantera leurs vers [8],
Qu'ils auront joint l'utile avec le délectable,
Et qu'ils sauront rimer une aussi bonne table [9].....
S'ils ont l'esprit si bon et l'intellect si haut,
Le jugement si clair, qu'ils fassent un ouvrage
Riche d'inventions, de sens et de langage,
Que nous puissions draper [10] comme ils font [11] nos écrits,
Et voir [12], comme l'on dit, s'ils sont si bien appris ;
Qu'ils montrent de leur eau [13], qu'ils entrent en carrière.
Leur âge défaudra [14] plus tôt que la matière.
Nous sommes en un siècle où le Prince est si grand,
Que tout le monde entier à peine le comprend [15].
Qu'ils fassent, par leurs vers, rougir chacun [16] de honte ;

1. *Laissant.* Construction irrégulière du participe. Cf. p. 31, n. 9.
2. Le dieu des marchands et des fraudeurs.
3. Non pas que ces nonchalances soient un effet de l'art. Il n'y a chez elle nul artifice, car ses plus grands artifices sont les nonchalances, et les nonchalances sont le contraire des artifices.
4. *Un livre*, etc. Le commentaire de Malherbe sur Desportes. Cf. p. 37 sqq.
5. *Telles je les croirai.* Je tiendrai ces prétendues fautes pour réelles.
6. *Don'ra.* Donnera. Licence poétique.
7. Desportes fut le mieux renté des poètes contemporains.
8. On avait mis en musique les Psaumes traduits par Desportes.
9. Rimer des vers qui leur vaudront une si bonne table.
10. *Draper.* Critiquer.
11. *Font.* Substitut de *draper.* Cf. p. 56, n. 2.
12. *Et voir.* Construction irrégulière, *et voir* n'ayant aucune relation avec *que* du vers précédent. Cf. p. 63, n. 5.
13. Expression proverbiale. Qu'ils fassent voir ce dont ils sont capables, qu'ils produisent quelque chose à quoi la critique puisse se prendre.
14. *Leur âge défaudra.* La vie leur fera défaut. Sur *âge*, cf. p. 43, n. 4.
15. *Comprend.* Peut contenir.
16. *Chacun.* Chacun des autres poètes.

Et comme de valeur [1] notre Prince surmonte
Hercule, Ænée, Achil' [2], qu'ils ôtent les lauriers
Aux vieux, comme le Roi l'a fait aux vieux guerriers.
Qu'ils composent une œuvre ; on verra si leur livre
Après mille et mille ans sera digne de vivre,
Surmontant par vertu [3] l'envie et le Destin,
Comme celui d'Homère et du chantre latin [4].

(*Satire* IX.)

FACHEUX ET PÉDANTS

. . . .

Un de ces jours derniers, par des lieux détournés
Je m'en allais rêvant, le manteau sur le nez,
L'âme bizarrement de vapeurs [5] occupée,
Comme un poète [6] qui prend les vers à la pipée [7].
En ces songes profonds où flottait mon esprit,
Un homme par la main hasardément [8] me prit,
Ainsi qu'on pourrait prendre un dormeur par l'oreille,
Quand on veut qu'à minuit en sursaut il s'éveille.
Je passe outre d'aguet [9], sans en faire semblant,
Et m'en vais à grands pas, tout froid et tout tremblant,
Craignant de faire encore [10], avec ma patience,
Des sottises d'autrui nouvelle pénitence.
Tout courtois il me suit, et, d'un parler remis [11] :
« Quoi ! Monsieur, est-ce ainsi qu'on traite ses amis ? »
Je m'arrête, contraint ; d'une façon confuse,
Grondant entre mes dents, je barbote une excuse...
Le ciel nous fit ce bien qu'encor d'assez bonne heure
Nous vînmes au logis où ce Monsieur demeure,

1. *De valeur.* Par la valeur. Cf. p. 11, n. 2. Nous disons de même *lutter de valeur*, etc.
2. *Achil'.* Achille. Licence poétique.
3. *Par vertu.* Cf. p. 18, n. 2.
4. *Du chantre latin.* Virgile.
5. *Vapeurs.* Songeries vagues.
6. *Poète.* Cf. p. 58, n. 4.
7. *A la pipée.* La pipée est une chasse dans laquelle on attire les oiseaux, en imitant le cri de la chouette, sur des branches d'arbres préalablement enduites de glu.
8. *Hasardément.* A l'improviste.
9. *D'aguet.* En guettant; par suite, en prenant bien ses précautions.
10. *Encore.* Dans la satire VIII, Régnier s'était déjà plaint d'un fâcheux.
11. *Remis.* Doux. Comme en latin *remissus.*

Où, sans historier [1] le tout par le menu,
Il me dit : « Vous soyez [2], Monsieur, le bienvenu. »
Après quelques propos, sans propos [3] et sans suite,
Avec un froid adieu je minute [4] ma fuite,
Plus de peur d'accident que de discrétion [5].
Il commence un sermon de [6] son affection,
Me rit, me prend, m'embrasse avec cérémonie.
« Quoi ! vous ennuyez-vous en notre compagnie ?
Non, non, ma foi, dit-il, il n'ira pas ainsi [7] ;
Et, puisque je vous tiens, vous souperez ici. »
Je m'excuse ; il me force. O dieux ! quelle injustice !
Alors, mais las ! trop tard, je connus mon supplice ;
Mais pour l'avoir connu, je ne pus l'éviter,
Tant le destin se plaît à me persécuter.
A peine à ces propos eut-il fermé la bouche [8],
Qu'il entre à l'étourdi un sot fait à la fourche [9],
Qui, pour nous saluer laissant choir son chapeau,
Fit comme un entrechat avec un escabeau,
Trébuchant sur le cul, s'en va [10] devant derrière,
Et, grondant, se fâcha qu'on était [11] sans lumière.
Pour nous faire, sans rire, avaler ce beau saut,
Le Monsieur sur la vue [12] excuse ce défaut,
Que [13] les gens de savoir ont la visière tendre [14].
L'autre se relevant devers [15] nous se vint rendre,
Moins honteux d'être chu que de s'être pressé ;
Et lui demanda-t-il [16] s'il s'était point [17] blessé.

1. *Historier.* Raconter. — *Sans historier.* Sans que je raconte. Cf. p. 54, n. 1.
2. *Vous soyez.* Ellipse de *que*, très fréquente alors.
3. *Sans propos.* Sans but, en l'air.
4. *Je minute.* Je projette, je prépare.
5. *De discrétion.* Par discrétion. Cf. p. 11, n. 2.
6. *De.* Sur, touchant. Cf. p. 19, n. 4.
7. *Il n'ira pas.* Dans l'usage moderne *il n'en ira pas*. Cf. p. 16, n. 1.
8. A peine eut-il terminé ces propos.
9. *Fait à la fourche.* Mal bâti. — L'*r* de *fourche* ne sonne pas.
10. *S'en va.* Le présent au lieu du passé défini, qui précède et qui suit.
11. *Qu'on était.* L'indicatif où nous mettons le subjonctif.
12. *Sur la vue.* En s'appuyant sur cette raison qu'il a la vue mauvaise.
13. *Que.* Ellipse de *disant, alléguant*, implicitement contenu dans *excuse*. Cf. p. 58, n. 13.
14. *La visière tendre.* La vue faible.
15. *Devers.* Vers.
16. *Et lui demanda-t-il.* Le maître de maison. — Inversion du sujet après *et*. Cf. p. 34, n. 1.
17. *S'il s'était point blessé.* S'il ne s'était point blessé. Cette omission de *ne* est beaucoup plus rare dans l'usage moderne.

Après mille discours, dignes d'un grand volume [1],
On appelle un valet, la chandelle s'allume,
On apporte la nappe, et met-on [2] le couvert ;
Et suis [3] parmi ces gens comme un homme sans vert [4],
Qui fait, en rechignant, aussi maigre visage
Qu'un renard que Martin porte au Louvre en sa cage [5].
Un long temps sans parler je regorgeais d'ennui.
Mais, n'étant point garant des sottises d'autrui,
Je crus qu'il me fallait d'une mauvaise affaire
En [6] prendre seulement ce qui m'en pouvait plaire.
Ainsi considérant ces hommes et leurs soins [7],
Si je n'en disais mot, je n'en pensais pas moins ;
Et jugeai [8] ce lourdaud, à son nez authentique [9],
Que [10] c'était un pédant [11], animal domestique [12],
De qui la mine rogue et le parler confus,
Les cheveux gras et longs et les sourcils touffus
Faisaient par leur savoir, comme [13] il faisait entendre,
La figue sur le nez au pédant d'Alexandre [14].
.....Venons à lui [15] dont la maussade mine
Ressemble un de ces dieux [16] des couteaux de la Chine [17],
Et dont les beaux discours, plaisamment étourdis,
Feraient crever de rire un saint de paradis.
Son teint jaune, enfumé, de couleur de malade,
Ferait donner au Diable et céruse et pommade [18] ;

1. Qui rempliraient un gros volume.
2. *Et met-on.* Et l'on met. Cf. p. 34, n. 1.
3. *Et suis.* Et je suis. Cf. p. 58, n. 8.
4. *Sans vert.* Pris au dépourvu.
5. Un renard mis en cage, que Martin porterait au Louvre pour amuser les courtisans. Ce Martin était sans doute un montreur de bêtes.
6. *En.* Explétif. Cf. p. 49, n. 7.
7. *Leurs soins.* Ce qui les occupait.
8. *Et jugeai.* Et je jugeai. Cf. n. 3.
9. *Authentique.* Scellé de rouge comme une charte revêtue du grand sceau (note de l'édition Courbet). Brossette explique par *bien étoffé, bien gros.* Il est à supposer que, ce nez servant ici d'attestation, Régnier le qualifie d'autenthique comme un document irrécusable.
10. *Et jugeai ce lourdaud... que c'était.* Je jugeai que ce lourdaud était. Hellénisme.
11. *Pédant.* Précepteur. Cf. p. 55, n. 9.
12. *Domestique.* Qui fait partie de la maison.
13. *Comme.* Dans le sens de *à ce que*
14. *Faire la figue* signifie *se moquer.* Cette locution s'explique par une anecdote qu'on trouvera dans le dictionnaire de Littré. — *Au pédant d'Alexandre.* Cf. p. 55, n. 9. Aristote.
15. *Lui.* Ce « pédant ».
16. *Ressemble un de ces dieux.* Ce verbe s'employait alors comme transitif.
17. On appelait couteaux de Chine des couteaux dont le manche se terminait par une figure plus ou moins bizarre.
18. Céruse et pommade, impuissants à lui éclaircir le teint, se donneraient au diable. — Sur l'ellipse de *se* avec *donner*, cf. p. 19, n. 6.

Et n'est blanc [1] en Espagne à qui ce cormoran [2]
Ne fasse renier la loi de l'Alcoran [3].
Ses yeux, bordés de rouge, égarés, semblaient être
L'un à Montmartre, et l'autre au château de Bicêtre ;
Toutefois, redressant leur entre-pas [4] tortu,
Ils guidaient la jeunesse au [5] chemin de vertu [6].
Son nez haut relevé semblait faire la nique
A l'Ovide Nason, au Scipion Nasique [7],
Où [8] maints rubis balais [9], tout rougissant de vin,
Montraient un *hac itur* [10] à la Pomme de pin [11],
Et, prêchant la vendange, assuraient en leur trogne
Qu'un jeune médecin vit moins qu'un vieux ivrogne...
Quant au reste du corps, il est de telle sorte,
Qu'il semble que ses reins et son épaule torte
Fassent guerre [12] à sa tête, et, par rébellion,
Qu'ils eussent [13] entassé Osse sur Pélion [14] ;
Tellement qu'il n'a rien en tout son attelage
Qui ne suive au galop la trace du visage.
Pour sa robe, elle fut autre qu'elle n'était
Alors qu'Albert le Grand [15] aux fêtes la portait ;
Mais toujours recousant [16] pièce à pièce nouvelle,
Depuis trente ans c'est elle, et si [17] ce n'est pas elle,
Ainsi que ce vaisseau [18] des Grecs [19] tant renommé,
Qui survécut au temps qu'il avait consommé [20].
Une teigne [21] affamée était sur ses épaules,

1. *Blanc*. Ce qu'on appelle blanc d'Espagne.
2. *Cormoran*. Oiseau dont la chair est très noire.
3. Par dépit de ne pas arriver à le blanchir. Renier la loi de Mahomet « est un jurement familier aux Espagnols, à cause de leur antipathie mortelle pour les Maures. » (Brossette)
4. *Entrepas*. Proprement l'entrepas est une allure du cheval entre le trot et le pas.
5. *Au*. Dans le. Cf. p. 11, n. 7.
6. *De vertu*. De la vertu. Cf. p. 18, n. 2.
7. *Nason... Nasique*. Surnoms ; qui a un long nez.
8. *Où*. Nez sur lequel.
9. *Balais*. D'un rouge orange.
10. *Hac itur*. Proprement, *c'est par ici qu'on va*.
11. *La Pomme de pin*. Fameux cabaret.
12. *Fassent guerre*. Cf. p. 12, n. 3.
13. *Qu'ils eussent*. La régularité grammaticale exigerait *qu'ils aient*.
14. Montagnes de Thessalie que les géants entassèrent pour escalader le ciel. — Pour l'hiatus, cf. p. 61, n. 2.
15. Fameux docteur du XIII[e] siècle.
16. *Recousant*. Construction libre du participe. Cf. p. 31, n. 9.
17. *Et si*. Et pourtant. Cette locution était déjà vieillie.
18. Le vaisseau qui porta Thésée dans la Crête ; les Athéniens le conservèrent plusieurs siècles.
19. *Des Grecs*. Par les Grecs. Cf. p. 11, n. 2.
20. *Consommé*. Consumé.
21. *Une teigne*. Insecte qui ronge les étoffes.

Qui traçait en arabe une carte des Gaules.
Les pièces et les trous, semés de tous côtés,
Représentaient les bourgs, les monts et les cités.
Les filets [1] séparés, qui se tenaient à peine,
Imitaient les ruisseaux coulant dans une plaine.....
Un mouchoir et des gants, avec ignominie,
Ainsi que des larrons pendus en compagnie,
Lui pendaient au côté, qui semblaient, en lambeaux,
Crier en se moquant : Vieux linges, vieux drapeaux [2] !
De l'autre, brimballait [3] une clef fort honnête
Qui tire [4] à sa cordelle [5] une noix d'arbalète [6].
Ainsi ce personnage, en magnifique arroi [7]
Marchant *pedetentim* [8], s'en vint jusques à moi,
Qui sentis à son nez, à ses lèvres décloses [9],
Qu'il fleurait bien plus fort, mais non pas mieux que roses.
Il me parle latin, il allègue [10], il discourt.
Il réforme à son pied [11] les humeurs de la Cour :
Qu'il a [12] pour enseigner une belle manière ;
Que sans robe [13] il a vu la matière première ;
Qu'Epicure est ivrogne, Hippocrate un bourreau,
Que Bartole et Jason [14] ignorent le barreau ;
Que Virgile est passable, encor qu'en quelques pages
Il méritât [15] au Louvre être chifflé [16] des pages ;
Que Pline est inégal, Térence un peu joli ;
Mais surtout il estime un langage poli.
Ainsi sur chaque auteur il trouve de quoi mordre.
L'un n'a point de raison, et l'autre n'a point d'ordre ;

1. *Filets.* Petits fils de la trame.
2. Cri des revendeuses quand elles demandent à acheter de vieilles hardes. — *Drapeaux.* Pièces de drap.
3. *Brimballait.* Branlait.
4. *Tire.* Au lieu de *tirait.*
5. *Cordelle.* Corde dont on se sert en général pour haler les bateaux.
6. *Noix d'arbalète.* Partie du ressort où la corde s'arrête quand on la tend.
7. *Arroi.* Equipage.
8. *Pedetentim.* Mot latin. A pas comptés.
9. *Décloses.* Ouvertes.
10. *Il allègue.* Il fait des citations.
11. *A son pied.* A sa mesure, à sa guise.
12. *Qu'il a.* Le *que* dépend d'un verbe comme *disant*, à tirer de ceux qui précèdent. Cf. p. 58, n. 13.
13. *Sans robe.* Sans voile.
14. Célèbres jurisconsultes.
15. *Il méritât,* Subjonctif conditionnel. Cf. p. 54, n. 5.
16. *Etre chifflé.* D'être chifflé. Après maints verbes que nous construisons avec un infinitif précédé d'une préposition, cette préposition pouvait s'omettre. — *Chifflé.* Sifflé. — *Des pages.* Cf. p. 11, n. 2.

L'autre avorte avant temps [1] des œuvres qu'il conçoit [2].
Or [3], il vous prend Macrobe [4] et lui donne le fouet.
Cicéron, il s'en tait [5], d'autant que l'on le crie
Le pain quotidien [6] de la pédanterie.
Quant à son [7] jugement, il est plus que parfait,
Et l'immortalité n'aime que ce qu'il fait.
Par hasard disputant [8], si quelqu'un lui réplique
Et qu'il soit *a quia* [9] : « Vous êtes hérétique,
Ou pour le moins fauteur » [10] ; ou : « Vous ne savez point
Ce qu'en mon manuscrit j'ai noté sur ce point. »

(*Satire* X).

1. *Avant temps.* Avant le temps. Cf. p. 18, n. 2.
2. *Conçoit.* Pour la rime, cf. p. 30, n. 10.
3. *Or.* Maintenant. Cf. p. 62, n. 10.
4. Erudit latin du Ve siècle.
5. *En.* Cf. p. 30, n. 6.
6. *Quotidien.* Quatre syllabes. De même la diérèse se faisait dans *ancien*, etc.
7. *Son.* A lui-même, le « pédant ».
8. *Disputant.* Discutant. C'est le sens de *disputer* pendant tout le XVIIe siècle.
9. *A quia.* Etre *a quia*, c'est n'avoir d'autres raisons à fournir que *quia* = parce que.
10. *Fauteur.* D'hérésie.

THÉOPHILE

ODE AU ROI, SUR SON EXIL

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les éléments
Et meut avec des tremblements
La grande masse de la terre ;
Dieu, qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut ôter demain,
Lui qui vous prête sa lumière.
Et qui, malgré les fleurs de lis,
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis ;

Ce grand Dieu qui fit les abîmes
Dans le centre de l'univers,
Et qui les tient toujours ouverts
A [2] la punition des crimes,
Veut aussi que les innocents
A l'ombre de ses bras puissants
Trouvent un assuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le déluge
Des maux où vous m'avez jeté.

Eloigné des bords de la Seine
Et du doux climat de la cour,
Il me semble que l'œil du jour [3]
Ne me luit [4] plus qu'avecque [5] peine [6].
Sur le faîte affreux d'un rocher
D'où les ours n'osent approcher

1. Théophile fut exilé en 1619 pour avoir écrit des poésies « libertines. »
2. *A*. Pour. Cf. p. 12, n. 13.
3. Le soleil.
4. *Me luit*. Luit pour moi (à mes yeux). Cf. p. 12, n. 13.
5. *Avecque*. Cf. p. 15, n. 7.
6. *Avecque peine*. A peine.

Je consulte avec des furies
Qui ne font que solliciter
Mes importunes rêveries
A me faire précipiter.

Aujourd'hui, parmi des sauvages
Où je ne trouve à qui parler [1],
Ma triste voix se perd en l'air
Et dedans [2] l'écho du rivage.
Au lieu des pompes de Paris,
Où le peuple avecque [3] des cris
Bénit le roi parmi les rues,
Ici les accents des corbeaux
Et les foudres dedans [4] les nues
Ne me parlent que des tombeaux...

Quoi que mon discours exécute,
Que ferai-je à mon mauvais sort ?
Qu'appliquerai-je que la mort
Au malheur qui me persécute !
Dieu, qui se plaît à la pitié
Et qui d'un saint vœu d'amitié
Joint vos volontés à la sienne,
Puisqu'il vous a voulu combler
D'une qualité si chrétienne,
Vous oblige à lui ressembler.

Comme il fait [5] à l'humaine race
Qui se prosterne à ses autels,
Vous ferez paraître aux mortels
Moins de justice que de grâce.
Moi, dans le mal qui me poursuit,
Je fais des vœux pour qui me nuit :
Que jamais une telle foudre
N'ébranle l'établissement

1. *Parler*. L'*r* sonne. Cf. p. 19, n. 8.
2. *Dedans*. Dans. Cf. p. 18, n. 5.
3. *Avecque*. Cf. p. 15, n. 7.
4. *Dedans*. Dans. Cf. n. 2.
5. *Il fait*. Substitut de *faire paraître*. Cf. p. 56, n. 2.

De ceux qui vous ont fait résoudre [1]
A signer mon bannissement !

Un jour leurs haines apaisées
Feront caresse [2] à ma douleur,
Et mon sort, loin de mon malheur,
Trouvera des routes aisées.
Si la clarté me dure assez
Pour voir, après ces maux passés,
Un ciel plus doux à ma fortune,
Mon âme ne rencontrera
Aucun souci qui l'importune
Dans les vers qu'elle vous fera.

De la veine la plus hardie
Qu'Apollon ait jamais rempli [3],
Et du chant le plus accompli
De sa parfaite mélodie,
Dessus [4] la feuille d'un papier
Plus durable que de l'acier,
Je ferai pour vous une image
Où [5] des mots assez complaisants
Pour bien parler de mon ouvrage
Manqueront à vos courtisans.

Là, suivant une longue trace
De l'histoire de tous nos rois,
La Navarre et les monts de Foix
S'étonneront [6] de votre race ;
Là, ces vieux portraits effacés,
Dans mes poèmes retracés,
Sortiront des vieilles chroniques,
Et, ressuscités dans mes vers,
Ils reviendront plus magnifiques
En l'estime de l'univers.

1. *Qui vous ont fait résoudre.* Cf. p. 19, n. 6.
2. *Leurs haines apaisées feront caresse.* Leurs haines ayant été apaisées, ils feront caresse. — Pour *feront caresse*, cf. p. 12, n. 3.
3. *Rempli.* Invariable. Cf. p. 62, n. 12.
4. *Dessus.* Sur. Cf. p. 18, n. 5.
5. *Une image où.* Une image faite dans des conditions où (de telle sorte que).
6. *S'étonneront.* S'émerveilleront. Cf. p. 25, n. 10.

Depuis celui [1] que la fortune
Amena si près du Liban,
Et sous qui l'orgueil du turban [2]
Vit fouler le front de la lune [3],
Je ferai parler ces rois morts,
Et, renouvelant mes efforts
Dans le discours [4] de votre vie,
Je ferai si bien mon devoir,
Que la voix même de l'envie
Vous parlera de me revoir.

LE MATIN

L'aurore sur le front du jour
Sème l'azur, l'or et l'ivoire,
Et le soleil, lassé de boire,
Commence son oblique tour.

Ses chevaux, au sortir de l'onde,
De flamme et de clarté couverts,
La bouche et les naseaux ouverts,
Ronflent la lumière du monde.

La lune fuit devant nos yeux ;
La nuit a retiré ses voiles ;
Peu à peu le front des étoiles
S'unit à la couleur des cieux.

Déjà la diligente avette [5]
Boit la marjolaine et le thym,
Et revient, riche du butin
Qu'elle a pris sur le mont Hymette [6]. . . .

Je vois les agneaux bondissants
Sur ces blés qui ne font que naître [7] ;

1. *Celui.* etc. Saint-Louis.
2. *Du turban.* Des Sarrasins.
3. *Le front de la lune.* Le croissant.
4. *Discours.* Récit.
5. *Avette.* Abeille.
6. Montagne de l'Attique, renommée pour son miel.
7. *Qui ne font que naître.* Dans le sens où nous disons *qui ne font que de naître.*

Chloris, chantant, les mène paître
Parmi ces coteaux verdissants.

Les oiseaux, d'un joyeux ramage,
En chantant semblent adorer
La lumière qui vient dorer
Leur cabinet [1] et leur plumage.

La charrue écorche la plaine ;
Le bouvier, qui suit les sillons,
Dresse de voix et d'aiguillons [2]
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

Alix apprête son fuseau ;
Sa mère, qui lui fait la tâche [3],
Presse le chanvre qu'elle attache
A sa quenouille de roseau.

Une confuse violence
Trouble le calme de la nuit,
Et la lumière avec le bruit
Dissipe l'ombre et le silence...

Les bêtes sont dans leur tanière,
Qui [4] tremblent de voir le soleil.
L'homme, remis par le sommeil,
Reprend son œuvre coutumière.

Le forgeron est au fourneau ;
Ois [5] comme le charbon s'allume !
Le fer rouge, dessus [6] l'enclume,
Etincelle sous le marteau.

Cette chandelle semble morte ;
Le jour la fait évanouir [7].

1. *Cabinet*. Proprement, chambre retirée. On dit encore *un cabinet de verdure*.
2. *De voix et d'aiguillons*. Par la voix et par les aiguillons. Cf. p.11, n.2 et p. 18, n. 2.
3. Qui lui mesure la quantité de chanvre à filer.
4. *Qui*. Cf. p. 14, n. 7.
5. *Ois*. Entends. Du verbe *ouïr*.
6. *Dessus*. Sur. Cf. p. 18, n. 5.
7. *La fait évanouir*. Cf. p. 19, n. 6.

Le soleil vient nous éblouir ;
Voir qu'il passe au travers la porte [1] !

Il est jour : levons-nous, Philis ;
Allons à notre jardinage,
Voir s'il est, comme ton visage,
Semé de roses et de lis.

LA SOLITUDE

Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf, qui brame au bruit de l'eau,
Penchant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

De cette source une Naïade
Tous les soirs ouvre le portal [2]
De sa demeure de cristal
Et nous chante une sérénade.

Les nymphes que la chasse attire
A l'ombrage de ces forêts
Cherchent les cabinets [3] secrets
Loin de l'embûche du satyre.

Un froid et ténébreux silence
Dort à l'ombre de ces ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'une [4] amoureuse violence.

L'esprit plus retenu [5] s'engage
Au plaisir [6] de ce doux séjour,
Où Philomèle nuit et jour
Renouvelle un piteux [7] ramage.

1. *Au travers la porte.* S'employait concurremment avec *à travers la porte* et *au travers de la porte.*
2. *Portal.* Portail.
3. *Cabinets.* Cf. p. 80, n. 1.
4. *D'une.* Avec une. Cf. p.11, n.2.
5. *Plus retenu.* Le plus retenu. Cf. p. 30, n. 8.
6. *S'engage au plaisir.* Se laisse captiver par le plaisir.
7. *Piteux.* Qui excite la pitié (sans acception défavorable).

L'orfraie et le hibou s'y perche [1];
Ici vivent les loups garoux;
Jamais la justice en courroux
Ici le criminel ne cherche [2].

Ici l'amour fait ses études [3];
Vénus y trouve des autels;
Et les visites des mortels
Ne troublent point ces solitudes.

. . . .

LA POÉTIQUE DE THÉOPHILE

. . . .

Imite qui voudra les merveilles d'autrui;
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui.
Mille petits voleurs l'écorchent [5] tout en vie.
Quant à moi, ces lauriers ne me font point d'envie;
J'approuve que chacun écrive à sa façon;
J'aime sa renommée et non pas sa leçon.
Ces esprits mendiants, d'une veine infertile,
Prennent à tout propos ou sa rime ou son style,
Et de tant d'ornements qu'on trouve en lui si beaux
Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux
Pour paraître aujourd'hui d'aussi mauvaise grâce
Que parut autrefois la corneille d'Horace [6].
Ils travaillent un mois à chercher comme à *fils*
Pourra s'apparier la rime de *Memphis*...

1. *Perche.* Le singulier avec deux sujets. Construction alors fréquente, même si les deux sujets sont unis par *et*, mais surtout quand ce sont des termes à peu près synonymes.
2. *Le criminel ne cherche.* Ne cherche le criminel. Cf. p. 12, n. 6.
3. *Fait ses études.* S'exerce.
4. « Le malheur de Théophile comme poète, fut d'être tombé dans un moment de transition sans avoir su s'en rendre compte et de n'y avoir vu qu'une occasion de licence.. Il flotte de Malherbe à Ronsard, il les associe, les confond l'un et l'autre dans ses hommages, tout en s'en éloignant. Il s'essaie en divers sens au gré de son humeur, de son inconstance. Sa théorie, si l'on peut employer un tel mot avec lui, est toute personnelle, tout individuelle. » (Sainte-Beuve. *Portraits contemporains*, t. V).
5. *Ecorchent.* Employé par figure au sens de *piller*.
6. La corneille qui se pare des plumes du paon. Cf. Horace, *Epitres*, I, III, 17.

Mon âme, imaginant [1], n'a point la patience
De bien polir les vers et ranger la science [2].
La règle me déplaît, j'écris confusément :
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément.
Autrefois, quand mes vers ont animé la scène [3],
L'ordre où j'étais contraint m'a bien fait de la peine [4].
Ce travail importun m'a longtemps martyré [5] ;
Mais enfin, grâce aux dieux, je m'en suis retiré...
Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints,
Promener mon esprit par de petits desseins,
Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaise,
Méditer à loisir, rêver tout à mon aise,
Employer toute une heure à me mirer dans l'eau,
Ouïr, comme en songeant, la course d'un ruisseau,
Ecrire dans le bois, m'interrompre, me taire,
Composer un quatrain sans songer à le faire.

. . . .

(*Elégie à une dame*).

DÉSESPOIR DE THISBÉ [6]

Quoi ! je respire encore ! et, regardant Pyrame
Trépassé devant moi, je n'ai point perdu l'âme !
Je vois que ce rocher s'est éclaté [7] de deuil
Pour répandre des pleurs, pour m'ouvrir un cercueil ;
Ce ruisseau fuit d'horreur qu'il a [8] de mon injure [9],
Il en est sans repos, ses rives sans verdure ;
Même, au lieu de donner de la rosée aux fleurs,
L'aurore, à ce matin [10], n'a versé que des pleurs,

1. *Imaginant*. En imaginant, en composant des vers.
2. *Ranger la science*. Mettre les idées en bon ordre.
3. Allusion à la tragédie de *Pyrame et Thisbé*, jouée en 1618 ou 1619.
4. M'a donné beaucoup de peine.
5. *Martyré*. Martyrisé.
6. Thisbé vient de découvrir le corps inanimé de Pyrame, qui, la croyant infidèle, s'est percé de son poignard.
7. *S'est éclaté*. Ce verbe s'employait au réfléchi.
8. *D'horreur qu'il a*. Un relatif ou un démonstratif pouvait se rapporter au substantif employé sans détermination.
9. *Mon injure*. L'injure qui m'est faite ; mon malheur.
10. *A ce matin*, Construction vieillie, pour *ce matin*.

Et cet arbre, touché d'un désespoir visible,
A bien trouvé du sang dans son tronc insensible ;
Son fruit en a changé ; la lune en a blêmi
Et la terre a sué du sang qu'elle a vomi.
Bel arbre, puisqu'au monde après moi tu demeures,
Pour mieux faire paraître au ciel tes rouges meures [1]
Et lui montrer le tort qu'il a fait à mes vœux,
Fais comme moi, de grâce, arrache tes cheveux,
Ouvre-toi l'estomac [2] et fais couler à force [3]
Cette sanglante humeur [4] par toute ton écorce.
Mais que me sert ton deuil ! Rameaux, prés verdissants,
Qu'à soulager mon mal vous êtes impuissants !
Quand bien [5] vous en mourriez, on voit la Destinée
Ranimer votre vie en ramenant l'année.
Une fois tous les ans nous vous voyons mourir,
Une fois tous les ans nous vous voyons fleurir.
Mais mon Pyrame est mort sans espoir qu'il retourne
De ces pâles manoirs où son esprit séjourne.
Depuis que le soleil nous voit naître et finir,
Le premier des défunts est encore à venir [6] ;
Et, quand les Dieux demain me le feraient revivre,
Je me suis résolue aujourd'hui [7] de [8] le suivre.
J'ai trop d'impatience ; et, puisque le destin
De nos corps amoureux fait son cruel butin
Avant que le plaisir que méritaient nos flammes
Dans leurs embrassements ait pu mêler nos âmes,
Nous les joindrons là-bas, et par nos saints accords
Ne ferons qu'un esprit de l'ombre de deux corps ;
Et, puisqu'à mon sujet [9] sa belle âme sommeille,
Mon esprit innocent lui rendra la pareille.
Toutefois je ne puis sans mourir doublement.
Pyrame s'est tué d'un [10] soupçon seulement....
Que donc ton bras sur moi davantage demeure,

1. *Meures.* Mûres (baies de mûrier).
2. *L'estomac.* Le mot s'employait alors dans le langage le plus noble.
3. *A force.* En abondance.
4. *Humeur.* Liquide. *Cette sanglante humeur* : le sang.
5. *Quand bien.* Quand bien même.
6. Aucun mort n'est encore revenu des enfers.
7. *Aujourd'hui.* Retombe sur *de le suivre.*
8. *De.* A. Cf. p. 18, n. 1.
9. *A mon sujet.* A cause de moi.
10. *D'un soupçon.* Par suite d'un soupçon. Cf. p. 11, n. 2.

O mort ! et, s'il se peut, que plus que je lui je meure ;
Que je sente à la fois poison, flammes et fers !
Sus ! qui me vient ouvrir la porte des enfers ?
Ha ! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement : il en rougit, le traître[1] !
Exécrable bourreau ! si tu te veux laver
Du crime commencé, tu n'as qu'à l'achever....

(*Pyrame et Thisbé*, acte V, scène II.)

1. « Toutes les glaces du Nord ensemble ne sont pas plus froides que cette pensée » (Boileau, Préface des *Œuvres complètes*). On ne connaît plus, de *Pyrame et Thisbé*, que ces deux vers. Et sans doute ils sont de très mauvais goût. Mais, si beaucoup de *concetti* analogues déparent la pièce de Théophile, elle n'en renferme pas moins maintes parties lyriques ou descriptives qui méritent de grands éloges.

SAINT-AMAND

LA SOLITUDE

Oh ! que j'aime la solitude
Que ces lieux sacrés [1] à la nuit,
Eloignés du monde et du bruit,
Plaisent à mon inquiétude !
Mon Dieu ! que mes yeux sont contents
De voir ces bois, qui se trouvèrent
A la nativité du temps
Et que tous les siècles révèrent,
Etre encore aussi beaux et verts
Qu'aux premiers jours de l'univers !

Un gai zéphyre les caresse
D'un mouvement doux et flatteur.
Rien que leur extrême hauteur
Ne fait remarquer leur vieillesse.
Jadis Pan et ses demi-dieux
Y vinrent chercher du refuge
Quand Jupiter ouvrit les cieux
Pous nous envoyer le déluge,
Et, se sauvant sur leurs rameaux,
A peine virent-ils les eaux [2].

Que sur cette épine fleurie,
Dont le printemps est amoureux,
Philomèle, au chant langoureux,
Entretient bien ma rêverie !
Que je prends de plaisir à voir
Ces monts pendant en précipices,
Qui, pour les coups du désespoir,
Sont aux malheureux si propices,
Quand la cruauté de leur sort
Les force à rechercher la mort !

1. *Sacrés*. Consacrés. 2. Tant ces arbres étaient dès lors élevés.



Frontispice du *Moyse sauvé* de Saint-Amand, par C. Vignon.

Que je trouve doux le ravage
De ces fiers torrents vagabonds,
Qui se précipitent par bonds
Dans ce vallon vert et sauvage,
Puis, glissant sous les arbrisseaux
Ainsi que des serpents sur l'herbe,
Se changent en plaisants [1] ruisseaux
Où quelque Naïade superbe
Règne comme en son lit natal
Dessus [2] un trône de cristal !

Que j'aime ce marais paisible !
Il est tout bordé d'oliviers,
D'aulnes, de saules et d'osiers,
A qui le fer n'est point nuisible [3].
Les Nymphes, y cherchant le frais,
S'y viennent fournir de quenouilles,
De pipeaux, de joncs et de glais [4],
Où l'on voit sauter les grenouilles,
Qui, de frayeur, s'y vont cacher
Sitôt qu'on veut s'en approcher.

Là cent mille oiseaux aquatiques
Vivent, sans craindre, en leur repos,
Le giboyeur fin [5] et dispos,
Avec ses mortelles pratiques [6].
L'un, tout joyeux d'un si beau jour,
S'amuse à becqueter sa plume ;
L'autre alentit le feu d'amour
Qui dans l'eau même se consume,
Et prennent tous [7] innocemment
Leur plaisir en cet élément.

Jamais l'été ni la froidure
N'ont vu passer dessus [8] cette eau

1. *Plaisants.* Agréables. Cf. p. 51, n. 1.
2. *Dessus.* Sur. Cf. p. 18, n. 5.
3. Qui ne sont jamais émondés.
4. *Glais.* Glaïeuls.
5. *Le giboyeur fin.* Le chasseur rusé.
6. *Pratiques.* Artifices, pièges.
7. *Et prennent tous.* Ellipse de *ils* (cf. p. 58, n. 8) ou inversion du sujet (cf. p. 34, n, 1.).
8. *Dessus.* Sur. Cf. n. 2.

Nulle charrette ni bateau,
Depuis que l'un et l'autre dure ;
Jamais voyageur altéré
N'y fit servir sa main de tasse ;
Jamais chevreuil désespéré
N'y finit sa vie à la chasse ;
Et jamais le traître hameçon
N'en fit sortir aucun poisson.

Que j'aime à voir la décadence
De ces vieux châteaux ruinés,
Contre qui les ans mutinés
Ont déployé leur insolence !
Les sorciers y font leur sabbat ;
Les démons follets [1] s'y retirent,
Qui d'un malicieux ébat
Trompent nos sens et nous martyrent [2] ;
Là se nichent en mille trous
Les couleuvres et les hiboux.

L'orfraie, avec ses cris funèbres,
Mortels augures des destins,
Fait rire et danser les lutins
Dans ces lieux remplis de ténèbres.
Sous un chevron de bois maudit
Y branle le squelette horrible
D'un pauvre amant qui se pendit
Pour une bergère insensible
Qui d'un seul regard de pitié
Ne daigna [3] voir son amitié [4] !

1. *Démons follets.* Lutins qui se plaisent à folâtrer.
2. *Martyrent.* Martyrisent, tourmentent. Cf. p. 83, n. 5.
3. *Ne daigna.* Ne daigna pas. Cf. p. 18, n. 3.
4. « Ce poète avait assez de génie pour les ouvrages de débauche et de satire outrée, et il a même parfois des boutades assez heureuses dans le sérieux. Mais il gâte tout par les basses circonstances qu'il y mêle. C'est ce qu'on peut voir dans son ode intitulée la *Solitude*, qui est son meilleur ouvrage, où, parmi un fort grand nombre d'images agréables, il vient présenter mal à propos aux yeux les choses du monde les plus affreuses, des crapauds et des limaçons qui bavent, » etc. (Boileau, *VIe Réflexion sur Longin*).

Aussi le Ciel, juge équitable,
Qui maintient les lois en vigueur,
Prononça contre sa rigueur
Une sentence épouvantable.
Autour de ces vieux ossements
Son ombre, aux peines condamnée,
Lamente en longs gémissements
Sa malheureuse destinée,
Ayant, pour croître [1] son effroi,
Toujours son crime devant soi.

Là se trouvent sur quelques marbres
Des devises du temps passé ;
Ici l'âge a presque effacé
Des chiffres taillés sur les arbres ;
Le plancher du lieu le plus haut
Est tombé jusque dans la cave,
Que la limace et le crapaud
Souillent de venin et de bave :
Le lierre [2] y croît au foyer,
A l'ombrage d'un grand noyer

Là-dessous s'étend une voûte
Si sombre en un certain endroit
Que, quand Phébus y descendrait [3],
Je pense qu'il n'y verrait goutte.
Le Sommeil aux pesants soucis,
Enchanté [4] d'un morne silence [5]
Y dort, bien loin de tous soucis,
Dans les bras de la Nonchalance,
Lâchement couché sur le dos
Dessus [6] des gerbes de pavots.

. . . .

Au creux de cette grotte fraîche
Où l'Amour se pourrait geler [7]

1. *Croître.* Accroître. Cf. p. 43, n. 1.
2. *Lierre.* Avec diérèse.
3. Pour la rime, cf. p. 30, n. 10.
4. *Enchanté.* Au sens originel. Cf. *incantation.*
5. *D'un,* Par un. Cf. p. 11, n. 2.
6. *Dessus.* Sur. Cf. p. 18, n. 5.
7. *Se... geler.* Au lieu de l'intransitif *geler.* Construction alors fréquente.

Echo ne cesse de brûler
Pour son amant [1] froid et revêche.
Je m'y coule sans faire bruit [2],
Et par la céleste harmonie
D'un doux luth, aux charmes instruit [3],
Je flatte sa triste manie,
Faisant répéter mes accords
A la voix qui lui sert de corps.

Tantôt, sortant de ces ruines,
Je monte au haut de ce rocher
Dont le sommet semble chercher
En quel lieu se font les bruines ;
Puis je descends, tout à loisir,
Sous une falaise escarpée,
D'où je regarde avec plaisir
L'onde qui l'a presque sapée
Jusqu'au siège de Palémon [4],
Fait d'éponges et de limon.

Que c'est une chose agréable
D'être sur le bord de la mer,
Quand elle vient à se calmer [5]
Après quelque orage effroyable,
Et que les chevelus Tritons,
Hauts sur les vagues secouées,
Frappent les airs d'étranges tons
Avec leurs trompes enrouées,
Dont l'éclat rend respectueux
Les vents les plus impétueux.

Tantôt l'onde, brouillant l'arène,
Murmure et frémit de courroux,
Se roulant dessus [6] les cailloux
Qu'elle apporte et qu'elle rentraîne.

1. Narcisse.
2. *Faire bruit.* Cf. p. 12, n. 3.
3. Instruit à charmer.
4. Dieu marin.
5. *Calmer.* L'*r* sonne. Cf. p.19, n. 8.
6. *Dessus.* Sur. Cf. p. 18, n. 5.

Tantôt elle étale en ses bords,
Que l'ire [1] de Neptune outrage,
Des gens noyés, des monstres morts,
Des vaisseaux brisés du [2] naufrage,
Des diamants, de l'ambre gris,
Et mille autres choses de prix.

Tantôt, la plus claire du monde,
Elle semble un miroir flottant,
Et nous représente à l'instant
Encore d'autres cieux sous l'onde.
Le soleil s'y fait si bien voir,
Y contemplant son beau visage,
Qu'on est quelque temps à savoir
Si c'est lui-même ou son image,
Et d'abord il semble à nos yeux
Qu'il s'est laissé tomber des cieux.

Bernières [3], pour qui je me vante
De ne rien faire que de beau,
Reçois ce fantasque tableau
Fait d'une peinture vivante.
Je ne cherche que les déserts,
Où, rêvant tout seul, je m'amuse
A des discours assez diserts
De mon génie avec la Muse ;
Mais mon plus aimable entretien
C'est le ressouvenir du tien [4].

Tu vois dans cette poésie
Pleine de licence et d'ardeur
Les beaux rayons de la splendeur
Qui m'éclaire la fantaisie [5] :
Tantôt chagrin, tantôt joyeux,
Selon que la fureur [6] m'enflamme

1. *Ire.* Colère. Cf. p. 26, n. 12.
2. *Du.* Par le. Cf. p. 11, n. 2.
3. Ami de Saint-Amand.
4. Pris d'abord au sens de *passe-temps*, le mot *entretien* est sous-entendu dans le second vers (*du tien*) au sens de *conversation.*
5. *Fantaisie.* Imagination.
6. *Fureur.* Inspiration poétique. Cf. p. 68, n. 18.

Et que l'objet [1] s'offre à mes yeux,
Les propos me naissent en l'âme,
Sans contraindre la liberté
Du démon [2] qui m'a transporté.

Oh ! que j'aime la solitude !
C'est l'élément des bons esprits,
C'est par elle que j'ai compris
L'art d'Apollon sans nulle étude.
Je l'aime pour l'amour de toi,
Connaissant que ton humeur l'aime ;
Mais, quand je pense bien à moi,
Je la hais pour la raison même [3],
Car elle pourrait me ravir
L'heur [4] de te voir et te servir [5].

LA PLUIE

Enfin, la haute Providence
Qui gouverne à son gré le temps,
Travaillant à notre abondance,
Rendra les laboureurs contents.
Sus, que tout le monde s'enfuie !
Je vois de loin venir la pluie ;
Le ciel est noir de bout en bout,
Et ses influences bénignes
Vont tant verser d'eau sur les vignes
Que nous n'en boirons point du tout.

1. *Objet.* Cf. p. 22, n. 8.
2. *Démon.* Ici, divinité qui inspire le poète. Cf. p. 26, n. 6.
3. *La raison même.* La même raison.
4. *Heur* Cf. p. 21, n. 8.
4. *De te voir et te servir.* Cf. p. 18, n. 6. — « Si nous nous demandons aujourd'hui ce que vaut pour nous cette ode, nous trouvons qu'elle a perdu. Elle ne satisfait point l'homme de sensibilité et de goût, comme le font les stances de Racan sur la retraite (cf. p. 48) ou l'ode de Maynard à Alcippe (cf. p.43). Elle a cependant sa grâce et son charme par sa touche large et naïve, bien qu'il s'y mêle des tons déplaisants et même incohérents... Il y a dans ce rythme aisance, harmonie, douceur, et les deux vers à rimes rapprochées qui terminent la strophe lui donnent par leur monotonie un air de complainte qui ne déplaît pas. » (Sainte-Beuve, *Lundis*, t.XII).

L'ardeur [1] grillait toutes les herbes
Et tel les voyait consumer
Qui n'eût pas cru tirer des gerbes
Assez de grain pour en semer ;
Bref, la terre en cette contrée
D'une béante soif outrée [2]
N'avait souffert rien de pareil
Depuis qu'une audace trop vaine
Porta le beau fils de Climène [3]
Sur le brillant char du soleil.

Mais les dieux, mettant bas les armes
Que leur font prendre nos péchés,
Veulent témoigner par des larmes
Que les nôtres les ont touchés.
Déjà l'humide Iris [4] étale
Son beau demi-cercle d'opale
Dedans [5] le vague champ de l'air
Et, pressant mainte épaisse nue,
Fait obscurcir à sa venue
Le temps [6] qui se montrait si clair.

Ces pauvres sources épuisées
Qui ne coulaient plus qu'en langueur
En tressaillent, comme fusées,
D'une incomparable vigueur ;
Je pense, à les voir si hautaines,
Que les eaux de mille fontaines
Ont ramassé dedans [7] ces lieux
Ce qui leur restait de puissance,
Pour aller, par reconnaissance,
Au-devant de celles des cieux.

Payen [8], sauvons-nous dans ta salle ;
Voilà le nuage crevé.

1. *Ardeur.* Chaleur.
2. *Outrée.* Comme on disait *outré* (accablé) *de travail, d'ennuis,* etc.
3. Phaéton.
4. Déesse de l'arc-en-ciel.
5. *Dedans.* Dans. Cf. p. 18, n. 5.
6. *Fait obscurcir le temps.* Fait que le temps s'obscurcit. Cf. p. 19, n. 6.
7. *Dedans.* Dans. Cf. n, 5.
8. Ami de Saint-Amand.

Oh ! comme à grands flots il dévale !
Déjà tout en est abreuvé.
Mon Dieu, quel plaisir incroyable !
Que l'eau fait un bruit agréable,
Tombant sur ces feuillages verts !
Et que je charmerais l'oreille,
Si cette douceur non pareille
Se pouvait trouver en mes vers !

Ca ! que l'on m'apporte une coupe,
Du vin frais ; il en est saison.
Puisque Cérès boit à la troupe,
Il faut bien lui faire raison ;
Mais non pas avec ce breuvage
De qui le goût fade et sauvage
Ne saurait plaire qu'aux sablons
Ou qu'à quelque jeune pucelle
Qui ne but que de l'eau comme elle
Afin d'avoir les cheveux blonds.

Regarde à l'abri de ces saules
Un pèlerin qui se tapit :
Le dégout [1] perce ses épaules,
Mais il n'en a point de dépit [2].
Contemple un peu dans cette allée
Thibaut, à la mine hâlée,
Marcher [3] froidement par compas [4] ;
Le bonhomme sent telle [5] joie
Qu'encore que cette eau le noie,
Si [6] ne s'en ôtera-t-il pas.

Vois de là dans cette campagne
Ces vignerons, tout transportés,
Sauter comme genêts [7] d'Espagne,
Se démenant de tous côtés ;

1. *Dégout.* Eau qui dégoutte.
2. *Dépit.* Irritation.
3. *Contemple... marcher.* Cf. p. 50, n. 4.
4. *Par compas.* A pas mesurés.
5. *Telle joie.* Cf. p. 20, n. 13.
6. *Si.* Pourtant. Cf. p. 73, n. 17.
7. *Comme genêts.* Cf. p. 18, n. 2.

Entends d'ici tes domestiques
Entrecouper leurs chants rustiques
D'un fréquent battement de mains :
Tous les cœurs s'en épanouissent,
Et les bêtes s'en réjouissent,
Aussi bien comme [1] les humains [2].

LE MELON

Quelle odeur sens-je en cette chambre ?
Quel doux parfum de musc et d'ambre
Me vient le cerveau réjouir [3]
Et tout le cœur épanouir?...
Qu'est-ce donc ? Je l'ai découvert
Dans ce panier rempli de vert [4]
C'est un melon, où la nature,
Par une admirable structure,
A voulu graver à l'entour
Mille plaisants [5] chiffres d'amour [6]
Pour claire marque à tout le monde
Que d'une amitié sans seconde
Elle chérit ce doux manger,
Et que, d'un souci ménager,
Travaillant aux biens de la terre,
Dans ce beau fruit seul elle enserre
Toutes les aimables vertus
Dont les autres sont revêtus....

C'en est fait, le voilà coupé,
Et mon espoir n'est point trompé.
O dieux ! que l'éclat qu'il me lance
M'en confirme bien l'excellence !

1. *Aussi bien comme.* Cf. p. 23, n. 8.

2. « Une autre pièce, que Perrault trouvait fort agréable et que je suis fort tenté aussi de trouver jolie, est celle de la *Pluie*... Cette pièce est d'un sentiment très vrai ; il n'y manque qu'un certain vernis, un certain éclat, et un tissu plus serré d'expression, pour l'élever à l'art et en faire un petit chef-d'œuvre. » (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XII.)

3. *Le cerveau réjouir*, Cf. p. 12, n. 6.

4. *Vert.* Verdure. Cf. p. 44, n. 2.

5. *Plaisants.* Agréables. Cf. p. 51, n. 1.

6. Allusion aux « broderies » dont s'agrémente la surface de certains melons.

Qui vit jamais un si beau teint ?
D'un jaune sanguin il se peint ;
Il est massif jusques au centre,
Il a peu de grains dans le ventre,
Et ce peu-là, je pense encor
Que ce soient [1] autant de grains d'or ;
Il est sec, son écorce est mince ;
Bref, c'est un vrai manger de prince ;
Mais, bien que le ne le sois pas,
J'en ferai pourtant un repas,

Ha ! soutenez-moi, je me pâme.
Ce morceau me chatouille l'âme;
Il rend une douce liqueur
Qui me va confire le cœur.
Mon appétit se rassasie
De pure et nouvelle ambroisie,
Et mes sens, par le goût séduits,
Au nombre d'un sont tous réduits.

Non, le coco, fruit délectable,
Qui lui tout seul fournit la table
De tous les mets que le désir
Puisse imaginer et choisir,...
Ni le cher abricot, que j'aime,
Ni la fraise avecque [2] la crême,
Ni la manne qui vient du ciel,
Ni le pur aliment du miel,
Ni la poire de Tours sacrée,
Ni la verte figue sucrée,
Ni la prune au jus délicat,
Ni même le raisin muscat
(Parole pour moi bien étrange) [3]
Ne sont qu'amertume et que fange
Au prix de ce melon divin,
Honneur du climat angevin.

1. *Que ce soient*. Le subjonctif au lieu de l'indicatif n'était pas rare, après les verbes tels que *penser*, *croire* etc.

2. *Avecque*. Cf. p. 15, n. 7.

3. Saint-Amand aimait beaucoup le raisin muscat.

Que dis-je, d'Anjou ? je m'abuse :
C'est un fruit du cru de ma muse,
Un fruit en Parnasse [1] élevé [2]
De l'eau d'Hippocrène [3] abreuvé,
Mont [4] qui, pour les dieux seuls, rapporte
D'excellents fruits en cette sorte,
Pour être proche [5] du soleil [6],
D'où leur vient ce goût nonpareil.
Car il ne serait pas croyable
Qu'un lieu commun, quoique agréable,
Ait pu produire ainsi pour nous
Rien de si bon ni de si doux !

. . . .

FUMÉE ET VENT

SONNET

Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés vers terre [7] et l'âme mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir, qui me remet du jour au lendemain,
Essaie à [8] gagner temps [9] sur ma peine obstinée,
Et, me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un empereur Romain.

Mais à peine cette herbe [10] est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état il me convient descendre [11]
Et passer mes ennuis à redire souvent :

1. *En Parnasse.* Sur le Parnasse. Cf. p. 32, n. 2. — *En* s'employait au sens de *sur.*
2. *Elevé.* Cultivé.
3. Source de l'Hélicon, qui était consacrée aux Muses.
4. *Mont.* Se rapporte à *Parnasse.*
5. *Pour être proche.* Parce qu'il est proche.
6. *Du soleil.* Phœbus-Apollon, dieu de la poésie.
7. *Vers terre.* Cf. p. 18, n. 2. Nous disons de même *sur terre, à terre.*
8. *Essaie à.* Essaie de. Cf. p. 18, n. 1.
9. *Gagner temps.* Cf. p. 12, n. 3.
10. Le tabac.
11. *Il me convient descendre.* De descendre. Cf. p. 74, n. 16.

« Non, je ne trouve point beaucoup de différence
De prendre du tabac à vivre d'espérance,
Car l'un n'est que fumée et l'autre n'est que vent [1]. »

MOÏSE

La faucille à la main de leur cabane ils [2] sortent,
Vont au premier fossé, sur leur tête en rapportent
L'émail tremblant et vert de deux faisceaux de joncs,
En prennent les plus forts, en joignent les plus longs,
Et de leurs vites [3] doigts en dressent un ouvrage
Qui, de bitume enduit pour tromper le naufrage,
Ne sait s'il doit au vrai s'appeler un vaisseau,
Ou plutôt un cercueil ou plutôt un berceau.
Puis après maint baiser accompagné de larmes
Que versait Jocabel [4] sur l'enfant plein de charmes,
Après maint dur sanglot et maint soupir aigu,
Elle le couche enfin dans le lit ambigu [5] ;
Et, voyant qu'il riait d'une douce manière :
« Las ! dit-elle, tu ris, ô ma gloire dernière !
Tu ris, mon seul espoir, et tu ne connais pas
Que peut-être ta vie est proche du trépas.
Tu fais sur ton beau front éclater l'allégresse
Et tu ne ressens point le péril qui te presse.
Ah ! chétif, ah ! chétif, qn'il te siérait bien mieux
De lâcher maintenant les torrents de tes yeux !
O douleur ! ô remède ! ô lit ! ô sépulture !
Fut-il jamais au monde une telle aventure ?
J'égare exprès un bien afin de le trouver ,
Je l'expose aux hasards afin de le sauver,
Et, par une pitié sinistre et dangereuse,
Même avant le malheur me rendant malheureuse,
Je cherche ma ruine, y cours aveuglément,
Et du sort que je crains hâte l'événement.
. . . .

1. « Un agréable sonnet est celui où Saint-Amand se représente fumant et rêvant sur la destinée... Ce sonnet est une bonne petite toile hollandaise » (Sainte-Beuve. *Lundis*, t. XII).

2. *Ils*. Le père et la mère de Moïse.

3. *Vites*. Cet adjectif était d'un emploi beaucoup plus fréquent.

4. La mère.

5. *Ambigu*. Cf. ci-dessus. On ne sait si c'est un lit, un berceau, un cercueil.

Dans la verte épaisseur de ces fragiles plantes
Qui poussaient près du Nil leurs têtes chancelantes,
S'entrouvrait par contours une espèce de sein [1]
Qu'un favorable sort offrait comme à dessein
De recevoir l'enfant et garder [2] que sur l'onde
Le courant ne rendît sa barque vagabonde;
De joncs et de glaïeuls il était renfermé [3]
Et l'art même à propos semblait l'avoir formé.
Sitôt qu'en cet asile on eut mis la nacelle
Amram [4] dresse [5] ses pas où le travail l'appelle ;
Et l'aimable bergère errant à l'environ
Laisse aller Jocabel revoir le tendre Aaron [6].
Telle que dans l'horreur d'une forêt épaisse
Une biche craintive et que la soif oppresse
Quitte à regret son faon, depuis peu mis au jour,
Quand pour chercher à boire aux fosses d'alentour,
Ayant au moindre bruit les oreilles tendues,
On la voit s'avancer à jambes suspendues,
Faire un pas et puis deux, et soudain revenir,
Et, de l'objet aimé montrant le souvenir,
Montrer en même temps, par ses timides gestes,
Le soupçon [7] et l'effroi des images funestes
Qui semblent l'agiter pour autrui seulement,
Telle fut Jocabel en son éloignement [8].

(Chant Ier [9]).

1. *Sein.* Baie.
2. *Garder.* Prendre garde. — Cf. p. 18, n. 6.
3. *Renfermé.* Entouré et fermé.
4. Le père.
5. *Dresse.* Adresse, dirige.
6. Frère de Moïse.
7. *Soupçon.* Appréhension.
8. *En son éloignement.* Pendant qu'elle s'éloignait. — Le *Moïse sauvé* n'est point une épopée, mais une idylle héroïque. Les tableaux de l'histoire juive ne s'y trouvent présentés qu'en forme d'épisodes. — « Les vers sont mous et lâches ; l'auteur ne paraît pas se douter de l'art d'écrire en vers sérieux. Il y a cependant des détails assez agréables, et je n'en veux pour preuve que cette comparaison qui termine le premier chant et qui nous montre la mère ayant déposé à contre-cœur le berceau flottant et ne s'en éloignant qu'avec anxiété et lenteur. Ce qui plaît en cet endroit, malgré le traînant de quelques vers, c'est encore le naturel, ce qu'on appelait alors la naïveté, un des caractères de Saint-Amand là où il est bon. » (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XII).
9. Saint-Amand, auteur de la *Rome ridicule* et de maintes pièces, telles que la *Crevaille* et les *Goinfres*, inaugura le genre grotesque ou burlesque, qui eut tant de succès vers le milieu du siècle. Le principal représentant de ce genre fut Scarron. Il fit notamment le *Typhon* (1644) dont le sujet est la guerre des géants contre les dieux, et l'*Enéide travestie* (1648-1653). Voici deux passages de ce dernier poème :

ARMA VIRUMQUE CANO

Je, qui chantai jadis Typhon,
D'un style qu'on trouva bouffon,
Aujourd'hui, de ce style même,
Encor qu'en mon visage blême
Chacun ait raison de douter
Si je pourrai m'en acquitter,
Devant que la mort, qui tout mine,
Me donne en proie à la vermine,
Je chante cet homme pieux,
Qui vint, chargé de tous ses dieux
Er de monsieur son père Anchise,
Beau vieillard à la barbe grise,
Depuis la ville où les Grégeois
Occirent tant de bons bourgeois
Jusqu'à celle où le pauvre Réme,
Fut tué par son frère même,
Pour avoir, en sautant, passé
De l'autre côté d'un fossé.
Junon, déesse acariâtre,
Autant ou plus qu'une marâtre,
Lui fit passer de mauvais jours,
Et lui fit force vilains tours,
Dont bien souvent, quoique très-sage,
Il se souffleta le visage ;
Mais enfin, conduit du destin,
Il eut dans le pays latin
Quinze mille livres de rente,
Tant plus que moins, que je ne mente,
Et, sans regretter Ilium,
Fut seigneur de Lavinium,
Dont, depuis, sa race, par guerre,
A fait une assez bonne terre.
C'est de là que nous sont venus
Les pères Albains si connus ;
De là, Rome, la belle ville,
Trois fois plus grande que Séville.
Petite muse au nez camard.
Qui m'as fait auteur goguenard,
Et qui, quoique mon mal empire,
Me fais pourtant quelquefois rire,
Dis-moi bien comment et pourquoi
Junon, sans honneur et sans foi,
Persécuta ce galant homme,
Sans lequel nous n'aurions pas Rome.

(Chant Ier.

ENTREVUE D'ÉNÉE ET DE DIDON AUX ENFERS

Parmi ces bonnes dames-là,
Æneas vit, et se troubla,
Didon, la pauvre Tyrienne...
Il eût évité sa rencontre;
Mais pourtant, se trouvant tout contre
Et ne pouvant plus reculer,
Il jugea qu'il fallait parler :
« O belle, en qui souvent je pense,
Cria-t-il, perdant contenance,
On dit donc vrai, quand on me dit
Que Votre Altesse, de dépit
De ce que je l'avais laissée,
S'était la poitrine percée ?
Sur ma foi, vous eûtes grand tort,
Car un vivant vaut bien un mort :
Pour moi je ne voudrais pas faire
Un acte à l'homme si contraire.
Vous auriez fait plus sagement
Si vous aviez fait autrement.
Ce qui me choque en cette chose,
C'est qu'on m'a dit que j'en suis cause.
Pourquoi m'aimiez-vous tant aussi ?
Pour moi je ne fais pas ainsi,
Je n'aime qu'autant que l'on m'aime;
Me laisse-t-on? je fais de même.
Quand les dieux me firent savoir
Par Mercure qui vint me voir
Qu'il me fallait fuir de vitesse,
J'en pensai mourir de tristesse,
Car vous aviez un cuisinier
Que je ne saurais oublier.
Avec vous je faisais gogaille,
Et j'étais comme un rat en paille,
J'étais bien chaussé, bien vêtu,
Mangeais à bouche que veux-tu,
Je battais tous vos domestiques,
Et de présents fort magnifiques
Votre main au bras potelé
M'a souventes fois régalé ;
Au lieu que, depuis, les tempêtes,
Qui sont de dangeureuses bêtes,
M'ont fait souvent dans mes vais-
Vomir et tripes et boyaux. [seaux
Mille fois au fort de l'orage
J'ai regretté votre Carthage ;
Autant en emportait le vent !
Si vous saviez combien souvent,
Regrettant vos aimables charmes,
J'ai mouillé ma barbe de larmes,
Combien de fois j'ai composé
Maint anagramme malaisé
Sur Didon la Phénicienne,
Mis votre devise et la mienne
Sur des arbres quand j'abordais
En quelque port voisin d'un bois,
Vous diriez, ô belle irritée :
« Je me suis un peu trop hâtée » ;
Et vous ne condamneriez pas,
Sans l'ouïr, messire Æneas,
Qui parle avec tant de franchise. »
Mais elle, d'une mine grise
Paya ce joli compliment,
Sans s'ébranler aucunement
Des beaux endroits de sa harangue,
Et, lui tirant un pied de langue...,
Le laissa pleurer tout son soûl.

(Chant VI.)

CHAPITRE II (1)

L'HOTEL DE RAMBOUILLET ET LA PRÉCIOSITÉ

JULIE D'ANGENNES

Quand la nature ne lui aurait pas donné tous ces avantages, elle aurait pu les recevoir de l'éducation ; et, pour être illustre, il suffisait d'avoir été élevée par madame la marquise de Rambouillet. Ce nom capable d'imprimer du respect dans tous les esprits où il reste encore quelque délicatesse ; ce nom qui renferme je ne sais quel mélange de la grandeur romaine [1] et de la civilité française; ce nom, dis-je, n'est-il pas un éloge abrégé, et de celle qui l'a porté, et de celles qui en [2] sont descendues ? [3] C'était d'elle que l'admirable Julie tenait cette grandeur d'âme, cette bonté singulière, cette prudence consommée, cette pitié sincère, cet esprit sublime et cette parfaite connaissance des choses qui rendirent sa vie si éclatante.

Vous dirai-je qu'elle [4] pénétrait dès son enfance les défauts les plus cachés des ouvrages d'esprit, et qu'elle en discernait les traits les plus délicats ? Que personne ne savait mieux estimer les choses louables, ni mieux louer ce qu'elle estimait ? Qu'on gardait ses lettres comme le vrai modèle des pensées raisonnables et de la pureté de notre langage ? Souvenez-vous de ces cabinets [5] que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Arthénice [6], où se rendaient tant de personnes de qualité

1. *Romaine.* Mme de Rambouillet était Romaine par sa mère.
2. *En.* D'elle. Cf. p. 30, n. 6.
3. Mme de Rambouillet eut quatre filles.
4. *Elle.* Julie d'Angennes.
5. *Cabinets.* Dans le sens où l'on dira plus tard *salons.*
6. Mme de Rambouillet s'appelait Catherine. Malherbe trouva pour elle l'anagramme d'*Arthénice.*

(1) Voir notre *Précis de l'Histoire de la Littérature française,* p. 151-166.


DUCHESSE
DE MONTAUSIER

et de mérite qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie [1] sans affectation. Ce fut là que, tout enfant qu'elle était, elle se fit admirer de ceux qui étaient eux-mêmes l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Il est assez ordinaire aux personnes à qui le ciel a donné de l'esprit et de la vivacité d'abuser des grâces qu'elles ont reçues. Elles se piquent de briller dans les conversations, de réduire tout à leur sens [2] et d'exercer un empire tyrannique sur les opinions. L'affectation, la hauteur, la présomption corrompent leurs plus beaux sentiments ; et l'esprit, qui les retiendrait dans les bornes de la modestie, s'il était solide, les porte ou à des singularités bizarres, ou à une vanité ridicule, ou à des indiscrétions dangereuses. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts en celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge ? Y eut-il jamais un esprit plus doux, plus facile, plus accommodant ? Se fit-elle jamais craindre dans les compagnies ? Etait-elle éloignée de la cour, on eût dit qu'elle était née pour les provinces. Sortait-elle des provinces, on voyait bien qu'elle était faite pour la cour. Elle se servait toujours de ses lumières pour connaître la vérité des choses et pour entretenir la charité, et croyait que c'était n'avoir point d'esprit que ne point l'employer ou à s'instruire de ses devoirs ou à vivre en paix avec le prochain [3].

(FLÉCHIER, *Oraison funèbre de M[me] de Montausier.*)

PRÉCIEUSES DE PROVINCE [4]

Un capucin, qui se piquait d'être un peu plus du monde que ses confrères, ayant ouï parler de moi, et sachant que j'avais prêté quelques livres de poésies, se souvint d'avoir vu

1. *Polie.* Cet adjectif et les mots qui en sont dérivés indiquent la délicatesse de l'esprit et des sentiments, celle des manières, du langage, et parfois, dans un sens plus étendu, la culture intellectuelle et morale.

2. *De réduire tout à leur sens.* D'imposer en tout leur sentiment.

3. Il ne faut pas oublier que ce portrait, beaucoup trop flatté, se trouve dans une oraison funèbre.

4. La scène se passe à Riom en Auvergne.

mon nom au bas d'un ode ou d'une élégie [1]. Il ne manqua pas de me faire compliment et de me traiter de bel esprit, et sa bonté passa jusqu'à dire [2] partout que j'étais poète. Faire des vers et venir de Paris, ce sont deux choses qui donnent bien de la réputation dans ces lieux éloignés, et c'est là le comble de l'honneur d'un [3] homme d'esprit. Ce bruit de ma poésie fit grand éclat et m'attira deux ou trois précieuses languissantes, qui recherchèrent mon amitié, et qui crurent qu'elles passeraient pour savantes dès qu'on les aurait vues avec moi et que le bel esprit se prenait ainsi par contagion. L'une était d'une taille qui approchait un peu de celle des anciens géants; l'autre était, au contraire, fort petite, et son visage était si couvert de mouches, que je ne pus juger autre chose, sinon qu'elle avait un nez et des yeux. Je remarquai que l'une et l'autre se croyaient belles. Ces deux figures me firent peur. Je me rassurai le mieux que je pus, et, ne sachant comment encore leur parler, j'attendis leur compliment de pied ferme. La petite, comme [4] plus âgée, et de plus mariée, s'adressa à moi : « Ayant de si beaux livres que vous avez [5], me dit-elle, et faisant d'aussi beaux vers que vous en faites, comme nous a dit le R. P. Raphaël, il est probable, monsieur, que vous tenez dans Paris un des premiers rangs parmi les beaux esprits, et que vous êtes sur le pied de ne céder à aucun de Messieurs de l'Académie. C'est, monsieur, ce qui nous a obligées [6] de venir vous témoigner l'estime que nous faisons de vous. Nous avons si peu de gens polis [7] et bien tournés dans ce pays barbare, que, lorsqu'il vient quelqu'un de la cour ou du grand monde, on ne saurait assez le considérer. — Pour moi, reprit la grande jeune, quelque indifférente et quelque froide que je paraisse, j'ai toujours aimé l'esprit avec passion, et, ayant toujours trouvé que les abbés en ont plus que les autres, j'ai toujours senti une inclination particulière à les honorer. » Je leur répondis,

1. Fléchier avait en effet publié des pièces de vers. Cf. p. 502.

2. *Passa.* Le mot *passer* s'employait souvent là où nous mettons le mot *aller*.

3. *D'un.* Complément de *le comble de l'honneur*, qui forme une sorte de composé.

4. *Comme.* En sa qualité de.

5. *Que vous avez.* Que vous en avez. Cf. plus loin *d'aussi beaux vers que vous en faites.*

6. *Obligées.* Engagées. Usage du temps.

7. *Polis.* Cultivés, d'esprit délicat. Cf. 104, n. 1.

avec un peu d'embarras, que j'étais le plus confus du monde ; que je ne méritais ni la réputation que le bon Père m'avait donnée, ni la bonne opinion qu'elles avaient eue de moi ; que j'étais pourtant très-satisfait de la bonté qu'il avait eue de me flatter et de celle qu'elles avaient de le croire, puisque cela me donnait occasion de connaître deux aimables personnes qui devaient avoir de l'esprit infiniment, puisqu'elles le [1] cherchaient en d'autres. Après ces mots elles s'approchèrent de ma table, et me prièrent de les excuser si elles avaient la curiosité d'ouvrir quelques livres qu'elles voyaient ; que [2] c'était une curiosité invincible pour elles. Enfin elles me proposèrent un petit voyage à une belle maison de campagne qu'elles avaient à deux ou trois lieues de là, et firent mille beaux desseins de me régaler.

(ID, *Les Grands jours d'Auvergne.*)

QUELQUES SPÉCIMENS DE LA POÉSIE PRÉCIEUSE

LA COURONNE IMPÉRIALE

Bien que de la Rose et du Lis
Deux rois [3] d'éternelle mémoire
Fassent voir leurs fronts embellis,
Ces fleurs sont moindres que ta gloire ;
Il faut un plus riche ornement
Pour récompenser dignement
Une vertu plus que royale ;
Et, si l'on se veut acquitter,
On ne peut moins te présenter
Qu'une couronne impériale.

(*La Guirlande de Julie ;* MALLEVILLE.)

L'AMARANTE

Je suis la fleur d'amour qu'Amarante on appelle [4]
Et qui viens de Julie adorer les beaux yeux.
Roses, retirez-vous, j'ai le nom d'immortelle [5] !
Il n'appartient qu'à moi de couronner les dieux.

(*Ibid.*, GOMBAULD.)

1. *Le.* L'esprit. Cf. p. 83, n. 8.
2. *Que.* Dépend d'un verbe sous-entendu. Cf. p. 58, n. 13.
3. Le roi d'Angleterre et le roi de France.
4. *Qu'amarante on appelle.* Qu'on appelle amarante. Cf. p. 12, n. 6.
5. L'amarante était chez les anciens le symbole de l'immortalité. Ce mot signifie en grec *immarcescible.*

LA VIOLETTE

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour;
Mais, si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

(*Ibid.*, DESMARETS DE SAINT-SORLIN.)

L'HÉLIOTROPE

A ce coup les Destins ont exaucé mes vœux ;
Leur bonté me permet de parer les cheveux
De l'incomparable Julie ;
Pour elle, Apollon je t'oublie [1];
Je n'adore plus que ses yeux.
C'est avecque [2] leurs traits qu'Amour me fait la guerre ;
Je quitte le soleil des cieux
Pour suivre celui de la terre.

(*Ibid.*, MONTAUSIER.)

MADRIGAL

Tout cède à sa belle présence,
Et, de peur que rien ne l'offense,
Le soleil éteint son flambeau ;
Il va se retirer sous l'onde :
Il laisse à cet astre plus beau
La charge d'éclairer le monde.

(COTIN).

CHANSON POUR UNE TOUTE JEUNE DEMOISELLE

Eh quoi ! dans un âge si tendre,
On ne peut déjà vous entendre
Ni voir vos beaux yeux sans mourir !
Ah ! soyez, jeune Iris, ou plus grande ou moins belle ;
Apprenez, petite cruelle,
Apprenez à blesser quand vous saurez guérir.

(BOISROBERT.) [3]

1. L'héliotrope est ainsi nommé parce qu'il tourne ses fleurs vers le soleil (ce mot, tiré du grec, a la même signification que *tournesol*).

2. *Avecque*. Cf. p. 15, n. 7.

3. Cf. encore, p. 215 et 216, les pièces de Corneille sur la tulipe et l'immortelle blanche.

SUR LES YEUX DE SA MAITRESSE

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux :
Ils ont dessus [1] les rois la puissance absolue.
Dieux ? Non, ce sont des cieux ; ils ont la couleur bleue
Et le mouvement prompt comme celui des cieux.

Cieux ? Non, mais des soleils clairement radieux
Dont les rayons brillants nous offusquent la vue.
Soleils ? Non, mais éclairs de puissance inconnue,
Des foudres de l'amour signes présagieux ;

Car s'ils étaient des dieux, feraient-ils tant de mal ?
Si des cieux, ils auraient leur mouvement égal.
Deux soleils ? ne se peut [2] ; le soleil est unique.

Eclairs ? non : car ceux-ci [3] durent trop et trop clairs [4]
Toutefois je les nomme, afin que je m'explique,
Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des éclairs.

(HONORAT LAUGIER DE PORCHÈRES).

SYLVIE ET LYGDAMON

SILVIE
Il est vrai, j'admirais la hauteur de ces bois.
LYGDAMON
Admirez mon amour, plus grande [5] mille fois.
SILVIE
Que le bruit de cette onde a d'agréables charmes !
LYDGAMON
Pouvez-vous voir de l'eau sans penser à mes larmes ?
SILVIE
Je cherche dans ces prés la fraîcheur des zéphirs.
LYGDAMON
Vous devez ce plaisir au vent de mes soupirs.

1. *Dessus*. Sur. Cf. p. 18, n. 5.
2. *Ne se peut*. Il (cela) ne se peut. Cf. p. 16, n. 1.
3. *Ceux-ci*. Les yeux.
4. *Et trop clairs*. Ellipse de *sont*. Ou peut-être faut-il sous-entendre *durent*.
5. *Grande*. Amour pouvait être du féminin, même au singulier.

SILVIE

Que d'herbes, que de fleurs vont bigarrant [1] ces plaines !

LYGDAMON

Leur nombre est plus petit que celui de mes peines.

SILVIE

Ce petit papillon ne m'abandonne pas.

LYGDAMON

Mon cœur, de la façon [2], accompagne vos pas.

(SCUDÉRY, *Lygdamon et Lydias*).

A Mlle ***, SUR UN PAPILLON QUI LUI ÉTAIT ENTRÉ DANS L'ŒIL

Ce petit papillon, un petit rien qui vole,
En se jetant dedans [3] votre œil,
Ne fait pas un dessein frivole
Et ne s'entend pas mal à choisir un cercueil.

(BRÉBEUF).

1. *Vont bigarrant.* Bigarrent. Cf. p. 61, n. 13. Ici, le verbe *aller* perd complètement sa signification propre.
2. *De la façon.* De cette façon, de la même façon. Nous disons encore *de la sorte* pour *de cette sorte.*
3. *Dedans.* Dans. Cf. p. 18, n. 5.

VOITURE

VOITURE BERNÉ

Mademoiselle,

Je fus berné vendredi après dîner pour ce que [1] je ne vous avais pas fait rire dans le temps que l'on m'avait donné pour cela ; et Mme de Rambouillet en donna l'arrêt à la requête de Mlle sa fille et de Mlle Paulet [2]... J'eus beau crier et me défendre : la couverture fut apportée, et quatre des plus forts hommes du monde furent choisis pour cela. Ce que je puis vous dire, Mademoiselle, c'est que jamais personne ne fut si haut que moi, et que je ne croyais pas que la fortune me dût jamais tant élever. A tous coups, ils me perdaient de vue et m'envoyaient plus haut que les aigles ne peuvent monter. Je vis les montagnes abaissées au-dessous de moi ; je vis les vents et les nuées cheminer dessous [3] mes pieds ; je découvris des pays que je n'avais jamais vus et des noms que je n'avais point imaginés. Il n'y a rien de plus divertissant que de voir tant de choses à la fois et de découvrir d'une seule vue la moitié de la terre.

Mais je vous assure, Mademoiselle, qu'on ne voit tout cela qu'avec inquiétude lorsque l'on est en l'air et que l'on est assuré d'aller retomber. Une des choses qui m'effrayait autant était que, lorsque j'étais bien haut et que je regardais en bas, la couverture me paraissait si petite qu'il me semblait impossible que je retombasse dedans ; et je vous avoue que cela me donnait quelque émotion...

Le dernier coup qu'ils [4] me jetèrent en l'air, je me trouvai dans une troupe de grues, lesquelles d'abord furent étonnées de me voir si haut. Mais, quand elles m'eurent approché,

1. *Pour ce que.* Pour cette raison que, parce que.
2. Une amie de Mme de Rambouillet. Ses cheveux « d'un blond hardi » et la fierté de ses manières l'avaient fait surnommer la lionne.
3. *Dessous.* Sous. Cf. p. 18, n. 5.
4. *Qu'ils.* Le *que* signifie *par lequel.* Cf. p. 41, n. 5.

elles me prirent pour un des Pygmées avec lesquels vous savez bien, Mademoiselle, qu'elles ont guerre [1] de tout temps [2], et crurent que je les étais venu épier jusque dans la moyenne région de l'air. Aussitôt elles vinrent fondre sur moi à grands coups de bec; et d'une [3] telle violence, que je crus être percé de cent coups de poignard; et une d'elles qui m'avait pris par la jambe me poursuivit si opiniâtrément qu'elle ne me laissa point que je ne fusse dans la couverture [4]....

(*Lettre à Mlle de Bourbon.*)

LE CARDINAL DE RICHELIEU [5]

Lorsque, dans deux cents ans, ceux qui viendront après nous liront en notre histoire que le cardinal de Richelieu a démoli la Rochelle et abattu l'hérésie, et que, par un seul traité, comme par un coup de rets, il a pris trente ou quarante de ses villes pour une fois [6]; lorsqu'ils apprendront que, du temps de son ministère, les Anglais ont été battus et chassés [7], Pignerol conquis, Casal secouru, toute la Lorraine jointe à cette couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise sous notre pouvoir, les Espagnols défaits à Veillane [8] et à Avein [9], et qu'ils verront que, tant qu'il a présidé à nos affaires, la France n'a pas un voisin sur lequel elle n'ait gagné des places ou des batailles ; s'ils ont quelque

1. *Elles ont guerre.* Cf. p. 12, n. 3.
2. Les Pygmées d'Ethiopie, sorte de nains, avaient de terribles combats à soutenir contre les grues, quand elles revenaient des régions septentrionales.
3. *D'une.* Avec une. Cf. p. 11, n. 2.
4. « On appelait cette lettre la lettre de la *Berne*; elle était fameuse en son temps. Il n'y manque qu'une petite note pour nous très nécessaire. Voiture a-t-il été réellement berné... ou bien n'est-ce là de sa part qu'une folle invention et un badinage ? La lettre est tellement tournée, qu'on ne sait si c'est une pure métaphore ou une simple hyperbole, et s'il y a eu commencement d'exécution. (Sainte-Beuve. *Lundis*, t. XII).
5. Dans cette lettre, « Voiture embrasse d'un coup d'œil sensé et supérieur tout l'ensemble de la politique du cardinal de Richelieu, et, se mettant au-dessus des misères et des animosités contemporaines, il en fait à bout portant, un jugement tout pareil à celui qu'a confirmé la postérité... Ainsi il y avait un homme de grand sens dans Voiture ; il y avait peut-être sous l'homme aimable et sous l'ingénieux badin un homme sérieux qui n'a pas eu le temps ni les occasions de se dégager ». (Sainte-Beuve, *Ibid.*)
6. *Pour une fois.* Comme *en une fois.*
7. *Chassés.* Des parages de la Rochelle.
8. Avigliana, en Piémont.
9. En Belgique.

goutte de sang français dans les veines et quelque amour pour la gloire de leur pays, pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à lui ; et, à votre avis, l'aimeront-ils ou l'estimeront-ils moins, à cause que [1] de son temps les rentes sur l'Hôtel de ville se seront payées un peu plus tard, ou que l'on aura mis quelques nouveaux officiers dans la chambre des comptes ?

Toutes les grandes choses coûtent beaucoup, les grands efforts abattent, et les puissants remèdes affaiblissent. Mais, si l'on doit regarder les Etats comme immortels, y considérer les commodités à venir comme présentes, comptons combien cet homme, que l'on dit qui, a ruiné [2] la France, lui a épargné de millions par la seule prise de la Rochelle, laquelle,d'ici à deux mille ans, dans toutes les minorités des rois, dans tous les mécontentements des grands et dans toutes les occasions de révolte, n'eût pas manqué de se rebeller et nous eût obligés à une éternelle dépense. Ce royaume n'avait que deux sortes d'ennemis qu'il dût craindre : les huguenots et les Espagnols. M. le Cardinal, entrant [3] dans les affaires, se mit dans l'esprit de ruiner tous les deux [4]. Pouvait-il former de plus glorieux ni de plus utiles desseins ?...

Voyons-le dans la mauvaise fortune... Nos ennemis sont à quinze lieues de Paris, et les siens sont dedans. Il a tous les jours avis que l'on y [5] fait des pratiques [6] pour le perdre. La France et l'Espagne, par manière de dire, sont conjurées contre lui seul. Quelle contenance a tenue, parmi tout cela, cet homme que l'on disait qui s'étonnerait [7] au moindre mauvais succès et qui [8] avait fait fortifier le Havre pour s'y jeter à la première mauvaise fortune ? Il n'a pas fait une démarche en arrière pour cela. Il a songé aux périls de l'Etat, et non pas aux siens ; et tout le changement que l'on a vu en lui, durant ce temps-là, est qu'au lieu qu'il n'avait accoutumé de sortir qu'accompagné de deux cents gardes, il se promena tous les jours suivi seule-

1. *A cause que.* Construction vieillie.
2. *Que l'on dit qui.* Construction vieillie.
3. *Entrant.* Dès son entrée.
4. *De ruiner tous les deux.* Nous disons *de les ruiner tous les deux.*
5. *Y.* Dedans, dans Paris.
6. *Pratiques.* Manœuvres. Cf. p. 22, n. 5.
7. Cf. n. 2. — *S'étonnerait.* Serait frappé d'effroi. Cf. p. 25, n. 10.
8. *Et qui.* Coordonné à *qui s'étonnerait* et dépendant de *que l'on disait.*

ment de cinq ou six gentilshommes. Il faut avouer qu'une adversité soutenue de si bonne grâce et avec tant de force vaut mieux que beaucoup de prospérités et de victoires. Il ne me sembla pas si grand, ni si victorieux, le jour qu'il [1] entra dans la Rochelle, qu'il me le parut alors ; et les voyages qu'il fit de sa maison à l'arsenal me semblent plus glorieux pour lui que ceux qu'il a faits delà les monts, et desquels il est revenu avec Pignerol et Suse....

(*Lettre à M* ***, 1636.)

DÉFENSE DU MOT *CAR*

Mademoiselle, *car* étant d'une si grande considération [3] dans notre langue, j'approuve extrêmement le ressentiment que vous avez du tort [4] qu'on veut lui faire, et je ne puis bien espérer de l'Académie, dont vous me parlez, voyant qu'elle se veut établir [5] par une si grande violence. En un temps où la fortune joue des tragédies par tous les endroits de l'Europe, je ne vois rien si digne [6] de pitié que quand je vois que l'on est prêt de [7] chasser et faire le procès à un mot [8] qui a si utilement servi cette monarchie, et qui, dans toutes les brouilleries du royaume, s'est toujours montré bon Français. Pour moi, je ne puis comprendre quelles raisons ils pourront alléguer contre une diction [9] qui marche toujours à la tête de la raison et qui n'a point d'autre charge que de l'introduire [10]. Je ne sais pour quel intérêt ils tâchent d'ôter à *car* ce qui lui appartient pour le donner à *pour ce que*, ni pourquoi ils veulent dire avec trois mots ce qu'ils peuvent dire avec trois lettres.

Ce qui est le plus à craindre, Mademoiselle, c'est

1. *Qu'il.* Le *que* signifie *dans lequel.* Cf. p. 41, n. 5.
2. Certains beaux esprits, Gomberville entre autres, prétendaient substituer *pource que* à *car.*
3. *Considération.* Importance.
4. *Le ressentiment*, etc. M[lle] de Rambouillet *ressent* ce tort, elle y est sensible.
5. *Se veut établir.* Veut établir son autorité, sa réputation.
6. *Rien si digne.* Rien de si digne. Cf. p. 24, n. 3.
7. *Prêt de.* Prêt à. Cf. p. 18, n. 1.
8. *Chasser et faire le procès à.* Construction interdite par la grammaire moderne.
9. *Diction.* Façon de dire, mot.
10. *Car* se met en tête de la proposition où l'on motive une proposition précédente.

qu'après cette injustice, on en entreprendra [1] d'autres. On ne fera point de difficulté d'attaquer *mais*, et je ne sais si *si* demeurera en sûreté. De sorte qu'après nous avoir ôté toutes les paroles [2] qui lient les autres, les beaux esprits nous voudront réduire au langage des anges, ou, si cela ne se peut, ils nous obligeront au moins à ne parler que par signes.

Certes, j'avoue qu'il est vrai ce que vous dites [3], qu'on ne peut mieux connaître par aucun exemple l'incertitude des choses humaines. Qui [4] m'eût dit, il y a quelques années, que j'eusse dû vivre plus longtemps que *car*, j'eusse cru qu'il m'eût promis une vie plus longue que celle des patriarches. Cependant, il se trouve qu'après avoir vécu onze cents ans, plein de force et de crédit, après avoir été employé dans les plus importants traités, et assisté [5] toujours honorablement dans le conseil de nos rois, il tombe tout d'un coup en disgrâce et est menacé d'une fin violente. Je n'attends plus que l'heure d'entendre en l'air des voix lamentables, qui diront : *Le grand car est mort*, et le trépas du grand *Cam* ni du grand *Pan* [6] ne me semblerait pas si important ni si étrange.

Je sais que, si l'on consulte là-dessus un des plus beaux esprits de notre siècle et que j'aime extrêmement [7], il dira qu'il faut condamner cette nouveauté, qu'il faut user du *car* de nos pères, aussi bien que de leur terre et de leur soleil, et que l'on ne doit point chasser un mot qui a été dans la bouche de Charlemagne et de saint Louis. Mais c'est vous, principalement, mademoiselle, qui êtes obligée [8] d'en prendre la protection. Puisque la plus grande force et la plus parfaite beauté de notre langue est en la vôtre, vous y devez avoir une souveraine puissance, et faire vivre ou

1. *Entreprendra.* L'indicatif au lieu du subjonctif avec un verbe exprimant la crainte. Mais il faut expliquer : *après cette injustice, on en entreprendra d'autres, et c'est ce qui est le plus à craindre.*

2. *Paroles.* Mots.

3. *Il est vrai ce que vous dites.* Ce que vous dites est vrai.

4. *Qui.* Si quelqu'un. Très fréquent dans l'ancienne langue.

5. *Après avoir été employé et assisté...* Et avoir assisté. Dans *avoir été employé*, le mot *été* fait corps avec *employé* et non avec *avoir*. — *Assisté.* Siégé. De là *dans*

6. *Le grand Cam.* Nous disons Khan. Pour ce qui est de Pan, Voiture fait allusion à un récit de Plutarque et de Suétone d'après lesquels les passagers d'un navire auraient entendu dans les airs une voix s'écriant : « Le grand Pan est mort ! ».

7. Balzac.

8. *Qui êtes obligée.* Qui devez vous faire une obligation.

mourir les paroles [1] comme il vous plaît. Aussi crois-je que vous avez déjà sauvé celle-ci du hasard qu'elle courait, et qu'en l'enfermant dans votre lettre, vous l'avez mise comme dans un asile et dans un lieu de gloire où le temps et l'envie ne la sauraient toucher.

(*Lettre à M[lle] de Rambouillet*, 1637).

FÉLICITATIONS SUR LA VICTOIRE DE ROCROY

Monseigneur, à cette heure que [2] je suis loin de Votre Altesse et qu'elle ne peut plus me faire de charge [3], je suis résolu à vous dire tout ce que je pense d'Elle depuis longtemps. A dire le vrai, Monseigneur, vous seriez injuste si vous pensiez faire les choses que vous faites sans qu'il en fût autrement question ni que l'on prît la liberté de vous en parler. Si vous saviez de quelle sorte tout le monde est déchaîné dans Paris à discourir de vous [4], je suis assuré que vous en auriez honte et que vous seriez étonné de voir avec combien peu de respect et peu de crainte de vous déplaire tout le peuple s'entretient de ce que vous avez fait.

A dire la vérité, ç'a été trop de hardiesse et de violence à vous d'avoir, à l'âge où vous êtes, choqué [5] de vieux capitaines que vous deviez respecter, quand ce n'eût été que pour leur expérience ; fait tuer le pauvre comte de Fontaine [6], qui était, à ce qu'on dit, un des meilleurs hommes des Flandres, et à qui le prince d'Orange n'avait jamais osé toucher ; pris seize pièces de canon qui appartenaient à un prince [7] oncle du roi, frère de la reine, et avec qui vous n'aviez jamais eu de différend ; enfin mis en désordre les meilleures troupes des Espagnols, qui vous avaient laissé passer avec tant de bonté. Je ne sais pas ce qu'en dit le Père Musnier [8], mais tout cela est contre les bonnes mœurs, et il y a là, ce me semble, grande matière de confession. J'avais bien

1. *Paroles*. Mots. Cf. p. 114, n. 2.
2. *Que*. Dans laquelle. Cf. p. 41, n. 5.
3. *Me faire de charge*. Faire une charge (au sens militaire) contre moi.
4. *De vous*. Sur vous ; cf. *parler de*.
5. *Choqué*. Battu.
6. Général de l'armée espagnole.
7. Philippe IV.
8. Directeur du duc d'Enghien.

ouï dire que vous étiez opiniâtre comme un diable et qu'il ne faisait pas bon vous rien disputer [1]. Mais j'avoue que je n'eusse pas cru que vous vous fussiez emporté à ce point-là : si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe, et ni l'Empereur ni le roi d'Espagne ne pourront durer [2] avec vous.

Cependant, Monseigneur, laissant la conscience à part et politiquement parlant, je me réjouis avec Votre Altesse de ce que j'entends dire qu'Elle a gagné la plus belle victoire et de la plus grande importance que nous ayons vue de notre siècle, et de ce que, sans être *Important* [3], Elle sait faire des actions qui le soient si fort. La France, que vous venez de mettre à couvert de tous les orages qu'elle craignait, s'étonne qu'à l'entrée de votre vie, vous ayez fait une action dont César eût voulu couronner toutes les siennes, et qui redonne aux rois vos ancêtres autant de lustre que vous en avez reçu d'eux. Vous vérifiez bien, Monseigneur, ce qui a été dit autrefois, que la vertu vient aux Césars devant [4] le temps : car vous qui êtes un vrai César en esprit et en science, César en diligence, en vigilance, en courage, César enfin en toute rencontre, vous avez trompé le jugement ou passé l'espérance des hommes. Vous avez fait voir que l'expérience n'est nécessaire qu'aux âmes ordinaires, que la vertu des héros vient par d'autres chemins, qu'elle ne monte pas par degrés, et que les ouvrages du Ciel sont en leur perfection dés leurs commencements.

Cette nouvelle a ici étonné [5] tout le monde, et mis de la joie ou de la pâleur [6] sur tous les visages de la cour. Pour les dames, elles sont ravies d'apprendre que celui qu'elles ont vu dans le bal défaire tous les autres hommes opère de plus glorieuses défaites dans les armées, et que la plus belle tête de France soit aussi la meilleure et la plus ferme. Il n'y a pas jusqu'à Mlle de Beaumont [7] qui ne parle en votre faveur. Tous ceux qui étaient révoltés contre vous,

1. *Vous rien disputer.* De vous rien disputer. Cf. p. 74, n. 16.
2. *Durer.* Demeurer, y tenir.
3. Allusion à la cabale des Importants.
4. *Devant.* Avant. Cf. p. 12, n. 2.
5. *Etonné.* Frappé d'admiration. Cf. p. 25, n. 10.
6. La pâleur de l'envie.
7. Elle avait été en butte à l'humeur railleuse du duc d'Enghien.



Bataille de Rocroi

et qui disaient que vous ne faisiez que vous moquer, avouent que vous ne vous êtes pas moqué cette fois ; et, voyant le grand nombre d'ennemis que vous avez défaits, il n'y a plus personne qui n'appréhende d'être des vôtres. Trouvez bon, ô César ! que je vous parle avec cette liberté. Recevez les louanges qui vous sont dues, et souffrez que l'on rende à César ce qui appartient à César. Je suis, etc.

(*Lettre au duc d'Enghien.*)

LETTRE DE RECOMMANDATION A UN MAGISTRAT

Monsieur,

Madame de Marsilly s'est imaginé que j'avais quelque crédit auprès de vous, et moi, qui suis vain, je ne lui ai pas voulu dire le contraire. C'est une personne qui est aimée et estimée de toute la cour, et qui dispose de tout le Parlement. Si elle a bon succès d'une affaire dont elle vous a choisi pour juge, et qu'elle croie que j'y ai contribué quelque chose [1], vous ne sauriez croire l'honneur que cela me fera dans le monde, et combien j'en serai plus agréable à [2] tous les honnêtes gens [3]. Je ne vous propose que mes intérêts pour vous gagner ; car je sais bien, Monsieur, que vous ne pouvez être touché des vôtres. Sans cela, je vous promettrais son amitié. C'est un bien par lequel les plus révérés juges se pourraient laisser corrompre, et dont [4] un aussi honnête homme que vous doit être tenté. Vous le pouvez acquérir justement ; car elle ne demande de vous que la justice. Vous m'en ferez une que vous me devez, si vous me faites l'honneur de m'aimer toujours autant que vous avez fait [5] autrefois, et si vous croyez que je suis votre, etc.

(*Lettre à M. le Président de Maisons*, 1643.)

1. *J'y ai contribué quelque chose.* Ce verbe s'employait transitivement.
2. *J'en serai plus agréable à.* Je serai plus en faveur (en gré) auprès de.
3. *Honnêtes gens.* Au XVIIe siècle l'honnête homme est ce que nous appelons l'*homme comme il faut* ; « l'homme poli et qui sait vivre » disait Bussy ; « celui qui ne se pique de rien » disait La Rochefoucauld. D'une façon générale, *honnête* marque la politesse, la civilité. Cf. p. 57, n. 2.
4. *Dont.* Par lequel. Cf. p.11, n. 2.
5. *Vous avez fait.* Substitut *d'aimer.* Cf. p. 56, n. 2.

REMERCIEMENT POUR LE DON D'UN CHAT

Madame,

J'étais déjà si fort à vous que je pensais que vous deviez croire qu'il n'était pas besoin que vous me gagnassiez par des présents, ni que vous fissiez dessein de me prendre, comme un Rat, avec un Chat. Néanmoins, j'avoue que votre libéralité n'a pas laissé de produire en moi quelque nouvelle affection; et, s'il y avait encore quelque chose dans mon esprit qui ne fût pas à vous, le Chat que vous m'avez envoyé a achevé de le prendre et vous l'a gagné entièrement... J'y trouve seulement à dire qu'il est de très difficile garde, et que, pour un chat nourri en religion, il est fort mal disposé à garder la clôture [1]. Il ne voit point de fenêtre ouverte qu'il ne s'y veuille jeter. Il aurait déjà vingt-six fois sauté les murailles, si on l'avait laissé faire ; et il n'y a point de chat séculier qui soit si libertin [2] ni plus volontaire que lui. J'espère pourtant que je l'arrêterai par le bon traitement que je lui fais. Je ne le nourris que de fromages et de biscuits. Peut-être, Madame, qu'il n'était pas si bien traité chez vous. Car je pense que les Dames d'Yère [3] ne laissent pas aller les chats aux fromages [4] et que l'austérité du couvent ne permet pas que l'on leur fasse si bonne chère. Il commence déjà à s'apprivoiser. Il me pensa [5] hier emporter une main en se jouant. C'est, sans mentir, la plus jolie bête du monde. Il n'y a personne en mon logis qui ne porte de ses marques. Mais, quelque aimable qu'il soit de sa personne, ce sera toujours en votre considération que j'en ferai cas ; et je l'aimerai tant, pour l'amour de vous, que j'espère que je ferai changer le proverbe, et que l'on dira dorénavant : Qui m'aime, aime mon chat [6]....

(*A Mme l'Abbesse d'Yère*).

1. *Garder la clôture.* Ne pas sortir du cloître.
2. *Libertin.* Le mot s'appliquait à l'indépendance d'esprit ou de caractère, à l'indocilité.
3. La lettre est adressée à l'abbesse d'Yère.
4. *Laisser aller le chat au fromage* se disait d'une fille qui prenait un galant.
5. *Pensa.* Faillit. Sens très fréquent au XVIIe siècle.
6. *Mon chat.* Au lieu de *mon chien.*

STANCES

Je me meurs tous les jours en adorant Sylvie ;
Mais, dans les maux dont je me sens périr,
Je suis si content de mourir
Que ce plaisir me redonne la vie.

Quand je songe aux beautés par qui je suis la proie
De tant d'ennuis [1] qui me vont tourmentant [2],
Ma tristesse me rend content
Et fait en moi les effets de la joie.

Les plus beaux yeux du monde ont jeté dans mon âme
Le feu divin qui me rend bienheureux ;
Que je vive ou meure pour eux,
J'aime à brûler d'une si belle flamme.

Que si dans cet état quelque doute [3] m'agite,
C'est de penser que, dans tous mes tourments,
J'ai de si grands contentements,
Que cela seul m'en ôte le mérite.

Ceux qui font en aimant des plaintes éternelles
Ne doivent pas être bien amoureux.
Amour rend tous les siens heureux
Et dans les maux couronne ses fidèles.

Tandis qu'un feu secret me trouble et me dévore,
J'ai des plaisirs à qui rien n'est égal ;
Et je vois, au fort de mon mal,
Les cieux ouverts dans les yeux que j'adore.

Une divinité de mille attraits pourvue
Depuis longtemps tient mon cœur en ses fers ;
Mais tous les maux que j'ai soufferts
N'égalent point le bien de l'avoir vue.

1. *Ennuis.* Sens plus fort. Cf. p. 14, n. 2.
2. *Me vont tourmentant.* Me tourmentent. Cf. p. 109, n. 1.
3. *Doute.* Appréhension. Cf. *douteux* = craintif, p. 64, n. 13.

STANCES

La terre brillante de fleurs
Fait éclater mille couleurs
D'aujourd'hui seulement connues.
L'astre du jour en souriant,
Jette sur la face des nues
L'or et l'argent dont il peint l'Orient.

Le ciel est couvert de saphirs.
Les doux et gracieux zéphyrs
Soupirent mieux que de coutume.
L'aurore a le teint plus vermeil ;
Et semble [1] que le jour s'allume
D'un plus beau feu que celui du soleil.

Les oiseaux aux charmantes voix
Mieux que jamais dedans [2] un bois
Se font une amoureuse guerre.
Sans doute la troupe des Dieux
A quitté le ciel pour la terre,
Ou la divine Orante est en ces lieux...

Ainsi, sortant de Fontenay,
Dedans [3] le chemin de Gournay
Faisant des vers à l'aventure,
Suivant l'humeur qui l'emportait,
L'insensible et le froid Voiture
Parlait d'amour comme s'il en [4] sentait.

Les Nymphes des eaux et des bois,
Ecoutant sa dolente voix,
Ne purent s'empêcher de rire.
Mais un Faune qui l'entendit
Aux Dryades se prit à dire :
« Possible [5] est-il plus vrai [6] qu'il ne le dit. »

1. *Et semble.* Et il semble. Cf. p. 16, n. 1.
2, 3. *Dedans.* Dans. Cf. p. 18, n. 5.
4. *En.* Substitut d'*amour*, qui n'est pas déterminé. Cf. p. 83, n. 8.
5. *Possible.* Peut-être. Le mot se trouve encore dans la Fontaine avec ce sens.
6. *Est-il plus vrai.* Est-il (Voiture) plus sincère.

SONNET

Sous un habit de fleurs la Nymphe que j'adore,
L'autre soir apparut si brillante en ces lieux,
Qu'à l'éclat de son teint et celui de ses yeux,
Tout le monde la prit pour la naissante Aurore.

La Terre en la voyant fit mille fleurs éclore [1];
L'air fut partout rempli de chants mélodieux ;
Et les feux de la nuit pâlirent dans les cieux
Et crurent que le jour recommençait encore.

Le Soleil qui tombait dans le sein de Thétis,
Rallumant tout à coup ses rayons amortis,
Fit tourner ses chevaux pour aller après elle ;

Et l'Empire des flots ne l'eût su retenir.
Mais, la regardant mieux et la voyant si belle,
Il se cacha sous l'onde et n'osa revenir.

SONNET A URANIE

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie ;
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût [2] secourir
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps, je connais sa rigueur infinie ;
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'incite à la révolte, et me promet secours [3].
Mais, lorsqu'à mon besoin [4] je veux me servir d'elle,

1. *Fit mille fleurs éclore.* Fit éclore mille fleurs. Cf. p. 12, n. 6.
2. *Pût.* Subjonctif et conditionnel. Cf. p. 54, n. 5.
3. *Promet secours.* Cf. p. 12, n. 3.
4. *A mon besoin.* Dans les moments où j'en sens le besoin. Cf. *au besoin* = dans le besoin.

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage [1] plus que ne font tous mes sens [2].

SONNET DE LA BELLE MATINEUSE

Des portes du matin l'amante de Céphale [3]
Ses roses épandait [4] dans le milieu des airs,
Et jetait sur les cieux nouvellement ouverts
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale,

Quand la Nymphe divine, à mon repos fatale,
Apparut et brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il semblait qu'elle seule éclairait l'univers
Et remplissait de feux la rive orientale.

Le soleil se hâtant pour la gloire des cieux
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

1. *M'y rengage.* Me rengage à Uranie (cf. p. 30, n. 6), au service d'Uranie.

2. On sait que les beaux esprits se partagèrent entre le sonnet à Uranie et celui que fit Benserade sous le nom de Job. Voici le sonnet de Benserade :

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez pas émue.

Vous verrez sa misère nue ;
Il s'est lui-même ici dépeint.
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il souffrit des maux incroyables ;
Il s'en plaignit, il en parla ;
J'en connais de plus misérables.

3. L'Aurore.

4. *Ses roses épandait.* Épandait ses roses. Cf. p. 12, n. 6.

L'onde, la terre et l'air s'allumaient à l'entour.
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Philis était l'astre du jour [1].

A LA REINE RÉGENTE [2]

Je pensais que la destinée,
Après tant d'injustes malheurs,
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneurs,
Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsqu'on vous voyait autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse,
La rime le veut toutefois.

Je pensais que ce pauvre amour
Qui vous prêta jadis ses armes [3]
Est banni loin de votre cour,
Lui, son arc, ses traits et ses charmes [4];

1. A la *Belle matineuse* de Voiture, plusieurs préférèrent celle de Malleville, que voici :

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde;
L'air devenait serein et l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphire, affranchi du sommeil,
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde,
Et semait de rubis le chemin du soleil;
Enfin ce Dieu venait au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde,

Quand la jeune Phylis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

2. La reine, ayant rencontré Voiture sous les ombrages de Rueil et le voyant plongé dans une profonde rêverie, lui demanda à quoi il pensait. Quelques moments après, Voiture lui remettait ces vers.

3. Allusion à l'amour d'Anne d'Autriche pour Buckhingham.

4. *Charmes.* Ce mot s'employait beaucoup plus souvent dans son sens propre, qui est *incantation, philtre magique.*

Et ce que je puis profiter [1]
En passant près de vous ma vie,
Si vous pouvez si mal traiter
Un [2] qui vous a si bien servie...

Je pensais à la plus aimable
Qui fût jamais dessous [3] les cieux ;
A l'âme la plus admirable
Que jamais formèrent les dieux ;
A la ravissante merveille
D'une bouche ici [4] sans pareille
La plus belle qui fût jamais ;
A deux pieds gentils et bien faits,
Où [5] le temple d'amour se fonde ;
A deux incomparables mains,
A qui les dieux et les destins
Ont promis l'empire du monde ;
A cent appas, à cent attraits,
A dix mille charmes secrets ;
A deux beaux yeux remplis de flamme,
Qui rangent tout dessous [6] leurs lois :
Devinez sur [7] cela, Madame,
Et dites à qui je pensais [8].

1. *Profiter.* On construisait ce verbe avec un complément direct. — Je pensais, je me demandais quel profit je puis tirer de mon séjour auprès de vous.
2. *Un.* Quelqu'un. Construction tombée en désuétude.
3. *Dessous.* Sous. Cf. p. 18, n. 5.
4. *Ici.* Ici-bas.
5. *Où.* Sur lesquels. Le mot *où* s'employait beaucoup plus souvent pour *auquel*, *dans lequel*, *sur lequel*, etc.
6. *Dessous.* Sous. Cf. p. 18, n. 5.
7. *Sur.* Après, d'après, en raison de.
8. Pour la rime, cf. p. 30, n. 10.

BALZAC

L'HISTOIRE

L'histoire est une philosophie plus populaire et plus agréable que celle qui se recueille [1] dans la sécheresse des préceptes, parmi les épines et les aiguillons de la dispute [2]. Par elle toute la vertu des anciens est nôtre, et ils n'ont vécu, à bien dire, que pour nous instruire, ni fait de bonnes actions que pour nous laisser de bons exemples. Elle donne au Prince l'industrie [3] de ceux qui l'ont précédé, pour la mettre [4] avec la sienne. Elle lui présente des conseils sincères, qui ne sont point suspects de flatterie, qui ne viennent point de passion [5], dans lesquels il n'entre point d'intérêt particulier. Elle lui montre les issues par où les sages sont sortis des passages difficiles, et la voie qu'ils se sont faite lorsqu'ils n'en ont pas trouvé.

Celui qui ne sait rien de cela et qui, de tous les temps, ne connaît que le présent, est surpris par la nouveauté d'un accident qu'il n'a point prévu, se laisse abattre au premier souffle du vent contraire, et, s'imaginant que le mal doit durer toujours, n'a jamais le courage de bien espérer [6]. Celui, au contraire, qui semble être de tous les pays, avoir vécu en tous les âges et assisté à tous les conseils et à toutes les assemblées publiques, tire de là de puissants secours pour résister à l'adversité. Pour le moins il ne trouve rien d'étrange ni de nouveau. Il attend la bonne fortune après la mauvaise, et juge à peu près d'une action par une autre. Car en effet ce n'est ni de l'aspect des constellations ni du vol et du chant des oiseaux, ni du cœur et des entrailles des bêtes mortes que ce jugement se forme ; mais c'est ordinairement des choses

1. *Qui se recueille.* Qu'on recueille, qui est recueillie.
2. *Dispute.* Discussion. Cf. p. 75, n. 8.
3. *Industrie.* Habileté, fécondité de ressources.
4. *Pour la mettre.* Pour qu'il la mette. Cf. p. 54, n. 1.
5. *De passion.* Sans déterminatif. Cf. p. 18, n. 2.
6. *Bien espérer.* Avoir bon espoir.



BALZAC. — Frontispice du Prince.

passées qu'on apprend les choses à venir. Et, combien que[1] les affaires du monde changent quelquefois de cours, prenant un autre chemin que le leur accoutumé, et que cela seulement soit vraisemblable, ainsi que disait Agathon[2], que beaucoup de choses arrivent contre la vraisemblance, toutefois, communément parlant, semblables entreprises produisent semblables événements ; et, quoique ce soient différents acteurs qui paraissent c'est toujours le même théâtre sur lequel on représente[3] et les mêmes pièces qui se rejouent.

(*Le Prince*, chap. XIII).

LES COMMENCEMENTS DU CHRISTIANISME

Rien ne paraît ici de l'homme, rien qui porte sa marque et qui soit de sa façon. Je ne vois rien qui ne me semble plus que naturel[4] dans la naissance et dans le progrès de cette doctrine : les ignorants l'ont persuadée aux phisosophes ; de pauvres pêcheurs ont été érigés en docteurs des rois et des nations, en professeurs de la science du ciel. Ils ont pris dans leurs filets les orateurs et les poëtes, les jurisconsultes et les mathématiciens.

Cette république naissante s'est multipliée par la chasteté et par la mort, bien que ce soient deux choses stériles et contraires au dessein de multiplier. Ce peuple choisi s'est accru par les pertes et par les défaites : il a combattu, il a vaincu étant désarmé. Le monde, en apparence, avait ruiné l'Eglise ; mais elle a accablé le monde sous ses ruines. La force des tyrans s'est rendue au courage des condamnés. La patience de nos pères a lassé toutes les mains, toutes les machines, toutes les inventions de la cruauté.

Chose étrange et digne d'une longue considération ! reprochons-la plus d'une fois à la lâcheté de notre foi et à la tiédeur de notre zèle : en ce temps-là, il y avait de la presse à[5] se

1. *Combien que.* Quoique. Fréquent au XVII[e] siècle, surtout dans la première moitié.

2. Poète dramatique du siècle de Péciclès. Platon l'a introduit dans son *Banquet.*

3. *Représente.* Employé absolument, au sens de donner des représentations.

4. *Plus que naturel.* Surnaturel.

5. On s'empressait à l'envi pour.

faire déchirer, à se faire brûler pour Jésus-Christ. L'extrême douleur et la dernière infamie attiraient les hommes au christianisme : c'étaient les appas et les promesses de cette nouvelle secte. Ceux qui la suivaient et qui avaient faveur [1] à la cour, avaient peur d'être oubliés dans la commune persécution : ils s'allaient accuser eux-mêmes, s'ils manquaient de délateurs. Le lieu où les feux étaient allumés et les bêtes déchaînées s'appelait, en la langue de la primitive Eglise, la place où l'on donne les couronnes [2]....

Le sang des martyrs a été fertile, et la persécution a peuplé le monde de chrétiens. Les premiers persécuteurs, voulant éteindre la lumière qui naissait et étouffer l'Eglise au berceau, ont été contraints d'avouer leur faiblesse après avoir épuisé leurs forces. Les autres qui l'attaquèrent depuis ne réussirent pas mieux en leur entreprise. Et, bien qu'il y ait encore des inscriptions qu'ils nous ont laissées, *pour avoir purgé la terre de la nation des chrétiens et pour avoir aboli le nom chrétien en toutes les parties de l'empire*, l'expérience nous a fait voir qu'ils ont triomphé à faux, et leurs marbres ont été menteurs. Ces superbes inscriptions sont aujourd'hui des monuments de leur vanité, et non pas de leur victoire. L'ouvrage de Dieu n'a pu être défait par la main des hommes. Et disons hardiment à la gloire de notre Jésus-Christ et à la honte de leur Dioclétien : « Les tyrans passent, mais la vérité demeure. »

(*Le Socrate chrétien, Discours III*).

PORTRAIT D'UN CONSUL ROMAIN

L'esprit est le souverain artisan des grandes choses, des actions militaires aussi bien que des affaires civiles. La principale pièce [3] de la vaillance ne dépend point des organes du corps et n'est pas une privation de raison [4] et un simple engorgement de bile, ainsi que le peuple se figure. Ce ne sont ni les yeux qui voient, ni les oreilles qui entendent, ni les

1. *Avaient faveur.* Cf. p. 12, n. 3.
2. *Les couronnes.* Du martyre.
3. *Pièce.* Partie, élément.
4. *De raison.* De la raison. Cf. p. 18, n. 2.

bras qui se remuent : c'est l'esprit qui fait tout cela. Sans lui les yeux sont aveugles, les oreilles sourdes et les bras paralytiques. Il est le principe et l'auteur de toutes les opérations de l'homme.

Par l'esprit un enfant a mis un géant par terre, et on mène les taureaux avec un filet. Par l'esprit un architecte assis conduit la besogne de mille maçons et bâtit les temples et les palais. Par l'esprit un pilote immobile travaille plus que toute la chiourme, et on suerait inutilement à baisser les voiles et à les lever s'il ne trouvait sa route dans les étoiles. Par l'esprit, Madame, un consul, ayant eu commandement d'aller faire la guerre contre un roi ennemi de la République, étudia si bien par les chemins et se rendit si savant en une profession qu'il ignorait, qu'étant parti de la ville homme de paix, il arriva grand capitaine à l'armée et dévêtit sa robe longue pour gagner d'abord [1] une bataille.....

Vous voudriez bien voir, je m'assure [2], un de ces gens-là ? N'y aurait-il point moyen de vous montrer un consul romain et de chercher quelque voie plus innocente et plus sûre que celle de la magie pour le tirer tout entier du lieu où il est ? Car sans doute, vous le voudriez voir en corps et en âme, avec cette gravité qui mettait le respect dans le cœur des rois et qui transissait [3] les peuples d'admiration. Vous le voudriez voir avec cette autorité visible et reconnaissable qui le suivait en prison et en exil, qui lui demeurait après qu'il avait tout perdu, de laquelle la fortune ne l'avait pas désarmé quand elle l'avait mis en chemise. Le voici, Madame, qui ne vient point des champs Elysées et d'une demeure fabuleuse. Il sort des histoires de Polybe ou de quelque autre semblable pays, et il me semble qu'il mérite d'être bien regardé.

Premièrement il ne sait pas moins obéir aux lois qu'il sait [4] commander aux hommes, et, dans une élévation d'esprit qui voit les couronnes des souverains au dessous de lui, il a une âme tout à fait soumise à la puissance du peuple. Il révère la

1. *D'abord.* Tout d'abord. S'employait très fréquemment avec ce sens pendant tout le XVII[e] siècle.

2. *Je m'assure.* J'en conçois, j'en ai l'assurance.

3. *Transissait.* Ce verbe ne s'emploie guère plus qu'au participe passé.

4. *Qu'il sait.* Qu'il ne sait. On disait indifféremment l'un ou l'autre.

sainteté de cette puissance entre les mains d'un tribun ou furieux ou ennemi, ou peut-être l'un et l'autre. Croyant que faillir est le seul mal qui puisse arriver à l'homme de bien, il croit qu'il n'y a point de petites fautes ; et, se faisant une religion de la moindre partie de son devoir, il pense qu'on ne peut pas même être négligent sans impiété. Il estime plus un jour employé à la vertu qu'une longue vie délicieuse, un moment de gloire qu'un siècle de volupté. Il estime le temps par le succès et non pas par la durée.

Agissant sur [1] ce principe, il est toujours piqué [2] aux entreprises hasardeuses. Il est toujours prêt à se dévouer pour le salut de ses citoyens [3], à prendre sur soi la mauvaise fortune de la République ; et, soit que l'oracle le lui ordonne, soit que l'inspiration vienne de son propre esprit, il remercie les dieux, comme de la plus grande grâce qu'il ait jamais reçue d'eux, de ce qu'ils veulent qu'il soit le général, qui sera tué, de l'armée qui gagnera la bataille. En suite de cela, Madame, il n'est rien qui ne lui soit aisé et rien qui ne nous doive être croyable. Il ne connaît ni nature, ni alliance [4], ni affection quand il y va de l'intérêt de la patrie ; il n'a point d'autre intérêt particulier que celui-là, et n'aime et ne hait que pour des considérations publiques.

Un esprit sans corps et désembarrassé [5] de la matière n'agirait pas d'une autre façon et ne serait pas moins incommodé de ses passions. Mais disons davantage : il ne serait pas moins touché de la vaine apparence des choses humaines, de ce qui étonne [6] et de ce qui éblouit. Les bravades d'aujourd'hui ne font pas plus d'impression sur sa fermeté que les caresses d'hier. Les princes sont aussi faibles contre lui avec leurs bêtes féroces qu'avec leurs trésors; et, quand il n'aurait jamais vu d'éléphants, s'il est possible qu'on fasse sortir de derrière une tapisserie tous ceux qui sont aux Indes et en Afrique, il les considérera comme un jeu et une bouffonnerie de Pyrrhus, et non pas comme un épouvantail et une menace pour Fabrice [7]. Tout ce qu'il y a dans le monde d'ef-

1. *Sur.* D'après. Cf. p. 125, n. 7.
2. *Piqué.* Excité.
3. *Citoyens.* Concitoyens.
4. La nature, ce sont ici les liens du sang, et l'alliance, ceux de la parenté par mariage.
5. *Désembarrassé.* Mot insolite.
6. *Etonne.* Frappe d'admiration. Cf. p. 25, n. 10.
7. Fabricius. Consul romain.

froyable et de terrible n'est pas capable de lui faire cligner un œil; tout ce qu'il y a d'éclalant et de précieux ne lui peut pas donner une tentation. On ne saurait le vaincre. On ne saurait le gagner...

(*Discours à Mme de Rambouillet sur le Romain.*)

L'AUTORITÉ ET LA PUISSANCE

... L'autorité est beaucoup plus noble que la puissance, et celle qui se forme de la vertu beaucoup plus honnête [1] que celle qui s'établit par la terreur des supplices. Le triomphe pur et innocent d'une infinité de cœurs soumis [2] est bien plus illustre et plus beau à voir que le sanglant et misérable trophée de quelques têtes abattues ; j'entends abattues sans une extrême nécessité et pour la seule montre d'un pouvoir sauvage et tyrannique. Et, si les fables des poètes sont les mystères des philosophes [3], il me semble, Madame, que leur Jupiter fait une action bien plus admirable et plus digne du père des dieux et du roi des hommes quand il remue toutes choses avec un de ses sourcils et qu'il fait trembler l'Olympe en branlant la tête que quand, à force de foudres et de tempêtes, il arrache des arbres et casse des tuiles.

La puissance est une chose lourde et irrésistible, qui traîne après soi un long équipage de moyens humains, sans lesquels elle demeurerait immobile. Elle n'agit qu'avec des armées de terre et de mer. Pour marcher, il lui faut mille ressorts, mille roues, mille machines. Elle fait un effort pour faire un pas. L'autorité, au contraire, qui tient de la noblesse de son origine et de la vertu des choses divines, opère ses miracles en repos, n'a besoin ni d'instruments ni de matériaux, ni de temps même pour les opérer, est toute recueillie en la personne qui l'exerce, sans chercher d'aide ni se servir de second. Elle est forte toute nue et toute seule. Elle combat étant désarmé. (*Ibid.*)

1. *Honnête.* Honorable. Comme le latin *honestus.*
2. *Le triomphe... d'une infinité de cœurs soumis.* Le triomphe qui consiste dans la soumission d'une infinité de cœurs. Cf. p. 12, n. 7.
3. S'il faut considérer les fables des poètes comme symboles philosophiques.

LA VRAIE ET LA FAUSSE ÉLOQUENCE

Il y a une faiseuse de bouquets et une tourneuse de périodes, je ne l'ose nommer éloquence, qui est toute peinte et toute dorée, qui semble toujours sortir d'une boîte, qui n'a soin que de s'ajuster et ne songe qu'à faire la belle, qui, par conséquent, est plus propre pour les fêtes que pour les combats et plaît davantage qu'elle ne sert, quoique néanmoins il y ait des fêtes dont elle déshonorerait la solennité et des personnes à qui elle ne donnerait point de plaisir.

Ne se soutenant que d'apparence et n'étant animée que de couleur, elle agit principalement sur l'esprit du peuple, parce que le peuple a tout son esprit dans les yeux et dans les oreilles, et, faute de raisons et d'autorité, elle use de charmes [1] et de flatterie ; elle est creuse et vide de choses essentielles, bien qu'elle soit claire et résonnante de tons agréables. Elle est au moins plus délicate que forte ; et, ayant sa puissance bornée et ses coups d'ordinaire mesurés, ou elle ne porte pas plus loin que les sens, ou, pour le plus, elle ne touche que légèrement le dehors de l'âme.

Si elle prend courage, et si elle se déborde [2] quelquefois, ses efforts et ses torrents ne font que passer. Au lieu d'apporter de l'abondance avec eux, ils ne laissent après eux que de l'écume. Leur impétuosité est une lâcheté qui menace ; elle ressemble à la colère des personnes faibles, qui les remue sans toucher les autres. Ils n'emmènent que les pailles et les plumes, et s'écroulent au pied des arbres et des murailles, sans les ébranler...

La vraie éloquence est bien différente... Disons que c'est une éloquence d'affaires et de service [3], née au [4] commandement et à la souveraineté, tout efficace et toute pleine de force. Disons qu'elle agit, s'il se peut, par la parole, plus qu'elle ne parle ; qu'elle ne donne pas seulement à ses ouvrages un

1. *Charmes.* Incantations. Cf. p. 124, n. 4.
2. *Se déborde.* Vieilli, pour *déborde*.
3. *Une éloquence... de service.* Une éloquence pratique.
4. *Au.* Pour le. Cf. p. 12, n. 13.

visage, de la grâce et de la beauté, comme Phidias, mais un cœur, de la vie et du mouvement comme Dédale [1].

Elle ne s'amuse point à cueillir des fleurs et à les lier ensemble ; mais les fleurs naissent sous ses pas, aussi bien que sous les pas des déesses. En visant ailleurs, en faisant autre chose, en passant pays [2], elle les produit. Sa mine est d'une amazone plutôt que d'une coquette, et la négligence même a du mérite sur elle [3] et ne fait point de tort à sa dignité. Elle ne laisse pas toutefois de se parer, quand il est besoin [4], quoiqu'elle soit moins curieuse [5] de ses ornements que de ses armes, et qu'elle songe davantage à gagner l'âme pour toujours par une victoire entière qu'à la débaucher pour quelques heures par une légère satisfaction......

LE « DÉSERT » DE BALZAC

Monsieur,

Il fit hier un de ces beaux jours sans soleil que vous dites qui [6] ressemblent à cette belle aveugle dont Philippe second était amoureux [7]. En vérité je n'eus jamais tant de plaisir à m'entretenir moi-même; et, quoique je me promenasse dans une campagne toute nue et qui ne saurait servir à l'usage des hommes que pour être le champ d'une bataille, néanmoins l'ombre que le ciel faisait de tous côtés m'empêchait de désirer celle des grottes et des forêts, La paix était générale depuis la plus haute région de l'air jusque sur la face de la terre ; l'eau de la rivière [8] paraissait aussi plate que celle d'un lac ; et si, en pleine mer, un tel calme surprenait pour toujours les vaisseaux, ils ne pourraient jamais ni se sauver ni se perdre... Nous sommes ici en un petit rond tout couronné de montagnes où il reste encore quelques grains de cet

1. Illustre architecte et ingénieur dans la mythologie grecque.
2. *En passant pays.* Chemin faisant. Cf. p. 12, n. 3.
3. *Sur elle.* Dans son habillement et sa tenue.
4. *Quand il est besoin.* Cf. p. 16, n. 1.
5. *Curieuse.* Ce mot signifiait très souvent *soucieux, soigneux, qui s'intéresse à.* Ici, *soigneuse.*
6. *Que vous dites qui.* Cf. p. 112, n. 2.
7. Philippe II, roi d'Espagne, aima la princesse d'Eboli, qui n'avait qu'un œil.
8. La Charente.

or dont les premiers siècles [1] ont été faits. Certainement, quand le feu s'allume aux quatre coins de la France et qu'à cent pas d'ici la terre est toute couverte de troupes, les armées ennemies d'un commun consentement pardonnent toujours à notre village, et le printemps,qui commence les sièges et les autres entreprises de la guerre, et qui depuis douze ans a été moins attendu pour le changement de saisons que pour celui des affaires, ne nous fait jamais rien voir de nouveau que des violettes et des roses. Notre peuple ne se conserve dans son innocence ni par la crainte des lois ni par l'étude de la sagesse ; pour bien faire, il suit simplement la bonté de sa nature, et tire plus d'avantage de l'ignorance du vice que nous n'en avons de la connaissance de la vertu. De sorte qu'en ce royaume de demi-lieue [2] on ne sait tromper que les oiseaux et les bêtes, et le style du Palais [3] est une langue aussi inconnue que celle de l'Amérique ou de quelque autre nouveau monde qui s'est sauvé de l'avarice de Ferdinand et de l'ambition d'Isabelle. Les choses qui nuisent à la santé des hommes ou qui offensent leurs yeux en sont généralement bannies. Il ne s'y vit jamais de lézards ni de couleuvres ; et, de toutes les sortes de reptiles, nous ne connaissons que les melons et les fraises. Je ne veux pas vous faire le portrait d'une maison dont le dessin n'a pas été conduit selon les règles de l'architecture, et la matière [4] n'est pas si précieuse que le marbre et le porphyre. Je vous dirai seulement qu'à la porte il y a un bois où,en plein midi, il n'entre de jour que ce qu'il en faut pour n'être pas nuit [5] et pour empêcher que toutes les couleurs ne soient noires. Tellement que, de l'obscurité et de la lumière, il se fait un troisième temps qui peut être supporté des yeux des malades et cacher les défauts des femmes qui sont fardées. Les arbres y sont verts jusqu'à la racine, tant de leurs propres feuilles que de celles du lierre qui les embrasse, et, pour [6] le fruit qui leur manque, leurs branches sont chargées de tourtes et de faisans en toutes les saisons de l'année...

1. L'âge d'or.

2. *De demi-lieue.* D'une demi-lieue.

3. Le Palais de justice.

4. *Et la matière.* Dans l'usage moderne, il faudrait *et dont.*

5. *Pour n'être pas nuit.* Pour qu'il ne soit pas nuit. Cf. p. 54, n. 1.

6. *Pour.* En place de.

Je descends quelquefois dans cette vallée, qui est la plus secrète partie de mon désert, et qui jusques ici n'avait été connue de personne. C'est un pays à souhaiter et à peindre, que j'ai choisi pour vaquer à mes plus chères occupations et passer les plus douces heures de ma vie. L'eau et les arbres ne le laissent jamais manquer de frais et de vert [1]. Les cygnes, qui couvraient autrefois toute la rivière, se sont retirés en ce lieu de sûreté, et vivent dans un canal qui fait rêver les plus grands parleurs [2] aussitôt qu'ils s'en approchent, et au bord duquel je suis toujours heureux, soit que je sois joyeux, soit que je sois triste. Pour peu que je m'y arrête, il me semble que je retourne en ma première innocence. Mes désirs, mes craintes et mes espérances cessent tout d'un coup. Tous les mouvements de mon âme se relâchent, et je n'ai point de passions, ou, si j'en ai, je les gouverne comme des bêtes apprivoisées...

(*Lettre à M. de Lamotte-Aigron* [3], 4 sept. 1622).

UN PORTRAIT DE FEMME

Ma très chère sœur,

... Vous souvenez-vous de la femme de l'autre jour, qui n'estime, n'approuve ni excuse rien, et qui va faire part de son chagrin [4] aux meilleures et aux plus agréables compagnies ? Elle pique de quelque côté qu'on s'en approche. Tous ses abords sont rudes et difficiles, et mon frère n'a pas mauvaise raison de dire que, si l'homme que nous connaissons l'avait épousée, il ne naîtrait que des dents et des ongles de leur mariage. Il n'y a point moyen de vivre en paix avec cette farouche pudicité. Je n'en fais pas plus de cas que de celle des Furies, que les anciens poètes ont appelées vierges, ni ne m'étonne que les femmes de leur humeur n'aiment personne [5], puisqu'elles haïssent tout le monde.

1. *Vert.* Verdure. Cf. p. 41, n. 2.

2. Les absorbe dans une rêverie qui les rend muets.

3. Avocat au siège présidial d'Angoumois.

4. *Chagrin.* Ce mot, soit comme substantif, soit comme adjectif, exprime le mécontentement, la mauvaise humeur, le dépit.

5. *N'aiment personne.* Soient insensibles à l'amour.

Cette triste passion remplissant leur âme, il n'y reste point de place pour les autres passions plus douces et plus humaines. Elles fuient plutôt les plaisirs par aversion et par dégoût que par jugement et raison. Elles sont si continuellement occupées à se fâcher, qu'elles n'ont point le loisir de se réjouir. Pourvu qu'elles soient chastes, elles pensent avoir droit d'être malfaisantes. Elles croient que de n'avoir pas un vice, ce soit [1] avoir toutes les vertus, et qu'avec un peu de bonne renommée qu'elles portent à leurs maris, il leur soit permis de les mettre sous le joug et de braver tout le genre humain. J'avoue que la perte de l'honneur est le dernier malheur qui puisse arriver à une femme, et que, l'ayant perdu, elle n'a plus rien à conserver dans le monde ; mais il ne s'ensuit pas que de l'avoir conservé, ce soit avoir fait une action héroïque, et je ne l'admire pas pour ne vouloir pas être malheureuse ni déshonorée. Je n'ai point ouï dire qu'on doive louer une personne de ce qu'elle n'est pas tombée dans le feu ou qu'elle a évité un précipice. On condamne la mémoire de ceux qui se tuent, mais on ne décerne point de récompense à ceux qui ne se tuent pas. Et ainsi une femme qui se glorifie d'être chaste, se glorifie de n'être pas morte et d'avoir une qualité sans laquelle elle n'a plus de rang dans le monde et n'y demeure que pour assister au supplice de son nom et voir l'infamie de sa mémoire... Une honnête femme réforme le monde par l'exemple de sa vie et non pas par la violence de son esprit. Elle ne doit déclarer la guerre à personne, non pas même [2] aux indiscrets et aux insolents. Et, s'il sort de leur bouche en sa présence quelque parole licencieuse, ou en n'y apportant point d'attention, ou en changeant de discours, ou en l'adressant [3] à d'autres, ou en jetant sur eux un rayon de modestie qui les couvre de confusion et les pénètre jusqu'à l'âme, elle les châtie sans les offenser.

(*Lettre à Mme de Campagnol*, 10 juillet 1635).

1. *Ce soit*. Le subjonctif au lieu de l'indicatif. Cf. p. 97, n. 1.

2. *Non pas même*. Vieilli; nous disons *pas même*.

3. *En l'adressant*. Le discours. Cf. p. 83, n. 8.

———

SUR LE *CID*

... Ce n'est pas à moi à connaître du différend qui est entre vous et M. Corneille, et à mon ordinaire je doute plus volontiers que je ne résous. Bien vous dirai-je [1] qu'il me semble que vous l'attaquez avec force et adresse, et qu'il y a du bon sens, de la subtilité et de la galanterie même en la plupart des objections que vous lui faites [2]. Considérez néanmoins, Monsieur, que toute la France entre en cause avec lui... De sorte que, quand vos arguments seraient invincibles, et que votre adversaire même y acquiescerait, il aurait de quoi se consoler glorieusement de la perte de son procès et vous pourrait dire que d'avoir satisfait tout un royaume est quelque chose de plus grand et de meilleur que d'avoir fait une pièce régulière...Il y a des beautés parfaites qui sont effacées par d'autres beautés qui ont plus d'agrément et moins de perfection. Et, parce que l'acquis n'est pas si noble que le naturel, ni le travail des hommes si estimable que les dons du ciel, on vous pourrait encore dire que savoir l'art de plaire ne vaut pas tant que savoir plaire sans art.

S'il est vrai que la satisfaction du spectateur soit la fin que se proposent les spectacles, et que les maîtres mêmes du métier aient quelquefois appelé de César au peuple, le *Cid* du poète français ayant plu, ne serait-il point vrai qu'il a obtenu la fin [3] de la représentation, et qu'il est arrivé à son but, encore que ce ne soit pas par le chemin d'Aristote ni par les adresses [4] de sa poétique ?

Mais vous dites qu'il a ébloui les yeux du monde, et vous l'accusez de charme [5] et d'enchantement. Je connais beaucoup de gens qui feraient vanité d'une telle accusation...

(*Lettre à M. de Scudéry*, 27 *août* 1637) [6].

1. *Bien vous dirai-je.* Je vous dirai bien. — Cf. p. 34, n. 1.
2. Scudéry, auquel cette lettre est adressée, avait écrit des *Observations sur le Cid.*
3. *La fin de la représentation.* Ce qui est l'objet même d'une pièce.
4. *Adresses.* Voies (c'est le premier sens du mot), et, par suite, *procédés.*
5. *Charme.* Incantation. Cf. p. 124. n. 4.
6. Cf. p. 169 sqq, les *Sentiments de l'Académie sur le Cid.*

SUR *CINNA*

Monsieur,

J'ai senti un notable soulagement depuis l'arrivée de votre paquet, et je crie miracle dès le commencement de ma lettre. Votre Cinna guérit les malades, il fait que les paralytiques battent des mains, il rend la parole à un muet, ce serait trop peu de dire à un enrhumé. En effet, j'avais perdu la parole avec la voix ; et, puisque je les recouvre l'une et l'autre par votre moyen[1], il est bien juste que je les emploie toutes deux à votre gloire, et à dire sans cesse : « La belle chose ! » Vous avez peur néanmoins d'être de ceux qui sont accablés par la majesté des sujets qu'ils traitent, et ne pensez pas avoir apporté assez de force pour soutenir la grandeur romaine. Quoique cette modestie me plaise, elle ne me persuade pas, et je m'y oppose pour l'intérêt de la vérité. Vous êtes trop subtil examinateur d'une composition universellement approuvée ; et, s'il était vrai qu'en quelque une de ses parties vous eussiez senti quelque faiblesse, ce serait un secret entre vos muses et vous ; car je vous assure que personne ne l'a reconnue. La faiblesse serait de notre expression [2], et non pas de votre pensée : elle viendrait du défaut des instruments, et non pas de la faute de l'ouvrier ; il faudrait en accuser l'incapacité de notre langue.

Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle peut être à Paris, et ne l'avez point brisée en la remuant [3]. Ce n'est point une Rome de Cassiodore, et aussi déchirée qu'elle était au siècle de Théodoric : c'est une Rome de Tite-Live, et aussi pompeuse qu'elle était au temps des premiers Césars. Vous avez même trouvé ce qu'elle avait perdu dans les ruines de la république, cette noble et magnifique fierté ; et il se voit bien quelques passables traducteurs de ses paroles et de ses locutions, mais vous êtes le vrai et le fidèle interprète de son esprit et de son courage [4]. Je dis plus, Monsieur, vous êtes souvent son pé-

1. *Par votre moyen*. Par votre intermédiaire, grâce à vous.

2. *Serait de notre expression*. Serait celle de notre expression.

3. *En la remuant*. Au sens propre du mot ; en la changeant de place.

4. *Courage*. Cœur. Cf. p. 12, n. 14.

dagogue et l'avertissez de la bienséance quand elle ne s'en souvient pas. Vous êtes le réformateur du vieux temps, s'il a besoin d'embellissement ou d'appui [1]. Aux endroits où Rome est de brique, vous la rebâtissez de marbre [2] ; quand vous trouvez du vide, vous le remplissez d'un [3] chef-d'œuvre ; et je prends garde que ce que vous prêtez à l'histoire est toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle.

La femme d'Horace et la maîtresse de Cinna, qui sont vos deux véritables enfantements et les deux pures créatures de votre esprit [4], ne font-elles pas aussi les principaux ornements de votre poème ? Et qu'est-ce que la saine antiquité a produit de vigoureux et de ferme dans le sexe faible, qui soit comparable à ces nouvelles héroïnes que vous avez mises au monde, à ces Romaines de votre façon ? Je ne m'ennuie point, depuis quinze jours, de considérer celle que j'ai reçue la dernière. Je l'ai fait admirer à tous les habiles [5] de notre province ; nos orateurs [6] et nos poètes en [7] disent merveilles. Mais un docteur de mes voisins, qui se met d'ordinaire sur le haut style [8], en parle certes d'une étrange sorte ; et il n'y a point de mal que vous sachiez jusques où vous avez porté son esprit. Il se contentait le premier jour de dire que votre Emilie était la rivale de Caton et de Brutus dans la passion de la liberté. A cette heure, il va bien plus loin. Tantôt il la nomme la possédée du démon [9] de la république, et quelquefois la belle, la raisonnable, la sainte et l'adorable furie. Voilà d'étranges paroles sur le sujet de votre Romaine ; mais elles ne sont pas sans fondement. Elle inspire en effet toute la conjuration et donne chaleur [10] au parti par le feu qu'elle jette dans l'âme du chef. Elle entreprend, en se vengeant, de venger toute la terre ; elle veut sacrifier à son père une victime qui serait trop grande pour Jupiter même. C'est à mon gré, une personne si excellente, que je

1. *Appui.* Soutien.
2. Allusion à un mot d'Auguste.
3. *D'un.* Par un. Cf. p. 11, n. 2.
4. Ces deux personnages sont en effet de l'invention de Corneille.
5. *Habiles.* Connaisseurs. — Adjectif employé substantivement. Cf. p. 44, n. 2.
6. *Orateurs.* Prosateurs.
7. *En.* Cf. p. 30, n. 6.
8. *Se met sur le haut style.* Cf. *se mettre sur son quant à soi, sur la cérémonie, etc.*
9. *Démon.* Génie. Cf. p. 29, n. 6. Ce génie a ici quelque chose de démoniaque.
10. *Donne chaleur.* Cf. p. 12, n. 3.

pense dire peu à son avantage, de dire que vous êtes beaucoup plus heureux en votre race, que Pompée n'a été en la sienne, et que votre fille Emilie vaut sans comparaison davantage que Cinna, son petit-fils. Si celui-ci même a plus de vertu que n'a cru Sénèque [1], c'est pour être tombé [2] entre vos mains, et à cause que [3] vous avez pris soin de lui. Il vous est obligé de son mérite [4], comme à Auguste de sa dignité. L'empereur le fit consul, et vous l'avez fait honnête homme [5]; mais vous l'avez pu faire [6] par les lois d'un art qui orne la vérité, qui permet de favoriser en imitant [7], qui quelquefois se propose le semblable et quelquefois le meilleur. Je ne veux pas commencer une dissertation, je veux finir ma lettre, et conclure par les protestations ordinaires, mais très sincères et très véritables, que je suis, etc.

(*Lettre à Corneille*, 17 janvier 1643.)

1. C'est à Sénèque que Corneille avait emprunté le sujet de *Cinna*.
2. *Pour être tombé*. Parce qu'il est tombé.
3. *A cause que*. Cf. p. 112, n. 1.
4. *Il vous est obligé de*. Il vous doit.
5. *Honnête hommme*. Dans le sens archaïque. Cf. p. 118, n. 3.
6. *Vous l'avez pu faire*. Vous pouviez faire ainsi, vous en aviez le droit.
7. *Favoriser en imitant*. Cf. la suite. *Le semblable* se rapporte à *en imitant* et *le meilleur* (comparatif = ce qui est meilleur) à *favoriser*.

ACADÉMIE FRANÇAISE

LE " PROJET DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE "

M. Faret fut chargé de faire un discours qui contient comme le projet de l'Académie...

Ce projet était... plein de plusieurs beaux raisonnements, et qui se réduisaient à peu près à ces chefs [1] : « Que de tout temps le pays que nous habitons avait porté [2] de très vaillants hommes ; mais que leur valeur était demeurée sans réputation au prix de celle des Romains et des Grecs, parce qu'ils n'avaient pas possédé l'art de la rendre illustre par leurs écrits ; qu'aujourd'hui pourtant, les Grecs et les Romains ayant été rendus esclaves des autres nations, et leurs langues mêmes, si riches et si agréables, étant comptées entre les choses mortes, il se rencontrait heureusement pour la France que non seulement nous étions demeurés en possession de la valeur de nos ancêtres, mais encore en état de faire revivre l'Eloquence, qui semblait être ensevelie avec ceux qui en avaient été les inventeurs et les maitres ; qu'après les grandes et mémorables actions du Roi, c'était une très heureuse rencontre qu'il se trouvât aujourd'hui parmi ses sujets tant d'hommes capables de faire lire avec plaisir ce que nous avions vu exécuter avec étonnement [3] ; qu'aussi n'était-ce pas une des moindres pensées de ce grand Cardinal, son premier ministre, que d'embrasser, comme il faisait, la protection des belles lettres, si nécessaires pour le bien et pour la gloire des Etats, et de les faire fleurir par sa faveur et par son approbation ; qu'il semblait ne manquer plus rien à la félicité du royaume que de tirer du nombre des langues barbares cette langue que nous parlons, et que tous nos voisins parleraient bientôt si nos conquêtes continuaient comme elles avaient commencé ; que, pour un si beau dessein, il avait trouvé à propos d'assembler un certain nombre de

1. *Chefs.* Points capitaux.
2. *Porté.* Produit.
3. *Etonnement.* Vive admiration. Cf. p. 25, n. 10.

personnes capables de seconder ses intentions ; que ces conférences étaient un des plus assurés moyens pour en venir à bout ; que notre langue, plus parfaite déjà que pas une des autres vivantes, pourrait bien enfin succéder à la Latine comme la Latine à la Grecque, si on prenait plus de soin qu'on n'avait fait jusqu'ici de l'élocution, qui n'était pas à la vérité toute l'éloquence, mais qui en faisait une fort bonne et fort considérable partie. »

Après cela il était ajouté : « Que pour l'ordre, la police et les lois de cette Assemblée, on a trouvé à propos de les réduire en un Statut à part, et de ne traiter en cet endroit que deux choses qui eussent été trop contraintes et trop gênées par la brièveté qu'affecte le style des lois : la première, des qualités que devaient avoir ceux à qui on confiait cet emploi ; et la seconde, quelles seraient leurs fonctions et quelles matières ils auraient à traiter.

« Pour la première, qu'il ne suffirait pas d'avoir une grande et profonde connaissance des sciences, ni une facilité de parler agréablement en conversation, ni une imagination vive et prompte, capable de beaucoup inventer ; mais qu'il fallait comme un génie particulier, et une lumière naturelle capable de juger de ce qu'il y avait de plus fin et de plus caché dans l'Eloquence ; qu'il fallait enfin comme un mélange de toutes ces autres qualités en un tempérament égal [1], assujetties sous la loi de l'entendement et sous un jugement solide.

« Quant à leurs fonctions, qui étaient la seconde chose dont on avait promis de traiter : qu'elles seraient de nettoyer la langue des ordures qu'elle avait contractées ou dans la bouche du peuple ou dans la foule du Palais [2] et dans les impuretés de la chicane, ou par les mauvais usages des courtisans ignorants, ou par l'abus de ceux qui la corrompent en l'écrivant et de ceux qui disent bien dans les chaires ce qu'il faut dire, mais autrement qu'il ne faut ; que pour cet effet il serait bon d'établir un usage certain des mots ; qu'il s'en trouverait peu à retrancher de ceux dont on se servait aujourd'hui, pourvu qu'on les rapportât à un des trois genres d'écrire auxquels ils se pouvaient appliquer ; que ceux qui ne vaudraient rien,

1. *En un tempérament égal.* Dans d'égales proportions.

2. Le Palais de justice.

par exemple, dans le style sublime, seraient soufferts dans le médiocre [1] et approuvés dans le plus bas et dans le comique ; qu'un des moyens dont les Académiciens se serviraient pour parvenir à la perfection serait l'examen et la correction de leurs propres ouvrages ; qu'on examinerait sérieusement le sujet et la manière de le traiter, les arguments, le style, le nombre [2] et chaque mot en particulier ; qu'après de si exactes observations on laisserait faire ceux qui voudraient prendre la peine d'y ajouter les leurs, peut-être avec un succès [3] aussi ridicule que ceux qui pensaient avoir remarqué des taches dans le soleil...

(PELLISSON, *Histoire de l'Académie française.*)

LETTRES PATENTES POUR LA FONDATION DE L'ACADÉMIE

Je crois que vous me saurez bon gré de les avoir ici insérées au long, puisqu'elles servent de fondement à tout le reste et que d'ailleurs elles sont conçues en termes fort purs et fort élégants, qui, sans s'écarter des clauses [4] et des façons de parler ordinaires de la Chancellerie, sentent néanmoins la politesse [5] de l'Académie et de la Cour [6].

LOUIS, par la grâce de Dieu Roi de France et de Navarre, à tous, présents et à venir, SALUT.

Aussitôt que Dieu Nous eut appelé à la conduite de cet Etat, Nous eûmes pour but non seulement de remédier aux désordres que les guerres civiles, dont il a été si longtemps affligé, y avaient introduits, mais aussi de l'enrichir de tous les ornements convenables à la plus illustre et la plus ancienne de toutes les Monarchies qui soient aujourd'hui dans le monde. Et, quoique Nous ayons travaillé sans cesse à l'exécution de ce dessein, il Nous a été impossible jusqu'ici d'en voir l'entier accomplissement. Les mouvements excités si souvent dans la plupart de nos provinces et l'assistance que Nous

1. *Le médiocre*. Le style moyen, tempéré. *Médiocre* s'employait au sens de *qui tient le milieu*.

2. *Le nombre*. L'harmonie.

3. *Succès*. Le mot signifiait la manière, bonne ou mauvaise, dont une chose *succédait*.

4. *Clauses*. Formules, formes.

5. *Politesse*. Cf. p. 104, n. 1.

6. Les lettres patentes avaient été rédigées par Conrart.

avons été obligé de donner à plusieurs de nos Alliés Nous ont diverti [1] de toute autre pensée que de celle de la paix, et Nous ont empêché de jouir du repos que Nous procurions aux autres.

Mais, comme toutes nos intentions ont été justes, elles ont eu aussi des succès heureux. Ceux de nos voisins qui étaient oppressés [2] par leurs ennemis vivent maintenant en assurance [3] sous notre protection ; la tranquillité publique fait oublier à nos sujets toutes les misères passées, et la confusion a cédé enfin au bon ordre que Nous avons fait revivre parmi eux en rétablissant le commerce, en faisant observer exactement la discipline militaire dans nos armées, en réglant nos finances et en réformant le luxe.

Chacun sait la part que notre très cher et très amé [4] cousin le Cardinal Duc de Richelieu a eue en toutes ces choses, et Nous croirions faire tort à la suffisance [5] et à la fidélité qu'il Nous a fait paraître en toutes nos affaires depuis que Nous l'avons choisi pour notre principal Ministre, si, en ce qui Nous reste à faire pour la gloire et pour l'embellissement de la France, Nous ne suivions ses avis et ne commettions à ses soins la disposition et la direction des choses qui s'y trouveront nécessaires.

C'est pourquoi, lui ayant fait connaitre [6] notre intention, il Nous a représenté qu'une des plus glorieuses marques de la félicité d'un Etat était que les Sciences et les Arts y fleurissent et que les Lettres y fussent en honneur aussi bien que les Armes, puisqu'elles sont un des principaux instruments de la vertu ; qu'après avoir fait tant d'exploits mémorables, Nous n'avions plus qu'à ajouter des choses agréables aux nécessaires, et l'ornement à l'utilité, et qu'il jugeait que Nous ne pouvions mieux commencer que par le plus noble de tous les arts, qui est l'Eloquence ; que la langue française, qui jusques à présent n'a que trop ressenti la négligence de ceux qui l'eussent pu rendre la plus parfaite des modernes, est plus capable que

1. *Diverti*. Détourné. Cf. p. 56, n. 4.
2. *Oppressés*. Opprimés. Cf. p. 23, n. 12.
3. *Assurance*. Sécurité.
4. *Amé*. Ne s'employait guère, même à cette époque, que dans la langue de la chancellerie.
5. *Suffisance*. Capacité.
6. *Lui ayant fait connaître*. Construction libre du participe. Cf. p. 31, n. 9.

jamais de la devenir, vu le nombre de personnes qui ont une connaissance particulière des avantages qu'elle possède et de ceux qui s'y peuvent encore ajouter ; que, pour établir des règles certaines, il avait ordonné [1] une Assemblée, dont les propositions l'avaient satisfait : si bien que, pour les exécuter et pour rendre le langage français non seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences, il ne serait besoin que de continuer ces conférences, ce qui se pourrait faire avec beaucoup de fruit, s'il Nous plaisait de les autoriser [2], de permettre qu'il fût fait des Règlements et des Statuts pour la police qui doit y être gardée, et de gratifier ceux dont elles seront composées de quelques témoignages honorables de notre bienveillance :

A CES CAUSES [3], ayant égard à l'utilité que nos sujets peuvent recevoir des dites conférences et inclinant à la prière de notre dit cousin, Nous avons, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, permis, approuvé et autorisé, permettons, approuvons et autorisons par ces présentes, signées de notre main, les dites assemblées et conférences ; voulons qu'elles se continuent désormais en notre bonne ville de Paris sous le nom de l'ACADÉMIE FRANÇAISE ...

Signé, LOUIS. Et sur le repli : Par le Roi, DE LOMÉNIE. Et scellées du grand sceau de cire verte, sur lacs [4] de soie rouge et verte.

(*Ibid.*)

STATUTS ET RÈGLEMENTS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PREMIÈREMENT.— Personne ne sera reçu dans l'Académie qui ne soit agréable à Mgr le Protecteur, et qui ne soit de bonnes mœurs, de bonne réputation, de bon esprit, et propre aux fonctions académiques.

2.— L'Académie aura un sceau, duquel seront scellés en cire bleue tous les actes qui s'expédieront par son ordre...

1. *Ordonné.* Organisé.
2. *Autoriser.* Patronner.
3. *A ces causes.* Pour ces raisons. Langue de la chancellerie.
4. *Lacs.* Cordons pour nouer.

3.— Il y aura trois Officiers : Un Directeur, un Chancelier et un Secrétaire, dont les deux premiers seront élus de deux mois en deux mois, et l'autre [1] ne changera point.

5.— En l'absence du Directeur, le Chancelier présidera en toutes les assemblées, tant ordinaires qu'extraordinaires, et, en l'absence du Chancelier, le Secrétaire.

6.— Le Chancelier aura en sa garde les sceaux de l'Académie pour en sceller tous les actes qui s'expédieront.

13.— Si un des Académiciens fait quelque acte indigne d'un homme d'honneur, il sera interdit ou destitué, selon l'importance de la faute [2].

20.— Ceux qui ne seront pas de l'Académie ne pourront être admis dans les Assemblées ordinaires ni extraordinaires pour quelque cause ou prétexte que ce soit [3].

21.— Il n'y sera mis en délibération aucune matière concernant la religion ; et néanmoins, pource qu'il [4] est impossible qu'il ne se rencontre dans les ouvrages qui seront examinés quelque proposition qui regarde ce sujet, comme le plus noble exercice de l'éloquence et le plus utile entretien de l'esprit, il ne sera rien prononcé [5] sur les maximes de cette qualité [6], l'Académie soumettant toujours aux lois de l'Eglise, en ce qui touche les choses saintes, les avis et les approbations qu'elle donne pour les termes et la forme des ouvrages seulement.

22.— Les matières politiques ou morales ne seront traitées dans l'Académie que conformément à l'autorité du Prince, à l'état du gouvernement et aux lois du royaume.

24.— La principale fonction de l'Académie sera de travailler avec tout le soin et toute la diligence possible à donner des règles certaines à notre langue, et à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences.

1. Le secrétaire *perpétuel.*
2. C'est ainsi que l'Académie exclut Furetière, accusé de préparer un dictionnaire de la langue française en s'appropriant les recherches et les travaux communs (1685), puis, trente ans plus tard, l'abbé de Saint-Pierre, qui avait mal parlé de Louis XIV.
3. Cf. le morceau suivant, p. 149.
4. *Pour ce que.* Cf. p. 37, n. 2.
5. *Il ne sera rien prononcé.* L'Académie ne se prononcera pas, s'abstiendra de rien approuver ou improuver.
6. *De cette qualité.* De cette nature, de ce genre.

25.—Les meilleurs auteurs de la langue française seront distribués aux Académiciens pour observer tant les dictions [1] que les phrases [2] qui peuvent servir de règles générales et en faire rapport [3] à la Compagnie qui jugera de leur travail et s'en servira aux occasions.

26.— Il sera composé un Dictionnaire, une Grammaire, une Rhétorique et une Poétique sur les observations de l'Académie.

27.— Chaque jour d'assemblée ordinaire, un des Académiciens, selon l'ordre du tableau, fera un discours en prose, dont le récit par cœur ou la lecture à son choix durera un quart d'heure ou une demi-heure au plus, sur tel sujet qu'il voudra prendre, et ne se commencera [4] qu'à trois heures [5]...

34.— Les remarques des fautes d'un ouvrage se feront avec modestie [6] et civilité, et la correction en sera soufferte de la même sorte.

43.— Les règles générales qui seront faites par l'Académie touchant le langage seront suivies par tous ceux de la Compagnie qui écriront tant en prose qu'en vers.

44.— Ils suivront aussi les règles qui seront faites pour l'orthographe.

45.— L'Académie ne jugera que des ouvrages de ceux dont elle est composée; et, si elle se trouve obligée par quelque considération d'en examiner d'autres [7], elle donnera seulement ses avis sans en faire aucune censure et sans en donner aussi [8] d'approbation.

46.— S'il arrive que l'on fasse quelques écrits contre l'Académie [9], aucun des Académiciens n'entreprendra d'y répondre ou de rien publier pour sa défense sans en avoir charge ex-

1. *Dictions.* Termes. Cf. p, 113, n. 9. Il s'agit ici du vocabulaire.
2. *Phrases.* Constructions. Cf. p. 55, n. 12. Il s'agit de la syntaxe.
3. *Faire rapport.* Cf. p. 12, n. 3.
4. *Ne se commencera.* Ne sera commencé.
5. Parmi ces discours, citons celui de Godeau *Contre l'éloquence*, celui de Gombauld sur le *Je ne sais quoi*, celui de Racan *Contre les sciences*, celui de Desmarets sur *l'Amour des Esprits*.
6. *Modestie.* Modération.
7. Corneille n'était pas encore académicien lorsque parurent les *Sentiments de l'Académie sur le Cid.*
8. *Aussi.* Non plus. Cf. p. 11, n. 50.
9. On ne manqua pas d'en faire. Citons la *Comédie des Académistes* par Saint-Evremond et la *Requête des Dictionnaires* par Ménage.

presse de la Compagnie assemblée au nombre de vingt pour le moins.

. . . .

Signé : le Cardinal DE RICHELIEU.

Et scellé des armes.

PUBLICITÉ DES SÉANCES LES JOURS DE RÉCEPTION

Le jour de ma réception, je fis une harangue dont la Compagnie témoigna être très satisfaite, et j'eus lieu de croire que ses louanges étaient sincères. Je leur[1] dis alors que, mon discours leur ayant fait plaisir, il aurait fait plaisir à toute la terre, si elle avait pu m'entendre ; qu'il me semblait qu'il ne serait pas mal à propos que l'Académie ouvrît ses portes aux jours de réception et qu'elle se fît voir dans ces sortes de cérémonies lorsqu'elle est parée, de même qu'il est très bon qu'elle les ferme lorsqu'elle travaille à son Dictionnaire, parce que le public n'est pas capable de connaître les beautés de ce travail, qu'on ne peut faire sans disputes[2] et même quelquefois sans chaleur. Ce que je dis parut raisonnable, et d'ailleurs la plupart s'imaginèrent que cette pensée m'avait été inspirée par M. Colbert. Ainsi tout le monde s'y rangea et l'approuva d'une voix commune...

Le premier qui fut reçu après moi fut M. l'abbé Fléchier, évêque de Nîmes[3]. Il y eut une foule de monde et de beau monde à sa réception, et le public témoigna une extrême joie de ce nouvel établissement[4].

On peut dire que l'Académie changea de face à ce moment ; de peu connue qu'elle était, elle devint si célèbre, qu'elle faisait le sujet des conversations ordinaires.

(*Mémoires de Ch. Perrault.*)

1. *Leur.* Aux Académiciens. Syllepse.
2. *Disputes.* Discussions. Cf. p. 75, n. 8.
3. Fléchier entra à l'Académie en 1673.
4. *Etablissement.* Règlement. — « Ainsi ces discours, qui devinrent plus châtiés, plus académiques, et qui firent un genre à part du moment qu'ils se prononcèrent en public, sont une des nouveautés qu'on doit à Perrault, et une de ces nouveautés qui sont assez dans les mœurs françaises pour avoir gardé de leur attrait. » (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. V).

PATRU

LA REINE DE SUÈDE A L'ACADÉMIE [1]

... Il faut que je t'entretienne de la visite que la reine de Suède a faite à l'Académie il y eut lundi dernier quinze jours. Tu sauras donc qu'on ne fut averti que vers les huit à neuf heures du matin du dessein de cette princesse, tellement [2] que quelques-uns de nos Messieurs n'en purent avoir l'avis. Tu sais la grande salle qui est à main gauche de l'escalier, en entrant [3]. Au bout de cette salle il y en a une autre qui est grande encore, mais non pas tant que la première; ce fut là qu'on la reçut. J'arrivai en ce lieu vers les quatre heures. J'y trouvai M. le Chancelier, qui parlait avec M. de Toulouse et M. de Meaux [4]. J'y trouvai aussi sept ou huit de ces Messieurs. A quelque temps de là les autres arrivèrent, et nous étions quinze ou seize en tout. Car M. du Ryer [5] ne put en être averti ; M. Giry [6] en fut averti trop tard, et était sorti quand l'avis lui fut apporté ; MM. Chapelain et Conrart étaient indisposés. M. de Gombauld [7] y vint sans être averti ; mais, aussitôt qu'il sut le dessein de la princesse, il s'en alla : car tu sauras qu'il est en colère contre elle, de ce qu'ayant fait [8] quelques vers où il a loué le grand Gustave [9] elle ne lui a point écrit, elle qui, comme tu sais, a écrit à cent impertinents. Le bonhomme [10], que tu connais, se fâche de cela tout de bon, quoiqu'il soit vrai qu'elle ait demandé de ses

1. Patru fut en son temps un habile ouvrier de style, et nous devons respecter chez lui, comme dit Sainte-Beuve, « les soins innocents et les scrupules qui préparaient la plus noble des langues ». Mais ses harangues et ses plaidoyers ne sont guère lisibles aujourd'hui. Mieux valait citer ici une de ses lettres, celle où il raconte la visite de Christine à l'Académie Française.

2. *Tellement*. De telle façon. Très fréquent au XVII[e] siècle.

3. L'Académie tenait alors ses séances chez le chancelier Séguier, son protecteur.

4. L'archevêque de Toulouse et l'évêque de Meaux.

5. Poète dramatique.

6. Traducteur de Tertullien et de Saint-Ambroise.

7. Poète, goûté surtout pour ses sonnets. Cf. sa pièce sur l'Amarante, p. 106.

8. *Ayant fait*. Construction libre du participe. Cf. p. 31, n. 9.

9. Gustave-Adolphe, père de Christine.

10. *Le bonhomme*. Cf. p. 55, n. 4.

nouvelles plusieurs fois à ses deux voyages à Paris. J'aurais bien plus de sujet de m'en [1] plaindre : mais quand rois, reines, princes et princesses ne me feront que de ces maux-là, je ne m'en plaindrai pas.

Mais pour revenir à notre sujet, la salle où on reçut la princesse est fort belle. Il y avait au milieu une table tirée des deux bouts, couverte d'un tapis de velours bleu, avec une grande crépine d'or et d'argent. Au bout d'en haut, il y avait un fauteuil de velours noir, avec un clinquant [2] d'or large de quatre doigts, et, tout autour de la table, des chaises à dos de tapisserie. M. le Chancelier oublia à [3] faire mettre dans cette salle le portrait de la princesse, qu'elle a donné à la Compagnie ; car, à mon avis, cela ne se devait point oublier [4]. Sur les cinq heures, un valet de pied de la princesse vint savoir si la Compagnie était assemblée. A un moment de là, un autre valet de pied, mais du Roi, vint dire à M. le Chancelier que la Reine de Suède était au bout de la rue, et presque aussitôt on vit son carrosse entrer dans la cour. M. le Chancelier, suivi de la Compagnie, l'alla recevoir au carrosse. Mais, comme il y avait grand monde dans la première salle, et même dans la cour, qui voulait voir la princesse, je ne passai point le milieu de la première salle, à cause de la presse, et il n'y en eut que deux ou trois d'entre nous qui purent suivre : tellement [5] que je ne te puis dire certainement ce qui se passa à cet abord. On m'a dit que M. le Chancelier lui fit seulement un compliment à l'ordinaire [6]. Ensuite elle passa à travers la première salle, M. le Chancelier à son côté, suivis de Mme de Brégy, de son capitaine des gardes, de M. Bourdelot [7] et d'un autre homme que je ne connais point.

D'abord qu' [8] elle fut entrée dans le lieu où on devait la recevoir, elle s'approcha du feu et parla à M. le Chancelier assez bas ; puis elle demanda pourquoi M. Ménage [9] n'était pas là ; et sur ce qu'on lui dit qu'il n'était pas de la Compagnie, elle demanda pourquoi il n'en était pas. M. de Bois-

1. *En.* Cf. p. 30, n. 6.
2. *Clinquant.* Lamelle.
3. *Oublia à.* Cf. p. 18, n. 1
4. *Car... oublier.* Cela ne peut s'expliquer que comme un oubli ; et, par suite, on ne devait pas y manquer.
5. *Tellement.* Cf. p. 150, n. 2.
6. *A l'ordinaire.* Sans aucun apparat exceptionnel.
7. Ancien favori de Christine
8. *D'abord que.* Dès que.
9. Ménage avait composé une églogue en l'honneur de Christine.

robert lui répondit, ce me semble, qu'il méritait fort d'en être, mais qu'il s'en était rendu indigne [1]. Ensuite elle parla bas à M. le Chancelier et lui demanda, à ce qu'on apprit depuis, de quelle sorte nous serions devant elle, ou assis, ou debout. M. le Chancelier appela M. de la Ménardière [2], qui sur cette proposition dit que, du temps de Ronsard, il se tint une assemblée de gens de lettres et de beaux esprits de ce temps-là à Saint-Victor [3], où Charles IX alla plusieurs fois, et que tout le monde était assis devant lui. Il n'ajouta pas qu'on était couvert, si ce n'est lorsqu'on parlait directement au Roi ; mais on dit que cela est ainsi, et je ne suis pas encore éclairci de [4] cette histoire. Aussitôt la princesse alla parler à M. Bourdelot, et en passant dit à Mme de Brégy qu'elle croyait qu'il fallait qu'elle sortît. M. de Boisrobert dit que Mme de Brégy, ayant l'honneur d'être de la Compagnie de la princesse et ayant l'esprit qu'elle a, méritait bien d'y [5] assister. Aussitôt que la princesse eut dit [6] à M. Bourdelot, elle s'alla brusquement, à son ordinaire, asseoir dans son fauteuil ; et au même instant, sans qu'on nous l'ordonnât, nous nous assîmes : et la princesse, voyant qu'on était un peu éloigné de la table, nous dit que nous pouvions nous en approcher. On s'en approcha un peu ; mais on ne joignit pas la table [7] comme si on eût été là pour banqueter.

J'oubliais à [8] te dire que le bonhomme [9] de Priézac [10], aussitôt qu'il sut que la reine délibérait si nous serions debout, s'en vint à moi comme à un grand frondeur et me dit ce qui se passait, et, en me demandant ce que j'étais résolu de [11] faire, ajouta que sa résolution était de sortir, si elle voulait qu'on fût debout devant elle. Je lui promis que je le suivrais, et que, s'il ne marchait [12] devant moi, je passerais le pre-

1. En faisant sa *Requête des Dictionnaires*, où les Dictionnaires alors usités prenaient l'Académie à partie.
2. Critique et poète.
3. Faubourg de Paris. C'est dans la maison de Baïf qu'on se réunissait.
4. *Eclairci de.* Proprement, *éclairé sur.* Construction du temps.
5. *Y.* A la séance. Mais le mot n'est pas exprimé dans la phrase qui précède.
6. *Eut dit.* Eut parlé, eut dit ce qu'elle avait à dire.
7. *On ne joignit pas la table.* On ne s'en approcha pas au point de la toucher.
8. *J'oubliais à.* Cf. p. 18, n. 1.
9. *Le bonhomme.* Cf. p. 55, n. 4.
10. Professeur de droit, puis conseiller d'Etat, auteur des *Discours politiques composés sur la politique d'Aristote.*
11. *De.* A. Cf. p. 18, n. 1.
12. *S'il ne marchait.* S'il ne marchait pas. Cf. p. 18, n. 3.

mier. Or, il était entré force honnêtes gens [1] dans le lieu : il y avait presque tous les officiers du sceau, grands audienciers et autres, plusieurs secrétaires du Roi, quelques conseillers et maîtres des requêtes. Tous ces gens-là étaient debout dernière nous, et même un peu éloignés de nous. M. le Chancelier était à la gauche de la Reine, mais du côté du feu ; vis-à-vis de lui, au côté droit de la princesse, mais du côté de la porte, le directeur, qui est M. de la Chambre [2], ensuite M. de Boisrobert, moi, M. Pellisson, M. Cotin, M. l'abbé Tallemant [3], et ainsi ensuite [4]. M. de Mézeray [5] était au bas bout de la table, vis-à-vis de la princesse, avec l'écritoire, le papier, le cahier et le portefeuille de la Compagnie ; et cela comme représentant le secrétaire. Le tour des chaises où nous étions assis passait derrière lui. Nous étions tous découverts, et M. le Chancelier comme nous. Après que nous eûmes pris nos places, le directeur se leva, et nous avec lui. M. le Chancelier demeura assis. Le directeur fit son compliment, mais si bas, que personne ne l'entendit : car il était tout courbé, et il n' y avait que la princesse et M. le Chancelier au plus qui pussent l'entendre. Je ne doute point que le directeur ne dît de fort bonnes choses, parce qu'il a tout l'esprit qu'il faut pour cela, et que la princesse même témoigna par ses gestes qu'elle était satisfaite.

Après le compliment fait, nous nous rassîmes : le directeur dit à la princesse qu'il avait fait un traité de la Douleur, pour ajouter à ses *Caractères des Passions*, et que, si Sa Majesté l'avait agréable, il lui en lirait le premier chapitre. « Fort volontiers », dit-elle. Il le lut, et, après l'avoir lu, il dit à la princesse qu'il n'en lirait pas davantage de peur de l'ennuyer. « Point du tout, dit-elle, car je m'imagine que le reste ressemble à ce que vous venez de lire. » Ensuite M. de Mézeray dit que M. Cotin avait quelques vers que sa Majesté trouverait sans doute fort beaux, et que, si elle l'avait agréable, on les lui lirait. M. Cotin prit aussitôt ses vers et les lut. Ils étaient fort beaux [6]. C'étaient deux traductions de deux

1. *Honnêtes gens*. Cf. p. 118, n. 3.
2. Cureau de la Chambre, médecin, auteur des *Caractères des Passions* et de l'*Art de connaître les hommes*.
3. Aumônier du roi.
4. *Ainsi ensuite*. Ainsi de suite.
5. L'historien.
6. Cotin, tant ridiculisé par Boileau, et ridicule en effet dans la poésie galante, a fait, sur des sujets sérieux, maintes pièces qui ont de la vigueur ou de l'éclat.

endroits de Lucrèce ; l'un où il attaque la Providence, l'autre où il décrit l'origine du monde, suivant l'opinion d'Epicure, par la rencontre des atomes ; et, de sa façon [1], il y avait une vingtaine de vers pour soutenir la Providence. Ensuite M. l'abbé ***, sans être prié, ni ordonné (dit plaisamment [2] M. de Boisrobert), se mit en place et lut deux sonnets qui ne valent pas grand'chose, mais qui passèrent pour bons. Ces deux lurent leurs vers debout ; mais nous étions tous assis et tous les autres lurent assis. Ensuite on dit à M. de Boisrobert qu'il eût à dire quelque chose. Cela se faisait assez bas par M. le Chancelier [3] et par nous autres. Il dit à la Reine qu'il n'avait rien de nouveau que ses madrigaux pour Mme d'Olonne [4], mais qu'il croyait que Sa Majesté les avait vus. « Point du tout, dit-elle, et vous me ferez plaisir de les lire. » Il les dit par cœur. Ils sont jolis, et la Reine en témoigna grande satisfaction, aussi bien que de tout ce qu'on lui avait lu auparavant. Ensuite on demanda si M. Pellisson n'avait rien. Il me dit : « J'ai bien quelque chose, mais je voudrais bien que M. de Boisrobert le voulût lire. » Je le dis à M. de Boisrobert ; mais il me répondit : « Je le voudrais bien ; mais je ne puis lire qu'avec des lunettes, et cela serait ridicule. » Enfin, M. Pellisson les lut lui-même. C'était une traduction d'*Amemus, mea Lesbia* [5], de Catulle, et un madrigal. Tout cela fut trouvé fort joli.

Ensuite le directeur dit à la reine que l'exercice ordinaire de la Compagnie était de travailler au dictionnaire, en attendant grammaire, rhétorique, etc., et que, si Sa Majesté l'avait agréable, on lui en lirait un cahier. « Fort volontiers », dit-elle. M. de Mézeray lut donc le mot de *jeu*, où, entre autres façons [6] proverbiales, il y avait : *Jeux de princes, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font*, pour dire une malignité [7] ou une violence faite par quelqu'un qui est en puis-

1. *De sa façon.* De la façon de Cotin.
2. *Plaisamment.* Le mot *ordonné* est pris dans deux sens.
3. *Se faisait... par.* Construction assez fréquente dans la langue du XVII[e] siècle et d'ailleurs conforme au sens étymologique de *par.*
4. Femme de Louis de la Trémouille, comte d'Olonne, qui fut l'ami de Saint-Evremond.
5. « Aimons, chère Lesbie ». Une des pièces de Catulle les plus connues.
6. *Façons.* Façons de parler.
7. *Malignité.* Ce mot avait un sens plus fort, celui de *méchanceté.* Ici, *méchant tour.*

sance [1]. Elle se mit à rire. On acheva le mot qui était au net, où pourtant il y avait bien des choses à dire [2]. Il eût été mieux de lire un mot à éplucher [3], et choisir [4] quelque beau mot, parce que nous eussions tous parlé ; mais on fut surpris, et les Français le sont toujours. Cela fit aussi qu'il n'y eut pas beaucoup de pièces prêtes pour lire. Cela néanmoins se passa fort bien, et la reine en témoigna grande satisfaction... »

(*Lettre à d'Ablancourt*, 1658.)

1. *Qui est en puissance.* Qui a la puissance en mains.
2. *Il y avait bien des choses à dire.* Bien des choses à reprendre.
3. *A éplucher.* A discuter, à débattre. Un mot qui ne fût pas encore « au net ».
4. *Et choisir.* Et de choisir. Cf. p. 18, n. 6.

PELLISSON

DÉFENSE DE FOUQUET

I

Certes, sire, je ne puis croire que Votre Majesté puisse rappeler ces souvenirs [1] sans en être attendri. Que serait-ce, si elle voyait encore cet infortuné, même à peine connaissable [2], mais moins changé et moins abattu de la longueur de sa maladie et de la dureté de sa prison que du regret d'avoir pu déplaire à Votre Majesté, et qu'il lui dît : « Sire, j'ai failli, si Votre Majesté le veut ; je mérite toutes sortes de supplices ; je ne me plains point de la colère de Votre Majesté ; souffrez seulement que je me plaigne de ses bontés. Quand est-ce qu'elles m'ont permis de connaître mes fautes et ma mauvaise conduite ? Quand est-ce que, par un clin d'œil seulement, Votre Majesté a fait pour moi ce que les maîtres ont fait pour leurs esclaves les plus misérables, ce qu'il est besoin que Dieu fasse pour tous les hommes et pour les rois mêmes, qui est de les menacer avant que de les punir ? Et de quoi n'aurais-je point été capable, de quoi ne le serais-je point, si Votre Majesté avait mieux aimé, si elle aimait mieux encore me corriger que me perdre ? »

Mais, sire, je détourne mes yeux de cette triste pensée. Votre Majesté voit combien il est digne de sa bonté et de sa grandeur de ne pas faire juger M. Fouquet par une chambre de justice, dont même plusieurs membres sont récusables ; qu'on ne saurait prouver les malversations dont on l'accuse, ni par son bien, car il n'en a point, ni par ses dépenses non plus, car il y a fourni par ses dettes et par plusieurs avantages légitimes ; qu'un compte du détail des finances ne se

1. Les souvenirs du temps où Fouquet administrait les finances de l'Etat.

2. *Connaissable.* Reconnaissable. De même *connaître* s'employait au sens de *reconnaître.*



Portrait de Fouquet

demanda jamais à un surintendant ; qu'homme vivant à sa place ne le pourrait rendre ; que cette discussion est sujette à une infinité d'erreurs ; qu'il n'a point failli depuis que Votre Majesté lui a donné ses ordres elle-même ; que la mort de Son Eminence [1], dont il les recevait auparavant, peut-être même que la soustraction de ses lettres lui ôtent tout moyen de se justifier ; qu'en plusieurs choses, comme on ne le peut nier, son administration a été grande, noble, glorieuse, utile à l'Etat et à Votre Majesté ; que son ambition, quand elle passera [2] pour excessive, a mille sortes d'excuses, et ne doit être suspecte d'aucun mauvais dessein ; que ses services, ou du moins son zèle en mille rencontres, surtout dans les temps fâcheux et au milieu de l'orage, méritent quelque considération ; que la recherche de quelques surintendants [3], sujette à mille artifices de la calomnie et de l'envie, n'a produit aucune gloire aux rois prédécesseurs de Votre Majesté [4] ; que la douceur, que la bonté du grand Henri, son aïeul, en cette occasion et en mille autres, a été célébrée de mille louanges. C'en est assez pour espérer toutes choses de Votre Majesté. Qu'elle n'écoute plus rien qu'elle-même et les mouvements généreux de son cœur. Que l'histoire marque un jour dans ses monuments éternels : « Louis XIV, véritablement donné de Dieu [5] pour la restauration de la France, fut grand en la guerre, grand en la paix. Il effaça, par son application et par sa conduite, la gloire de tous ses prédécesseurs. Il n'aima qu'à répandre le sang de ses ennemis, il épargna celui de ses sujets. Il sut connaître les fautes de ses ministres, les corriger et les pardonner. Il eut autant de bonté et de douceur que de fermeté et de courage, et ne crut pas bien représenter en terre [6] le pouvoir de Dieu, s'il n'imitait aussi sa clémence. »

(*Péroraison du premier Discours.*)

1. Mazarin.
2. *Quand elle passera.* Même si elle doit passer. Construction du temps.
3. *La recherche de quelques surintendants.* La recherche (enquête) sur l'administration de quelques surintendants.
4. On se rappelle entre autres le procès de Semblançay.
5. Un des noms de Louis XIV était *Dieudonné*.
6. *En terre.* Sur la terre. Cf. p. 98, n. 1, et p. 18, n. 2.

II

Quant au malheureux dont j'ai entrepris la défense, *la colère de Votre Majesté l'emporterait-elle comme une feuille sèche que le vent emporte* ? Car à qui appliquerait-on plus à propos ces paroles que disait autrefois à Dieu même l'exemple de la patience et de la misère [1], qu'à celui qui, par le courroux du ciel et de Votre Majesté, s'est vu enlever un en seul jour, et comme d'un coup de foudre, biens, honneurs, réputation, serviteurs, famille, amis et santé, sans consolation et sans commerce qu'avec [2] ceux qui viennent pour l'interroger et pour l'accuser ? Encore que ces accusations soient incessamment [3] aux oreilles de Votre Majesté et que ses défenses n'y soient qu'un moment,... je ne me rebuterai point, car je ne veux point douter auprès d'elle s'il est coupable ; mais je ne saurais douter s'il est malheureux. Je ne veux point savoir ce qu'on dira, s'il est puni ; mais j'entends déjà avec espérance, avec joie, ce que tout le monde doit dire de Votre Majesté, si elle fait grâce. J'ignore ce que veulent et ce que demandent, trop ouvertement néanmoins pour le laisser ignorer à personne, ceux qui ne sont pas satisfaits encore d'un si grand et si déplorable malheur ; mais je ne puis ignorer, sire, ce que souhaitent ceux qui ne regardent que Votre Majesté, et qui n'ont pour intérêt et pour passion que sa seule gloire. Il n'est pas jusqu'aux lois, sire, qui, toutes insensibles [4], inexorables, dures, fermes, rigoureuses qu'elles sont de leur nature, ne se réjouissent lorsque, ne pouvant se fléchir elles-mêmes, elles se sentent fléchir d'une [5] main toute-puissante, telle que celle de Votre Majesté, en faveur des hommes dont elles cherchent toujours le salut lors même qu'elles semblent demander leur ruine.

Le plus sage et le plus juste même des rois, crie encore à Votre Majesté comme à tous les rois de la terre : *Ne soyez point si juste* [6]. C'est un beau nom que la *Chambre de justice;* mais

1. Job.

2. *Sans commerce qu'avec.* Sans autre commerce qu'avec (sans commerce avec d'autres que).Cf. p. 30, n. 4.

3. *Incessamment.* Sans cesse. Cf. p. 22, n. 1.

4. *Toutes insensibles.* Tout insensibles. Construction du temps.

5. *D'une.* Par une. Cf. p. 11, n. 2.

6. Mot de Salomon.

le temple de Clémence, que les Romains élevèrent à cette vertu triomphante en la personne de Jules César, est un plus grand et un plus beau nom encore. Si cette vertu n'offre[1] encore un temple à Votre Majesté, elle lui promet du moins l'empire des cœurs, où Dieu même désire de régner et en[2] fait toute sa gloire. Elle se vante d'être la seule entre ses compagnes qui ne vit et ne respire que sur le trône. Courez hardiment, sire, dans sa belle carrière : Votre Majesté n'y trouvera que des rois, comme Alexandre le souhaitait quand on lui parla de courir aux jeux Olympiques. Que Votre Majesté nous permette un peu d'orgueil et d'audace. Comme elle, sire, quoique non autant qu'elle, nous serons justes, vaillants, prudents, tempérants, même libéraux ; mais comme elle nous ne saurions être cléments. Cette vertu, toute douce et tout humaine qu'elle est, plus fière, qui le croirait ? que toutes les autres, dédaigne nos fortunes privées.....

Que Votre Majesté rappelle, s'il lui plaît, pour un moment en sa mémoire ce grand et beau jour que la France vit avec tant de joie, que ses ennemis, quoique enflés de mille vaines prétentions, quoique armés et sur nos frontières, virent avec tant de douleur et d'étonnement[3]; cet heureux jour, dis-je, qui acheva de nous donner un grand roi en répandant sur la tête de Votre Majesté, si chère et si précieuse à ses peuples, l'huile sainte et descendue du ciel. En ce jour, sire, avant que Votre Majesté reçût cette onction divine, avant qu'elle eût revêtu ce manteau royal qui ornait bien moins Votre Majesté qu'il n'était orné de Votre Majesté même, avant qu'elle eût pris de l'autel, c'est-à-dire de la propre main de Dieu, cette couronne, ce sceptre, cette main de justice[4], cet anneau qui faisait l'indissoluble mariage de Votre Majesté et de son royaume, cette épée nue et flamboyante, toute victorieuse sur les ennemis, toute puissante sur les sujets, nous vîmes, nous entendîmes Votre Majesté, environnée des pairs et des premières dignités[5] de l'Etat, au milieu des prières, entre les bénédictions et les cantiques, à la face des autels, devant

1. *N'offre*. N'offre pas. Cf. p. 18, n. 3.

2. *En*. D'y régner.

3. *Etonnement*. Consternation. Cf. p. 25, n. 10.

4. *Main de justice*. Sceptre terminé par une main, qui était l'emblème du droit de justice.

5. *Dignités*. Dignitaires. L'abstrait pour le concret.

le ciel et la terre, les hommes et les anges, proférer de sa bouche sacrée ces belles et magnifiques paroles, dignes d'être gravées sur le bronze, mais plus encore dans le cœur d'un si grand roi :

Je jure et promets de garder et faire garder[1] *l'équité et la miséricorde en tous jugements afin que Dieu clément et miséricordieux répande sur moi et sur vous sa miséricorde.*

Si quelqu'un, sire, nous ne le pouvons penser, s'opposait à cette miséricorde, à cette équité royale, nous ne souhaitons pas même qu'il soit traité sans miséricorde et sans équité ; mais pour nous qui l'implorons, pour M. Fouquet qui ne l'implore pas seulement, mais qui s'en assure [2], mais qui s'y fonde, quel malheur en détournerait les effets ? Quelle autre puissance si grande et si redoutable dans les Etats de Votre Majesté l'empêcherait de suivre et ce serment solennel et sa gloire et ses inclinations toutes grandes, toutes royales, puisque, sans leur faire violence et sans faire tort à ses sujets, elle peut exercer toutes ces vertus ensemble ?...

(*Second Discours.*)

1. *De garder et faire garder.* Cf. p. 18, n. 6.

2. *S'en assure.* Y met sa confiance.

VAUGELAS

VAUGELAS GREFFIER DE L'USAGE

Ce ne sont pas ici des lois que je fais pour notre langue de mon autorité privée ; je serais bien téméraire, pour ne pas dire insensé ; car à quel titre et de quel front prétendre un pouvoir [1] qui n'appartient qu'à l'*Usage*, que chacun reconnaît pour le maître et le souverain des langues vivantes? Il faut pourtant que je m'en justifie d'abord, de peur que ceux qui comdamnent les personnes sans les ouïr ne m'en accusent, comme ils ont fait [2] cette illustre et célèbre compagnie [3] qui est aujourd'hui l'un des ornements de Paris et de l'éloquence française. Mon dessein n'est pas de réformer notre langue, ni d'abolir des mots, ni d'en faire, mais seulement de montrer le bon usage de ceux qui sont faits [4], et, s'il est douteux ou inconnu, de l'éclaircir ou de le faire connaître. Et tant s'en faut que j'entreprenne de me constituer juge des différends de la langue, que je ne prétends passer que pour un simple témoin, qui dépose ce qu'il a vu et ouï, ou pour un homme qui aurait fait un recueil d'arrêts qu'il donnerait au public. C'est pourquoi ce petit ouvrage a pris le nom de *Remarques*.

(*Préface des Remarques sur la langue française.*)

DÉFINITION DE L'USAGE

Il est nécessaire d'expliquer ce que c'est que cet usage dont on parle tant et que tout le monde appelle le roi ou le tyran, l'arbitre ou le maître des langues. Car, si ce n'est autre chose, comme quelques-uns se l'imaginent, que la

1. *Prétendre un pouvoir.* Ce verbe pouvait alors se construire transitivement.
2. *Fait.* Substitut d'*accusent.* Cf. p. 56, n. 2.
3. L'Académie française.
4. *Qui sont faits.* Non pas *qui se font*, mais *qui ont été faits* et sont en usage.

façon ordinaire de parler d'une nation dans le siège de son empire [1], ceux qui y sont nés et élevés n'auront qu'à parler le langage de leurs nourrices et de leurs domestiques pour bien parler la langue de leur pays ; et les provinciaux et les étrangers, pour la bien savoir, n'auront aussi qu'à les imiter. Mais cette opinion choque tellement l'expérience générale qu'elle se réfute d'elle-même ; et je n'ai jamais pu comprendre comme [2] un des plus célèbres auteurs de notre temps [3] a été infecté de cette erreur.

Il y a sans doute [4] deux sortes d'usages, un bon et un mauvais. Le mauvais se forme du plus grand nombre de personnes, qui presque en toutes choses n'est pas le meilleur, et le bon, au contraire, est composé non pas de la pluralité, mais de l'élite des voix, et c'est véritablement celui que l'on nomme le maître des langues, celui qu'il faut suivre pour bien parler et pour bien écrire en toutes sortes de styles, si vous en exceptez le satirique, le comique en sa propre et ancienne signification [5], et le burlesque, qui sont d'aussi peu d'étendue que peu de gens s'y adonnent.

Voici donc comme [6] on définit le bon usage. C'est la façon de parler de la plus saine partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps.

Quand je dis la cour, j'y comprends les femmes comme les hommes, et plusieurs personnes de la ville où le prince réside, qui, par la communication qu'elles ont avec les gens de la cour, participent à sa politesse [7]. Il est certain que la cour est comme un magasin d'où notre langue tire quantité de beaux termes pour exprimer nos pensées, et que l'éloquence de la chaire ni du barreau n'aurait pas les grâces qu'elle

1. La capitale, « la ville où le prince réside ».

2. *Comme.* Comment. Cf. p. 22, n. 3.

3. Vaugelas « entend et définit l'usage autrement que ne le faisait Malherbe, lequel, un peu dédaigneux ou relâché pour ce qui était de la prose, renvoyait brusquement les questionneurs aux crocheteurs du Port-au-Foin. Cette différence entre le point de vue de Malherbe et celui de Vaugelas est capitale... Il lui reproche comme une erreur, non pas précisément d'avoir pensé qu'il ne fallait rejeter aucune des locutions populaires, mais bien d'avoir voulu les introduire et les admettre dans toute espèce de style, même dans le discours élevé. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VI.)

4. *Sans doute.* Cette locution, qui veut dire aujourd'hui *probablement*, avait alors toute sa force et signifiait *sans nul doute*.

5. Le bas comique.

6. *Comme.* Comment. Cf. n. 2.

7. *Politesse.* Culture intellectuelle et morale. Cf. p. 104, n. 1.

demande si elle ne les empruntait presque toutes de la cour. Je dis *presque* parce que nous avons encore un grand nombre d'autres phrases [1] qui ne viennent pas de la cour, mais qui sont prises de tous les meilleurs auteurs grecs et latins, dont les dépouilles font une partie des richesses de notre langue, et peut-être ce qu'elle a de plus magnifique et de plus pompeux.

Toutefois, quelque avantage que nous donnions à la cour, elle n'est pas suffisante toute seule de [2] servir de règle ; il faut que la cour et les bons auteurs y concourent, et ce n'est que de [3] cette conformité qui se trouve entre les deux que l'usage s'établit... Le consentement des bons auteurs est comme le sceau, ou une vérification qui autorise le langage de la cour et qui marque le bon usage [4].

(*Ibid.*)

L'USAGE OU L'ANALOGIE ET LA RAISON

De tout ce discours il s'ensuit que notre langue n'est fondée que sur l'usage ou sur l'analogie, laquelle encore n'est distinguée de l'usage que comme la copie ou l'image l'est de l'original ou du patron sur lequel elle est formée ; tellement [5] qu'on peut trancher le mot et dire que notre langue n'est fondée que sur le seul usage, ou déjà reconnu, ou que l'on peut reconnaître par les choses qui sont connues, ce qu'on appelle *analogie*.

D'où il s'ensuit encore que ceux-là se trompent lourdement et pèchent contre le premier principe des langues, qui veulent raisonner sur la nôtre et qui condamnent beaucoup de façons de parler généralement reçues, parce qu'elles

1. *Phrases.* Façons de parler. Cf. p. 55, n. 12.
2. *Suffisante de. Suffisant* s'employait au sens de *capable* (Cf. *suffisance*, p. 145, n. 5) et se construisait comme ce mot.
3. *De.* Par, en vertu de. Cf. p. 11, n. 2.
4. « Les bons auteurs mettent le sceau, mais la source première est la conversation des honnêtes gens. Cette observation bien saisie eût été un correctif contre les excès mêmes de régularité qui ont suivi... La Cour, au sens où l'entendait Vaugelas, n'était nullement un simple lieu de cérémonie et d'étiquette, une glacière polie, mais une école vivante, animée, la haute et libre société du temps. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VI).
5. *Tellement.* De telle façon. Cf. p. 150, n. 2.

sont contre la raison ; car la raison n'y est point du tout considérée ; il n'y a que l'usage et l'analogie [1].

Ce n'est pas que l'usage pour l'ordinaire n'agisse avec raison, et, s'il est permis de mêler les choses saintes avec les profanes, qu'on ne puisse dire ce que j'ai appris d'un grand homme, qu'en cela il est de l'usage [2] comme de la foi, qui nous oblige à croire simplement et aveuglément sans que notre raison y apporte sa lumière naturelle, mais que néanmoins nous ne laissons pas de raisonner sur cette même foi et de trouver de la raison aux choses qui sont par dessus la raison. Ainsi l'usage est celui auquel [3] il se faut entièrement soumettre en notre langue ; mais pourtant il n'en exclut pas la raison ni le raisonnement, quoiqu'ils n'aient nulle autorité. Ce qui se voit clairement en ce que ce même usage fait aussi beaucoup de choses contre la raison, qui non seulement ne laissent pas d'être aussi bonnes que celles où la raison se rencontre, que [4] même bien souvent elles sont plus élégantes et meilleures que celles qui sont dans la raison et dans la règle ordinaire, jusque-là qu'elles font une partie de l'ornement et de la beauté du langage. En un mot, l'usage fait beaucoup de choses par raison, beaucoup sans raison, et beaucoup contre raison.

(*Ibid.*)

LE BEL OU BON USAGE, ET QUELLE EN EST L'ÉTENDUE

Quand je parle du bon usage, j'entends parler aussi du bel usage, ne mettant point de différence en ceci entre le bon et le beau [5]. Car ces remarques ne sont pas comme un Dictionnaire qui reçoit toutes sortes de mots, pourvu qu'ils soient français, encore qu'ils ne soient pas du bel usage et qu'au contraire ils soient bas et de la lie du peuple. Mais mon

1. Vaugelas marque ici sa dissidence avec les grammairiens rationalistes, tels qu'Arnauld et ses collaborateurs de Port-Royal. Il ne fait que constater l'usage et ne se soucie pas de le réduire à la logique.
2. *Il est de l'usage.* Il en est de l'usage. Cf. p. 16, n. 1.
3. *L'usage est celui auquel.* Construction du temps, au lieu de *ce à quoi*.
4. *Que.* Construction irrégulière ; comme s'il y avait précédemment *qui laissent si peu*.
5. En ne distinguant pas le bel usage du bon usage, Vaugelas répudie les affectations des précieux.

dessein en cette œuvre est de condamner tout ce qui n'est pas du bon ou du bel usage... Pour moi, j'ai cru jusqu'ici que, dans la vie civile et dans le commerce ordinaire du monde, il n'était pas permis aux honnêtes gens de parler jamais autrement que dans le bon usage, ni aux bons écrivains d'écrire autrement aussi [1] que dans le bon usage ; je dis en quelque style qu'ils écrivent, sans même en excepter le bas. Ainsi ce bon usage se trouvera de grande étendue... Et il ne faut pas croire, comme font plusieurs, que, dans la conversation et dans les compagnies, il soit permis de dire un mauvais mot et qui ne soit pas du bon usage... Que s'ils repartent qu'il ne faut pas, dans la conversation ordinaire, parler un langage soutenu, je l'avoue : cela serait encore en quelque façon plus insupportable et souvent ridicule. Mais il y a bien de la différence entre un langage soutenu et un langage composé de mots et de phrases [2] du bon usage, qui, comme nous avons dit, peut être bon et familier.

(*Ibid.*)

LE PEUPLE N'EST POINT LE MAITRE DE LA LANGUE

De ce grand principe, que le bon usage est le maître de notre langue, il s'ensuit que ceux-là se trompent qui en donnent toute la juridiction au peuple, abusés par l'exemple de la langue latine mal entendu, laquelle, à leur avis, reconnaît le peuple pour son souverain ; car ils ne considèrent pas la différence qu'il y a entre *populus* en latin et *peuple* en français, et que [3] ce mot de *peuple* ne signifie aujourd'hui parmi nous que ce que les latins appellent *plebs*... Selon nous le peuple n'est le maître que du mauvais usage et le bon usage est le maître de notre langue.

(*Ibid.*)

COMBIEN DE TEMPS POURRA SERVIR L'OUVRAGE DE VAUGELAS

On objectera que, puisque l'usage est le maître de notre langue, et que de plus il est changeant..., ces Remarques

1. *Aussi.* Non plus. Cf. p. 11, n. 5.
2. *Phrases.* Constructions, locutions. Cf. p. 55, n. 12.
3. *Et que.* On construisait souvent un verbe avec deux compléments de diverse nature.

ne pourront donc pas servir longtemps, parce que ce qui est bon maintenant sera mauvais dans quelques années, et ce qui est mauvais sera bon. Je réponds et j'avoue que c'est la destinée de toutes les langues vivantes d'être sujettes au changement. Mais ce changement n'arrive pas si à coup [1] et n'est pas si notable que les auteurs qui excellent aujourd'hui en ces langues ne soient encore infiniment estimés d'ici à vingt-cinq où trente ans...

Quand ces Remarques ne survivraient que vingt-cinq ou trente ans, ne seraient-elles pas bien employées ?... Et toutefois, je ne demeure pas d'accord que toute leur utilité soit bornée d'un [2] si petit espace de temps, non seulement parce qu'il n'y a nulle proportion entre ce qui se change et ce qui demeure dans le cours de vingt-cinq ou trente années, le changement n'arrivant pas à la millième partie de ce qui demeure, mais parce que je pose des principes qui n'auront pas moins de durée que notre langue et notre empire [3].

(*Ibid.*)

LES MOTS NOUVEAUX

Il n'est permis à qui que ce soit de faire de nouveaux mots non pas même [4] au souverain...

J'ai ouï dire à un grand homme qu'il est justement des mots [5] comme des modes. Les sages ne se hasardent jamais à faire ni l'un ni l'autre. Mais, si quelque téméraire ou quelque bizarre [6], pour ne lui pas donner un autre nom, en veut bien prendre [7] le hasard, et qu'il soit si heureux qu'un mot ou qu'une mode qu'il aura inventée lui réussisse, alors les sages, qui savent qu'il faut parler et s'habiller comme les autres, suivent, non pas à le bien prendre, ce que le téméraire [8] a inventé, mais ce que l'usage a reçu ; et la bizarrerie est égale de vouloir faire des mots et des modes, ou de ne les vou-

1. *A coup.* Brusquement. Cf. *tout à coup.*
2. *D'un.* Par un. Cf. p. 11, n. 2.
3. « Le greffier ici s'élève presque au législateur. Vaugelas pressent le grand siècle qui s'annonce. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VI).
4. *Non pas même.* Cf. p. 137, n. 2.
5. *Il est... des mots.* Il en est des mots. Cf. p. 16, n. 1.
6. *Bizarre.* Employé substantivement, comme nous disons *un original.* Cf. p, 44, n. 2.
7. *Prendre.* Prendre sur soi, assumer, encourir.
8. *Le téméraire.* Cf. n. 6.

loir pas recevoir après l'approbation publique. Il n'est donc pas vrai qu'il soit permis de faire des mots, si ce n'est qu'on veuille dire que ce que les sages ne doivent jamais faire soit permis. Cela s'entend des mots entiers ; car pour les mots allongés ou dérivés, c'est autre chose ; on les souffre quelquefois.

(*Ibid.*)

L'USAGE A SUIVRE EST AVANT TOUT NOTRE USAGE NATIONAL

Dans les doutes de la langue, il vaut mieux pour l'ordinaire consulter les femmes et ceux qui n'ont point étudié... Douter d'un mot ou d'une phrase [1] dans la langue n'est autre chose que douter de l'usage de ce mot ou de cette phrase, tellement [2] que ceux qui nous paraissent mieux [3] éclaircis de [4] cet usage sont ceux que nous devons plutôt consulter dans cette sorte de doute. Or est-il [5] que les personnes qui parlent bien français et qui n'ont point étudié seront des témoins de l'usage beaucoup plus fidèles et beaucoup plus croyables que ceux qui savent la langue grecque et la latine, parce que les premiers, ne connaissant pas d'autre langue que la leur, quand on vient à leur proposer quelque doute de [6] la langue, vont droit à ce qu'ils ont accoutumé de dire ou d'entendre dire, et qui est proprement l'usage. Au lieu que ceux qui possèdent plusieurs langues, particulièrement la grecque et la latine, corrompent souvent leur langue naturelle par le commerce des étrangers, ou bien ont l'esprit partagé sur les doutes qu'on leur propose par les différents usages des autres langues, qu'ils confondent quelquefois, ne se souvenant pas pas qu'il n'y a pas de conséquences à tirer d'une langue à l'autre.

(*Remarques sur la langue française.*)

1. *Phrase.* Construction. Cf. p. 55, n. 12.
2. *Tellement.* De telle sorte. Cf. p. 150, n. 2.
3. *Mieux.* Le comparatif pour le superlatif. Cf. p. 30, n. 8.
4. *Eclaircis de.* Cf. p. 152, n. 4.
5. *Or est-il.* Inversion du sujet après *or.* Cf. p. 34, n. 1.
6. *De.* Sur, touchant. Cf. p. 19, n. 4.

CHAPELAIN

LES VRAIS JUGES DE L'ŒUVRE D'ART

... Comme les observations des censeurs de cette tragi-comédie[1] ne l'ont pu préoccuper[2] [l'Académie française], le grand nombre de ses partisans n'a point été capable de l'étonner[3]. Elle a bien cru qu'elle pouvait être bonne, mais elle n'a pas cru qu'il fallait conclure qu'elle le fût à cause seulement qu'[4] elle avait été agréable. Elle s'est persuadé qu'étant question[5] de juger de la justice et non pas de la force de son parti, il fallait plutôt peser les raisons que compter les hommes qu'elle avait de son côté, et ne regarder pas tant si elle avait plu que si en effet elle avait dû plaire. La nature et la vérité ont mis un certain prix aux choses, qui ne peut être changé par celui que le hasard ou l'opinion y mettent ; et c'est se condamner soi-même que d'en faire jugement selon ce qu'elles paraissent et non pas selon ce qu'elles sont.

Il est vrai qu'on pourrait croire que les maîtres de l'art ne sont pas bien d'accord sur cette matière. Les uns, trop amis, ce semble, de la volupté, veulent que le délectable[6] soit le vrai but de la poésie dramatique ; les autres, plus avares du temps des hommes et l'estimant trop cher pour le donner à des divertissements qui ne fissent[7] que plaire sans profiter, soutiennent que l'utile en est la véritable fin. Mais, bien qu'ils s'expriment en termes si différents, on trouvera qu'ils ne disent que la même chose, si l'on y veut regarder de près et si, jugeant d'eux aussi favorablement que l'on doit, on vient à penser que ceux qui ont tenu le parti du plaisir étaient trop raisonnables pour en autoriser un

1. Le *Cid*.
2. *La préoccuper*. Lui inspirer des préventions.
3. *L'étonner*. La frapper de crainte. Cf. p. 25, n. 10.
4. *A cause que*. Cf. p. 112, n. 1.
5. *Etant question*. Participe absolu ; puisqu'il était question. Cf. p. 36, n. 6.
6. *Le délectable*. Ce qui donne du plaisir. Cf. p. 44, n. 2.
7. *Fissent*. Subjonctif conditionnel. Cf. p. 54, n. 5.

qui ne fût pas conforme à la raison. Il faut croire, si l'on ne veut leur faire injustice, qu'ils ont entendu parler du plaisir qui n'est point l'ennemi, mais l'instrument de la vertu, qui purge l'homme, sans dégoût et insensiblement, de ses habitudes vicieuses [1], qui est utile parce qu'il est honnête, et qui ne peut jamais laisser de regrets ni en l'esprit pour l'avoir surpris, ni en l'âme pour l'avoir corrompue. Aussi, ils ne combattent les autres qu'en apparence, puisqu'il est vrai que, si ce plaisir n'est l'utilité même [2], au moins est-il la source d'où elle coule nécessairement ; que, quelque part qu'il se trouve, il ne va jamais sans elle, et que tous deux se produisent par les mêmes voies. De cette sorte, il sont d'accord et avec eux, et avec nous, et nous pouvons dire tous ensemble qu'une pièce de théâtre est bonne quand elle produit un contentement raisonnable.

Mais comme, dans la musique et dans la peinture, nous n'estimerions pas que tous les concerts et tous les tableaux fussent bons, encore qu'ils plussent au vulgaire, si les préceptes de ces arts n'y étaient bien observés et si les experts, qui en sont les vrais juges, ne confirmaient par leur approbation celle de la multitude, de même, nous ne dirons pas sur la foi du peuple qu'un ouvrage de poésie soit bon parce qu'il l'aura contenté, si les doctes aussi n'en sont contents. Et certes il n'est pas croyable qu'un plaisir puisse être contraire au bon sens, si ce n'est le plaisir de quelque goût dépravé, comme est celui qui fait aimer les aigreurs et les amertumes...

D'ailleurs il est comme impossible de plaire à qui que ce soit par le désordre et par la confusion ; et, s'il se trouve que les pièces irrégulières contentent quelquefois, ce n'est que par ce qu'elles ont quelque chose de régulier, ce n'est que pour quelques beautés véritables et extraordinaires, qui emportent si loin l'esprit que de longtemps après il n'est [3] capable d'apercevoir les difformités dont elles sont suivies, et qui font couler [4] insensiblement les défauts pendant que les yeux de l'entendement sont encore éblouis par l'éclat de

1. On connait la théorie d'Aristote sur la purgation des passions.
2,3. *N'est.* N'est pas. Cf. p. 18, n. 3.
4. *Font couler.* Font passer sans qu'on les voie.

ses lumières. Que si au contraire quelques pièces régulières donnent peu de satisfaction, il ne faut pas croire que ce soit la faute des règles, mais bien celle des auteurs, dont le stérile génie n'a pu fournir à l'art une matière qui fût assez riche.

(*Sentiments de l'Académie sur le* Cid.)

LE VRAISEMBLABLE DANS LA TRAGÉDIE

A ce que nous pouvons juger des sentiments d'Aristote sur la matière du vraisemblable, il n'en reconnaît que de deux genres, le commun et l'extraordinaire.

Le commun comprend les choses qui arrivent ordinairement aux hommes, selon leurs conditions, leurs âges, leurs mœurs et leurs passions, comme il est vraisemblable qu'un marchand cherche le gain, qu'un enfant fasse des imprudences, qu'un prodigue tombe en misère [1] et qu'un homme en colère coure à la vengeance, et tous les effets qui ont accoutumé d'en procéder.

L'extraordinaire embrasse les choses qui arrivent rarement et outre [2] le vraisemblable ordinaire, comme qu'un habile méchant soit trompé, qu'un homme fort soit vaincu. Dans cet extraordinaire entrent tous les accidents qui surprennent et qu'on attribue à la fortune, pourvu qu'ils naissent de l'enchaînement des choses qui arrivent d'ordinaire.

Hors de ces deux genres, il ne se fait rien qu'on puisse ranger sous le vraisemblable, et, s'il arrive quelque événement qui ne soit pas compris sous eux, il s'appelle simplement possible : comme il est possible que celui qui a toujours vécu en homme de bien commette un crime volontairement.

Et une telle action ne peut servir de sujet à la poésie narrative ni à la représentative [3], puisque, si le possible est leur propre matière, il ne l'est pourtant que lorsqu'il est vraisemblable ou nécessaire. Mais le vraisemblable, tant le commun que l'extraordinaire, doit avoir cela de particulier,

1. *En misère*. Dans la misère. Cf. p. 18, n. 2.

2. *Outre*. En dehors de (proprement *au delà*).

3. *La représentative*. Celle qui représente, qui met en scène.

que, soit par la première notion de l'esprit, soit par réflexion sur toutes les parties dont il résulte, lorsque le poète l'expose aux auditeurs ou aux spectateurs, ils se portent à croire sans autre preuve qu'il ne contient rien que de vrai, parce qu'ils ne voient rien qui y répugne.

Quant à la raison qui fait que le vraisemblable plutôt que le vrai est assigné pour partage à la poésie épique et dramatique, c'est que, cet art ayant pour fin le plaisir utile, il y conduit bien plus facilement les hommes par le vraisemblable, qui ne trouve point de résistance en eux, que par le vrai, qui pourrait être si étrange et si incroyable, qu'ils refuseraient de s'en laisser persuader et de suivre leur guide sur sa seule foi.

(*Ibid.*)

L'IDÉALISME DE LA POÉSIE TRAGIQUE ET LE RÉALISME DE L'HISTOIRE

Nous avouons bien que la vérité de cette aventure [le mariage par lequel se termine le *Cid*] combat en faveur du poète et le rend plus excusable que si c'était un sujet inventé. Mais nous maintenons que toutes les vérités ne sont pas bonnes pour le théâtre, et qu'il en est de quelques-unes comme de ces crimes énormes dont les juges font brûler les procès avec les criminels. Il y a des vérités monstrueuses, ou qu'il faut supprimer pour le bien de la société,ou que, si l'on ne peut les tenir cachées, il faut se contenter de remarquer comme des choses étranges. C'est principalement en ces rencontres que le poète a droit de préférer la vraisemblance à la vérité et de travailler plutôt sur un sujet feint et raisonnable qui ne fût [1] pas conforme à la raison.

Que s'il est obligé de traiter une matière historique de cette nature, c'est alors qu'il la doit réduire aux termes de la bienséance, sans avoir égard à la vérité, et qu'il la doit plutôt changer tout entière que de lui laisser rien qui soit incompatible avec les règles de son art, lequel, se proposant l'idée universelle des choses, les épure des défauts et des

1. *Fût.* Subjonctif conditionnel. Cf. p. 54, n. 5.

irrégularités particulières que l'histoire, par la sévérité de ses lois, est contrainte d'y souffrir [1]. De sorte qu'il y aurait eu sans comparaison moins d'inconvénient dans la disposition du *Cid* de feindre [2] contre la vérité ou que le Comte ne se fût pas trouvé à la fin le véritable père de Chimène, ou que, contre l'opinion de tout le monde, il ne fût pas mort de sa blessure, ou que le salut du Roi et du royaume eût absolument dépendu de ce mariage pour compenser la violence que souffrait la nature en cette occasion par le bien que le Prince et son Etat en recevraient. Tout cela, disons-nous, aurait été plus pardonnable que de porter sur la scène l'événement tout pur et tout scandaleux comme l'histoire le fournissait. Mais le plus expédient eût été de n'en point faire de poème dramatique [3], puisqu'il était trop connu pour l'altérer [4] en un point si essentiel, et de trop mauvais exemple pour l'exposer à la vue du peuple sans l'avoir auparavant rectifié.

Au reste l'Observateur [5], qui avec raison trouve à redire au peu de vraisemblance du mariage de Chimène, ne confirme pas sa bonne cause, comme il le croit, par la signification prétendue du terme de fable, duquel se sert Aristote pour nommer le sujet des poèmes dramatiques. Et cette erreur lui est commune avec quelques-uns des commentateurs de ce philosophe, qui se sont figuré que, par ce mot de fable, la vérité est entièrement bannie du théâtre, et qu'il est défendu au poète de toucher à l'histoire et de s'en servir pour matière, à cause qu'elle [6] ne souffre point qu'on l'altère pour la réduire à la vraisemblance. En cela, nous estimons qu'ils n'ont pas assez considéré quel est le sens d'Aristote, qui sans doute [7] par ce mot de fable n'a voulu dire autre chose que le sujet et n'a point entendu ce qui nécessairement devait être fabuleux, mais seulement ce qu'il n'importait pas qui fût vrai [8],

1. C'est là l'essence même de la doctrine classique. Mais cette théorie conduirait à des abstractions. Les poètes du XVIIe siècle se gardèrent de l'appliquer trop exactement ; et, si les figures qu'ils expriment sont générales, elles ne le sont pas au point de manquer de vie.

2. *De feindre.* Nous dirions *à feindre.*

3. Très bien raisonné. Seulement, nous y aurions perdu une belle œuvre.

4. *Pour l'altérer.* Pour qu'on l'altérât. Cf. p. 54, n. 1.

5. L'auteur des *Observations sur le Cid*, Scudéry.

6. *A cause que.* Cf. p. 112, n. 1.

7. *Sans doute.* Cf. p. 163, n. 4.

8. *Ce qu'il n'importait pas qui.* Cf. p. 112, n. 2.

pourvu qu'il fût vraisemblable. La *Poétique* nous en fournit la preuve dans ce passage exprès où il dit que le poète, pour traiter [1] les choses advenues, ne serait pas estimé moins poète, pour ce que [2] rien n'empêche que quelques-unes de ces choses ne soient telles qu'il est vraisemblable qu'elles soient advenues... Et certes, ce serait une doctrine bien étrange, si, pour demeurer dans la signification littérale du mot de fable, on voulait faire passer pour choses fabuleuses ces aventures des Médée, des Œdipe, des Oreste, etc., que toute l'antiquité nous donne pour de véritables histoires en ce qui regarde le gros de l'événement, bien que dans le détail il y puisse avoir des opinions différentes. De celles-là qui sont estimées pour fables, il n'y en a pas une, quelque bizarre et extravagante qu'elle soit, qui n'ait son fondement dans l'histoire, si l'on en veut croire Bacon, et qui n'ait été déguisée de la sorte par les sages du vieux temps pour la rendre [3] plus utile aux peuples. Et c'est ce qui nous fait dire, dans un sentiment contraire à celui de l'Observateur, que le poète ne doit pas craindre de commettre un sacrilège en changeant la vérité de l'histoire.

(*Ibid.*)

[L'INVRAISEMBLANCE MORALE PLUS BLAMABLE ENCORE QUE L'INVRAISEMBLANCE MATÉRIELLE

L'auteur [4] ne peut nier que l'art ne lui ait manqué lorsqu'il a compris tant d'actions remarquables dans l'espace de vingt-quatre heures et qu'il n'a pu autrement fournir les cinq actes de sa pièce qu'en entassant tant de choses l'une sur l'autre en si peu de temps.

Mais si nous estimons qu'on l'ait bien [5] repris pour la multitude des actions employées dans ce poème, nous croyons qu'il y a encore eu plus de sujet de le reprendre pour avoir fait consentir [6] Chimène à épouser Rodrigue, le jour même qu'il [7] avait tué le Comte. Cela surpasse toute

1. *Pour traiter.* Parce qu'il traiterait, s'il traitait.
2. *Pour ce que.* Pour cette raison que. Cf. p. 37, n. 2.
3. *Pour la rendre.* Comme si *les sages* étaient le sujet. Cf. p. 54, n. 1.
4. Corneille.
5. *Bien.* Justement.
6. *Pour avoir fait consentir.* Construction libre de l'infinitif. Cf. p. 54, n. 1.
7. *Que.* Dans lequel. Cf. p. 41, n. 5.



FRONTISPICE DE LA PUCELLE

sorte de créance et ne peut vraisemblablement tomber [1] dans l'âme, non seulement d'une sage fille, mais d'une qui serait [2] la plus dépouillée d'honneur et d'humanité. En ceci, il ne s'agit pas simplement d'assembler plusieurs aventures diverses et grandes en un si petit espace de temps, mais de faire entrer dans un même esprit, et dans moins de vingt-quatre heures, deux pensées si opposées l'une à l'autre comme [3] sont la poursuite de la mort d'un père et le consentement d'épouser son meurtrier, et d'accorder en un même jour deux choses qui ne se pouvaient souffrir dans toute une vie. L'auteur Espagnol a moins péché en cet endroit contre la bienséance, faisant passer quelques jours entre cette poursuite et ce consentement. Et le Français, qui a voulu se renfermer dans la règle des vingt-quatre heures pour éviter une faute, est tombé dans une autre, et, de crainte de pécher contre les règles de l'art, a mieux aimé pécher contre celles de la nature.

(*Ibid.*) [4]

1. *Tomber.* Entrer.
2. *D'une qui serait.* Dans l'usage moderne, il faudrait *d'une fille.*
3. *Si... comme.* Aussi... que. Cf. p. 23, n. 8.
4. Complétons ces extraits des *Sentiments de l'Académie* par la lettre suivante. Chapelain s'y excuse des louanges que, dans la première rédaction de cette pièce, il avait cru devoir à la tragédie de Corneille. On sait que cette rédaction subit des retouches avant d'être publiée.

SUR LE *CID*

Monsieur, je ne doute point que, Monseigneur ayant daigné jeter les yeux sur cette ébauche de jugement que j'ai faite du *Cid* au nom de l'Académie, Son Eminence n'ait d'abord pénétré les raisons qui m'ont obligé de m'y prendre comme j'ai fait, et je tiens comme superflu de vous supplier encore de lui représenter [sur ce sujet] les choses que je vous fis hier entendre sur ce sujet chez vous. En tout événement, néanmoins, si vous rencontrez Son Eminence dans un assez grand loisir pour en vouloir bien être entretenue, vous me feriez une singulière grâce de lui dire qu'estimant ce poème défectueux en ses plus essentielles parties, j'ai cru que le moyen de désabuser ceux que ses fausses beautés ont prévenus était de témoigner qu'en beaucoup de choses non essentielles nous ne le croyons pas repris avec justice,et nous montrer favorables à quelques-uns des sentiments de ceux qui n'y trouvaient rien à redire; qu'autrement, si nous lui paraissions contraires en tout,bien qu'aux choses principales nous l'eussions censuré justement, nous passerions dans l'esprit du commun pour... juges injustes, ce qu'il me semble que surtout nous devions éviter, et pour le but que nous avons dans ce travail et pour nous décharger de la haine publique, laquelle autrement nous serait inévitable.

Vous me ferez encore la faveur, s'il vous plaît, de lui lire les conclusions que je prends à la fin de l'ouvrage, et de la supplier de considérer que je ne puis avoir tellement excusé le *Cid* dans le cours du jugement que j'en fais, que je ne le ruine beaucoup en montrant, et dans ce même cours et par mes conclusions, que les principales choses qui sont requises à un poème dramatique pour être bon lui manquent. Mais si Son Eminence juge que les moyens que j'avais pris

pour le mieux ne fussent pas légitimes, assurez-la que je n'ai nul attachement à mes opinions, et que je suis dans la soumission et la déférence que tout homme de bon sens doit avoir pour les sentiments d'une si haute intelligence que la sienne ; et que je suis pour les suivre et m'y conformer entièrement.

Quand au style, vous lui direz que j'en connais la faiblesse, et que je confesse que l'ordre qu'il lui a plu de me donner pour le rendre plus digne de l'Académie, comme il est très judicieux, ne peut être que profitable; mais qu'encore que j'eusse eu plus de loisir et plus de capacité pour le rendre meilleur, j'eusse toujours conservé l'imagination qui me vint d'abord, que de tous les styles il n'y avait guère que le grave dont on se pût servir en cette occasion, laquelle, nous ayant rendus juges, me semble nous obliger à fuir, dans ce que l'on verrait de nous sur ce sujet, les mouvements et les ornements qui font toute l'éloquence de ceux qui attaquent ou défendent, et à conserver seulement la force de raisonnement et la netteté de l'expression pour instruire plutôt que pour plaire; ce que je ne dis point pour maintenir bon ce que j'ai fait, si Son Eminence juge qu'il soit mauvais, mais simplement pour lui rendre raison des motifs que j'ai eus de le faire et pour en attendre son souverain jugement avec tout le respect que je lui dois comme à mon supérieur et maître en toutes choses. Je me promets ce bon office de votre bonté accoutumée; et surtout vous lui renouvellerez les assurances de mon zèle à son service, et ne lui laisserez pas croire qu'il y ait personne au monde sur qui il soit plus absolu que sur moi, qui suis, Monsieur,

Votre, etc...

(*Lettre à Boisrobert*, 31 juillet 1637.)

DESCARTES

UNIVERSALITÉ DE LA RAISON [1]

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ; car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux mêmes qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont [2]. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et distinguer [3] le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes ...

Pour la raison, ou *le sens*, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes et nous distingue des bêtes, je veux croire qu'elle est tout entière en un chacun, et suivre en ceci l'opinion commune des philosophes, qui disent qu'il n'y a du plus et du moins qu'entre les *accidents* [4] et non point entre les *formes* [5] ou natures des *individus* d'une même espèce [6].

(*Discours de la Méthode*, 1re partie.)

TABLE RASE [7]

J'étais alors en Allemagne, où l'occasion des guerres qui n'y sont pas encore finies m'avait appelé ; et, comme je retournais

1. C'est sur cette universalité de la raison que se fonde la doctrine classique.
2. *Plus qu'ils en ont.* Plus qu'ils n'en ont. Cf. p. 130, n. 4.
3. *De bien juger et distinguer*, etc. Cf. p. 18, n. 6.
4. *Accidents.* Qualités contingentes.
5. *Formes.* Qualités essentielles, c.-à-d. qui constituent l'essence même d'un être.
6. Que la raison soit égale chez tous les hommes, rien de plus contestable ; mais il y a des vérités universelles, des vérités qui s'imposent à tout homme. Seulement elles sont d'ordre scientifique et n'ont point de rapport avec celles qu'exprime la « littérature ». Or les littérateurs du XVIIe siècle qu'on peut considérer comme les disciples de Descartes font prévaloir la raison sur la sensibilité, sur l'art, et tendent à confondre la littérature avec la science.
7. Un des caractères fondamentaux du classicisme consiste à procéder par voie logique sans tenir compte des contingences et des antécédents.

du couronnement de l'Empereur [1] vers l'armée, le commencement de l'hiver m'arrêta en un quartier où, ne trouvant aucune conversation [2] qui me divertît, et n'ayant d'ailleurs, par bonheur, aucuns soins [3] ni passions qui me troublassent, je demeurais tout le jour enfermé seul dans un poêle [4], où j'avais tout loisir de m'entretenir de mes pensées. Entre lesquelles l'une des premières fut que je m'avisai de considérer que souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces et faits de la main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul a travaillé. Ainsi voit-on [5] que les bâtiments qu'un seul architecte a entrepris et achevés ont coutume d'être plus beaux et mieux ordonnés que ceux que plusieurs ont tâché de raccommoder en faisant servir de vieilles murailles qui avaient été bâties à d'autres fins. Ainsi ces anciennes cités qui, n'ayant été au commencement que des bourgades, sont devenues par succession de temps de grandes villes, sont ordinairement si mal compassées [6], au prix de ces places régulières qu'un ingénieur trace à sa fantaisie dans une plaine, qu'encore que, considérant leurs édifices chacun à part, on y trouve souvent autant ou plus d'art qu'en ceux des autres, toutefois, à voir comme ils sont arrangés, ici un grand, là un petit, et comme ils rendent les rues courbées [7] et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune que la volonté de quelques hommes usant de raison qui les a ainsi disposés. Et, si on considère qu'il y a eu néanmoins de tout temps quelques officiers qui ont eu charge de prendre garde aux bâtiments des particuliers pour les faire servir à l'ornement du public, on connaîtra bien qu'il est malaisé, en ne travaillant que sur les ouvrages d'autrui, de faire des choses fort accomplies. Ainsi je m'imaginai que les peuples qui, ayant été autrefois demi-sauvages et ne s'étant civilisés que peu à peu, n'ont fait leurs lois qu'à mesure que l'incommodité des crimes et des querelles les y a contraints, ne sauraient être si bien policés que ceux qui, dès le commencement qu'ils [8]

1. Ferdinand II. Il fut couronné à Francfort en 1619.
2. *Conversation.* Commerce mondain,
3. *Soins.* Soucis. Cf. p. 26, n. 10.
4. *Poêle.* Chambre chauffée par un poële.
5. *Ainsi voit-on.* Cf. p. 34, n. 1.
6. *Compassées.* Même sens que plus haut *ordonnées.*
7. *Courbées.* Nous dirions plutôt *courbes.*
8. *Que.* Dans lequel, où. Cf. p. 41 n. 5.

se sont assemblés, ont observé les constitutions de quelque prudent [1] législateur. Comme il est bien certain que l'état de la vraie religion, dont Dieu seul a fait les ordonnances, doit être incomparablement mieux réglé que tous les autres. Et, pour parler des choses humaines, je crois que, si Sparte a été autrefois très florissante, ce n'a pas été à cause de la bonté de chacune de ses lois en particulier, vu que plusieurs étaient fort étranges et même contraires aux bonnes mœurs, mais à cause que [2], n'ayant été inventées que par un seul [3], elles tendaient toutes à même fin [4]. Et ainsi je pensai que les sciences des livres, au moins celles dont les raisons ne sont que probables et qui n'ont aucunes démonstrations, s'étant composées et grossies peu à peu des opinions de plusieurs diverses personnes, ne sont point si approchantes de la vérité que les simples raisonnements que peut faire naturellement un homme de bon sens touchant les choses qui se présentent. Et ainsi encore je pensai que, pour ce que [5] nous avons tous été enfants avant que d'être hommes, et qu'il nous a fallu longtemps être gouvernés par nos appétits et nos précepteurs, qui étaient souvent contraires les uns aux autres, et qui, ni les uns ni les autres, ne nous conseillaient peut-être pas toujours le meilleur, il est presque impossible que nos jugements soient si purs ni [6] si solides qu'ils auraient été, si nous avions eu l'usage entier de notre raison dès le point de notre naissance, et que nous n'eussions jamais été conduits que par elle.

Il est vrai que nous ne voyons point qu'on jette par terre toutes les maisons d'une ville pour le seul dessein de les refaire d'autre façon [7] et d'en rendre les rues plus belles ; mais on voit bien que plusieurs font abattre les leurs pour les rebâtir, et que même quelquefois ils y sont contraints, quand elles sont en danger de tomber d'elles-mêmes et que les fondements n'en sont pas bien fermes. A l'exemple de quoi je me persuadai qu'il n'y aurait véritablement point d'apparence qu'un particulier fît dessein [8] de réformer un Etat en

1. *Prudent.* Sage, éclairé. Cf. p. 28, n. 10.

2. *A cause que.* Cf. p. 112, n. 1.

3. Lycurgue.

4. *A même fin.* A la même fin. Cf. p. 20, n. 13.

5. *Pour ce que.* Pour cette raison que. Cf. p. 37, n. 2.

6. *Ni.* Au lieu de *et*, la proposition équivalant à une négative.

7. *D'autre façon.* D'une autre façon. Cf. p. 20, n. 13.

8. *Fît dessein.* Cf. p. 12, n. 3.

y changeant tout dès les fondements et en le renversant pour le redresser, ni même aussi [1] de réformer le corps des sciences ou l'ordre établi dans les écoles pour les enseigner ; mais que, pour toutes les opinions que j'avais reçues jusques alors en ma créance, je ne pouvais mieux faire que d'entreprendre une bonne fois de les en ôter, afin d'y en remettre par après [2] ou d'autres meilleures, ou bien les mêmes [3], lorsque je les aurais ajustées au niveau de la raison. Et je crus fermement que par ce moyen je réussirais à conduire ma vie beaucoup mieux que si je ne bâtissais que sur de vieux fondements et que je ne m'appuyasse que sur les principes que je m'étais laissé persuader en ma jeunesse, sans avoir jamais examiné s'ils étaient vrais.

(*Ibid.*, 2e partie).

LA CULTURE DE LA RAISON ET LE DOUTE MÉTHODIQUE

... Je m'avisai de faire une revue sur les diverses occupations qu'ont les hommes en cette vie, pour tâcher à faire choix de la meilleure ; et, sans que je veuille rien dire de celles des autres, je pensai que je ne pouvais mieux que de continuer [4] en celle-là même où je me trouvais, c'est-à-dire que d'employer toute ma vie à cultiver ma raison [5], et m'avancer [6] autant que je pourrais en la connaissance de la vérité, suivant la méthode que je m'étais prescrite. J'avais éprouvé de si extrêmes contentements depuis que j'avais commencé à me servir de cette méthode, que je ne croyais pas qu'on en pût recevoir de plus doux ni de plus innocents en cette vie ; et, découvrant [7] tous les jours par son moyen quelques vérités qui me semblaient assez importantes et communément ignorées des autres hommes, la satisfaction que j'en avais remplissait tellement mon esprit, que tout le reste ne me

1. *Aussi.* Non plus. Cf. p. 11, n. 5.
2. *Par après.* Comme nous disons *par delà, par dessus*, etc.
3. *D'y en remettre... ou bien les mêmes.* Construction irrégulière, *en* n'ayant pas de raison d'être avec *les mêmes*. Cf. p. 63, n. 5.
4. *Je ne pouvais mieux que de continuer.* Dans l'usage moderne, *je ne pouvais mieux faire*.
5. Descartes fut le type de ce que nous appelons aujourd'hui l'intellectuel.
6. *D'employer... et m'avancer.* Cf. p. 18, n. 6.
7. *Découvrant.* Construction libre du participe. Cf. p. 31, n. 9.

touchait point. Outre que les trois maximes précédentes [1] n'étaient fondées que sur le dessein que j'avais de continuer à m'instruire ; car, Dieu nous ayant donné à chacun quelque lumière pour discerner le vrai d'avec le faux, je n'eusse pas cru me devoir contenter des opinions d'autrui un seul moment, si je ne me fusse proposé d'employer mon propre jugement à les examiner lorsqu'il serait temps ; et je n'eusse su m'exempter de scrupule en les suivant, si je n'eusse espéré de ne perdre pour cela aucune occasion d'en trouver de meilleures, en cas qu'il y en eût [2] ; et enfin je n'eusse su borner mes désirs ni être content, si je n'eusse suivi un chemin par lequel, pensant être assuré de l'acquisition de toutes les connaissances dont je serais capable, je le pensais être par même moyen [3] de celle de tous les vrais biens qui seraient jamais en mon pouvoir, d'autant que, notre volonté ne se portant à suivre ni à fuir aucune chose que selon que notre entendement la lui représente bonne ou mauvaise, il suffit de bien juger pour bien faire [4], et de juger le mieux qu'on puisse pour faire aussi tout son mieux, c'est-à-dire pour acquérir toutes les vertus et ensemble tous les autres biens qu'on puisse [5] acquérir ; et, lorsqu'on est certain que cela est, on ne saurait manquer d'être content.

Après m'être ainsi assuré de ces maximes, et les avoir mises à part avec les vérités de la foi, qui ont toujours été les premières en ma créance, je jugeai que, pour tout le reste de mes opinions, je pouvais librement entreprendre de m'en défaire ; et, d'autant que j'espérais en pouvoir mieux venir à bout en conversant [6] avec les hommes qu'en demeurant plus longtemps renfermé dans le poêle [7] où j'avais eu toutes ces pensées, l'hiver n'était pas encore bien achevé, que je me remis à voyager. Et en toutes les neuf années suivantes je ne

1. Les trois régles de la morale, exposées au début de la troisième partie. 1° Observer les lois et les coutumes de mon pays ; 2° être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais et ne suivre pas moins constamment (avec constance) les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées ; 3° tâcher plutôt à me vaincre que la fortune.

2. *En cas que* s'employait fréquemment dans des constructions analogues avec le sens de *supposé que*.

3. *Par même moyen*. Cf. p. 20, n. 13.

4. Maxime très contestable, mais qui s'accorde bien avec le rationalisme de Descartes.

5. *Puisse*. Latinisme. Dans l'usage moderne, on met l'indicatif.

6. *En conversant*. En entretenant des relations. Cf. p. 179, n. 2.

7. *Poële*. Cf. p. 179, n. 4.

fis autre chose que rouler çà et là dans le monde, tâchant d'y être spectateur plutôt qu'acteur en toutes les comédies qui s'y jouent ; et, faisant particulièrement réflexion en chaque matière sur ce qui la pouvait rendre suspecte et nous donner occasion de nous méprendre, je déracinais cependant [1] de mon esprit toutes les erreurs qui s'y étaient pu glisser [2] auparavant. Non que j'imitasse pour cela les sceptiques, qui ne doutent que pour douter et affectent d'être toujours irrésolus ; car au contraire, tout mon dessein ne tendait qu'à m'assurer [3] et à rejeter la terre mouvante et le sable, pour trouver le roc ou l'argile.

(*Ibid.*, 3e partie.)

JE PENSE, DONC JE SUIS

L'ESSENCE DE L'HOMME N'EST QUE DE PENSER [4]

Je ne sais si je dois vous entretenir des premières méditations que j'ai faites ; car elles sont si métaphysiques et si peu communes, qu'elles ne seront peut-être pas au goût de tout le monde ; et toutefois, afin qu'on puisse juger si les fondements que j'ai pris sont assez fermes, je me trouve en quelque façon contraint d'en parler. J'avais dès longtemps remarqué que, pour les mœurs, il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines tout de même que si elles étaient indubitables, ainsi qu'il a été dit ci-dessus ; mais,pour ce qu' [5] alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensai qu'il fallait que je fisse tout le contraire et que je rejetasse comme absolument faux tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resterait point après cela quelque chose en ma créance qui fût entièrement indubitable. Ainsi, à cause que [6] nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer ; et,

1. *Cependant.* Pendant ce temps. Cf. p. 25, n. 12.
2. *S'y étaient pu glisser.* L'emploi de *pu* entre le pronom personnel et le verbe pronominal n'empêche pas celui-ci de se construire avec l'auxiliaire *être*.
3. *M'assurer.* Me rendre sûr, me donner la certitude,
4. C'est l'homme en qualité d'être pensant que notre littérature classique a surtout étudié; et, par là encore, il y a affinité entre le cartésianisme et le classicisme.
5. *Pour ce que.* Pour cette raison que. Cf. p. 37, n. 2.
6. *A cause que.* Cf. p. 112, n. 1

pour ce qu'il y a [1] des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étais sujet à faillir autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations ; et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées que nous avons étant éveillés nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune pour lors qui soit vraie, je me résolus de [2] feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus vraies [3] que les illusions de mes songes. Mais aussitôt après je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi qui le pensais fusse quelque chose ; et, remarquant que cette vérité, *Je pense, donc je suis*, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule pour le premier principe de la philosophie que je cherchais

Puis, examinant avec attention ce que j'étais, et voyant que je pouvais feindre que je n'avais aucun corps et qu'il n'y avait [4] aucun monde ni aucun lieu où je fusse, mais que je ne pouvais pas feindre pour cela que je n'étais point, et qu'au contraire, de cela même que je pensais à douter de la vérité des autres choses, il suivait très évidemment et très certainement que j'étais, au lieu que si j'eusse seulement cessé de penser, encore que tout le reste de ce que j'avais imaginé eût été vrai, je n'avais aucune raison de croire que j'eusse été, je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu ni ne dépend d'aucune chose matérielle, en sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui, et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne lairrait [5] pas d'être tout ce qu'elle est.

1. *Pour ce que.* Pour cette raison que. Cf. p. 37, n. 2.
2. *De.* A. Cf. p. 18, n. 1.
3. *Non plus vraies.* Dans l'usage moderne, *pas plus vraies.*
4. *Et qu'il n'y avait.* Dépend, non pas *de voyant que*, mais de *feindre.*
5. *Lairrait.* Forme ancienne ; laisserait.

Après cela je considérai en général ce qui est requis à [1] une proposition pour être vraie et certaine ; car, puisque je venais d'en trouver une que je savais être telle, je pensai que je devais aussi savoir en quoi consiste cette certitude. Et, ayant remarqué qu'il n'y a rien du tout en ceci, *Je pense, donc je suis*, qui m'assure que je dis la vérité, sinon que je vois très clairement que, pour penser, il faut être, je jugeai que je pouvais prendre pour règle générale que les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement sont toutes vraies.

(*Ibid.*, 4e partie.)

LA VOLONTÉ

Il n'y a point d'âme si faible qu'elle ne puisse, étant bien conduite, acquérir un pouvoir absolu sur ses passions.

... La volonté est tellement libre dans sa nature, qu'elle ne peut jamais être contrainte...

Nos passions ne peuvent pas directement être excitées ni ôtées par l'action de notre volonté ; mais elles peuvent l'être indirectement par la représentation des choses qui ont coutume d'être jointes avec les passions que nous voulons avoir et qui sont contraires à celles que nous voulons rejeter. Ainsi, pour exciter en soi la hardiesse et ôter la peur, il ne suffit pas d'en avoir la volonté, mais il faut s'appliquer à considérer les raisons, les objets ou les exemples qui persuadent que le péril n'est pas grand, qu'il y a toujours plus de sûreté en la défense qu'en la fuite, qu'on aura de la gloire et de la joie d'avoir vaincu, au lieu qu'on ne peut attendre que du regret et de la honte d'avoir fui, et choses semblables. [3]

[Les passions] sont presque toutes accompagnées de quelque émotion qui se fait dans le cœur, et par conséquent aussi en tout le sang et les esprits... Le plus que la volonté puisse

1. *Requis à.* Demandé à, exigé de.

2. Ces réflexions sur la volonté montrent quelle analogie il y a entre la psychologie cartésienne et celle des auteurs contemporains, tout notamment de Corneille (Cf. Lanson, le *Héros Cornélien et le « Généreux » selon Descartes*, dans *Hommes et Livres*. p. 113-133).

3. C'est une méthode souvent appliquée par les héros cornéliens ; et de là les raisonnements qu'on leur a reprochés.

faire pendant que cette émotion est en vigueur, c'est de ne pas consentir à ses effets et de retenir plusieurs des mouvements auxquels elle dispose le corps. [1]

... Ceux en qui naturellement la volonté peut le plus aisément vaincre les passions et arrêter les mouvements du corps qui les accompagnent, ont sans doute les âmes les plus fortes. Mais il y en a qui ne peuvent éprouver leur force, pour ce qu' [2] ils ne font jamais combattre leur volonté avec ses propres armes, mais seulement avec celles que lui fournissent quelques passions pour résister à quelques autres. Ce que je nomme ses propres armes sont des jugements fermes et déterminés[3] touchant la connaissance du bien et du mal, suivant lesquels elle a résolu de conduire les actions de sa vie [4]. Et les âmes les plus faibles de toutes sont celles dont la volonté ne se détermine point ainsi à suivre certains jugements, mais se laisse continuellement emporter aux passions [5] présentes, lesquelles, étant souvent contraires les unes aux autres, la tirent tour à tour à leur parti, et, l'employant à combattre contre elle-même, mettent l'âme au [6] plus déplorable état qu'elle [7] puisse être. Ainsi, lorsque la peur représente la mort comme un mal extrême et qui ne peut être évité que par la fuite, l'ambition, d'autre côté [8], représente l'infamie de cette fuite comme un mal pire que la mort ; ces deux passions agitent diversement la volonté, laquelle, obéissant tantôt à l'une, tantôt à l'autre, s'oppose continuellement à soi-même, et ainsi rend l'âme esclave et malheureuse.

Il est vrai qu'il y a fort peu d'hommes si faibles et irrésolus qu'ils ne veulent rien que ce que leur passion leur dicte [9]. La plupart ont des jugements déterminés suivant lesquels ils règlent une partie de leurs actions ; et, bien que souvent ces

1. Cf. par exemple Chimène, qui ne saurait s'empêcher d'aimer Rodrigue, mais qui ne consent pas aux effets de sa passion.
2. *Pour ce que.* Pour cette raison que. Cf. p. 37, n. 2.
3. Telles sont les armes de la volonté pour les héros cornéliens.
4. *Sa vie.* Proprement, la *vie de la volonté* ; c'est-à-dire du personnage chez lequel la volonté se manifeste.
5. *Se laisse emporter aux passions.* Par les passions. Quand *se laisser* est suivi d'un autre verbe ayant un complément indirect que, dans l'usage moderne, nous y unissons au moyen de *par*, ce complément s'y unit au moyen de *à*.
6. *Au.* Dans le. Cf. p. 11, n. 7.
7. *Qu'elle.* Dans lequel elle. Cf. p. 41, n. 5.
8. *D'autre coté.* D'un autre côté. Cf. p. 20, n. 13.
9. Y en a-t-il si peu ? En tout cas, il n'y en a pas parmi les héros du théâtre cornélien.

jugements soient faux, et même fondés sur quelques passions par lesquelles la volonté s'est auparavant laissé vaincre ou séduire, toutefois à cause qu'elle [1] continue de les suivre lorsque la passion qui les a causés est absente, on les peut considérer comme ses propres armes, et penser que les âmes sont plus fortes ou plus faibles à raison de ce qu'elles peuvent plus ou moins suivre ces jugements et résister aux passions présentes qui leur sont contraires [2]. Mais il y a pourtant grande différence entre les résolutions qui procèdent de quelque fausse opinion et celles qui ne sont appuyées que sur la connaissance de la vérité ; d'autant que, si on suit ces dernières, on est assuré de n'en avoir jamais de regret ni de repentir, tandis qu'on en a toujours d'avoir suivi les précédentes lorsqu'on en découvre l'erreur.

(*Traité des Passions*, articles 40, 41, 45, 46, 48, 49.)

PLAIDOYER EN FAVEUR D'UN PAYSAN COUPABLE DE MEURTRE

Monsieur,

Je sais que vous avez tant d'occupations qui valent mieux que de vous arrêter à lire des compliments d'un homme qui ne fréquente ici que des paysans, que je n'ose m'ingérer de vous écrire que lorsque j'ai quelque occasion de vous importuner. Celle qui se présente maintenant est pour vous donner sujet d'exercer votre charité en la personne d'un pauvre paysan de mon voisinage qui a eu le malheur d'en tuer un autre. Ses parents ont dessein [3] d'avoir recours à la clémence de Son Altesse [4] afin de tâcher d'obtenir sa grâce, et ils ont désiré aussi que je vous en écrivisse pour vous supplier de vouloir bien seconder leur requête d'un mot favorable, en cas que l'occasion s'en présente.

Pour moi, qui ne cherche rien tant que la sécurité et le repos, je suis bien aise d'être en un pays où les crimes

1. *A cause que*. Cf. p. 112, n. 1.

2. On peut prendre pour exemple Horace tuant sa sœur, ou encore la Cléopâtre de *Rodogune*. (Cf. l'article cité plus haut, p. 185, n. 2).

3. *Ont dessein*. Cf. p. 12, n. 3.

4. Le prince d'Orange.

soient châtiés avec rigueur, parce que l'impunité des méchants leur donne trop de licence ; mais, parce que tous les mouvements de nos passions n'étant pas toujours en notre pouvoir, il arrive quelquefois que les meilleurs hommes commettent de très grandes fautes, pour cela l'usage des grâces est plus utile que celui des lois, à cause qu'il [1] vaut mieux qu'un homme de bien soit sauvé que non pas que [2] mille méchants soient punis ; aussi est-ce l'action la plus glorieuse et la plus auguste que puissent faire les princes, que de pardonner.

Le paysan pour qui je vous prie est ici en réputation de n'être nullement querelleur, et de n'avoir jamais fait de déplaisir [3] à personne avant ce malheur. Tout ce qu'on peut dire le plus à son désavantage, est que sa mère était mariée avec celui qui est mort ; mais, si on ajoute qu'elle en [4] était aussi fort outrageusement battue, et l'avait été pendant plusieurs années qu'elle avait tenu ménage avec lui, jusqu'à ce qu'enfin elle s'en était séparée [5] et ainsi ne le considérait plus comme son mari, mais comme son persécuteur et son ennemi, lequel même, pour se venger de cette séparation, la menaçait d'ôter la vie à quelqu'un de ses enfans (l'un desquels est celui-ci), on trouvera que cela même sert beaucoup à l'excuser. Et, comme vous savez que j'ai coutume de philosopher sur tout ce qui se présente, je vous dirai que j'ai voulu rechercher la cause qui a pu porter ce pauvre homme à faire une action de laquelle son humeur paraissait être fort éloignée, et j'ai su qu'au temps où ce malheur lui est arrivé, il avait une extrême affliction, à cause de la maladie d'un sien enfant dont il attendait la mort à chaque moment, et que, pendant qu'il était auprès de lui, on le vint appeler pour secourir son beau-frère qui était attaqué par leur commun ennemi. Ce qui fait que je ne trouve nullement étrange de ce qu'il ne fût pas [6] maître de soi-même en telle rencontre [7] : car, lorsqu'on a quelque grande affliction et qu'on est mis au désespoir par

1. *A cause que.* Cf. p. 112, n. 1.
2. *Que non pas que.* Construction vieillie.
3. *Déplaisir.* Le mot avait un sens plus fort.
4. *En.* De lui, c'est-à-dire par lui. Cf. p. 30, n. 6 et p. 11, n. 2.
5. *Elle s'en était séparée. Jusqu'à ce que* pouvait se construire avec l'indicatif quand il s'agissait d'un fait réel. — Sur *en*, cf. p. 30, n. 6.
6. *Je ne trouve nullement étrange de ce qu'il ne fût pas.* Construction vieillie.
7. *En telle rencontre.* En une telle rencontre. Cf. p. 20, n. 13.

la tristesse, il est certain qu'on se laisse bien plus emporter à la colère [1], s'il en survient alors quelque sujet, qu'on ne ferait [2] en d'autres temps. Et ce sont ordinairement les meilleurs hommes qui, voyant d'un côté la mort d'un fils, et de l'autre le péril d'un frère, en sont le plus violemment émus. C'est pourquoi les fautes ainsi commises, sans aucune malice [3] préméditée, sont, ce me semble, les plus excusables ; aussi lui fut-il pardonné par tous les principaux parents du mort, au jour même qu'ils [4] étaient assemblés pour le mettre en terre. Et de plus les juges d'ici l'ont absous, mais par une faveur trop précipitée, laquelle ayant [5] obligé le fiscal [6] à se porter appelant de leur sentence, il n'ose pas se présenter derechef devant la justice, laquelle doit suivre les rigueurs des lois sans avoir égard aux personnes ; mais il supplie que l'innocence de sa vie passée lui puisse faire obtenir grâce de Son Altesse.

Je sais bien qu'il est très utile de laisser quelquefois faire des exemples pour donner de la crainte aux méchants ; mais il me semble que le sujet [7] qui se présente n'y est pas propre : car, outre que le criminel étant absent, tout ce qu'on lui peut faire n'est que de l'empêcher de revenir dans le pays, et ainsi punir [8] sa femme et ses enfans plus que lui, j'apprends qu'il y a quantité d'autres paysans en ces provinces, qui ont commis des meurtres moins excusables et dont la vie est moins innocente, qui ne laissent pas d'y demeurer sans avoir aucun pardon de Son Altesse (et le mort était de ce nombre), ce qui me fait croire que si on commençait par mon voisin à faire un exemple, ceux qui sont plus accoutumés que lui à tirer le couteau diraient qu'il n'y a que les innocents et les idiots qui tombent entre les mains de la justice et seraient confirmés par là en leur licence. Enfin, si vous contribuez quelque chose [9] à faire que ce pauvre homme puisse revenir auprès de ses enfants, je puis dire que vous ferez une bonne action, et que ce sera une nouvelle obligation que vous aura, etc.

1. *A la colère*. Cf. p. 186, n. 5.
2. *Ferait*. Substitut de *se laisse emporter*. Cf. p. 56, n. 2.
3. *Malice*. Méchanceté. Cf. p. 29, n. 8.
4. *Que*. Dans lequel. Cf. p. 41, n. 5.
5. *Laquelle ayant*, etc. Construction absolue qui n'est plus d'usage.
6. *Le fiscal*. Chez nous le ministère public, représentant de la société.
7. *Sujet*. Cas, occasion.
8. *De l'empêcher... et... punir*. Cf. p. 18, n. 6.
9. *Si vous contribuez quelque chose*. Cf. p. 118, n. 1.

CHAPITRE III (1)

MAIRET

SOPHONISBE ET MASSINISSE

SOPHONISBE [1]

Je ne demande pas à vos mains libérales
Ni [2] mon sceptre perdu, ni ses pompes royales ;
Car j'atteste les dieux que, quand je les aurais,
Avec l'âme et le cœur je vous les donnerais ;
Mais, si le sentiment de la misère humaine
Vous fait avoir pitié de la dolente [3] reine,
Naguère l'ornement de sa condition [4]
Et maintenant l'objet de la compassion,
Donnez-moi l'un des deux [5] : ou que jamais le Tibre
Ne me reçoive esclave, ou que je meure libre.
Nous vous en conjurons, mes disgrâces et moi,
Par le nom africain [6], par le titre de roi,
De qui la majesté de tout temps sacro-sainte
Souffrirait en ma honte une publique atteinte,
Par les sceptres que j'eus, par ceux que vous avez,
Par ces sacrés genoux de mes larmes lavés,
Par ces vaillantes mains toujours victorieuses,
Bref par vos actions en tout si glorieuses.

MASSINISSE

Dieux ! faut-il qu'un vainqueur expire sous les coups
De ceux qu'il a vaincus ! Madame, levez-vous !

1. Sophonisbe, reine de Numidie, n'a pu empêcher les Romains d'entrer dans sa capitale. Elle demande à leur allié, Massinisse, qu'elle aime en secret, de ne pas être emmenée à Rome.

2. *Je ne demande pas... ni.* Construction encore usitée dans la première moitié du XVII[e] siècle. De même, *pas* se trouve avec *rien.*

3. *Dolente.* Triste.

4. Ses qualités personnelles rehaussaient la condition royale.

5. *L'un des deux.* L'une des deux choses suivantes.

6. *Le nom africain.* Au sens du latin *nomen* qui s'emploie pour *race.* Massinisse est lui-même un prince d'Afrique.

---

(1) Voir notre *Précis de l'Histoire de la Littérature française,* p. 166-178.

SOPHONISBE

Non, seigneur, que [1] mes pleurs n'obtiennent ma demande.

MASSINISSE

Vous obtenez encore une chose plus grande :
C'est un cœur que beauté n'a jamais asservi
Et que présentement la vôtre [2] m'a ravi.

SOPHONISBE

En l'état où je suis, il faut bien que j'endure
L'outrageuse rigueur de votre procédure [3] ;
Mais sachez que jamais un généreux vainqueur
N'affligea son vaincu d'un langage moqueur.

MASSINISSE

Ah ! madame, perdez cette injuste créance [4]
Qui dans sa fausseté me nuit et vous offense ;
Jugez mieux des respects qu'un prince doit avoir,
Et dans votre beauté voyez votre pouvoir...

SOPHONISBE

Certes, ma vanité serait trop ridicule
Ou j'aurais un esprit extrêmement crédule,
Si je m'imaginais qu'en l'état où je suis,
Captive, abandonnée, au milieu des ennuis [5]
Le cœur gros de soupirs et les yeux pleins de larmes,
Je conservasse encor des beautés et des charmes
Capables d'exciter une ardente amitié.

MASSINISSE

Il est vrai que d'abord j'ai senti la pitié ;
Mais, comme le soleil suit les pas de l'aurore,
L'amour qui l'a suivie et qui la suit encore
A fait en un instant, dans mon cœur embrasé,
Le plus grand changement qu'il ait jamais causé...

(*Sophonisbe*, acte III, scène IV.)

1. *Non... que.* Non, pas avant que. *Que* s'employait souvent dans des constructions analogues avec l'ellipse d'*avant* ou de *sans*.

2. *La vôtre. Beauté*, employé au vers précédent avec le sens de *femme belle* est sous-entendu dans celui-ci avec son sens ordinaire.

3. *Procédure.* Façon de procéder, de me traiter.

4. *Créance.* Croyance. C'est le même mot, et il a, au XVII[e] siècle, la même signification.

5. *Ennuis.* Dans un sens plus fort. Cf. p. 14, n. 2.

IMPRÉCATIONS DE MASSINISSE

Puisque ma propre main a fourni le poison
Qui fait qu'elle m'attend sur le rivage sombre,
Où mon fidèle esprit va rejoindre son ombre,
C'est là, cruel sénat, que tes superbes lois
Ne feront point trembler les misérables Rois.
Un poignard, malgré toi, trompant ta tyrannie,
M'accorde le repos que ta rigueur me nie [2]...
Cependant en mourant, ô Peuple ambitieux !
J'appellerai sur toi la colère des cieux.
Puisses-tu rencontrer, soit en paix, soit en guerre,
Toute chose contraire, et sur mer et sur terre.
Que le Tage et le Pô, contre toi rebellés,
Te reprennent les biens que tu leur as volés ;
Que Mars, faisant de Rome une seconde Troie,
Donne aux Carthaginois tes richesses en proie,
Et que dans peu de temps le dernier des Romains
En [3] finisse la race avec ses propres mains [4] !

(*Ibid.*, acte V, scène VIII.)

1. Massinisse, en dépit des Romains, a épousé Sophonisbe, Ceux-ci exigent qu'il la leur livre. Mais il préfère lui envoyer du poison ; et, avant de se tuer sur son cadavre, il prononce les imprécations qui suivent.

2. *Nie.* Dénie.

3. *En.* Des Romains. Cf. p. 30, n. 6.

4. On peut comparer à ce morceau les imprécations de Camille dans *Horace*.

ROTROU

STANCES DE GENEST

Par quelle divine aventure,
Sensible et sainte volupté,
Essai [2] de la gloire future,
Incroyable félicité,
Par quelles bontés souveraines,
Pour confirmer nos saints propos
Et nous conserver le repos
Sous le lourd fardeau de nos chaînes,
Descends-tu des célestes plaines
Dedans [3] l'horreur de nos cachots ?

O fausse volupté du monde,
Vaine promesse d'un trompeur !
Ta bonace [4] la plus profonde
N'est jamais sans quelque vapeur [5];
Et mon Dieu, dans la peine [6] même
Q'il veut que l'on souffre pour lui,
Quand il daigne être notre appui
Et qu'il reconnaît que l'on l'aime,
Influe [7] une douceur suprême
Sans mélange d'aucun ennui [8].

Pour lui la mort [9] est salutaire,
Et par cet acte de valeur
On fait un bonheur volontaire
D'un inévitable malheur.

1. Le comédien Genest a été emprisonné après sa conversion au christianisme, et il doit bientôt subir le dernier supplice.
2. *Essai.* Avant-goût.
3. *Dedans.* Dans. Cf. p. 18, n. 5.
4. *Bonace.* Temps calme. Cf. p. 26, n. 11.
5. *Vapeur.* Signe d'un orage prochain.
6. *Peine.* Châtiment. Cf. p. 23, n. 13.
7. *Influe.* Fait couler, fait pénétrer.
8. *Ennui.* Sens plus fort. Cf. p. 14, n. 2.
9. *Pour lui la mort.* La mort soufferte pour lui.

Nos jours n'ont pas une heure sûre ;
Chaque instant use leur flambeau ;
Chaque pas nous mène au tombeau,
Et l'art, imitant la nature,
Bâtit d'une même figure [1]
Notre bière et notre berceau.

Mourons donc, la cause y convie :
Il doit être doux de mourir
Quand se dépouiller de la vie
Est travailler pour l'acquérir.
Puisque la céleste lumière
Ne se trouve qu'en la quittant [2]
Et qu'on ne vainc qu'en combattant,
D'une [3] vigueur mâle et guerrière
Courons au bout de la carrière
Où la couronne nous attend.

(*Saint Genest*, acte V, scène I.)

GENEST REPOUSSE LES SOLLICITATIONS DE MARCELLE [4]

LE GEOLIER, *à Marcelle*

Entrez.

(*Le geôlier sort.*)

MARCELLE

Eh bien, Genest, cette ardeur insensée
Te dure-t-elle encore, ou t'est-elle passée ?
Si tu ne fais pour toi [5], si le jour ne t'est cher,
Si ton propre intérêt ne te saurait toucher [6],
Nous osons espérer que le nôtre, possible [7],
En cette extrémité te sera plus sensible,
Que, t'étant si cruel, tu nous seras plus doux,
Et qu'obstiné pour toi, tu fléchiras pour nous.
Si tu nous dois chérir, c'est en cette occurence ;
Car, séparés de toi, quelle est notre espérance ?

1. *Figure.* Forme.
2. *En la quittant.* Quand on la quitte. Cf. p. 31, n. 9.
3. *D'une.* Avec une. Cf. p. 11, n. 2.
4. Comédienne de la même troupe que Genest.
5. *Si tu ne fais pour toi.* Si tu ne travailles pour toi-même. Construction du temps.
6. *Toucher.* L'*r* sonne. Cf. p. 19, n. 8.
7. *Possible.* Peut-être. Cf. p. 121, n. 5.

Par quel sort pouvons-nous survivre ton trépas [1] ?
Et que peut plus [2] un corps dont le chef [3] est à bas ?
Ce n'est que de tes jours que dépend notre vie ;
Nous mourrons tous du coup qui te l'aura ravie ;
Tu seras seul coupable, et nous tous, en effet [4],
Serons punis d'un mal que nous n'aurons point fait.

GENEST

Si d'un heureux avis vos esprits sont capables [5],
Partagez ce forfait, rendez-vous-en coupables,
Et vous reconnaîtrez s'il est un heur [6] plus doux
Que la mort qu'en effet je vous souhaite à tous.
Vous mourriez pour un Dieu dont la bonté suprême,
Vous faisant en mourant détruire la mort même,
Ferait l'éternité le prix de ce moment
Que j'appelle une grâce et vous un châtiment.

MARCELLE

. . . .

GENEST

Marcelle, avec regret j'espère vainement
De répandre le jour sur votre aveuglement [7],
Puisque vous me croyez l'âme assez ravalée,
Dans les biens infinis dont le Ciel l'a comblée,
Pour tendre à d'autres biens et pour s'embarrasser
D'un si peu raisonnable et si lâche penser [8].
Non, Marcelle, notre art n'est pas d'une importance
A m'en être promis [9] beaucoup de récompense ;
La faveur d'avoir eu des Césars pour témoins
M'a trop acquis de gloire et trop payé mes soins.
Nos vœux, nos passions, nos veilles et nos peines,
Et tout le sang enfin qui coule dans nos veines,

1. *Survivre ton trépas*. Ce verbe pouvait alors s'employer transitivement.
2. *Plus*. Davantage, c'est-à-dire désormais,
3. *Chef*. Tête.
4. *En effet*. Effectivement. Se rapporte à *punis*.
5. *Sont capables de*. Peuvent recevoir. Sens étymologique de *capable*.
6. *Heur*. Bonheur. Cf. p. 21, n. 8.
7. Il y a un vers analogue dans la scène de *Polyeucte* à laquelle répond celle-ci :
Sur votre aveuglement il répandra [le jour.
8. Marcelle a supposé que Genest s'est fait chrétien par mécontentement contre l'Empereur qui ne récompense pas assez son talent.
9. *A m'en être promis*. Construction libre de l'infinitif. Cf. p. 54, n. 1.

Sont pour eux des tributs de devoir et d'amour
Où [1] le ciel nous oblige en nous donnant le jour ;
Comme aussi [2] j'ai toujours, depuis que je respire,
Fait des vœux pour leur gloire et pour l'heur [3] de l'empire.
Mais où je vois s'agir [4] de l'intérêt d'un Dieu
Bien plus grand dans le ciel qu'ils ne sont en ce lieu,
De tous les empereurs l'empereur et le maître,
Qui seul me peut sauver, comme il m'a donné l'être,
Je soumets justement leur trône à ses autels,
Et contre son honneur ne dois rien aux mortels.
Si mépriser leurs dieux est leur être rebelle,
Croyez qu'avec raison je leur suis infidèle,
Et que, loin d'excuser cette infidélité,
C'est un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez si des dieux de métal et de pierre
Seront puissants au ciel comme on les croit [5] en terre [6],
Et s'ils vous sauveront de la juste fureur
D'un Dieu dont la créance [7] y passe pour erreur :
Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfants et ces gens inutiles,
Les sectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié.
Ta grâce peut, Seigneur, détourner ce présage.
Mais, hélas ! tous l'ayant, tous n'en ont pas l'usage ;
De tant de conviés bien peu suivent tes pas,
Et, pour être appelés [8], tous ne répondent pas.

MARCELLE

Cruel, puisqu'à ce point cette erreur te possède,
Que [9] ton aveuglement est un mal sans remède,
Trompant au moins César, apaise son courroux,
Et, si ce n'est pour toi, conserve-toi pour nous.

1. *Où.* Auxquels. Construction du temps.
2. *Comme aussi.* Aussi bien, c'est ainsi que.
3. *Heur.* Bonheur. Cf. p. 21, n. 8.
4. *Je vois s'agir.* Je vois qu'il s'agit.
5. *Comme on les croit.* Comme on croit qu'ils le sont.
6. *En terre.* Sur la terre. Cf. p. 98, n. 1, et p. 18, n. 2.
7. *Dont la créance.* *La créance de Dieu* signifie *la croyance en Dieu.* — Sur *créance*, cf. p. 191, n. 4.
8. *Pour être appelés.* Quoiqu'ils soient appelés.
9. *Que.* Dépend sans doute de *à ce point.*

Sur la foi de ton Dieu fondant ton espérance,
A celle de nos dieux donne au moins l'apparence [1].
Et, sinon sous un cœur [2], sous un front plus soumis,
Obtiens pour nous ta grâce, et vis pour tes amis.

GENEST

Notre foi n'admet point cet acte de faiblesse ;
Je la dois publier, puisque je la professe.
Puis-je désavouer le maître que je sui [3] ?
Aussi bien que nos cœurs, nos bouches sont à lui.
Les plus cruels tourments n'ont point de violence
Qui puisse m'obliger à ce honteux silence...

MARCELLE

César n'obtenant rien, ta mort sera cruelle.

GENEST

Mes tourments seront courts, et ma gloire éternelle.

MARCELLE

Quand la flamme et le fer paraîtront à tes yeux...

GENEST

M'ouvrant la sépulture, ils m'ouvriront les cieux.

MARCELLE

O dur courage d'homme !

GENEST

O faible cœur de femme !

MARCELLE

Cruel ! sauve tes jours.

GENEST

Lâche ! sauve ton âme.

MARCELLE

Une erreur, un caprice, une légèreté,
Au plus beau de tes ans, te coûter la clarté [4] !

GENEST

J'aurai bien peu vécu, si l'âge se mesure
Au seul nombre des ans prescrit par la nature ;
Mais l'âme qu'au [5] martyre un tyran nous ravit
Au séjour de la gloire à jamais se survit.

1. Fais semblant de croire à nos dieux.
2. Avec *sous un cœur*, il faut suppléer *plus soumis* exprimé avec *sous un front*.
3. *Sui*. Du verbe *suivre*. Licence poétique plus fréquente avec d'autres verbes, avec ceux, par exemple, qui ont la première personne de l'indicatif présent en *ois*.
4. *La clarté*. La vie.
5. *Au*. Dans le. Cf. p. 11, n. 7.

Se plaindre de mourir, c'est se plaindre d'être homme ;
Chaque jour le détruit [1], chaque instant le consomme[2] ;
Au moment qu'il [3] arrive, il part pour le retour,
Et commence de perdre [4] en recevant le jour.

MARCELLE

Ainsi rien ne te touche, et tu nous abandonnes ?

GENEST

Ainsi[5] je quitterais un trône et des couronnes :
Toute perte est légère à qui s'acquiert un Dieu.

(*Le geôlier rentre*).

LE GEOLIER

Le préfet vous demande.

MARCELLE

Adieu, cruel !

GENEST

Adieu.

(*Ibid.*, acte V, scènes II et III.)

UN COUP DE THÉATRE[6]

VENCESLAS, LADISLAS, OCTAVE [7], GARDES

VENCESLAS

Mon fils !

LADISLAS

Seigneur ?

VENCESLAS

Hélas !

1. *Le détruit.* Détruit l'homme. Cf. p. 83, n. 8.
2. *Consomme.* Consume. Cf. p. 73, n. 20.
3. *Que.* Dans lequel. Cf. p. 41, n. 5.
4. *De perdre.* De perdre le jour. A moins que le verbe ne soit pris absolument.
5. *Ainsi.* Cet *ainsi* parait avoir une signification tout autre que celui du vers précédent. *Ainsi je quitterais* signifie *je quitterais de même.*
6. Ladislas et son frère. Alexandre aiment l'un et l'autre la duchesse de Cunisberg, Cassandre, fille adoptive de leur pére Venceslas. Pour dissimuler son amour à Ladislas, Alexandre persuade le duc de Courlande, Féderic, de feindre qu'il est l'amant de Cassandre. Une nuit, Ladislas surprend son rival, et, croyant tuer le duc, il tue Alexandre. Venceslas le rencontre, l'interroge. Le prince finit par lui déclarer qu'il vient de mettre à mort Féderic, lorsque, tout à coup il le voit paraître ; et bientôt il apprend de Cassandre, survenue pour demander justice au roi, que sa victime est son propre frère.
7. Gouverneur de Varsovie, personnage secondaire,

OCTAVE

O fatale rencontre !

VENCESLAS

Est-ce vous, Ladislas,
Dont la couleur [1] éteinte et la vue égarée
Ne marquent plus qu'un corps dont l'âme est séparée ?
En quel lieu, si saisi, si froid et si sanglant,
Adressez-vous ce pas incertain et tremblant ?
Qui vous a si matin tiré de votre couche ?
Quel trouble vous possède et vous ferme la bouche ?

LADISLAS

Que lui dirai-je, hélas !

VENCESLAS

Répondez-moi, mon fils ;
Quel fatal accident...

LADISLAS

Seigneur, je vous le dis :
J'allais... j'étais... l'Amour a sur moi tant d'empire...
Je me confonds [2], Seigneur, et ne vous puis rien dire.

VENCESLAS

D'un trouble si confus un esprit assailli
Se confesse coupable, et qui craint a failli.
N'avez-vous point eu prise [3] avecque [4] votre frère ?
Votre mauvaise humeur lui fut toujours contraire,
Et si, pour l'en garder, mes soins n'avaient pourvu...

LADISLAS

M'a-t-il pas satisfait [5] ? Non, je ne l'ai point vu.

VENCESLAS

Qui [6] vous réveille donc avant que la lumière
Ait du soleil naissant commencé la carrière ?

LADISLAS

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil ?

VENCESLAS

Oui, mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil.

1. *Couleur.* Teint.
2. *Je me confonds.* Comme *je me trouble*, mais plus fort.
3. *Eu prise*, *Prise* au sens de *querelle.* — Pour la construction, cf. p. 12, n. 3.
4. *Avecque.* Cf. p. 15, n. 7.
5. *M'a-t-il pas satisfait* ? Ellipse de *ne.* Cf. p. 71, n. 17.— Ne m'a-t-il pas donné satisfaction ?
6. *Qui.* Qu'est-ce qui. Construction du temps.

Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie,
Et, sachant que la mort l'aura bientôt ravie,
Je dérobe au sommeil, image de la mort,
Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort.
Près du terme fatal prescrit par la nature
Et qui me fait du pied toucher ma sépulture,
De ces derniers instants, dont il presse le cours,
Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.
Sur mon couchant enfin ma débile paupière
Me ménage avec soin ce reste de lumière.
Mais quel soin [1] peut du lit vous chasser si matin,
Vous à qui l'âge encor garde un si long destin ?

LADISLAS

Si vous en ordonnez avec votre justice,
Mon destin de bien près touche son précipice.
Ce bras, puisqu'il est vain de vous déguiser rien,
A de votre couronne abattu le soutien :
Le duc est mort, Seigneur, et j'en [2] suis l'homicide ;
Mais j'ai dû l'être.

VENCESLAS

O Dieu ! le duc est mort, perfide !
Le duc est mort, barbare ! et pour excuse, enfin,
Vous avez eu raison d'être son assassin !
A cette épreuve, ô Ciel, mets-tu ma patience ?

LES MÊMES ; FÉDERIC

FÉDERIC

La duchesse, Seigneur, vous demande audience.

LADISLAS

Que vois-je ? quel fantôme et quelle illusion
De mes sens égarés croît [3] la confusion ?

VENCESLAS

Que m'avez-vous dit, prince, et par quelle merveille [4]
Mon œil peut-il sitôt démentir mon oreille ?

1. *Soin*. Souci. Cf. p. 26, n. 10.
2. *En*. Cf. p. 30, n. 6.
3. *Croît*. Accroît. Cf. p. 43, n. 1.
4. *Merveille*. Miracle.

LADISLAS

Ne vous ai-je pas dit qu'interdit et confus,
Je ne pouvais rien dire et ne raisonnais plus ?

VENCESLAS

Ah ! duc, il était temps de tirer ma pensée
D'une erreur qui l'avait mortellement blessée.
Différant [1] d'un instant le soin de l'en guérir,
Le bruit de votre mort m'allait faire mourir.
Jamais cœur ne conçut une douleur si forte.
Mais que me dîtes-vous ?

FÉDERIC

Que Cassandre à la porte
Demandait à vous voir.

VENCESLAS

Qu'elle entre.

LADISLAS, *à part*

O justes cieux !
M'as-tu trompé, ma main ? me trompez-vous, mes yeux ?
Si le duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte ?
Et de quel bras le mien a-t-il reçu l'atteinte ?

LES MÊMES ; CASSANDRE

CASSANDRE, *aux pieds du roi, pleurant*

Grand roi, de l'innocence auguste protecteur,
Des peines [2] et des prix juste dispensateur,
Exemple de justice inviolable et pure,
Admirable à la race et présente et future,
Prince et père à la fois, vengez-moi, vengez-vous,
Avec votre pitié mêlez votre courroux,
Et rendez aujourd'hui d'un juge inexorable
Une marque aux neveux à jamais mémorable [3]...
Hier, déjà le sommeil semant partout ses charmes [4],
(En cet endroit, Seigneur, laissez couler mes larmes :
Leur cours vient d'une source à ne tarir jamais)

1. *Différant*. Si vous aviez différé. Cf. p. 31, n. 9.
2. *Peines*. Châtiments. Cf. p. 23, n. 13.
3. Témoignez que vous êtes un juge inexorable par une marque, etc.
4. *Charmes*. Au sens propre. Cf. p. 124, n. 4.

L'infant [1], de cet hymen [2] espérant le succès
Et, de peur du soupçon, arrivant sans escorte,
A peine eut mis le pied sur le seuil de la porte
Qu'il sent, pour tout accueil, une barbare main
De trois coups de poignard lui traverser le sein.

VENCESLAS

O Dieu ! l'infant est mort !

LADISLAS, *à part*

O mon aveugle rage,
Tu t'es bien satisfaite, et voilà ton ouvrage !

(*Venceslas*, acte IV, scènes III, IV, V.)

SIRA VAINCUE BRAVE SIROÈS [3]

SIRA, SARDARIGUE [4], GARDES

SIRA

Moi, lâche [5]! moi, le craindre au point de le prier !
Moi, qui porte un cœur libre en un corps prisonnier !
Moi, de quelque terreur avoir l'âme saisie,
Après que sous mes lois j'ai vu trembler l'Asie
Et qu'on a vu mon sang fertile en potentats
Avec tant de splendeur régner sur tant d'Etats !
Après le vain effort de la rage et des armes,
Tenter, pour le toucher, des soupirs et des larmes !
Que mon fils dépendît [6], devant donner la loi,
Et qu'il vécût sujet, ayant pu mourir roi !
Ma rage est avortée, et mon attente est vaine ;
Mais, quoique sans effet, j'ai témoigné ma haine...
Si pour ce qu'à mes yeux il reste de clarté [7]
J'avais à souhaiter un peu de liberté,
Ce serait pour pouvoir mourir son homicide [8]...

1. *L'infant.* Alexandre.
2. *Cet hymen.* Son hymen avec Cassandre.
3. Sira, seconde femme de Cosroès, voulait dépouiller Siroès, son beau-fils, du trône auquel la naissance lui donnait droit. Mais Siroès a déjoué ses manœuvres et l'a fait emprisonner.
4. Officier, personnage subalterne.
5. *Lâche.* Le mot est adressé à Sardarigue.
6. *Dépendît.* Dans un sens absolu.
7. Pour le temps qui me reste à vivre.
8. *Son homicide.* De Siroès.

LES MÊMES ; SIROÈS, PALMIRAS, PHARNACE [1]

SIROÈS *assis*

... Nous venons pourvoir [2] contre la violence
Et de votre furie et de votre insolence.
Eh bien, Madame ?

SIRA

Eh bien, traître, te voilà roi :
La pointe de mes traits a tourné contre moi ;
Et, par où j'ai voulu mettre un fils à ta place,
Je te mets à la mienne et m'acquiers ta disgrâce.
J'ai fait plus ; j'ai tenté, pour le coup de ta mort,
Par le bras d'un des miens, un inutile effort ;
J'ai, si tu l'as ouï, souhaité ma franchise [3]
Pour, de ma propre main, en tenter l'entreprise.
Ne t'en étonne pas, le jour m'est à mépris ;
J'ai juré de périr ou voir [4] régner mon fils,
Et, si la liberté m'était encore offerte,
J'en emploierais pour lui tout l'usage à ta perte.
Est-ce assez ? Les témoins sont ici superflus.
Mon procès est bien court, prononce là-dessus.

SIROÈS

J'admire ce grand cœur, et nous devons, Madame,
Un renom mémorable à cette force d'âme.
Vous avez dans l'Etat, avec ce grand courroux,
Fait de grands changements, mais funestes pour vous.

SIRA

Je considère peu ce qui m'en est funeste.
Tout le mal qui m'en vient est le bien qui t'en reste ;
Je plaindrais [5] peu la vie et mourrais sans effort,
Si, sujet de mon fils, tu survivais ma mort [6],
Ou si de tes destins j'avais tranché la trame.

SIROÈS

C'étaient de grands desseins pour la main d'une femme,

1. Palmiras et Pharnace sont des satrapes.
2. *Pourvoir.* Dans un sens absolu. Prendre des mesures.
3. *Franchise.* Liberté. Cf. p. 14, n. 3.
4. *De périr ou voir.* Cf. p. 18, n. 6.
5. *Je plaindrais.* Je regretterais.
6. Si en mourant je te voyais sujet de mon fils. — Pour la construction de *survivre*, cf. p. 195, n. 1.

Et qui méritaient bien d'en délibérer [1] mieux
Qu'avec l'ambition qui vous sillait [2] les yeux.
Il faut ou plus de force ou plus d'heur [3] qu'on n'estime
Pour exclure d'un trône un prince légitime ;
Les funestes complots qu'on fait contre ses jours
Peuvent avoir effet [4], mais ne l'ont pas [5] toujours.
Vous l'éprouvez, Madame. Avec ce grand courage,
Qui, pour me mettre à bas, a tout mis en usage,
Avec tout cet effort, qu'avez-vous avancé ?
Sur qui tombe ce foudre [6] ? où l'avez-vous lancé ?
Sur la tête où vos mains portaient mon diadème,
Sur celle de mon père, et sur la vôtre même.
Par quel aveuglement n'avez-vous pas jugé
Qu'ayant des dieux au ciel [7] j'en [8] serais protégé ?
Doutez-vous que l'objet de leurs soins plus augustes [9]
Est [10] l'intérêt des rois dont les causes sont justes ?

SIRA

Ils l'ont mal témoigné, quittant [11] notre parti
Et souffrant pour le tien ce qu'ils ont consenti.
Mais, qu'ils veillent ou non sur les choses humaines,
Au fait [12] dont il s'agit ces questions sont vaines.
Prononçant mon arrêt, chasse-moi de ces lieux ;
Tyran, délivre-moi de l'horreur de tes yeux ;
Chaque trait m'en punit, chaque regard m'en tue,
Et mon plus grand supplice est celui de ta vue.

SIROÈS

Il vous faut affranchir [13] d'un si cruel tourment.
(*Aux satrapes.*)
Princes, délivrez-l'en par votre jugement.

1. *D'en délibérer*. Qu'on en délibérât. Cf. p. 54, n. 1.
2. *Sillait*. Fermait. Cf. *dessiller*.
3. *Heur*. Bonheur. Cf. p. 21, n. 8.
4. *Avoir effet*. Cf. p. 12, n. 3.
5. *Ne l'ont pas*. *Le* représente *effet*, qui n'est pas déterminé. Cf. p. 83, n. 8.
6. *Ce foudre*. Le mot s'employait alors au masculin.
7. *Ayant des dieux au ciel*. Sans doute faut-il entendre *y ayant*, c'est-à-dire *puisqu'il y a*. Cf. p. 36, n. 6.
8. *En*. Par eux. Cf. p. 30, n. 6 et p. 11, n. 2.
9. *Plus augustes*. Les plus augustes. Cf. p. 30, n. 8.
10. *Est*. Dans l'usage moderne, *ne soit*.
11. *Quittant*. En quittant. Construction alors fréquente.
12. *Au*. Dans le. Cf. p. 11, n. 7.
13. *Il vous faut affranchir*. Il faut vous affranchir, il faut que je vous affranchisse.

SIRA

Délibère, cruel, consulte tes ministres ;
Nos malheurs sont le fruit de leurs avis sinistres...
Ils ont grand intérêt en la mort que j'attends ;
Ne crains point, leurs conseils iront où tu prétends.
Eh bien, perfide ! et vous, lâches suppôts de traîtres,
Qu'avez-vous résolu, mes juges et mes maîtres ?

SIROÈS

lui montrant le poignard et le poison qu'un garde lui présente

On m'a de votre part apporté ces présents [1].

SIRA

Eh bien ?

SIROÈS

Les trouvez-vous des témoins suffisants,
Ou s'il faut autre chose afin de vous confondre ?

SIRA

Quand j'ai tout avoué, je n'ai rien à répondre ;
Je prends droit par moi-même [2], et mon plus grand forfait
Est, non d'avoir osé, mais osé sans effet.

SIROÈS

Les instruments du mal le seront du supplice :
Choisissez l'un des deux, et faites-vous justice.

SIRA

C'est quelque grâce encor, je n'osais l'espérer.
Je choisis le poison, fais-le moi préparer :
Je l'estimerai moins un poison qu'un remède
Que je dois appliquer au mal qui me possède ;
Le goût m'en sera doux, au défaut de ton sang,
Dont avec volupté j'eusse épuisé ton flanc.
Je préfère à la vie une mort salutaire,
Qui me va délivrer des mains d'un adversaire.
Mais joins une autre grâce au choix de mon trépas ;
Tyran, fais que mon fils y précède mes pas,

1. Sira avait fait porter naguère à Siroès, arrêté sur son ordre, un poignard et du poison, entre lesquels il devait choisir.

2. *Je prends droit par moi-même.* Je me crée à moi-même mon droit. — Cf. p. 12, n. 3.

Pour le voir [1], par sa mort, exempt de l'infamie
De recevoir des lois d'une main ennemie ;
Vivant, de son crédit tu craindrais les effets.

SIROÈS

Vos vœux sont généreux, ils seront satisfaits.
Qu'il entre, Sardarigue, et remenez la reine.

SIRA, *avec emportement*

Reine est ma qualité, quand tu sais qu'elle est vaine [2] !
Hier, j'étais ta marâtre, et je tiens à grand bien
De mourir aujourd'hui pour ne t'être plus rien.

(*Elle sort avec Sardarigue et les gardes.*)

(*Cosroès*, acte V, scènes I et II.)

1. *Pour le voir.* Pour que je le voie. Cf. p. 54, n. 1.
2. Tu m'appelles maintenant reine, quand tu sais que je n'ai plus aucun pouvoir.

CORNEILLE

THÉATRE

TIRCIS ET MÉLITE SE RÉJOUISSENT DE LEURS FIANÇAILLES

TIRCIS, MÉLITE.

TIRCIS

Maintenant que le sort, attendri par nos plaintes,
Comble nos espérances et dissipe nos craintes,
Que nos contentements ne sont plus traversés
Que par le souvenir de nos malheurs passés,
Ouvrons toute notre âme à ces douces tendresses
Qu'inspirent aux amants les pleines allégresses,
Et d'un commun accord chérissons nos ennuis [1],
Dont nous voyons sortir de si précieux fruits.
Adorables regards, fidèles interprètes
Par qui nous expliquions nos passions secrètes,
Doux truchements du cœur, qui déjà tant de fois
M'avez si bien appris ce que n'osait la voix [2],
Nous n'avons plus besoin de votre confidence [3] ;
L'amour en liberté peut dire ce qu'il pense,
Et dédaigne un secours qu'en sa naissante ardeur
Lui faisaient mendier la crainte et la pudeur.
Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blasphème !
La bouche est impuissante où l'amour est extrême ;
Quand l'espoir est permis, elle a droit de parler :
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
Ne vous lassez donc point d'en usurper l'usage [4] ;
Et, quoi qu'elle m'ait dit, dites-moi davantage.
Mais tu ne me dis mot, ma vie ! et quels soucis
T'obligent à te taire auprès de ton Tircis ?

1. *Ennuis.* Dans un sens plus fort. Cf. p. 14, n. 2.
2. *Ce que n'osait la voix.* Ce que la voix n'osait m'apprendre.
3. *Confidence.* Au sens propre du mot ; communication d'une chose secrète.
4. *L'usage.* L'office.

MÉLITE

Tu parles à mes yeux, et mes yeux te répondent.

TIRCIS

Ah ! mon heur [1] il est vrai, si tes désirs secondent
Cet amour qui paraît et brille dans tes yeux,
Je n'ai rien désormais à demander aux Dieux.

(*Mélite*, acte V, scène IV.)

LYSANDRE ET CÉLIDÉE SE RÉCONCILIENT

CÉLIDÉE

Les mauvais traitements ne font qu'aigrir les âmes.

LYSANDRE

Confus, désespéré du mépris de mes flammes,
Sans conseil [2], sans raison, pareil aux matelots
Qu'un naufrage abandonne à la merci des flots,
Je me suis pris à tout, ne sachant où me prendre.
Ma douleur par mes cris d'abord s'est fait entendre.
J'ai cru que vous seriez d'un naturel plus doux,
Pourvu que votre esprit devînt un peu jaloux.
J'ai fait agir pour moi l'autorité d'un père ;
J'ai fait venir aux mains celui qu'on me préfère [3].
Et, puisque ces efforts n'ont réussi [4] qu'en vain,
J'aurai de vous ma grâce, ou la mort de ma main :
Choisissez, l'une ou l'autre achèvera mes peines ;
Mon sang brûle déjà de sortir de mes veines :
Il faut, pour l'arrêter, me rendre votre amour ;
Je n'ai plus rien sans lui qui me retienne au jour.

CÉLIDÉE

Volage, fallait-il, pour un peu de rudesse,
Vous porter si soudain à changer de maîtresse ?
Les Dieux m'en soient témoins, et [5] ce nouveau sujet [6]
Que vos feux inconstants ont choisi pour objet,

1. *Mon heur.* Mon bonheur (p. 21, n. 8). Toi qui es tout mon bonheur.
2. *Sans conseil.* Au sens du latin, *sine consilio* ; affolé.
3. J'ai provoqué mon rival en duel.
4. *Réussi.* Le verbe *réussir* signifiait *avoir une issue.*
5. *Et.* Coordonne *ce... sujet* avec *les Dieux.*
6. *Ce nouveau sujet. Sujet* au sens de *personne* ; cette nouvelle amante.



Vue de la Galerie du Palais.

Si jamais [1] j'eus pour vous de dédain [2] véritable,
Avant que votre amour parût si peu durable !
Qu'Hippolyte [3] vous die [4] avec quels sentiments
Je lui fus raconter vos premiers mouvements [5],
Avec quelles douceurs je m'étais préparée
A redonner la joie à votre âme éplorée !
Dieux ! que je fus surprise, et mes sens éperdus,
Quand je vis vos devoirs à sa beauté rendus !
Votre légèreté fut soudain imitée :
Non pas que Dorimant [6] m'en eût sollicitée ;
Au contraire, il me fuit et l'ingrat ne veut pas
Que sa franchise [7] cède au peu que j'ai d'appas.
Mais, hélas ! plus il fuit, plus son portrait s'efface ;
Je vous sens malgré moi reprendre votre place.
L'aveu de votre erreur désarme mon courroux ;
Ne redoutez plus rien. l'amour combat pour vous.
Si nous avons failli de feindre [8] l'un et l'autre,
Pardonnez à ma feinte et j'oublierai la vôtre.
Moi-même je l'avoue à ma confusion,
Mon imprudence a fait notre division.
Tu ne méritais pas de si rudes alarmes :
Accepte un repentir accompagné de larmes ;
Et souffre que le tien nous fasse tour à tour
Par ce petit divorce [9] augmenter notre amour.

LYSANDRE

Que vous me surprenez ! O ciel ! est-il possible
Que je vous trouve encore à mes désirs sensible ?
Que j'aime ces dédains qui finissent ainsi !

CÉLIDÉE

Et, pour l'amour de toi, que je les aime aussi !

1. *Les Dieux m'en soient témoins... si jamais. En* désigne par avance la chose dont les Dieux doivent être témoins, à savoir *si jamais*, etc.
2. *Si... j'eus pour vous de dédain. De* et non pas *du* parce que la construction équivaut à *je n'eus jamais.*
3. La nouvelle amante de Lysandre.
4. *Die.* Archaïque, pour *dise.*
5. *Vos premiers mouvements.* Les premiers mouvements de votre cœur.
6. Le jeune homme que Célidée s'avisa de donner pour successeur à Lysandre.
7. *Franchise.* Liberté, indépendance. Cf. p. 14, n. 3.
8. *Failli de feindre.* Fait la faute de feindre, fait une faute en feignant.
9. *Ce petit divorce.* Cette courte rupture.

LYSANDRE

Que ce soit toutefois, sans qu'il vous prenne envie
De les plus [1] essayer au péril de ma vie.

CÉLIDÉE

J'aime trop désormais ton repos et le mien.

(*La Galerie du Palais*, acte V, scène IV.)

CRUAUTÉ D'ATTILA

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE.

ATTILA

Eh bien, mes illustres amis,
Contre mes grands rivaux quel espoir m'est permis ?
Pas un [3] n'a-t-il pour soi la digne complaisance
D'acquérir sa princesse en perdant qui m'offense ?
Quoi ! l'amour, l'amitié [4], tout va d'un froid égal !
Pas un ne m'aime assez pour haïr mon rival !
Pas un de son objet [5] n'a l'âme assez ravie
Pour vouloir être heureux aux dépens d'une vie !
Quels amis, quels amants ! et quelle dureté !
Daignez, daignez du moins la [6] mettre en sûreté :
Si ces deux intérêts n'ont rien qui la fléchisse,
Que l'horreur de mourir, à leur défaut, agisse ;
Et si vous n'écoutez l'amitié ni l'amour,
Faites un noble effort pour conserver le jour.

VALAMIR

A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'est à son dernier point porter la barbarie.
Après l'assassinat d'un frère [7] et de six rois,
Notre tour est venu de subir mêmes lois [8],
Et nous méritons bien les plus cruels supplices
De nous être exposés aux mêmes sacrifices,

1. *Plus*. Davantage, désormais. Cf. p. 195, n. 2.
2. Le roi Valamir aime Honorie et le roi Ardaric aime Ildione. Attila a promis à Valamir de lui donner Honorie, s'il tue Ardaric, et à Ardaric de lui donner Ildione, s'il tue Valamir.
3. *Pas un*. Ni l'un ni l'autre.
4. *L'amitié*. Pour Attila.
5. *Son objet*. L'objet de son amour.
6. *La*. Votre dureté. Daignez faire en sorte que cette dureté ne cause pas votre mort.
7. Bléda.
8. *Mêmes lois*. Cf. p. 20, n. 13.

D'en avoir pu souffrir chaque jour de nouveaux.
Punissez, vengez-vous, mais cherchez des bourreaux ;
Et, si vous êtes roi, songez que nous le sommes.

ATTILA

Vous? Devant Attila, vous n'êtes que deux hommes ;
Et, dès qu'il m'aura plu d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.
Je fais grâce à tous deux de n'en demander [1] qu'une :
Faites-en décider l'épée et la fortune ;
Et qui succombera du moins tiendra de moi
L'honneur de ne périr que par la main d'un roi.
Nobles gladiateurs, dont ma colère apprête
Le spectacle pompeux à cette grande fête,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang [2].

ARDARIC

Votre main est plus faite à verser [3] de tel sang [4] ;
C'est lui faire un affront que d'emprunter les nôtres.

ATTILA

Pour me faire justice il s'en trouvera d'autres.
Mais, si vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une tête en pourra coûter deux.
Je révoque ma grâce, et veux bien que vos crimes
De deux rois mes rivaux me fassent deux victimes ;
Et ces rares objets [5] si peu dignes de moi
Seront le digne prix de cet illustre emploi.

(*à Ardaric.*)

De celui de vos feux [6] je ferai la conquête
De quiconque à mes pieds abattra votre tête [7].

(*à Honorie.*)

Et, comme vous paierez celle de Valamir [8],
Nous aurons à ce prix des bourreaux à choisir ;
Et, pour nouveau supplice à de si belles flammes,
Ce choix ne tombera que sur les plus infâmes.

1. *De n'en demander.* En n'en demandant.
2. *Du rang.* De votre rang.
3. *Faite à.* Habituée à. Ou plutôt *faite pour.* Cf. p. 12, n. 13.
4. *De tel sang.* Du sang royal.
5. *Objets.* Honorie et Ildione.
6. *Celui de vos feux.* L'objet de vos feux, c'est-à-dire Ildione.
7. Je donnerai Ildione à quiconque vous tuera.
8. *Vous paierez celle de Valamir.* Vous serez donnée en paiement au meurtrier de Valamir.

HONORIE

Tu pourrais être lâche et cruel jusque-là !

ATTILA

Encor plus, s'il le faut, mais toujours Attila,
Toujours l'heureux objet de la haine publique,
Fidèle au grand dépôt du pouvoir tyrannique,
Toujours......

HONORIE

Achève, et dis que tu veux en tout lieu
Etre l'effroi du monde et le fléau de Dieu.
Etale insolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de sang où se baignait ta rage,
Fais voir......

ATTILA

Que vous perdez de mots injurieux
A me faire un reproche et doux et glorieux !
Ce Dieu dont vous parlez, de temps en temps sévère,
Ne s'arme pas toujours de toute sa colère ;
Mais, quand à sa fureur il livre l'univers,
Elle a pour chaque temps des déluges divers.
Jadis, de toutes parts faisant regorger l'onde,
Sous un déluge d'eaux il abîma le monde ;
Sa main tient en réserve un déluge de feux
Pour le dernier moment de nos derniers neveux ;
Et mon bras, dont il fait aujourd'hui son tonnerre,
D'un déluge de sang couvre pour lui la terre.

HONORIE.

Lorsque par les tyrans [1] il punit les mortels,
Il réserve sa foudre à ces grands criminels
Qu'il donne pour supplice à toute la nature [2],
Jusqu'à ce que leur rage ait comblé la mesure.
Peut-être qu'il prépare en ce même moment
A de si noirs forfaits l'éclat du châtiment,
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apprête,
Il tient le bras levé pour te briser la tête,
Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler
Quiconque désormais t'osera ressembler.

1. *Par les tyrans.* Par l'intermédiaire, par les mains des tyrans.

2. Par lesquels il fait, comme dit Balzac, « tourmenter le monde ».

ATTILA

Eh bien, en attendant ce changement sinistre,
J'oserai jusqu'au bout lui servir de ministre,
Et faire exécuter toutes ses volontés
Sur vous et sur des rois contre moi révoltés.
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres,
Et mon tour à [1] périr ne viendra qu'après d'autres.

HONORIE

Ton sang, qui, chaque jour, à longs flots distillés [2],
S'échappe vers ton frère et six rois immolés,
Te dirait-il trop bas que leurs ombres t'appellent ?
Faut-il que ces avis par moi [3] se renouvellent ?
Vois, vois couler ce sang qui te vient avertir,
Tyran, que, pour les joindre [4], il faut bientôt partir.

(*Attila*, acte V, scène III.)

POÉSIES DIVERSES

APOLOGIE

Le Parnasse autrefois dans la France adoré
Faisait pour ses mignons [5] un autre âge doré [6] :
Notre fortune enflait du prix de nos caprices,
Et c'était une blanque [7] à de bons bénéfices.
Mais elle est épuisée, et les vers à présent
Aux meilleurs du métier n'apportent que du vent ;
Chacun s'en donne [8] à l'aise, et souvent se dispense
A [9] prendre par ses mains toute sa récompense.
Nous nous aimons un peu, c'est notre faible à tous ;
Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous ?
Et puis la mode en est, et la cour l'autorise [10].
Nous parlons de nous-même [11] avec toute franchise ;

1. *A*. Pour. Cf. p, 12, n. 13.
2. Attila avait de fréquentes hémorragies nasales.
3. *Par moi*. Cf. p. 154, n. 3.
4. *Joindre*. Rejoindre.
5. *Mignons*. Favoris.
6. *Doré*. Nous disons *d'or*.
7. *Blanque*. Loterie.
8. *S'en donne*. Se donne du vent.
9. *Se dispense à*. Se permet de.
10. *L'autorise*. Approuve et patronne cette mode.
11. *Même*. Pour *mêmes*. Licence poétique. Cf. p. 30, n. 5.

La fausse humilité ne met plus en crédit ;
Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit.
Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue ;
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue,
Et mon ambition pour faire plus de bruit
Ne les va point quêter [1] de réduit en réduit [2].
Mon travail sans appui monte sur le théâtre ;
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre ;
Là, sans que mes amis prêchent leurs sentiments,
J'arrache quelquefois des applaudissements ;
Là, content [3] du succès que le mérite donne,
Par d'illustres avis [4] je n'éblouis personne.
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans.
Par leur seule beauté ma plume est estimée ;
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée [5],
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

(*Excuse à Ariste.*)

LA TULIPE[6]

MADRIGAL

Bel astre à qui je dois mon être et ma beauté,
Ajoute l'immortalité
A l'éclat non pareil dont je suis embellie ;
Empêche que le temps n'efface mes couleurs ;
Pour trône donne-moi le beau front de Julie ;
Et, si cet heureux sort à ma gloire s'allie,
Je serai la reine des fleurs.

1. *Mon ambition... quêter. Ambition* veut dire ici *brigue*. Je suis exempt de cette ambition qui les quête.
2. *Réduit*. Au sens où nous disons aujourd'hui *salon*.
3. *Content*. Cf. p. 68, n. 20.
4. *Illustres avis*. Recommandations de grands personnages.
5. *Toute ma renommée*. Ma renommée tout entière, qu'elle soit plus ou moins grande.— « Au sortir de la première représentation du *Cid*, notre théâtre est véritablement fondé ; le poète triomphant, qui, à l'exemple de ses héros, parle hautement de lui-même comme il en pense, a droit de s'écrier sans peur de démenti, aux applaudissements de ses admirateurs et au désespoir de ses envieux :

Je sais ce que je vaux, » etc.

(Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. I).
6. Cette pièce et la suivante parurent dans la *Guirlande de Julie.*

L'IMMORTELLE BLANCHE

MADRIGAL

Donnez-moi vos couleurs, tulipes, anémones ;
Œillets, roses, jasmins, donnez-moi vos odeurs.
Des contraires saisons le froid ni les ardeurs
Ne respectent que les couronnes
Que l'on compose de mes fleurs.
Ne vous vantez donc point d'être aimables ni belles :
On ne peut nommer beau ce qu'efface le temps ;
Pour couronner les beautés éternelles
Et pour rendre leurs yeux contents,
Il ne faut point être mortelles.
Si vous voulez affranchir du trépas
Vos brillants, mais frêles appas,
Souffrez que j'en sois embellie ;
Et, si je leur fais part de mon éternité,
Je les rendrai pareils aux appas de Julie,
Et dignes de parer ses divines beautés.

SUR LA MORT DE LOUIS XIII

Sous ce marbre repose un monarque sans vice,
Dont la seule bonté déplut aux bons Français,
Et qui pour tout péché ne fit qu'un mauvais choix [1],
Dont il fut trop longtemps innocemment complice.

L'ambition, l'orgueil, l'audace, l'avarice,
Saisis [2] de son pouvoir, nous donnèrent des lois,
Et, bien qu'il fût en soi le plus juste des rois,
Son règne fut pourtant celui de l'injustice.

Vainqueur de toutes parts, esclave dans sa cour,
Son tyran et le nôtre à peine perd le jour,
Que jusque dans la tombe il le force à le suivre.

Jamais de tels malheurs furent-ils entendus [3] ?
Après trente-trois ans sur le trône perdus,
Commençant à régner, il a cessé de vivre.

1. Le choix de Richelieu. On sait que Corneille n'eut pas à se louer du Cardinal.—Pour la rime, cf. p. 30, n. 10.

2. *Saisis*. Comme *s'étant saisis*.

3. Entendit-on jamais parler de tels malheurs ?

PURETÉ DU CŒUR ET SIMPLICITÉ DE L'INTENTION

Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes,
La pureté de cœur et la simplicité ;
Elles te porteront avec facilité
Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles.
Celle-ci doit régner sur tes intentions;
Celle-là, présider à tes affections,
Si tu veux de tes sens dompter la tyrannie :
L'humble simplicité vole droit jusqu'à Dieu,
La pureté l'embrasse, et l'une à l'autre unie
S'attache à ses bontés et les goûte en tout lieu.

Nulle bonne action ne te ferait de peine [1]
Si tu te dégageais de tous [2] dérèglements :
Le désordre insolent des propres sentiments [3]
Forme tout l'embarras [4] de la faiblesse humaine.
Ne cherche ici qu'à plaire à ce grand Souverain,
N'y cherche qu'à servir après lui ton prochain,
Et tu te verras libre au dedans de ton âme ;
Tu seras au-dessus de ta fragilité,
Et n'auras plus de part à l'esclavage infâme
Où, par tous autres soins, l'homme est précipité.

Si ton cœur était droit, toutes les créatures
Te seraient des miroirs et des livres ouverts,
Où tu verrais sans cesse, en mille lieux divers,
Des modèles de vie et des doctrines [5] pures ;
Toutes comme à l'envi te montrent leur Auteur :
Il a dans la plus basse imprimé sa hauteur,
Et dans la plus petite il est plus [6] admirable.
De sa pleine bonté rien ne parle à demi ;
Et du vaste éléphant la masse épouvantable
Ne l'étale pas mieux que la moindre fourmi.

1. *Ne te ferait de peine.* Ne te serait pénible à accomplir.
2. *Tous dérèglements.* Cf. p. 20, n. 13. De même, au dernier vers de la strophe, *par tous autres soins.*
3. *Des propres sentiments.* Des sentiments égoïstes.
4. *Embarras.* Avait un sens plus fort.
5. *Doctrines.* Enseignements.
6. *Plus.* Le plus. Cf. p. 30, n. 8.

Purge l'intérieur [1] ; rends-le bon et sans tache,
Tu verras tout sans trouble et sans empêchement,
Et tu sauras comprendre, et tôt et fortement,
Ce que des passions le voile épais te cache.
Au cœur bien net et pur l'âme prête des yeux
Qui pénètrent l'enfer et percent jusqu'aux cieux ;
Il voit tout comme il [2] est et jamais ne s'abuse.
Mais le cœur mal purgé n'a que les yeux du corps :
Toute sa connaissance ainsi qu'eux [3] est confuse ;
Et tel qu'il est dedans, tel il juge au dehors.

Certes, s'il est ici quelque solide joie,
C'est ce cœur épuré qui seul la peut goûter ;
Et, s'il est quelque angoisse au monde à redouter,
C'est dans un cœur impur qu'elle entre et se déploie.
Dépouille donc le tien de ce qui l'a souillé,
Et vois comme le fer, par le feu dérouillé,
Prend une couleur vive au milieu de la flamme :
D'un plein retour vers Dieu, c'est là le vrai tableau ;
Son feu sait dissiper les pesanteurs de l'âme
Et faire du vieil homme un homme tout nouveau.

Quand ce feu s'alentit, soudain l'homme appréhende
Jusqu'au moindre travail, jusqu'aux moindres efforts,
Et souffre avec plaisir les douceurs du dehors,
Quelques pièges secrets que ce plaisir lui tende ;
Mais alors qu'il commence à triompher de soi,
Qu'il choisit Dieu pour maître et pour unique roi,
Que dans sa sainte voie il marche avec courage,
Le travail le plus grand ne l'en [4] peut épuiser ;
Plus il se violente et plus il se soulage,
Et ce qui l'accablait cesse de lui peser.

(*Imitation de Jésus-Christ*, livre II, chap. IV.)

1. *Purge l'intérieur.* Rends ton cœur pur.
2. *Il.* Représente sans doute, non pas *tout*, mais le cœur. Le cœur net et pur voit tout nettement et purement.
3. *Ainsi qu'eux.* Cf. plus haut *comme il est* ; c'est la contrepartie.
4. *En.* Représente *courage*. Cf. p. 83, n. 8.

QUE LA VÉRITÉ PARLE AU DEDANS DU CŒUR SANS AUCUN BRUIT DE PAROLES

Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute.
Je dis ton serviteur, car enfin je le suis ;
Je le suis, je veux l'être, et marcher dans ta route
Et les jours et les nuits.

Remplis-moi d'un esprit qui me fasse comprendre
Ce qu'ordonnent de moi tes saintes volontés,
Et réduis mes désirs au seul désir d'entendre
Tes hautes vérités.

Mais désarme d'éclairs ta divine éloquence,
Fais-la couler sans bruit au milieu de mon cœur ;
Qu'elle ait de la rosée et la vive abondance
Et l'aimable douceur.

Vous la craigniez, Hébreux, vous croyiez que la foudre,
Que la mort la suivît [1] et dût tout désoler,
Vous qui dans le désert ne pouviez vous résoudre
A l'entendre parler.

« Parle-nous, parle-nous, disiez-vous à Moïse ;
Mais obtiens du Seigneur qu'il ne nous parle pas ;
Des éclats de sa voix la tonnante surprise
Serait notre trépas. »

Je n'ai point ces frayeurs alors que je te prie ;
Je te fais d'autres vœux que ces fils d'Israël,
Et, plein de confiance, humblement je m'écrie
Avec ton Samuel :

« Quoique tu sois le seul qu'ici-bas je redoute,
C'est toi seul qu'ici-bas je souhaite d'ouïr :
Parle donc, ô mon Dieu ! ton serviteur écoute,
Et te veut obéir. »

1. *Suivît.* Subjonctif au lieu de l'indicatif. Cf. p. 97, n. 1.

Je ne veux ni Moïse à [1] m'enseigner tes voies,
Ni quelque autre prophète à m'expliquer tes lois ;
C'est toi, qui les instruis, c'est toi, qui les envoies,
Dont je cherche la voix.

Comme c'est de toi seul qu'ils ont tous ces lumières
Dont la grâce par eux éclaire notre foi,
Tu peux bien sans eux tous me les donner entières,
Mais eux tous rien sans toi.

Ils peuvent répéter le son de tes paroles,
Mais il n'est pas en eux d'en conférer [2] l'esprit,
Et leurs discours sans toi passent pour si frivoles,
Que souvent on s'en rit.

Qu'ils parlent hautement, qu'ils disent des merveilles,
Qu'il déclarent [3] ton ordre avec pleine vigueur :
Si tu ne parles point, ils frappent les oreilles
Sans émouvoir le cœur.

Ils sèment la parole obscure, simple et nue ;
Mais dans l'obscurité tu rends l'œil clairvoyant,
Et joins du haut du ciel à la lettre qui tue
L'esprit vivifiant.

Leur bouche sous l'énigme annonce le mystère,
Mais tu nous en fais voir le sens le plus caché ;
Ils nous prêchent tes lois, mais ton secours fait faire
Tout ce qu'ils ont prêché.

Ils montrent le chemin, et tu donnes la force
D'y porter tous nos pas, d'y marcher jusqu'au bout,
Et tout ce qui vient d'eux ne passe point l'écorce [4] ;
Mais tu pénètres tout.

1. *A*. Pour. Cf. p. 12, n. 13.
2. *Conférer*. Accorder, donner.
3. *Déclarent*. Annoncent.
4. *Tout ce qui vient d'eux ne passe point*. Rien de ce qui vient d'eux ne passe.

Ils n'arrosent sans toi que les dehors de l'âme ;
Mais sa fécondité veut ton bras souverain ;
Et tout ce qui l'éclaire et tout ce qui l'enflamme
Ne part que de ta main.

Ces prophètes enfin ont beau crier et dire ;
Ce ne sont que des voix, ce ne sont que des cris,
Si pour en profiter [1] l'esprit qui les inspire
Ne touche nos esprits.

Silence donc, Moïse, et toi, parle en sa place [2],
Eternelle, immuable, immense Vérité ;
Parle, que je ne meure enfoncé dans la glace
De ma stérilité.

C'est mourir en effet qu'à ta faveur céleste
Ne rendre point pour fruit des désirs plus ardents ;
Et l'avis du dehors n'a rien que de funeste
S'il n'échauffe au dedans.

Cet avis écouté [3] seulement par caprice,
Connu sans être aimé, cru sans être observé,
C'est ce qui vraiment tue, et sur quoi ta justice
Condamne un réprouvé.

Parle donc, ô mon Dieu ! ton serviteur fidèle
Pour écouter ta voix réunit tous ses sens,
Et trouve les douceurs de la vie éternelle
En ses divins accents.

Parle, pour consoler mon âme inquiétée ;
Parle, pour la conduire à quelque amendement [4] ;
Parle, afin que ta gloire ainsi plus exaltée
Croisse éternellement.

(*Ibid.*, livre III, chap. II)

1. *Pour en profiter*. Pour que nous en profitions ou pour qu'ils (nos esprits) en profitent. Cf. p. 54, n. 1.
2. *En sa place*. On disait indifféremment *en sa place* ou *à sa place*.
3. *Cet avis écouté*, etc. Cf. p. 12, n. 7. De même *connu* et *cru*.
4. *Amendement*. Amélioration.

STANCES A « MARQUISE [1] »

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes ;
Vous serez ce que je suis.

Cependant, j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas [2] trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là [3] seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

1. *Marquise.* Surnom d'une comédienne, Mlle Duparc. — Corneille était tout absorbé dans de pieuses traductions, lorsque la troupe de Molière, à laquelle appartenait alors la Duparc, vint à Rouen (1658) et y joua plusieurs de ses tragédies.

2. *Pour n'avoir pas.* Pour que je n'aie pas. Cf. p. 54, n. 1.

3. *Ceux-là.* Ceux que vous avez.



La Place Royale.

Pensez-y, belle marquise :
Quoiqu'un grison fasse effroi [1],
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi [2].

CRITIQUE

RÉPONSE A SCUDÉRY

Monsieur,

Il ne vous suffit pas que votre libelle [3] me déchire en public ; vos lettres me viennent quereller jusque dans mon cabinet, et vous m'envoyez d'injustes accusations, lorsque vous me devez pour le moins des excuses. Je n'ai point fait la pièce que vous m'imputez et qui vous pique [4] ; je l'ai reçue de Paris avec une lettre qui m'a appris le nom de son auteur ; il l'adresse à un de nos amis, qui vous en pourra donner plus de lumière. Pour moi, bien que je n'aie guère de jugement, si l'on s'en rapporte à vous, je n'en ai pas si peu que d'offenser une personne de si haute condition [5] et de craindre moins ses ressentiments que les vôtres. Tout ce que je vous puis dire, c'est que je ne doute ni de votre noblesse ni de votre vaillance, et qu'aux [6] choses de cette nature, où je n'ai point d'intérêt, je crois le monde sur sa parole : ne mêlons point de pareilles difficultés parmi nos différends. Il n'est pas question de savoir de combien vous êtes plus noble et plus vaillant que moi pour juger de combien le *Cid* est meilleur que l'*Amant libéral* [7]. Les bons esprits trouvent que vous avez fait un haut chef d'œuvre de doctrine et de raisonnement en vos *Observations*. La modestie et la générosité que vous y témoignez leur semblent des pièces [8] rares, et surtout votre procédé merveil-

1. *Fasse effroi*. Comme on dit *faire peur*. Cf. p. 12, n. 3.
2. « Que dites-vous de ce ton ? Comme il est héroïque encore ! Malherbe seul et Corneille peuvent s'en permettre un pareil. Don Diègue, s'il avait affaire à une coquette, ne parlerait pas autrement ». (Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. I.)
3. Scudéry avait publié des *Observations sur le Cid*. Cf. p. 172 sqq.
4. Un écrit anonyme, intitulé la *Défense du Cid*.
5. Richelieu.
6. *Aux*. Dans les. Cf. p. 11, n. 7.
7. Tragicomédie de Scudéry.
8. *Pièces*. Parties qui entrent dans la composition d'un tout, soit concret, soit moral. Ici le mot a un sens analogue à celui de *qualités*.

leusement sincère et cordial envers un ami. Vous protestez de ne me point dire d'injures,et lorsque, incontinent après, vous m'accusez d'ignorance en mon métier et de manque de jugement en la conduite de mon chef d'œuvre [1], vous appelez cela des civilités d'auteur ? Je n'aurais besoin que du texte de votre libelle et des contradictions qui s'y rencontrent pour vous convaincre de l'un et de l'autre de ces défauts... Ne vous êtes-vous pas souvenu que le *Cid* a été représenté trois fois au Louvre et deux fois à l'hôtel de Richelieu ? Quand vous avez traité la pauvre Chimène d'impudique, de parricide, de monstre, ne vous êtes-vous pas souvenu que la reine, les princesses et les plus vertueuses dames de la Cour et de Paris l'ont reçue et caressée en fille d'honneur ? Quand vous m'avez reproché mes vanités, et nommé [2] le comte de Gormas un capitan de comédie, vous ne vous êtes pas souvenu que vous avez mis un *A qui lit* [3] au devant de *Lygdamon* [4], ni des autres chaleurs [5] poétiques et militaires qui font rire le lecteur presque dans tous vos livres. Pour me faire croire ignorant, vous avez tâché d'imposer aux simples, et vous avez avancé des maximes de théâtre de votre seule autorité, dont vous ne pourriez, quand elles seraient vraies, déduire les conséquences que vous en tirez ; vous vous êtes fait tout blanc d'Aristote [6] et d'autres auteurs que vous ne lûtes ou n'entendîtes peut-être jamais, et qui vous manquent tous de garantie ; vous avez fait le censeur moral, pour m'imputer de mauvais exemples ; vous avez épluché les vers de ma pièce, jusqu'à en accuser un de manquer de césure : si vous eussiez su les termes de l'art, vous eussiez dit qu'il manquait de repos en l'hémistiche. Vous m'avez voulu faire passer pour simple traducteur, sous ombre [7] de soixante et douze vers que vous marquez sur un ouvrage de deux mille, et que ceux qui s'y connaissent n'appelleront jamais de simples traductions ; vous avez

1. *Chef-d'œuvre.* Dans le sens d'*œuvre capitale.*
2. *Vous m'avez reproché... et nommé, etc.* Construction irrégulière, *me* ne pouvant se sous-entendre avec le second verbe. Cf. p. 63, n. 5.
3. *Un A qui lit.* Un avis au lecteur. Scudéry lui-même y faisait le capitan.
4. *Lygdamon.* Comédie de Scudéry. Cf. p. 108.
5. *Vous ne vous êtes pas souvenu que... ni des*, etc. Cf. p. 166, n. 2.
6. *Vous vous êtes fait tout blanc d'Aristote.* Se faire blanc de son épée, c'est prouver son innocence par un duel judiciaire ; puis, figurément, se proclamer invincible. Ici, *vous vous êtes proclamé invincible en vous autorisant d'Aristote.*
7. *Sous ombre.* Sous prétexte.

déclamé contre moi, pour avoir tu [1] le nom de l'auteur espagnol, bien que vous ne l'ayez appris que de moi et que vous sachiez fort bien que je ne l'ai célé à personne, et que même j'en ai porté l'original en sa langue à Monseigneur le Cardinal, votre maître et le mien ; enfin vous m'avez voulu arracher en un jour ce que près de trente ans d'étude m'ont acquis ; il n'a pas tenu à vous que, du premier lieu, où beaucoup d'honnêtes gens me placent, je ne sois descendu au-dessous de Claveret [2] : et, pour réparer des offenses si sensibles, vous croyez faire assez de m'exhorter à vous répondre sans outrage, de peur, dites-vous, de nous repentir après, tous deux, de nos folies, et de me mander [3] impérieusement que malgré nos gaillardises [4] passées, je sois encore votre ami, afin que vous soyez encore le mien ; comme si votre amitié me devait être fort précieuse après cette incartade, et que je dusse prendre garde seulement au peu de mal que vous m'avez fait, et non pas à celui que vous m'avez voulu faire. Vous vous plaignez d'une *Lettre à Ariste* [5], où je ne vous ai point fait de tort de vous traiter d'égal, puisqu'en vous montrant mon envieux vous vous confessez moindre, quoique vous nommiez folies les travers d'auteur où vous vous êtes laissé emporter, et que le repentir que vous en faites paraître marque la honte que vous en avez. Ce n'est pas assez de dire : « Soyez encore mon ami », pour recevoir une amitié si indignement violée. Je ne suis point homme d'éclaircissement [6] ; vous êtes en sûreté de ce côté-là. Traitez-moi dorénavant en inconnu, comme je vous veux laisser pour tel que vous êtes, maintenant que je vous connais ; mais vous n'aurez pas sujet de vous plaindre quand je prendrai le même droit sur vos ouvrages que vous avez pris sur les miens. Si un volume d'*Observations* ne vous suffit pas, faites-en encore cinquante ; tant que vous ne m'attaquerez pas avec des raisons plus solides, vous ne me mettrez point en nécessité de me défendre ; et, de ma part [7], je verrai avec mes amis si ce que votre libelle

1. *Pour avoir tu.* En alléguant que j'ai tu. Cf. p. 54, n. 1.
2. Auteur dramatique du temps.
3. *Et de me mander.* Coordonné à *de m'exhorter.*
4. *Gaillardises.* Vivacités. Le premier sens de *gaillard* est *vif.*
5. Connue sous le nom d'*Excuse à Ariste.* Cf. p. 214.
6. *Homme d'éclaircissement.* Un homme toujours prêt à demander des éclaircissements, à quereller.
7. *De ma part.* De mon côté.

vous a laissé de réputation vaut la peine que j'achève de la [1] ruiner. Quand vous me demanderez mon amitié avec des termes plus civils, j'ai assez de bonté pour ne vous la refuser pas et pour me taire sur les défauts de votre esprit que vous étalez dans vos livres. Jusque-là je suis assez glorieux [2] pour vous dire de porte à porte [3] que je ne vous crains ni ne vous aime. Après tout, pour vous parler sérieusement et vous montrer que je ne suis pas si piqué que vous pourriez vous l'imaginer, il ne tiendra pas à moi que nous ne reprenions la bonne intelligence du passé. Mais, après une offense si publique, il y faut un peu plus de cérémonie. Je ne vous la [4] rendrai pas malaisée : je donnerai tous mes intérêts à qui vous voudrez de vos amis, et je m'assure [5] que, si un homme se pouvait faire satisfaction à lui-même du tort qu'il s'est fait, il [6] vous condamnerait à vous la [7] faire à vous-même, plutôt qu'à moi qui ne vous en demande point et à qui la lecture de vos *Observations* n'a donné aucun mouvement que de compassion. Et certes, on me blâmerait avec justice si je vous voulais mal [8] pour une chose qui a été l'accomplissement [9] de ma gloire, et dont le *Cid* a reçu cet avantage, que, de tant de poèmes qui ont paru jusqu'à présent, il a été le seul dont l'éclat ait obligé l'envie à prendre la plume. Je me contente, pour toute apologie, de ce que vous avouez *qu'il a eu l'approbation des savants et de la cour*. Cet éloge véritable, par où vous commencez vos censures, détruit tout ce que vous pouvez dire après. Il suffit que vous ayez fait une folie à m'attaquer [10], sans que j'en fasse une à vous répondre comme vous m'y conviez ; et, puisque les plus courtes sont les meilleures, je ne ferai point revivre la vôtre par la mienne. Résistez aux tentations de ces gaillardises [11] qui font rire le public à vos dépens, et continuez à être mon ami, afin que je me puisse dire le vôtre.

CORNEILLE.

1. *La.* Représente *réputation*. Cf. p. 83. n. 8.
2. *Glorieux.* Pris ici en bonne part.
3. *De porte à porte.* Directement.
4. *La.* Représente *cérémonie*. Cf. n. 1.
5. *Je m'assure.* Je conçois, j'ai l'assurance. Cf. p. 130, n. 2.
6. *Il.* Cet ami.
7. *La.* Représente *satisfaction*. Cf. n. 1.
8. *Si je vous voulais mal.* Cf. p. 12, n. 3.
9. *Qui a été l'accomplissement de ma gloire.* Qui a mis le comble à ma gloire.
10. *A m'attaquer.* En m'attaquant. Cf. p. 22, n. 9.
11. *Gaillardises.* Vivacités. Cf. p. 226, n. 4.

LES RÈGLES

..... J'aime à suivre les règles ; mais, loin de me rendre leur esclave, je les élargis et resserre selon les besoins qu'en a mon sujet, et je romps [1] même sans scrupule celle qui regarde la durée de l'action, quand sa sévérité me semble absolument incompatible avec les beautés des événements que je décris. Savoir les règles et entendre le secret de les apprivoiser [2] adroitement avec notre théâtre, ce sont deux sciences bien différentes ; et peut-être que, pour faire maintenant réussir une pièce, ce n'est pas assez d'avoir étudié dans les livres d'Aristote et d'Horace. J'espère un jour traiter ces matières plus à fond et montrer de quelle espèce est la vraisemblance qu'ont suivie ces grands maîtres des autres siècles en faisant parler des bêtes et des choses qui n'ont point de corps. Cependant mon avis est celui de Térence : puisque nous faisons des poèmes pour être [3] représentés, notre premier but doit être de plaire à la cour et au peuple, et d'attirer un grand monde à leurs représentations [4]. Il faut, s'il se peut, y ajouter les règles, afin de ne déplaire pas aux savants et recevoir [5] un applaudissement universel ; mais surtout gagnons la voix publique ; autrement, notre pièce aura beau être régulière : si elle est sifflée au théâtre, les savants n'oseront se déclarer en notre faveur et aimeront mieux dire que nous aurons mal entendu les règles que de nous donner des louanges quand nous serons décriés par le consentement général de ceux qui ne voient la comédie que pour se divertir.

(*Epître mise en tête de la* Suivante *et imprimée en* 1637.)

LE VRAISEMBLABLE DANS LA TRAGÉDIE

Il faut que le poète traite son sujet selon le vraisemblable et le nécessaire ; Aristote le dit, et tous ses interprètes répètent les mêmes mots, qui leur semblent si clairs et si intelligibles

1. *Je romps.* Je viole.
2. *Apprivoiser.* Accommoder (proprement *rendre traitable*).
3. *Pour être.* Pour qu'ils soient. Cf. p. 54, n. 1.
4. C'est ce que déclare aussi Molière, pour qui la grande règle est de plaire au public.
5. *De ne déplaire pas... et recevoir.* Et de recevoir. Cf. p. 18, n. 6.

qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non plus que [1] lui, ce que c'est que ce vraisemblable et ce nécessaire. Beaucoup même ont si peu considéré ce dernier..., qu'on en est venu jusqu'à établir une maxime très fausse, *qu'il faut que le sujet d'une tragédie soit vraisemblable*... Les grands sujets qui remuent fortement les passions et en opposent l'impétuosité aux lois du devoir ou aux tendresses du sang, doivent toujours aller au delà du vraisemblable, et ne trouveraient aucune croyance parmi les auditeurs s'ils n'étaient soutenus ou par l'autorité de l'histoire qui persuade avec empire ou par la préoccupation [2] de l'opinion commune qui nous donne ces mêmes auditeurs déjà tout persuadés. Il n'est pas vraisemblable que Médée tue ses enfants, que Clytemnestre assassine son mari, qu'Oreste poignarde sa mère ; mais l'histoire le dit, et la représentation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules [3].

(*Discours du Poème dramatique*).

DIGNITÉ DE LA TRAGÉDIE

Lorsqu'on met sur la scène une simple intrigue d'amour entre des rois, et qu'ils ne courent aucun péril ni de leur vie, ni de leur Etat, je ne crois pas que, bien que les personnes soient illustres, l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la tragédie. Sa dignité demande quelque grand intérêt d'Etat ou quelque passion plus noble et plus mâle que l'amour, telles que sont l'ambition ou la vengeance, et veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une maîtresse. Il est à propos d'y mêler l'amour parce qu'il a toujours beaucoup d'agrément et peut servir de fondement à ces intérêts et à ces autres passions dont je parle ; mais il faut qu'il se contente du second rang dans le poème et leur laisse le premier.

(*Ibid.*)

1. *Non plus.* Pas plus. Construction vieillie.
2. *Préoccupation.* Prévention. Cf. p. 169, n. 2.
3. Quand Corneille déclare que le sujet d'une tragédie ne doit pas être vraisemblable, il entend par vraisemblable ce qui arrive journellement dans le train ordinaire de la vie.

L'UNITÉ DE JOUR ET L'UNITÉ DE LIEU

La règle de l'unité de jour a son fondement sur ce mot d'Aristote, que *la tragédie doit renfermer la durée de son action dans un tour de soleil ou ne le passer pas de beaucoup.* Ces paroles donnent lieu à cette dispute [1] fameuse, si elles doivent être entendues d'un jour naturel de vingt-quatre heures ou d'un jour artificiel de douze. Ce sont deux opinions dont chacune a des partisans considérables ; et, pour moi, je trouve qu'il y a des sujets si malaisés à renfermer en si peu de temps, que non seulement je leur accorderais les vingt-quatre heures entières, mais je me servirais même de la licence que donne ce philosophe de les excéder un peu et les pousserais sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une maxime en droit, qu'il faut élargir la faveur et restreindre les rigueurs, *odia restringenda, favores ampliandi* ; et je trouve qu'un auteur est assez gêné par cette contrainte qui a forcé quelques-uns de nos anciens d'aller jusqu'à l'impossible...

Beaucoup déclament contre cette règle, qu'ils nomment tyrannique, et auraient raison, si elle n'était fondée que sur l'autorité d'Aristote. Mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle qui lui sert d'appui. Le poème dramatique est une imitation, ou, pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes ; et il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellents qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure deux heures, et ressemblerait parfaitement si l'action qu'elle représente n'en demandait pas davantage pour sa réalité. Ainsi, ne nous arrêtons point aux douze ni aux vingt-quatre heures ; mais resserrons l'action du poème dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation ressemble mieux et soit plus parfaite, ... Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons-en quatre, six, dix, mais ne dépassons pas de beaucoup les vingt-quatre heures, de peur de tomber dans les dérèglements....

Quant à l'unité de lieu, je n'en trouve aucun précepte ni dans Aristote ni dans Horace. C'est ce qui porte quelques-uns

1. *Dispute.* Discussion. Cf. p. 75, n. 8.

à croire que la règle ne s'en est établie qu'en conséquence de l'unité de jour, et à se persuader ensuite qu'on le [1] peut étendre jusqu'où un homme peut aller et revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licencieuse [2] ; et, si l'on faisait aller un acteur en poste, les deux côtés du théâtre pourraient représenter Paris et Rouen. Je souhaiterais, pour ne point gêner du tout le spectateur, que ce qu'on fait représenter devant lui en deux heures se pût passer en effet en deux heures, et que ce qu'on lui fait voir sur un théâtre qui ne change point pût s'arrêter dans une chambre [3] ou dans une salle. Mais souvent cela est si malaisé, pour ne pas dire impossible, qu'il faut de nécessité trouver quelque élargissement pour le lieu comme pour le temps... J'accorderais très volontiers que ce qu'on ferait passer en une seule ville aurait l'unité du lieu. Ce n'est pas que je voulusse [4] que le théâtre représentât cette ville tout entière, cela serait un peu trop vaste, mais seulement deux ou trois lieux particuliers enfermés dans l'enclos de ses murailles. Ainsi la scène de *Cinna* ne sort point de Rome, et est tantôt l'appartement d'Auguste dans son palais et tantôt la maison d'Emilie... Pour rectifier en quelque façon cette duplicité de lieu quand elle est inévitable, je voudrais qu'on fît deux choses : l'une, que jamais on ne changeât dans le même acte, mais seulement de l'un à l'autre, comme il se fait dans les trois premiers de *Cinna* ; l'autre, que ces deux lieux n'eussent point besoin de diverses décorations et qu'aucun des deux ne fût jamais nommé, mais seulement le lieu général où tous les deux sont compris. Cela aiderait à tromper l'auditeur, qui, ne voyant rien qui lui marquât la diversité des lieux, ne s'en apercevrait pas, à moins d'une réflexion malicieuse et critique dont il y en a peu qui soient capables, la plupart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voient représenter.

(*Discours des trois Unités.*)

1. *Le.* Représente *lieu*, qui n'est pas déterminé. Cf. p. 83, n. 8.
2. *Est un peu licencieuse.* Donne un peu trop de licence.
3. *S'arrêter dans une chambre.* S'y tenir, ne pas en dépasser les limites.
4. *Voulusse.* Subjonctif conditionnel. Cf. p. 54, n. 5.

L'AMOUR DANS LA TRAGÉDIE

Monsieur,

L'obligation que je vous ai est d'une nature à ne pouvoir [1] jamais vous en remercier dignement ; et, dans la confusion où j'en suis, je m'obstinerais encore dans le silence, si je n'avais peur qu'il ne passât auprès de vous pour ingratitude. Bien que les suffrages de l'importance du vôtre nous doivent toujours être très précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de votre estime en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune [2]. Vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu ; et vous me consolez glorieusement de la délicatesse [3] de notre siècle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme qui ne peut douter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous. Aussi je vous avoue, après cela, que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit sur le débris imaginaire des miens, et de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtements qu'on a pour les anciens héros refondus à notre mode [4].

Me voulez-vous bien permettre d'ajouter ici que vous m'avez pris par mon faible, et que ma *Sophonisbe*, pour qui vous montrez tant de tendresse, a la meilleure part de la mienne ? Que vous flattez agréablement mes sentiments, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'amour doit avoir dans les belles tragédies, et la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres [5] les caractères de leur temps, de leur nation, de leur humeur [6] ! J'ai cru jusques ici que l'amour était une passion trop chargée de faiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque ;

1. *D'une nature à ne pouvoir*. D'une nature telle que je ne puis. Cf. 51. n. 1.
2. Quinault et Racine plaisaient à la jeune cour plus que Corneille, déjà sexagénaire.
3. *Délicatesse*. Dans un sens défavorable ou peut-être ironique.
4. Allusion aux personnages de Quinault et à ceux de Racine. Cf. le jugement de Saint-Evremond sur *Alexandre*, qui venait de paraitre, p. 261.
5. *A ces vieux illustres*. *Illustres* est ici substantif. Cf. p. 44, n. 2.
6. *Humeur*. Tempérament.

j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non pas de corps, et que les grandes âmes ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux et nos enjoués sont de contraire avis ; mais vous vous déclarez du mien : n'est-ce pas assez pour vous en être redevable [1] au dernier point, et me dire toute ma vie,

Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

CORNEILLE.

(*Lettre à Saint-Evremond*, 1666.)

1. *Pour vous en être.* Pour que je vous en sois. Cf. p. 54, n. 1.

CHAPITRE IV (1)

ARNAULD

LE DISCERNEMENT

C'est une opinion fausse et impie, que la vérité soit tellement semblable au mensonge et la vertu au vice, qu'il soit impossible de les discerner; mais il est vrai que, dans la plupart des choses, il y a un mélange d'erreur et de vérité, de vice et de vertu, de perfection et d'imperfection, et que ce mélange est une des plus ordinaires sources des faux jugements des hommes.

Car c'est par ce mélange trompeur que les bonnes qualités des personnes qu'on estime font approuver leurs défauts, et que les défauts de ceux qu'on n'estime pas font condamner ce qu'ils ont de bon, parce qu'on ne considère pas que les personnes les plus imparfaites ne le sont pas en tout, et que Dieu laisse aux plus vertueuses des imperfections, qui, étant des restes de l'infirmité humaine, ne doivent pas être l'objet de notre imitation ni de notre estime.

La raison en est que les hommes ne considèrent guère les choses en détail ; ils ne jugent que selon leur plus forte impression, et ne sentent que ce qui les frappe davantage [1]: ainsi, lorsqu'ils aperçoivent dans un discours beaucoup de vérités, ils ne remarquent pas les erreurs qui y sont mêlées ; et, au contraire, s'il y a des vérités mêlées parmi beaucoup d'erreurs, ils ne font attention qu'aux erreurs, le fort emportant le faible, et l'impression la plus vive étouffant celle qui est plus obscure.

Cependant il y a une injustice manifeste à juger de cette sorte : il ne peut y avoir de juste raison de rejeter la raison ; et la vérité n'en est pas moins vérité, pour être mêlée avec le

1. *Davantage.* Le plus. Cf. p. 30, n. 8.

(1) Voir notre *Précis de l'Histoire de la Littérature française,* p. 178-190.

Vue de Port-Royal.

mensonge. Elle n'appartient jamais aux hommes, quoique ce soient les hommes qui la proposent ; ainsi, encore que les hommes par leurs mensonges méritent qu'on les condamne, les vérités qu'ils avancent ne méritent pas d'être condamnées.

C'est pourquoi la justice et la raison demandent que, dans toutes les choses qui sont ainsi mêlées de bien et de mal, on en[1] fasse le discernement, et c'est particulièrement dans cette séparation judicieuse que paraît l'exactidude de l'esprit.

(*Logique de Port-Royal.*)

BOILEAU DÉFENDU PAR ARNAULD

... Tout le monde a cru jusqu'ici qu'un auteur pouvait écrire contre un autre auteur, remarquant les défauts qu'il croyait avoir trouvés dans ses ouvrages, sans passer pour médisant, pourvu qu'il agisse de bonne foi, sans lui imposer[2] et sans le chicaner, surtout lorsqu'il ne reprend que de véritables défauts...

Les guerres entre les auteurs passent pour innocentes quand elles ne s'attachent qu'à la critique de ce qui regarde la littérature, la grammaire, la poésie, et que l'on n'y mêle point de calomnies et d'injures personnelles. Or, que fait autre chose M. Despréaux à l'égard de tous les poètes qu'il a nommés dans ses satires, Chapelain, Cotin, Pradon[3], Coras[4] et autres, sinon d'en[5] dire son jugement, et d'avertir le public que ce ne sont pas des modèles à imiter ? Ce qui peut être de quelque utilité pour faire éviter leurs défauts, et peut contribuer même à la gloire de la nation, à qui les ouvrages d'esprit font honneur, quand ils sont bien faits ; comme, au contraire, ç'a été un déshonneur à[6] la France d'avoir fait tant d'estime des pitoyables poésies de Ronsard[7].

Celui dont M. Despréaux a le plus parlé, c'est M. Chape-

1. *En.* Du bien et du mal. Cf. p. 83, n. 8.
2. *Lui imposer.* Lui attribuer faussement quelque chose.
3. Auteur de *Phèdre et Hippolyte*, qu'on opposa à la *Phèdre* de Racine.
4. Auteur d'une *Iphigénie* (Cf. p. 404) et d'un poème épique sur *Jonas.*
5. *En.* Cf. p. 30, n. 6 et p. 19, n. 4.
6. *A.* Pour. Cf. p. 12, n. 13.
7. On sait dans quel mépris Ronsard était alors tenu.

lain; mais qu'en[1] a-t-il dit ? Il en rend lui-même compte au public dans sa neuvième satire :

Il a tort, dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme, etc.

Cependant, Monsieur, vous ne pouvez pas douter que ce ne soit être médisant, que de taxer de médisance celui qui n'en[2] serait pas coupable. Or, si on prétendait que M. Despréaux s'en fût rendu coupable en disant que M. Chapelain, quoique d'ailleurs honnête, civil et officieux, n'était pas un fort bon poète, il lui serait bien aisé de confondre ceux qui lui feraient ce reproche ; il n'aurait qu'à leur faire lire ces vers de ce grand poète sur la belle Agnès :

On voit hors des deux bouts de ses deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues et blanches
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds et menus,
Imitent l'embonpoint des bras ronds et charnus[3].

Enfin, Monsieur, je ne comprends pas comment vous n'avez point appréhendé qu'on ne vous appliquât ce que vous dites : « qu'il croit avoir droit de maltraiter dans ses satires ceux qu'il lui plaît, et que la raison a beau lui crier sans cesse que l'équité naturelle nous défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous soit fait à nous-mêmes : cette voix ne l'émeut point ». Car, si vous le trouvez blâmable d'avoir fait passer la *Pucelle* et le *Jonas*[4] pour de méchants poèmes, pourquoi ne le seriez-vous pas d'avoir parlé avec tant de mépris de son ode pindarique[5], qui paraît avoir été si estimée, que trois des meilleurs poètes latins de ce temps ont bien voulu prendre la peine d'en faire chacun une ode latine ? Je ne vous en dis pas davantage. Vous ne voudriez pas sans doute, contre la défense que Dieu en fait, avoir deux poids et deux mesures...

(*Lettre à Perrault*, 5 *mai* 1694.)

1. *En.* De lui. Cf. p. 30, n. 6.
2. *En.* Représente *médisance.* Cf. p. 83, n. 8.
3. *La Pucelle*, chant V.
4. *Le Jonas.* Cf. p. 236, n. 1.
5. Sur la prise de Namur.

NICOLE

FAIBLESSE DE L'HOMME

...Qu'y a-t-il de plus capable de détruire cette fausse idée que l'homme se forme de la grandeur de son être, en ne se comparant qu'avec lui-même ou avec des hommes semblables à lui, que de l'obliger [1] à considérer toutes les autres créatures, et ce qu'elles nous découvrent de la grandeur infinie de Dieu ? Plus Dieu sera grand et puissant à nos yeux, plus nous nous trouverons petits et faibles, et ce n'est qu'en perdant de vue cette grandeur infinie que nous nous estimons quelque chose...

Que chacun contemple cette durée infinie qui le précède et qui le suit, et qu'y voyant sa vie renfermée, il regarde ce qu'elle en occupe. Qu'il se demande à lui-même pourquoi il a commencé de paraître plutôt en ce point qu'en un autre de cette éternité, et s'il sent en soi la force ou de se donner l'être ou de se le conserver. Qu'il en fasse de même de l'espace ; qu'il porte la vue de son esprit dans cette immensité où son imagination ne saurait trouver de bornes ; qu'il regarde cette vaste étendue de matière que ses sens découvrent ; qu'il considère dans cette comparaison ce qui lui en est échu en partage, c'est-à-dire cette portion de matière qui fait son corps ; qu'il voie ce qu'elle est et ce qu'elle remplit dans l'univers ; qu'il tâche de découvrir pourquoi elle se trouve en ce lieu plutôt qu'en un autre de cet infini où il est comme abîmé. Il est impossible que dans cette vue il ne considère la terre tout entière comme un cachot où il se trouve confiné. Que sera-ce donc de l'espace qu'il occupe sur la terre ? Il est vrai qu'il a quelque pouvoir d'en changer ; mais il n'en change point qu'il n'en perde autant qu'il en acquiert, et il se voit toujours englouti comme un atome imperceptible dans l'immensité de l'univers [2].

1. *Obliger.* Engager. Cf. p. 105, n. 6.
2. On reconnait dans tout ce morceau les idées et parfois les expressions mêmes de Pascal. Cf. *Pensées*, article Ier de l'édition Havet.

Qu'il joigne à cette considération celle de tous ces grands mouvements qui agitent toute la matière du monde et qui emportent tous ces grands corps qui roulent sur nos têtes ; qu'il y joigne celle de tout ce qui se fait dans le monde corporel indépendamment de lui ; qu'il y joigne celle du monde spirituel, de cette infinité d'anges et de démons, de ce nombre prodigieux de morts qui ne sont morts qu'à notre égard, et qui sont plus vivants et plus agissants qu'ils n'étaient ; qu'il y joigne celle de tous les hommes vivants qui ne pensent point à lui, qui ne le connaissent point, et sur lesquels il n'a aucun pouvoir ; et que, dans cette contemplation, il se demande à lui-même ce qu'il est dans ce double monde, quel est son rang, sa force, sa grandeur, sa puissance, en comparaison de celles de toutes les autres créatures...

La force et la grandeur prétendue que l'homme s'attribue dans son idée n'est fondée que sur sa vie, puisqu'il ne se regarde que dans cette vie, et qu'il considère en quelque sorte tous ceux qui sont morts comme s'ils étaient anéantis. Mais qu'est-ce que cette vie sur laquelle il se fonde, et quelle force a-t-il pour se la conserver ? Elle dépend d'une machine si délicate et composée de tant de ressorts, qu'au lieu d'admirer [1] comment elle se détruit, il y a lieu de s'étonner comment elle peut seulement subsister un peu de temps. Le moindre vaisseau qui se rompt ou qui se bouche, interrompant le cours du sang et des humeurs, ruine l'économie de tout le corps. Un petit épanchement de sang dans le cerveau suffit pour boucher les pores par où les esprits [2] entrent dans les nerfs et pour arrêter tous les mouvements. Si nous voyions ce qui nous fait mourir, nous en serions surpris. Ce n'est quelquefois qu'une goutte d'humeur étrangère, qu'un grain de matière mal placé, et cette goutte ou ce grain suffit pour renverser tous les desseins ambitieux de ces conquérants et de ces maîtres du monde [3]...

Si les hommes faisaient réflexion sur cela, ils seraient infiniment plus retenus à s'engager en tant de desseins et d'entreprises qui demanderaient des hommes immortels et des

1. *Admirer.* Même sens que *s'étonner* du membre de phrase suivant.
2. *Les esprits.* Corps subtils qu'on regardait comme les principes de la vie.
3. Cf. Pascal, *Pensées*, édition Havet, III, § 7.

corps autrement faits que les nôtres. Croit-on que qui [1] aurait dit bien précisément à tous ceux que nous avons vus de notre temps faire des fortunes immenses, qui se sont dissipées après leur mort, ce qui devait arriver et à eux et à leurs maisons, et qu'on [2] leur eût marqué expressément qu'en s'engageant dans la voie qu'ils ont prise, ils seraient dans l'éclat un certain nombre d'années avec mille soins [3], mille inquiétudes et mille traverses ; qu'ils feraient tout leur possible pour élever leur famille et pour la laisser puissante en biens et en charges ; qu'ils mourraient en un tel temps ; qu'ensuite toutes les langues et tous les écrivains se déchaîneraient contre eux ; que leur famille s'éteindrait ; que tous leurs grands biens se dissiperaient ; croit-on, dis-je, qu'ils eussent voulu prendre toutes les peines qu'ils ont prises pour si peu de chose ? Pour moi, je ne le crois pas. Si les hommes ne se promettent pas positivement l'immortalité et l'éternité, parce que ce serait une illusion trop grossière, au moins n'envisagent-ils jamais expressément les bornes de leur vie et de leur fortune. Ils sont bien aises de les oublier et de n'y penser pas.

Mais, comme ce n'est qu'en détournant son esprit de la fragilité de la vie que l'homme tombe dans ces égarements, et ensuite dans la présomption de sa propre force, il est bon de lui mettre continuellement devant les yeux que toutes les grandeurs ou d'esprit ou de corps qu'il s'attribue sont toutes attachées à cette vie misérable, qui ne tient elle-même à rien et qui est continuellement exposée à mille accidents. Sans même qu'il nous en arrive aucun, la machine entière du monde travaille sans cesse avec une force invincible à détruire notre corps. Le mouvement de toute la nature en emporte tous les jours quelque partie. C'est un édifice dont on sape sans cesse les fondements, et qui s'écroulera quand les soutiens en seront ruinés, sans qu'aucun [4] sache précisément s'il est proche ou s'il est éloigné de cet état.

(*Traité de la faiblesse de l'homme*).

1. *Qui.* Si quelqu'un, si l'on. Cf. p. 114, n. 4.
2. *Et qu'on.* Cf. la note précédente.
3. *Soins.* Soucis. Cf. p. 26, n. 10.
4. *Aucun.* Personne. Emploi fréquent au XVII[e] siècle.

CONTRE L'ESPRIT DE CONTRADICTION

Il faut remarquer que, comme il y a des personnes qu'il est plus dangeureux de contredire que d'autres, il y a aussi certaines opinions auxquelles il faut avoir plus d'égard. Et ce sont celles qui ne sont pas particulières à une seule personne du lieu où l'on vit, mais qui y sont établies par une approbation universelle. Car, en choquant [1] ces sortes d'opinions, il semble qu'on se veuille élever au-dessus de tous les autres ; et l'on donne lieu à tous ceux qui en sont prévenus [2] de s'y intéresser avec d'autant plus de chaleur qu'ils croient ne s'intéresser pas pour [3] leurs propres sentiments, mais pour ceux de tout le corps.

... Cette remarque est d'une extrême importance pour la conservation de la paix. Et, pour en pénétrer l'étendue, il faut ajouter qu'en tout corps et en toute société, il y a d'ordinaire certaines maximes qui règnent [4], qui sont formées par le jugement de ceux qui y possèdent la créance [5] et dont l'autorité domine sur les esprits. Souvent ceux qui les proposent y ont peu d'attache, parce qu'elles leur paraissent à eux-mêmes peu claires; mais cela n'empêche pas que les inférieurs, recevant ces maximes sans examen et par la voie de la simple autorité, ne les reçoivent comme indubitables, et que, faisant d'ordinaire consister leur bonheur à les maintenir à quelque prix que ce soit, ils ne s'élèvent avec zèle contre ceux qui les contredisent...

Il se peut faire que plusieurs de ces opinions soient fausses...; mais le premier soin que l'on doit avoir est de se défier de soi-même dans ce point. Car, s'il y a dans les hommes une faiblesse naturelle qui les dispose à se laisser entraîner sans examen par l'impression d'autrui, il y a aussi une malignité [6] naturelle qui les porte à contredire les sentiments des autres et principalement de ceux qui ont beaucoup de réputation...

1. *En choquant.* En combattant.
2. *Qui en sont prévenus.* Qui sont déjà disposés en faveur de ces opinions, ou même les ont adoptées.
3. *S'intéresser... pour.* On disait s'intéresser *à*, *pour* et *dans*. Cf. plus haut *s'y intéresser.*
4. *Qui règnent.* Ne semble pas coordonné avec *qui sont formées*, mais équivaut à *régnantes.*
5. *Créance.* Crédit.
6. *Malignité.* Méchanceté. Cf. p. 154, n. 7.

L'impatience qui porte à contredire les autres avec chaleur ne vient que de ce que nous ne souffrons qu'avec peine qu'ils aient des sentiments différents des nôtres. C'est parce que ces sentiments sont contraires à notre sens qu'ils nous blessent, et non pas parce qu'ils sont contraires à la vérité.

Nous devons donc regarder cette impatience qui nous porte à nous élever sans discernement contre tout ce qui nous paraît faux comme un défaut considérable et qui est souvent beaucoup plus grand que l'erreur prétendue dont nous voudrions délivrer les autres.

(*Traité des moyens de conserver la paix avec les hommes.*)

LES DEVOIRS DE CIVILITÉ

Les hommes sont liés entre eux par une infinité de besoins, qui les obligent par nécessité de vivre en société, chacun en particulier ne se pouvant passer des autres.

Or il est absolument nécessaire, afin que la société des hommes subsiste, qu'ils s'aiment et se respectent les uns les autres. Car le mépris et la haine sont des causes certaines de désunion. Il y a une infinité de petites choses très nécessaires à la vie, qui se donnent gratuitement et qui, n'entrant pas en commerce, ne se peuvent acheter que par l'amour. De plus, cette société étant composée d'hommes qui s'aiment eux-mêmes et qui sont pleins de leur propre estime, s'ils n'ont quelque soin de se contenter et de se ménager réciproquement, ce ne sera qu'une troupe de gens mal satisfaits les uns des autres, qui ne pourront demeurer unis.

Mais, comme l'amour et l'estime que nous avons pour les autres ne paraissent point aux yeux [1], ils se sont avisés d'établir entre eux certains devoirs qui seraient des témoignages de respect et d'affection. Et il arrive de là nécessairement que de manquer à ces devoirs, c'est témoigner une disposition contraire à l'amour et au respect. Ainsi nous devons ces actions extérieures à ceux à qui nous devons les

1. Ne peuvent toujours se marquer par des signes sensibles.

dispositions qu'elles marquent ; et nous leur faisons injure en y manquant, parce que cette omission marque des sentiments où nous ne devons pas être à leur égard.

(*Ibid.*)

PENSÉES DIVERSES

Combien le désir de faire une pointe [1] a-t-il fait produire de fausses pensées ! Combien la rime a-t-elle engagé de gens à mentir !.... Il n'y a rien de beau que ce qui est vrai.

Si l'on considère presque toutes les comédies [2] et les romans, on n'y trouvera guère autre chose que des passions vicieuses, embellies et colorées d'un certain fard qui les rend agréables aux yeux du monde [3].

Que s'il n'est pas permis d'aimer les vices, peut-on prendre plaisir à ce qui a pour but de les rendre aimables ?

La plupart des visites ne sont autre chose que des inventions de se décharger sur autrui du poids de soi-même, qu'on ne saurait supporter.

Le bonheur ne nous est guère sensible en cette vie que par la délivrance du mal. Nous n'avons pas de biens réels et positifs.

Heureux celui qui voit le jour ! dit un aveugle ; mais un homme qui voit clair ne le dit plus.

On donne pour obtenir. C'est la source et le fondement de tout le commerce [4] qui se pratique entre les hommes.

1. *Pointe.* Trait d'esprit.
2. *Comédies.* Au sens général de pièces de théâtre.
3. Cf. la lettre de Racine en réponse aux *Visionnaires de Nicole*, p. 402.
4. *Commerce.* Relations sociales.

PASCAL

LETTRE DE PASCAL A LA REINE CHRISTINE[1] EN LUI ENVOYANT SA MACHINE ARITHMÉTIQUE (1652)

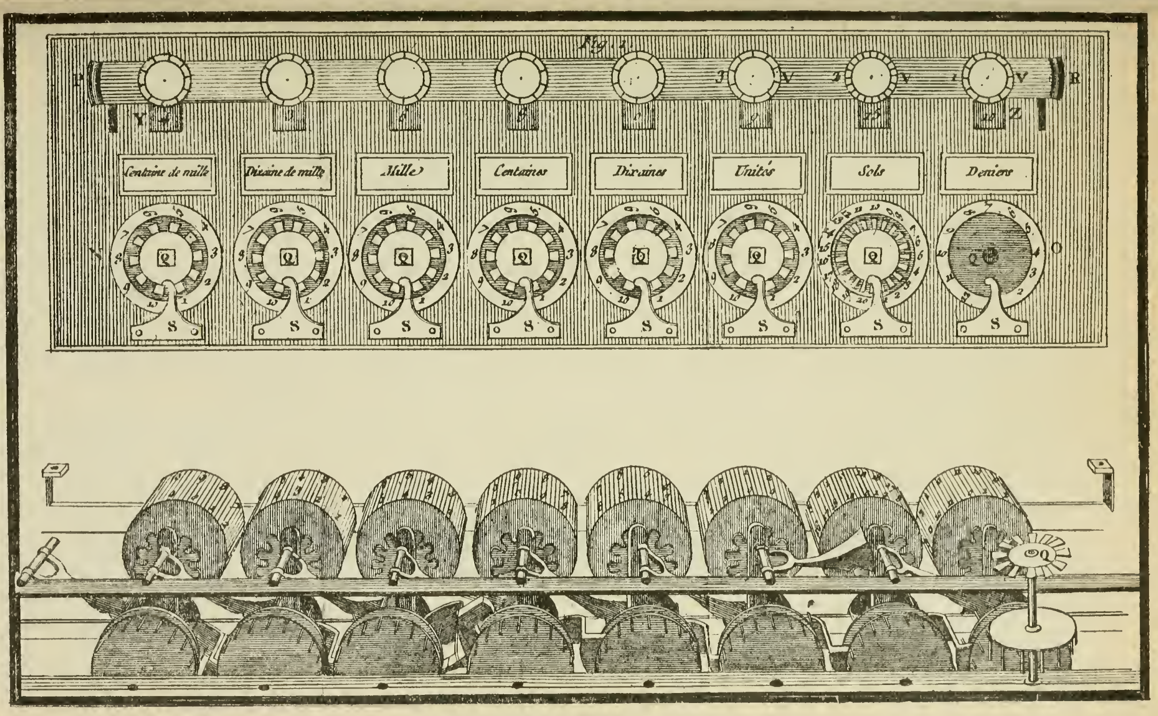
Madame,

Si j'avais autant de santé que de zèle, j'irais moi-même présenter à Votre Majesté un ouvrage de plusieurs années, que j'ose lui offrir de si loin ; et je ne souffrirais pas que d'autres mains que les miennes eussent l'honneur de le porter aux pieds de la plus grande princesse du monde. Cet ouvrage, Madame, est une machine pour faire les règles d'arithmétique sans plume et sans jetons. Votre Majesté n'ignore pas la peine et le temps que coûtent les productions nouvelles, surtout lorsque les inventeurs veulent les porter eux-mêmes à la dernière perfection ; c'est pourquoi il serait inutile de dire combien il y a que je travaille à celle-ci ; et je ne peux mieux l'exprimer qu'en disant que je m'y suis attaché avec autant d'ardeur que si j'eusse prévu qu'elle devait paraître un jour devant une personne si auguste. Mais, Madame, si cet honneur n'a pas été le véritable motif de mon travail, il en sera du moins la récompense, et je m'estimerai trop heureux si, ensuite de[2] tant de veilles, il peut donner à Votre Majesté une satisfaction de quelques moments. Je n'importunerai pas non plus Votre Majesté du particulier[3] de ce qui compose cette machine...

Je dirai seulement ici le sujet qui me porte à l'offrir à Votre Majesté, ce que je considère comme le couronnement et le dernier bonheur de son aventure...[4]

Ce qui m'y a véritablement porté est l'union qui se trouve en sa personne sacrée de deux choses qui me comblent également d'admiration et de respect, qui sont l'autorité souveraine et la science solide ; car j'ai une vénération toute particulière pour ceux qui sont élevés au suprême degré, ou de puissance ou de connaissance. Les derniers peuvent, si je

1. Fille de Gustave-Adolphe. Cf. sa visite à l'Académie, p. 150.
2. *Ensuite de.* Comme *à la suite de.*
3. *Du particulier.* Des particularités.
4. *Son aventure.* L'histoire de cettte machine.



Machine arithmétique de Pascal

ne me trompe, aussi bien que les premiers, passer pour des souverains. Les mêmes degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions ; et le pouvoir des rois sur les sujets n'est, ce me semble, qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, qui est parmi eux ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé, que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps, et d'autant plus équitable, qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre peut l'être par la naissance ou par la fortune [1].

Il faut donc avouer que chacun de ces empires est grand en soi ; mais, Madame, que Votre Majesté me permette de le dire (elle n'y est point blessée), l'un sans l'autre me paraît défectueux. Quelque puissant que soit un monarque, il manque quelque chose à sa gloire, s'il n'a pas la prééminence de l'esprit ; et, quelque éclairé que soit un sujet, sa condition est toujours rabaissée par la dépendance. Les hommes, qui désirent naturellement ce qui est le plus parfait, avaient jusqu'ici continuellement aspiré à rencontrer ce souverain par excellence. Tous les rois et tous les savants en étaient autant d'ébauches, qui ne remplissaient qu'à demi leur attente, et à peine nos ancêtres ont pu voir en toute la durée du monde un roi médiocrement [2] savant ; ce chef-d'œuvre était réservé pour [3] votre siècle. Et, afin que cette grande merveille parût accompagnée de tous les sujets possibles d'étonnement, le degré où les hommes n'avaient pu atteindre est rempli par une jeune Reine, dans laquelle se rencontrent ensemble l'avantage de l'expérience avec la tendresse de l'âge, le loisir de l'étude avec l'occupation d'une royale naissance, et l'éminence de la science avec la faiblesse du sexe...

1. Ces vues se retrouvent dans les *Pensées*. Cf. par exemple l'article XVII, § 1, édition Havet.

2. *Médiocrement*. Moyennement. Cf. p. 144, n. 1.

3. *Réservé pour*. Réservé à (cf. p. 12, n. 13). Ou plutôt *mis en réserve pour*.

VANITÉ DES SCIENCES

Monsieur,

Vous êtes le plus galant homme du monde, et je suis assurément un de ceux qui sais le mieux reconnaître ces qualités-là et les admirer infiniment, surtout quand elles sont jointes aux talents qui se trouvent singulièrement [1] en vous [2] : tout cela m'oblige [3] à vous témoigner de ma main ma reconnaissance pour l'offre que vous me faites [4], quelque peine que j'aie encore d'écrire et de lire moi-même ; mais l'honneur que vous me faites m'est si cher, que je ne puis trop me hâter d'y répondre. Je vous dirai donc, monsieur, que, si j'étais en santé, je serais volé [5] à Toulouse, et que je n'aurais pas souffert qu'un homme comme vous eût fait un pas pour un homme comme moi. Je vous dirai aussi que, quoique vous soyez celui de toute l'Europe que je tiens pour le plus grand géomètre, ce ne serait pas cette qualité-là qui m'aurait attiré, mais que je me figure tant d'esprit et d'honnêteté [6] en votre conversation, que c'est pour cela que je vous rechercherais. Car, pour vous parler franchement de la géométrie, je la trouve le plus haut exercice de l'esprit ; mais en même temps je la connais pour si inutile, que je fais peu de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan. Aussi je l'appelle le plus beau métier du monde ; mais enfin ce n'est qu'un métier ; et j'ai dit souvent qu'elle est bonne pour faire l'essai, mais non pas l'emploi de notre force : de sorte que je ne ferais pas deux pas pour la géométrie, et je m'assure [7] fort que vous êtes fort de mon humeur. Mais il y a maintenant ceci de plus en moi, que je suis dans des études si éloignées de cet esprit-là, qu'à peine me souviens-je qu'il y en ait... [8], outre que ma santé n'est pas encore assez forte ;

1. *Singulièrement.* D'une façon toute particulière.
2. Fermat, auquel Pascal adressait cette lettre, fut un des plus grands mathématiciens de son temps.
3. *M'oblige.* Me fait un devoir.
4. L'offre de se rendre dans un lieu que Pascal désignerait, — entre Clermont où celui-ci se trouvait alors, et Toulouse, où se trouvait Fermat, — pour converser quelques jours l'un avec l'autre.
5. *Je serais volé.* Cette construction, tombée en désuétude, marque l'état résultant de l'action.
6. *Honnêteté.* Toutes les qualités de « l'honnête homme ». Cf. p. 118, n. 3.
7. *Je m'assure.* Je conçois, j'ai l'assurance. Cf. p. 130, n. 2.
8. *Qu'il y en ait.* Qu'il y ait une géométrie. — Cf. *Pensées*, édition Havet, XXIV, § 17 bis : « Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic. Mais ceci !... Il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle. »

car je suis si faible que je ne puis marcher sans bâton, ni me tenir à cheval. Je ne puis même faire que trois ou quatre lieues au plus en carrosse ; c'est ainsi que je suis venu de Paris ici en vingt-deux jours. Les médecins m'ordonnent les eaux de Bourbon pour le mois de septembre, et je suis engagé autant que je puis l'être, depuis deux mois, d'aller [1] de là en Poitou par eau jusqu'à Saumur, pour demeurer jusqu'à Noël avec M. le duc de Roannez, gouverneur de Poitou, qui a pour moi des sentiments que je ne vaux pas. Mais, comme je passerai par Orléans en allant à Saumur par la rivière, si ma santé ne me permet pas de passer outre [2], j'irai de là à Paris.

Voilà, monsieur, tout l'état de ma vie présente, dont je suis obligé [3] de vous rendre compte pour vous assurer de l'impossibilité où je suis de recevoir l'honneur que vous daignez m'offrir, et que je souhaite de tout mon cœur de pouvoir un jour reconnaître, ou en vous, ou en messieurs vos enfants, auxquels je suis tout dévoué, ayant une vénération particulière pour ceux qui portent le nom du premier homme du monde. Je suis, etc. PASCAL.

(*Lettre de Pascal à Fermat*, 10 août 1660.)

DISCOURS DE PASCAL SUR LE PLAN DE SON OUVRAGE RAPPORTÉ PAR SON NEVEU ÉTIENNE PÉRIER.

Il se rencontra une occasion, il y a environ dix ou douze ans, en laquelle on l'obligea [4], non pas d'écrire ce qu'il avait dans l'esprit sur ce sujet-là [5], mais d'en dire quelque chose de vive voix. Il le fit donc en présence et à la prière de plusieurs personnes très considérables de ses amis...

Après qu'il leur eut fait voir quelles sont les preuves qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes, et qui sont les plus propres à les persuader, il entreprit de montrer que la religion chrétienne avait autant de marques de certitude

1. *Je suis engagé d'aller.* J'ai pris l'engagement d'aller. — Sur *de*, cf. p. 18, n. 1.
2. *Passer outre.* Aller au-delà. Cf. p. 105, n. 2.
3. *Je suis obligé.* Cf. p. 217. n. 3.
4. *On l'obligea.* On l'engagea. Cf. p. 105, n. 6.
5. Le sujet du grand ouvrage qu'il préparait, et dont les *Pensées* sont des fragments.

et d'évidence que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables.

Pour entrer dans ce dessein, il commença d'abord par une peinture de l'homme, où il n'oublia rien de tout ce qui le pouvait faire connaître et au dedans et au dehors de lui-même, jusqu'aux plus secrets mouvements de son cœur. Il supposa ensuite un homme qui, ayant toujours vécu dans une ignorance et dans une indifférence générale à l'égard de toutes choses, et surtout à l'égard de soi-même, vient enfin à se considérer dans ce tableau et à examiner ce qu'il est. Il est surpris d'y découvrir une infinité de choses auxquelles il n'a jamais pensé, et il ne saurait remarquer sans étonnement et sans admiration tout ce que M. Pascal lui fait sentir de sa grandeur et de sa bassesse, de ses avantages et de ses faiblesses, du peu de lumière qui lui reste et des ténèbres qui l'environnent presque de toutes parts, et, enfin, de toutes les contrariétés [1] étonnantes qui se trouvent dans sa nature. Il ne peut plus, après cela, demeurer dans l'indifférence, s'il a tant soit peu de raison ; et, quelque insensible qu'il ait été jusqu'alors, il doit souhaiter, après avoir ainsi connu ce qu'il est, de connaître aussi d'où il vient et ce qu'il doit devenir.

M. Pascal l'ayant mis dans cette disposition de chercher à s'instruire sur un doute si important, il [2] l'adresse premièrement aux philosophes ; et c'est là qu'après lui avoir développé tout ce que les plus grands philosophes de toutes les sectes ont dit sur le sujet de l'homme, il lui fait observer tant de défauts, tant de faiblesses, tant de contradictions et tant de faussetés dans tout ce qu'ils en ont avancé, qu'il n'est pas difficile à cet homme de juger que ce n'est pas là où [3] il s'en doit tenir [4].

Il lui fait ensuite parcourir tout l'univers et tous les âges, pour lui faire remarquer une infinité de religions qui s'y rencontrent ; mais il lui fait voir en même temps, par des raisons si fortes et si convaincantes, que toutes ces religione ne sont remplies que de vanité, que de folies, que d'erreurs, que d'é-

1. *Contrariétés.* Contradictions.
2. *Il.* Surabondant. Construction tombée en désuétude.
3. *Ce n'est pas là où.* Dans l'usage moderne, *ce n'est pas là que.*
4. Cf. l'*Entretien avec M. de Sacy.*

garements et d'extravagances, qu'il n'y trouve rien encore qui le puisse satisfaire.

Enfin, il lui fait jeter les yeux sur le peuple juif, et il lui en [1] fait observer des circonstances [2] si extraordinaires, qu'il attire facilement son attention. Après lui avoir représenté tout ce que ce peuple a de singulier [3], il s'arrête particulièrement à lui faire remarquer un livre unique par lequel il se gouverne, et qui comprend tout ensemble son histoire, sa loi et sa religion. A peine a-t-il ouvert ce livre, qu'il y apprend que le monde est l'ouvrage d'un Dieu, et que c'est ce même Dieu qui a créé l'homme à son image et qui l'a doué de tous les avantages du corps et de l'esprit qui convenaient à cet état. Quoiqu'il n'ait rien encore qui le convainque de cette vérité, elle ne laisse pas de lui plaire; et la raison seule suffit pour lui faire trouver plus de vraisemblance dans cette supposition qu'un Dieu est l'auteur des hommes et de tout ce qu'il y a dans l'univers, que dans tout ce que ces mêmes hommes se sont imaginé par leurs propres lumières. Ce qui l'arrête en cet endroit est de voir, par la peinture qu'on lui a faite de l'homme, qu'il est bien éloigné de posséder tous ces avantages qu'il a dû avoir lorsqu'il est sorti des mains de son auteur ; mais il ne demeure pas longtemps dans ce doute, car, dès qu'il poursuit la lecture de ce même livre, il y trouve qu'après que l'homme eut été créé de [4] Dieu dans l'état d'innocence et avec toutes sortes de perfections, la première action qu'il fit fut de se révolter contre son créateur et d'employer tous les avantages qu'il avait reçus pour l'offenser.

M. Pascal lui fait alors comprendre que, ce crime ayant été le plus grand de tous les crimes en toutes ses circonstances, il avait été puni non seulement dans ce premier homme, qui, étant déchu par là de son état, tomba tout d'un coup dans la misère, dans la faiblesse, dans l'erreur et dans l'aveuglement, mais encore dans tous ses descendants, à qui ce même homme a communiqué et communiquera encore sa corruption dans toute la suite des temps.

1. *En*. De ce peuple. Cf. p. 30, n. 6.
2. *Circonstances*. Traits, particularités.
3. *Singulier*. Unique. Sens originel du mot.
4. *De*. Par. Cf. p. 11, n. 2.

Il lui fait ensuite parcourir divers endroits de ce livre où il a découvert cette vérité. Il lui fait prendre garde qu'il n'y est plus parlé de l'homme que par rapport à cet état de faiblesse et de désordre ; qu'il y est dit souvent que toute chair est corrompue, que les hommes sont abandonnés à leurs sens, et qu'ils ont une pente au mal dès leur naissance. Il lui fait voir encore que cette première chute est la source non seulement de tout ce qu'il y a de plus incompréhensible dans la nature de l'homme, mais aussi d'une infinité d'effets qui sont hors de lui, et dont la cause lui est inconnue. Enfin, il lui représente l'homme si bien dépeint dans tout ce livre, qu'il ne lui paraît plus différent de la première image qu'il lui en a tracée.

Ce n'est pas assez d'avoir fait connaître à cet homme son état plein de misère ; M. Pascal lui apprend encore qu'il trouvera dans ce même livre de quoi se consoler. Et, en effet, il lui fait remarquer qu'il y est dit que le remède est entre les mains de Dieu ; que c'est à lui que nous devons recourir pour avoir les forces qui nous manquent ; qu'il se laissera fléchir, et qu'il enverra même un libérateur aux hommes, qui satisfera [1] pour eux et qui réparera leur impuissance.

Après qu'il lui a expliqué [2] un grand nombre de remarques très particulières sur le livre de ce peuple, il lui fait encore considérer que c'est le seul qui ait parlé dignement de l'Etre Souverain et qui ait donné l'idée d'une véritable religion. Il lui en fait concevoir les marques les plus sensibles, qu'il applique à [3] celles que ce livre a enseignées ; et il lui fait faire une attention particulière sur ce qu'elle fait consister l'essence de son culte dans l'amour du Dieu qu'elle adore ; ce qui est un caractère tout singulier [4] et qui la distingue visiblement de toutes les autres religions, dont la fausseté paraît par le défaut de cette marque si essentielle.

Quoique M. Pascal, après avoir conduit si avant cet homme qu'il s'était proposé de persuader insensiblement, ne lui ait encore rien dit qui le puisse convaincre des vérités

1. *Satisfera.* Au sens absolu de *donnera satisfaction.* Cf. p. 199, n. 5.

2. *Expliqué.* Développé. Signification originelle du mot.

3. *Applique à.* Rapproche de, confère avec.

4. *Singulier.* Unique. Cf. p. 250, n. 3.

qu'il lui a fait découvrir, il l'a mis néanmoins dans la disposition de les recevoir avec plaisir, pourvu qu'on puisse lui faire voir qu'il doit s'y rendre, et de souhaiter même de tout son cœur qu'elles soient solides et bien fondées, puisqu'il y trouve de si grands avantages pour son repos et pour l'éclaircissement de ses doutes. C'est aussi l'état où devrait être tout homme raisonnable, s'il était une fois bien entré dans la suite de toutes les choses que M. Pascal vient de représenter ; et il y a sujet de croire qu'après cela il se rendrait facilement à toutes les preuves qu'il apporta ensuite pour confirmer la certitude et l'évidence de toutes ces vérités importantes dont il avait parlé, et qui sont le fondement de la religion chrétienne, qu'il avait dessein de persuader.

Pour dire en peu de mots quelque chose de ces preuves, après qu'il eut montré en général que les vérités dont il s'agissait étaient contenues dans un livre de la certitude duquel tout homme [1] de bon sens ne pouvait douter, il s'arrêta principalement au livre de Moïse, où ces vérités sont particulièrement répandues ; et il fit voir par un très grand nombre de circonstances indubitables qu'il était également impossible que Moïse eût laissé par écrit des choses fausses, ou que le peuple à qui il les avait laissées s'y fût laissé tromper, quand même Moïse aurait été capable d'être fourbe.

Il parla aussi de tous les grands miracles qui sont rapportés dans ce livre ; et, comme ils sont d'une grande conséquence pour la religion qui y est enseignée, il prouva qu'il n'était pas possible qu'ils ne fussent vrais [2], non seulement par l'autorité du livre où ils sont contenus, mais encore par toutes les circonstances qui les accompagnent et qui les rendent indubitables.

Il fit voir encore de quelle manière toute la loi de Moïse était figurative ; que tout ce qui était arrivé aux Juifs n'avait été que la figure des vérités accomplies à la venue du Messie ; et que, le voile qui couvrait ces figures ayant été levé, il était aisé d'en voir l'accomplissement et la consommation parfaite en faveur de ceux qui ont reçu Jésus-Christ.

1. *Tout homme.* Au lieu de *nul homme*, parce que *ne pouvait douter* équivaut à *devait nécessairement être convaincu.*

2. *Qu'ils ne fussent.* Qu'ils ne fussent pas. Cf. p. 18, n. 3.

M. Pascal entreprit ensuite de prouver le vérité de la religion par les prophéties ; et ce fut sur ce sujet qu'il s'étendit beaucoup plus que sur les autres. Comme il avait beaucoup travaillé là-dessus, et qu'il y avait [1] des vues qui lui étaient particulières, il les expliqua d'une manière fort intelligible ; il en fit voir le sens et la suite avec une facilité merveilleuse, et il les mit dans tout leur jour et dans toute leur force.

Enfin, après avoir parcouru les livres de l'Ancien Testament et fait encore plusieurs observations convaincantes pour servir de fondements et de preuves à la vérité de la religion, il entreprit encore de parler du Nouveau Testament et de tirer ses preuves de la vérité même de l'Evangile.

Il commença par Jésus-Christ ; et, quoiqu'il l'eût déjà prouvé invinciblement par les prophéties et par toutes les figures de la loi, dont on voyait en lui l'accomplissement parfait, il apporta encore beaucoup de preuves tirées de sa personne même, de ses miracles, de sa doctrine et des circonstances de sa vie.

Il s'arrêta ensuite sur les Apôtres ; et, pour faire voir la vérité de la foi qu'ils ont publiée hautement partout, après avoir établi qu'on ne pouvait les accuser de fausseté qu'en supposant ou qu'ils avaient été des fourbes, ou qu'ils avaient été trompés eux-mêmes, il fit voir clairement que l'une et l'autre de ces suppositions étaient également impossibles.

Enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvait servir à la vérité de l'histoire évangélique, faisant de très belles remarques sur l'Evangile même, sur le style des évangélistes et sur leurs personnes ; sur les apôtres en particulier, et sur leurs écrits ; sur le nombre prodigieux de miracles ; sur les martyrs, sur les saints ; en un mot sur toutes les voies par lesquelles la religion chrétienne s'est entièrement établie. Et, quoiqu'il n'eût pas le loisir, dans un simple discours, de traiter au long une si vaste matière, comme il avait dessein de faire dans son ouvrage, il en dit néanmoins assez pour convaincre que tout cela ne pouvait être l'ouvrage des hommes...

(*Préface de la première édition des* Pensées,
donnée par Port-Royal.)

1. *Il y avait.* Pascal avait là-dessus.

COMMENT LES *PENSÉES* FURENT ÉCRITES ET COMMENT ELLES FURENT ÉDITÉES

C'est pendant ces quatre années de langueur et de maladie qu'il a fait et écrit tout ce que l'on a de lui de cet ouvrage qu'il méditait, et tout ce que l'on en donne au public. Car, quoiqu'il attendît que sa santé fût entièrement rétablie pour y travailler tout de bon et pour écrire les choses qu'il avait déjà digérées et disposées dans son esprit, cependant, lorsqu'il lui survenait quelques nouvelles pensées, quelques vues, quelques idées, ou même quelques tours et quelques expressions qu'il prévoyait lui pouvoir un jour servir pour son dessein, comme il n'était pas alors en état de s'y appliquer aussi fortement qu'il faisait [1] quand il se portait bien, ni de les imprimer dans son esprit et dans sa mémoire, il aimait mieux en mettre quelque chose par écrit pour ne le pas oublier ; et, pour cela, il prenait le premier morceau de papier qu'il trouvait sous sa main, sur lequel il mettait sa pensée en peu de mots, et fort souvent même seulement à demi-mot, car il ne l'écrivait que pour lui, et c'est pourquoi il se contentait de le faire fort légèrement [2] pour ne se pas fatiguer l'esprit et d'y mettre seulement les choses qui étaient nécessaires pour le faire ressouvenir des vues et des idées qu'il avait.

C'est ainsi qu'il a fait la plupart des fragments qu'on trouvera dans ce recueil, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'il y en a quelques-uns qui semblent assez imparfaits, trop courts, et trop peu expliqués, et dans lesquels on peut même trouver des termes et des expressions moins propres et moins élégants. Il arrivait néanmoins quelquefois qu'ayant la plume à la main, il ne pouvait s'empêcher, en suivant son inclination, de pousser ses pensées et de les étendre un peu davantage, quoique ce ne fût jamais avec la force et l'application d'esprit qu' [3] il aurait pu faire [4] en parfaite santé. Et c'est pourquoi l'on en trouvera aussi quelques-unes plus

1. *Faisait.* Substitut du verbe *s'y appliquer*. Cf. p. 56, n. 2.
2. *Fort légèrement.* Sans s'y appliquer.
3. *Que.* Avec laquelle. Cf. p. 41, n. 5.
4. *Faire.* Substitut des infinitifs précédents. Cf. n. 1.

étendues et mieux écrites, et des chapitres plus suivis et plus parfaits que les autres.

Voilà de quelle manière ont été écrites ces Pensées. Et je crois qu'il n'y aura personne qui ne juge facilement, par ces légers commencements et par ces faibles essais d'une personne malade, qu'il n'avait écrits que pour lui seul et pour se remettre dans l'esprit [1] des pensées qu'il craignait de perdre, et qu'il n'a jamais revus ni retouchés, quel eût été l'ouvrage entier, si M. Pascal eût pu recouvrer sa parfaite santé et y mettre la dernière main ; lui qui savait disposer les choses dans un si beau jour et un si bel ordre, qui donnait un tour si particulier, si noble et si relevé à tout ce qu'il voulait dire, qui avait dessein de travailler cet ouvrage plus que tous ceux qu'il avait jamais faits, qui y voulait employer toute la force d'esprit et tous les talents que Dieu lui avait donnés, et duquel [2] il a dit souvent qu'il lui fallait dix ans de santé pour l'achever.

Comme l'on savait le dessein qu'avait M. Pascal de travailler sur la religion, l'on eut très grand soin, après sa mort, de recueillir tous les écrits qu'il avait faits sur cette matière. On les trouva tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre et sans aucune suite, parce que, comme je l'ai déjà remarqué, ce n'étaient que les premières expressions de ses pensées, qu'il écrivait sur de petits morceaux de papier à mesure qu'elles lui venaient dans l'esprit. Et tout cela était si imparfait et si mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer.

La première chose que l'on fit fut de les faire copier tels qu'ils étaient, et dans la même confusion qu' [3] on les avait trouvés. Mais lorsqu'on les vit en cet état, et qu'on eut plus de facilité de les lire et de les examiner que dans les originaux, ils parurent d'abord si informes, si peu suivis, et la plupart si peu expliqués, qu'on fut fort longtemps sans penser du tout à les faire imprimer, quoique plusieurs personnes de très grande considération le demandassent souvent avec des instances et des sollicitations fort pressantes, parce que l'on

1. Lorsque sa santé lui permettrait de « travailler tout de bon »

2. *Duquel.* Construction incorrecte.

3. *Que.* Dans laquelle. Cf. p. 41, n. 5.

jugeait bien que l'on ne pouvait pas remplir l'attente et l'idée que tout le monde avait de cet ouvrage, dont l'on avait déjà entendu parler, en donnant ces écrits en l'état qu' [1] ils étaient.

Mais enfin on fut obligé de céder à l'impatience et au grand désir que tout le monde témoignait de les voir imprimés. Et l'on s'y porta d'autant plus aisément, que l'on crut que ceux qui les liraient seraient assez équitables pour faire le discernement d'un dessein ébauché d'avec une pièce achevée, et pour juger de l'ouvrage [2] par l'échantillon, quelque imparfait qu'il fût. Et ainsi l'on se résolut de les donner au public. Mais, comme il y avait plusieurs manières de l'exécuter, l'on a été quelque temps à se déterminer sur celle que l'on devait prendre.

La première qui vint dans l'esprit, et celle qui était sans doute [3] la plus facile, était de les faire imprimer tout de suite dans le même état qu' [4] on les avait trouvés. Mais l'on jugea bientôt que de le faire de cette sorte, ç'eût été perdre presque tout le fruit qu'on en pouvait espérer, parce que les pensées plus parfaites, plus suivies, plus claires et plus étendues étant mêlées et comme absorbées parmi tant d'autres imparfaites, obscures, à demi digérées, et quelques-unes même presque inintelligibles à tout autre qu'à celui qui les avait écrites, il y avait tout sujet de croire que les unes feraient rebuter [5] les autres, et que l'on ne considérerait ce volume grossi inutilement de tant de pensées imparfaites que comme un amas confus, sans ordre, sans suite, et qui ne pouvait servir à rien.

Il y avait une autre manière de donner ces écrits au public, qui était d'y travailler auparavant, d'éclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui étaient imparfaites, et, en prenant dans tous ces fragments le dessein de M. Pascal, de suppléer, en quelque sorte, l'ouvrage qu'il voulait faire. Cette voie eût été assurément la plus parfaite, mais il était aussi très

1. *Que*. Dans lequel. Cf. p. 41.n. 5.
2. Pour se faire une idée de l'ouvrage tel qu'il aurait été si Pascal l'eût achevé.
3. *Sans doute*. Sans nul doute. Cf. p. 163, n. 4.
4. *Que*. Dans lequel. Cf. n. 1.
5. *Rebuter*. Rejeter.

difficile de la bien exécuter [1]. L'on s'y est néanmoins arrêté assez longtemps, et l'on avait, en effet, commencé à y travailler. Mais enfin l'on s'est résolu à la rejeter aussi bien que la première, parce que l'on a considéré qu'il était presque impossible de bien entrer dans la pensée et dans le dessein d'un auteur, et surtout d'un auteur mort, et que ce n'eût pas été donner l'ouvrage de M. Pascal, mais un ouvrage tout différent.

Ainsi, pour éviter les inconvénients qui se trouvaient dans l'une et l'autre de ces manières de faire paraître ces écrits, l'on en a choisi une entre deux, qui est celle que l'on a suivie dans ce recueil. L'on a pris seulement parmi ce grand nombre de pensées celles qui ont paru les plus claires et les plus achevées [2] ; et on les donne telles qu'on les a trouvées, sans y rien ajouter ni changer [3] si ce n'est qu'au lieu qu'elles étaient sans suite, sans liaison, et dispersées confusément de côté et d'autre, on les a mises dans quelque sorte [4] d'ordre, et réduit [5] sous les mêmes titres celles qui étaient sur les mêmes sujets ; et l'on a supprimé toutes les autres qui étaient ou trop obscures ou trop imparfaites.

(*Ibid.*)

1. *Exécuter.* Comme s'il y avait *dessein* au lieu de *voie*, le sens propre de ce dernier mot étant perdu de vue.
2. L'édition des *Pensées* procurée par Port-Royal est en effet très incomplète.
3. Déclaration inexacte. On ajouta peu, mais on fit de nombreux changements, et qui portaient sur le fond comme sur la forme.
4. *Dans quelque sorte d'ordre.* Dans un certain ordre, pouvant bien ne pas être celui qu'aurait adopté Pascal.
5. *On les a mises... et réduit... celles.* Construction irrégulière, *les* n'ayant aucune relation avec le second terme. Cf. p. 63, n. 5.

CHAPITRE V (1)

SAINT-ÉVREMOND

CONVERSATION DU MARÉCHAL D'HOCQUINCOURT AVEC LE P. CANAYE

Comme je dînais un jour chez M. le maréchal d'Hocquincourt, le P. Canaye, qui y dînait aussi, fit tomber le discours insensiblement sur la soumission d'esprit que la religion exige de nous ; et, après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux et quelques révélations modernes, il conclut qu'il fallait éviter plus que la peste ces esprits forts qui veulent examiner toutes choses par la raison.

« A qui parlez-vous des esprits forts, dit le maréchal, et qui les a connus mieux que moi ?... Je ne l'ai que trop aimée, la philosophie, je ne l'ai que trop aimée ; mais j'en suis revenu et je n'y retourne pas. Un diable de philosophe m'avait tellement embrouillé la cervelle que j'étais sur le point de ne rien croire. Le diable m'emporte si je croyais rien ! Depuis ce temps-là, je me ferais crucifier pour la religion. Ce n'est pas que j'y voie plus de raison ; au contraire, moins que jamais. Mais je ne saurais que vous dire, je me ferais crucifier, sans savoir pourquoi.

— Tant mieux, Monseigneur, reprit le Père d'un ton de nez fort dévot, tant mieux ; ce ne sont point mouvements humains, cela vient de Dieu. POINT DE RAISON ! C'est la vraie religion, cela ! POINT DE RAISON ! Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grâce ! *Estote sicut infantes* ; soyez comme des enfants. Les enfants ont encore leur innocence ; et pourquoi ? parce qu'ils n'ont point de raison. *Beati pauperes spiritu* ! bienheureux les pauvres d'esprit ! Ils ne pèchent point. La

1. Connu surtout pour son rôle pendant la Fronde.
2. De la Compagnie de Jésus. Ce fut un prédicateur de quelque réputation. Saint-Evremond l'avait eu pour professeur de rhétorique.

(1) Voir notre *Précis de l'Histoire de la Littérature française*, p. 191-211.

raison? C'est qu'ils n'ont point de raison. POINT DE RAISON ; JE NE SAURAIS QUE VOUS DIRE ; JE NE SAIS POURQUOI ! Les beaux mots! Ils devraient être écrits en lettres d'or. CE N'EST PAS QUE J'Y VOIE PLUS DE RAISON ; AU CONTRAIRE, MOINS QUE JAMAIS. En vérité, cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du ciel. POINT DE RAISON! Que Dieu vous a fait Monseigneur une belle grâce ! [1] »

LES ROMAINS APRÈS LA GUERRE CONTRE PYRRHUS

La guerre de Pyrrhus ouvrit l'esprit aux Romains et leur inspira des sentiments qui ne les avaient pas touchés encore. A la vérité, ils y entrèrent grossiers et présomptueux, avec beaucoup de témérité et d'ignorance ; mais ils eurent une grande vertu à la soutenir, et, comme ils virent toutes choses nouvelles, avec un ennemi qui avait tant d'expérience, ils devinrent sans doute [2] plus industrieux et plus éclairés qu'ils n'étaient auparavant... Pour les choses qui sont purement de l'esprit, quoique la harangue du vieil Appius [3] eût fait chasser de Rome Cinéas [4], l'éloquence de Cinéas n'avait pas laissé de plaire, et sa dextérité avait été agréable.

Les présents offerts, bien que refusés, donnèrent cependant une secrète vénération pour ceux qui les pouvaient faire, et Curius [5], si fort honoré pour sa vertu désintéressée, le fut encore davantage quand il leur fit voir, dans son triomphe, de l'or, de l'argent, des tableaux et des statues. On connut alors qu'il y avait des choses plus excellentes ailleurs qu'en Italie.

Ainsi, des idées nouvelles firent, pour ainsi parler, de nouveaux esprits ; et le peuple romain, touché d'une magnifi-

1. « Sa pièce la plus jolie et la plus citée est la Conversation du Père Canaye et du maréchal d'Hocquincourt. C'est une provinciale, la dix-neuvième provinciale comme je l'appelle, écrite par un homme du monde, qui, en raillerie sur le fond des choses, va plus loin que Pascal. La scène se passe en 1654 ; mais il est probable que Saint-Evremond ne s'en ressouvint et n'eut l'idée de l'écrire qu'après les *Provinciales* » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII).

2. *Sans doute.* Sans nul doute. Cf. p. 163, n. 4.

3. Appius Claudius Cæcus s'opposa dans le Sénat à la paix proposée par Pyrrhus en exigeant que le roi évacuât d'abord l'Italie.

4. Ministre de Pyrrhus.

5. Curius Dentatus avait battu Pyrrhus à Bénévent.

cence inconnue [1], perdit ses vieux sentiments, où l'habitude de la pauvreté n'avait pas moins de part que la vertu.

La curiosité éveilla donc les citoyens ; les cœurs mêmes commencèrent à sentir, avec émotion, ce que les yeux avaient commencé de voir, avec plaisir ; et, quand ces mouvements se furent mieux expliqués [2], on fit paraître de véritables désirs pour les choses étrangères. Quelques particuliers conservèrent encore l'ancienne continence [3], comme il est arrivé depuis, et dans le temps de la République la plus corrompue ; mais enfin il se forma une envie générale de passer la mer, pour s'établir en des lieux où Pyrrhus avait su trouver tant de richesses. Voilà proprement d'où est venue la première guerre de Carthage. Le secours donné aux Tarentins en fut le prétexte ; la conquête de la Sicile, le véritable sujet.

(*Réflexions sur les divers génies* [4] *du Peuple romain*, chap. VI.)

DIVERSITÉS ET COMPLEXITÉS DE L'HOMME

Pour nous [5], si nous avions à dépeindre un naturel semblable à celui de Catilina, nous aurions de la peine à concevoir dans une même personne des qualités qui paraissent opposées ; tant de hardiesse avec un si grand artifice, tant de fierté [6] et tant de finesse, tant d'ardeur en ce qu'il désirait avec tant feinte et de dissimulation.

Il y a des différences délicates, entre des qualités qui semblent les mêmes, que nous découvrons malaisément. Il y a quelquefois un mélange de vice et de vertu, dans une seule qualité, que nous ne séparons jamais...

Ces distinctions particulières qui marquent diversement

1. *Touché d'une magnificence.* Sur lequel cette magnificence avait fait impression.
2. *Expliqués.* Développés. (cf. p. 251, n. 2) et déclarés.
3. *Continence.* Modération ; sens plus général que dans l'usage moderne.
4. Ce qu'il y a de plus intéressant chez Saint-Evremond, c'est, en un siècle de dogmatisme, son intelligence des *diversités.* Bien peu d'esprits à cette époque eurent comme lui le sens historique. Il substitua dans tous les domaines, morale, histoire, littérature, le point de vue relatif au point de vue absolu ; et par là, on peut le considérer comme un précurseur du XVIIIe siècle.
5. *Nous.* Nous autres, Français de ce temps.
6. *Fierté.* Humeur violente. Le mot s'employait dans un sens plus voisin de son étymologie.

les qualités selon les esprits où elles se rencontrent, nous sont encore plus cachées. La diversité de vaillance nous est inconnue. Nous n'avons qu'un même courage pour tous les gens de valeur ; une même ambition pour tous les ambitieux ; une même probité pour tous les gens de bien ; et, à dire vrai, l'éloge que nous faisons d'un homme de grand mérite pourrait convenir à tout ce qu'il y a eu de grands personnages de notre temps... Ces vertus, que la morale et les discours généraux nous représentent les mêmes, prennent un air différent par la différence de l'humeur et du génie des personnes qui les possèdent.

(*Discours sur les historiens français.*)

LA VÉRITÉ HISTORIQUE

Je ne connais [1] ici [2] d'Alexandre que le seul nom : son génie, son humeur, ses qualités, ne me paraissent [3] en aucun endroit... Je m'imaginais en Porus une grandeur d'âme qui nous fût plus étrangère ; le héros des Indes devait avoir un caractére différent de celui des nôtres. Un autre ciel, pour ainsi parler, un autre soleil, une autre terre, y produisent d'autres ainmaux et d'autres fruits ; les hommes y paraissent [4] tout autres par la différence des visages, et plus encore, si je l'ose dire, par une diversité de raison [5] ; une morale, une sagesse singulière [6] à la région y semble régner, et conduire d'autres esprits, dans un autre monde. Porus cependant, que Quinte-Curce dépeint tout étranger aux Grecs et aux Perses, est ici purement Français. Au lieu de nous transporter aux Indes, on l'amène en France où il s'accoutume si bien à notre humeur qu'il semble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute sa vie.

Ceux qui veulent représenter quelque héros des vieux siècles doivent entrer dans le génie de la nation dont il a été, dans celui du temps où il a vécu, et particulièrement dans le

1. *Connais.* Reconnais. Cf. p. 156, n. 2.
2. *Ici.* Dans l'*Alexandre* de Racine.
3, 4. *Paraissent.* Apparaissent.
5. Voilà qui s'oppose directement à la doctrine classique.
6. *Singulière.* Toute particulière. Cf. p. 247, n. 1.

sien propre. Il faut dépeindre un roi de l'Asie autrement qu'un consul romain : l'un parlera comme un monarque absolu, qui dispose de ses sujets comme de ses esclaves ; l'autre comme un magistrat qui anime seulement les lois[1] et fait respecter leur autorité à un peuple libre. Il faut dépeindre autrement un vieux Romain furieux pour le bien public et agité d'une liberté farouche qu'un flatteur du temps de Tibère, qui ne connaissait plus que l'intérêt, qui s'abandonnait à la servitude.... Un des grands défauts de notre nation, c'est de ramener tout à elle [2].

(*Dissertation sur l'*Alexandre *de Racine.*)

RELATIVITÉ DES RÈGLES

On n'a jamais vu tant de règles pour faire de belles tragédies ; et on en fait si peu, qu'on est obligé de représenter toutes les vieilles. Il me souvient que l'abbé d'Aubignac [3] en composa une selon toutes les lois qu'il avait impérieusement données pour le théâtre. Elle ne réussit point ; et, comme il se vantait partout d'être le seul de nos auteurs qui eût bien suivi les préceptes d'Aristote : « Je sais bon gré à Monsieur d'Aubignac, dit Monsieur le Prince [4], d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote ; mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire une si méchante tragédie à M. d'Aubignac. »

Il faut convenir que la *Poétique* d'Aristote est un excellent ouvrage ; cependant, il n'y a rien d'assez parfait pour régler toutes les nations et tous les siècles. Descartes et Gassendi ont découvert des vérités qu'Aristote ne connaissait pas ; Corneille a trouvé des beautés pour le théâtre qui ne lui étaient pas connues ; nos philosophes ont remarqué des erreurs dans

1. *Anime... les lois.* Leur donne vie en les incarnant.
2. Saint-Evremond « demande plus de vérité, de vraisemblance historique, d'observer le caractère des nations, de tenir compte du génie des lieux et des temps ; peu s'en faut qu'il ne réclame en propre terme un peu de couleur locale... On devine, dès 1667, un homme qui aurait, vers 1822, travaillé à la publication des théâtres étrangers et y aurait ajouté quelque bonne préface à la Benjamin Constant. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis.* t. XIII).
3. Critique contemporain. Auteur de la *Pratique du théâtre.*
4. Le grand Condé.

sa *Physique* ; nos poètes ont vu des défauts dans sa *Poétique*, pour le moins à notre égard, toutes choses étant aussi changées qu'elles le sont.

(*De la Tragédie ancienne et moderne.*)

Nous envisageons la nature autrement que les anciens ne l'ont regardée. Les cieux, cette demeure éternelle de tant de divinités, ne sont qu'un espace immense et fluide. Le même soleil nous luit [1] encore ; mais nous lui donnons un autre cours : au lieu de s'aller coucher dans la mer, il va éclairer un autre monde. La terre, immobile autrefois dans l'opinion des hommes, tourne aujourd'hui dans la nôtre, et rien n'est égal à la rapidité de son mouvement. Tout est changé : les dieux, la nature, la politique, les mœurs, les manières. Tant de changements n'en produiront-ils point dans nos ouvrages ?

Si Homère vivait présentement, il ferait des poèmes admirables accommodés au siècle où il écrirait. Nos poètes en font de mauvais ajustés à ceux des anciens, et conduits par des règles qui sont tombées, avec des choses que le temps a fait tomber.

Je sais qu'il y a de certaines règles éternelles, pour être fondées [2] sur le bon sens, sur une raison ferme et solide, qui subsistera toujours ; mais il en est peu qui portent le caractère de cette raison incorruptible. Celles qui regardent les mœurs, les affaires, les coutumes des vieux Grecs, ne nous touchent guère aujourd'hui. On en peut dire ce qu'a dit Horace des mots. Elles ont leur âge et leur durée. Les unes meurent de vieillesse : *ita verborum vetus interit aetas* ; les autres périssent avec leur nation, aussi bien que les maximes de gouvernement, lesquelles ne subsistent pas après l'empire. Il n'y en a donc que bien peu qui aient droit de diriger nos esprits dans tous les temps ; et il serait ridicule de vouloir toujours régler des ouvrages nouveaux par des lois éteintes...

Concluons que les poèmes d'Homère seront toujours des chefs-d'œuvre, non pas en tout des modèles. Ils formeront notre jugement ; et le jugement réglera la disposition des choses présentes. (*Sur les Poèmes des anciens.*)

1. *Nous luit.* Luit pour nous. Cf. p. 12, n. 13.

2. *Pour être fondées.* Parce qu'elles sont fondées.

LES RÈGLES ET LE GÉNIE

Il faut avouer que la régularité ne s'y rencontre pas [dans le théâtre anglais] ; mais les Anglais sont persuadés que les libertés qu'on se donne, pour mieux plaire, doivent être préférées à des règles exactes dont un auteur stérile et languissant se fait un art d'ennuyer.

Il faut aimer la règle pour éviter la confusion ; il faut aimer le bon sens qui modère l'ardeur d'une imagination allumée ; mais il faut ôter à la règle toute contrainte qui gêne et bannir une raison scrupuleuse qui, par un trop grand attachement à la justesse, ne laisse rien de libre et de naturel. Ceux que la nature a fait naître sans génie, ne pouvant jamais se le [1] donner, donnent tout à l'art, qu'ils peuvent acquérir ; et, pour faire valoir le seul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à [2] décrier les ouvrages qui ne le sont pas.

(*De la Comédie anglaise.*)

SONNET

Nature enseigne-moi par quel bizarre effort
Notre âme hors de nous est quelquefois ravie ;
Dis-nous comme [3] à nos corps elle-même asservie
S'agite, s'assoupit, se réveille, s'endort !

Les moindres animaux, plus heureux dans leur sort,
Vivent innocemment, sans crainte et sans envie.
Exempts de mille soins [4] qui traversent [5] la vie
Et de mille frayeurs que nous donne la mort.

Un mélange incertain d'esprit et de matière
Nous fait vivre avec trop ou trop peu de lumière
Pour savoir justement [6] et nos biens et nos maux.

1. *Le.* Représente *génie.* Cf. p. 83, n. 8.
2. *A.* Pour. Cf. p. 12, n. 13.
3. *Comme.* Comment. Cf. p. 22, n. 3.
4. *Soins.* Soucis. Cf. p. 26, n. 10.
5. *Traversent la vie.* Se mettent en travers de la vie, l'inquiètent et la tourmentent.
6. *Justement.* Au juste.

Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges,
Nature [1] ! élève-nous à la clarté des anges,
Ou nous abaisse [2] au sens des simples animaux [3].

SUR LA PARURE

J'ai entrepris de vous donner un conseil, Madame [4], quoique les femmes n'aiment pas à en recevoir... Laissez les ornements pour les autres; les ornements sont des beautés étrangères qui leur tiennent lieu de naturelles ; et nous leurs sommes obligés de donner à nos yeux quelque chose de plus agréable que leurs personnes. Nous ne vous aurions pas la même obligation, Madame, si vous en usiez comme elles. Chaque ornement qu'on vous donne cache une beauté, chaque ornement qu'on vous ôte vous rend une grâce, et vous n'êtes jamais si bien que lorsqu'on ne voit en vous que vous-même.

La plupart des dames se perdent avantageusement sous leur parure. Il y en a qu'on trouve fort bien avec leurs perles qu'on trouverait fort mal avec leur cou. Le plus beau collier du monde ferait un méchant effet sur le vôtre. Il en arriverait quelque changement en votre personne, et tout changement qui se fait dans une chose parfaite ne saurait lui être avantageux. Que ceux qui retiennent vos pierreries [5] servent bien votre beauté ! Je suis plus votre serviteur qu'homme du monde : mais, tout votre serviteur que je suis, je trouve des jours [6] à excuser M. Colbert et M. Dumets [7]. Si vous étiez dans la condition où vous devriez être, on ne démêlerait pas si aisément les avantages de votre mérite d'avec ceux de votre fortune. Ces messieurs nous en ôtent l'embarras : grâce au soin qu'ils ont de bien séparer ces deux choses, nous voyons nettement

1. *Nature* ! C'est à la nature et non à Dieu que s'adresse Saint-Evremond.

2. *Ou nous abaisse.* Ou abaisse-nous. Cf. p. 21, n. 6.

3. « Il se plaint par moment du trop ou du trop peu de l'homme, ou plutôt il s'en étonne comme d'une bizarrerie, mais sans en gémir avec la tendresse et l'anxiété qu'y mettra l'auteur des *Pensées.* » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII).

4. La duchesse Mazarin, Hortense Mancini, qui habita l'Angleterre depuis 1675 jusqu'à sa mort (1699) et auprès de laquelle Saint-Evremond remplit le « rôle assez compliqué d'un vieil ami empressé, amoureux, non jaloux, confident et conseiller assez écouté, mais non obéi. » (Sainte-Beuve, *Ibid.*)

5. Les pierreries de la duchesse avaient été retenues à son départ.

6. *Jours.* Au sens de *facilités* (proprement *ouvertures*).

7. Dumets était garde du trésor royal.

que vous n'avez obligation qu'à vous-même de tous les sentiments qu'on a pour vous. Laissez, laissez ruiner [1] les autres en pierreries et en habits ; la nature a fait pour vous toutes les dépenses. Vous seriez une ingrate et nous aurions méchant goût, si nous n'étions également contents [2] des libéralités qu'elle vous a faites.

Je voudrais bien vous voir faire à la naissance de la Reine [3] ce que fit autrefois Bussi d'Amboise [4] à un tournoi. Ayant su que tous les grands seigneurs de la Cour devaient faire des dépenses extraordinaires pour leurs équipages et pour leurs habits, il habilla ses gens comme des seigneurs et marcha vêtu fort simplement au milieu de ce train magnifique. La nature fit valoir tellement ses avantages en la personne de Bussi, que Bussi fut pris seul pour un grand seigneur ; et tous les seigneurs qui s'étaient fiés à la magnificence ne passèrent que pour des valets. Réglez-vous, Madame, sur l'exemple de Bussi ; faites habiller Fanchon et Grenier [5] en duchesses et marchez vêtue comme une simple demoiselle [6] avec le seul charme de votre beauté. Toutes les dames seront prises pour des Fanchons, et la simplicité de votre habit n'empêchera pas que vous ne soyez au-dessus de toutes les reines...

(*Lettre à la duchesse Mazarin.*)

EN VIEILLISSANT

J'ai reçu la seconde lettre que vous m'avez écrite, obligeante, agréable, spirituelle, où je reconnais les enjouements de *Ninon* et le bon sens de Mlle de *Lenclos* [7]. Je savais comment la première a vécu ; vous m'apprenez de quelle manière vit l'autre. Tout contribue à me faire regretter le temps heureux que j'ai passé dans votre commerce, et à désirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me transporter en France, et vous y avez des agréments qui ne vous laisse-

1. *Laissez ruiner.* Cf. p. 19, n. 6.
2. *Si nous n'étions... contents.* Si nous ne nous contentions. Cf. p. 68, n. 21.
3. *La Reine.* Femme de Charles II. Il s'agit des fêtes par lesquelles on devait célébrer son anniversaire.
4. Grand seigneur du XVI[e] siècle, célèbre par ses amours et par ses duels.
5. Suivantes de M[me] de Mazarin.
6. *Demoiselle.* Femme de naissance noble.
7. Ninon avait été l'amie de Saint-Evremond, et ils restèrent toujours en commerce de lettres.

ront pas venir en Angleterre. M[me] de Bouillon [1] vous peût dire que l'Angleterre a ses charmes, et je serais un ingrat si je n'avouais moi-même que j'y ai trouvé des douceurs. J'ai appris, avec beaucoup de plaisir, que M. le comte de Gramont [2] a recouvré sa première santé et acquis une nouvelle dévotion. Jusqu'ici, je me suis contenté grossièrement d'être homme de bien ; il faut faire quelque chose de plus, et je n'attends que votre exemple pour être dévot. Vous vivez dans un pays où l'on a de merveilleux avantages pour se sauver [3]. Le vice n'y est guère moins opposé à la mode qu'à la vertu : pécher, c'est ne savoir pas vivre et choquer la bienséance autant que la religion. Il ne fallait autrefois qu'être méchant, il faut être de plus malhonnête [4] homme, pour se damner en France présentement. Ceux qui n'ont pas assez de considération pour l'autre vie sont conduits au salut par les égards et les devoirs de celle-ci. C'en est assez sur une matière où la conversion de M. le comte de Gramont m'a engagé : je la crois sincère et honnête. Il sied bien à un homme qui n'est pas jeune d'oublier qu'il l'a été [5]. Je ne l'ai pu faire, jusqu'ici ; au contraire, du souvenir de mes jeunes ans, de la mémoire de ma vivacité passée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus fâcheux à mon âge, c'est que l'espérance est perdue : l'espérance qui est la plus douce des passions, et celle qui contribue davantage [6] à nous faire vivre agréablement. Désespérer de vous voir jamais est ce qui me fait le plus de peine : il faut se contenter de vous écrire quelquefois, pour entretenir une amitié qui a résisté à la longueur du temps, à l'éloignement des lieux et à la froideur ordinaire de la vieillesse. Ce dernier mot me regarde ; la Nature commencera par vous à faire voir qu'il est possible de ne vieillir pas [7]....

(*Lettre à M[lle] de Lenclos*, 1696.)

1. La plus jeune des nièces de Mazarin. C'est elle qui voulut faire de Pradon un rival à Racine.
2. Celui dont Hamilton écrivit les mémoires.
3. Depuis que, M[me] de Maintenon avait converti Louis XIV, la dévotion était un moyen de parvenir.
4. *Malhonnête.* De mauvais ton. Cf. p. 57, n. 2.
5. Saint-Evremond « n'est autre chose qu'un épicurien sceptique. Il se garde de rien attaquer, de rien fronder hautement; mais il doute, ou paraît douter. Il n'affiche rien et n'arbore aucune enseigne. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII).
6. *Davantage.* Cf. p. 30, n. 7.
7. Ninon de Lenclos resta belle jusque dans l'extrême vieillesse.

LA ROCHEFOUCAULD

LA ROCHEFOUCAULD PEINT PAR LUI-MÊME

Je suis d'une taille médiocre, libre et bien proportionnée. J'ai le teint brun, mais assez uni, le front élevé et d'une raisonnable grandeur, les yeux noirs, petits et enfoncés, et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serais fort empêché de dire de quelle sorte j'ai le nez fait ; car il n'est ni camus, ni aquilin, ni gros, ni pointu, au moins à ce que je crois : tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit, et qu'il descend un peu trop bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire, et ni bien ni mal taillées. J'ai les dents blanches et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avais un peu trop de menton : je viens de me regarder dans le miroir pour savoir ce qui en est, et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage je l'ai ou carré ou en ovale ; lequel des deux, il me serait fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête [1].

J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine ; cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout. J'ai l'action [2] fort aisée, et même un peu trop, et jusqu'à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors, et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là-dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait ; car je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manquerai ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts.

Premièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélan-

1. *Prétendre en belle tête.* Comme on dit *avoir des prétentions en telle ou telle chose.*

2. *L'action.* Tous les mouvements du corps par où les impressions se traduisent.

colique [1], et je le suis à un point que, depuis trois ou quatre ans, à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurais pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avais point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament ; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination et m'occupe si fort l'esprit, que, la plupart du temps, ou je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis [2]. Je suis fort resserré [3] avec ceux que je ne connais pas, et je ne suis pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux que je connais. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne négligerai rien pour m'en corriger; mais, comme un certain air sombre que j'ai dans le visage contribue à me faire paraître encore plus réservé que je ne le suis, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire d'un méchant air qui nous vient de la disposition naturelle des traits, je pense qu'après m'être corrigé [4] au dedans, il ne laissera pas de me demeurer toujours de mauvaises marques au dehors.

J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté de le dire ; car à quoi bon façonner là-dessus ? Tant biaiser et tant apporter d'adoucissement [5] pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente, et se servir d'une manière bien adroite pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on n'en dit. Pour moi, je suis content [6] qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais [7], ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus spirituel et plus raisonnable que je le suis. J'ai donc de l'esprit, encore une fois, mais un esprit que la mélancolie gâte ; car, encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire heureuse, et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin [8], que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire.

1. *Mélancolique.* D'humeur chagrine. Cf. p. 59, n. 11.
2. Je ne m'y applique ou ne m'y intéresse presque pas.
3. *Resserré.* Au sens de *réservé*, mais plus fort.
4. *Après m'être corrigé.* Après que je serai corrigé. Cf. p. 54, n. 1.
5. *Adoucissement.* Atténuation.
6. *Je suis content.* Je me contente. Cf. p. 68, n. 21.
7. *Que je me fais.* Que je ne me fais. Cf. p. 130, n. 4.
8. Mon chagrin me préocccupe si fort, m'absorbe à ce point.

La conversation des honnêtes gens, est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse, et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant, je sais la goûter aussi, lorsqu'elle est enjouée ; et si je ne dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connaisse pas ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien en vers [1]; et, si j'étais sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrais m'acquérir assez de réputation.

J'aime la lecture, en général ; celle où il se trouve quelque chose qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme est celle que j'aime le plus. Surtout, j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit : car, de cette sorte, on réfléchit à tout moment sur ce qu'on lit ; et des réflexions que l'on fait il se forme une conversation la plus agréable du monde et la plus utile.

Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose que l'on me montre ; mais j'en dis peut-être mon sentiment avec un peu trop de liberté. Ce qu'il y a encore de mal en moi, c'est que j'ai quelquefois une délicatesse [2] trop scrupuleuse et une critique trop sévère. Je ne hais pas entendre disputer [3], et souvent aussi je me mêle assez volontiers dans la dispute : mais je soutiens d'ordinaire mon opinion avec trop de chaleur ; et, lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour la raison, je deviens moi-même fort peu raisonnable,

J'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles, et une si forte envie d'être tout à fait honnête homme [4], que mes amis ne me sauraient faire un plus grand plaisir que de m'avertir sincèrement de mes défauts. Ceux qui me connaissent un peu particulièrement, et qui ont eu la bonté de me

1. Citons au moins le distique qu'il mit au bas d'un portrait de M[me] de Longueville, après avoir reçu dans le combat du faubourg Saint-Antoine, un coup de feu qui, « lui perçant le visage au dessus des yeux, les lui fit presque sortir hors de la tête » :

Faisant la guerre au roi, j'ai perdu les deux yeux ;
Mais, pour un tel objet, je l'aurais faite aux dieux.

Ces deux vers sont d'ailleurs imités de Du Ryer.

2. *Délicatesse.* De goût.

3. *Disputer.* Discuter. Cf. p. 75, n. 8.

4. *Honnête homme.* Cf. p. 118, n. 3.

donner quelquefois des avis là-dessus, savent que je les ai toujours reçus avec toute la joie imaginable et toute la soumission d'esprit que l'on saurait désirer.

J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées : on ne m'a presque jamais vu en colère, et je n'ai jamais eu de haine pour personne. Je ne suis pas pourtant incapable de me venger, si l'on m'avait offensé et qu'il y allât de mon honneur à me ressentir de l'injure qu'on m'aurait faite. Au contraire, je suis assuré que le devoir ferait si bien en moi l'office de la haine, que je poursuivrais ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre.

L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère de choses, et ne crains aucunement la mort. Je suis peu sensible à la pitié, et voudrais ne l'y être point du tout. Cependant, il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée ; et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusqu'à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal, car les misérables sont si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde ; mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par la raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses.

J'aime mes amis ; et je les aime d'une façon [1] que je ne balancerais pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs. J'ai de la condescendance pour eux, je souffre patiemment leurs mauvaises humeurs ; seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence.

J'ai naturellement fort peu de curiosité [2] pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret, et j'ai moins de difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrêmement régulier à ma parole [3] ; je n'y manque jamais, de quelque conséquence que puisse être ce que j'ai promis, et je m'en suis fait toute

1. D'une *façon*. D'une telle façon.
2. *Curiosité*. Intérêt. Cf. p. 134, n. 5.
3. *Régulier à ma parole*. Exact à la tenir.

ma vie une loi indispensable[1]. J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes ; et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pu faire de la peine. Quand elles ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation[2] que celle des hommes : on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous ; et il me semble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de netteté, et qu'elles donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent. Pour galant, je l'ai été un peu autrefois ; présentement, je ne le suis plus, quelque jeune que je sois[3]. J'ai renoncé aux fleurettes ; et je m'étonne seulement de ce qu'il y a encore tant d'honnêtes gens qui s'occupent à en débiter.

J'approuve extrêmement les belles passions ; elles marquent la grandeur de l'âme ; et quoique, dans les inquiétudes qu'elles donnent, il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu, que je crois qu'on ne les saurait condamner avec justice. Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte ; mais, de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connaissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur.

AVIS AU LECTEUR
DE L'ÉDITION DES *MAXIMES* DE 1665

Voici un portrait du cœur de l'homme que je donne au public, sous le nom de *Réflexions* ou *Maximes morales*. Il court fortune[4] de ne plaire pas à tout le monde, parce qu'on trouvera peut-être qu'il ressemblera trop et qu'il ne flatte pas assez. Il y a apparence que l'intention du peintre n'a jamais été de faire paraître cet ouvrage, et qu'il serait encore renfermé dans son cabinet, si une méchante copie, qui en a couru, et qui a passé même depuis quelque temps en Hollande, n'avait obligé un de ses amis de m'en donner[5] une autre,

1. *Indispensable.* Dont on ne doit pas se dispenser.
2. *Conversation.* Cf. p. 179, n. 2.
3. Ce portrait fut écrit en 1658.
4. *Il court fortune.* Comme nous disons *il court risque.*
5. *M'en donner.* C'est l'éditeur qui est censé parler.

qu'il dit être tout à fait conforme à l'original ; mais, toute correcte qu'elle est, possible [1] n'évitera-t-elle pas la censure de certaines personnes qui ne peuvent souffrir que l'on se mêle de pénétrer dans le fond de leur cœur, et qui croient être en droit d'empêcher que les autres les connaissent, parce qu'elles ne veulent point se connaître elles-mêmes. Il est vrai que, comme ces Maximes sont remplies de ces sortes de vérités dont l'orgueil humain ne se peut accommoder, il est presque impossible qu'il ne se soulève contre elles et qu'elles ne s'attirent des censeurs. Aussi est-ce pour eux que je mets ici une *Lettre* [2] que l'on m'a donnée...; elle m'a semblé assez propre pour répondre aux principales difficultés que l'on peut opposer aux Réflexions et pour expliquer les sentiments de leur auteur : elle suffit pour faire voir que ce qu'elles contiennent n'est autre chose que l'abrégé d'une morale conforme aux pensées de plusieurs Pères de l'Eglise, et que celui qui les a écrites a eu beaucoup de raison de croire qu'il ne pouvait s'égarer en suivant de si bons guides et qu'il lui était permis de parler de l'homme comme les Pères en [3] ont parlé ; mais, si le respect qui leur est dû n'est pas capable de retenir le chagrin [4] des critiques, s'ils ne font point de scrupule de condamner l'opinion de ces grands hommes en condamnant ce livre, je prie le lecteur de ne les pas imiter, de ne laisser point entraîner son esprit au premier mouvement [5] de son cœur, et de donner ordre, s'il est possible, que l'amour-propre ne se mêle point dans le jugement qu'il en fera : car, s'il le consulte, il ne faut pas s'attendre qu'il puisse être favorable à ces maximes ; comme elles traitent l'amour-propre de corrupteur de la raison, il ne manquera pas de prévenir l'esprit contre elles. Il faut donc prendre garde que cette prévention ne les justifie, et se persuader qu'il n'y a rien de plus propre à établir la vérité de ces Réflexions que la chaleur et la subtilité que l'on témoignera pour les combattre. En effet, il sera difficile de faire croire à tout homme de bon sens que l'on les condamne par d'autre motif [6] que par celui de

1. *Possible*. Peut-être. Cf. p. 121, n. 5.
2. Elle terminait l'*Avis au lecteur*.
3. *En*. Cf. p. 30, n. 6.
4. *Chagrin*. Mécontentement. Cf. p. 136, n. 4.
5. *Laisser entraîner... au*. Cf. p. 186, n. 5.
6. *Par d'autre motif*. Dans l'usage moderne, *par un autre motif*.

l'intérêt caché, de l'orgueil et de l'amour-propre. En un mot, le meilleur parti que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces Maximes qui le regarde en particulier, et qu'il en est seul excepté, bien qu'elles paraissent générales. Après cela, je lui réponds qu'il sera le premier à y souscrire, et qu'il croira qu'elles font encore grâce au cœur humain...

MAXIMES

Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures ; ils haïssent même ceux qui les ont obligés et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien [1] et à se venger du mal leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine à se soumettre.

Cette clémence dont on fait une vertu se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble.

La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans leur cœur.

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir ; mais les maux présents triomphent d'elle.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

Nous avons plus de force que de volonté ; et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes [2] que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

1. *Récompenser le bien.* Ce verbe est pris ici dans un sens archaïque qui le rapproche plus de *compenser* que de *récompenser. Récompenser le bien* veut dire ici *s'acquitter d'un obligation.* Cf. p. 36, n. 7.

2. *A nous-mêmes.* Auprès de nous-mêmes.

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions point tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

La force et la faiblesse de l'esprit sont mal nommées ; elles ne sont en effet que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps.

On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine.

Quelque différence qui paraisse entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales.

Le mépris des richesses était, dans les philosophes, un désir caché de venger leur mérite de l'injustice de la fortune par le mépris des mêmes biens dont elle les privait ; c'était un secret pour se garantir de l'avilissement de la pauvreté ; c'était un chemin détourné pour aller à la considération qu'ils ne pouvaient avoir par les richesses.

La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens ; et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

L'aversion du mensonge est souvent une imperceptible [1] ambition de rendre nos témoignages considérables [2] et d'attirer à nos paroles un respect de religion.

L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que la crainte de souffrir l'injustice.

Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous, et nous ne faisons que suivre notre goût et notre plaisir

1. *Imperceptible.* Au sens propre de *qui ne peut être perçue*, c.-à-d. *secrète.*

2. *Considérables.* Dignes d'être pris en considération.

quand nous préférons nos amis à nous-mêmes ; c'est néanmoins par cette préférence seule que l'amitié peut être vraie et parfaite.

Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts et qu'un échange de bons offices ; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en[1] être trompé.

Notre défiance justifie la tromperie d'autrui.

Les hommes ne vivraient pas longtemps en société, s'ils n'étaient les dupes les uns des autres.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités.

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

Tel homme est ingrat, qui est moins coupable de son ingratitude que celui qui lui a fait du bien.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

L'esprit est toujours la dupe du cœur.

Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur faiblesse que par notre force.

Il suffit quelquefois d'être grossier pour n'être pas trompé par un habile homme.

1. *En.* Par eux. Cf. p. 11, n. 2 et p. 30, n. 6.

La faiblesse est le seul défaut que l'on ne saurait corriger.

On est quelquefois aussi différent de soi-même que des autres.

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, au [1] même temps que [2] l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire, au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader que de chercher si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois.

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

Il est plus facile de paraître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce.

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

Les vices entrent dans la composition des vertus comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les tempère [3], et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

1. *Au* Dans le. Cf. p. 11, n. 7.
2. *Que*. Dans lequel. Cf. p. 41, n. 5.
3. *Les tempère*. Les mélange, les dose. Cf. p. 143, n. 1.

Nous avouons nos défauts pour réparer par notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres.

Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la créance [1] que c'est nous qui les quittons.

Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous.

Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien.

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Il est de [2] la reconnaissance comme de la bonne foi des marchands : elle entretient le commerce ; et nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux.

Nul ne mérite d'être loué de sa bonté, s'il n'a pas la force d'être méchant. Toute autre bonté [3] n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté.

C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté.

Ce qui paraît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands.

1. *Créance.* Croyance. Cf. p. 191, n. 4.
2. *Il est de.* Il en est de. Cf. p. 16, n. 1.
3. *Toute autre bonté.* Toute bonté chez un autre, chez celui qui n'a pas la force d'être méchant.

La magnanimité méprise tout pour avoir tout.

L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission dont on se sert pour soumettre les autres. C'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever ; et, bien qu'il se transforme en mille manières, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité.

La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. C'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber. Nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner en de semblables occasions ; et ces services que nous leur rendons sont, à proprement parler, des biens que nous nous faisons à nous-mêmes par avance.

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté, et nous ne croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons.

L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

Il s'en faut bien que nous connaissions toutes nos volontés.

La reconnaissance de la plupart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits.

L'intérêt, que l'on accuse de tous nos crimes, mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions.

On a fait une vertu de la modération pour borner l'ambition des grands hommes et pour consoler les gens médiocres de leur peu de fortune et de leur peu de mérite.

Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir.

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses [1], c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer.

Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens.

On ne plaît pas longtemps quand on n'a qu'une sorte d'esprit.

La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit.

La plupart des amis dégoûtent de l'amitié, et la plupart des dévots dégoûtent de la dévotion.

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître.

C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur.

Il est plus aisé de connaître l'homme en général que de connaître un homme en particulier.

1. *Nous font des finesses.* Rusent avec nous.

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

Il y a une certaine reconnaissance vive qui ne nous acquitte pas seulement des bienfaits que nous avons reçus, mais qui fait même que nos amis nous doivent en leur payant [1] ce que nous leur devons.

La faiblesse est plus opposée à la vertu que le vice.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit ; mais on ne l'est jamais avec du jugement.

Le même orgueil qui nous fait blâmer les défauts dont nous nous croyons exempts nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas.

La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger.

Rien n'est plus rare que la véritable bonté; ceux mêmes qui croient en avoir n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la faiblesse.

Les querelles ne dureraient pas longtemps, si le tort n'était que d'un côté.

Il y a des personnes si légères et si frivoles, qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de véritables défauts que des qualités solides.

Après avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes, il est raisonnable de dire quelque chose de la fausseté du mépris de la mort. J'entends parler de ce mépris de la mort que les païens se vantent de tirer de leurs propres forces, sans l'espérance d'une meilleure vie. Il y a différence [2] entre souffrir la mort constamment [3] et la mépriser. Le premier est

1. *En leur payant.* Quand nous leurs payons. Cf. p. 31, n. 9.

2. *Il y a différence.* Cf. p. 18, n. 2.

3. *Constamment.* Avec constance.

assez ordinaire ; mais je crois que l'autre n'est jamais sincère. On a écrit néanmoins tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal, et les hommes les plus faibles, aussi bien que les héros, ont donné mille exemples célèbres pour établir cette opinion. Cependant je doute que personne de bon sens l'ait jamais cru ; et la peine que l'on prend pour le persuader aux autres et à soi-même fait assez voir que cette entreprise n'est pas aisée. On peut avoir divers sujets de dégoût dans la vie ; mais on n'a jamais raison de mépriser la mort. Ceux mêmes qui se la donnent volontairement ne la comptent pas pour si peu de chose, et ils s'en étonnent [1] et la rejettent, comme les autres, lorsqu'elle vient à eux par une autre voie que celle qu'ils ont choisie. L'inégalité que l'on remarque dans le courage d'un nombre infini de vaillants hommes vient de ce que la mort se découvre différemment à leur imagination, et y paraît plus présente en un temps qu'en un autre. Ainsi il arrive qu'après avoir méprisé ce qu'ils ne connaissaient pas, ils craignent enfin ce qu'ils connaissent. Il faut éviter de l'envisager avec toutes ses circonstances, si on ne veut pas croire qu'elle soit le plus grand de tous les maux. Les plus habiles et les plus braves sont ceux qui prennent de plus honnêtes prétextes [2] pour s'empêcher de la considérer ; mais tout homme qui la sait voir telle qu'elle est trouve que c'est une chose épouvantable. La nécessité de mourir faisait toute la constance des philosophes. Ils croyaient qu'il fallait aller de bonne grâce où l'on ne saurait s'empêcher d'aller ; et, ne pouvant éterniser leur vie, il n'y avait rien qu'ils ne fissent pour éterniser leur réputation et sauver du naufrage ce qui en peut être garanti. Contentons-nous, pour faire bonne mine, de ne nous pas dire à nous-mêmes tout ce que nous en pensons, et espérons plus de notre tempérament que de ces faibles raisonnements qui nous font croire que nous pouvons approcher de la mort avec indifférence. La gloire de mourir avec fermeté, l'espérance d'être regretté, le désir de laisser une belle réputation, l'assurance d'être affranchi des misères de la vie et de ne dépendre plus des

1. *S'en étonnent.* S'en effraient, Cf. p. 25, n. 10.

2. *De plus honnêtes prétextes.* Le comparatif pour le superlatif. Cf. p. 30, n. 8. — *Honnêtes.* Honorables. Cf. p. 132, n. 1.

caprices de la fortune, sont des remèdes qu'on ne doit pas rejeter. Mais on ne doit pas croire aussi [1] qu'ils soient infaillibles. Ils font pour nous assurer [2] ce qu'une simple haie fait souvent à la guerre pour assurer ceux qui doivent s'approcher d'un lieu où l'on tire : quand on est éloigné, on s'imagine qu'elle peut mettre à couvert ; mais, quand on est proche, on trouve que c'est un faible secours. C'est nous flatter, de croire que la mort nous paraisse de près ce que nous en avons jugé de loin, et que nos sentiments, qui ne sont que faiblesse, soient d'une trempe assez forte pour ne point souffrir d'atteinte par la plus rude de toutes les épreuves. C'est aussi mal connaître les effets de l'amour-propre, que de penser qu'il puisse nous aider à compter pour rien ce qui le doit nécessairement détruire ; et la raison, dans laquelle on croit trouver tant de ressources, est trop faible en cette rencontre pour nous persuader ce que nous voulons. C'est elle au contraire qui nous trahit le plus souvent, et qui, au lieu de nous inspirer le mépris de la mort, sert à nous découvrir ce qu'elle a d'affreux et de terrible. Tout ce qu'elle peut faire pour nous est de nous conseiller d'en détourner les yeux pour les arrêter sur d'autres objets. Caton et Brutus en choisirent d'illustres. Un laquais se contenta, il y a quelques temps, de danser sur l'échafaud où il allait être roué. Ainsi, bien que les motifs soient différents, ils produisent les mêmes effets : de sorte qu'il est vrai que, quelque disproportion qu'il y ait entre les grands hommes et les gens du commun, on a vu mille fois les uns et les autres recevoir la mort d'un même visage ; mais ç'a toujours été avec cette différence, que, dans le mépris que les grands hommes font paraître pour la mort, c'est l'amour de la gloire qui leur en ôte la vue ; et, dans les gens du commun, ce n'est qu'un effet de leur peu de lumières, qui les empêche de connaître la grandeur de leur mal et leur laisse la liberté de penser à autre chose.

1. *Aussi.* Non plus. Cf. p.11, n. 5.

2. *Assurer.* Donner de l'assurance, de la fermeté.

RETZ

LE COMTE DE FIESQUE

Si l'on considère cette loi indispensable [1] qui veut que nous respections le gouvernement présent de notre pays tel qu'il est, son ambition est fort criminelle ; si l'on regarde son courage et son habileté dans la conduite de cette action [2], elle paraît héroïque ; enfin, si l'on a égard à la puissance des Doria qui menaçait la maison de Fiesque et la République même d'une ruine prochaine, elle est excusable. Mais, de quelque façon que l'on en parle, les langues les plus envenimées ne peuvent désavouer [3] que le comte Jean-Louis n'eût de grandes qualités et ne fût un homme au-dessus du commun. Il était né dans un petit Etat où toutes les conditions particulières étaient au-dessous de lui, et il ne pouvait espérer de monter aux premières dignités tant que les Doria auraient vécu. L'inquiétude [4] attachée à sa nation, l'éducation que sa mère lui avait donnée, l'élévation de son propre génie, sa jeunesse, ses grands biens, le nombre et la flatterie de ses amis, la faveur du peuple, la recherche des princes étrangers et enfin l'estime de tout le monde étaient de puissants séducteurs pour inspirer de l'ambition à un esprit encore plus mûr et plus modéré que le sien. La suite [5] de son dessein est un de ces coups que la sagesse des hommes ne saurait prévoir ; mais, si le succès en eût été heureux, la souveraineté de Gênes n'eût pas borné son courage ni sa fortune. Des auteurs passionnés pour la maison de Doria ont essayé de noircir la mémoire du comte Fiesque par une infinité de calomnies et de défendre la mauvaise foi du sénat de Gênes ; mais la fausseté des faits qu'ils ont allégués est si grossière, que cette supposition [6] se détruit assez d'elle-même. Quoi qu'il en soit, c'est d'ordinaire le bon ou le mauvais évé-

1. *Indispensable.* Cf. p. 272 n. 1. *Dont on ne peut avoir la dispense.*
2. Il avait formé une conjuration pour enlever le pouvoir à André Doria.
3. *Désavouer.* Ne pas avouer.
4. *Inquiétude.* Impatience du repos, humeur aventureuse.
5. *Suite.* Conséquence, issue.
6. *Supposition.* Allégation sans fondement.

nement qui justifie de semblables entreprises. Néanmoins nous pouvons dire, avec toute l'équité que doit garder un historien qui porte son jugement sur la réputation des hommes, qu'il n'y avait rien à désirer dans celle du comte Jean-Louis de Fiesque qu'une vie plus longue et des occasions plus légitimes pour acquérir de la gloire.

(*Conjuration de Fiesque.*)

SYMPTOMES DE LA FRONDE

Ce qui cause l'assoupissement dans les Etats qui souffrent est la durée du mal qui saisit l'imagination des hommes et qui leur fait croire qu'il ne finira jamais. Aussitôt qu'ils trouvent jour à en sortir, ce qui ne manque jamais lorsqu'il est venu jusques à un certain point, ils sont si surpris, si aises et si emportés, qu'ils passent tout d'un coup à l'autre extrémité, et que, bien loin de considérer les révolutions comme impossibles, ils les croient faciles ; et cette disposition toute seule est quelquefois capable de les faire. Nous avons éprouvé et senti toutes ces vérités dans notre dernière révolution. Qui eût dit, trois mois devant [1] la petite pointe des troubles, qu'il en eût pu naître dans un Etat où la maison royale était parfaitement unie, où la cour était esclave du ministre, où les provinces et la capitale lui étaient soumises, où les armées étaient victorieuses, où les Compagnies [2] paraissaient de tous points impuissantes ; qui l'eût dit eût passé pour insensé, je ne dis pas dans l'esprit du vulgaire, mais je dis entre les Estrées et les Senneterre [3]. Il paraît un peu de sentiment, une lueur ou plutôt une étincelle de vie ; et ce signe de vie, dans les commencements presque imperceptible, ne se donne point par [4] Monsieur, il ne se donne point par Monsieur le Prince, il ne se donne point par les grands du Royaume, il ne se donne point par les provinces. Il se donne par le Parlement, qui, jusques à

1. *Devant.* Avant. Cf. p. 12, n. 2.
2. *Les Compagnies.* Les corps de l'Etat, en particulier les Parlements.
3. Ces deux grands seigneurs étaient réputés pour leur sens politique.
4. *Ne se donne point par.* Cf. p. 154, n. 3.

notre siècle, n'avait jamais commencé de révolution et qui certainement aurait condamné par des arrêts sanglants celle qu'il faisait lui-même, si tout autre que lui l'eût commencée.

Il gronda sur l'édit du tarif [1], et, aussitôt qu'il eut seulement murmuré, tout le monde s'éveilla. L'on chercha en s'éveillant, comme à tâtons, les lois : l'on ne les trouva plus. L'on s'effara ; l'on cria ; l'on se les demanda ; et, dans cette agitation, les questions que leurs explications [2] firent naître, d'obscures qu'elles étaient, et vénérables par leur obscurité, devinrent problématiques, et de là, à l'égard de la moitié du monde, odieuses. Le peuple entra dans le sanctuaire : il leva le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut croire du droit des peuples et de celui des rois, qui ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence [3].

(*Mémoires, deuxième partie.*)

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

Il y a plus de douze cents ans que la France a des rois ; mais ces rois n'ont pas toujours été absolus au point qu'ils [4] le sont. Leur autorité n'a jamais été réglée, comme celle des rois d'Angleterre et d'Aragon, par des lois écrites. Elle a été seulement tempérée par des coutumes reçues et comme mises en dépôt, au commencement dans les mains des Etats généraux, et, depuis, dans celles des parlements. Les enregistrements des traités faits entre les couronnes et les vérifications des édits pour les levées d'argent sont des images presque effacées de ce sage milieu que nos pères avaient

1. Cet édit frappait d'un droit les marchandises entrant dans Paris.

2. *Leurs explications.* Les diverses manières dont on les expliquait.

3. « Ne croyez pas que Retz comprenne seulement les séditions et les émeutes. Il comprend et devine les Révolutions. Il décrit en observateur doué d'une exquise sensibilité de tact leur période d'invasion, si brusque parfois, si imprévue, et de longue main pourtant si préparée. Je ne sais pas de plus belle page historique que celle où il nous peint ce soudain passage du découragement et de l'assoupissement des esprits, qui leur fait croire que le mal présent ne finira jamais, à l'extrémité toute contraire par laquelle, loin de considérer les révolutions comme impossibles, on arrive à les trouver chose simple et facile. (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. V.)

4. *Que* Dans l'usage moderne, *auquel*, *où*. Cf. p. 41, n. 5.

trouvé entre la licence des rois et le libertinage[1] des peuples. Ce milieu a été considéré par les bons et sages princes comme un assaisonnement de leur pouvoir, très utile même pour le faire goûter aux sujets ; il a été regardé par les malhabiles et par les malintentionnés comme un obstacle à leurs dérèglements et à leurs caprices... Les rois qui ont été sages et qui ont connu leurs véritables intérêts ont rendu les parlements dépositaires de leurs ordonnances, particulièrement pour se décharger d'une partie de l'envie et de la haine que l'exécution des plus saintes et même des plus nécessaires produit quelquefois. Ils n'ont pas cru s'abaisser en s'y liant eux-mêmes, semblables à Dieu qui obéit toujours à ce qu'il a commandé une fois. Les ministres, qui sont presque toujours assez aveuglés par leur fortune pour ne se pas contenter de ce que ces ordonnances permettent, ne s'appliquent qu'à les renverser; et le cardinal Richelieu, plus qu'aucun autre, y a travaillé avec autant d'imprudence que d'application. Il n'y a que Dieu qui puisse subsister par lui seul. Les monarchies les plus établies et les monarques les plus autorisés ne se soutiennent que par l'assemblage des armes et des lois, et cet assemblage est si nécessaire, que les unes ne se peuvent maintenir sans les autres. Les lois désarmées tombent dans le mépris ; les armes qui ne sont pas modérées par les lois tombent bientôt dans l'anarchie. La république romaine ayant été anéantie par Jules César, la puissance dévolue par la force de ses armes à ses successeurs subsista autant de temps qu'ils purent eux-mêmes conserver l'autorité des lois. Aussitôt qu'elles perdirent leur force, celle des empereurs s'évanouit... L'empire romain mis à l'encan et celui des Ottomans exposé tous les jours au cordeau[2] nous marquent par des caractères bien sanglants l'aveuglement de ceûx qui ne font consister l'autorité que dans la force.

Mais pourquoi chercher des exemples étrangers où nous en avons tant de domestiques ? Pépin n'employa pour détrôner les Mérovingiens et Capet ne se servit pour déposséder les Carlovingiens que de la même puissance[3] que

1. *Libertinage.* Indocilité. Cf. p. 119, n. 2.
2. *Cordeau.* Lacet pour étrangler.
3. *N'employa... et ne se servit que de la même puissance.* Cf. p. 113, n. 8.

les prédécesseurs de l'un et de l'autre s'étaient acquise sous le nom de leurs maîtres, et il est à observer que les maires du Palais et les comtes de Paris se placèrent dans le trône [1] des rois justement et également par la même voie par laquelle ils s'étaient insinués dans leur esprit, c'est-à-dire par l'affaiblissement et le changement des lois de l'Etat qui plaît toujours d'abord aux princes peu éclairés, parce qu'ils s'y imaginent l'agrandissement de leur autorité, et qui, dans les suites [2], sert de prétexte aux grands et de motif au peuple pour se soulever [3].

(*Ibid, ibid.*)

APRÈS L'ACCORD DE RUEIL

L'on n'entendait cependant, dans la salle, dans les galeries et dans la cour du Palais [4], que des voix confuses et effroyables : « Point de paix ! point de Mazarin ! Il faut aller à Saint-Germain quérir notre bon roi ; il faut jeter dans la rivière tous les mazarins [5]. »

Vous m'avez quelquefois ouï parler de l'intrépidité du Premier Président [6] : elle ne parut jamais plus complète ni plus achevée qu'en ce rencontre [7]. Il se voyait l'objet de la fureur et de l'exécration du peuple : il le voyait armé ou plutôt hérissé de toutes sortes d'armes, en résolution de l'assassiner ; il était persuadé que M. de Beaufort et moi avions ému [8] la sédition avec la même intention. Je l'observai et je l'admirai. Je ne lui vis jamais un mouvement dans le visage, je ne dis pas qui marquât de la frayeur, mais je dis qui ne marquât une fermeté inébranlable et une présence d'esprit presque surnaturelle, qui est encore quelque chose de plus grand que la fermeté, quoiqu'elle en soit, au moins en partie, l'effet. Elle fut au point qu'il prit les voix avec la même liberté d'esprit qu'il avait dans les audiences ordinaires, et

1. *Dans le trône.* Cf. p. 32, n. 13.
2. *Dans les suites.* Quant aux conséquences.
3. « Ces pages tiennent à la fois par leur hauteur et leur fermeté de Bossuet et de Montesquieu. » (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. V).
4. Le Palais de justice.
5. *Les mazarins.* On appelait ainsi les partisans du Cardinal.
6. Mathieu Molé.
7. *Ce rencontre.* Le mot s'employait au masculin comme au féminin.
8. *Emu.* Excité. Ce sens n'est guère plus en usage.

qu'il prononça du même ton et du même air l'arrêt formé sur la proposition de MM. le Coigneux et de Bellièvre, qui portait que les députés retourneraient à Rueil pour traiter des prétentions et des intérêts de MM. les Généraux et de tous les autres qui étaient joints au parti et pour obtenir que M. le cardinal Mazarin ne signât point dans le traité qui se ferait tant sur ce chef que sur les autres qui se pourraient remettre en négociation.

Cette délibération assez informe, comme vous voyez, ne s'expliqua pas pour ce jour-là plus distinctement et parce qu'il était plus de cinq heures du soir quand elle fut achevée, quoique l'on fût au Palais dès [1] les sept heures du matin, et parce que le peuple était si animé, que l'on appréhenda, et avec fondement, qu'il ne forçât les portes de la Grande Chambre. L'on proposa même à M. le Premier Président de sortir par les greffes, par lesquels il se pourrait retirer en son logis sans être vu. A quoi il répondit ces propres mots : « La Cour ne se cache jamais. Si j'étais assuré de périr, je ne commettrais pas cette lâcheté, qui de plus ne servirait qu'à donner de la hardiesse aux séditieux. Ils me trouveraient bien dans ma maison, s'ils croyaient que je les eusse appréhendés ici.... »

Je priai M. de Beaufort de demeurer à la porte du parquet des huissiers pour empêcher le peuple d'entrer et le Parlement de sortir. Je fis le tour par la buvette, et, quand je fus dans la grande salle, je montai sur un banc de procureur, et, ayant fait [2] un signe de la main, tout le monde cria silence pour m'écouter. Je dis tout ce que je m'imaginai être le plus propre à calmer la sédition... Il me fallut jouer en ce quart d'heure trente personnages tout différents. Je menaçai, je caressai, je commandai, je suppliai ; enfin, comme je crus me pouvoir au moins assurer de quelques instants, je revins dans la Grande Chambre, où je pris M. le Premier Président que je mis devant moi en l'embrassant. M. de Beaufort en usa de la même manière avec M. le Président de Mesmes et nous sortîmes ainsi avec le Parlement en corps, les huissiers à la tête. Le peuple fit de grandes

1. *Dès.* Depuis.

2. *Ayant fait.* Après que j'eus fait. Cf. p. 31, n. 9.

clameurs : nous entendîmes même quelques voix qui criaient *République* ; mais l'on n'attenta rien [1] et ainsi finit l'histoire.

(*Ibid. ibid.*)

ENTRETIEN DE GONDI ET DE LA REINE

« Je manquerais au respect que je dois à Votre Majesté si je prétendais contrarier par toute autre voie que par une très humble et très simple remontrance les pensées qu'elle a [2] pour monsieur le Cardinal ; mais je crois que je n'en sors pas, vu les circonstances, en lui représentant avec une profonde soumission ce qui me peut rendre utile ou inutile à son service dans les conjonctures présentes. Vous avez, Madame, à vous défendre contre Monsieur le Prince, qui veut le rétablissement de monsieur le Cardinal, à condition que vous lui donniez par avance de quoi le perdre quand il lui plaira. Vous avez besoin, pour lui résister, de Monsieur [3], qui ne veut point le rétablissement de monsieur le Cardinal et qui, supposé son exclusion [4], veut sans exception tout ce qu'il vous plaira. Vous ne voulez, Madame, donner ni à Monsieur le Prince ce qu'il demande, ni à Monsieur ce qu'il souhaite. J'ai toutes les passions [5] du monde de vous servir contre l'un, et de vous servir auprès de l'autre, et il est constant que je ne puis réussir qu'en prenant les moyens qui sont propres à ces deux fins. Monsieur le Prince n'a de force contre Votre Majesté que celle qu'il tire de la haine que l'on a contre monsieur le Cardinal, et Monsieur n'a de considération, hors celle de sa naissance, que celle qu'il emprunte de ce qu'il a fait contre le même monsieur le Cardinal. Vous voyez, Madame, qu'il faudrait beaucoup d'art pour concilier ces contradictoires, quand même l'esprit de Monsieur serait gagné en sa faveur. Il ne l'est pas, et je vous proteste que je ne crois pas qu'il puisse l'être ; et que, s'il entrevoyait que je l'y voulusse porter, il se mettrait plutôt aujourd'hui que demain entre les mains de Monsieur le Prince.

1. *L'on n'attenta rien.* Ce verbe s'employait transitivement.
2. *Les pensées qu'elle a.* Les dispositions où elle est.
3. Frère du roi.
4. *Supposé son exclusion.* Pourvu que le Cardinal soit exclu.
5. *Passions.* Plus fort que *désirs.*



Un épisode de la Fronde. — Entrevue de Gondi et de la Reine. — Les justes devoirs rendus au Roi.

La reine sourit à ces dernières paroles, et elle me dit : « Si vous le vouliez, si vous le vouliez ! — Non, Madame, repris-je, je vous le jure sur tout ce qu'il y a au monde de plus sacré. — Revenez à moi, me dit-elle, et je me moquerai de votre Monsieur, qui est le dernier des hommes. » Je lui répondis : « Je vous jure, Madame, que, si j'avais fait ce pas [1] et qu'il parût le moins du monde que je me fusse radouci pour M. le Cardinal, je serais plus inutile auprès de Monsieur et dans le peuple, à votre service, que le prélat de Dol [2], parce que je serais sans comparaison plus haï de l'un et de l'autre. » La reine se mit en colère ; elle me dit que Dieu protégerait ses intentions et l'innocence du roi son fils, puisque tout le monde l'abandonnait. Elle fut plus d'un demi-quart d'heure dans de grands mouvements dont elle revint après assez bonnement. Je voulus prendre ce moment pour suivre le fil du discours que je lui avais commencé ; elle m'interrompit en me disant : « Je ne vous blâme pas tant à l'égard de Monsieur que vous pensez. C'est un étrange seigneur. Mais, reprit-elle tout d'un coup, je fais tout pour vous : je vous ai offert place dans le Conseil [3], je vous offre la nomination au cardinalat : que ferez-vous pour moi ? — Si Votre Majesté, Madame, m'avait permis d'achever ce que j'avais tantôt commencé, elle aurait déjà vu que je ne suis pas venu ici pour recevoir des grâces, mais pour essayer de les mériter. » Le visage de la reine s'épanouit à ce mot. « Et que ferez-vous ? » me dit-elle fort doucement. « Votre Majesté me permet-elle ou plutôt me commande-t-elle, lui répondis-je, de dire une sottise ? parce que ce sera manquer au respect que l'on doit au sang royal. — Dites, dites, reprit la reine, même avec impatience. — J'obligerai, Madame, lui repartis-je, Monsieur le Prince de sortir de Paris devant qu'il soit huit jours [4], et je lui enlèverai Monsieur dès demain. » La reine, transportée de joie, me tendit la main en me disant : « Touchez là : vous êtes après-demain cardinal et de plus le second de mes amis [5] ».

1. *Ce pas.* Cette démarche.
2. Une créature de Mazarin.
3. *Le Conseil.* Anne d'Autriche avait supprimé le conseil de gouvernement organisé par Louis XIII et l'avait remplacé par un autre, dont elle nommait les membres.
4. *Devant.* Avant. Cf. p. 12, n. 2. — *Devant qu'il soit huit jours.* Avant que huit jours s'écoulent, avant huit jours.
5. Le premier après Mazarin.

Comme j'étais déjà sorti de l'oratoire, elle me rappela pour me dire qu'au moins je me ressouvinsse que c'était monsieur le Cardinal qui lui avait fait instance de me donner la nomination. A quoi je lui répondis que je m'en sentais très obligé, et que je lui en témoignerais toujours ma reconnaissance en tout ce qui ne serait pas contre mon honneur ; qu'elle savait ce que je lui avais dit d'abord [1] et que je la pouvais assurer que je la tromperais doublement si je lui disais que je la pusse servir pour le rétablissement dans le ministère de monsieur le Cardinal. Je remarquai qu'elle rêva [2] un peu, et puis elle me dit d'un air assez gai : « Allez, vous êtes un vrai démon... » Elle me mit entre les mains de Mme de Gabouri, qui me conduisit par je ne sais combien de détours presque à la porte de la cour des cuisines [3].

(*Ibid.*, *ibid.*)

PORTRAITS

ANNE D'AUTRICHE

La reine avait plus que personne que j'aie jamais vue de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fond, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que tout ce que j'ai dit ci-dessus.

MONSIEUR LE PRINCE

Monsieur le Prince est né capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, à César et à Spinola [4]. Il a égalé le premier ;

1. *D'abord.* Tout d'abord. Cf. p. 130, n. 1.
2. *Rêva.* Réfléchit, songea. Sens très fréquent au XVIIe siècle.
3. L'entrevue était secrète et avait lieu pendant la nuit.
4. Général italien, qui se distingua pendant la guerre de Trente ans.

il a passé le second. L'intrépidité est l'un des moindres traits de son caractère. La nature lui avait fait l'esprit aussi grand que le cœur. La fortune, en le donnant à un siècle de guerre, a laissé au second [1] toute son étendue; la naissance, ou plutôt l'éducation, dans une maison attachée et soumise au cabinet [2], a donné des bornes trop étroites au premier [3]. L'on ne lui a pas inspiré d'assez bonne heure les grandes et générales maximes qui sont celles qui font et qui forment ce qu'on appelle l'esprit de suite. Il n'a pas eu le temps de les prendre par lui-même, parce qu'il a été prevenu [4] dès sa jeunesse par la chute imprévue des grandes affaires et par l'habitude au bonheur [5]. Ce défaut a fait qu'avec l'âme du monde la moins méchante, il a fait des injustices; qu'avec le cœur d'Alexandre, il n'a pas été exempt, non plus que lui [6], de faiblesse ; qu'avec un esprit merveilleux, il est tombé dans des imprudences ; qu'ayant toutes les qualités de François de Guise, il n'a pas servi l'Etat en de certaines occasions aussi bien qu'il le devait, et qu'ayant toutes celles de Henri du même nom, il n'a pas poussé la faction où il le pouvait. Il n'a pu remplir son mérite, c'est un défaut ; mais il est rare, mais il est beau.

M. DE TURENNE

M. de Turenne a eu dès sa jeunesse toutes les bonnes qualités, et il a acquis les grandes d'assez bonne heure. Il ne lui a manqué aucune [7] que celles dont il ne s'est pas avisé. Il avait presque toutes les vertus comme naturelles. Il n'a jamais eu le brillant d'aucune. L'on l'a cru plus capable d'être à la tête d'une armée que d'un parti, et je le crois aussi parce qu'il n'était pas naturellement entreprenant. Mais toutefois, qui le sait ? Il a toujours eu en tout, comme en son parler, de certaines obscurités qui ne se sont déve-

1. *Au second.* Au cœur.
2. *Au cabinet.* Au gouvernement royal.
3. *Au premier.* A l'esprit.
4. Avant qu'il pût les prendre, eut lieu « la chute des grandes affaires ».
5. *L'habitude au bonheur.* Le substantif est ici construit comme l'adjectif de même forme.
6. *Non plus.* Pas plus. Cf. p. 184, n. 3.
7. *Il ne lui a manqué aucune.* Dans l'usage actuel, *il ne lui en a*, etc.

loppées que dans les occasions, mais qui ne s'y sont jamais développées qu'à sa gloire.

LE PRINCE DE CONTI

Ce chef de parti était un zéro qui ne multipliait que parce qu'il était prince du sang : voilà pour le public [1]. Pour ce qui est du particulier, la méchanceté faisait en lui ce que la faiblesse faisait en M. le duc d'Orléans ; elle inondait toutes les autres qualités, qui n'étaient que médiocres et toutes semées de faiblesse.

BEAUFORT

M. de Beaufort n'en était pas jusqu'à l'idée [2] des grandes affaires : il n'en avait que l'intention ; il en avait ouï parler aux Importants [3], et il avait un peu retenu de leur jargon ; et cela, mêlé avec les expressions qu'il avait tirées très fidèlement de M. de Vendôme [4], formait une langue qui aurait déparé le bon sens de Caton. Le sien était court et lourd, et d'autant plus qu'il était obscurci pas la présomption...... Il me fallait un fantôme, mais il ne me fallait qu'un fantôme ; et, par bonheur pour moi, il se trouva que ce fantôme était petit-fils de Henri le Grand, qu'il parla comme on parle aux halles (ce qui n'est pas ordinaire aux enfants de Henri le Grand), et qu'il eut de grands cheveux bien longs et bien blonds. Vous ne pouvez vous imaginer le poids de ces circonstances, et vous ne pouvez concevoir l'effet qu'elles firent dans le peuple [5].

1. *Voilà pour le public.* Voilà pour ce qui regarde son rôle dans les affaires de l'État.

2. *N'en était pas jusqu'à l'idée.* N'allait pas jusqu'à se faire une idée.

3. *Aux Importants.* On appelait ainsi une faction qui se forma contre Mazarin au début de la Régence.

4. Son père.

5. « Il ne fait pas moins de dix-sept portraits de suite, tous admirables de vie, d'éclat, de finesse, de ressemblance, car l'impartialité s'y trouve, même quand il peint des ennemis... Cette galerie, dont les traits cent fois répétés et reproduits depuis remplissent toutes nos histoires, est la gloire du pinceau français, et on peut dire qu'avant Saint-Simon il ne s'était rien produit de plus vif, de plus éclatant, de plus merveilleusement animé .» (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. V.).

Mme DE SÉVIGNÉ

A BUSSY-RABUTIN [1]

Paris, ce 26 juillet 1668.

Je veux commencer à répondre en deux mots à votre lettre du neuvième de ce mois, et puis notre procès sera fini.

Vous m'attaquez doucement, monsieur le comte, et me reprochez finement que je ne fais pas grand cas des malheureux, mais qu'en récompense je battrai des mains pour votre retour ; en un mot, que je hurle avec les loups, et que je suis d'assez bonne compagnie pour ne pas dédire [2] ceux qui blâment les absents.

Je vois bien que vous êtes mal instruit des nouvelles de ce pays-ci. Mon cousin, apprenez donc de moi que ce n'est pas la mode de m'accuser de faiblesse pour mes amis [3]. J'en [4] ai beaucoup d'autres, comme dit madame de Bouillon, mais je n'ai pas celle-là ; cette pensée n'est que dans votre tête, et j'ai fait ici mes preuves de générosité sur le sujet des disgraciés, [5] qui m'ont mise en honneur dans beaucoup de bons lieux, que je vous dirais bien si je voulais. Je ne crois donc pas mériter ce reproche, et il faut que vous rayiez cet article sur le mémoire de mes défauts. Mais venons à vous.

Nous sommes proches et de même sang ; nous nous plaisons, nous nous aimons, nous prenons intérêt dans nos fortunes [6]. Vous me parlez de vous avancer de l'argent sur les dix mille écus que vous aviez à toucher dans la succession de M. de Châlon [7]. Vous dites que je vous l'ai refusé, et moi je dis que je vous l'ai prêté ; car vous savez fort bien, et notre ami Corbinelli en est témoin, que mon cœur le voulut

1. Cousin de Mme de Sévigné. En 1658, au moment d'aller rejoindre Turenne en Flandre, Bussy voulut emprunter mille pistoles à sa cousine. Le tuteur de celle-ci, M. de Coulanges, le fit attendre. Alors il emprunta ailleurs, et son ressentiment le poussa à écrire un portrait satirique de Mme de Sévigné, que plusieurs copies divulguèrent.

2. *Dédire.* Démentir.

3. *De faiblesse pour mes amis.* D'être faible à les défendre.

4. *En.* Représente *faiblesse,* qui n'est pas déterminé. Cf. p. 83, n. 8.

5. Allusion à Retz et à Fouquet.

6. *Dans nos fortunes.* Dans la fortune l'un de l'autre.

7. L'évêque de Châlon était le grand-oncle de Mme de Sévigné.

d'abord[1], et que, lorsque nous cherchions quelques formalités pour avoir le consentement de Neuchèse[2], l'impatience vous prit. Et, m'étant trouvée[3] par malheur assez imparfaite de corps et d'esprit pour vous donner sujet de faire un fort joli portrait de moi, vous le fîtes et vous préférâtes à notre ancienne amitié, à notre nom et à la justice même, le plaisir d'être loué de votre ouvrage. Vous savez qu'une dame de vos amies[4] vous obligea[5] généreusement de le brûler ; elle crut que vous l'aviez fait, je le crus aussi ; et, quelque temps après, ayant su que vous aviez fait des merveilles sur le sujet de M. Fouquet et le mien[6], cette conduite acheva de me faire revenir ; je me raccommodai avec vous à mon retour de Bretagne ; mais avec quelle sincérité ! Vous le savez. Vous savez encore notre voyage de Bourgogne, et avec quelle franchise je vous redonnai toute la part que vous aviez jamais eue dans mon amitié : je revins entêtée[7] de votre société. Il y eut des gens qui me dirent en ce temps-là : « J'ai vu votre portrait entre les mains de madame de la Baume[8], je l'ai vu. » Je ne répondis que par un sourire dédaigneux, ayant pitié de ceux qui s'amusaient à croire à leurs yeux. « Je l'ai vu, me dit-on encore au bout de huit jours ; » et moi de sourire encore. Je le dis en riant à Corbinelli ; je repris le même sourire moqueur qui m'avait déjà servi en deux occasions, et je demeurai cinq ou six mois de cette sorte[9], faisant pitié à ceux dont je m'étais moquée. Enfin le jour malheureux arriva où je vis moi-même, et de mes propres yeux bigarrés[10], ce que je n'avais pas voulu croire. Si les cornes me fussent venues à la tête, j'aurais été bien moins étonnée. Je le lus et je le relus, ce cruel portrait ; je l'aurais trouvé très joli, s'il eût été d'un autre que de moi et d'un autre que de vous. Je le trouvai même si bien en-

1. *D'abord.* Tout d'abord. Cf. p. 130, n. 1.
2. Héritier de l'évêque de Châlon.
3. *M'étant trouvée.* Cf. p. 31, n. 9.
4. La marquise de Montglas, nommée plus loin.
5. *Obligea.* Engagea. Cf. p. 105, n. 6.
6. Bussy s'était fort bien comporté dans le procès de Fouquet, soit à l'égard du surintendant lui-même, soit à celui de Mme de Sévigné, que ses lettres faillirent compromettre.
7. *Entêtée.* Eprise de, passionnée pour.
8. Mme de la Baume s'était procuré une copie des *Amours des Gaules*, où se trouve le portrait, et l'avait fait imprimer.
9. *De cette sorte.* Dans cet état d'esprit.
10. Allusion à une phrase du portrait : « Mme de Sévigné est inégale jusqu'aux prunelles des yeux et jusqu'aux paupières. »

châssé, et tenant si bien sa place dans le livre, que je n'eus pas la consolation de me pouvoir flatter qu'il fût d'un autre que de vous. Je le reconnus à plusieurs choses que j'en avais ouï dire plutôt qu'à la peinture de mes sentiments, que je méconnus [1] entièrement. Enfin, je vous vis au Palais-Royal, où je vous dis que ce livre courait. Vous voulûtes me conter qu'il fallait qu'on eût fait ce portrait de mémoire, et qu'on l'avait mis là : je ne vous crus point du tout. Je me ressouvins alors des avis qu'on m'avait donnés, et dont je m'étais moquée. Je trouvai que la place où était ce portrait était si juste, que l'amour paternel vous avait empêché de vouloir défigurer cet ouvrage en l'ôtant d'un lieu où il tenait si bien son coin. Je vis que vous vous étiez moqué et de madame de Montglas et de moi, que j'avais été votre dupe, que vous aviez abusé de ma simplicité, et que vous aviez eu sujet de me trouver bien innocente en voyant le retour de mon cœur pour vous et sachant que le vôtre me trahissait ; vous savez la suite.

Etre dans les mains de tout le monde, se trouver imprimée, être le livre de divertissement de toutes les provinces, où ces choses-là font un tort irréparable, se rencontrer dans les bibliothèques, et recevoir cette douleur, par qui [2] ? Je ne veux point vous étaler davantage toutes mes raisons ; vous avez bien de l'esprit ; je suis assurée que, si vous voulez faire un quart d'heure de réflexions, vous les verrez et vous les sentirez comme moi. Cependant que fais-je, quand vous êtes arrêté [3] ? Avec la douleur dans l'âme, je vous fais faire des compliments, je plains votre malheur, j'en parle même dans le monde, et je dis assez librement mon avis sur le procédé de madame de la Baume pour en être brouillée avec elle. Vous sortez de prison, je vous vais voir plusieurs fois ; je vous dis adieu quand je partis pour la Bretagne : je vous ai écrit, depuis que vous êtes chez vous, d'un style assez libre et sans rancune; et enfin je vous écris encore quand madame d'Epoisses me dit que vous vous êtes cassé la tête [4].

1. *Que je méconnus.* Au sens propre de *ne pas reconnaître.*
2. *Par qui ?* Par le fait de qui. Cf. p. 30, n. 3.
3. Bussy avait été mis en prison pour s'être permis des traits satiriques à l'adresse de Louis XIV et de Mlle de Lavallière.
4. Il lui était tombé sur la tête une corniche.

Voilà ce que je voulais vous dire une fois en ma vie, en vous conjurant d'ôter de votre esprit que ce soit moi qui aie tort. Gardez ma lettre, et la relisez [1], si jamais la fantaisie vous prenait de le croire, et soyez juste là-dessus, comme si vous jugiez d'une chose qui se fût passée entre deux autres personnes. Que votre intérêt ne vous fasse point voir ce qui n'est pas : avouez que vous avez cruellement offensé l'amitié qui était entre nous, et je suis désarmée. Mais de croire que, si vous répondez, je puisse jamais me taire, vous auriez tort, car ce m'est une chose impossible. Je verbaliserai [2] toujours ; au lieu d'écrire en deux mots, comme je vous l'avais promis, j'écrirai en deux mille ; et enfin j'en ferai tant, par des lettres d'une longueur cruelle et d'un ennui mortel, que je vous obligerai, malgré vous, à me demander pardon, c'est-à-dire à me demander la vie. Faites-le donc de bonne grâce...

A M. DE COULANGES

Paris, lundi 4 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie ; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés [3], encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que l'on ne peut pas croire à Paris (comment la pourrait-on croire à Lyon [4] ?), une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive [5] ; une chose, enfin,

1. *Gardez... et la relisez*. Et relisez-la. Cf. p. 21, n. 6.
2. *Je verbaliserai*. Ce mot s'employait en général au sens de *faire de longs discours*.
3. Allusion à cette Marie d'Angleterre qui, veuve de notre roi Louis XII, épousa le duc de Suffolk.
4. M. de Coulanges était alors dans cette ville.
5. L'une avait épousé un simple gentilhomme, l'autre s'était mariée pour la troisième fois contre le gré de son père.

qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être faite lundi [1]. Je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la ; je vous la donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ? Eh bien, il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse, dimanche, au Louvre, devinez qui ! Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : « Voilà qui est bien difficile à deviner : c'est madame de la Vallière. — Point du tout, Madame. — C'est donc mademoiselle de Retz ? — Point du tout ; vous êtes bien provinciale. — Ah ! vraiment, nous sommes bien bêtes ! dites-vous ; c'est mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément mademoiselle de Créqui ? — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire ; il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de... mademoiselle... devinez le nom ; il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! MADEMOISELLE, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu Monsieur [2], Mademoiselle, petite-fille de Henri IV, mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du roi ; Mademoiselle, destinée au trône [3] ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de MONSIEUR [4]. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous. Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

1. Le mariage fut déclaré le lundi 15 décembre et ne tint que jusqu'au jeudi ; le roi revint brusquement sur sa décision.

2. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII.

3. Elle avait dû épouser le roi.

4. Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. Il était veuf d'Henriette d'Angleterre.

A MADAME DE GRIGNAN [1]

Paris, vendredi 6 février 1671.

Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre ; je ne l'entreprendrai pas aussi [2]. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie [3], toujours pleurant et toujours mourant : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme ; et en effet quelle rude séparation ! Je demandai la liberté d'être seule ; on me mena dans la chambre de madame du Housset, on me fit du feu. Agnès me regardait sans me parler ; c'était notre marché ; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter : toutes mes pensées me faisaient mourir. J'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton ; j'allai ensuite chez madame de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par la part qu'elle y prit. Elle était seule, et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse ; elle était comme je la pouvais désirer. M. de la Rochefoucauld y vint ; on ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée... Je revins enfin à huit heures de chez madame de la Fayette ; mais, en entrant ici, bon Dieu ! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré ! Cette chambre où j'entrais toujours, hélas ! j'en trouvai les portes ouvertes : mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre pauvre petite fille [4] qui me représentait la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris ? Les réveils de la nuit ont été noirs, et, le matin, je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'aprèsdînée se passa avec madame de la Troche à l'Arsenal. Le soir, je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers transports, et ce soir j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges où j'apprendrai des nouvelles ; car, pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici. Toute ma lettre serait pleine de compliments, si je voulais.

1. Mme de Grignan était partie la veille pour aller rejoindre son mari en Provence.
2. *Aussi.* Non plus. Cf. p. 11, n. 5.
3. Couvent de la Visitation au faubourg Saint-Jacques.
4. Marie-Blanche, restée auprès de sa grand-mère.

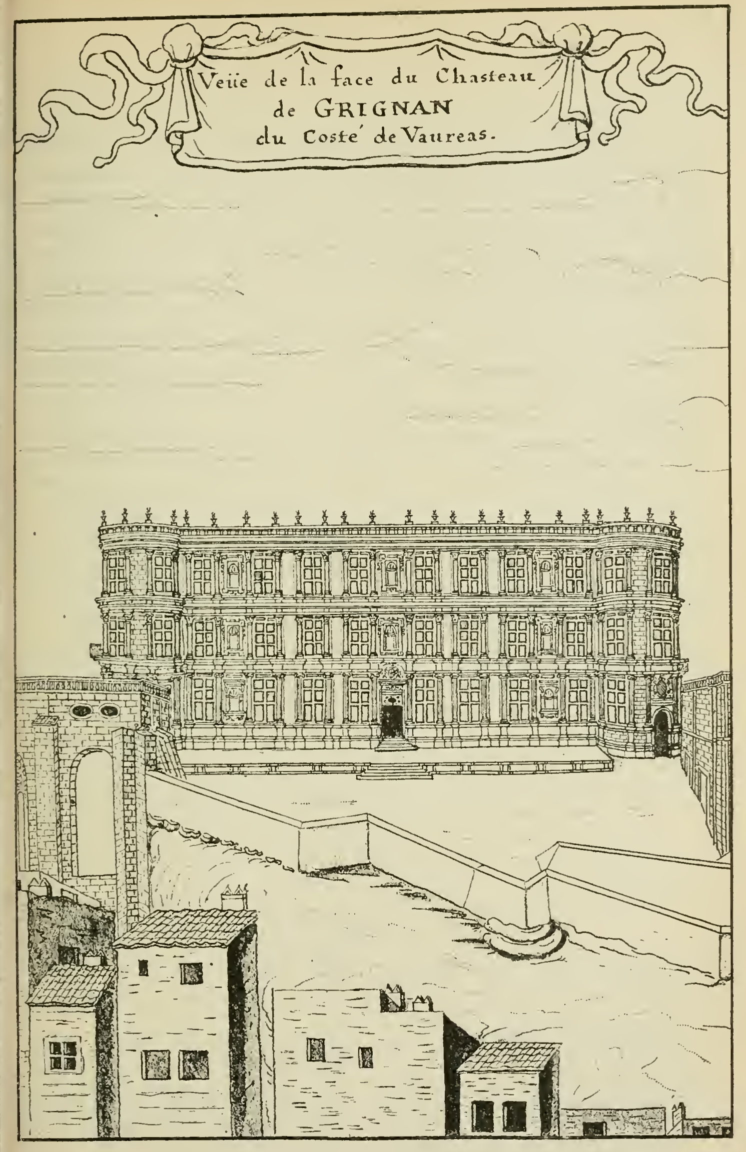
A LA MÊME

12 juillet 1671.

...Avez-vous la cruauté de ne point achever Tacite? Laisserez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes ? Si vous lui faites ce tour, mandez-moi l'endroit où vous serez demeurée, et je l'achèverai ; c'est tout ce que je puis faire pour votre service. Nous achevons le Tasse avec plaisir ; nous y trouvons des beautés qu'on ne voit point quand on n'a qu'une demi-science [1]. Nous avons commencé la *Morale* [2] ; c'est de la même étoffe que Pascal [3]...

Je reviens à nos lectures, et, sans préjudice de *Cléopâtre* [4], que j'ai gagé d'achever ; vous savez comme je soutiens les gageures. Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là ; j'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir que je suis assez blessée des [5] méchants styles ; j'ai quelque lumière pour les bons, et personne n'est plus touché que moi des charmes de l'éloquence. Le style de La Calprenède est maudit en mille endroits ; de grandes périodes de romans, de méchants mots, je sens tout cela. J'écrivis l'autre jour une lettre à mon fils de ce style, qui était fort plaisante [6]. Je trouve donc qu'il est détestable, et je ne laisse pas de m'y prendre comme à la glu. La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements et le succès miraculeux de leurs redoutable épée [7], tout cela m'entraîne comme une petite fille : j'entre dans leurs affaires [8] et, si je n'avais M. de la Rochefoucauld et M. d'Hacqueville [9] pour me consoler, je me pendrais de trouver encore en moi cette faiblesse...

1. *Une demi-science.* Une demi-connaissance de l'italien.
2. *Les Essais de morale*, par Nicole.
3. Cf. les morceaux de Nicole cités plus haut, notamment *Faiblesse de l'homme.* C'est de la même étoffe que Pascal, si Mme de Sévigné veut dire par là que Nicole développe les mêmes idées.
4. Roman de la Calprenède.
5. *Des.* Par les. Cf. p. 11, n. 2.
6. *Une lettre à mon fils, de ce style, qui était fort plaisante.* Cf. p. 14, n. 7.
7. *Leur.* Ne se rapporte à aucun mot exprimé. Il s'agit des héros de La Calprenède.
8. *J'entre dans leurs affaires.* Je m'intéresse à ce qu'ils font, à ce qui leur arrive.
9. Tous deux se plaisaient à ces lectures.



Vue de la façade du Château de Grignan du côté de Vauréas.

A LA MÊME

Paris, 16 mars 1672.

... Je suis au désespoir que vous ayez eu *Bajazet* par d'autres que par moi : c'est ce chien de Barbin [1], qui me hait, parce que je ne fais pas des *Princesses de Clèves* et *de Montpensier* [2]. Vous en [3] avez jugé très-juste et très-bien, et vous aurez vu que je suis de votre avis. Je voulais vous envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé ; les mœurs des Turcs y sont mal observées, ils ne font point tant de façons pour se marier ; le dénoûment n'est point préparé : on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie. Il y a pourtant des choses agréables ; et rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille, qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine, sentons-en [4] la différence ; il y a [5] des endroits froids et faibles, et jamais il n'ira plus loin qu'*Alexandre* [6] et qu'*Andromaque*. *Bajazet* est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer. Racine fait des comédies [7] pour la Champmêlé, ce n'est pas pour les siècles à venir. Si jamais il n'est plus jeune, et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. Vive donc notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi ; et, en un mot, c'est le bon goût, tenez-vous-y...

A LA MÊME

Montélimar, jeudi 5 octobre 1673.

Voici un terrible jour [8], ma chère enfant ; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui

1. Libraire bien connu.
2. Deux romans de Mme de La Fayette.
3. *En*. De *Bajazet*.
4. *En*. De Racine. Cf. p. 30, n. 6.
5. *Il y a*. Dans *Bajazet*.
6. *Alexandre* fut longtemps mis au même rang que les œuvres postérieures de Racine.
7. *Comédies*. Au sens général de *pièce de théâtre*. Cf. p. 243, n. 2.
8. Après être restée plus d'un an chez sa fille, Mme de Sévigné venait, le jour même, de la quitter.

augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites [1] et à tous ceux que je fais, et combien [2] il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous ; c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire. Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons : je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous ; je n'y [3] puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours ; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable ; comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux, qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus : le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée ; mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé. Je sais ce que votre absence m'a fait souffrir ; je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai point assez embrassée en partant ; qu'avais-je à ménager ? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse ; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan ; je ne l'ai point assez remercié de toutes les politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi... Je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous : Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime !...

A LA MÊME

Paris, vendredi 5 août 1675.

Je pense toujours, ma fille, à l'étonnement [4] et à la douleur

1. Mme de Grignan était partie pour Salon, près d'Aix, en même temps que sa mère pour Paris.

2. *Je songe à tous les pas... et combien*. Cf. p. 166, n. 3.

3. Y. A vous. Cf. p. 30, n. 6.

4. *Etonnement*. Cf. p. 25, n. 10.

que vous aurez de la mort de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon [1] est inconsolable ; il apprit cette nouvelle par un gentilhomme de M. de Louvigny, qui voulut être le premier à lui faire son compliment [2]. Il arrêta son carrosse comme il revenait de Pontoise à Versailles : le cardinal ne comprit rien à ce discours. Comme le gentilhomme s'aperçut de son ignorance, il s'enfuit ; le cardinal fit courre [3] après, et sut cette terrible mort ; il s'évanouit ; on le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans les pleurs et dans des cris continuels. Madame de Guénégaud et Cavoie l'ont été voir, qui ne sont pas moins affligés que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon : je lui dis par avance votre affliction, et par son intérêt [4] et par l'admiration que vous aviez pour le héros. N'oubliez pas de lui écrire ; il me paraît que vous écrivez très-bien sur toutes sortes de sujets : pour celui-ci, il n'y a qu'à laisser aller sa plume. On paraît fort touché dans Paris et dans plusieurs maisons de cette grande mort. Nous attendons avec transissement [5] le courrier d'Allemagne ; Montécuculli [6], qui s'en allait, sera bien revenu sur ses pas et prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les soldats faisaient des cris qui s'entendaient de deux lieues ; nulle considération ne les pouvait retenir. Ils criaient qu'on les menât au combat, qu'ils voulaient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur ; qu'avec lui ils ne craignaient rien, mais qu'ils vengeraient bien sa mort, qu'on les laissât faire, qu'ils étaient furieux, et qu'on les menât au combat. Ceci est d'un gentilhomme qui était à M. de Turenne et qui est venu parler au roi ; il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis et la mort de son maître. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps ; vous pouvez penser s'il tomba et s'il mourut. Cependant le reste des esprits [7] fit qu'il se traîna la longueur d'un pas et que même il serra la main par convulsion ; et puis on jeta

1. Neveu de Turenne.
2. *Son compliment*. Ses condoléances,
3. *Courre*. Courir. Cf. p. 11, n. 6.
4. *Et par son intérêt*. Et à cause de l'intérêt que vous lui portez.
5. *Transissement*. Archaïsme. Etat de celui qui est transi, c'est-à-dire traversé par le froid, et, figurément, glacé de peur.
6. Le général des Impériaux.
7. *Des esprits*. Ce qu'on appelait alors les esprits vitaux. Cf. p. 239, n. 2.

un manteau sur son corps. Le Boisguyot (c'est ce gentilhomme) ne le quitta point qu'on ne l'eût porté sans bruit dans la plus proche maison. M. de Lorges [1] était à une demi-lieue de là. Jugez de son désespoir. C'est lui qui perd tout, et qui demeure chargé de l'armée et de tous les événements jusqu'à l'arrivée de M. le Prince, qui a vingt-deux jours de marche. Pour moi, je pense mille fois le jour au chevalier de Grignan[2], et je ne m'imagine pas qu'il puisse soutenir cette perte sans perdre la raison ; tous ceux qu'aimait M. de Turenne sont fort à plaindre...

A LA MÊME

Paris, mercredi 28 août 1675.

Si l'on pouvait écrire tous les jours, je le trouverais fort bon, et souvent je trouve le moyen de le faire, quoique mes lettres ne partent pas. Le plaisir d'écrire est uniquement pour vous, car à tout le reste du monde on voudrait avoir écrit, et c'est parce qu'on le doit. Vraiment, ma fille, je m'en vais bien vous parler encore de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux pour parler de leur affliction. Madame de La Fayette y vint : nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu ; les yeux ne nous séchèrent pas. Elle [3] avait un portrait divinement bien fait de ce héros, et tout son train [4] était arrivé à onze heures. Tous ces pauvres gens étaient fondus en larmes [5], et déjà tout habillés de deuil. Il vint trois gentilshommes, qui pensèrent [6] mourir en voyant ce portrait : c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur ; ils ne pouvaient prononcer une parole ; ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes et faisait fondre les autres. Le premier qui put prononcer une parole répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort.

1. Neveu de Turenne.
2. Beau-frère de Mme de Grignan. Il servait dans l'armée de Turenne.
3. *Elle*. Mme d'Elbeuf.
4. *Tout son train*. Les gens et les équipages de Turenne.
5. *Etaient fondus en larmes*. *Fondre* marque l'action; *être fondu*, qui ne se dit plus guère, marque l'état.
6. *Pensèrent*. Faillirent. Cf. p. 119, n. 5.

Il voulait se confesser le soir, et, en se cachotant [1], il avait donné ses ordres pour le soir, et devait communier le lendemain, qui était le dimanche. Il croyait donner la bataille et monta à cheval à deux heures le samedi, après avoir mangé. Il avait bien des gens avec lui ; il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là : vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. »

Il trouva M. d'Hamilton près de l'endroit où il allait, qui lui dit : « Monsieur, venez par ici ; on tirera où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, je m'y en vais [2]; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui ; cela sera le mieux du monde. » Il tournait son cheval, il aperçut Saint-Hilaire [3], qui lui dit, le chapeau à la main : « Jetez les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là ». Il retourna deux pas, et, sans être arrêté, il reçut le coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire et perça le corps après avoir fracassé le bras de ce héros. Ce gentilhomme le regardait toujours ; il ne le voit point tomber ; le cheval l'emporta où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il n'était point encore tombé, mais il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment, le cheval s'arrête ; il tomba entre les bras de ses gens ; il ouvrit deux fois de grands yeux et la bouche, et puis demeura tranquille pour jamais : songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui était jeté [4] sur le corps, qui ne le voulait pas quitter, et qui se pâmait de crier. On jette un manteau ; on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente ; ce fut là où [5] M. de Lorges, M. de Roye [6] et beaucoup d'autres pensèrent [7] mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras.

1. *En se cachotant. Cachoter* signifie cacher une chose qu'il n'importe guère ou qu'il y a pas lieu de tenir secrète. *Se cachoter*, c'est se cacher de faire cette chose.

2. *Je m'y en vais.* Construction vieillie.

3. Lieutenant général de l'artillerie.

4. *Qui était jeté sur le corps.* Qui s'était jeté sur le corps et n'en bougeait pas.

5. *Où.* Dans l'usage moderne, on dit *que*.

6. Deux neveux de Turenne.

7. *Pensèrent.* Faillirent. Cf. p. 119, n. 5.

On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers pourtant avaient des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts, qui ne frappaient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés[1]; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux véritables neveux (car, pour l'aîné[2], il faut le dégrader[3]) étaient à cette pompe, dans l'état que[4] vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier[5] était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation; et, partout où il a passé, on n'entendait que des clameurs...

A LA MÊME

Paris, lundi 21 février 1689.

... Je fis la mienne [ma cour] l'autre jour à Saint-Cyr plus agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes samedi, madame de Coulanges, madame de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées. Un officier dit à madame de Coulanges que madame de Maintenon lui faisait garder un siège auprès d'elle ; vous voyez quel honneur. « Pour vous, Madame, me dit-il, vous pouvez choisir. » Je me mis avec madame de Bagnols au second banc, derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre par choix à mon côté droit, et devant c'étaient mesdames d'Auvergne, de Coislin et de Sully. Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes[6] et bien placées, qui n'étaient peut-être pas sous les fontanges[7] de toutes les dames. Je ne

1. La suppression des verbes donne plus de vivacité.

2. Le duc de Bouillon.

3. *Le dégrader.* De ce titre : le titre de neveu.

4. *Que.* Dans lequel. Cf. p.41, n. 5.

5. Le chevalier de Grignan. Cf. p. 307, n. 2.

6. *Sourdes.* Faites à voix basse.

7. *Fontanges.* La *fontange* était une coiffure relevée sur le sommet de la tête. Mlle de Fontange l'avait mise à la mode.

puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter et qui ne sera jamais imitée ; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien ; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès ; on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce ; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte [1] donne du respect ; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des *Psaumes* ou de la *Sagesse* et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes ; la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée, et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu Esther. Le roi vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été contente. » Moi, sans m'étonner [2], je répondis : « Sire, je suis charmée ; ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le roi me dit : « Racine a bien de l'esprit [3] ». Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup ; mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi ; elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. — Ah ! pour cela, reprit-il, il [4] est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie. Comme il n'y avait quasi que moi de nouvelle venue [5], il eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations [6] sans bruit et sans éclat. M. le Prince [7], madame la Princesse vinrent me dire un mot. Madame de Maintenon, un éclair [8] ; elle s'en allait avec le roi ; je répondis à tout, car j'étais en fortune [9]...

1. Cette *fidélité de l'histoire sainte*. Cette représentation fidèle de, etc.

2. *M'étonner*. Me déconcerter. Cf. p. 25, n. 10.

3. *Esprit*. Talent. Très souvent employé avec cette signification.

4. *Il*. Construction vieillie ; *ce*.

5. *Esther* avait été joué pour la première fois le 26 janvier. C'est de la sixième représentation que Mme de Sévigné parle ici ; elle avait eu lieu le 19 février. Mme de Sévigné était presque la seule parmi les assistants qui n'eût pas encore vu la pièce.

6. *Admirations*. Pluriel rare ; il équivaut à *marques d'admiration*.

7. Fils du grand Condé.

8. *Un éclair*. Ellipse très vive. Mme de Maintenon n'apparut que pour disparaître aussitôt comme un éclair.

9. *En fortune*. Comme nous disons vulgairement *en veine*.

Je vis le soir M. le chevalier [1]; je lui contai tout naïvement mes petites prospérités, ne voulant point les cachoter [2] sans savoir pourquoi, comme de certaines personnes ; il en fut content, et voilà qui est fait ; je suis assurée qu'il ne m'a point trouvé, dans la suite, ni une sotte vanité, ni un transport de bourgeoise : demandez-lui. M. de Meaux [3] me parla fort de vous, M. le Prince aussi : je vous plaignis de n'être point là ; mais le moyen, ma chère enfant ? On ne peut pas être partout...

A M. DE COULANGES

Grignan, 26 juillet 1691.

Voilà donc M. de Louvois mort, ce grand ministre, cet homme si considérable qui tenait une si grande place, dont le moi, comme dit M. Nicole, était si étendu, qui était le centre de tant de choses ! Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! « Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps : je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange. — Non, non, vous n'aurez pas un seul moment. » Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ? En vérité il faut y faire des réflexions dans son cabinet. Voilà le second ministre [4] que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome ; rien n'est plus différent que leur mort ; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et leurs attachements, et les cent millions de chaînes dont [5] ils étaient tous deux attachés à la terre.

Et sur [6] ces grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarrassé dans votre religion sur [7] ce qui se passe à Rome et au conclave [8]; mon pauvre cousin, vous vous méprenez. J'ai ouï dire qu'un homme de très bon esprit tira

1. Le chevalier de Grignan. Cf. p. 307, n. 2.
2. *Cachoter*. Cf. p. 308, n. 1.
3. L'évêque de Meaux, qui était alors Bossuet.
4. Seignelay était mort l'année précédente.
5. *Dont*. Par lesquelles. Cf. p. 11, n. 2.
6. *Sur*. Dans le sens où nous disons *là-dessus* (= après cela).
7. *Sur*. Touchant, à propos de.
8. Le conclave qui élut Innocent XII.

une conséquence toute contraire sur ce qu'il voyait dans cette grande ville, et conclut qu'il fallait que la religion chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres et de profanations. Faites donc comme cet homme; tirez les mêmes conséquences, et songez que cette même ville a été autrefois baignée du sang d'un nombre infini de martyrs ; qu'aux premiers siècles, toutes les intrigues du conclave se terminaient à choisir entre les prêtres celui [1] qui paraissait avoir le plus de zèle et de force pour soutenir le martyre ; qu'il y eut trente-sept papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la certitude de cette fin les fît fuir ni refuser cette place où la mort était attachée, et quelle mort ! vous n'avez qu'à lire cette histoire. L'on veut qu'une religion subsistante par un miracle continuel, et dans son établissement, et dans sa durée, ne soit qu'une imagination des hommes ! Les hommes ne pensent point ainsi. Lisez saint Augustin dans la *Vérité de la religion* [2], lisez l'Abbadie [3], bien différent de ce grand saint, mais très digne de lui être comparé, quand il parle de la religion chrétienne (demandez à l'abbé de Polignac s'il estime ce livre) ; ramassez donc toutes ces idées, et ne jugez point si frivolement ; croyez que, quelque manège qu'il y ait dans le conclave, c'est toujours le Saint-Esprit qui fait le pape; Dieu fait tout, il est le maître de tout, et voici comme [4] nous devrions penser (j'ai lu ceci en bon lieu) : « Quel trouble peut-il arriver à une personne qui sait que Dieu fait tout, et qui aime tout ce que Dieu fait ? » Voilà sur quoi je vous laisse, mon cher cousin. Adieu.

1. *Se terminaient à choisir... celui.* Avaient pour objet (terme) le choix de celui.

2. Le titre exact est : *De la véritable religion.*

3. Pasteur protestant qui fit un *Traité de la vérité de la Religion chrétienne.*

4. *Comme* Comment, Cf. p. 22, n. 3.

Mme DE MAINTENON

SUR L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES (1686)

... Quand on veut seulement orner leur mémoire, il suffit de les instruire quelques heures par jour, et ce serait même une grande imprudence de les accabler plus longtemps ; mais, quand on veut former leur raison, exciter leur cœur, élever leur esprit, détruire leurs mauvaises inclinations, en un mot, leur faire connaître et aimer la vertu, on a toujours à travailler, et il s'en présente à tous moments des occasions. On leur est aussi nécessaire dans leurs divertissements que dans leurs leçons, et on ne les quitte jamais qu'elles n'en reçoivent quelque dommage...

On doit moins songer à orner leur esprit qu'à former leur raison : cette méthode, à la vérité, fait moins paraître le savoir et l'habileté des maîtresses ; une jeune fille qui sait mille choses par cœur brille plus en compagnie et satisfait plus ses proches que celle dont on a pris soin seulement de former le jugement, qui sait se taire, qui est modeste et retenue, et qui ne paraît jamais pressée de montrer son esprit.

Il faut quelquefois leur laisser faire leur volonté pour connaître leurs inclinations, leur apprendre la différence de ce qui est mal, de ce qui est bien, de ce qui est indifférent, et leur accorder tout ce qui est de cette dernière espèce.

Je crois que toutes les personnes qui se donneront la peine de lire ceci entendront aussi bien que moi ce que je veux dire par les choses indifférentes ; mais comme je ne songe qu'à être utile, j'entrerai dans un détail qui peut-être pourra paraître ennuyeux. La manière de vie uniforme des jeunes demoiselles de Saint-Cyr fournit moins de sujets de leur faire ces sortes de distinctions qu'aux enfants nourris dans le monde [1], où il s'en trouve tous les jours de nouvelles occasions ; mais on peut, par exemple, leur accorder une compa-

1. *La manière... qu'aux enfants nourris dans le monde.* Construction irrégulière. Que n'en fournit aux enfants... leur manière de vivre. — *Nourris.* Elevés. Cf. p. 61. n. 3.

gne au lieu d'une autre, une promenade d'un côté au lieu d'un autre, un jeu, et mille bagatelles qui leur font voir que l'on ne veut être maîtresse que quand il le faut, et qu'elles le seraient [1] en tout si elles étaient raisonnables. J'excepte des exemples que j'ai donnés ceux où il se pourrait trouver des conséquences. Une compagne peut être dangereuse, une promenade peut avoir quelque inconvénient, un jeu peut n'être pas de saison ; mais je voudrais qu'en les refusant [2] on leur en dît la raison, autant que la prudence le peut permettre, et tâcher [3] même de leur accorder souvent ce qu'elles demandent, pour leur refuser ce qui serait mal avec une fermeté qui ne se rende jamais ; il n'est pas croyable combien ces manières-là rendent le gouvernement facile et absolu.

Il est bon de les accoutumer à ne voir jamais rien accorder à leur importunité. Il faut être implacable sur les vices et les punir ou par la honte ou par les châtiments, qu'il faut faire très rigoureux et le plus rarement que l'on peut.

Il faut bien se garder de la dangereuse maxime de quelques personnes qui, par une crainte scrupuleuse que Dieu ne soit offensé, évitent soigneusement les occasions où les enfants pourraient faire paraître leurs inclinations ; on ne peut trop les connaître, pour leur inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu, dans laquelle il faut les affermir en leur donnant des principes qui les empêchent de manquer [4] par ignorance.

Il faut étudier leurs inclinations, observer leur humeur et suivre leurs petits démêlés, pour les former sur tout ; car l'expérience ne fait que trop voir combien l'on fait de fautes sans les connaître [5], et combien de personnes sont tombées dans le crime sans être nées plus méchantes que d'autres, qui ont vécu innocemment.

Il faut donc leur apprendre à éviter les occasions, et qu'une des [6] plus dangereuses est la mauvaise compagnie.

On doit leur apprendre toutes les délicatesses de l'honneur,

1. *Le seraient.* Seraient maîtresses d'elles-mêmes.

2. *En les refusant. Les* représente le nom de personne. On disait *refuser quelqu'un* au sens de lui refuser quelque chose.

3. *Et tâcher.* Complément de *je voudrais* (Cf. p. 166, n. 3) mais équivalant à *qu'on tachât.*

4. *Manquer.* Faillir.

5. *Sans les connaître.* Sans savoir que ce sont des fautes.

6. *Et qu'une.* Le *que* dépend d'*apprendre.* Cf. p. 166, n. 3.



Mme DE MAINTENON

de la probité, du secret [1], de la générosité et de l'humanité, et leur peindre la vertu aussi belle et aussi aimable qu'elle l'est.

Quelques petites histoires convenables à ce dessein leur sont très propres et utiles, et les instruisent en les divertissant ; mais il faut qu'elles soient persuadées que, si la vertu n'a la religion pour fondement, elle n'est point solide, et que Dieu ne soutient point, mais réprouve ces vertus païennes et héroïques qui ne sont que les effets d'un orgueil délicat et insatiable pour les louanges.

Il n'est pas nécessaire de faire de longues instructions sur ces matières-là, et il vaut mieux les placer selon les occasions qui se présentent.

Il faut se faire estimer des enfants, et le seul moyen pour y parvenir est de ne leur point montrer de défauts, car on ne saurait croire combien ils sont éclairés pour les démêler ; cette étude de [2] leur paraître parfaite est d'une grande utilité pour soi-même.

Il ne faut jamais les gronder par humeur, ni leur donner lieu de croire qu'il y a des temps [3] plus favorables les uns que les autres pour obtenir ce qu'ils désirent.

Il faut caresser les bons naturels, être sévère avec les mauvais, mais jamais rude avec aucun.

Il faut, par des complaisances, leur faire aimer la présence de leurs maîtresses, et qu'ils [4] fassent devant elles les mêmes choses que s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes.

Il faut entrer dans les divertissements des enfants, mais il ne faut jamais s'accommoder à eux par un langage enfantin, ni par des manières puériles ; on doit, au contraire, les élever à soi en leur parlant raisonnablement ; en un mot, comme on ne peut être ni trop, ni trop tôt raisonnable, il faudrait accoutumer les enfants à la raison dès qu'ils peuvent entendre et parler, et d'autant plus qu'elle ne s'oppose pas aux plaisirs honnêtes qu'on doit leur permettre [5].

1. *Secret.* Discrétion.

2. *Cette étude de.* Cette application à.

3. *Des temps.* Des moments, des occasions.

4. *Et qu'ils.* Le *que* dépend d'*il faut.* Cf. p. 166, n. 3.

5. *Raisonnablement... raisonnable... raison.* Ce sont les mots qui reviennent toujours dans les instructions de Mme de Maintenon à « ses filles ».

Les agréments extérieurs, la connaissance des langues étrangères, et mille autres talents dont on veut que les filles de qualité soient ornées, ont leurs inconvénients pour elles-mêmes ; car ces soins prennent un temps qu'on pourrait employer plus utilement. Les demoiselles de la maison de Saint-Louis ne doivent pas être élevées de cette manière, quand on le pourrait ; car, étant sans bien [1], il n'est pas à propos de leur élever l'esprit et le cœur d'une façon si peu convenable à leur fortune et à leur état.

Mais le christianisme et la raison, qui est [2] tout ce que l'on veut leur inspirer, sont également bons aux princesses et aux misérables ; et, si nos demoiselles profitent de ce que je crois qu'elles entendront, elles seront capables de soutenir tout le bien et tout le mal qu'il plaira à Dieu de leur envoyer.

(*Instructions aux Dames de Saint-Louis.*)

RÉFORME DE L'ÉDUCATION DE SAINT-CYR [3] (1691)

La peine que j'ai sur les filles de Saint-Cyr ne se peut réparer que par le temps et par un changement entier de l'éducation que nous leur avons donnée jusqu'à cette heure ; il est bien juste que j'en souffre, puisque j'y ai contribué plus que personne, et je serai bien heureuse si Dieu ne m'en punit pas plus sévèrement. Mon orgueil s'est répandu par toute la maison, et le fond en est si grand qu'il l'emporte même par dessus mes bonnes intentions. Dieu sait que j'ai voulu établir la vertu à Saint-Cyr ; mais j'ai bâti sur le sable. N'ayant point ce qui seul peut faire un fondement solide, j'ai voulu que les filles eussent de l'esprit, qu'on élevât leur cœur, qu'on formât leur raison ; j'ai réussi à ce dessein : elles ont de l'esprit, et s'en servent contre nous ; elles ont le cœur élevé, et sont plus fières et plus hautaines qu'il ne conviendrait de l'être aux plus grandes princesses ; à parler même selon le monde, nous avons formé leur raison, et fait des discoureuses

1. *Etant.* Cf. p. 31, n. 9.
2. *Qui est.* Ce qui est. Cf. plus bas *sont.*
3. Après une première période, qui dura jusqu'aux représentations d'*Esther*, M[me] de Maintenon, effrayée par la curiosité d'esprit et les goûts d'émancipation mondaine que manifestaient les demoiselles, inaugura un régime austère de pénitence. Plus tard il y aura une période de juste tempérament.

présomptueuses, curieuses, hardies. C'est ainsi que l'on réussit quand le désir d'exceller nous fait agir. Une éducation simple et chrétienne aurait fait de bonnes filles dont nous aurions fait de bonnes femmes et de bonnes religieuses, et nous avons fait de beaux esprits, que nous-mêmes, qui les avons formés, ne pouvons souffrir ; voilà tout notre mal, et auquel j'ai plus de part que personne. Venons au remède, car il ne faut pas se décourager...

Nos filles ont été trop considérées, trop caressées, trop ménagées ; il faut les oublier dans leurs classes, leur faire garder [1] le règlement de la journée, et leur peu parler d'autre chose. Il ne faut point qu'elles se croient mal avec moi ; ce n'est point leur affliction que je demande ; j'ai plus de tort qu'elles ; je désire seulement réparer par une conduite contraire le mal que j'ai fait. Les bonnes filles m'ont plus fait voir l'excès de fierté qu'il faut corriger que n'ont fait [2] les mauvaises, et j'ai été plus alarmée de voir la gloire [3] et la hardiesse de M[lles] de... et de... que de tout ce que l'on m'a dit des libertines [4] de la classe. Ce sont des filles de bonne volonté qui veulent être religieuses, et qui, avec ces intentions, ont un langage et des manières si fières et si hautaines, qu'on ne les souffrirait pas à Versailles aux filles de la première qualité.

Vous voyez par là que le mal est passé en nature [5], et qu'elles ne s'en aperçoivent pas. Priez Dieu et faites prier pour qu'il change leurs cœurs, et qu'il nous donne à toutes l'humilité ; mais, madame, il ne faut pas beaucoup en discourir avec elles. Tout, à Saint-Cyr, se tourne en discours ; on y parle souvent de la simplicité, on cherche à la bien définir, à la bien comprendre, à discerner ce qui est simple et ce qui ne l'est pas ; puis, dans la pratique, on se divertit à dire : « Par simplicité, je prends la meilleure place ; par simplicité je vais me louer ; par simplicité, je veux ce qu'il y a de plus loin de moi sur la table [6] ». En vérité, c'est se jouer de tout,

1. *Garder*. Observer. Le mot peut encore s'employer dans ce sens.
2. *N'ont fait*. Substitut de *faire voir*. Cf. p. 56, n. 2.
3. *Gloire*. Gloriole, vanité.
4. *Des libertines*. De celles qui ont l'esprit et le caractère indociles. Cf. p. 119. n. 2.
5. *Est passé en nature*. Leur est devenu naturel, inhérent.
6. Il y a en effet de la simplicité à ne pas affecter de choisir la dernière place, de ne jamais se louer, de prendre toujours ce qui est le plus près sur la table.

et tourner en raillerie ce qu'il y a de plus sérieux. Il faut encore défaire nos filles de ce tour d'esprit railleur que je leur ai donné, et que je connais présentement très opposé à la simplicité ; c'est un raffinement de l'orgueil, qui dit par ce tour de raillerie ce qu'il n'oserait dire sérieusement. Mais, encore une fois, ne leur parlez ni sur l'orgueil, ni sur la raillerie ; il faut la détruire sans la combattre, et par ne s'en plus servir [1]; leurs confesseurs leurs parleront de l'humilité, et beaucoup mieux que nous ; ne les prêchons plus, et essayez de ce silence qu'il y a si longtemps que je vous demande : il aura de meilleurs effets que toutes nos paroles.

Je suis bien aise que Mlle de... se soit enfin humiliée ; louons-en Dieu, et ne la louons point ; c'est encore une de nos fautes de les trop louer. N'irritez point leur orgueil par de trop fréquentes corrections ; mais, quand vous aurez été obligée d'en faire quelqu'une, ne les admirez pas de les avoir bien prises.

Quant à vous, ma chère fille, je connais vos intentions ; vous n'avez, ce me semble, nul tort particulier en tout ceci ; il n'est que trop vrai que le plus grand mal vient de moi ; mais prenez garde, comme les autres, de n'avoir pas votre part dans cet orgueil si bien établi partout qu'on ne le sent presque plus. Nous avons voulu éviter les petitesses de certains couvents, et Dieu nous punit de cette hauteur ; il n'y a point de maison au monde qui ait plus besoin d'humilité extérieure et intérieure que la nôtre : sa situation près de la cour, sa grandeur, sa richesse, sa noblesse, l'air de faveur qu'on y respire, les caresses d'un grand roi, les soins d'une personne en crédit [2], l'exemple de la vanité et de toutes les manières du monde qu'elle vous donne malgré elle, par la force de l'habitude, tous ces pièges si dangereux nous doivent faire prendre des mesures toutes contraires à celles que nous avons prises.

(*A Mme de Fontaine, maîtresse générale des classes.*)

1. *Par ne plus s'en servir.* Construction vieillie, même à cette époque.

2. *Une personne en crédit.* Mme de Maintenon elle-même.

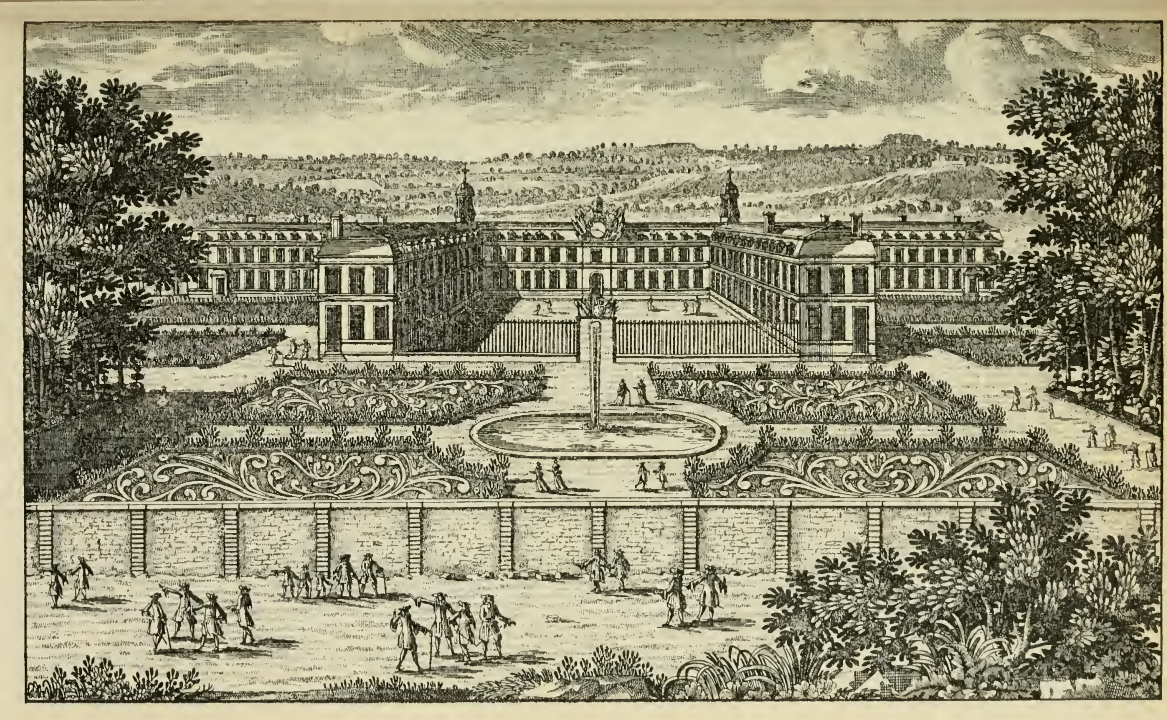
L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES DANS LA FAMILLE AU XVIIe SIÈCLE

... Mais quel compte n'aurez-vous pas à rendre à Dieu, mes enfants, touchant cette bonne éducation ? Supposez-vous pour un moment dans l'état où vous devriez être naturellement, comme demoiselles [1], s'il n'était pas arrivé de revers de fortune dans votre famille : votre mère aurait au plus deux femmes de chambre, dont l'une serait votre gouvernante. Quelle éducation pensez-vous qu'une telle fille vous donnerait ? Ce sont ordinairement des paysannes, ou tout au plus des petites bourgeoises qui ne savent que faire tenir droite [2], bien tirer la busquière [3], et montrer à bien faire la révérence. La plus grande faute, selon elles, est de chiffonner son tablier, d'y mettre de l'encre : c'est un crime pour lequel on a bien le fouet, parce que la gouvernante a la peine de les [4] blanchir et de les repasser ; mais mentez tant qu'il vous plaira, il n'en sera ni plus ni moins, parce qu'il n'y a rien là à repasser ni à raccommoder. Cette gouvernante a bien soin de vous parer pour aller en compagnie, où il faut que vous soyez comme une petite poupée. La plus habile [5] est celle qui sait quatre petits vers bien sots, quelques quatrains de Pibrac [6], qu'elle fait dire en toute occasion, et qu'on récite comme un petit perroquet. Tout le monde dit : « La jolie enfant ! la jolie mignonne ! » La gouvernante est transportée de joie et s'en tient là. Je vous défie d'en trouver une qui parle de raison.

Je me souviens que, quand j'étais chez ma tante [7], une de ses femmes de chambre avait soin de moi ; elle me tirait à quatre épingles et elle me disait continuellement de me tenir droite [8] ; du reste [9], elle me laissait faire tout ce que je voulais.

Mais montons jusqu'à nos princes : comment pensez-vous qu'ils soient élevés ? On leur donne pour gouvernante une

1. *Demoiselles.* Filles de naissance noble.
2. *Droite.* Dans l'usage moderne, *droit.*
3. *Busquière.* Coulisse pour le busc d'un corset.
4. *Les.* Le singulier de plus haut, *son tablier.* équivaut au pluriel. Syllepse.
5. *Habile.* Savante.
6. Pibrac avait publié en 1574 des *Quatrains moraux* qu'on apprit longtemps dans les écoles.
7. Mme de la Villette, sœur du père de Mme de Maintenon.
8. *Droite.* Cf. n. 2.
9. *Du reste.* Quant au reste.



Vue et perspective de la Maison des Dames de Saint-Cyr du côté du Jardin.

femme de qualité, qui souvent a été élevée comme je viens de le dire ; c'est d'ordinaire la femme d'un favori ou la parente de quelque ministre, qui souvent est la plus sotte du monde. Comment pensez-vous qu'elle parle à la petite princesse ? est-ce de piété et de raison ? Cela serait bien à désirer ; mais, pour l'ordinaire, ce n'est que de ce qui la peut faire briller dans le monde. Quand elle va en compagnie, elle a grand soin de l'ajuster et de la parer, lui recommandant d'être bien honnête [1] ; elle la prend par la lisière, si c'est une enfant, ou la suit, si elle est déjà grande, l'instruit de la manière de recevoir la compagnie chez elle, et puis s'en va pour le reste du jour, laissant la princesse avec une paysanne, autrefois sa nourrice, et devenue sa première femme de chambre, qui n'est guère en état de lui parler raisonnablement, et encore moins de l'instruire de la bonne foi, de la droiture, de la probité.

Le Roi me surprend toujours quand il me parle de son éducation. Ses gouvernantes jouaient, dit-il, tout le jour, et le laissaient entre les mains de leurs femmes de chambre, sans se mettre en peine du jeune roi, car vous savez qu'il a régné à trois ans et demi. Il mangeait tout ce qu'il attrapait sans qu'on fît attention à ce qui pouvait être contraire à sa santé ; c'est ce qui l'a accoutumé à tant de dureté sur [2] lui-même. Si on fricassait une omelette, il en attrapait toujours quelques pièces, que Monsieur [3] et lui allaient manger dans un coin. Il raconte quelquefois qu'il était le plus souvent avec une paysanne, que sa compagnie ordinaire était une petite fille de la femme de chambre des femmes de chambre de la reine. Il l'appelait la reine Marie, parce qu'ils jouaient ensemble à ce qu'on appelle *à la madame*, lui faisait toujours faire le personnage de reine, et lui servait de page ou de valet de pied, lui portait la queue, la roulait dans une chaise, ou portait le flambeau devant elle. Jugez si la petite reine Marie était capable de lui donner de bons conseils, et si elle pouvait lui être utile en la moindre chose.

Je vous assure encore une fois, mes chères enfants, que vous serez bien coupables devant Dieu si vous ne profitez

1. *Honnête*. Le mot se rapporte ici aux manières, à la « civilité » Cf. p. 118, n. 3.

2. *Sur*. La préposition *sur* représente cette dureté comme *exercée*.

3. *Monsieur*. Son frère.

point des peines que l'on prend sans cesse pour vous rendre les plus parfaites qu'il soit possible selon Dieu, et même selon le monde. J'entends ici par le monde les personnes pieuses, raisonnables et polies [1], qui y demeurent; car, pour les libertins [2] et ceux qui n'ont point d'honneur ou de religion, ce vous sera une gloire de n'être pas de leur goût, à cause de votre différente manière de penser et d'agir.

(*Instructions.*)

LE SOT ORGUEIL ET LA VRAIE NOBLESSE DE CŒUR

Il y a longtemps que je vous parle de cet orgueil mal placé que je tâche de détruire à Saint-Cyr, et cependant je l'y trouve encore. Je ne saurais comprendre ce qu'a fait une de vous. On l'envoie balayer, et, parce qu'on lui marque ce qu'elle doit faire, elle s'en choque et dit : « Une servante ne doit pas me commander; c'est à nous de faire ce que nous voulons. » Peut-on voir une telle insolence? Quoi! parce qu'on vous dit : «Vous balayerez là», ou : «Vous ferez cela,» vous êtes choquée ! Mais moi, si on m'envoyait aider une servante, la première chose que je ferais serait de demander ce qu'elle veut que je fasse, car certainement je ne saurais par où commencer. Il faut qu'il y ait bien du travers [3] dans votre tête. Et où en serions-nous, si c'était un affront de s'instruire de gens [4] au-dessous de soi ? On le fait tous les jours, et personne ne s'avise de s'en croire déshonoré.

On dit à une autre de porter du bois et de balayer; elle répond qu'elle n'est pas une servante. Non certainement, vous ne l'êtes pas ; mais je souhaite qu'au sortir d'ici vous trouviez une chambre à balayer; vous serez trop heureuse, et vous saurez alors que d'autres que des servantes balayent. Je me souviens qu'allant [5] un jour chez Mme de Montchevreuil

1. *Polies*. Cultivées de mœurs, d'esprit, de manières. Cf. p. 104, n. 1.
2. *Les libertins*. On appelait ainsi ceux qui ne s'assujettissaient pas aux croyances, aux opinions ou aux pratiques communes. Cf. p. 119, n. 2.
3. *Du travers*. Le contraire de *sens droit*, de *rectitude*.
4. *S'instruire de gens*. Construction vieillie. Dans le sens où nous disons *apprendre quelque chose de quelqu'un*.
5. *Allant*. Se rapporte non pas au sujet de la proposition suivante, mais à *je* de *je me mis*. Cf. p. 31, n. 9.

qui attendait compagnie [1], elle avait bien envie que sa chambre fût propre, et ne pouvait pas la nettoyer elle-même parce qu'elle était malade, ni la faire faire par ses gens, qu'elle n'avait pas [2] alors ; je me mis à frotter de toutes mes forces pour la rendre nette, et je ne trouvais point cela au-dessous de moi. J'aurais beau frotter votre plancher, aller quérir du bois ou laver la vaisselle, je ne me croirais point rabaissée pour cela. Que tout le monde vienne à Saint-Cyr, et qu'on vous trouve toutes le balai à la main, on ne le trouvera pas étrange et cela ne vous déshonorera pas.

(*Réprimandes.*)

Mlle de Segonzague lui demanda comment nous devions nous comporter à l'égard des hommes. « Il faut, dit Mme de Maintenon, les éviter, et ne leur jamais donner lieu à la moindre liberté. Je me trouvais un jour en présence du roi, avec un grand nombre de dames, assises la plupart dans des chaises à dos [3], parce que sa Majesté donne beaucoup de liberté aux personnes qui ont l'honneur de la voir souvent. Le Roi était encore jeune, et, en badinant, il renversait les chaises de ces dames, et les jetait à terre, ce qui les mettait dans d'étranges postures. Il vint à une qui n'était pas de plus grande maison que les autres, et dit : « Ah ! pour celle-là, je n'oserais. » C'était faire en peu de mots l'éloge de cette personne [4]. Ce n'est pas par un sérieux affecté qu'on établit sa réputation, mais par des manières réservées à l'égard des hommes, qui n'empêchent pas la gaieté et une noble aisance car la vraie vertu n'est ni austère, ni gênante, ni farouche. »

(*Ibid.*)

CONDITION DES FEMMES DANS LE MONDE

Vous êtes de vrais enfants, quand vous dites que vous serez libres au sortir d'ici. Il faut pardonner ces discours à votre grande jeunesse, et je suis moins surprise que vous les teniez

1. *Attendait compagnie.* Cf. p. 12, n. 3.
2. *Qu'elle n'avait pas.* Au lieu de *car elle n'en avait pas.*
3. *Dos.* Dossier. *Chaises à dos* par opposition à *tabourets.*
4. Cette personne était Mme de Maintenon elle-même, alors Mme Scarron.

que les *bleues* [1], qui sont plus âgées que vous. Que vous dirai-je sur cela ? J'ai mis toute ma science dans mes proverbes [2] ; je n'en sais pas davantage que ce que j'ai fait dire à Marie [3] : « Mais qu'est-ce donc que cette liberté dont vous parlez tant ? Je ne comprends point ce que vous voulez dire. Est-ce que vous êtes en prison ? » Voilà ce qu'il y aurait à répondre à celles qui se font des idées de liberté. Vous n'en [4] aurez jamais, à moins que vous ne soyez tout à fait abandonnées. Si vous n'avez ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni un confesseur, en un mot, personne qui se soucie tant soit peu de vous, je conviens que vous aurez de la liberté ; mais en quoi consistera-t-elle ? à courir les champs et les rues, à vous déshonorer et à vous perdre.

Pour peu que vous ayez une personne qui s'intéresse à ce qui vous touche, elle ne vous en laissera point....

Vous êtes folles quand vous vous imaginez être mieux et plus libres ailleurs. J'en parlais tout à l'heure à une bande de *bleues*, qui tenaient de pareils discours ; je leur dis qu'ils ne sont plus soutenables à l'âge qu'elles ont ; car, à quinze ou seize ans, on peut encore dire qu'une fille est jeune ; mais, à dix-huit ans, elle ne l'est plus, et, à vingt ans, c'est une fille faite. On se moquera de vous au sortir d'ici et on vous sifflera, si on vous voit soupirer après la liberté, s'il vous arrive de dire que vous mouriez d'envie de sortir du couvent pour être plus libres et que vous vous y trouviez contraintes. Comptez que pas un homme ne voudra de vous, parce qu'il n'y en a point qui ne sache fort bien qu'en vous épousant, il ne vous veut laisser aucune liberté.

C'est cet amour de la liberté qui perd et qui déshonore toutes les personnes de notre sexe. Les hommes, qui ont fait les lois, n'ont pas voulu que nous en eussions, ils l'ont toute prise pour eux. Je ne vous dirai point qu'ils n'en ont pas, car c'est eux qui sont libres : ils vont seuls où il leur plaît ; on

1. Cette instruction s'adresse à la *classe jaune*. Les pensionnaires de Saint-Cyr, se divisaient en quatre classes, que distinguait la couleur d'un ruban. La classe rouge comprenait les plus jeunes ; de onze à treize ans, c'était la classe verte ; de quatorze à seize ans, la jaune ; de dix-sept à vingt, la bleue.

2. Mme de Maintenon écrivit pour Saint-Cyr de petites comédies qui étaient l'explication et comme l'illustration de proverbes moraux.

3. Personnage d'une de ces pièces.

4. *En*. Représente liberté. Cf. p. 83, n. 8.

les voit monter à cheval et courir la nuit et le jour. Comme ils se sont mis au-dessus des bienséances, on ne leur saurait rien dire. Mais pour nous, nous sommes pour obéir [1] toute la vie. S'il y a quelque liberté dans le monde, c'est pour les vieilles veuves, car les jeunes mêmes n'en ont point, et, si elles veulent conserver leur honneur, il faut qu'elles se remettent de nouveau sous le joug ; mais les vieilles n'ont plus rien qui les engage [2], elles sont seulement arrêtées par les bienséances, qu'elles doivent garder.

Pour vous parler toujours franchement, il faut vous dire que ce n'est pas tout à fait sur les hommes qu'il faut rejeter notre servitude : Dieu, de tout temps, a voulu que nous obéissions ; il créa la première femme sujette à l'homme et la lui donna pour compagne...

Voilà le sort de toutes les femmes, même celles de France, où [3] cependant elles sont plus libres que partout ailleurs.

(*Instructions à la classe jaune.*)

1. *Nous sommes pour obéir.* Nous sommes faites pour obéir. Construction alors très usitée.

2. *Engage.* Soumette à des obligations.

3. *De France, où.* Cf. p. 83. n. 8.

D'URFÉ

CÉLADON SE JETTE DANS LE LIGNON

[Céladon] vint lui donner le bonjour [à Astrée], plein de contentement de l'avoir rencontrée. A quoi elle répondit et de visage et de parole si froidement [1], que l'hiver ne porte [2] point tant de froideurs [3] et de glaçons. Le berger, qui n'avait pas accoutumé de la voir telle, se trouva d'abord [4] fort étonné; et, quoiqu'il ne se figurât pas la grandeur de sa disgrâce, telle qu'il l'éprouva peu après, si est-ce que le [5] doute d'avoir offensé celle qu'il aimait le remplit de si grands ennuis [6] que le moindre était capable de lui ôter la vie.

Si la bergère eût daigné le regarder ou que son jaloux soupçon lui eût permis de considérer quel soudain changement la froideur de sa réponse avait causé en son visage. pour certain [7] la connaissance de tel effet [8] lui eût fait perdre entièrement ses méfiances. Mais il ne fallait pas que Céladon fût le phénix du bonheur comme il l'était de l'amour, ni que la fortune lui fît plus de faveur qu'au reste des hommes, qu'elle ne laisse jamais assurés en leur contentement.

Ayant donc ainsi demeuré longuement pensif, il revint à soi, et tournant la vue sur sa bergère, rencontra [9] par hasard qu'elle le regardait; mais d'un œil si triste, qu'il ne laissa aucune sorte de joie en son âme, si la doute [10] où il était y en avait oublié quelqu'une.

Ils étaient si proches du Lignon [11], que le berger y pouvait facilement atteindre du bout de sa houlette, et le dégel avait si fort grossi son cours, que, tout glorieux et chargé des dé-

1. Astrée, sur un faux rapport, croit que Céladon lui a manqué de foi.
2. *Porte.* Produit.
3. *Froideurs.* Au sens de *frimas.*
4. *D'abord.* Tout d'abord. Cf. p. 130, n. 1.
5. *Si est-ce que.* Cependant il n'en est pas moins vrai que. Cf. p. 73, n. 17, et p. 34, n. 1.
6. *Ennuis.* Dans un sens plus fort. Cf. p. 14, n. 2.
7. *Pour certain.* Certainement. Cf. *pour sûr.*
8. *De tel effet.* D'un tel effet. Cf. p. 20, n. 13.
9. *Rencontra.* A peu près comme *trouva.*
10. *La doute.* Ce mot s'employait au féminin. — *Doute.* Appréhension. Cf. p. 120, n. 3.
11. Rivière du Forez.

pouilles de ses bords, il descendait impétueusement dans Loire [1]. Le lieu où ils étaient assis était un tertre un peu relevé, contre lequel la fureur de l'onde en vain s'allait rompant [2], soutenu par en bas d'un rocher tout nu, couvert au-dessus seulement d'un peu de mousse. De ce lieu, le berger frappait dans la rivière du bout de sa houlette, dont il ne touchait point tant de gouttes d'eau que de divers pensers le venaient assaillir [3], qui, flottants comme l'onde, n'étaient point sitôt arrivés qu'ils en étaient chassés par d'autres plus violents. Il n'y avait [4] une seule action de sa vie ou une seule de ses pensées qu'il ne rappelât en son âme, pour entrer en compte avec elles [5] et savoir en quoi il avait offensé [6]. Mais, n'en pouvant [7] condamner une seule, son amitié le contraignit de lui demander l'occasion de sa colère.

Elle, qui ne voyait point ses actions, ou qui, les voyant, les jugeait toutes au désavantage du berger, allait s'allumant [8] son cœur [9] d'un plus ardent dépit [10], si bien que, quand il voulut ouvrir la bouche, elle ne lui donna pas même le loisir de proférer les premières paroles sans l'interrompre, en disant : « Ce ne vous est donc pas assez, perfide et déloyal berger, d'être trompeur et méchant envers la personne qui le méritait le moins, si, continuant vos infidélités, vous ne tâchiez d'abuser celle qui vous a obligé à toute sorte de franchise [11] ! Donc vous avez bien la hardiesse de soutenir ma vue après m'avoir tant offensée ; donc vous m'osez présenter sans rougir ce visage dissimulé qui couvre une âme si double et si parjure ! Ah ! va en tromper une autre, va, perfide, et t'adresse [12] à quelqu'un de qui tes perfidies ne soient point encore reconnues, et ne pense plus de te pouvoir déguiser [13] à moi qui ne

1. *Dans Loire.* Cf. p. 32, n. 2.
2. *S'allait rompant.* Cf. p. 61, n.13.
3. *Dont il ne touchait point... assaillir.* Les gouttes d'eau qu'il touchait n'étaient pas plus nombreuses que ses pensées successives. Dans l'usage actuel, *qu'il y avait de pensées qui.*
4. *Il n'y avait.* Ellipse de *pas.* Cf. p. 18, n. 3.
5. *Entrer en compte avec elles.* S'en rendre compte.
6. *Il avait offensé.* Pris absolument ; il s'était rendu coupable d'une offense.
7. *N'en pouvant.* Comme il n'en pouvait. Cf. p. 31, n. 9.
8. *Allait s'allumant.* Cf. n. 2.
9. *S'allumant son cœur.* Dans l'usage moderne, *s'allumant le cœur.*
10. *Dépit.* Colère.
11. Celle qui s'est conduite envers vous de telle façon que vous lui devez une pleine franchise.
12. *Va... et t'adresse.* Et adresse-toi. Cf. p. 21. n. 6.
13. *Ne pense plus de. Penser* est ici construit comme *espérer, souhaiter,* etc.



Frontispice de l'ASTRÉE.

reconnais que trop à mes dépens les effets de tes infidélités et de tes trahisons. »

Que devint alors ce fidèle berger, celui qui a bien aimé le peut juger si jamais telle reproche [1] lui a été faite injustement. Il tombe à ses genoux, pâle et transi plus que n'est une personne morte. « Est-ce, belle bergère, lui dit-il, pour m'éprouver ou pour me désespérer ? — Ce n'est, dit-elle, ni pour l'un ni pour l'autre, mais pour la vérité, n'étant plus [2] de besoin d'essayer [3] une chose si reconnue [4]. — Ah ! dit le berger, pourquoi n'ai-je ôté [5] ce jour malheureux de ma vie ? — Il eût été à propos pour tous deux, dit-elle, que non point ce jour, mais tous les jours que [6] je t'ai vu eussent été ôtés de la tienne et de la mienne... Va-t-en, déloyal, et garde-toi bien de te faire jamais voir à moi, que je ne te le commande. »

Céladon voulut répliquer ; mais Amour lui boucha pour son malheur les oreilles ; et, parce qu'elle s'en voulait aller, il fut contraint de la retenir par sa robe... Mais elle, que la colère transportait, sans tourner seulement les yeux vers lui, se débattit de telle furie [7] qu'elle échappa et ne lui laissa autre chose qu'un ruban sur lequel par hasard il avait mis la main... Le triste berger, la voyant partir avec tant de colère, demeura quelque temps immobile, sans presque savoir ce qu'il tenait en la main, bien qu'il y eût les yeux dessus. Enfin, avec un grand soupir, reconnaissant ce ruban : « Sois témoin, dit-il, ô cher cordon, que, plutôt que de rompre un seul des nœuds de mon affection, j'ai mieux aimé perdre la vie, afin que, quand je serai mort et que cette cruelle te verra peut-être sur moi, tu l'assures qu'il n'y a rien au monde qui puisse être plus aimé que je l'aime [8], ni amant plus mal reconnu [9] que je suis [10]. »

Et alors, se l'attachant au doigt et baisant la bague [11] :

1. *Telle reproche.* Le mot s'employait alors au féminin. — Sur l'omission de l'article, cf. p. 20, n. 13.
2. *N'étant.* Participe absolu. Cf. p. 36, n. 6.
3. *N'étant plus de besoin d'essayer.* On disait *il est de besoin* comme *il est besoin.* — *Essayer.* Cf. *éprouver* de plus haut.
4. *Reconnue.* Avérée.
5. *N'ai-je ôté.* Cf. p. 18, n. 3.
6. *Que.* Dans lesquels. Cf. p. 41, n. 5.
7. *De telle furie.* Avec une telle furie. Cf. p. 11, n. 2, et p. 20, n. 13.
8. *Que je l'aime.* Dans l'usage moderne, *que je ne l'aime.* Cf. p. 130, n. 4.
9. *Reconnu.* Connu tel qu'il est. *Mal reconnu* = méconnu.
10. *Que je suis.* Dans l'usage moderne, *que je ne suis.* Cf. n. 8.
11. *La bague.* Gage de foi qu'il tenait d'Astrée.

« Et toi, dit-il, symbole d'une entière et parfaite amitié, sois content de ne me point éloigner [1] en ma mort, afin que ce gage pour le moins me demeure de celle qui m'avait tant promis d'affection. »

A peine eut-il fini ces mots que, tournant les yeux du côté d'Astrée, il se jeta les bras croisés dans la rivière.

(*L'Astrée*, première partie, livre I.)

SOUVENIR DE BONHEUR

Les larmes aux yeux, [Alexis] [2] sortit de la chambre pour aller revoir les lieux où autrefois elle avait été si contente... D'abord elle entra dans ce grand jardin duquel un petit bras de la rivière de Lignon va baignant [3] les quatre côtés, et, ayant jeté les yeux sur la fontaine qui paraît dans le milieu... : « C'est bien, disait-elle, le lieu où si souvent Astrée m'a juré que son amitié serait éternelle ; c'est bien cette fontaine où, me prenant les mains, elle me jurait, par l'amour qui nous liait d'affection et par la source sainte de ce lieu, vouloir plutôt cesser de vivre que d'aimer son Céladon. » Et, s'avançant d'un pas tremblant vers le bassin qui recevait la fontaine : « Et ne voilà pas [4] encore, disait-il, les chiffres bienheureux de nos noms, qu'elle même y a gravés ! » Et alors, les baisant : « O témoins de mon extrême affection, et maintenant les justes accusateurs de l'infidélité de la plus belle bergère du monde, comment ne vous êtes-vous pas effacés de ce marbre aussi bien que vous l'êtes de son cœur ! N'est-ce point pour rendre preuve [5] que, comme vous avez eu votre commencement de [6] la plus parfaite amour [7] que la beauté ait jamais fait naître, vous demeurez ici pour lui reprocher que jamais changement ne fut fait avec moins de raison ni avec plus d'injustice ? »

1. *Eloigner*. Ce mot s'employait pour *s'éloigner de*, *quitter*.
2. Le druide Adamas a fait passer pour sa fille Céladon déguisé, et celui-ci, sous le nom de la jeune Alexis, vient de revoir Astrée, qui ne le reconnait pas. — Dans tout ce passage, il est parlé de Céladon au féminin.
3. *Va baignant*. Cf. p. 61, n. 13.
4. *Et ne voilà pas*. Dans l'usage moderne, *et ne voilà-t-il pas*.
5. *Rendre preuve*. Comme *rendre témoignage*.
6. *Vous avez eu votre commencement*. Vous avez tiré votre origine.
7. *La plus parfaite amour*. Cf., p. 108, n. 5.

Et lors, sortant de cette fontaine, elle entra dans un petit bois de coudres [1] où les divers détours des chemins entrelacés faisaient tournoyer l'œil aussi bien que les pas de ceux qui s'y allaient promener. Ce lieu fut bien celui qui lui remit en mémoire les plus doux ressouvenirs de son bonheur passé, et qui toutefois ne les lui pouvait représenter qu'avec tant d'amertume, pour être le temps si changé [2], qu'à tous coups les larmes rendaient témoignage de son déplaisir [3] ; parce que ç'avait été en ce petit bois que le plus souvent elle avait eu la commodité d'entretenir sa belle bergère... Se ressouvenant donc de tant de passions [4] qu'elle avait ressenties en ce lieu et qu'elle avait remises [5] dans le sein de sa bergère avec tant de serments reçus de sa fidélité, elle ne put s'empêcher de soupirer ces vers [6] :

N'est-ce pas en votre présence,
Arbres, feuilles et bois heureux,
Où [7] tant de serments amoureux
Ont pris autrefois leur naissance ?

Dites-moi si, pendant l'absence,
L'on s'est jamais souvenu d'eux,
Ou si les serments de tous deux
Ne sont plus en sa souvenance ?

Mais qu'est-ce que je veux savoir ?
Puis-je bien me tant décevoir
Que d'estimer que la pensée

Qu'elle en peut avoir eue ici
Ne l'ait pas autant oppressée
Qu'elle m'a laissé de souci ?

Cette pensée l'entretint longuement, mais non pas sans

1. *Coudres.* Coudriers.
2. *Pour être le temps si changé.* Parce que le temps était si changé.
3. *Déplaisir.* Dans un sens plus fort. Cf. p. 188, n. 3.
4. *Passions.* Sentiments passionnés.
5. *Remises.* Déposées, confiées.
6. *L'Astrée* renferme maintes pièces de vers où sont exprimés tous les lieux communs de la galanterie.
7. *Où.* Dans l'usage moderne, *que.* Cf. p. 308, n. 5.

l'accompagner [1] de soupirs et de larmes, et, n'eût été qu'enfin elle le conduisit sans y penser sur le bord de l'un des bras du Lignon qui environne ce jardin, elle n'en fût pas sitôt sortie ; mais la vue de cette rivière, qui avait été presque présente à tous ses bonheurs passés et qui aussi avait vu naître le commencement de son extrême malheur, lui toucha l'âme si vivement, que, donnant cesse à [2] son promenoir [3], elle fut contrainte de s'asseoir sur le bord du ruisseau, et après, s'étendant tout de son long et s'appuyant du coude contre terre, se mit la joue dans la main, demeurant si ravie [4] et tellement hors d'elle-même, qu'il s'écoula un long espace de temps avant qu'elle pût s'en prendre garde [5].

(*Ibid.*, troisième partie, livre X.)

1. *Non pas sans l'accompagner.* Non pas sans qu'elle l'accompagnât. Cf. p. 51. n. 1.
2. *Donnant cesse à.* Cessant.
3. *Promenoir.* Promenade (action de se promener).
4. *Ravie.* Le mot *ravie* marque ici l'inconscience ; cf. *hors d'elle-même*, qui ne fait guère qu'en préciser le sens.
5. *S'en prendre garde.* S'en apercevoir.

Mlle DE SCUDÉRY

L'ÉDUCATION DES FEMMES

Y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comment on agit pour l'ordinaire en l'éducation des femmes ? On ne veut pas qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre ce qui est propre à la galanterie sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu ni occuper leur esprit. En effet, toutes ces grandes réprimandes, qu'on leur fait dans leur première jeunesse, de n'être pas assez propres [1], de ne s'habiller point d'assez bon air [2] et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis ? Et ce qu'il y a de rare [3] est qu'une femme, qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six ; et cette même personne, qui est obligée d'avoir du jugement jusques à la mort et de parler jusques à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement, ni la faire agir avec plus de conduite [4] ; et, vu la manière dont il y a des dames qui passent leur vie, on dirait qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses [5], pour être belles, pour ne rien faire et ne dire que des sottises.

... Il ne faut pourtant point qu'on s'imagine que je veuille qu'une femme ne soit pas propre [6] et qu'elle ne sache ni chanter ni danser ; car, au contraire, je veux qu'elle sache toutes les choses divertissantes ; mais, à dire la vérité, je voudrais qu'on eût autant de soin d'orner son esprit que son corps, et qu'entre être ignorante ou savante on prît un chemin entre

1. *Propres.* Soignées dans leur mise. Cf. p. 68, n. 11.
2. *Air.* Très fréquent au XVIIe siècle dans le sens de *façon.*
3. *Rare.* Etrange.
4. *Conduite.* Au sens de *sage conduite.*
5. Mlle de Scudéry était des plus maigres.
6. *Propre.* Cf. n. 1.

ces deux extrémités [1] qui empêchât d'être incommode [2] par une suffisance impertinente ou par une stupidité ennuyeuse. Je veux bien qu'on puisse dire d'une personne de mon sexe qu'elle sait cent choses dont elle ne se vante pas, qu'elle a l'esprit fort éclairé, qu'elle connaît finement les beaux ouvrages, qu'elle parle bien, qu'elle écrit juste ; mais je ne veux pas qu'on puisse dire d'elle : *C'est une femme savante*, car ces deux caractères sont si différents qu'ils ne se ressemblent point [3]. Ce n'est pas que celle qu'on n'appellera point savante ne puisse savoir autant et plus de choses que celle à qui on donnera ce terrible nom ; mais c'est qu'elle sait mieux se servir de son esprit et qu'elle sait cacher adroitement ce que l'autre montre mal à propos.

(*Le Grand Cyrus.*)

LA MÉDISANTE

Je ne pense pas que, depuis qu'on a commencé de médire, il y ait jamais eu personne qui s'en soit si bien acquittée que celle-là ; et, vu la haine universelle qu'elle a pour tout ce qu'elle connaît [4], on dirait qu'elle se veut venger sur tout ce qu'il y a de gens au monde de ce que les Dieux ne l'ont pas faite plus belle qu'elle est [5]. Cependant elle parle aussi hardiment des défauts d'autrui que si elle n'en avait point ; il est pourtant certain qu'elle a à peu près tout ce qu'il faut pour être laide et désagréable. Néanmoins elle a une certaine hardiesse qui fait qu'on n'oserait presque penser d'elle ce qu'elle mérite qu'on en [6] pense. Il se trouve même des gens, et des gens qui paraissent raisonnables en toute autre chose, qui la voient et qui la cherchent [7] ; bien est-il vrai que [8] je suis persuadé qu'il faut qu'ils aient quelque secrète mali-

1. *Qu'entre être ignorante ou savante... entre ces deux extrémités.* Construction négligée, pour *qu'entre ces deux extrémités d'être ignorante ou savante.*
2. *Incommode.* Impropre au commerce du monde.
3. *Ne se ressemblent point.* N'ont entre eux aucune ressemblance. — Mlle de Scudéry se défendit toujours d'être soit une femme savante, soit un bel esprit de profession.
4. *Tout ce qu'elle connaît.* Tous ceux qu'elle connaît. Cf. p. 20, n. 8.
5. *Plus belle qu'elle est.* Cf. p. 130, n. 4.
6. *En.* Cf. p. 30, n. 6.
7. *Cherchent.* Recherchent.
8. *Bien est-il vrai que.* Dans le sens où nous disons *aussi bien.* — Cf. p. 34, n. 1.

gnité [1] dans l'esprit qui leur fait prendre plaisir aux médisances continuelles qu'elle fait. Au reste, tout ce qu'il y a de gens malicieux dans Alfène [2] s'empressent tellement à lui aller conter toutes les nouvelles qui peuvent être une matière de médisance, que personne n'en est si bien averti qu'elle. En effet, comme il y a beaucoup de gens qui, pour leur propre honneur, ne voudraient pas parler aussi mal d'autrui qu'elle en [3] parle et qui ne sont pourtant pas marris que l'on n'en dise point de bien, parce qu'ils n'ont qu'une vertu apparente, ils arrivent à leurs fins en allant faire confidence à cette personne qui s'appelle Alcianipe de ce qu'ils veulent publier [4]...

S'il y a une maison dans Alfène qui prétende passer pour ancienne, elle en fait une généalogie à sa mode qui vous fait croire que ceux qui en sont ne sont pas ce qu'ils disent. De plus, s'il y a eu quelqu'un dans une race, il y a deux ou trois siècles, qui ait fait une mauvaise action, elle en noircit le sang de tous les successeurs de celui qui l'a faite, et elle va même chercher dans les familles des maux et des vices qu'elle assure qui sont [5] héréditaires. Pour la beauté des femmes, elle ne la loue jamais que lorsque cela peut servir à faire croire plus facilement qu'elles font galanterie [6] ou que leurs maris en [7] sont jaloux. Si on l'en croit, il n'y a personne riche [8] à Alfène; il n'y a personne noble; il n'y a pas un homme qui n'ait trahi son ami ou qui n'ait fait quelque lâcheté, et il n'y a pas une femme qui n'ait eu quelque commerce criminel ou du moins quelque intelligence [9] un peu trop particulière... Comme elle se fait craindre, les femmes ne laissent pas de la voir, quoique elles sachent bien que, dès qu'elles seront hors de chez elle, elle les déchirera devant celles qui y sont demeurées. Néanmoins, comme elles s'imaginent qu'elle dirait encore pis si elles ne la voyaient pas, elles la visitent sans l'estimer et sans l'aimer. Joint que, comme il y a cent femmes qui ont presque plus de joie d'ouïr dire du mal de celles qu'elles n'aiment pas qu'elles n'ont de dou-

1. *Malignité.* Cf. p. 154, n. 7.
2. La ville qu'elle habite.
3. *En.* Cf. p. 30, n. 6.
4. *Publier.* Divulguer.
5. *Qu'elle assure qui sont.* Construction vieillie. Cf. p. 112, n. 2.
6. *Font galanterie.* Cf. p. 12, n. 3.
7. *En.* D'elles. Cf. n. 3.
8. *Il n'y a personne riche.* Dans l'usage moderne, *personne de riche.* Cf. p. 24, n. 3.
9. *Intelligence.* Communications, relations.

leur qu'on en dise d'elles-mêmes, elles vont se donner cette satisfaction chez Alcianipe, au hasard de s'exposer à son humeur satirique...

De grâce, lui dit Pélinthe, voyant une femme d'assez bonne condition qui avait la mine fort haute [1], dites-moi qui est cette personne. — Si vous en jugez par l'air de grandeur qu'elle a sur le visage, répliqua-t-elle, vous la croirez du sang des dieux ; et, à dire vrai, ajouta Alcianipe pour le dire plus finement [2], cette personne est admirable, car il est vrai qu'elle a tellement le procédé d'une femme de la plus grande condition, qu'elle ne fait pas une action ni ne dit une parole qui ne persuade qu'il y a eu des rois dans sa race. Cependant il est certain que son aïeul était un étranger sans aucune naissance ; et il y en a même qui disent que ceux qui la connaissent tout particulièrement remarquent quelque chose dans ses inclinations qui sent la bassesse de sa première origine ; mais, pour tout ce qu'on voit de cette personne, il faut avouer qu'il [3] sent plus la reine que la sujette. Il n'en est pas de même, ajouta-t-elle, d'une femme de la plus grande qualité d'Alfène, que vous voyez auprès de Gobrène ; car imaginez-vous qu'elle parle comme si elle était née parmi le peuple le plus bas et le plus grossier ; mais, si elle parle mal, elle agit de même, et elle a une certaine civilité contrainte qui fait que toutes ses actions déplaisent. Elle ne fait pas seulement [4] la révérence comme les autres ; elle s'habille autrement, et elle a même une façon de marcher que les personnes du monde n'ont pas ; à cela près, c'est une assez bonne femme.

— Eh ! de grâce, interrompit Méliante en lui montrant un homme qui était en un coin de la salle et qui paraissait assez rêveur [5], dites-moi qui est cet homme si triste, et pourquoi il vient à une fête de joie [6] puisqu'il est si mélancolique [7].

— En vérité, lui dit-elle, il ne faut pas s'étonner si celui que vous me montrez est triste, puisque, à n'en [8] mentir pas, il ne se trouve guère d'hommes qui aiment que leurs femmes

1. Cf. l'expression *de haute mine*.
2. Pour donner à sa médisance un tour plus adroit.
3. *Il*. Substitut de *tout ce qu'on voit*.
4. *Pas seulement*. Pas même.
5. *Rêveur*. Absorbé dans ses réflexions. Cf. p. 293, n. 2.
6. *Fête de joie*. Le mot *fête* signifie originairement une solennité religieuse.
7. *Mélancolique*. Qui a l'humeur noire. Cf. p. 59, n. 11.
8. *En*. De cela = sur cela, comme dans *à en croire*. Cf. p. 19, n. 4.

aiment tant le monde, et que, tout galant que vous êtes, je suis assurée que, si vous étiez à la place de celui dont vous parlez, vous seriez aussi embarrassé que lui. Car enfin cette jeune personne gaie et enjouée que vous voyez à l'autre côté de la salle et que tant de gens environnent est sa femme. Je crois bien qu'elle est vertueuse, ajouta-t-elle, mais elle vit presque comme si elle ne l'était pas. En effet, elle ne se soucie pas de son mari et se soucie trop des autres ; elle est éternellement hors de chez elle, ou, si elle y est, c'est pour être accablée de tant de gens, que son pauvre mari, pour son propre honneur, ne s'y oserait montrer ; et, bien souvent encore, après avoir été des journées entières sans la voir, il la trouve le soir si accablée des divertissements du jour, ou si occupée des soins de la parure du lendemain, qu'elle n'a pas le loisir de lui dire un mot ; si bien qu'il est contraint de la laisser dormir sans pouvoir avoir un quart-d'heure de conversation avec elle et sans qu'il puisse même espérer qu'il aura quelque part à ses songes : car comme ils [1] ne sont faits pour l'ordinaire que des pensées des choses qu'on a vues pendant le jour, il aurait tort d'y prétendre. Cependant, poursuivit Alcianipe, c'est lui qu'il faut qui donne [2] les ameublements magnifiques et qui paye les sièges sur quoi [3] les galants sont assis ; c'est lui, dis-je, qui donne les habillements qui parent sa femme pour plaire à autrui ; et je ne sais si ce n'est point lui encore qui paie les peintres qui font ses portraits qu'elle donne à ses adorateurs. C'est toutefois fort grand dommage que cela soit ainsi, ajouta cette malicieuse [4] personne, car c'est la plus jolie femme qu'il soit possible de voir pour ceux qui ne font que la visiter sans prendre intérêt à sa conduite et au malheur de son mari.

— Je m'assure [5], répliqua Pélinthe en lui montrant une autre dame qui paraissait assez chagrine, que celle que je vois ne donne pas tant de peine à son mari que celle que vous dites ; du moins n'a-t-elle pas la mine d'aimer la galanterie.

— Il est vrai, dit-elle, qu'elle ne lui donne point de jalousie,

1. *Ils.* Représente non pas *ses songes*, mais *les songes* en général.

2. *C'est lui qu'il faut qui donne.* Construction vieillie. Cf. p. 112, n. 2.

3. *Sur quoi.* Dans l'usage moderne, *sur lesquels.*

4. *Malicieuse.* Méchante. Cf. p. 29, n. 8.

5. *Je m'assure.* Je conçois, j'ai l'assurance. Cf. p. 130, n. 2.



La Carte de Tendre.

mais elle le tourmente d'une autre manière ; car, parce qu'elle est honnête femme, elle croit qu'il doit lui en avoir la plus grande obligation du monde : si bien qu'il n'est sorte de persécution qu'elle ne lui fasse souffrir ; car elle est jalouse jusqu'à haïr toutes les femmes qu'il voit et à leur faire mille incivilités. Cependant, je ne pense pas qu'il lui doive être si obligé de ce qu'elle ne fait pas galanterie [1], puisque, à mon avis, on n'a pas mis sa vertu à une bien difficile épreuve [2].

(*Le Grand Cyrus.*)

LA CARTE DE TENDRE

Célère donna la carte à la princesse des Léontins, qui en fut agréablement surprise ; mais, afin qu'elle en connût mieux tout l'artifice [3], il lui expliqua l'intention que Clélie avait eue et qu'elle avait elle-même expliquée à Herminius, dans le billet qui accompagnait cette carte. Si bien qu'après que la princesse des Léontins l'eut entre les mains, Célère lui parla ainsi :

« Vous vous souvenez sans doute bien, Madame, qu'Herminius avait prié Clélie de lui enseigner par où l'on pouvait aller de *Nouvelle amitié* à *Tendre*; de sorte qu'il faut commencer par cette première ville, qui est au bas de cette carte, pour aller aux autres, car, afin que vous compreniez mieux le dessein de Clélie, vous verrez qu'elle a imaginé qu'on peut avoir de la tendresse par trois causes différentes : ou par une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination ; c'est ce qui l'a obligée [4] d'établir ces trois villes de Tendre sur trois rivières qui portent ces trois noms, et de faire aussi trois routes différentes pour y aller. Si bien que, comme on dit Cumes sur la mer d'Ionie et Cumes sur la mer Tyrrhène [5], elle fait [6] qu'on dit Tendre sur Inclination, Tendre sur Estime et Tendre sur Reconnaissance. Cependant, comme elle a présupposé que la tendresse qui naît par inclination n'a be-

1. *Elle ne fait pas galanterie.* Cf. p. 12. n. 3.
2. Cf. la scène des portraits dans le *Misanthrope*. Celle-ci est assez piquante, mais n'a pas le même relief.
3. *Artifice.* Ingéniosité.
4. *Obligée.* Engagée. Cf. p. 103, n. 6.
5. *Tyrrhène.* Tyrrhénienne.
6. *Elle fait.* Elle dispose (a disposé) la carte de telle façon.

soin de rien autre chose pour être ce qu'elle est, Clélie, comme vous le voyez, Madame, n'a mis nul village le long des bords de cette rivière, qui va si vite qu'on n'a que faire de logement le long de ses rives pour aller de Nouvelle Amitié à Tendre. Mais, pour aller à Tendre sur Estime, il n'en est pas de même; car Clélie a ingénieusement mis autant de villages qu'il y a de petites et de grandes choses qui peuvent contribuer à faire naître par estime cette tendresse dont elle entend [1] parler. En effet, vous voyez que de Nouvelle Amitié on passe à un lieu qu'elle appelle Grand Esprit, parce que c'est ce qui commence ordinairement l'estime ; ensuite vous voyez ces agréables villages de Jolis Vers, de Billet Galant, et de Billet doux, qui sont les opérations les plus ordinaires du grand esprit dans les commencements d'une amitié.

» Ensuite, pour faire un plus grand progrès dans cette route, vous voyez Sincérité, Grand Cœur, Probité, Générosité, Respect, Exactitude et Bonté, qui est tout contre Tendre, pour faire connaître qu'il ne peut y avoir de véritable estime sans bonté, et qu'on ne peut arriver à Tendre de ce côté-là sans avoir cette précieuse qualité. Après cela, Madame, il faut, s'il vous plaît, retourner à Nouvelle Amitié pour voir par quelle route on va de là à Tendre sur Reconnaissance. Voyez donc, je vous prie, comment il faut aller d'abord de Nouvelle Amitié à Complaisance, ensuite à ce petit village qui se nomme Soumission, et qui en touche un autre fort agréable, qui s'appelle Petits Soins. Voyez, dis-je, que de là il faut passer par Assiduité, pour faire entendre que ce n'est pas assez d'avoir pendant quelques jours tous ces petits soins obligeants qui donnent tant de reconnaissance, si on ne les a assidûment. Ensuite, vous voyez qu'il faut passer à un autre village qui s'appelle Empressement, et ne faire pas comme certaines gens tranquilles, qui ne se hâtent pas d'un moment, quelque prière qu'on leur fasse, et qui sont incapables d'avoir cet empressement qui oblige quelquefois si fort. Après cela vous voyez qu'il faut passer à Grands Services, et que, pour marquer qu'il y a peu de gens qui en rendent de tels [2], ce village est plus petit que les autres. Ensuite, il faut passer à Sensibilité pour faire connaître qu'il faut sentir jusqu'aux plus petites

1. *Entend.* Au sens de *prétend*, *veut*. 2. *De tels.* Cf. p. 83, n. 8.

douleurs de ceux qu'on aime ; après, il faut, pour arriver à Tendre, passer par Tendresse, car l'amitié attire l'amitié. Ensuite, il faut aller à Obéissance, n'y ayant [1] presque rien qui engage plus le cœur de ceux à qui on obéit que de le faire aveuglément : et, pour arriver enfin où l'on veut aller, il faut passer à Constante Amitié, qui est sans doute [2] le chemin le plus sûr pour arriver à Tendre sur Reconnaissance.

» Mais, Madame, comme il n'y a pas de chemins où l'on ne se puisse égarer, Clélie a fait, comme vous le pouvez voir, que, si ceux qui sont à la Nouvelle Amitié prenaient un peu plus à droit [3] ou un peu plus à gauche, ils s'égareraient aussi ; car si, au partir [4] de Grand Esprit, on allait à Négligence, que vous voyez tout contre sur cette carte, qu'ensuite, continuant cet égarement [5], on allât à Inégalité, de là à Tiédeur, à Légèreté et à Oubli, au lieu de se trouver à Tendre sur Estime, on se trouverait au Lac d'Indifférence, que vous voyez marqué sur cette carte, et qui, par ses eaux tranquilles, représente sans doute [6] fort juste la chose dont il porte le nom en cet endroit. De l'autre côté, si, au partir [7] de Nouvelle Amitié on prenait un peu trop à gauche et qu'on allât à Indiscrétion, à Perfidie, à Orgueil, à Médisance ou à Méchanceté, au lieu de se trouver à Tendre sur Reconnaissance, on se trouverait à la Mer d'Inimitié, où tous les vaisseaux font naufrage, et qui, par l'agitation de ses vagues, convient sans doute [8] fort juste avec [9] cette impétueuse passion que Clélie veut représenter.

» Ainsi, elle fait voir par ces routes différentes qu'il faut avoir mille bonnes qualités pour l'obliger [10] à avoir une amitié tendre, et que ceux qui en ont de mauvaises ne peuvent avoir part qu'à sa haine ou à son indifférence. Aussi, cette sage fille, voulant faire connaître sur cette carte qu'elle n'avait jamais eu d'amour et qu'elle n'aurait jamais dans le cœur que de la tendresse, fait que la Rivière d'Inclination se jette dans une mer qu'elle appelle la Mer Dangereuse, parce qu'il

1. *N'y ayant.* Car il n'y a. Cf. p. 36, n. 6.
2. *Sans doute.* Sans nul doute. Cf. p. 163, n. 4.
3. *A droit.* Vieilli, pour *à droite.*
4. *Au partir.* Comme nous disons *au sortir.* Cf. p. 59, n. 7.
5. *Egarement.* Dans le sens propre.
6. *Sans doute.* Sans nul doute. Cf. n. 2.
7. *Au partir.* Cf. n. 4.
8. *Sans doute.* Cf. n. 2.
9. *Convient... avec.* S'approprie à.
10. *Obliger.* Engager. Cf. p. 105, n. 6.

est assez dangereux à[1] une femme d'aller un peu au-delà des dernières bornes de l'amitié ; et elle fait ensuite qu'au-delà de cette mer, c'est ce que nous appelons *Terres inconnues*, parce qu'en effet nous ne savons point ce qu'il y a et que nous ne croyons pas que personne ait été plus loin qu'Hercule ; de sorte que, de cette façon, elle a trouvé lieu de faire une agréable morale d'amitié par un simple jeu de son esprit, et de faire entendre d'une manière assez particulière qu'elle n'a point eu d'amour et qu'elle n'en peut avoir. »

(*Clélie, première partie*).

1. *A*. Pour. Cf. p. 12, n. 13.

SCARRON

MÉSAVENTURE DE RAGOTIN[1]

Ce jour-là les comédiens avaient été retenus pour représenter une comédie chez un des plus riches bourgeois de la ville, qui faisait un grand festin et donnait le bal aux noces d'une demoiselle de ses parentes, dont il était tuteur. L'assemblée se faisait dans une maison des plus belles du pays, qu'il y avait quelque part à une lieue de la ville, je n'ai pas bien su de quel côté. Le décorateur des comédiens et un menuisier y étaient allés dès le matin pour dresser un théâtre. Toute la troupe s'y en fut[2] en deux carrosses, et partit du Mans sur les dix heures du matin, pour arriver à l'heure du dîner, où ils devaient jouer la comédie... Ragotin, qui en fut averti, alla attendre le carrosse dans une hôtellerie qui était au bout du faubourg, et attacha un beau cheval, qu'il avait emprunté, aux grilles d'une salle basse qui répondait[3] sur la rue. A peine se mettait-il à table pour dîner, qu'on l'avertit que les carrosses approchaient. Il vola à son cheval sur les ailes de son amour[4], une grande épée à son côté et une carabine en bandoulière. Il n'a jamais voulu déclarer pourquoi il allait à une noce avec une si grande quantité d'armes offensives, et la Rancune même[5], son cher confident, ne l'a pu savoir. Quand il eut détaché la bride de son cheval, les carrosses se trouvèrent si près de lui qu'il n'eut pas le temps de chercher de l'avantage[6] pour s'ériger en petit Saint-George[7]. Comme il n'était pas fort bon écuyer et qu'il ne s'était pas préparé â montrer sa disposition[8] devant tant de monde, il s'en acquitta de fort mauvaise grâce, le cheval étant aussi haut de

1. Petit avocat et poète, non moins sot que vaniteux.
2. *S'y s'en fut.* Comme *y fut.* Cf. *y alla* et *s'y en alla.*
3. *Répondait sur la rue. Répondre* s'emploie au sens de *correspondre.* Ici, *donnait sur la rue.*
4. Ragotin aimait une des comédiennes.
5. Le grime de la troupe
6. *Chercher de l'avantage.* Terme d'équitation. Chercher un endroit élevé pour monter plus commodément sur le cheval.
7. Saint-George est le patron des cavaliers.
8. *Disposition.* Aptitude.



Mésaventure de Ragotin.

jambes qu'il en était court. Il se guinda pourtant vaillamment sur l'étrier et porta la jambe droite de l'autre côté de la selle ; mais les sangles, qui étaient un peu lâches, nuisirent beaucoup au petit homme ; car la selle tourna sur le cheval quand il pensait monter dessus. Tout allait pourtant assez bien jusque-là ; mais la maudite carabine qu'il portait en bandoulière, et qui lui pendait au cou comme un collier, s'était mise malheureusement entre ses jambes sans qu'il s'en aperçût... Ainsi il ne se trouva pas à son aise et ne put pas seulement toucher les étriers du bout du pied. Là-dessus les éperons qui armaient ses jambes courtes se firent sentir au cheval dans un endroit ou jamais éperon n'avait touché. Cela le fit partir plus gaiement qu'il n'était nécessaire à un petit homme qui ne posait que sur une carabine. Il serra les jambes, le cheval leva le derrière, et Ragotin, suivant la pente naturelle des corps pesants, se trouva sur le cou du cheval, et s'y froissa [1] le nez, le cheval ayant levé la tête par une furieuse saccade que l'imprudent lui donna ; mais, pensant réparer sa faute, il lui rendit la bride. Le cheval en sauta, ce qui fit franchir au patient toute l'étendue de la selle et le mit sur la croupe, toujours la carabine entre les jambes. Le cheval, qui n'était pas accoutumé d'y porter [2] quelque chose, fit une croupade [3] qui remit Ragotin en selle. Le méchant écuyer resserra les jambes, et le cheval releva le derrière encore plus fort ; et alors le malheureux se trouva assis sur le pommeau [4], fort empêché de sa contenance et fort en peine de ce qui arriverait de lui. Je ne crois pas que défunt Phaéton, de malheureuse mémoire [5], ait été plus empêché après les quatre chevaux fougueux de son père, que le fut [6] alors notre petit avocat sur un cheval doux comme un âne ; et, s'il ne lui en coûta pas la vie comme à ce fameux téméraire, il s'en faut prendre à la fortune sur les caprices de laquelle j'aurais un beau champ pour m'étendre, si je n'étais obligé en conscience

1. *Froissa.* Meurtrit.
2. *D'y porter.* Dans l'usage moderne, *à y porter*. Cf. p. 18, n. 1.
3. *Croupade.* Saut par lequel le cheval trousse les jambes de derrière sous le ventre.
4. *Pommeau.* Eminence arrondie au milieu de l'arçon sur le devant de la selle.
5. Phaéton se fit donner par son père, Phœbus, la permission de conduire une fois le char du soleil. Mais il ne sut pas diriger les chevaux, et Zeus le foudroya.
6. *Que le fut.* Dans l'usage moderne, *que ne le fut*. Cf. p. 130, n. 4.

de le tirer vitement [1] du péril où il se trouve; car nous en [2] aurons beaucoup à faire tandis que notre troupe comique sera dans la ville du Mans. Aussitôt que l'infortuné Ragotin ne sentit qu'un pommeau de selle entre les deux parties de son corps qui étaient les plus charnues et sur lesquelles il avait accoutumé de s'asseoir, comme font tous les animaux raisonnables ; je veux dire qu'aussitôt qu'il [3] se sentit n'être assis [4] que sur fort peu de chose, il quitta la bride en homme de jugement et se prit aux crins du cheval, qui se mit aussitôt à courir. Là-dessus la carabine tira. Ragotin crut en avoir au travers du corps ; son cheval crut la même chose, et broncha si rudement, que Ragotin en perdit le pommeau qui lui servait de siège, tellement [5] qu'il pendit quelque temps aux crins du cheval, un pied accroché par son éperon à la selle, et l'autre pied et le reste du corps attendant le décrochement de ce pied accroché, pour donner en terre [6], de compagnie avec la carabine, l'épée, le baudrier et la bandoulière. Enfin le pied se décrocha, ses mains lâchèrent le crin, et il fallut tomber ; ce qu'il fit bien plus adroitement qu'il n'avait monté. Tout cela se passa à la vue des carrosses qui s'étaient arrêtés pour le secourir, ou plutôt pour en [7] avoir le plaisir. Il pesta contre le cheval qui ne branla pas depuis sa chute ; et, pour le consoler, on le reçut dans l'un des carrosses.

(*Roman comique*, III, XIX, XX.)

1. *Vitement*. Adverbe tombé en désuétude.
2. *En*. De lui. Cf. p. 30. n. 6.
3. *Aussitot que... je veux dire qu'aussitôt qu'il*. Construction irrégulière, la première phrase restant suspendue.
4. *Il se sentit n'être assis*. Sorte de latinisme, pour *il sentit qu'il n'était assis*.
5. *Tellement*. De telle sorte. Cf. p. 150, n. 2.
6. *Donner en terre*. Tomber à terre.
7. *En*. Représente *tout cela*.

Mme DE LA FAYETTE

L'AVEU

M. de Clèves disait à sa femme : « Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris ? Qui [1] vous peut retenir à la campagne ? Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude qui m'étonne et qui m'afflige, parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume, et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. — Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé ; mais le tumulte de la cour est si grand, et il y a toujours un si grand monde chez vous, qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent [2] et que l'on ne cherche du repos. — Le repos, répliqua-t-il, n'est guère propre pour une personne de votre âge. Vous êtes chez vous et dans la cour de manière à ne vous pas donner de lassitude, et je craindrais plutôt que vous ne fussiez bien aise d'être séparée de moi. — Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un embarras qui augmentait toujours ; mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous y pouviez demeurer, j'en aurais beaucoup de joie, pourvu que vous y demeurassiez seul et que vous voulussiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent presque jamais. — Ah ! madame, s'écria M. de Clèves, votre air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule ; je ne les sais point, et je vous conjure de me les dire. »

Il la pressa longtemps de les lui apprendre, sans pouvoir l'y obliger [3] ; et, après qu'elle se fut défendue d'une manière qui augmentait toujours la curiosité [4] de son mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés ; puis tout à coup, prenant la parole et le regardant : « Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le

1. *Qui.* Qu'est-ce qui. Cf. p. 199, n. 6.
2. *Ne se lassent*, Cf. p. 18, n. 3.
3. *Oblger.* Déterminer.
4. *Curiosité.* Dans un sens voisin de l'étymologie Cf. le mot latin *cura*, souci, inquiétude.

dessein. Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la cour. — Que me faites-vous envisager, madame, s'écria M. de Clèves ! je n'oserais vous le dire de peur de vous offenser. » Madame de Clèves ne répondit point ; et, son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avait pensé : « Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas. — Eh bien, monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à un mari ; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons pour m'éloigner de la cour et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour... Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentiments qui vous déplaisent; du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en a jamais eu. Conduisez-moi, ayez-pitié de moi, et aimez-moi encore, si vous pouvez [1]. »

M. de Clèves était demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avait pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il la vit à ses genoux, le visage couvert de larmes, et d'une beauté si admirable, il pensa [2] mourir de douleur, et, l'embrassant en la relevant : « Ayez pitié de moi, vous-même, madame, lui dit-il, j'en suis digne, et pardonnez, si, dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas comme je dois à un procédé comme le vôtre. Vous me paraissez plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde ;

1. « Jusque dans cette confession si hasardée, il y a une modestie exquise. Son honnêteté est si entière qu'elle ne semble entrevoir qu'à demi, à travers un voile et malgré elle, le sentiment ou l'action qui serait contraire à son devoir... Ce style et ces sentiments sont si éloignés des nôtres, que nous avons peine à les comprendre. Ils sont comme des parfums trop fins. » (Taine, *Essais de critique et d'histoire*).

2. *Pensa*. Faillit. Cf. p. 119, n. 5.

mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais existé. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue ; vos rigueurs et votre possession n'ont pu l'éteindre, elle dure encore ; je n'ai jamais pu vous donner de l'amour et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte ? Depuis quand vous plaît-il ? Qu'a-il fait pour vous plaire ? Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur ? Je m'étais consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché par la pensée qu'il était incapable de l'être. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire : j'ai, tout ensemble, la jalousie d'un mari et celle d'un amant. Mais il est impossible d'avoir celle d'un mari après un procédé comme le vôtre : il est trop noble pour ne pas me donner une sûreté [1] ; il me console même [2] comme votre amant. La confiance et la sincérité que vous avez pour moi sont d'un prix infini. Vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, madame, je n'en abuserai pas, et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari ; mais, madame, achevez et apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter. — Je vous supplie de ne me le point demander, répondit-elle ; je suis résolue de [3] ne pas vous le dire, et je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme. — Ne craignez point, madame, reprit M. de Clèves ; je connais trop le monde pour ignorer que la considération d'un mari n'empêche pas que l'on soit amoureux de sa femme... Encore une fois, madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. — Vous m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle ; j'ai de la force pour taire ce que je ne crois pas devoir dire. L'aveu que je vous ait fait n'a pas été par faiblesse [4], et il faut plus de courage pour avouer cette vérité que pour entreprendre de la cacher. »

(*La Princesse de Clèves.*)

1. *Me donner une sûreté.* Une sûre garantie.
2. *Même.* Ce mot retombe sur *comme votre amant* = en qualité d'amant.
3. *De.* A. Cf. p. 18, n. 1.
4. *L'aveu... n'a pas été par faiblesse.* Ce n'est pas par faiblesse que je vous ai fait cet aveu.

ENTRETIEN DE LA PRINCESSE DE CLÈVES AVEC M. DE NEMOURS APRÈS LA MORT DE M. DE CLÈVES

« Je vous avoue que vous m'avez inspiré des sentiments qui m'étaient inconnus avant de vous avoir vu, et dont j'avais moi-même si peu d'idée, qu'ils me donnèrent d'abord une surprise qui augmentait encore le trouble qui les suit toujours. Je vous fais cet aveu avec moins de honte, parce que je le fais dans un temps où je le puis faire sans crime, et que vous avez vu que ma conduite n'a pas été réglée par mes sentiments.

— Croyez-vous, madame, lui dit M. de Nemours en se jetant à ses genoux, que je n'expire [1] pas à vos pieds de joie et de transport ? — Je ne vous apprends, lui répondit-elle en souriant, que ce que vous ne saviez déjà que de trop. — Ah ! madame, répliqua-t-il, quelle différence de le savoir par un effet du hasard, ou de l'apprendre par vous-même et de voir que vous voulez bien que je le sache !— Il est vrai, lui dit-elle, que je veux bien que vous le sachiez, et que je trouve de la douceur à vous le dire ; je ne sais même si je ne vous le dis point plus pour l'amour de vous que pour l'amour de moi. Car enfin cet aveu n'aura point de suite, et je suivrai les règles austères que mon devoir m'impose. — Vous n'y songez pas, madame, répondit M. de Nemours ; il n'y a plus de devoir qui vous lie ; vous êtes en liberté, et, si j'osais, je vous dirais même qu'il dépend de vous de faire en sorte que votre devoir vous oblige un jour à conserver les sentiments que vous avez pour moi. — Mon devoir, répliqua-t-elle, me défend de penser jamais à personne, et moins à vous qu'à qui que ce soit au monde, par des raisons qui vous sont inconnues. — Elles ne me le sont peut-être pas, madame, reprit-il ; mais ce ne sont point de véritables raisons. Je crois savoir que M. de Clèves m'a cru plus heureux que je n'étais, et qu'il s'est imaginé que vous aviez approuvé des extravagances [2] que la passion m'a fait entreprendre sans votre aveu. — Ne parlons point de cette aventure, lui dit-elle, je n'en saurais soutenir la pensée ; elle me fait honte, et elle m'est aussi trop doulou-

1. *Que je n'expire pas.* Au subjonctif avec le sens du futur.

2. M. de Nemours avait notamment dérobé un portrait de la princesse.

reuse, par les suites qu'elle a eues. Il n'est que trop véritable que vous êtes cause de la mort de M. de Clèves ; les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée lui ont coûté la vie, comme si vous lui la aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrais faire, si vous en étiez venus ensemble à ces extrémités et que le même malheur en fût arrivé. Je sais bien que ce n'est pas la même chose à l'égard du monde ; mais, au mien, il n'y a aucune différence, puisque je sais que c'est par vous qu'il est mort, et que c'est à cause de moi. — Ah ! madame, lui dit M. de Nemours, quel fantôme de devoir opposez-vous à mon bonheur ? Quoi ! madame, une pensée vaine et sans fondement vous empêchera de rendre heureux un homme que vous ne haïssez pas ? Quoi ! j'aurais pu concevoir l'espérance de passer ma vie avec vous ; ma destinée m'aurait conduit à aimer la plus estimable personne du monde ; j'aurais vu en elle tout ce qui peut faire une adorable maîtresse ; elle ne m'aurait pas haï, et je n'aurais trouvé dans sa conduite que tout ce qui peut être à désirer dans une femme ! [1] car enfin, madame, vous êtes peut-être la seule personne en qui ces deux choses se soient jamais trouvées au degré qu'elles [2] sont en vous : tous ceux qui épousent des maîtresses dont ils sont aimés tremblent en les épousant, et regardent avec crainte, par rapport aux autres, la conduite qu'elles ont eue avec eux ; mais, en vous, madame, rien n'est à craindre, et on ne trouve que des sujets d'admiration ; n'aurais-je envisagé, dis-je, une si grande félicité que pour vous y voir apporter vous-même des obstacles ? Ah ! madame vous oubliez que vous m'avez distingué du reste des hommes. Ou plutôt vous ne m'en avez jamais distingué : vous vous êtes trompée, et je me suis flatté.

— Vous ne vous êtes point flatté, lui répondit-elle ; les raisons de mon devoir ne me paraîtraient peut-être pas si fortes, sans cette distinction dont vous doutez, et c'est elle qui me fait envisager des malheurs à m'attacher à vous. — Je n'ai rien à répondre, madame, reprit-il, quand vous me faites voir que vous craignez des malheurs ; mais je vous avoue

1. Ici la phrase est interrompue par une sorte de parenthèse ; elle se termine plus loin après cette reprise : *n'aurais-je envisagé, dis-je*,

2. *Que*. Où (dans lequel). Cf. p. 41, n. 5.

qu'après tout ce que vous avez bien voulu me dire, je ne m'attendais pas à trouver une si cruelle raison. — Elle est si peu offensante pour vous, reprit madame de Clèves, que j'ai même beaucoup de peine à vous l'apprendre. — Hélas ! madame, répliqua-t-il, que pouvez-vous craindre qui me flatte trop, après ce que vous venez de me dire ? — Je veux vous parler encore avec la même sincérité que [1] j'ai déjà commencé, reprit-elle, et je vais passer par-dessus toute la retenue et toutes les délicatesses que je devrais avoir dans une première conversation : mais je vous conjure de m'écouter sans m'interrompre.

Je crois devoir à votre attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments et de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paraître ; néanmoins, je ne saurais vous avouer sans honte que la certitude de n'être plus aimée de vous comme je le suis me paraît un si horrible malheur, que, quand je n'aurais [2] point de raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais me résoudre à m'exposer à ce malheur. Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont telles que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand [3] nous nous engagerions ensemble pour jamais ; mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? dois-je espérer un miracle en ma faveur, et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur ; peut-être aussi que sa passion n'aurait subsisté que parce qu'il n'en aurait point trouvé en moi. Mais je n'aurais pas le même moyen de conserver la vôtre ; je crois même que les obstacles ont fait votre constance ; vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre, et mes actions involontaires, ou les choses que le hasard vous a apprises, vous ont donné assez d'espé-

1. *Que*. Avec laquelle. Cf. p. 41.n. 5.
2. *Quand je n'aurais*. Si je n'avais.
3. *Quand*. Au sens de *quand même*, ou, comme plus haut, de *si*.

rance pour ne vous pas rebuter [1]. — Ah ! madame, reprit M. de Nemours, je ne saurais garder le silence que vous m'imposez ; vous me faites trop d'injustice, et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. — J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire ; mais elles ne sauraient m'aveugler : rien ne me peut empêcher de connaître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux ; vous avez déjà eu plusieurs passions, vous en auriez encore ; je ne ferais plus votre bonheur ; je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi : j'en aurais une douleur mortelle, et je ne serais pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie. Je vous en ai trop dit pour vous cacher que vous me l'avez fait connaître, et que je souffris de si cruelles peines le soir que la reine me donna cette lettre de madame de Thémines, que l'on disait qui [2] s'adressait à vous, qu'il m'en est demeuré une idée qui me fait croire que c'est le plus grand de tous les maux.

Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher ; il y en a peu à qui vous ne plaisiez ; mon expérience me fait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous croirais amoureux et aimé, et je ne me tromperais pas souvent ; dans cet état, néanmoins, je n'aurais d'autre parti à prendre que celui de la souffrance ; je ne sais même si j'oserais me plaindre. On fait des reproches à un amant, mais en fait-on à un mari, quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour ? Quand je pourrais m'accoutumer à cette sorte de malheur, pourrais-je m'accoutumer à celui de croire voir M. de Clèves vous accuser de sa mort, me reprocher de vous avoir aimé, de vous avoir épousé, et me faire sentir la différence de son attachement au vôtre ? Il est impossible, continua-t-elle, de passer par-dessus des raisons si fortes : il faut que je demeure dans l'état où je suis et dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais. — Hé ! croyez-vous le pouvoir, madame ? s'écria M. de Nemours. Pensez-vous que vos résolutions tiennent contre

1. *Pour ne vous pas rebuter.* Pour que vous ne vous rebutiez pas. Cf. p. 54, n. 1.

2. *Que l'on disait qui.* Cf. p. 112, n. 2.

un homme qui vous adore et qui est assez heureux pour vous plaire ? Il est plus difficile que vous ne pensez, madame, de résister à ce qui[1] nous plaît et à ce qui nous aime. Vous l'avez fait par une vertu austère, qui n'a presque point d'exemple ; mais cette vertu ne s'oppose plus à vos sentiments, et j'espère que vous les suivrez malgré vous. — Je sais bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends, répliqua madame de Clèves ; je me défie de mes forces au milieu de mes raisons ; ce que je crois devoir à la mémoire de M. de Clèves serait faible, s'il[2] n'était soutenu par l'intérêt de mon repos ; et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de[3] celles de mon devoir ; mais, quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrais jamais mes scrupules, et je n'espère pas aussi[4] de surmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse, et je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir. Je suis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui pourrait être permis dans un autre temps, et la seule bienséance interdit tout commerce entre nous. »

M. de Nemours se jeta à ses pieds, et s'abandonna à tous les mouvements dont il était agité. Il lui fit voir, et par ses paroles et par ses pleurs, la plus vive et la plus tendre passion dont un cœur ait jamais été touché. Celui de madame de Clèves n'était pas insensible ; et, regardant ce prince avec des yeux un peu grossis par les larmes : « Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle, que je vous puisse accuser de la mort de M. de Clèves ? Que n'ai-je commencé à vous connaître depuis que je suis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connue avant d'être engagée ? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible ? — Il n'y a point d'obstacle, madame, reprit M. de Nemours ; vous seule vous opposez à mon bonheur ; vous seule vous imposez une loi que la vertu et la raison ne vous sauraient imposer. — Il est vrai, répliqua-t-elle, que je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination. Attendez ce que le temps pourra faire. M. de Clèves ne fait qu'expirer[5], et cet objet[6] funeste est trop

1. *Ce qui*. Cf. p. 20, n. 8.
2. *Il*. Cela, ce que je dois.
3. *De*. Par. Cf. p. 11, n. 2.
4. *Aussi*. Non plus. Cf. p. 11, n. 5.
5. *Ne fait qu'expirer*. Cf. p. 79, n. 7.
6. *Objet*. Cf. p. 22, n. 8.

proche pour me laisser des vues claires et distinctes ; ayez cependant[1] le plaisir de vous être fait aimer d'une personne qui n'aurait rien[2] aimé, si elle ne vous avait jamais vu : croyez que les sentiments que j'ai pour vous seront éternels et qu'ils subsisteront également, quoi que je fasse. Adieu, lui dit-elle ; voici une conversation qui me fait honte. »

(*Ibid.*)

1. *Cependant.* En attendant.
2. *Rien.* Personne. Cf. p. 20, n. 8.

CHAPITRE VI (1)

MOLIÈRE

REMERCIEMENT AU ROI[1]

Votre paresse enfin me scandalise ;
Ma muse, obéissez-moi :
Il faut ce matin, sans remise,
Aller au lever du roi.
Vous savez bien pourquoi ;
Et ce vous est une honte
De n'avoir pas été plus prompte
A le remercier de ses fameux bienfaits.
Mais il vaut mieux tard que jamais ;
Faites donc votre compte
D'aller [2] au Louvre accomplir mes souhaits.
Gardez-vous bien d'être en muse bâtie [3] ;
Un air de muse est choquant dans ces lieux ;
On y veut des objets [4] à réjouir les yeux,
Vous devez en être avertie ;
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux
Lorsqu'en marquis vous serez travestie.
Vous savez ce qu'il faut pour paraître marquis.
N'oubliez rien de l'air ni des habits ;
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix ;
Que le rabat soit des plus grands volumes [5],
Et le pourpoint des plus petits.

1. Le roi avait accordé à Molière une pension de mille livres.
2. *Faites... votre compte d'aller.* Mettez-vous en tête d'aller, prenez-en le parti.
3. *En muse bâtie.* Il s'agit de l'air, des façons, de l'habit. Cf. la suite.
4. *Objets.* Cf. p. 22. n. 8.
5. *Des plus grands volumes.* D'un volume des plus grands.

(1) Voir notre *Précis de l'Histoire de la Littérature française*, p. 211-223.

Mais surtout je vous recommande
Le manteau d'un ruban sur le dos retroussé [1] ;
La galanterie en est grande,
Et parmi les marquis de la plus haute bande
C'est pour être placé [2].
Avec vos brillantes hardes
Et votre ajustement,
Faites tout le trajet de la salle des Gardes [3],
Et, vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards brusquement ;
Et ceux que vous pourrez connaître,
Ne manquez pas d'un haut ton
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent être ;
Cette familiarité
Donne à quiconque en use un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la chambre du Roi ;
Ou si, comme je prévoi [4],
La presse s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau ,
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau,
Et criez sans aucune pause [5]
D'un ton rien moins que naturel :
« Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel. »
Jetez-vous dans la foule et tranchez du notable,
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier[6] ;
Pressez, poussez, faites le diable
Pour vous mettre le premier ;
Et quand même l'huissier,
A vos désirs inexorable,
Vous trouverait en face un marquis repoussable [7],

1. *D'un ruban... retroussé.* Retroussé par un ruban. Cf. p. 11, n. 2.
2. *C'est pour être placé.* Cela est fait pour qu'on soit placé. Cf. p. 326, n. 1, et p. 54, n. 1.
3. Au Louvre.
4. *Je prévoi.* Sur l'omission de l'*s*, cf. p. 197, n. 3.
5. *Pause.* Relâche.
6. *Point du tout de quartier.* Ne faites quartier à personne, n'épargnez personne.
7. *Repoussable.* Qu'on peut repousser, exclure.

Ne démordez point pour cela.
Tenez toujours ferme là :
A déboucher la porte il irait trop du vôtre [1] ;
Faites qu'aucun [2] n'y puisse pénétrer
Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer
Pour faire entrer quelque autre.
Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas ;
Pour assiéger la chaise, il faut d'autres combats :
Tâchez d'en être des plus proches,
En y gagnant le terrain pas à pas ;
Et si des assiégeants le prévenant [3] amas
En bouche toutes les approches,
Prenez le parti doucement
D'attendre le prince au passage ;
Il connaîtra [4] votre visage
Malgré votre déguisement ;
Et lors, sans tarder davantage,
Faites-lui votre compliment.
Vous pourriez aisément l'étendre,
Et parler des transports qu'en vous font éclater
Les surprenants bienfaits que, sans les mériter [5],
Sa libérale main sur vous daigne répandre
Et des nouveaux efforts où s'en va vous porter
L'excès de cet honneur où vous n'osiez prétendre,
Lui dire comme vos désirs
Sont, après ses bontés qui n'ont point de pareilles,
D'employer à sa gloire, ainsi qu'à ses plaisirs,
Tout votre art et toutes vos veilles,
Et là-dessus lui promettre merveilles.
Sur ce chapitre on n'est jamais à sec ;
Les Muses sont de grandes prometteuses !
Et, comme vos sœurs les causeuses,
Vous ne manquerez pas sans doute par le bec [6].

1. *Il irait trop du vôtre.* Vous y mettriez trop du vôtre, vous risqueriez trop.
2. *Aucun.* Personne. Cf. p. 240, n. 4.
3. *Le prévenant amas.* L'amas des assiégeants qui vous ont prévenu.
4. *Connaîtra.* Reconnaîtra. Cf. p. 156, n. 2.
5. *Sans les mériter.* Sans que vous les méritiez. Cf. p. 54. n. 1.
6. *Vous ne manquerez pas par le bec.* La parole ne vous fera pas défaut.

Mais les grands princes n'aiment guères
Que les compliments qui sont courts ;
Et le nôtre surtout a bien d'autres affaires
Que d'écouter tous vos discours.
La louange et l'encens n'est [1] pas ce qui le touche.
Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grâce et de bienfait,
Il comprendra d'abord [2] ce que vous voulez dire,
Et, se mettant doucement à sourire
D'un air qui sur les cœurs fait un charmant effet,
Il passera comme un trait ;
Et cela vous doit suffire :
Voilà votre compliment fait.

SONNET A LA MOTHE-LE-VAYER [3]

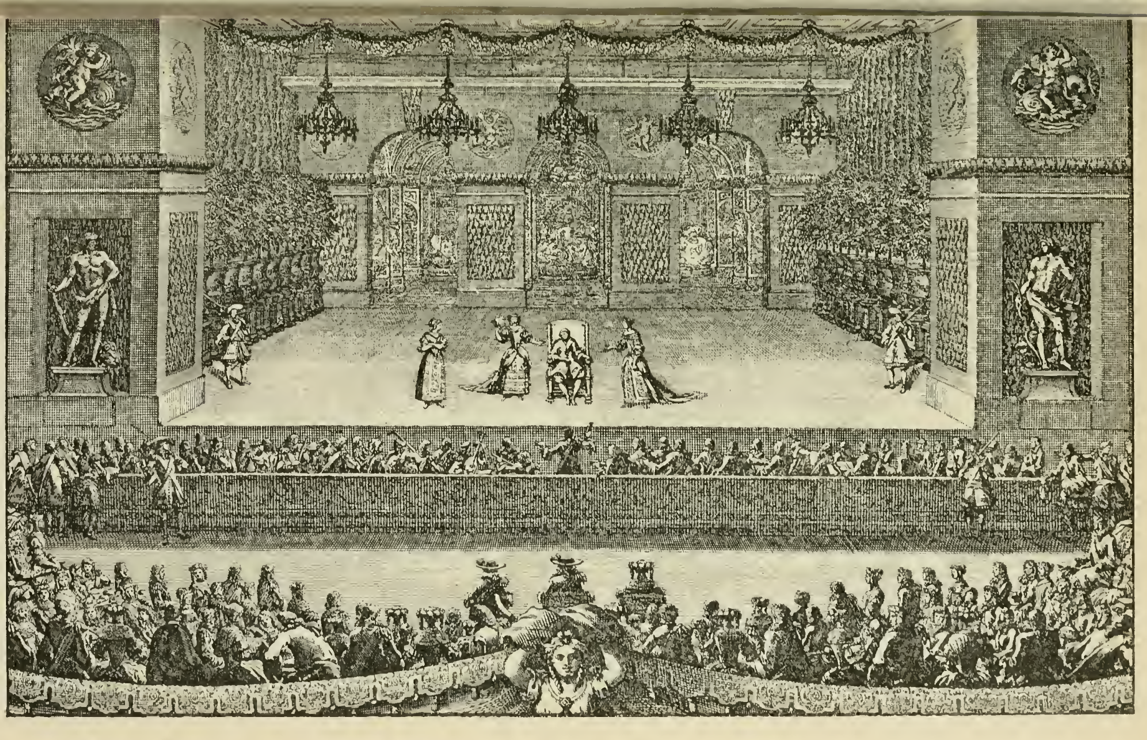
SUR LA MORT DE SON FILS

Aux larmes, Le Vayer, laisse tes yeux ouverts :
Ton deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême ;
Et, lorsque pour toujours on perd ce que tu perds,
La Sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.

On se propose à tort cent préceptes divers
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime ;
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

On sait bien que les pleurs ne ranimeront pas
Ce cher fils que t'enlève un imprévu trépas ;
Mais la perte par là n'en est pas moins cruelle.

1. *N'est.* Cf. p. 82, n. 1.
2. *D'abord.* Tout d'abord. Cf. p. 130, n. 1.
3. Philosophe « libertin » et ami de Molière.



Le *Malade imaginaire,* sur le théâtre de Versailles. (Représenté pour la première fois au Palais-Royal en 1673.)

Ses vertus de chacun le faisaient révérer ;
Il avait le cœur grand, l'esprit beau, l'âme belle,
Et ce sont des sujets à [1] toujours le pleurer [2].

LA FRESQUE

... Et toi, qui fus jadis la maîtresse du monde,
Docte et fameuse école en raretés féconde,
Où les arts déterrés [3] ont, par un digne effort,
Réparé les dégâts des barbares du Nord ;
Source des beaux débris des siècles mémorables,
O Rome, qu'à [4] tes soins nous sommes redevables
De nous avoir rendu, façonné de ta main,
Le grand homme [5], chez toi devenu tout Romain [6],
Dont le pinceau célèbre avec magnificence
De ses riches travaux vient parer notre France
Et dans un noble lustre y produire [7] à nos yeux
Cette belle peinture, inconnue en ces lieux,
La fresque, dont la grâce, à l'autre [8] préférée,
Se conserve un éclat d'éternelle durée,
Mais dont la promptitude et les brusques fiertés
Veulent un grand génie à [9] toucher ses beautés !
De l'autre qu'on connaît la traitable [10] méthode
Aux faiblesses d'un peintre aisément s'accommode ;
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur ;

1. *A*. Pour. Cf. p. 12, n. 13.

2. Voici la lettre que Molière écrivit à La Mothe-Le-Vayer en lui envoyant ce sonnet :

« Vous voyez bien, monsieur, que je m'écarte fort du chemin que l'on suit d'ordinaire en pareille rencontre et que le sonnet que je vous envoie n'est rien moins qu'une consolation. Mais j'ai cru qu'il fallait en user de la sorte avec vous, et que c'est consoler un philosophe que de lui justifier ses larmes et de mettre sa douleur en liberté. Si je n'ai pas trouvé d'assez fortes raisons pour affranchir votre tendresse des sévères leçons de la philosophie et pour vous obliger à pleurer sans contrainte, il en faut accuser le peu d'éloquence d'un homme qui ne saurait persuader ce qu'il sait si bien faire. »

3. *Déterrés*. Ressuscités.

4. *Que*. Combien.

5. *Le grand homme*. Mignard. La pièce où se trouve le morceau cité est un éloge de ce peintre.

6. Mignard avait longtemps séjourné à Rome.

7. *Produire*. Faire paraître.

8. *A l'autre*. L'autre genre de peinture, la peinture à l'huile.

9. *A*. Pour. Cf. n. 1.

10. *Traitable*. Commode.

Elle sait secourir, par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne ;
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,
Revenir, quand on veut, avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage
Aux [1] peintres chancelants est un grand avantage ;
Et ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu' [2] on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.
Mais la fresque est pressante, et veut, sans complaisance,
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,
La traite à sa manière [3], et, d'un travail soudain,
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main [4].
La sévère rigueur de ce moment qui passe
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce ;
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout au premier coup se doit exécuter.
Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connaissance [5] avec le grand génie,
Secouru d'une main propre à le seconder
Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander [6],
Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide,
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
Répande dans les fonds [7], à grands traits non tâtés [8],
De ses expressions [9] les touchantes beautés.

(*La Gloire* [10] *du dôme du Val-de-Grâce.*)

1. *Aux.* Pour les. Cf. p. 12, n. 13.
2. *Que.* Dans le sens où nous disons *toutes les fois que.* Cf. p. 41. n. 5.
3. *A sa manière.* Sa manière, à elle, la manière qu'elle comporte.
4. La peinture à fresque s'applique sur un enduit qui la sèche aussitôt.
5. *Connaissance.* Science.
6. *Gourmander.* Dominer.
7. *Fonds.* La partie uniforme sur laquelle se détachent les figures.
8. *Tâtés.* Essayés. Cf. *tâtonner.*
9. *Expressions.* Molière applique à la peinture ce mot ordinairement appliqué au langage. Mais la peinture est elle-même une sorte de langage qui a ses « expressions » propres.
10. *Gloire.* Représentation du ciel ouvert avec les personnages divins, les anges, etc. Cette *Gloire* était l'œuvre de Mignard.

CHAPITRE VII (1)

LA FONTAINE

EPITAPHE DE LA FONTAINE, FAITE PAR LUI-MÊME [1]

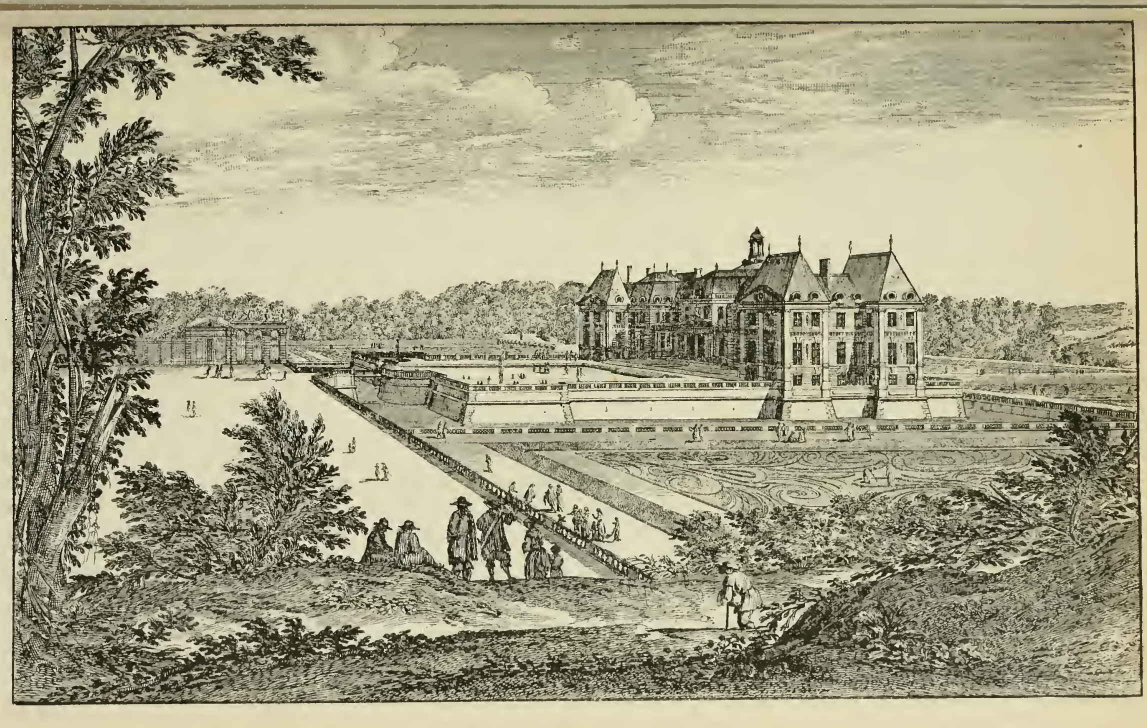
Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds [2] avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser :
Deux parts en fit, dont il soulait [3] passer
L'une à dormir [4] et l'autre à ne rien faire.

ÉLÉGIE AUX NYMPHES DE VAUX [5]

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil [6] enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli les bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux.
Les destins sont contents ; Oronte [7] est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du Sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits.
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis [8],

1. La Fontaine fit, paraît-il, cette épitaphe en 1659, trente-six ans avant sa mort.
2. *Le fonds.* Le capital.
3. *Soulait.* Mot vieilli ; avait l'habitude. Cette épitaphe est écrite en style archaïque.
4. *A dormir.* On sait quel goût La Fontaine eut toujours pour le sommeil.
5. *Vaux.* Terre de Fouquet.
6. Rivière qui passe à Vaux.
7. *Oronte.* Fouquet.
8. *Ennuis.* Dans un sens plus fort. Cf. p. 14, n. 2.

(1) Voir notre *Précis de l'Histoire de la Littérature française*, p. 224-233.



Vue et perspective du Château de Vaux.

Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.

Dans les palais des rois cette plainte est commune :
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière,
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit [1].
Tant d'exemples fameux que l'histoire en [2] raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge [3] !
Vous [4] n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour ;
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense [5]
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens ;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage [6].
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;

1. *Détruit.* Ruiné, renversé. S'employait fort bien avec un nom de personne pour régime.
2. *En.* De cela, de ce qui arrive aux favoris.
3. *Age.* Vie. Cf. p. 43 n. 4.
4. *Vous.* Dans un sens indéfini. comme *on.*
5. *Récompense.* Compensation. Cf. p. 36 n. 7, et p. 274 n. 1.
6. *Courage.* Cœur. Cf. p. 12, n. 14.

Du titre de clément rendez-le [1] ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri [2] qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence [3] :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux [4].

LETTRE A FOUQUET

Paris, ce 30 janvier 1663.

MONSEIGNEUR,

J'ai toujours bien cru que vous sauriez conserver la liberté de votre esprit dans la prison même ; et je n'en veux pour témoignage que vos défenses : il ne se peut rien voir de plus convaincant ni de mieux écrit. Les apostilles que vous avez faites à mon ode [5] ne sauraient partir non plus que d'un jugement très solide et d'un goût extrêmement délicat. Vous voulez, Monseigneur, que l'endroit de Rome [6] soit supprimé; et vous le voulez, ou parce que vous avez trop de piété, ou parce que vous n'êtes pas instruit de l'état présent des affaires. Ceux qui vous gardent ne font que trop bien leur devoir. L'exemple de César [7] étant chez les anciens, il vous semble qu'il ne sera pas assez connu. Cela pourrait arriver, sans le jour [8] que les écrivains lui ont donné : ils ne manquent jamais de l'alléguer en pareilles occasions. Je m'en suis servi parce qu'il est consacré à cette matière [9]. D'ailleurs, ayant

1. *Le.* L'*e* s'élide, conformément à l'usage du temps.
2. Henri IV.
3. *Un objet de clémence.* Comme on dit *un objet de pitié.*
4. Sur Fouquet, cf. p. 156, sqq.
5. Une « Ode au roi pour Fouquet ».
6. La Fontaine rappelait dans cet endroit la réparation que Louis XIV avait exigée du pape après l'offense faite à son ambassadeur. Va-t-en, disait-il au roi,

Va-t-en punir l'orgueil du Tibre, etc.

Fouquet blâma le passage, parce que, comme le dit plus loin La Fontaine, il ignorait l'état présent des affaires.
7. La Fontaine avait proposé l'exemple de César à Louis XIV.
8. *Le jour.* Le lustre, l'éclat.
9. *Il est consacré à cette matière.* Il s'y applique tout particulièrement ; c'est, en pareille matière, un exemple consacré.

déjà parlé de Henri IV dans mon élégie [1], je ne voulais pas proposer à notre prince de moindres modèles que les actions de clémence du plus grand personnage de l'antiquité. Quant à ce que vous trouvez de trop poétique pour pouvoir plaire à notre monarque, je le puis changer, en cas que l'on lui présente mon ode ; ce que je n'ai jamais prétendu. Que pourraient ajouter les Muses aux sollicitations qu'on fera pour vous ? car je ne doute nullement que les premières personnes du monde ne s'y emploient. J'ai donc composé cette ode à la considération du Parnasse [2]. Vous savez assez quel intérêt le Parnasse prend à ce qui vous touche. Or, ce sont les traits de poésie qui font valoir les ouvrages de cette nature. Malherbe en est plein, même aux endroits où il parle au Roi. Je viens enfin à cette apostille où vous dites que je demande trop bassement une chose qu'on doit mépriser. Ce sentiment est digne de vous. Monseigneur, et, en vérité, celui qui regarde la vie avec une telle indifférence ne mérite aucunement de mourir ; mais peut-être n'avez-vous pas considéré que c'est moi qui parle, moi qui demande une grâce qui nous est plus chère qu'à vous. Il n'y a point de termes si humbles, si pathétiques et si pressants, que je ne m'en doive servir en cette rencontre. Quand je vous introduirai sur la scène [3], je vous prêterai des paroles convenables à la grandeur de votre âme. Cependant [4], permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas assez de passion pour une vie telle que la vôtre. Je tâcherai pourtant de mettre mon ode en l'état où vous souhaitez qu'elle soit ; et je serai toujours, etc.

LA COMÉDIE ET LA TRAGÉDIE [5]

Laissons les autorités [6], et n'écoutons que la raison seule. Nous n'avons qu'à examiner sans prévention la comédie et la tragédie. Il arrive assez souvent que cette dernière ne nous touche point : car le bien ou le mal d'autrui ne nous

1. Cf. p. 367.
2. *Du Parnasse*. Des poètes, que Fouquet avait protégés.
3. Quand je vous ferai parler.
4. *Cependant*. Cf. p. 356, n. 1.
5. Conversation entre Gélaste (Molière) et Ariste (Boileau).
6. C'est Gélaste qui parle.

touche que par rapport à nous-mêmes et en tant que nous croyons que pareille chose nous peut arriver, l'amour-propre faisant sans cesse que l'on tourne les yeux sur soi. Or, comme la tragédie ne nous représente que des aventures extraordinaires et qui vraisemblablement ne nous arriveront jamais, nous n'y prenons point de part, et nous sommes froids [1], à moins que l'ouvrage ne soit excellent, que le poète ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse et ne nous mettions en la place [2] de quelque roi. Alors j'avoue que la tragédie nous touche, mais de crainte, mais de colère, mais de mouvements funestes qui nous renvoient au logis pleins des choses que nous avons vues et incapables de tout plaisir. La comédie, n'employant que des aventures ordinaires et qui peuvent nous arriver, nous touche toujours plus ou moins, selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne, elle nous fait rire. La tragédie nous attache, si vous voulez ; mais la comédie nous amuse agréablement [3], et mène les âmes aux Champs Elysées, au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour preuve infaillible de ce que j'avance, prenez garde que, pour effacer les impressions que la tragédie avait faites en nous, on lui faisait souvent succéder un divertissement comique ; mais de celui-ci à l'autre il n'y a point de retour [4] : ce qui vous fait voir que le suprême degré du plaisir, après quoi [5] il n'y a plus rien, c'est la comédie. Quand on vous la donne, vous vous en retournez content et de belle humeur ; quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin et rempli de noires idées. C'est ce qu'il y a à gagner avec les Orestes et les Œdipes... Encore serions-nous heureux s'ils excitaient le terrible [6] toutes les fois que l'on nous les fait paraître : cela vaut mieux que de s'ennuyer ; mais où sont les habiles poètes qui nous dépeignent ces choses au vif ? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide ou avec

1. Les mêmes idées sont exprimées dans la *Critique de l'Ecole des femmes*.

2. *En la place*. A la place. Cf. p. 221, n. 2.

3. *Nous amuse agréablement*. Ce n'est pas un pléonasme. *Amuser* signifie dans son sens propre, *occuper de choses oiseuses*.

4. On ne passe pas réciproquement de la comédie à la tragédie.

5. *Après quoi*. Après lequel. Cf. p. 338, n. 3.

6. *Le terrible*. Adjectif employé substantivement. Cf. p. 44, n. 2.

Sophocle ; je dis seulement qu'il n'y en a guère. La difficulté n'est pas si grande dans le comique ; il est plus assuré de nous toucher [1], en ce que ses incidents sont d'une telle nature que nous nous les appliquons à nous-mêmes plus aisément.

— Cette fois-là, dit Ariste, voilà des raisons solides, et qui méritent qu'on y réponde : il faut y tâcher. Le même ennui qui nous fait languir pendant une tragédie où nous ne trouvons que de médiocres beautés est commun à la comédie et à tous les ouvrages de l'esprit, particulièrement aux vers [2]: je vous le prouverais aisément si c'était la question ; mais, ne s'agissant que [3] de comparer deux choses également bonnes, chacune selon son genre, et la tragédie, à ce que vous dites vous-même, devant l'être souverainement, nous ne devons considérer la comédie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut passer de la tragédie à la comédie ; et de celle-ci à l'autre, jamais. Je vous le confesse, mais je ne tombe pas d'accord de vos conséquences ni de la raison que vous apportez. Celle qui me semble la meilleure, est que, dans la tragédie, nous faisons une grande contention [4] d'âme ; mais on nous représente ensuite quelque chose qui délasse notre cœur et nous remet en l'état où nous étions avant le spectacle, afin que nous en puissions sortir ainsi que d'un songe. Par votre propre raisonnement, vous voyez déjà que la comédie touche [5] beaucoup moins que la tragédie. Il reste à prouver que cette dernière est beaucoup plus agréable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que la mémoire ne m'en échappe, je vous dirai qu'il s'en faut bien que la tragédie nous renvoie chagrins et mal satisfaits, la comédie tout à fait contents et de belle humeur ; car, si nous apportons à la tragédie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, et nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nôtres. La comédie au contraire, nous faisant

1. *De nous toucher.* De faire impression sur nous. Cf. p. 260, n. 1.
2. Cf. Boileau, *Art poétique*, IV, 32 :

Il n'est point de degré du médiocre [au pire.

3. *Ne s'agissant.* Comme il ne s'agit. Participe absolu. Cf. p. 36, n. 6.
4. *Contention.* Effort.
5. *Touche.* Cf. n. 1.

laisser notre mélancolie à la porte, nous la rend lorsque nous sortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au spectacle et que nous ne saurions mieux employer qu'à la pitié. Premièrement, niez-vous qu'elle soit plus noble que le rire ?

— Il y a si longtemps que nous disputons [1], repartit Gélaste, que je ne vous veux plus rien nier.

— Et moi je vous veux prouver quelque chose, reprit Ariste ; je vous veux prouver que la pitié est le mouvement le plus agréable de tous. Votre erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-ci encore plus que vous ne faites [2] : quant à l'autre, c'est un plaisir, et un très grand plaisir. En voici quelques raisons nécessaires [3], et qui vous prouveront par conséquent que la chose est telle que je vous dis. La pitié est un mouvement charitable et généreux, une tendresse de cœur dont tout le monde se sait bon gré. Y a-t-il quelqu'un qui veuille passer pour un homme dur et impénétrable à ses traits ?... Voilà donc déjà un plaisir qui se rencontre en la tragédie et qui ne se rencontre pas en la comédie. Je vous en puis alléguer beaucoup d'autres. Le principal, à mon sens, c'est que nous nous mettons au-dessus des rois par la pitié que nous avons d'eux, et devenons dieux à leur égard, contemplant d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs malheurs, ni plus ni moins que les dieux considèrent de l'Olympe les misérables mortels. La tragédie a encore cela au-dessus de la comédie, que le style dont elle se sert est sublime ; et les beautés du sublime, si nous en croyons Longin [4] et la vérité, sont bien plus grandes et ont tout un autre effet que celles du médiocre [5]. Elles enlèvent l'âme, et se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques, tout beaux qu'ils sont, n'ont ni la douceur de ce charme ni sa puissance. Il est de ceci [6] comme

1. *Nous disputons.* Nous discutons. Cf. p. 75, n. 8.
2. *Vous ne faites.* Substitut du verbe *craindre.* Cf. p. 56, n. 2.
3. *Nécessaires.* On appelle vérités nécessaires celles qui ne peuvent pas ne pas être, qui, par conséquent, sont incontestables. C'est ce dernier sens qu'a ici le mot *nécessaires.*
4. Rhéteur grec dont Boileau traduisit plus tard le *Traité du sublime.*
5. *Du médiocre.* Ce qui tient le milieu entre le sublime et le bas. Cf. p. 144, n. 1.
6. *Il est de ceci.* Dans l'usage moderne, *il en est de ceci.* Cf. p. 16, n. 1.

d'une beauté excellente[1] et d'une autre qui a des grâces : celle-ci plaît, mais l'autre ravit. Voilà proprement la différence que l'on doit mettre entre la pitié et le rire. Je vous apporterais plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'était temps de terminer la dispute[2].

(*Psyché.*)

ÉPITAPHE DE MOLIÈRE

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Il les faisait revivre en son esprit,
Par leur bel art réjouissant la France.
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir, malgré tous nos efforts.
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence, et Plaute, et Molière, sont morts.

LA PIEUSE BERGÈRE

Dès que l'aube empourprait les bords de l'horizon,
Ils[3] menaient leurs troupeaux loin de toutes approches.
Malc aimait un ruisseau coulant entre les roches.
Des cèdres le couvraient d'ombrages toujours verts ;
Ils défendaient ce lieu du chaud et des hivers.
De degrés en degrés l'eau tombant sur des marbres
Mêlait son bruit aux vents engouffrés dans les arbres.
Jamais désert ne fut moins connu des humains :
A peine le soleil en savait les chemins.
La bergère cherchait les plus vastes campagnes ;
Là ses seules brebis lui servaient de compagnes.
Les vents, en sa faveur, leur offraient un air doux ;
Le ciel les préservait de la fureur des loups,
Et, gardant leurs toisons exemptes de rapines,
Ne leur laissait payer nul tribut aux épines.

1. *Excellente.* Supérieure. Le mot avait toute la force de son sens étymologique.

2. *Dispute.* Discussion. Cf. p. 75. n. 8.

3. *Ils.* Malc et sa compagne.

Dans les dédales verts que formaient les halliers,
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers
Présentaient aux troupeaux une pâture exquise.
En des lieux découverts notre bergère assise
Aux injures du hâle exposait ses attraits,
Des vanités d'autrui [1] vengeait Dieu sur ses traits.
Sa beauté lui donnait d'éternelles alarmes ;
Ses mains avec plaisir auraient détruit ses charmes ;
Mais, n'osant [2] attenter contre l'œuvre des cieux,
Le soleil se chargeait de ce crime pieux.
O vous dont la blancheur est souvent empruntée,
Que d'un soin différent votre âme est agitée !
Si vous ne vous voulez priver d'un bien si doux,
De vos dons naturels au moins contentez-vous.
Tandis que la bergère, en extase ravie,
Priait le Saint des saints de veiller sur sa vie,
Les ministres divins veillaient sur son troupeau.
Quelquefois la quenouille et l'artiste fuseau
Lui délassaient l'esprit ; et, pour reprendre haleine,
De ses propres moutons elle filait la laine.
Pendant qu'elle goûtait ce plaisir innocent,
Tournant parfois les yeux sur son troupeau paissant :
« Que vous êtes heureux, peuple doux ! disait-elle ;
Vous passez sans pécher cette course mortelle [3]...
Chères brebis, paissez ; cueillez l'herbe et les fleurs.
Pour vous l'aube nourrit la terre de ses pleurs... »
Tels étaient les pensers de la sainte héroïne.

(*Captivité de Saint-Malc.*)

ÉPITRE A M. DE TURENNE (1674)

Vous avez fait, Seigneur, un opéra [4].
Quoi ! le vieux duc, suivi de Caprara [5] ?

1. *D'autrui.* De tant d'autres femmes.
2. *N'osant.* Comme elle n'osait. Cf. p. 31, n. 9
3. *Cette course mortelle.* La vie. Cf. le mot *carrière*, qu'on emploie souvent, au figuré, dans le même sens.
4. *Opéra.* Le mot s'employait au sens de *chose admirable*.
5. Le duc de Lorraine et le général Caprara venaient d'êtres battus par Turenne.

Quoi ! la bravoure et la matoiserie [1] ?
Grande est la gloire, ainsi que la tuerie.
Vous savez coudre avec encor plus d'art [2]
Peau de lion avec peau de renard.
La joie en est parvenue à sa cime [3] ;
Car on vous aime autant qu'on vous estime :
Qui n'aimerait un Mars plein de bonté ?
En telles gens [4] ce n'est pas qualité
Trop ordinaire. Ils savent déconfire,
Brûler, raser, exterminer, détruire ;
Mais qu'on m'en montre un qui sache Marot [5].
Vous souvient-il, Seigneur, que, mot pour mot,
Mes créanciers, qui de dizains n'ont cure [6],
Frère Lubin [7] et mainte autre écriture
Me fut par vous récitée [8] en chemin ?
Vous alliez lors rembarrer le Lorrain.

Reviens au fait, Muse, va plus grand'erre [9] ;
Laisse Marot, et reparle de guerre.
En surmontant Charles et Caprara,
Vous avez fait, Seigneur, un opéra.
Nous en faisons un nouveau [10] ; mais je doute
Qu'il soit si bon, quelque effort qu'il m'en coûte.
Le vôtre est plein de grands événements :
Gens envoyés peupler les monuments [11],
Beaucoup d'effets de fureur martiale,
D'amour très peu, très peu de pastorale ;
Mars sans armure y fut vu, ce dit-on [12],
Mêlé trois fois comme un simple piéton [13].

1. *La bravoure et la matoiserie.* Représentées, l'une par le duc, l'autre par Caprara.
2. *Avec encor plus d'art.* Que ces deux généraux.
3. *Cime.* Comble.
4. *En telles gens.* Les gens de guerre. — Pour la construction, cf. p. 20, n. 13.
5. Marot était un des poètes les plus goûtés de la Fontaine.
6. C'est la *Réplique à la reine de Navarre.*
7. Une des meilleures ballades de Marot.
8. *Récitée.* Le participe ne s'accorde qu'avec le dernier des sujets. Construction assez fréquente.
9. *Va plus grand' erre.* Va plus vite. *Erre* signifiait *allure.* Le verbe *aller* se construit ici avec un complément direct comme dans *aller son chemin.* Quant à *grand'*, cf. *grand' route*, *grand' mère*, et plus bas *grand' pompe*, avec cette différence que le mot *erre* commence par une voyelle. Dans l'ancienne langue, *grand* ne variait pas au féminin, comme venant d'un adjectif latin qui avait la même forme pour les deux genres.
10. Allusion à *Galatée. Opéra* est sous-entendu ici dans son sens propre.
11. *Monuments.* Tombeaux. Cf. p. 45, n. 5.
12. *Ce dit-on.* Cf. p. 61, n. 6.
13. *Piéton.* Fantassin.

Bien lui valut la longue expérience,
Et le bon sens, et la rare prudence :
Dans le combat, ces trois divinités
Allaient toujours marchant à ses côtés.
Ce Mars, Seigneur, n'est [1] le Mars de la Thrace,
Mais pour cet an c'est le Mars de l'Alsace,
Ainsi qu'il fut et sera d'autres fois
Très bien nommé le Mars d'autres endroits.
Enfin c'est vous, afin qu'on ne s'y trompe [2] ;
Or en sont faits feux de joie [3] en grand'pompe [4]..

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE

Désormais que [5] ma Muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre,
Et, prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu ?
Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle,
Je la dois employer, suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours ; ni force ni prière,
Sacrifices, ni vœux, n'allongent la carrière ;
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous [6] sagement s'en servir ?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre.
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre ;
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens [7].
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques,
Les romans [8], et le jeu, peste des républiques [9],

1, 2. *N'est.* N'est pas. *Afin qu'on ne s'y trompe.* Afin qu'on ne s'y trompe pas. Cf. p. 18, n. 3.
3. Pour la construction, Cf. p 34, n. 1.
4. *Grand'pompe.* Cf. p. 374, n. 9.
5. *Désormais que.* Comme nous disons *maintenant que*, mais avec le sens du futur, indiqué par *désormais*.
6. *Qui vois-je que vous.* Quel autre personne... que vous. Cf. p. 30, n, 4.
7. Le temps.
8. *Les romans.* Il s'agit des romans d'amour et d'aventures, qui faisaient les délices de la Fontaine, comme aussi de Mme de Sévigné. Cf. p. 302.
9. *Républiques.* Au sens général d'*Etats.*

Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois,
Cent autres passions, des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.

L'usage des vrais biens réparerait ces maux ;
Je le sais, et je cours encore à des biens faux.
Je vois chacun me suivre ; on se fait une idole
De trésors ou de gloire ou d'un plaisir frivole.
Tantales obstinés, nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les Cieux.
Si faut-il [1] qu'à la fin de tels pensers nous quittent ;
Je ne vois plus d'instants qui ne m'en sollicitent.
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard :
Car qui sait les moments prescrits à son départ ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts [2]; à quoi les emploierai-je [3] ?

Si j'étais sage, Iris [4] (mais c'est un privilège
Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avais un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrais vos leçons, au moins en quelque chose.
Les suivre en tout, c'est trop : il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter [5].
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces :
Mais aussi, de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser !...
J'entends que l'on me dit : « Quand donc veux-tu cesser ?
Douze lustres et plus ont roulé [6] sur ta vie ·
De soixante soleils la course entresuivie

1. *Si faut-il.* Pourtant il faut. Cf. p. 73, n. 17, et p. 34, n. 1.

2. *Car qui sait... ils sont courts.* Dans le premier vers, le singulier *moment* semblerait plus juste. Mais ces moments deviennent, dans le second, ceux qui restent encore avant le départ.

3. « C'est, on le voit, une confession grave, ingénue où l'onction religieuse et une haute moralité n'empêchent pas un reste de coup d'œil amoureux vers ces chimériques délices dont on est mal détaché. Et puis une simplicité d'exagération s'y mêle : les romans et le jeu, qui ont égaré le pécheur, sont la perte des Républiques, une fureur qui se moque des lois. » (Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. I).

4. *Iris.* Nom que La Fontaine donne plus d'une fois à Mme de la Sablière.

5. Mais moins le chemin sera difficile à tenir, plus on se rendra coupable en ne le tenant pas.

6. *Ont roulé.* En rapport avec la révolution du soleil indiquée par *lustre.*



LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'OEUF. Fable CLXXXIX.

Discours à Mde de la Sablière. 2e Planche.

Ne t'a pas vu goûter un moment de repos ;
Quelque part que tu sois, on voit à tous propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète [1] et partout hôtesse passagère ;
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent :
On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de manière et de style ;
Tu cours en un moment de Térence à Virgile ;
Aussi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Eh bien ! prends, si tu veux, encor d'autres chemins.
Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière ;
Tente tout, au hasard de gâter la matière :
On le souffre, excepté tes Contes d'autrefois. »
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix ;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte,
Vous ne parleriez pas ni mieux [2] ni d'autre sorte :
Serait-ce point [3] de vous qu'elle viendrait aussi [4] ?
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon [5] compare nos merveilles [6] ;
Je suis chose légère et vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet ;
A beaucoup de plaisir je mèle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours ;
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours.

En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse ;
Je ne prétends ici que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
A peine la raison vint éclairer mon âme
Que je sentis l'ardeur de ma première flamme ;

1. *Inquiète*. Cf. p. 284, n. 4.
2. *Vous ne parleriez pas ni mieux*. Cf. p. 190, n. 2.
3. *Serait-ce point*. Cf. p. 71, n. 17.
4. *Aussi*. Aussi bien ne viendrait-elle pas de vous ?
5. La Fontaine avait pour le « bon Platon » une prédilection toute particulière.
6. *Nos merveilles*. Les merveilles des poètes. Cf. le dialogue d'*Ion*. — Ce sont les poètes eux-mêmes et non leurs œuvres qui peuvent se comparer aux abeilles.

Plus d'une passion a, depuis, dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps [1], je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.

Que me servent ces vers avec soin composés ?
N'en attends-je autre fruit [2] que de les voir prisés ?
C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre.
Car je n'ai pas vécu ; j'ai servi deux tyrans :
Un vain bruit [3] et l'amour ont partagé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris ? vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête ; il me semble l'entendre :
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité,
Faire usage du temps et de l'oisiveté [4],
S'acquitter des honneurs dus à l'Etre suprême,
Renoncer aux Philis en faveur de soi-même,
Bannir le fol amour et les vœux impuissants
Comme hydres dans son cœur sans cesse renaissants [5].

TUTEUR ET PUPILLE

HARPAJÈME [6], HORTENSE

HARPAJÈME

Ma cousine, en ces lieux, de la part d'Harpajème,
Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime.
Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix ;
Votre père en mourant vous imposa ces lois.

1. *Tel que fut.* Etant donné ce que fut.
2. *Autre fruit.* Cf. p. 20, n. 13.
3. *Un vain bruit.* La gloire.
4. *Faire usage... de l'oisiveté.* Mettre à profit son loisir.
5. *Hydres renaissants.* *Hydre* s'employait alors au masculin. — « Sincère, éloquente, sublime poésie, d'un tour singulier, où la vertu trouve moyen de s'accommoder avec l'oisiveté, où les Philis se placent à côté de l'Etre suprême, et qui fait naître un sourire dans une larme. » (Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. I).

6. Tuteur d'Hortense, Harpajème, qui veut l'épouser, la tient sévèrement recluse. Mais celle-ci, par sa fenêtre, a reçu les hommages du jeune Timante. Dans la scène qui suit, Harpajème, déguisé, se donne comme un cousin d'Hortense, pour apprendre quels sont les sentiments de sa pupille. Cf. dans l'*Ecole des femmes* la scène analogue entre Arnolphe et Horace (Acte I, scène VI). C'est, ici, par sa pupille elle-même que le tuteur connaît son infortune.

Mais vous, d'une amour folle [1] étant préoccupée [2],
Vous rendez du défunt la volonté trompée [3];
Et le pauvre Harpajème, au lieu d'affection,
N'a vu que haine en vous et que rébellion.

HORTENSE

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne.
Mais, Monsieur, ce n'est pas ma faute : c'est la sienne.

HARPAJÈME

Comment ?

HORTENSE

Nous demeurions à huit milles d'ici.
Je n'avais jamais vu que lui seul d'homme : ainsi,
Je me comptais toujours compagne de sa couche,
Quoiqu'il me parût froid, noir, bizarre, et farouche ;
Sans amour, il est vrai, toutefois sans ennui [4],
Présumant que tout homme était fait comme lui.
Mais, loin de me tenir dans cette erreur extrême,
A me désabuser il travailla lui-même ;
Et j'appris par ses soins, avec quelque pitié,
Qu'il était des mortels le plus disgracié.

HAPRAJÈME

Quoi ! lui-même ? Comment ?

HORTENSE

Vous le savez, mon père
De son pouvoir sur moi le fit dépositaire,
Et mourut. Peu de temps après la mort du sien,
Harpajème, héritier et maître d'un grand bien,
D'avoir place au sénat conçut quelque espérance.
Il voulut faire voir son triomphe à Florence [5],
M'y traînant avec lui, malgré moi. Dans ces lieux,
Mille gens bien tournés s'offrirent à mes yeux,
Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
Faisant réflexion sur eux, sur Harpajème,
Que vis-je ? Ah ! mon cousin, quelle comparaison !
L'erreur en mon esprit fit place à la raison ;

1. *Amour folle.* Cf. p. 108, n. 5.
2. *Préoccupée.* Dans le sens étymologique.
3. *Vous rendez... trompée.* Cf. p. 20, n. 6.
4. *Ennui.* Dans un sens plus fort. Cf. p. 14, n. 2.
5. Harpajème est Florentin ; de là le titre de la pièce.

Mon jaloux me parut d'un dégoût [1] manifeste,
Et je pris sa personne en haine.

HARPAJÈME, *à part.*

Je déteste.....

HORTENSE

Quoi donc ! ce franc aveu vous déplaît-il ? Comment !
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment ?

HARPAJÈME

Non pas, non pas.

HORTENSE

Je vais me contraindre.

HARPAJEME

Au contraire :
De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.
Si vous voulez, pesant [2] l'une et l'autre raison [3],
Que je fonde une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrez votre âme toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE

Oh ! vraiment j'y suis bien résolue.
Avant que d'épouser Harpajème aujourd'hui,
Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairai rien..... Mais n'allez pas lui dire [4].

HARPAJÈME

Oh ! non, non. Revenons à la réflexion [5].
Vous fîtes dès ce temps le choix d'un galant ?

HORTENSE

Non :
Jamais d'en choisir un je n'eusse eu la pensée ;
Mais Harpajème, épris [6] d'une rage insensée,
Poussé par un esprit [7] ridicule, importun,
A son dam, malgré moi, m'en fit découvrir un.

1. *D'un dégout manifeste.* D'une aideur manifestement répugnante, (dégoûtante).

2. *Pesant.* Se rapportant au sujet de *fonde.*

3. *L'une et l'autre raison.* La raison (les raisons) d'Hortense et celle de son tuteur.

4. *N'allez pas lui dîre.* Cf. p. 57, n. 4.

5. *A la réflexîon.* Cf. plus haut · *faisant réflexion*, etc.

6. *Epris.* Saisi.

7. *Esprit.* Inspiration.

HARPAJÈME

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

HORTENSE

Sans doute [1] ;
Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde, il me fit enfermer [2].
J'étais à ma fenêtre à prendre souvent l'air ;
D'un logis près [3], un homme en faisait tout de même :
Je ne le voyais pas d'abord ; mais.....

HARPAJÈME

Harpajème
Vous le fit découvrir, n'est-ce pas ?

HORTENSE

Justement.
Il me dit, tourmenté par son tempérament [4],
Que sans doute [5] cet homme était là pour me plaire,
Et m'ordonna surtout, fulminant de colère,
De ne plus me montrer lorsque je l'y verrais.
Instruite à ce discours [6] de ce que j'ignorais,
A me montrer encor je me plus davantage ;
Et je vis qu'Harpajème avait dit vrai.

HARPAJÈME, *à part*

J'enrage !

HORTENSE

Cet homme enfin, Monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimait tout de bon.
Il est jeune, bien fait ; sa personne rassemble
Dans leur perfection tous les bons airs [7] ensemble ;
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant.....

HARPAJÈME

Passez, passez sur ses perfections ;
Il n'est pas question de vanter son mérite.

1. *Sans doute*. Sans nul doute. Cf. p. 163, n. 4.
2. *Enfermer*. L'r sonnait. Cf. p. 19, n. 8.
3. *D'un logis près*. Nous disons encore *d'un logis tout près*.
4. *Son tempérament*. Son humeur (jalouse).
5. *Sans doute*. Sans nul doute. Cf. n. 1.
6. *A ce discours*. Comme on dit *à cette vue*.
7. *Les bons airs*. Les bonnes façons. Cf. p. 334, n. 2.

HORTENSE

Pardonnez-moi, Monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,
Il me semble à propos de vous bien faire voir
Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,
A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.
Timante est en vertus, et j'en suis caution,
Tout ce qu'est Harpajème en imperfection.....

(Scène IX.)

ÉPITRE A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE SOISSONS [1]

EN LUI DONNANT UN QUINTILIEN DE LA TRADUCTION D'ORAZIO TOSCANELIA

(1687)

Je vous fais un présent capable de me nuire.
Chez vous Quintilien s'en va tous nous [2] détruire [3];
Car enfin qui le suit ? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens [4], tant estimés chez lui ?
Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre.
Mais, si votre suffrage en entraîne quelque autre,
Il ne fait [5] pas la foule, et je vois des auteurs
Qui, plus savants que moi, sont moins admirateurs.
Si vous les en croyez, on ne peut sans faiblesse
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce.
« Craindre ces écrivains ! on écrit tant chez nous !
La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous ;
Notre prince avec art nous conduit aux alarmes [6],
Et sans art nous louerions le succès de ses armes [7] !
Dieu n'aimerait-il plus à former des talents ?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents ? »
Ces discours sont fort beaux, mais fort souvent frivoles :
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles,
Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.

1. Huet, un des hommes les plus érudits du temps.
2. *Nous.* Les écrivains modernes.
3. *Détruire.* Cf. p. 366, n. 1.
4. *S'égale aux anciens.* Se rend leur égal. — *Anciens.* Trisyllabe. Cf. p. 75, n. 6.
5. *Fait.* Substitut d'*entraîne.* Cf. p. 56, n. 2.
6. *Aux alarmes.* Aux périls de la guerre.
7. La Fontaine donne ici aux arguments des « modernes » un tour qui le dispense de les réfuter.

Quelques imitateurs, sot bétail [1], je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue [2].
J'en use d'autre sorte [3], et, me laissant guider [4],
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est pas un esclavage [5] :
Je ne prends que l'idée, et les tours [6], et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées :
Art et guides, tout est dans les Champs Elysées [7].
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits.
On me laisse tout seul [8] admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace ;
Homère et son rival [9] sont mes dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers [10], on veut d'autres discours :
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite ;
Mais, près de ces grands noms, notre gloire est petite :
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté ;
Je ne nomme personne : on peut tous nous connaître [11].

Je pris certain auteur [12] autrefois pour mon maître :
Il pensa [13] me gâter ; à la fin, grâce aux dieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.

1. *Sot bétail.* Ceci même est une imitation. Cf. Horace, *Epîtres*, I. XIX, 19.
2. Virgile.
3. *D'autre sorte.* Cf. p. 20, n. 13.
4. *Me laissant guider.* Tout en me laissant guider, mais non pas tenir en lisière.
5. C'est la théorie de l'imitation classique.
6. *Les tours.* Dans un sens général; les façons de procéder.
7. *Tout est dans les champs Elysées.* Tout est chez les morts.
8. *Tout seul.* Avec Boileau, Racine, La Bruyère, Huet lui-même, et bien d'autres écrivains.
9. *Son rival.* Virgile.
10. *Aux rochers.* A des gens qui n'entendent pas plus que des rochers.
11. La Fontaine fait vraiment trop bon marché des écrivains de son époque ; et n'est-ce pas là la meilleure justification du poème de Perrault sur le *Siècle de Louis le Grand* ? Cf. un fragment de ce poème, p. 444.
12. *Certain auteur.* Voiture (et non Malherbe).
13. *Pensa.* Faillit. Cf. p. 119, n. 5.

L'auteur avait du bon, du meilleur, et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés ? J'en demeurai ravi ;
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses :
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses [1].
On me dit là-dessus : « De quoi vous plaignez-vous ?
De quoi ? » Voilà mes gens aussitôt en courroux ;
Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
Vais partout prêchant l'art de la simple nature.
Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce goût ancien [2].
Qu'a-t-il sur nous [3], dit-on, soit en vers, soit en prose ?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose,
L'autorité non plus, ni tout Quintilien.
Confus à ces propos, j'écoute et ne dis rien.

J'avoûrai cependant qu'entre ceux qui les tiennent
J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent.
Je les prise, et prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les héros du livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle [4].
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des ultramontains [5] un auteur sans brillants.
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens :
Ils sont de tout pays, du fond de l'Amérique ;
Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
Il fera des savants [6]. Hélas ! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor ?

Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse ;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en [7] parle si souvent, qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi.

1. Vers imité de Malherbe.
2. *Ancien*. Trisyllabe. Cf. p. 75, n. 6.
3. *Sur nous*. De supérieur à nous.
4. Le traducteur de Quintilien.
5. *Des ultramontains*. Les Italiens, qui se plaisent aux *concetti*.
6. *Des savants*. Confusion du talent avec la science, comme il arrive très souvent au XVII[e] siècle, mais surtout dans la première moitié.
7. *En*. Cf. p. 30, n. 6.

Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.
Quand notre siècle aurait ses savants et ses sages,
En trouverai-je un seul approchant de Platon [1] ?
La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.
La France a la satire et le double théâtre [2] ;
Des bergères d'Urfé [3] chacun est idolâtre ;
On nous promet l'histoire [4], et c'est un beau projet.
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet.
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse ;
Il me ferait trembler pour Rome et pour la Grèce.
Quant aux autres talents, l'ode, qui baisse un peu,
Veut de la patience [5], et nos gens ont du feu.
Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges [6],
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre ; et j'espère qu'un jour
J'entendrai leur concert au céleste séjour.

Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières
Me feront renoncer à mes erreurs premières ;
Comme vous, je dirai l'auteur de l'univers.
Cependant [7] agréez mon rhéteur et mes vers.

A M. DE SAINT-ÉVREMOND

Ni vos leçons, ni celles des neuf Sœurs
N'ont su charmer [8] la douleur qui m'accable.
Je souffre un mal qui résiste aux douceurs
Et ne saurais rien penser d'agréable.
Tout rhumatisme, invention du diable,

1. *Platon*. Cf. p. 378, n. 5.
2. *Le double théâtre*. La tragédie et la comédie.
3. C'est de lui que La Fontaine a dit :

Etant petit garçon, je lisais son roman
Et je le lis encore ayant la barbe grise.

4. Racine et Boileau avaient été nommés quelques années auparavant historiographes du roi.
5. *De la patience*. On ne s'étonnera pas que La Fontaine considère la patience comme une qualité essentielle au lyrisme, en le voyant ci-après faire de Malherbe le maître du genre.
6. *Parmi les chœurs des anges*. Allusion aux paraphrases de Psaumes que firent ces deux poètes.
7. *Cependant*. En attendant. Cf. p. 356, n. 1.
8. *Charmer*. Dans le sens propre du mot. Cf. p. 124, n. 4.

Rend impotent et de corps et d'esprit.
Il m'a fallu, pour forger cet écrit,
Aller dormir sur la tombe d'Orphée ;
Mais je dors moins que ne fait un proscrit,
Moi dont l'Orphée était le Dieu Morphée [1].
Si me faut-il [2] répondre à vos beaux vers,
A votre prose et galante et polie [3].
Deux déités [4], par leurs charmes divers,
Ont d'agréments votre lettre remplie [5].
Si celle-ci n'est autant [6] accomplie,
Nul ne s'en doit étonner à mon sens :
Le mal me tient, Hortense [7] vous amuse [8].
Cette déesse, outre tous vos talents,
Vous est encore une dixième Muse :
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au printemps.

Voilà, Monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier aussitôt que je le devais de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritais une lettre si obligeante, plus j'en dois être reconnaissant. Vous me louez de mes vers et de ma morale, et cela de si bonne grâce, que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

L'éloge qui vient de vous
Est glorieux et bien doux.
Tout le monde vous propose
Pour modèle aux bons auteurs.
Vos beaux ouvrages sont cause
Que j'ai su plaire aux neuf Sœurs :
Cause en partie, et non toute [9] ;
Car vous voulez bien sans doute
Que j'y joigne les écrits
D'aucuns [10] de nos beaux esprits.

1. Cf. l'Epitaphe faite par la Fontaine pour lui-même, p. 364.
2. *Si me faut-il.* Pourtant il me faut. Cf. p. 73, n. 17, et p. 34, n. 1.
3. *Polie.* Elégante. Cf. p. 104, n. 1.
4. La duchesse Mazarin et la duchesse de Bouillon.
5. *Ont... votre lettre remplie.* Ont rempli votre lettre. Cf. p. 12, n. 5.
6. *Autant.* Aussi. Comme avec un verbe.
7. La duchesse Mazarin.
8. *Vous amuse.* Sa compagnie vous fait passer le temps d'une manière agréable.
9. *Et non toute.* Expression peu juste. Comme s'il y avait *tout à fait* en opposition avec *en partie.*
10. *Aucuns.* Quelques-uns. Cf. p. 49, n. 5.

J'ai profité dans Voiture ;
Et Marot, par sa lecture,
M'a fort aidé, j'en conviens ;
Je ne sais qui fut son maître :
Que ce soit qui ce peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

J'oubliais maître François [1], dont je me dis encore le disciple, aussi bien que celui de maître Vincent [2] et celui de maître Clément [3]. Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge.

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, et suis fort aise que vous ayez de moi l'opinion que vous en [4] avez. Je ne suis pas moins ennemi que vous du faux air d'esprit que prend un libertin [5]. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage [6] à faire un livre,
Mais la raison m'oblige à vivre
En sage citoyen de ce vaste univers ;
Citoyen qui, voyant un monde si divers,
Rend à son auteur les hommages
Que méritent de tels ouvrages.
Ce devoir acquitté, les beaux vers, les doux sons,
Il est vrai, sont peu nécessaires ;
Mais qui dira qu'ils soient contraires
A ces éternelles leçons ?

On peut goûter la joie en diverses façons,
Au sein de ses amis répandre mille choses,
Et, recherchant de tout les effets et les causes,
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruisseau,
Raisonner avec eux sur le bon, sur le beau.

1. Rabelais.
2. Voiture.
3. Marot.
4. *En*. Cf. p. 30, n. 6.
5. *Libertin*. Incrédule, esprit fort. Cf. p. 119, n. 2, et p. 328, n. 2.
6. *M'engage*. Me contraint.



Frontispice d'*Alceste*.

CHAPITRE VIII (1)

QUINAULT

LE PASSAGE DES OMBRES

Le théâtre représente le fleuve Achéron et ses sombres rivages.

CARON. LES OMBRES.

CARON,

Il faut passer tôt ou tard,
Il faut passer dans ma barque ;
On y vient jeune ou vieillard,
Ainsi qu'il plaît à la Parque.
On [1] y reçoit, sans égard [2],
Le berger et le monarque.
Il faut passer dans ma barque.
Vous qui voulez passer, venez, mânes errants ;
Venez, avancez, tristes ombres ;
Payez le tribut que je prends
Ou retournez errer sur ces rivages sombres.

LES OMBRES.

Passe-moi, Caron, passe-moi.

CARON.

Il faut auparavant que l'on me satisfasse ;
On doit payer les soins d'un si pénible emploi.

LES OMBRES.

Passe-moi, Caron, passe-moi.

(Caron fait entrer dans sa barque les ombres qui ont de quoi payer.)

CARON.

Donne, passe, donne, passe.
Demeure, toi ;
Tu n'as rien, il faut qu'on te chasse.

1. *On y vient... on y reçoit.* Ces deux *on* désignent, l'un, les hommes, l'autre, ceux qui reçoivent les hommes dans les enfers.

2. *Sans égard.* Sans avoir égard. (sans regarder) à leur rang, sans faire de distinction.

(1) Voir notre *Précis de l'Histoire de la Littérature française*, p. 234-245.

UNE OMBRE REBUTÉE.

Une ombre tient si peu de place.

CARON.

Ou paye, ou tourne ailleurs tes pas.

L'OMBRE.

De grâce, par pitié, ne me rebute pas.

CARON.

La pitié n'est point ici-bas [1],
Et Caron ne fait point de grâce.

L'OMBRE.

Hélas ! Caron, hélas ! hélas !

CARON.

Crie hélas ! tant que tu voudras ;
Rien pour rien en tous lieux est une loi suivie.
Les mains vides sont sans appas ;
Et ce n'est point assez de payer dans la vie,
Il faut encor payer au delà du trépas.

L'OMBRE *en se retirant.*

Hélas ! Caron, hélas ! hélas !

CARON.

Il m'importe peu que l'on crie :
Hélas ! Caron, hélas ! hélas !
Il faut encor payer au delà du trépas.

ALCIDE, [2] CARON, LES OMBRES.

ALCIDE, *sautant dans la barque.*

Sortez, ombres ; faites-moi place ;
Vous passerez une autre fois.

(Les ombres s'enfuient.)

CARON.

Ah ! ma barque ne peut souffrir un si grand poids.

ALCIDE.

Allons, il faut que l'on me passe.

CARON.

Retire-toi d'ici, mortel, qui que tu sois ;
Les enfers irrités puniront ton audace.

ALCIDE.

Passe-moi, sans tant de façons.

1. *Ici-bas.* Dans les enfers.
2. Alcide (Hercule, petit-fils d'Alcée) est descendu aux enfers pour en ramener Alceste.

CARON.

L'eau nous gagne, ma barque crève.

ALCIDE.

Allons, rame, dépêche, achève.

CARON.

Nous enfonçons.

ALCIDE.

Passons, passons.

(*Le théâtre change, et représente le palais de Pluton.*)

PLUTON, PROSERPINE, L'OMBRE D'ALCESTE,

SUIVANTS DE PLUTON.

PLUTON, *sur son trône,*

Reçois [1] le juste prix de ton amour fidèle ;
Que ton destin nouveau soit heureux à jamais ;
Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

SUIVANTS DE PLUTON.

Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

PROSERPINE, *à côté de Pluton.*

L'épouse de Pluton te retient auprès d'elle ;
Tous tes vœux seront satisfaits.

SUIVANTS DE PLUTON.

Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

PLUTON ET PROSERPINE.

En faveur d'une ombre si belle,
Que l'enfer fasse voir tout ce qu'il a d'attraits.

SUIVANTS DE PLUTON.

En faveur d'une ombre si belle,
Que l'enfer fasse voir tout ce qu'il a d'attraits.

(*Les suivants de Pluton se réjouissent de la venue d'Alceste dans les enfers par une espèce de fête*).

Tout mortel doit ici paraître ;
On ne peut naître

1. *Reçois.* Pluton s'adresse à l'ombre d'Alceste.

Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre;
Qui cherche à vivre
Cherche à souffrir.
Venez tous sur nos sombres bords :
Le repos qu'on désire
Ne tient son empire
Que dans le séjour des morts.
Chacun vient ici-bas prendre place ;
Sans cesse on y passe ;
Jamais on n'en sort.
C'est pour tous une loi nécessaire ;
L'effort qu'on peut faire
N'est qu'un vain effort.
Est-on sage
De fuir ce passage [1] ?
C'est un orage
Qui mène au port.
Chacun vient ici-bas prendre place ;
Sans cesse on y passe ;
Jamais on n'en sort.
Tous les charmes [2],
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la mort.
Chacun vient ici bas prendre place ;
Sans cesse on y passe ;
Jamais on n'en sort [3].

(*Alceste*, acte IV, scènes I, II, III.)

UN AMANT MALHEUREUX

AMADIS, FLORESTAN.

FLORESTAN.

Je reviens dans ces lieux pour y voir ce que j'aime [4] :

1. *Ce passage*. Le trépas.
2. *Charmes*. Au sens propre du mot. Cf. p. 124, n. 4
3. « Rien n'est plus beau, ni même plus sublime que ce chœur. » (Voltaire, *Dict. phil.*, *Art dramatique*.)
4. *Ce que j'aime*. La personne que j'aime. Cf. p. 20, n. 8.

Chaque moment est cher pour moi.
Mais au sang qui nous joint je sais ce que je doi [1] ;
Je ne puis vous laisser, sans une peine extrême,
Dans la douleur où je vous voi [2].
Le grand cœur d'Amadis doit être inébranlable :
Quel malheur peut troubler un héros indomptable ?
Vainqueur des fiers tyrans et des monstres affreux...

AMADIS.

J'aime, hélas ! c'est assez pour être malheureux.

FLORESTAN.

Sans cesse vous volez de victoire en victoire ;
Votre grand nom s'étend aussi loin que le jour :
Si vous vous plaignez [3] de l'amour,
Consolez-vous avec la gloire.

AMADIS.

Ah ! que l'amour paraît charmant !
Mais, hélas ! il n'est point de plus cruel tourment.
Que je trouvais d'appas dans ma naissante flamme !
Que j'aimais à former un tendre engagement !
Je payerai bien chèrement
Les trompeuses douceurs qui séduisaient mon âme.
Ah ! que l'amour paraît charmant !
Mais, hélas, il n'est point de plus cruel tourment.
J'ai choisi la gloire pour guide ;
J'ai prétendu marcher sur les traces d'Alcide :
Heureux, si j'avais évité
Le charme [4] trop fatal dont [5] il fut enchanté !
Son cœur n'eut que trop de tendresse ;
Je suis tombé dans son malheur ;
J'ai mal imité sa valeur,
J'imite trop bien sa faiblesse [6].
J'aime Oriane, hélas ! je l'aime sans espoir.

FLORESTAN.

Elle dépend d'un père ; elle suit son devoir.

1, 2. *Je doi, je voi*. Cf. p. 197, n. 3.
3. *Si vous vous plaignez*. Si vous avez à vous plaindre.
4. *Charme*. Au sens propre du mot. Cf. p. 124, n. 4.
5. *Dont*. Par lequel. Cf. p. 11, n. 2.
6. « Y a-t-il rien de plus noble et de plus beau que ces vers ? » (Voltaire, *Comment. sur Corneille*).



Frontispice d'*Amadis*.

AMADIS.

Oriane m'aimait ; je l'aimais sans alarmes.

FLORESTAN.

Que vous peut-elle offrir que [1] d'inutiles larmes,
L'empereur des Romains sur son trône l'attend.

AMADIS.

Je pourrais l'obtenir par la force des armes,
Si son amour était constant ;
Et je croyais son cœur à l'épreuve des charmes
Du trône le plus éclatant.

Fut-il jamais amant plus fidèle et plus tendre,
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi ?
La beauté dont je suis la loi
Me bannit pour jamais sans me vouloir entendre.
Hélas ! est-ce le prix que je devais attendre
De mon amour et de ma foi !
Fut-il jamais amant plus fidèle et plus tendre,
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi ?

FLORESTAN.

Quand on est aimé comme on aime,
C'est une trahison que de se dégager :
Mais c'est une faiblesse extrême
D'aimer une inconstante et de ne pas changer.
Vous serez plus heureux dans une amour nouvelle [2].

AMADSI.

Oriane, ingrate et cruelle,
M'accable de mortels ennuis [3]:
Mais j'ai juré de conserver pour elle
Une amour éternelle,
Tout infortuné que je suis.
J'aime mieux être encor malheureux qu'infidèle.

(*Amadis*, acte I, scène I.)

1. *Que... que.* Quelle autre chose que. Cf. p. 30, n. 4.

2. *Une amour nouvelle.* Cf. p. 108, n. 5.

3. *Ennuis.* Dans un sens plus fort. Cf. p. 14, n. 2.

AMOUR OU HAINE

Le théâtre représente un désert.

ARMIDE *seule.*

Ah ! si la liberté me doit être ravie,
Est-ce à toi d'être mon vainqueur ?
Trop funeste ennemi du bonheur de ma vie,
Faut-il que malgré moi tu règnes dans mon cœur ?
Le désir de ta mort fut ma plus chère envie ;
Comment as-tu changé ma colère en langueur ?
En vain de mille amants je me voyais suivie ;
Aucun n'a fléchi ma rigueur.
Se peut-il que Renaud tienne Armide asservie !
Ah ! si la liberté me doit être ravie,
Est-ce à toi d'être mon vainqueur ?
Trop funeste ennemi du bonheur de ma vie,
Faut-il que malgré moi tu règnes dans mon cœur ?

ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE [1].

PHÉNICE.

Que ne peut point votre art ? la force en est extrême.
Quel prodige, quel changement !
Renaud, qui fut si fier, vous aime ;
On n'a jamais aimé si tendrement.

SIDONIE.

Montrez-vous à ses yeux ; soyez témoin vous-même
Du merveilleux effet de votre enchantement.

ARMIDE.

L'enfer n'a pas encor rempli mon espérance ;
Il faut qu'un nouveau charme [2] assure ma vengeance.

SIDONIE.

Sur des bords séparés du séjour des humains,
Qui peut arracher de vos mains
Un ennemi qui vous adore ?
Vous enchantez Renaud ; que craignez-vous encore ?

ARMIDE.

Hélas ! c'est mon cœur que je crains.

1. Phénice et Sidonie sont deux confidentes d'Armide.

2. *Charme.* Au sens propre du mot. Cf. p. 124, n. 4.

Votre amitié dans mon sort s'intéresse [1] ;
Je vous ai fait conduire avec moi dans ces lieux :
Au reste des mortels je cache ma faiblesse ;
Je n'en veux rougir qu'à vos yeux.

De mes plus doux regards Renaud sut se défendre ;
Je ne pus engager [2] ce cœur fier à se rendre ;
Il m'échappa, malgré mes soins.
Sous le nom du dépit, l'amour vint me surprendre
Lorsque je m'en gardais le moins.
Plus Renaud m'aimera, moins je serai tranquille ;
J'ai résolu de le haïr.
Je n'ai tenté jamais rien de si difficile ;
Je crains que, pour forcer mon cœur à m'obéir,
Tout mon art ne soit inutile.

PHÉNICE.

Que votre art serait beau, qu'il serait admiré,
S'il savait garantir des troubles de la vie !
Heureux qui peut être assuré
De disposer de son cœur à son gré !
C'est un secret digne d'envie ;
Mais, de tous les secrets, c'est le plus ignoré.

SIDONIE.

La haine est affreuse et barbare ;
L'amour contraint les cœurs dont-il s'empare
A souffrir des maux rigoureux.
Si votre sort est en votre puissance,
Faites votre choix de l'indifférence ;
Elle assure un repos heureux.

ARMIDE.

Non, non ; il ne m'est plus possible
De passer de mon trouble en un état paisible ;
Mon cœur ne se peut plus calmer.
Renaud m'offense trop ; il n'est que trop aimable :

1. *Dans mon sort s'intéresse.* On disait *s'intéresser à, pour*, et quelquefois *dans*.

2. *Engager.* Déterminer, contraindre. Cf. p. 388, n. 6.

C'est pour moi, désormais, un choix indispensable,
De le haïr ou de l'aimer [1].

PHENICE.

Vous n'avez pu haïr ce héros invincible,
Lorsqu'il était le plus terrible
De tous vos ennemis.
Il vous aime ; l'amour l'enchaîne :
Garderiez-vous mieux votre haine
Contre un amant si tendre et si soumis ?

ARMIDE.

Il m'aime ? quel amour ! ma honte s'en augmente.
Dois-je être aimée ainsi ? puis-je en être contente ?
C'est un vain triomphe, un faux bien.
Hélas ! que son amour est différent du mien !
J'ai recours aux enfers pour allumer sa flamme :
C'est l'effort de mon art qui peut tout sur son âme ;
Ma faible beauté n'y peut rien.
Par son propre mérite il suspend ma vengeance ;
Sans secours, sans effort, même sans qu'il y pense,
Il enchaîne mon cœur d'un trop charmant lien.
Hélas ! que mon amour est différent du sien !

Quelle vengeance ai-je à prétendre [2],
Si je le veux aimer toujours ?
Quoi ! céder sans rien entreprendre !
Non, il faut appeller la Haine à mon secours.

L'horreur de ces lieux solitaires
Par mon art va se redoubler.
Détournez vos regards de mes affreux mystères,
Et surtout empêchez Renaud de me troubler.

ARMIDE, *seule.*

Venez, venez, Haine implacable ;
Sortez du gouffre épouvantable

1. Voltaire, dans l'article *Critique* du *Dictionnaire philosophique*, cite ces deux couplets en protestant contre l'injustice de Boileau. Dans la pièce d'*Armide*, ajoute-t-il, « le génie du Tasse reçoit encore de nouveaux charmes par les mains de Quinault. »

2. *Quelle vengeance ai-je à prétendre.* Cf. p. 162, n. 1.

Où vous faites régner une éternelle horreur.
Sauvez-moi de l'amour, rien n'est si redoutable ;
Contre un ennemi trop aimable
Rendez-moi mon courroux, rallumez ma fureur.
Venez, venez, Haine implacable ;
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur.

(*La Haine sort des enfers accompagnée des Furies, de la Cruauté, de la Vengeance, de la Rage et des passions qui dépendent de la Haine*).

(*Armide*, acte III, scènes I, II, III).

RACINE

STANCES A PARTHÉNICE [1]

Parthénice, il n'est rien qui résiste à tes charmes.
Ton empire est égal à l'empire des Dieux ;
Et qui pourait te voir sans te rendre les armes,
Ou bien serait sans âme, ou bien serait sans yeux.

Pour moi, je l'avoûrai, sitôt que je t'ai vue,
Je ne résistai point, je me rendis à toi :
Mes sens furent charmés, ma raison fut vaincue,
Et mon cœur tout entier se rangea sous ta loi.

Je vis sans déplaisir ma franchise [2] asservie ;
Sa perte n'eut pour moi rien de rude et d'affreux ;
J'en perdis tout ensemble et l'usage et la vie :
Je me sentis esclave, et je me crus heureux.

Je vis que tes beautés n'avaient pas de pareilles :
Tes yeux par leur éclat éblouissaient les miens ;
La douceur de ta voix enchanta mes oreilles ;
Les nœuds de tes cheveux devinrent mes liens.

Je ne m'arrêtai pas à ces beautés sensibles.
Je découvris en toi de plus rares trésors ;
Je vis et j'admirai les beautés invisibles
Qui rendent ton esprit aussi beau que ton corps.

Ce fut lors [3] que, voyant ton mérite adorable,
Je sentis tous mes sens t'adorer tour à tour :
Je ne voyais en toi rien qui ne fût aimable,
Je ne sentais en moi rien qui ne fût amour.

1. Ces stances datent sans doute du séjour que fit Racine à Uzes.

2. *Franchise.* Cf. p. 14. n. 3.
3. *Lors.* Alors.

Ainsi, je fis d'aimer l'heureux apprentissage ;
Je m'y suis plu depuis, j'en aime la douceur ;
J'ai toujours dans l'esprit tes yeux et ton visage,
J'ai toujours Parthénice au milieu de mon cœur.

Oui, depuis que tes yeux allumèrent ma flamme,
Je respire bien moins en moi-même qu'en toi ;
L'amour semble avoir pris la place de mon âme,
Et je ne vivrais plus s'il n'était plus en moi.

Vous qui n'avez point vu l'illustre Parthénice,
Bois, fontaines, rochers, agréable séjour,
Souffrez que jusqu'ici son beau nom retentisse,
Et n'oubliez jamais sa gloire et mon amour.

LETTRE A L'AUTEUR DES *VISIONNAIRES*

... Qu'est-ce que les romans et les comédies [2] peuvent avoir de commun avec le jansénisme ? Pourquoi voulez-vous que ces ouvrages d'esprit soient une occupation peu honorable devant les hommes et horrible devant Dieu ? Faut-il, parce que Desmarets a fait autrefois un roman et des comédies, que vous preniez en aversion tous ceux qui se sont mêlés d'en faire ? Vous avez assez d'ennemis : pourquoi en chercher de nouveaux ? ...

Si vous n'étiez pas contents d'eux, il ne fallait pas tout d'un coup les injurier. Vous pouviez employer des termes plus doux que ces mots d'*empoisonneurs publics*, et de *gens horribles parmi les chrétiens*. Pensez-vous que l'on vous en croie sur votre parole ? Non, non, Monsieur, on n'est point accoutumé à vous croire si légèrement. Il y a vingt ans que vous dites tous les jours que les cinq Propositions [3] ne

1. Nicole avait écrit contre Desmarets de Saint-Sorlin, auteur d'une comédie célèbre, intitulée les *Visionnaires*, quelques lettres auxquelles il donna le même titre. Dans une de ces lettres, il le traitait d'empoisonneur public, comme « faiseur de romans » et « poète de théâtre ».

2. *Comédies*. Dans le sens généra du mot. Cf. p. 243, n. 2,

3. Les cinq articles qu'on tira de l'*Augustinus*. Les jansénistes, soutenaient que les propositions condamnées par la Sorbonne et par le Pape n'étaient pas dans le livre de Janssen.

sont pas dans Jansénius ; cependant, on ne vous croit pas encore.

Mais nous connaissons l'austérité de votre morale. Nous ne trouvons point étrange que vous damniez les poètes : vous en damnez bien d'autres qu'eux [1]. Ce qui nous surprend, c'est de voir que vous voulez empêcher les hommes de les honorer. Hé ! Monsieur, contentez-vous de donner les rangs dans l'autre monde, ne réglez point les récompenses de celui-ci. Vous l'avez quitté il y a longtemps : laissez-le juger des choses qui lui appartiennent [2]. Plaignez-le, si vous voulez, d'aimer des bagatelles et d'estimer ceux qui les font ; mais ne leur enviez point de misérables honneurs auxquels vous avez renoncé....

Vous croyez sans doute qu'il est bien plus honorable de faire des *Enluminures*, des *Chamillardes* et des *Onguents pour la brûlure* [3]. Que voulez-vous ? tout le monde n'est pas capable de s'occuper de ces choses si importantes ; tout le monde ne peut écrire contre les jansénistes. On peut arriver à la gloire par plus d'une voie...

De quoi vous êtes-vous avisés de mettre en français les comédies de Térence [4] ? Fallait-il interrompre, vos saintes occupations pour devenir des traducteurs de comédies ? Encore, si vous nous les aviez données avec leurs grâces, le public vous serait obligé de la peine que vous avez prise. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertés ; mais vous dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté ne sert qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi vous voilà vous-même au rang des empoisonneurs.

LETTRE AUX DEUX APOLOGISTES DE PORT-ROYAL

... De me demander [6], comme vous faites, si je crois la

1. D'après les jansénistes, il n'y avait que très peu d'élus, et l'humanité presque tout entière était damnée.
2. *Qui lui appartiennent*. Qui le concernent.
3. Titres d'ouvrages composés par des jansénistes.
4. Le Maistre de Sacy avait, en 1647, publié une traduction de trois comédies de ce poète.
5. Ces deux apologistes sont Barbier d'Aucour et Du Bois. qui avaient répondu à la lettre de Racine.
6. *De me demander*. Construction elliptique ; *quant à ce qui est de me demander*.

comédie une chose sainte, si je la crois propre à faire mourir le vieil homme, je dirai que non. Mais je vous dirai en même temps qu'il y a des choses qui ne sont pas saintes et qui sont pourtant innocentes. Je vous demanderai si la chasse, la musique, le plaisir de faire des sabots et quelques autres plaisirs, que vous ne vous refusez pas à vous-mêmes, sont fort propres à faire mourir le vieil homme ; s'il faut renoncer à tout ce qui divertit, s'il faut pleurer à toute heure. Hélas ! oui, dira le mélancolique. Mais que dira le plaisant ? Il voudra qu'il lui soit permis de rire quelquefois, quand ce ne serait que d'un jésuite ; il vous prouvera, comme ont fait vos amis [1], que la raillerie est permise, que les Pères ont ri, que Dieu même a raillé. Et vous semble-t-il que les *Lettres provinciales* soient autre chose que des comédies ? Dites-moi, Messieurs, qu'est-ce qui se passe dans les comédies ? On y joue un valet fourbe, un bourgeois avare, un marquis extravagant, et tout ce qu'il y a dans le monde de plus digne de risée. J'avoue que le Provincial [2] a mieux choisi ses personnages : il les a cherchés dans les couvents et dans la Sorbonne ; il introduit sur la scène, tantôt des jacobins, tantôt des docteurs, et toujours des jésuites. Combien de rôles leur fait-il jouer ! Tantôt il amène un jésuite bonhomme, tantôt un jésuite méchant, et toujours un jésuite ridicule. Le monde en a ri pendant quelque temps, et le plus austère janséniste aurait cru trahir la vérité que de n'en pas rire.

Reconnaissez donc que, puisque nos comédies ressemblent si fort aux vôtres, il faut bien qu'elles ne soient pas si criminelles que vous dites.... [3]

EPIGRAMME SUR L'*IPHIGÉNIE* DE LE CLERC

Entre Le Clerc et son ami Coras [4],
Tous deux auteurs rimant de compagnie,

1. Pascal, dans la onzième *Provinciale*.

2. *Les Lettres provinciales* étaient ntitulées *Lettres d'un provincial*.

3. Cette seconde lettre ne fut pas publiée. Boileau détourna Racine de la faire paraître en lui remontrant que de telles réponses faisaient honneur à son esprit, mais non pas à son cœur.

4. Sur Coras. Cf. p. 236, n. 4.

N'a pas longtemps [1] sourdirent grands ébats
Sur le propos de son *Iphigénie*.
Coras lui dit : « La pièce est de mon cru » ;
Le Clerc répond : « Elle est mienne et non vôtre. »
Mais, aussitôt que l'ouvrage a paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

ÉPIGRAMME SUR L'*ASPAR* [2] DE FONTENELLE

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Grand chroniqueur, s'émut [3] la question
Quand [4] à Paris commença la méthode
De ces sifflets, qui sont tant à la mode.
« Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer [5]. »
Gens pour Pradon voulurent parier ;
« Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire,
Que par degrés je vais vous débrouiller :
Boyer apprit au parterre à bâiller ;
Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement ;
Or, quand sifflets prirent commencement,
C'est, j'y jouais, j'en suis témoin fidèle,
C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle. »

IDYLLE SUR LA PAIX [6]

Un plein repos favorise vos vœux :
Peuples, chantez la Paix, qui vous rend tous heureux.

Charmante Paix, délices de la terre,
Fille du ciel et mère des plaisirs,
Tu reviens combler nos désirs,
Tu bannis la terreur et les tristes soupirs,
Malheureux enfants de la guerre.

1. *N'a pas longtemps.* Il n'y a pas longtemps. Cette épigramme et la suivante sont de forme archaïque.
2. Tragédie représentée en 1680.
3. *S'émut.* Cf. p. 288, n. 8.
4. *La question quand.* Construction elliptique qui est tombée en dessuétude.
5. Auteur de mauvaises tragédies.
6. Cette pièce fut composée en 1685. Lulli la mit en musique.

Tu rends le fils à sa tremblante mère ;
Par toi la jeune épouse espère
D'être longtemps unie à son époux aimé ;
De ton retour le laboureur charmé
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère
Moissonne avant le temps le champ qu'il a sem
Tu pares nos jardins d'une grâce nouvelle ;
Tu rends le jour plus pur et la terre plus belle.

Mais quelle main puissante et secourable [1]
A rappelé du ciel cette Paix adorable ?

Quel Dieu, sensible aux vœux de l'univers,
A replongé la discorde aux enfers ?

Déjà grondaient les horribles tonnerres
Par qui sont brisés les remparts ;
Déjà marchait devant les étendards
Bellone, les cheveux épars,
Et se flattait [2] d'éterniser les guerres
Que sa fureur soufflait de toutes parts.

Divine Paix, apprends-nous par quels charmes [3]
Un calme si profond succède à tant d'alarmes.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux vous a fait ce loisir.

Ses ennemis, offensés de sa gloire,
Vaincus cent fois et cent fois suppliants,
En leur fureur de nouveau s'oubliants [4],
Ont osé dans ses bras irriter la victoire.
Qu'ont-ils gagné, ces esprits orgueilleux,
Qui menaçaient d'armer la terre entière ?
Ils ont vu de nouveau resserrer leur frontière ;
Ils ont vu ce roc sourcilleux [5],

1. On remarque ici et dans quelques autres endroits de la même piece, mais toujours après une pause, deux rimes féminines différentes à la suite l'une de l'autre.
2. *Et se flattait*. Comme s'il y avait plus haut *Bellone marchait*.
3. *Charmes*. Au sens propre. Cf. p. 124, n. 4.
4. *S'oublianls*. Orthographe archaïque.
5. Luxembourg.

De leur orgueil l'espérance dernière,
De nos champs fortunés devenir la barrière.

Son bras est craint du couchant à l'aurore :
La foudre, quand il veut, tombe aux climats gelés
Et sur les bords par le soleil brûlés :
De son courroux vengeur, sur le rivage more,
La terre fume encore [1].

Malheureux les ennemis
De ce prince redoutable !
Heureux les peuples soumis
A son empire équitable.
Chantons, bergers, et nous réjouissons [2],
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
De ces lieux l'éclat et les attraits,
Ces fleurs odorantes,
Ces eaux bondissantes,
Ces ombrages frais,
Sont les dons de ses mains bienfaisantes.

Il veut bien quelquefois visiter nos bocages ;
Nos jardins ne lui déplaisent pas.
Arbres épais, redoublez vos ombrages ;
Fleurs, naissez sous ses pas.

O ciel, ô saintes destinées
Qui prenez soin de ses jours florissants,
Retranchez de nos ans
Pour ajouter à ses années !
Qu'il règne, ce héros, qu'il triomphe toujours ;
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine et de la Loire.

Qu'il règne, ce héros, qu'il triomphe toujours
Qu'il vive autant que sa gloire !

---

1. Allusion à l'expédition contre les Barbaresques.

2. *Chantons... et nous réjouissons.* Et réjouissons-nous. Cf. p. 21. n. 6.

LE SAMEDI, A *LAUDES*[1]

L'aurore brillante et vermeille
Prépare le chemin au soleil qui la suit ;
Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille :
Retirez-vous, démons, qui volez dans la nuit.

Fuyez, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés ;
Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
Des objets[2] qu'à nos sens vous avez présentés.

Chantons l'auteur de la lumière,
Jusqu'au jour où[3] son ordre a marqué notre fin,
Et qu'en le bénissant, notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin[4].

(*Hymnes du bréviaire romain.*)

SUR LE BONHEUR DES JUSTES ET SUR LE MALHEUR DES RÉPROUVÉS

Heureux qui de la sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la richesse
L'espoir de ses derniers jours !
La mort n'a rien qui l'étonne[5] ;
Et, dès que son Dieu l'ordonne,
Son âme, prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure ou réside
Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces insensés qui du monde,
Seigneur, vivent enivrés,

1. *Laudes*. La seconde partie de l'office divin, celle qui suit matines.
2. *Objets*. Cf. p. 22. n. 8,
3. *Où* Retombe sur *notre fin* ; où, selon que l'a marqué son ordre, doit avoir lieu notre fin.
4. *Un midi*, etc. Le bonheur des élus.
5. *Etonne*. Frappe d'effroi. Cf. p. 25, n. 10.

Quand, par une fin soudaine
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus,
Leurs yeux du fond de l'abîme
Près de ton trône sublime
Verront briller tes élus !

« Infortunés que nous sommes,
Où s'égaraient nos esprits ?
Voilà, diront-ils, ces hommes,
Vils objets de nos mépris.
Leur sainte et pénible vie
Nous parut une folie ;
Mais aujourd'hui triomphants [1],
Le ciel chante leur louange,
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ses enfants.

« Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,
Hélas ! nous avons marché !
Dans une route insensée
Notre âme en vain s'est lassée
Sans se reposer jamais,
Fermant l'œil à la lumière
Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix.

« De nos attentats injustes
Quel fruit nous est-il resté ?
Où sont les titres augustes
Dont notre orgueil s'est flatté ?
Sans amis et sans défense,
Au trône de la vengeance
Appelés en jugement,
Faibles et tristes victimes,
Nous y venons de nos crimes
Accompagnés seulement. »

1. *Triomphants*. Cf. p. 31, n. 9.

Ainsi d'une voix plaintive,
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisait leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices ;
Et, par une égale loi,
Tes saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

(*Second Cantique spirituel*).

LETTRE A BOILEAU [1]

A Fontainebleau, le 3 octobre 1694.

Je vous suis bien obligé de la promptitude avec laquelle vous m'avez fait réponse. Comme je suppose que vous n'avez pas perdu les vers que je vous ai envoyés, je vais vous dire mon sentiment sur vos difficultés [2], et en même temps vous dire plusieurs changements que j'avais déjà faits de moi-même. Car vous savez qu'un homme qui compose fait souvent son thème en plusieurs façons.

Quand, par une fin soudaine
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus.

J'ai choisi ce tour, parce qu'il est conforme au texte, qui parle de la fin imprévue des réprouvés, et je voudrais bien que cela fût bon et que vous pussiez passer [3] et approuver *par une fin soudaine*, qui dit précisément la chose. Voici comme [4] j'avais mis d'abord :

Quand, déchus d'un bien frivole
Qui comme l'ombre s'envole
Et ne revient jamais plus.

Mais ce *jamais* me parut un peu mis pour remplir le vers,

1. Nous mettons ici cette lettre qui est un commentaire de la pièce précédente, retouchée dans la suite par Racine.

2. *Vos difficultés.* Les objections, les critiques que vous faites.

3. *Passer.* Ne pas faire de « difficultés. »

4. *Comme.* Comment. Cf. p. 22, n. 3.

au lieu que *qui passe et ne revient plus* me semblait assez plein et assez vif. D'ailleurs j'ai mis à la quatrième stance : *Pour trouver un bien fragile*, et c'est la même chose qu'un *bien frivole*. Ainsi tâchez de vous accoutumer à la première manière, ou trouvez quelque autre chose qui vous satisfasse. Dans la troisième stance :

Misérables que nous sommes,
Où s'égaraient nos esprits ?

infortunés m'était venu le premier, mais le mot de *misérables*, que j'ai employé dans *Phèdre* [1], à qui [2] je l'ai mis dans la bouche, et que l'on a trouvé assez bien, m'a paru avoir de la force en le mettant [3] aussi dans la bouche des réprouvés, qui s'humilient et se condamnent eux-mêmes. Pour le second vers j'avais mis :

Diront-ils avec des cris.

Mais j'ai cru qu'on pouvait leur faire tenir tout ce discours sans mettre *diront-ils*, et qu'il suffisait de mettre à la fin : *Ainsi d'une voix plaintive*, et le reste, par où on fait entendre que tout ce qui précède est le discours des réprouvés. Je crois qu'il y en a des exemples dans les *Odes* d'Horace.

Et voilà que triomphants.

Je me suis laissé entraîner au texte [4] : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei* ! Et j'ai cru que ce tour marquait mieux la passion ; car j'aurais pu mettre : *Et maintenant triomphants*, etc.

Dans la quatrième stance :

Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix.

On dit *la carrière de la gloire, la carrière de l'honneur*, c'est-à-dire par où on court à la gloire, à l'honneur. Voyez si l'on ne pourrait pas dire de même *la carrière de la bienheureuse paix*. On dit même *la carrière de la vertu*. Du reste. je ne devine pas comment je le pourrais mieux dire...

---

1. Cf. acte IV, scène VI : Misérable ! et je vis ! etc.
2. *Phèdre à qui*. *Phèdre* désigne d'abord la pièce, puis le personnage qui lui donne son titre.
3. *En le mettant*. Si je le mettais. Cf. p. 31, n. 9.
4. *Au texte*. Par le texte. Cf. p. 186, n. 5.

PLAINTES D'UN CHRÉTIEN SUR LES CONTRARIÉTÉS [1] QU'IL ÉPROUVE AU-DEDANS DE LUI-MÊME

Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, et n'accomplis jamais ;
Je veux ; mais, ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime
Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salutaire,
Viens me mettre avec moi d'accord ;
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

(*Troisième Cantique spirituel*).

SUR LES VAINES OCCUPATIONS DES GENS DU SIÈCLE

Quel charme [2] vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui.

1. *Contrariétés.* Contradictions. Cf. p. 249, n. 1.

2. *Charme.* Au sens propre. Cf. p. 124, n. 4.

Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers
Ou de la flèche rapide
Qui loin de l'œil qui la guide
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la Sagesse immortelle
La voix tonne, et nous instruit :
« Enfants des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit ?
Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant [1] ?

Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment ;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui me veut suivre.
Approchez. Voulez-vous vivre ?
Prenez, mangez, et vivez. »

O Sagesse, ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des mers.
Tu dis, et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu règnes ;

1. *Devant*. Avant. Cf. p. 12, n. 2.

Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser ?

Le Verbe, image du Père,
Laissa son trône éternel,
Et d'une mortelle mère
Voulut naître homme et mortel ;
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissait la victime,
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint, pauvre et misérable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'âme heureusement captive
Sous ton joug trouve la paix
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde ;
Elle invite tout le monde ;
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses
Ou des citernes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment.

(*Quatrième Cantique spirituel*).

LES *PROVINCIALES*

Ce fut dans ce temps-là même que parurent les fameuses *Lettres provinciales*... M. Pascal, auteur de ces *Lettres*, avait fait les trois premières pendant qu'on examinait en Sorbonne la lettre de M. Arnauld [1]. Il y avait expliqué les questions sur la grâce avec tant d'art et de netteté qu'il les avait rendues non seulement intelligibles, mais agréables à tout le monde. M. Arnauld y était pleinement justifié de

1. La lettre d'Arnauld parue en 1655. Il y soutenait que les cinq propositions condamnées par une bulle pontificale ne se trouvaient pas dans l'*Augustinus*. Cf. p. 402, n. 3.

l'erreur dont on l'accusait, et les ennemis mêmes de Port-Royal avouaient que jamais ouvrage n'avait été composé avec plus d'esprit et de justesse. M. Pascal se crut donc obligé d'employer ce même espri à combattre un des plus grands abus qui se soit jamais glissé dans l'Eglise, c'est à savoir la morale relâchée de quantité de casuistes, et dont les jésuites faisaient le plus grand nombre, qui, sous prétexte d'éclaircir les cas de conscience, avaient avancé dans leurs livres une multitude infinie de maximes abominables qui tendaient à ruiner toute la morale de Jésus-Christ.

On avait déjà fait plusieurs écrits contre ces maximes, et l'Université avait présenté plusieurs requêtes au Parlement pour intéresser la puissance séculière à réprimer l'audace de ces nouveaux docteurs. Cela n'avait pas néanmoins produit un fort grand effet ; car ces écrits, quoique très solides, étant fort secs, n'avaient été lus que par très peu de personnes. On les avait regardés comme des traités de scolastique, dont il fallait laisser la connaissance aux théologiens ; et les jésuites, par leur crédit, avaient empêché toutes les requêtes d'être répondues[1]. Mais M. Pascal, venant à traiter cette matière avec sa vivacité merveilleuse et cet heureux agrément que Dieu lui avait donné, fit un éclat prodigieux et rendit bientôt ces misérables casuistes l'horreur et la risée de tous les honnêtes gens.

(*Histoire de Port-Royal*).

EPISODE DE L'HISTOIRE DE PORT-ROYAL

Elle [la mère Angélique [2]] avait passé tout l'hiver à Port-Royal des Champs avec une santé fort faible et fort languissante, ne s'étant point bien rétablie d'une grande maladie qu'elle avait eue l'été précédent. Il y avait déjà du temps qu'elle exhortait ses religieuses à se préparer, par beaucoup de prières, aux tribulations qu'elle prévoyait qui [3] leur devaient arriver. On lui avait pourtant écrit de Paris que les affaires s'adoucissaient ; mais elle n'en avait rien cru.

1. *D'être répondues.* Construction de la langue juridique.

2. Sœur d'Arnauld.

3. *Qu'elle prévoyait qui* Cf p.112, n 2

et disait toujours que le temps de la souffrance était arrivé. En effet, elle apprit dans la semaine de Pâques les résolutions qui avaient été prises contre ce monastère. Malgré ses grandes infirmités et l'amour qu'elle avait pour son désert [1], elle manda à la mère abbesse que, si l'on jugeait à Paris sa présence nécessaire dans une conjoncture si importante, elle s'y ferait porter. Elle le fit en effet, sur [2] ce qu'on lui dit qu'il était à propos qu'elle vînt. Elle apprit en chemin que, ce jour-là même, M. le lieutenant civil était venu dans la maison de Paris [3], et les ordres [4] qu'il y avait apportés. Elle se mit aussitôt à réciter le *Te Deum* avec les sœurs qui l'accompagnaient dans le carrosse, leur disant qu'il fallait remercier Dieu de tout en tout temps. Elle arriva avec cette tranquillité dans la maison ; et, comme elle vit des religieuses qui pleuraient : « Quoi ! dit-elle, mes filles, je pense [5] que l'on pleure ici ! Et où est votre foi ? » Cette grande fermeté cependant n'empêcha pas que, les jours suivants, ses entrailles ne fussent émues lorsqu'elle vit sortir toutes ces pauvres filles qu'on venait enlever les unes après les autres, et qui, comme d'innocents agneaux, perçaient le ciel de leurs cris en venant prendre congé d'elle et lui demander sa bénédiction. Il y en eut trois, entre autres, pour qui elle se sentait particulièrement attendrie : c'étaient M[lles] de Luynes et M[lle] de Bagnols. Elle les avait élevées toutes trois presque au sortir du berceau, et ne pouvait oublier avec quels sentiments de piété leurs parents, qui avaient fait beaucoup de bien à la maison, les lui avaient autrefois recommandées pour en faire [6] des offrandes dignes d'être consacrées à Dieu dans son monastère. Elles étaient sur le point de prendre l'habit et attendaient ce jour avec bien de l'impatience.

L'heure étant venue qu'il [7] fallait qu'elles sortissent, la mère Angélique, qui sentit son cœur se déchirer à cette séparation, et que [8] sa fermeté commençait à s'ébranler,

1. *Son désert.* La solitude de Port-Royal des Champs.
2. *Sur.* En raison de. Cf. p. 125, n. 7.
3. Au faubourg Saint-Jacques.
4. *Elle apprit que... et les ordres.* Cf. p. 166, n. 3.
5. *Je pense.* Comme nous disons *il me semble.*
6. *Pour en faire.* Pour qu'elle en fît. Cf. p. 54, n. 1. — Sur *en*, cf. p. 30, n. 5.
7. *Que.* Dans laquelle. Cf. p. 41, n. 5.
8. *Qui sentit son cœur se déchirer... et que.* Cf. n. 4.

tout à coup s'adressa à Dieu pour le prier de la soutenir, et prit la résolution de les mener elle-même à la porte, où leurs parents les attendaient. Elle les leur remit entre les mains avec tant de marques de constance que Mme de Chevreuse, qui venait quérir Mlles de Luynes, ne put s'empêcher de lui faire compliment sur son grand courage. « Madame, lui dit la mère Angélique d'un ton qui acheva de la remplir d'admiration, tant que Dieu sera Dieu, j'espérerai en lui, et ne perdrai point courage. » Ensuite, s'adressant à Mlle de Luynes l'aînée, qui fondait en larmes : « Allez, ma fille, lui dit-elle, espérez en Dieu, et mettez en lui votre confiance ; nous nous reverrons ailleurs, où il ne sera plus au pouvoir des hommes de nous séparer. »

(*Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*).

CONSEILS A SON FILS AINÉ [1]

Je suis fort content de votre lettre, et vous me rendez un très bon compte de votre étude et de votre conversation avec M. Despréaux. Il serait bien à souhaiter pour vous que vous pussiez être souvent en si bonne compagnie, et vous en pourriez retirer un grand avantage, pourvu qu'avec un homme tel que M. Despréaux vous eussiez plus de soin d'écouter que de parler. Je suis assez satisfait de votre version ; mais je ne puis guère juger si elle est bien fidèle, n'ayant apporté ici que le premier tome des *Lettres à Atticus* [2], au lieu du second, que je pensais avoir apporté ; je ne sais même si je ne l'ai point perdu, car j'étais comme assuré de l'avoir ici parmi mes livres. Pour plus grande sûreté, choisissez dans quelqu'un des six premiers livres la première lettre que vous voudrez traduire ; mais surtout choisissez-en une qui ne soit pas sèche comme celle que vous avez prise, où il n'est presque parlé que d'affaires d'intérêt. Il y en a tant de belles sur l'état où était alors la République et sur les choses de conséquence qui se passaient à Rome.

1. Jean-Baptiste.

2. Lettres de Cicéron à un de ses amis.

Vous ne lirez guère d'ouvrage qui soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement. Mais surtout je vous conseille de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles que Cicéron. Il ne vous convient point, à votre âge, ni même à personne, de lui donner ce vilain nom de poltron... Vous auriez mieux fait de dire tout simplement de lui qu'il n'était pas aussi brave ou aussi intrépide que Caton. Je vous dirai même que, si vous aviez bien lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave homme [1], et qu'apparemment il n'aurait pas fait tant de lamentations que vous, si M. Carméline lui eût nettoyé les dents. Adieu, mon cher fils... Quand vous m'écrirez, vous pouvez vous dispenser de toutes ces cérémonies de *Votre très humble serviteur*. Je connais même assez votre écriture sans que vous soyez obligé de mettre votre nom.

(*Lettre à J.-B. Racine*,
du 4 octobre 1792).

QUESTION DE GOUT

Denys d'Halicarnasse, pour montrer que la beauté du style consiste principalement dans l'arrangement des mots, cite un endroit de l'*Odyssée* [2] où, Ulysse et Eumée [3] étant sur le point de se mettre à table pour déjeuner le matin, Télémaque arrive tout à coup dans la maison d'Eumée. Les chiens, qui le sentent approcher, n'aboient point, mais remuent la queue, ce qui fait voir à Ulysse que c'est quelqu'un de connaissance qui est sur le point d'entrer. Denys d'Halicarnasse, ayant rapporté tout cet endroit, fait cette réflexion que ce n'est point le choix des mots qui en fait l'agrément, la plupart de ceux qui y sont employés étant dit-il, très vils et très bas, et qui sont [4] tous les jours dans la bouche des moindres laboureurs et des moindres artisans, mais qu'ils

1. *En fort brave homme*. En homme fort brave.
2. Chant XVI, au début.
3. Le porcher.
4. *Et qui sont*. Coordonné à *vils et bas*. Cf. p. 64, n. 14.

ne laissent pas de charmer par la manière dont le poète a eu soin de les arranger.

En lisant cet endroit, je me suis souvenu que, dans une de vos nouvelles remarques, vous avancez que jamais on n'a dit qu'Homère ait employé un seul mot bas [1]. C'est à vous de voir si cette remarque de Denys d'Halicarnasse n'est pas contraire à la vôtre et s'il n'est pas à craindre qu'on vienne vous chicaner là-dessus...

J'ai fait réflexion aussi qu'au lieu de dire que le mot d'*âne* est en grec un terme très noble [2], vous pourriez vous contenter de dire que c'est un mot qui n'a rien de bas, et qui est comme celui de *cerf*, de *cheval*, de *brebis*, etc. Ce *très noble* me paraît un peu trop fort [3].

(*Lettre à Boileau*, 1693).

1. Dans la neuvième *Réflexion sur Longin*. Cf. p. 420, sqq.

2. C'est le mot σῦς (cochon) que Boileau déclare « très noble en grec. »

3. Ni Boileau, ni même Racine ne se faisaient une juste idée de ce qu'étaient la vie et les mœurs aux temps homériques.

CHAPITRE IX (1)

BOILEAU

LES MOTS BAS

Les mots bas sont comme autant de marques honteuses qui flétrissent l'expression. (*Paroles de Longin*, chap. xxxv.)

Cette remarque est vraie dans toutes les langues ; il n'y a rien qui avilisse davantage un discours que les mots bas. On souffrira plutôt, généralement parlant, une pensée basse exprimée en termes nobles que la pensée la plus noble exprimée en termes bas [1]. La raison de cela est que tout le monde ne peut pas juger de la justesse et de la force d'une pensée, mais qu'il n'y a presque personne, surtout dans les langues vivantes, qui ne sente la bassesse des mots. Cependant, il y a peu d'écrivains qui ne tombent quelquefois dans ce vice. Longin, comme nous voyons ici, accuse Hérodote, c'est-à-dire le plus poli [2] de tous les historiens grecs, d'avoir laissé échapper des mots bas dans son histoire. On en reproche à Tive-Live, à Salluste et à Virgile.

N'est-ce donc pas une chose fort surprenante qu'on n'ait jamais fait sur cela aucun reproche à Homère, bien qu'il ait composé deux poèmes, chacun plus gros que l'*Enéide*, et qu'il n'y ait point d'écrivain qui descende quelquefois dans un plus grand détail que lui, ni qui dise si volontiers les petites choses, ne se servant jamais [3] que de termes nobles, ou employant les termes les moins relevés avec tant d'art et d'industrie, comme remarque Denys d'Halicarnasse [4], qu'il les rend nobles et harmonieux ? Et certainement, s'il y avait eu quelque reproche à lui faire sur la bassesse des mots, Longin ne l'aurait pas vraisemblable-

1. Cf. préface du *Lutrin* : « C'est un burlesque nouveau dont je me suis avisé en notre langue ; car au lieu que, dans l'autre burlesque, Didon et Enée parlent comme des harengères et des crocheteurs, dans celui-ci une horlogère et un horloger parlent comme Didon et Enée. »

2. *Poli.* Elégant. Cf. p. 104, n. 1.— Singulière épithète en parlant d'Hérodote.

3. *Ne se servant jamais.* Mal construit. Se rattache par le sens à la proposition *qu'on n'ait jamais fait*, etc.

4. Cf. la lettre de Racine, p. 418.

(1) Voir notre *Précis de l'Histoire de la Littérature française*, p. 245-256.

ment plus épargné ici qu'Hérodote. On voit donc par là le peu de sens de ces critiques modernes [1] qui veulent juger du grec sans savoir de grec, et qui, ne lisant Homère que dans des traductions latines très basses, ou dans des traductions françaises encore plus rampantes, imputent à Homère les bassesses de ses traducteurs, et l'accusent de ce qu'en parlant grec il n'a pas assez noblement parlé latin ou français. Ces messieurs doivent savoir que les mots des langues ne répondent pas toujours juste les uns aux autres, et qu'un terme grec très noble ne peut souvent être exprimé en français que par un terme très bas. Cela se voit par le mot d'*asinus* en latin, et d'*âne* en français, qui sont de la dernière bassesse dans l'une et dans l'autre de ces langues, quoique le mot qui signifie cet animal n'ait rien de bas en grec ni en hébreu, où on le voit employé dans les endroits même les plus magnifiques. Il en est de même du mot de *mulet* et de plusieurs autres [2].

En effet les langues ont chacune leur bizarrerie : mais la française est principalement fort capricieuse sur les mots ; et, bien qu'elle soit riche en beaux termes sur de certains sujets, il y en a beaucoup où elle est fort pauvre ; et il y a un très grand nombre de petites choses qu'elle ne saurait dire noblement : ainsi, par exemple, bien que dans les endroits les plus sublimes elle nomme sans s'avilir un mouton, une chèvre, une brebis, elle ne saurait sans se diffamer, dans un style un peu élevé, nommer un veau, une truie, un cochon. Le mot de *génisse* en français est fort beau, surtout dans une églogue ; *vache* ne s'y peut pas souffrir. *Pasteur* et *berger* y sont du plus bel usage ; *gardeur de pourceaux* ou *gardeur de bœufs* y seraient horribles. Cependant il n'y a peut-être pas dans le grec deux plus beaux mots que συβώτης et βουκόλος, qui répondent à ces deux mots français ; et c'est pourquoi Virgile a intitulé ses églogues de ce doux nom de *bucoliques*, qui veut pourtant dire en notre langue, à la lettre, *les entretiens des bouviers* ou *des gardeurs de bœufs*.

Je pourrais rapporter encore ici un nombre infini de

1. Notamment Perrault.
2. Boileau peut, dans le fond, avoir raison. Seulement, il devrait parler non des mots eux-mêmes, mais de ce que les mots représentent.

pareils exemples. Mais, au lieu de plaindre en cela le malheur de notre langue, prendrons-nous le parti d'accuser Homère et Virgile de bassesse, pour n'avoir pas prévu[1] que ces termes, quoique si nobles et si doux à l'oreille en leur langue, seraient bas et grossiers étant traduits un jour en français ? Voilà en effet le principe sur lequel M. Perrault fait le procès à Homère. Il ne se contente pas de le condamner sur[2] les basses traductions qu'on en[3] a faites en latin : pour plus grande sûreté, il traduit lui-même ce latin en français; et, avec ce beau talent qu'il a de dire bassement toutes choses, il fait si bien, que, racontant le sujet de l'*Odyssée*, il fait d'un des plus nobles sujets qui ait jamais été traité un ouvrage aussi burlesque que l'*Ovide en belle humeur*[4].

Il change ce sage vieillard qui avait soin des troupeaux d'Ulysse en un vilain porcher. Aux endroits où Homère dit « que la nuit couvrait la terre de son ombre et cachait les chemins aux voyageurs », il traduit « que l'on commençait à ne voir goutte dans les rues ». Au lieu de la magnifique chaussure dont Télémaque lie ses pieds délicats, il lui fait mettre ses *beaux souliers* de parade. A l'endroit où Homère, pour marquer la propreté[5] de la maison de Nestor, dit « que ce fameux vieillard s'assit devant sa porte sur des pierres fort polies, et qui reluisaient comme si on les avait frottées de quelque huile précieuse », il met « que Nestor s'alla asseoir sur des pierres luisantes comme de l'onguent ». Il explique partout le mot de σῦς, qui est fort noble en grec, par le mot de *cochon* ou de *pourceau*[6], qui est de la dernière bassesse en français. Au lieu qu'Agamemnon dit « qu'Egisthe le fit assassiner dans son palais, comme un taureau qu'on égorge dans une étable », il met dans la bouche d'Agamemnon cette manière de parler basse : « Egisthe me fit assommer comme un bœuf[7] ». Au lieu de

1. *Pour n'avoir pas prévu*. Parce qu'ils n'ont pas prévu. Cf. p. 54. n 1.
2. *Sur*. D'après. Cf. p. 125, n. 7.
3. *En*. Cf. p. 30, n. 6.
4. Ouvrage de d'Assoucy.
5. *Propreté*. Cf. p. 68, n. 11.
6. Fallait-il donc employer une périphrase ?
7. Comment Boileau ne voit-il pas que cette traduction a beaucoup plus de simplicité et de force ? Mais elle répugne aux délicatesses classiques, Et, sur le fond même de leur doctrine. Boileau et Perrault sont ici d'accord. L'un trouve la traduction de son adversaire tout à fait basse et la taxe d'infidélité, l'autre la donne pour fidèle et en prend occasion de reprocher à Homère sa bassesse.

dire, comme porte le grec, « qu'Ulysse voyant son vaisseau fracassé et son mât renversé d'un coup de tonnerre, lia ensemble, du mieux qu'il put, ce mât avec son reste de vaisseau, et s'assit dessus », il fait dire à Ulysse « qu'il se mit à cheval sur son mât »...

Il dit encore sur ce sujet cent autres bassesses de la même force, exprimant en style rampant et bourgeois les mœurs des hommes de cet ancien siècle, qu'Hésiode appelle le siècle des héros, où l'on ne connaissait point la mollesse et les délices, où l'on se servait, où l'on s'habillait soi-même, et qui se sentait encore par là du siècle d'or. M. Perrault triomphe à nous faire voir [1] combien cette simplicité est éloignée de notre mollesse et de notre luxe, qu'il regarde comme un des grands présents que Dieu ait faits [2] aux hommes et qui sont pourtant l'origine de tous les vices, ainsi que Longin le fait voir dans son dernier chapitre, où il traite de la décadence des esprits, qu'il attribue principalement à ce luxe et à cette mollesse...

(*Réflexions sur Longin, Réflexion IX*).

LE SUBLIME

... Vous croyez donc, Monsieur, et vous le croyez de bonne foi, qu'il n'y a point de sublime dans ces paroles de la *Genèse* : *Dieu dit* : « *Que la lumière se fasse, et la lumière se fit.* » A cela je pourrais vous répondre en général, sans entrer dans une plus grande discussion, que le sublime n'est pas proprement une chose qui se prouve et qui se démontre, mais que c'est un merveilleux qui saisit, qui frappe et qui se fait sentir. Ainsi, personne ne pouvant entendre prononcer un peu majestueusement ces paroles : *Que la lumière se fasse*, etc., sans que cela excite en lui une certaine élévation d'âme qui lui fait plaisir, il n'est plus question de savoir s'il y a du sublime dans ces paroles, puisqu'il y en a indubitablement. S'il se trouve quelque homme bizarre qui n'y en trouve point, il ne faut pas chercher des raisons pour lui montrer qu'il y en a, mais se borner à le plaindre de son peu de conception et de son peu de goût, qui l'empêche

1. *A nous faire voir*. En nous faisant voir. Cf. p. 22, n. 9.

2. *Ait faits*. Comme s'il y avait *un des plus grands présents*.

de sentir ce que tout le monde sent d'abord [1]. C'est là, Monsieur, ce que je pourrais me contenter de vous dire ; et je suis persuadé que tout ce qu'il y a de gens sensés avoueraient que par ce peu de mots je vous aurais répondu tout ce qu'il fallait vous répondre.

Mais puisque l'honnêteté [2] nous oblige de ne pas refuser nos lumières à notre prochain pour le tirer d'une erreur où il est tombé, je veux bien descendre dans un plus grand détail, et ne point épargner le peu de connaissance que je puis avoir du sublime pour vous tirer de l'aveuglement où vous vous êtes jeté vous-même par trop de confiance en votre grande et hautaine érudition.

Avant que d'aller plus loin, souffrez, Monsieur, que je vous demande comment il peut se faire qu'un aussi habile homme que vous, voulant écrire contre un endroit de ma préface [3] aussi considérable que l'est celui que vous attaquez, ne se soit pas donné la peine de lire cet endroit, auquel il ne paraît pas même que vous ayez fait aucune attention : car, si vous l'aviez lu, si vous l'aviez examiné un peu de près, me diriez-vous, comme vous faites, pour montrer que ces paroles : *Dieu dit*, etc., n'ont rien de sublime, qu'elles ne sont point dans le style sublime, sur ce qu'il [4] n'y a point de grands mots et qu'elles sont énoncées avec une très grande simplicité ? N'avais-je pas prévenu votre objection en assurant, comme je l'assure dans cette préface, que, par sublime, en cet endroit, Longin n'entend pas ce que nous appelons le style sublime, mais cet extraordinaire et ce merveilleux qui se trouvent souvent dans les paroles les plus simples, et dont la simplicité même fait quelquefois la sublimité ? Ce que vous avez si peu compris, que, même à quelques pages de là, bien loin de convenir qu'il y a du sublime dans les paroles que Moïse fait prononcer à Dieu au commencement de la *Genèse*, vous prétendez que, si Moïse avait mis là du sublime, il aurait péché contre toutes les règles de l'art, qui veut qu'un commencement soit simple et sans affectation : ce qui est très véritable, mais ce qui ne dit nulle-

1. *D'abord*. Tout d'abord. Cf. p. 130, n. 1.
2. *Honnêteté*. Politesse, civilité. Cf. p. 118, n. 3.
3. La préface de la Traduction du *Sublime*.
4. *Sur ce que*. Sur (d'après, cf. p. 125, n. 7) ceci, à savoir que.



Boileau sçut remplacer Horace;
Seul il sçut remplacer et Perse et Juvenal,
Mais de cet auteur sans égal,
Qui remplira jamais la place.

ment qu'il ne doit point y avoir de sublime, le sublime n'étant point opposé au simple, et n'y ayant rien [1] quelquefois de plus sublime que le simple même, ainsi que je vous l'ai déjà fait voir ; et dont [2], si vous doutez encore, je m'en vais vous convaincre par quatre ou cinq exemples, auxquels je vous défie de répondre. Je ne les chercherai pas loin. Longin m'en fournit lui-même d'abord un admirable dans le chapitre d'où j'ai tiré cette dixième Réflexion. Car, en y traitant du sublime qui vient de la grandeur de la pensée, après avoir établi qu'il n'y a proprement que les grands hommes à qui il échappe de dire des choses grandes et extraordinaires : « Voyez, par exemple, ajoute-t-il, ce que répondit Alexandre, quand Darius lui fit offrir la moitié de l'Asie, avec sa fille en mariage. « Pour moi, lui disait Parménion, si j'étais Alexandre, j'accepterais ces offres. — Et moi aussi, répliqua ce prince, si j'étais Parménion. » Sont-ce là de grandes paroles [3] ? Peut-on rien dire de plus naturel, de plus simple et de moins affecté que ce mot ? Alexandre ouvre-t-il une grande bouche pour le dire ? Et cependant ne faut-il pas tomber d'accord que toute la grandeur de l'âme d'Alexandre s'y fait voir ? Il faut à cet exemple en joindre un autre de même nature, que j'ai allégué dans la préface de ma dernière édition de Longin ; et je vais le rapporter dans les mêmes termes qu'il [4] y est énoncé, afin que l'on voie mieux que je n'ai point parlé en l'air, quand j'ai dit que M. Le Clerc [5], voulant combattre ma préface, ne s'est pas donné la peine de la lire. Voici en effet mes paroles : « Dans la tragédie d'*Horace* du fameux Pierre Corneille, une femme qui avait été présente au combat des trois Horaces contre les trois Curiaces, mais qui s'était retirée trop tôt et qui n'en avait pas vu la fin, vient mal à propos [6] annoncer au vieil Horace, leur père, que ses deux fils ont été tués, et que le troisième, ne se voyant plus en état de résister, s'est enfui. Alors ce vieux Romain, possédé de l'amour de la patrie,

1. *N'y ayant rien.* Vu qu'il n'y a rien. Participe absolu. Cf. p. 36, n. 6.
2. *Et dont.* Et ce dont. Comme s'il y avait plus haut *ce que je vous ai fait déjà voir.*
3. *Paroles.* Mots. Cf. p. 114, n. 2.
4. *Que.* Dans lesquels. Cf. p. 41, n. 5.
5. Sur Le Clerc, cf. l'épigramme de Racine, p. 404.
6. *Mal à propos.* Non pas *d'une façon inopportune*, mais *sans fondement*, la fuite d'Horace étant une feinte.

sans s'amuser [1] à pleurer la perte de ses deux fils morts si glorieusement, ne s'afflige que de la fuite honteuse du dernier, qui a, dit-il, par une lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace ; et leur sœur, qui était là présente, lui ayant dit :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

il répond brusquement :

Qu'il mourût.

Voilà des termes fort simples. Cependant il n'y a personne qui ne sente la grandeur qu'il y a dans ces trois syllables, *qu'il mourût* ; sentiment d'autant plus sublime qu'il est simple et naturel, et que par là on voit que ce héros parle du fond du cœur et dans les transports d'une colère vraiment romaine. La chose effectivement aurait perdu de sa force si, au lieu de dire : « Qu'il mourût », il avait dit : « Qu'il suivît l'exemple de ses deux frères » ; ou « Qu'il sacrifiât sa vie à l'intérêt et à la gloire de son pays ». Ainsi c'est la simplicité même de ce mot qui en fait voir la grandeur...

(*Ibid.*, *Réflexion X.*)

DEUX LETTRES AU DUC DE VIVONNE
SUR SON ENTRÉE DANS LE PHARE DE MESSINE
L'UNE EN STYLE DE BALZAC, L'AUTRE EN STYLE DE VOITURE

LETTRE EN STYLE DE BALZAC

Aux Champs-Élysées, le 2 juin 1675.

MONSEIGNEUR,

Le bruit de vos actions ressuscite les morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années et condamnés à un sommeil éternel. Il fait parler le silence même. La belle, l'éclatante, la glorieuse conquête que vous avez faite sur les ennemis de la France ! Vous avez redonné le pain à une ville qui a accoutumé de le fournir à toutes les autres, vous avez nourri la mère nourrice de l'Italie [2]. Les tonnerres de

1. *S'amuser*. Perdre son temps, s'attarder.

2. On appelait ainsi la Sicile.

cette flotte, qui vous fermait les avenues de son port, n'ont fait que saluer votre entrée. Sa résistance ne vous a pas arrêté plus longtemps qu'une réception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de votre course, elle n'a pas seulement interrompu l'ordre de votre marche. Vous avez contraint à sa vue le sud et le nord de vous obéir. Sans châtier la mer comme Xerxès [1], vous l'avez rendue disciplinable, Vous avez plus fait encore, vous avez rendu l'Espagnol humble [2]. Après cela, que ne peut-on point dire de vous ? Non, la nature, la nature encore jeune, et du temps qu'elle [3] produisait les Alexandre et les César, n'a rien produit de si grand que sous le règne de Louis quatorzième. Elle a donné aux Français, sur son déclin, ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans votre siècle, en corps et en âme, cette valeur parfaite dont on avait à peine entrevu l'idée [4] dans les romans et dans les poèmes héroïques. N'en déplaise à un de vos poètes [5], il n'a pas raison d'écrire qu'au delà du Cocyte le mérite n'est plus connu. Le vôtre, Monseigneur, est vanté ici d'une commune voix des deux côtés du Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous dans le séjour même de l'oubli. Il trouve des partisans zélés dans le pays de l'indifférence. Il met l'Achéron dans les intérêts de la Seine. Disons plus, il n'y a point d'ombre parmi nous si prévenue des principes [6] du Portique, si endurcie dans l'école de Zénon, si fortifiée contre la joie et contre la douleur, qui n'entende vos louanges avec plaisir, qui ne batte des mains, qui ne crie miracle au moment que [7] l'on vous nomme, et qui ne soit prête de [8] dire avec notre Malherbe :

> A la fin c'est trop de silence
> En si beau sujet de parler [9].

Pour moi Monseigneur, qui vous conçois [10] encore beaucoup mieux, je vous médite sans cesse dans mon repos : je

1. On sait que Xerxès fit fouetter la mer de verges. Cf. Hérodote, livre VII.
2. Les Espagnols étaient renommés pour leur fierté.
3. *Que.* Dans lequel. Cf. p. 41, n. 5.
4. *L'idée.* L'image fictive.
5. Voiture, qui avait dit dans une *Epître à M. le Prince* :

> Au-delà des bords du Cocyte
> Il n'est plus parlé de mérite.

6. *Si prévenue des principes.* Ayant de si fortes préventions en faveur des principes,
7. *Que.* Dans lequel, où. Cf. n. 3.
8. *Prête de.* Prête à. Construction du temps. Cf. p. 18, n. 1.
9. Ce sont les deux premiers vers de l'Ode au duc de Bellegarde.
10. *Qui vous conçois.* Qui vous comprends.

m'occupe tout entier de votre idée [1] dans les longues heures de notre loisir ; je crie continuellement : «Le grand personnage!» et, si je souhaite de revivre, c'est moins pour revoir la lumière que pour jouir de la souveraine félicité de vous entretenir et de vous dire de bouche avec combien de respect je suis, de toute l'étendue de mon âme,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

Balzac.

LETTRE EN STYLE DE VOITURE

Aux Champs-Élysées, le 2 juin 1675.

Monseigneur,

Bien que nous autres morts ne prenions pas grand intérêt aux affaires des vivants et ne soyons pas trop portés à rire, je ne saurais pourtant m'empêcher de me réjouir des grandes choses que vous faites au-dessus de notre tête. Sérieusement, votre dernier combat fait un bruit de diable aux enfers : il s'est fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner, et a fait connaître votre gloire dans un pays où l'on ne connaît point le soleil. Il est venu ici un bon nombre d'Espagnols qui y étaient et qui nous en ont appris le détail. Je ne sais pas pourquoi on veut faire passer les gens de leur nation pour fanfarons : ce sont, je vous assure, de fort bonnes gens ; et le roi, depuis quelque temps, nous les envoie ici fort humbles et fort honnêtes [2]. Sans mentir, Monseigneur, vous avez bien fait des vôtres depuis peu. A voir de quel air [3] vous courez la Méditerranée, il semble qu'elle vous appartienne toute [4] entière. Il n'y a pas, à l'heure qu'il est, dans toute son étendue, un seul corsaire en sûreté ; et, pour peu que cela dure, je ne vois pas de quoi vous voulez que Tunis et Alger subsistent. Nous avons ici les César, les Pompée et les Alexandre : ils trouvent tous que vous avez assez attrapé leur air [5]

1. *Je m'occupe... idée.* Votre image, votre pensée, m'occupe tout entier.
2. *Honnêtes.* Civils Cf. p. 118, n.3.
3. *Air.* Façon. Cf. p. 334, n. 2.
4. *Toute.* Conforme à l'usage du temps.
5. *Air.* Cf. n. 3.

dans votre manière de combattre ; surtout César vous trouve très César. Il n'y a pas jusqu'aux Alaric, aux Genséric, aux Théodoric et à tous ces conquérants en *ic*, qui ne parlent fort bien de votre action ; et, dans le Tartare même, je ne sais si ce lieu vous est connu, il n'y a point de diable, Monseigneur, qui ne confesse ingénument qu'à la tête d'une armée vous êtes beaucoup plus diable que lui. C'est une vérité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins, à voir le bien que vous avez fait à Messine, j'estime pour moi que vous tenez plus de l'ange que du diable, hors que les anges ont la taille un peu plus légère que vous, et n'ont point le bras en écharpe [1]. Raillerie à part, l'enfer est extrêmement déchaîné en votre faveur. On ne trouve qu'une chose à redire à votre conduite, c'est le peu de soin que vous prenez quelquefois de votre vie. On vous aime assez en ce pays-ci pour souhaiter de ne vous y point voir. Croyez-moi, Monseigneur, je l'ai déjà dit en l'autre monde,

> ... C'est fort peu de chose
> Qu'un demi-dieu quand il est mort [2].

Il n'est rien tel que d'être vivant. Et pour moi, qui sais maintenant par expérience ce que c'est que ne plus être, je fais ici la meilleure contenance que je puis ; mais, à ne vous rien celer, je meurs d'envie de retourner au [3] monde, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de vous y voir. Dans le dessein même que j'ai de faire ce voyage, j'ai déjà envoyé plusieurs fois chercher les parties de mon corps pour les rassembler..... Pour mon esprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a assuré qu'il n'était plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous soupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjouement ; car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de votre façon que je voudrais de tout mon cœur avoir dits, et pour lesquels je donnerais volontiers le Panégyrique de Pline [4] et deux de mes meilleures lettres. Supposé donc que vous l'ayez, je vous prie de me le renvoyer au plus tôt ; car, en vérité vous ne

1. Le duc de Vivonne était très corpulent ; et d'autre part, il portait le bras en écharpe depuis le passage du Rhin, pendant lequel un coup de feu lui avait fracassé l'épaule gauche.

2. *Epître à M. le Prince.*

3. *Au.* Dans le. Cf. p. 11, n. 7.

4. « Voiture se déclarait hautement contre ce Panégyrique » (Note de Boileau).

sauriez croire quelle incommodité c'est que de n'avoir pas tout son esprit, surtout lorsqu'on écrit à un homme comme vous. C'est ce qui fait que mon style aujourd'hui est tout changé. Sans cela vous me verriez encore rire comme autrefois avec mon compère le Brochet [1], et je ne serais pas réduit à finir ma lettre trivialement, comme je le fais, en vous disant que je suis,

Monseigneur,
Votre très humble et très obéissant serviteur,

Voiture.

LETTRE A M. CHARLES PERRAULT, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1700

Monsieur,

Puisque le public a été instruit de notre démêlé, il est bon de lui apprendre aussi notre réconciliation, et de ne pas laisser ignorer qu'il en a été de notre querelle sur le Parnasse comme de ces duels d'autrefois, que la prudence [3] du roi a si sagement réprimés, où, après s'être battus à outrance et s'être quelquefois cruellement blessés l'un l'autre, on s'embrassait et on devenait sincèrement amis. Notre duel grammatical [4] s'est même terminé encore plus noblement ; et je puis dire, si j'ose vous citer Homère, que nous avons fait comme Ajax et Hector dans l'*Iliade*, qui, aussitôt après leur long combat en présence des Grecs et des Troyens, se comblent d'honnêtetés [5] et se font des présents: En effet, Monsieur, notre dispute [6] n'était pas encore bien finie, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer vos ouvrages, et que j'ai eu soin qu'on vous portât les miens. Nous avons d'autant mieux imité ces deux héros du poème qui vous plaît si peu, qu'en nous faisant ces civilités, nous sommes demeurés comme eux chacun dans notre même

1. Allusion à la lettre de la Carpe au Brochet.
2. Sur la question des anciens et des modernes.
3. *Prudence.* Sagesse. Cf. p. 22, n. 10.
4. *Grammatical.* En latin, *grammaticus* a le sens de *critique littéraire.*
5. *Honnêtetés.* Politesses. Cf. p. 118, n. 3.
6. *Dispute.* Discussion. Cf. p. 75, n. 8.

parti et dans nos mêmes sentiments : c'est-à-dire, vous toujours bien résolu de [1] ne point trop estimer Homère ni Virgile, et moi toujours leur passionné admirateur. Voilà de quoi il est bon que le public soit informé ; et c'était pour commencer à le lui faire entendre que, peu de temps après notre réconciliation, je composai une épigramme qui a couru, et que vraisemblablement vous avez lue. La voici :

Tout le trouble poétique, etc.

Vous pouvez reconnaître, Monsieur, par ces vers, où j'ai exprimé sincèrement ma pensée, la différence que j'ai toujours faite de vous et de ce poète de théâtre [2] dont j'ai mis le nom en œuvre pour égayer la fin de mon épigramme. Aussi était-ce l'homme du monde qui vous ressemblait le moins.

Mais, maintenant que nous voilà bien remis et qu'il ne reste plus entre nous aucun levain d'animosité ni d'aigreur, oserais-je, comme votre ami, vous demander ce qui a pu depuis si longtemps vous irriter, et vous porter à écrire contre tous les plus célèbres écrivains de l'antiquité? Est-ce le peu de cas qu'il vous a paru que l'on faisait parmi nous des bons auteurs modernes ? Mais où avez-vous vu qu'on les méprisât ? Dans quel siècle a-t-on plus volontiers applaudi aux bons livres naissants que dans le nôtre ?...

On n'y a pas véritablement fort estimé nos poèmes héroïques ; mais a-t-on eu tort ? et ne confessez-vous pas vous-même, en quelque endroit de vos *Parallèles*, que le meilleur de ces poèmes [3] est si dur et si forcé qu'il n'est pas possible de le lire ?

Quel est donc le motif qui vous a fait tant crier contre les anciens ? Est-ce la peur qu'on ne se gâtât en les imitant ? Mais pouvez-vous nier que ce ne soit au contraire à cette imitation-là même que nos plus grands poètes sont redevables du succès de leurs écrits ? Pouvez-vous nier que ce ne soit dans Tite-Live, dans Dion Cassius [4], dans Plutarque, dans Lucain et dans Sénèque, que M. de Corneille a pris ses plus beaux traits, a puisé ces grandes idées

1. *Résolu de*. Résolu à. Cf. p. 18, n. 1.
2. Pradon.
3. La *Pucelle*.
4. Historien grec du II[e] siècle de notre ère. Il a fait une *Histoire romaine*.



Apollon et les Muses remerciant Boileau de sa défense des Anciens.

qui lui ont fait inventer un nouveau genre de tragédie inconnu à Aristote ? Car c'est sur ce pied, à mon avis, qu'on doit regarder quantité de ses plus belles pièces de théâtre, où, se mettant au-dessus des règles de ce philosophe, il n'a point songé, comme les poètes de l'ancienne tragédie, à émouvoir la pitié et la terreur, mais à exciter dans l'âme des spectateurs, par la sublimité des pensées et par la beauté des sentiments, une certaine admiration, dont plusieurs personnes, et les jeunes gens surtout, s'accommodent souvent beaucoup mieux que des véritables passions tragiques [1]. Enfin, Monsieur, pour finir cette période [2] un peu longue, et pour ne me point écarter de mon sujet, pouvez-vous ne pas convenir que ce sont Sophocle et Euripide qui ont formé M. Racine ? Pouvez-vous ne pas avouer que c'est dans Plaute et dans Térence que Molière a appris les plus grandes finesses de son art [3] ?

D'où a donc pu venir votre chaleur contre les anciens ? Je commence, si je ne m'abuse, à l'apercevoir. Vous avez vraisemblablement rencontré il y a longtemps dans le monde quelques-uns de ces faux savants, tels que le président de vos dialogues, qui ne s'étudient qu'à enrichir leur mémoire, et qui, n'ayant d'ailleurs ni esprit, ni jugement, ni goût, n'estiment les anciens que parce qu'ils sont anciens, ne pensent pas que la raison puisse parler une autre langue que la grecque ou la latine, et condamnent d'abord [4] tout ouvrage en langue vulgaire, sur [5] ce fondement seul qu'il est en langue vulgaire. Ces ridicules admirateurs de l'antiquité vous ont révolté contre tout ce que l'antiquité a de plus merveilleux. Vous n'avez pu vous résoudre d'être [6] du sentiment de gens si déraisonnables, dans la chose même où ils avaient raison. Voilà, selon toutes les apparences, ce qui vous a fait faire vos *Parallèles*. Vous vous êtes persuadé qu'avec l'esprit que vous avez et que ces gens-là n'ont point, avec quelques arguments spécieux, vous déconcerteriez aisément la vaine habileté de ces

1. La critique ici perce sous l'éloge.
2. *Période*. Développement.
3. Dès les *Précieuses*, Molière s'écria : « Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute et Térence et d'éplucher des fragments de Ménandre ».
4. *D'abord*. Tout d'abord. Cf. p. 130, n. 1.
5. *Sur*. Cf. p. 125, n. 7.
6. *Vous résoudre d'être*. A être. Cf p. 18, n. 1.

faibles antagonistes ; et vous y avez si bien réussi, que, si je ne me fusse mis de la partie, le champ de bataille, s'il faut ainsi parler, vous demeurait, ces faux savants n'ayant pu, et les vrais savants, par une hauteur un peu trop affectée, n'ayant pas daigné vous répondre. Permettez-moi cependant de vous faire ressouvenir que ce n'est point à l'approbation des faux ni des vrais savants que les grands écrivains de l'antiquité doivent leur gloire, mais à la constante et unanime admiration de ce qu'il y a eu dans tous les siècles d'hommes sensés et délicats, entre lesquels on compte plus d'un Alexandre et d'un César. Permettez-moi de vous représenter qu'aujourd'hui même encore ce ne sont point, comme vous vous le figurez, les Schrevelius [1], les Peraredus [2], les Ménagius [3], ni, pour me servir des termes de Molière, les savants en *us*, qui goûtent davantage [4] Homère, Horace, Cicéron, Virgile. Ceux que j'ai toujours vus le plus frappés de la lecture des écrits de ces grands personnages, ce sont des esprits du premier ordre, ce sont des hommes de la plus haute élévation. Que s'il fallait nécessairement vous en citer ici quelques-uns, je vous étonnerais peut-être par les noms illustres que je mettrais sur le papier ; et vous y trouveriez non seulement des Lamoignon, des Daguesseau, des Troisville [5], mais des Condé, des Conti et des Turenne.

Ne pourrait-on point donc, Monsieur, aussi galant homme que vous l'êtes, vous réunir de sentiments avec tant de si galants hommes ? Oui, sans doute [6], on le peut ; et nous ne sommes pas même, vous et moi, si éloignés d'opinion que vous pensez. En effet, qu'est-ce que vous avez voulu établir par tant de poèmes, de dialogues et de dissertations sur les anciens et sur les modernes ? Je ne sais si j'ai bien pris votre pensée ; mais la voici, ce me semble. Votre dessein est de montrer que, pour la connaissance [7] surtout des beaux-arts et pour le mérite des belles-lettres, notre siècle, ou, pour mieux parler, le siècle de Louis le Grand, est non seulement comparable, mais supérieur à tous les plus fameux siècles de l'anti-

1. Savant de la Hollande.
2. Jean de Peyrarède, érudit gascon.
3. Boileau latinise plaisamment le nom de Ménage.
4. *Davantage*. Le plus. Cf. p. 30, n. 8.
5. Le comte de Troisville ou de Tréville, janséniste célèbre.
6. *Sans doute*. Sans nul doute. Cf. p. 163, n. 4.
7. *La connaissance*. Par opposition à la valeur des œuvres.

quité, et même au siècle d'Auguste. Vous allez donc être bien étonné, quand je vous dirai que je suis sur cela entièrement de votre avis [1], et que même, si mes infirmités et mes emplois m'en laissaient le loisir, je m'offrirais volontiers de prouver, comme vous, cette proposition la plume à la main. A la vérité, j'emploierais beaucoup d'autres raisons que les vôtres, car chacun a sa manière de raisonner et je prendrais des précautions et des mesures [2] que vous n'avez point prises.

Je n'opposerais donc pas, comme vous avez fait, notre nation et notre siècle seuls à toutes les autres nations et à tous les autres siècles joints ensemble. L'entreprise, à mon sens, n'est pas soutenable. J'examinerais chaque nation et chaque siècle l'un après l'autre ; et, après avoir mûrement pesé en quoi ils sont au-dessus de nous, et en quoi nous les surpassons, je suis fort trompé [3], si je ne prouvais invinciblement que l'avantage est de notre côté.

Ainsi, quand je viendrais au siècle d'Auguste, je commencerais par avouer sincèrement que nous n'avons point de poètes héroïques ni d'orateurs que nous puissions comparer aux Virgile et aux Cicéron [4] ; je conviendrais que nos plus habiles historiens sont petits devant les Tite-Live et les Salluste ; je passerais condamnation sur la satire et sur l'élégie, quoiqu'il y ait des satires de Régnier admirables, et des élégies de Voiture, de Sarrasin [5], de la comtesse de La Suze [6], d'un agrément infini. Mais en même temps je ferais voir que, pour la tragédie, nous sommes beaucoup supérieurs aux Latins, qui ne sauraient opposer à tant d'excellentes pièces tragiques que nous avons en notre langue que quelques déclamations plus pompeuses [7] que raisonnables d'un prétendu Sénèque et un peu de bruit qu'ont fait en leur temps le *Thyeste* de Varius [8] et la *Médée* d'Ovide. Je ferais voir que, bien loin qu'ils aient eu dans ce

1. On ne pouvait guère, en effet, s'attendre à cette déclaration.
2. *Mesures.* Ménagements.
3. *Je suis fort trompé.* Dans le sens où nous disons *je me trompe fort.*
4. *Aux Cicéron.* Il s'agit d'éloquence politique ou judiciaire.
5. Poète contemporain, et rival de Voiture par sa grâce et sa vivacité.
6. Henriette de Coligny, née en 1618, morte en 1673.
7. *Pompeuses.* Au XVIIe siècle, ce mot s'emploie dans un sens favorable.
8. L'ami de Virgile.

siècle-là des poètes comiques meilleurs que les nôtres, ils n'en ont pas eu un seul dont le nom ait mérité qu'on s'en souvînt, les Plaute, les Cécilius et les Térence étant morts dans le siècle précédent. Je montrerais que, si, pour l'ode, nous n'avons point d'auteurs si parfaits qu'Horace, qui est leur seul poète lyrique, nous en avons néanmoins un assez grand nombre qui ne lui sont guère inférieurs en délicatesse de langue et en justesse d'expression, et dont tous les ouvrages mis ensemble ne feraient peut-être pas dans la balance un poids de mérite moins considérable que les cinq livres d'odes qui nous restent de ce grand poète. Je montrerais qu'il y a des genres de poésie où non seulement les Latins ne nous ont point surpassés, mais qu'ils n'ont même pas connus ; comme, par exemple, ces poèmes en prose que nous appelons *Romans*, et dont nous avons chez nous des modèles qu'on ne saurait trop estimer [1], à la morale près, qui y est fort vicieuse, et qui en rend la lecture dangereuse aux jeunes personnes...

Par tout ce que je viens de dire, vous voyez, Monsieur, qu'à proprement parler nous ne sommes point d'avis différent sur l'estime qu'on doit faire de notre nation et de notre siècle, mais que nous sommes différemment de même avis. Aussi n'est-ce point votre sentiment que j'ai attaqué dans vos *Parallèles*, mais la manière hautaine et méprisante dont votre abbé et votre chevalier [2] y traitent des écrivains pour qui, même en les blâmant, on ne saurait, à mon avis, marquer trop d'estime, de respect et d'admiration. Il ne reste donc plus maintenant, pour assurer notre accord et pour étouffer en nous toute semence de dispute [3], que de nous guérir l'un et l'autre, vous, d'un penchant un peu trop fort à rabaisser les bons écrivains de l'antiquité, et moi, d'une inclination un peu trop violente à blâmer les méchants et même les médiocres auteurs de notre siècle. C'est à quoi nous devons sérieusement nous appliquer ; mais, quand nous n'en pourrions venir à bout, je vous réponds que, de mon

1. Cf. plus loin, p. 441 sqq, ce que Boileau dit de l'*Astrée*. Mais, dans ce passage-ci, il fait sans doute allusion aux romans de M[me] de La Fayette.

2. Ce sont, avec le président cité plus haut, les trois personnages mis en scène dans les *Parallèles*.

3. *Dispute*. Discussion. Cf. p. 75, n. 8.

côté, cela ne troublera point notre réconciliation, et que, pourvu que vous ne me forciez point à lire le *Clovis* [1], ni *la Pucelle*, je vous laisserai tout à votre aise critiquer l'*Iliade* et l'*Énéide*, me contentant de les admirer, sans vous demander pour elles cette espèce de culte tendant à l'adoration que vous vous plaignez en quelqu'un de vos poèmes qu'on veut exiger de vous, et que Stace semble en effet avoir eu pour l'*Énéide*, quand il se dit à lui-même :

Nec tu divinam Æneida tenta ;
Sed longe sequere, et vestigia semper adora [2].

Voilà, Monsieur, ce que je suis bien aise que le public sache ; et c'est pour l'en instruire à fond que je me donne l'honneur de vous écrire aujourd'hui cette lettre, que j'aurai soin de faire imprimer dans la nouvelle édition qu'on fait en grand et en petit de mes ouvrages. J'aurais bien voulu pouvoir adoucir en cette nouvelle édition quelques railleries un peu fortes qui me sont échappées dans mes *Réflexions sur Longin* ; mais il m'a paru que ce serait inutile à cause des deux éditions qui l'ont précédée, auxquelles on ne manquerait pas de recourir, aussi bien qu'aux fausses éditions qu'on en pourra faire dans les pays étrangers, où il y a de l'apparence qu'on prendra soin de mettre les choses en l'état qu'elles [3] étaient d'abord. J'ai cru donc que le meilleur moyen d'en corriger la petite malignité [4], c'était de vous marquer ici comme je viens de le faire, mes vrais sentiments pour vous...

LETTRE A BROSSETTE

Auteuil, 2 août 1703.

Feu M. Patru, mon illustre ami, était non seulement un critique très habile, mais un très violent hypercritique [5], et en réputation de si grande rigidité, qu'il me souvient que, lorsque M. Racine me faisait sur des endroits de mes ouvrages quelque observation un peu trop subtile, comme cela lui arrivait quelquefois, au lieu de lui dire le proverbe latin : « *Ne sis*

1. Poëme de Desmarets.
2. *Thébaïde*, XII, 616.
3. *Que*. Dans lequel. Cf. p. 41, n. 5.
4. *Malignité*. Méchanceté. De là, l'atténuation marquée par *petite*. Cf. p. 154, n. 7.
5. *Hypercritique*. Critique outré.

patruus mihi, n'ayez point pour moi la sévérité d'un oncle, » je lui disais : « *Ne sis Patru mihi*, n'ayez point pour moi la sévérité de Patru. » Je pourrais vous le dire à bien meilleur titre qu'à lui, puisque toutes vos lettres, depuis quelque temps, ne sont que des critiques de mes vers, où vous allez jusqu'à l'excès du raffinement. Vous avez reçu de moi une petite narration en rimes, que j'ai composée à la sollicitation de M. Le Verrier pour amener un vers de l'*Anthologie* [1] ; et tous ceux, à commencer par lui, à qui je l'ai communiquée, en ont été très satisfaits. Cependant, bien loin d'en être content, vous me faites concevoir [2] qu'elle ne vaut rien ; et, sans me dire ce que vous y trouvez de défectueux, vous allez chercher dans M. Charpentier [3], c'est-à-dire dans les étables d'Augias, de quoi la rectifier. Ensuite, vous vous avisez de trouver une équivoque dans un vers où il n'y en a jamais eu. En effet, où peut-il y en avoir dans cette façon de parler :

Approuve l'escalier tourné d'autre façon [4],

et qui est-ce qui n'entend pas d'abord [5] que le médecin-architecte approuve l'escalier, moyennant qu'il soit tourné d'une autre manière ? Cela n'est-il pas préparé par le vers précèdent :

Au vestibule obscur il marque une autre place ?

Il est vrai que, dans la rigueur et dans les étroites règles de la construction, il faudrait dire : *Au vestibule obscur il marque une autre place que celle qu'on veut lui donner, et approuve l'escalier tourné d'une autre manière qu'il n'est.* Mais cela se sous-entend sans peine [6] ; et où en serait un poète si on ne lui passait, je ne dis pas une fois, mais vingt fois dans un ouvrage, ces *subaudi* [7] ? Où en serait M. Racine si

1. Il s'agit de l'épigramme qui se termine par ce vers :

Je chantais, Homère écrivait.

2. *Concevoir.* Comprendre, entendre. Cf. p. 428, n. 10.

3. Erudit et poète, dont Boileau railla les inscriptions emphatiques. Brossette s'était avisé de refaire l'épigramme de Boileau en recourant à Charpentier, qui en avait fait une sur le même sujet.

4. Cf. *Art poétique*, IV, 17. — Il semble, avait dit Brossette, « que le médecin-architecte approuve l'escalier parce qu'il a été tourné d'autre façon qu'il n'était auparavant. » (Lettre du 24 juillet 1703).

5. *D'abord.* Tout d'abord. Cf. p. 130, n. 1.

6. En réalité, *l'escalier tourné* signifie le « tournement » de l'escalier. Cf. p. 12, n. 7.

7. *Ces subaudi.* Ces sous-entendus. *Subaudi* est l'impératif du verbe latin *subaudire*, sous-entendre.

on lui allait chicaner ce beau vers que dit Hermione à Pyrrhus dans l'*Andromaque* :

> Je t'aimais inconstant, qu'eussé-je fait fidèle [1] ?

qui dit si bien, et avec une vitesse heureuse : *Je t'aimais lorsque tu étais inconstant ; qu'eussé-je fait, si tu avais été fidèle ?* Ces sortes de petites licences de construction, non seulement ne sont pas des fautes, mais sont même assez souvent un des plus grands charmes de la poésie, principalement dans la narration, où il n'y a point de temps à perdre. Ce sont des espèces de latinismes dans la poésie française. Jusqu'ici cependant, Monsieur, vous n'avez été que trop scrupuleux et trop rigide ; mais où étaient vos lumières, quand vous avez douté si ce temple fameux dont parle Thémis dans le Lutrin est Notre-Dame, ou la Sainte Chapelle ? Est-il possible, que vous n'ayez pas vu que ce temple qu'elle désigne à la Piété est ce même temple dont la Piété vient de lui parler quelques vers auparavant avec tant d'emphase, et où est arrivée la querelle du *Lutrin* ?

> J'apprends que, dans ce temple où le plus saint des rois
> Consacra tout le fruit de ses pieux exploits
> Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
> L'implacable Discorde [2], etc.

Comment voulez-vous que le lecteur aille songer à Notre-Dame qui n'a point été bâtie par saint Louis, et qui est si éloignée du Palais [3], y ayant [4] entre elle et le Palais plus de douze fameuses églises, et principalement la célèbre paroisse de Saint-Barthélemy, qui en est beaucoup plus proche ? Permettez-moi de vous dire que de se faire ces objections, c'est se chicaner soi-même mal à propos et ne vouloir pas voir clair en plein midi. Je ne vous parle point de la difficulté que vous me faites sur ce vers :

> Que votre esprit, vos mœurs, peints dans tous vos ouvrages [5],

pusqu'il m'est fort indifférent que vous mettiez celui-là ou

> Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages... [6]

Il n'est pas vrai pourtant que la construction grammaticale ne soit pas dans le premier de ces deux vers, où la noblesse

1. *Andromaque*, acte IV, scène v.
2. Chant VI, vers 67-70.
3. Le Palais de justice
4. *Y ayant*. Vu qu'il y a. Cf. p. 36, n. 6.
5. *Art poétique*, IV. 91.
6. C'est la leçon de toutes les éditions postérieures à cette critique de Brossette.

du genre masculin l'emporte, et qu'on ne puisse fort bien dire en francais : *Mars et les Grâces étaient peints dans ce tableau.* On peut pourtant dire aussi *étaients peintes*, mais *peints* est le plus régulier. Et, pour ce qui est de ce que vous prétendez qu'il s'agit là de l'âme et non point de l'*esprit*, trouvez bon que je vous fasse ressouvenir que le mot d'*esprit*, joint avec le mot de *mœurs*, signifie aussi l'âme ; et qu'un esprit bas, sordide, trigaud [1], etc., veut dire la même chose qu'une âme basse, sordide, etc. Avouez donc, Monsieur, que, dans toutes ces critiques, vous vous montrez une peu trop subtil, et que vous êtes à mon égard en cela *Patru patruissimus* [2]. Mais je commence à m'apercevoir que je suis moi-même bien peu subtil de ne pas reconnaître que vous les avez faites pour m'exciter à parler, et qu'il n'était pas nécessaire d'y répondre sérieusement. Que voulez-vous ? un auteur est toujours un auteur, surtout quand on le blesse dans une partie aussi sensible que ses ouvrages, et ses ouvrages imprimés.

DISCOURS [3] SUR LE DIALOGUE DES HÉROS DE ROMANS

Le dialogue qu'on donne ici au public a été composé [4] à l'occasion de cette prodigieuse multitude de romans qui parurent vers le milieu du siècle précédent, et dont voici en peu de mots l'origine. Honoré d'Urfé, homme de fort grande qualité dans le Lyonnais, et très enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de vers qu'il avait composés pour ses maîtresses et rassembler en un corps plusieurs aventures amoureuses qui lui étaient arrivées, s'avisa d'une invention très agréable. Il feignit [5] que, dans le Forez, petit pays contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avait eu, du temps de nos premiers rois, une troupe de bergers et de bergères qui habitaient sur les bords de la rivière du Lignon, et qui, assez accommodés des biens de la fortune, ne laissaient pas néanmoins, par un simple amusement et pour leur seul plaisir, de mener paître eux-mêmes leurs troupeaux. Tous ces bergers et toutes ces bergères étant d'un fort grand loisir, l'amour, comme on le

1. *Trigaud.* Sournois, finassier.
2. *Un Patru très Patru.* c'est-à-dire très sévère. Cf. le début de la lettre.
3. Ce Discours fut fait en 1710.
4. Vers 1664.
5. *Feignit.* Imagina.

peut penser, et comme il le raconte lui-même, ne tarda guère à les y venir troubler et produisit quantité d'événements considérables. D'Urfé y fit arriver toutes ses aventures, parmi lesquelles il en mêla beaucoup d'autres et enchâssa les vers dont j'ai parlé, qui, tout méchants qu'ils étaient, ne laissèrent pas d'être soufferts et de passer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre : car il soutint tout cela d'une narration également[1] vive et fleurie, de fictions très ingénieuses et de caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis. Il composa ainsi un roman qui lui acquit beaucoup de réputation et qui fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis, bien que la morale en fût fort vicieuse, ne prêchant que l'amour et la mollesse et allant quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur. Il en fit quatre volumes qu'il intitula ASTRÉE, du nom de la plus belle de ses bergères ; et sur ces entrefaites étant mort[2], Baro, son ami[3], et, selon quelques-uns, son domestique[4], en composa sur[5] ses mémoires un cinquième tome qui en formait la conclusion et qui ne fut guère moins bien reçu que les quatre autres volumes. Le grand succès de ce roman échauffa si bien les beaux esprits d'alors, qu'ils en firent à son imitation quantité de semblables dont il y en avait même de dix et de douze volumes ; et ce fut quelque temps comme un espèce de débordement sur le Parnasse. On vantait surtout ceux de Gomberville, de la Calprenède, de Desmarets et de Scudéry. Mais ces imitateurs, s'efforçant mal à propos d'enchérir sur leur original et prétendant ennoblir ses caractères, tombèrent, à mon avis, dans une très grande puérilité ; car, au lieu de prendre comme lui pour leurs héros des bergers occupés du seul soin de gagner le cœur de leurs maîtresses, ils prirent, pour leur donner cette étrange[6] occupation, non seulement des princes et des rois, mais les plus fameux capitaines de l'antiquité, qu'ils peignirent pleins du même esprit que ces bergers, ayant à leur exemple fait comme une espèce de vœu de ne parler jamais et de n'entendre jamais parler que d'amour. De sorte

1. *Egalement.* Partout.
2. *Etant mort.* Cf. p. 31, n. 9.
3. Balthazar Baro, lui-même poète, et qui fit partie de l'Académie française.
4. *Domestique.* Au XVIIe siècle. on appelait ainsi tous ceux qui étaient attachés à la maison d'un prince ou d'un seigneur.
5. *Sur.* D'après. Cf. p. 125, n. 7.
6. *Etrange.* Le mot ne s'explique que dans la suite.

qu'au lieu que d'Urfé, dans son *Astrée*, de bergers très frivoles avait fait des héros de roman considérables , ces auteurs au contraire, des héros les plus considérables de l'histoire firent des bergers très frivoles, et quelquefois même des bourgeois [1] encore plus frivoles que ces bergers. Leurs ouvrages néanmoins ne laissèrent pas de trouver un nombre infini d'admirateurs et eurent longtemps une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirèrent le plus d'appplaudissements, ce furent le *Cyrus* et la *Clélie* de Mlle de Scudéry, sœur de l'auteur du même nom. Cependant, non seulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la poussa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de représenter, comme elle devait [2], dans la personne de Cyrus, un roi promis par les prophètes tel qu'il est exprimé [3] dans la Bible, ou, comme le peint Hérodote, le plus grand conquérant que l'on eût encore vu, ou enfin, tel qu'il est figuré dans Xénophon, qui a fait aussi bien qu'elle un roman [4] de la vie de ce prince ; au lieu; dis-je, d'en [5] faire un modèle de toute perfection, elle en composa un Artamène [6] plus fou que tous les Céladons et tous les Silvandres [7], qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane [8], qui ne sait du matin au soir que lamenter [9], gémir et filer le parfait amour. Elle a encore fait pis dans son autre roman intitulé *Clélie*, où elle représente tous les héros de la république romaine naissante, les Horatius Coclès, les Mutius Scévola, les Clélie, les Lucrèce, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artamène, ne s'occupant qu'à tracer des cartes géographiques d'amour [10], qu'à se proposer les uns aux autres des questions et des énigmes galantes, en un mot, qu'à faire tout ce qui paraît le plus opposé au caractère et à la gravité héroïque de ces premiers Romains.....

1. « Les auteurs de ces romans, sous le nom de ces héros, prenaient quelquefois le caractère de leurs amis particuliers, gens de peu de conséquence. » (Note de Boileau).
2. *Devait.* Aurait dû. Cf. p. 33, n. 5.
3. *Exprimé.* Retracé.
4. La *Cyropédie.*
5. *En.* De lui. Cf. p. 30, n. 6.
6. Le titre du roman est *Artamème ou le Grand Cyrus.*
7. Personnages de l'*Astrée.*
8. La maîtresse pour laquelle il soupire.
9. *Lamenter.* On disait indifféremment *lamenter* et *se lamenter.*
10. Cf. la carte du *Tendre*, p. 340.

CH. PERRAULT

LE SIÈCLE DE LOUIS-LE-GRAND

La belle antiquité fut toujours vénérable,
Mais je ne crus jamais qu'elle fût adorable.
Je vois les anciens [1] sans plier les genoux ;
Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous ;
Et l'on peut comparer, sans crainte d'être injuste,
Le siècle de Louis au beau siècle d'Auguste...
Si nous voulions ôter le voile spécieux
Que la prévention nous met devant les yeux,
Et, lassés d'applaudir à mille erreurs grossières,
Nous servir quelquefois de nos propres lumières,
Nous verrions clairement que sans témérité
On peut n'adorer pas toute l'antiquité,
Et, qu'enfin, dans nos jours, sans trop de confiance,
On lui peut disputer le prix de la science.

Platon, qui fut divin du temps de nos aïeux,
Commence à devenir quelquefois ennuyeux...
Chacun sait le décri du fameux Aristote,
En physique moins sûr qu'en histoire Hérodote.
Ses écrits qui charmaient les plus intelligents,
Sont à peine reçus de [2] nos moindres régents [3]......

Père de tous les arts, à qui du dieu des vers
Les mystères profonds ont été découverts,
Vaste et puissant génie, inimitable Homère,
D'un respect infini ma muse te révère.
Non, ce n'est pas à tort que tes inventions
En tout temps ont charmé toutes les nations,

1. *Anciens.* Trisyllabe. Cf. p. 75, n. 6.
2. *Reçus de.* Estimés par. — Sur *de*, cf. p. 11, n. 2.
3. On conçoit l'indignation des « anciens » quand ils entendirent traiter ainsi leurs idoles. Après la lecture du poème, Boileau se leva furieux en disant que c'était une honte, et il fallut que le docte Huet le rappelât à la modération.

Que de tes deux héros les hautes aventures
Sont le nombreux sujet des plus doctes peintures,
Et que des grands palais les murs et les lambris
Prennent leurs ornements de tes divins écrits.
Cependant, si le ciel favorable à la France,
Au siècle où nous vivons eût remis ta naissance,
Cent défauts qu'on impute au siècle où tu naquis
Ne profaneraient pas tes ouvrages exquis...
Ménandre, j'en conviens, eut un rare génie
Et, pour plaire au théâtre, une adresse infinie.
Virgile, j'y consens, mérite des autels;
Ovide est digne encor des honneurs immortels.
Mais ces rares auteurs qu'aujourd'hui l'on adore,
Etaient-ils adorés quand ils vivaient encore ?....
Ce n'est qu'avec le temps que leur nom s'accroissant
Et toujours plus fameux d'âge en âge passant,
A la fin s'est acquis cette gloire éclatante
Qui de tant de degrés a passé leur attente.
Tel à flots épandus un fleuve impétueux
En abordant la mer coule majestueux,
Qui, sortant de son roc sur l'herbe de ses rives,
Y roulait inconnu ses ondes fugitives.
Donc quel haut rang d'honneur ne devrait point tenir
Dans les fastes sacrés des siècles à venir
Les Régniers, les Maynards, les Gombaulds [1], les Malherbes,
Les Godeaux [2], les Racans dont les écrits superbes,
En sortant de leur veine et dès qu'ils furent nés,
D'un laurier immortel se virent couronnés !
Combien seront chéris par les races futures
Les galants Sarrasins [3] et les tendres Voitures,
Les Molières naïfs, les Rotrous, les Tristans [4]
Et cent autres encor, délices de leur temps !
Mais quel sera le sort du célèbre Corneille.
Du théâtre français l'honneur et la merveille [5] !...

1. Gombauld fit des romans, des tragédies, des épigrammes et des sonnets. Cf. p. 106.
2. Godeau évêque de Vannes, eut de son temps une grande réputation de poète
3. Sur Sarrasin, cf. p. 436 et n. 5.
4. Tristan fut un poéte dramatique contemporain de Corneille.
5. Il est fâcheux que Perrault cite Tristan avec Molière et Rotrou, qu'il cite Gombauld et Godeau avec Malherbe. Mais il avait beaucoup plus d'intelligence que de goût.

Tout art n'est composé que de secrets divers
Qu'aux hommes curieux l'usage a découverts,
Et cet utile amas des choses qu'on invente
Sans cesse, chaque jour, ou s'épure ou s'augmente.
Ainsi les humbles toits de nos premiers aïeux
Couverts négligemment de joncs et de glayeux [1]
N'eurent rien de pareil en leur architecture
A nos riches palais d'éternelle structure.

Ainsi le jeune chêne en son âge naissant
Ne peut se comparer au chêne vieillissant,
Qui, jetant sur la terre un spacieux ombrage,
Avoisine le ciel de son vaste branchage.

Mais c'est peu, dira-t-on, que par un long progrès
Le temps de tous les arts découvre les secrets.
La nature, affaiblie en ce siècle où nous sommes,
Ne peut plus enfanter de ces merveilleux hommes,
Dont avec abondance, en mille endroits divers,
Elle ornait les beaux jours du naissant univers,
Et que tout pleins d'ardeur, de force et de lumière,
Elle donnait au monde en sa vigueur première.

A former les esprits comme à former les corps
La nature en tout temps fait les mêmes efforts.
Son être est immuable, et cette force aisée
Dont [2] elle produit tout ne s'est point épuisée.
Jamais l'astre du jour qu'aujourd'hui nous voyons
N'eut le front couronné de plus brillants rayons ;
Jamais, dans le printemps, les roses empourprées
D'un plus vif incarnat ne furent colorées ;
Non moins blanc qu'autrefois brille dans nos jardins
L'éblouissant émail des lis et des jasmins,
Et dans les siècles d'or la tendre Philomèle,
Qui charmait nos aïeux de sa chanson nouvelle,
N'avait rien de plus doux que celle dont la voix
Réveille les échos qui dorment dans les bois.

1. *Glayeux.* Glaïeuls.

2. *Dont.* Avec laquelle. Cf. p. 11, n. 2.

De cette même main les forces infinies
Produisent en tout temps de semblables génies [1].

PRÉFACE DES *PARALLÈLES*

Rien n'est plus naturel ni plus vraisemblable que d'avoir beaucoup de vénération pour toutes les choses qui, ayant un vrai mérite en elles-mêmes, y joignent encore celui d'être anciennes. C'est ce sentiment si juste et si universel qui redouble l'amour et le respect que nous avons pour nos ancêtres et c'est par là que les lois et les coutumes se rendent encore plus authentiques [2] et plus inviolables. Mais, comme ç'a toujours été le destin des meilleures choses de devenir mauvaises par leurs excès et de le devenir à proportion de leur excellence, souvent cette vénération si louable dans ses commencements s'est changée dans la suite en une superstition criminelle et a passé même quelquefois jusqu'à l'idolâtrie. Des Princes extraordinaires par leurs vertus firent le bonheur de leurs peuples et remplirent la terre du bruit de leurs grandes actions : ils furent bénis pendant leur vie et leur mémoire fut révérée de la postérité. Mais, dans la suite des temps, on oublia qu'ils étaient hommes et l'on leur offrit de l'encens et des sacrifices. La même chose est arrivée aux hommes qui ont excellé les premiers dans les arts et dans les sciences. Le respect qu'on eut pour leur mémoire s'augmenta tellement qu'on ne voulut plus rien voir en eux qui se ressentît de la faiblesse humaine, et l'on en [3] consacra tout, jusqu'à leurs défauts. Ce fut assez qu'une chose eût été faite ou dite par ces grands hommes pour être [4] incomparable, et c'est même encore aujourd'hui une espèce de religion parmi quelques savants de préférer la moindre production des anciens aux plus beaux ouvrages de tous les modernes.

1. Perrault exprimait dans son poème « une idée très philosophique, c'est qu'il n'y a pas de raison pour que la nature ne crée pas aujourd'hui d'aussi grands hommes qu'autrefois, et qu'il y a place, dans sa fertilité inépuisable, à un éternel renouvellement des talents. Voici, en ce sens, des vers qui ne me semblent nullement méprisables :

A former les esprits, etc.

(Sainte Beuve, *Lundis*. t. V).

2. *Authentiques*. D'une autorité qui ne se conteste pas.

3. *En*. D'eux, Cf. p. 30, n. 6.

4. *Pour être*. Pour qu'elle fût. Cf. p. 54, n. 1.

J'avoue que j'ai été blessé d'une telle injustice. Il m'a paru tant d'aveuglement dans cette prévention et tant d'ingratitude à ne pas vouloir ouvrir les yeux sur les beautés de nos siècles, à qui le ciel a départi mille lumières qu'il a refusées à toute l'antiquité, que je n'ai pu m'empêcher d'être ému d'une véritable indignation. Ça été cette indignation qui a produit le petit poème du *Siècle de Louis-le-Grand*...

Ce n'est qu'à l'occasion des auteurs qui ont écrit contre moi que j'ai travaillé à ces dialogues, ce n'a été que pour désabuser ceux qui ont cru que mon poème n'était qu'un jeu d'esprit, qu'il ne contenait point mes véritables sentiments et que je m étais diverti à soutenir un paradoxe [1]...

Le premier des dialogues que je donne présentement traite de la prévention trop favorable où on est pour les anciens... Le second dialogue parle de l'architecture et de ses deux compagnes inséparables, la sculpture et la peinture... Les dialogues suivants traiteront de l'astronomie, de la géographie, de la navigation, de la physique, de la chimie, des mécaniques [2] et de toutes les autres connaissances, où il est incontestable que nous l'emportons sur les anciens, pour, de là, venir à l'éloquence et à la poésie, où non seulement on nous dispute la préséance, mais où l'on prétend que nous sommes beaucoup inférieurs [3]. Cette méthode fournira une induction très naturelle, que [4], si nous avons un avantage visible dans les arts dont les secrets se peuvent calculer et mesurer, il n'y a que la seule impossibilité de convaincre les gens dans les choses de goût et de fantaisie [5], comme sont les beautés de la poésie et de l'éloquence, qui empêche que nous ne soyons reconnus les maîtres dans ces deux arts comme dans tous les autres.

MICHEL ANGE ET LA SUPERSTITION DE L'ANTIQUITÉ

Michel Ange, architecte, peintre et sculpteur, mais surtout

1. Après la lecture du poème à l'Académie, Racine en avait ironiquement félicité Perrault comme d'un paradoxe ingénieux.
2. *Des mécaniques*. Des arts mécaniques. — Perrault avait sur les « anciens », notamment sur Boileau, l'avantage d'une culture très diverse et presque universelle.
3. L'ordre ici indiqué ne fut pas suivi. Le troisième dialogue roule sur l'éloquence, le quatrième sur la poésie, le cinquième sur les sciences.
4. *Une induction... que*. Cette induction, à savoir que.
5. *Fantaisie*. Imagination. Cf. p. 92, n. 5.

sculpteur excellent [1], ne pouvant digérer la préférence continuelle que les prétendus connaisseurs de son temps donnaient aux ouvrages des anciens sculpteurs sur tous ceux des modernes, et d'ailleurs indigné de ce que quelques-uns d'entre eux avaient osé lui dire en face que la moindre des figures antiques était cent fois plus belle que tout ce qu'il avait fait et ferait jamais en sa vie, imagina un moyen sûr de les confondre. Il fit secrètement une figure de marbre où il épuisa tout son art et tout son génie. Après l'avoir conduite à sa dernière perfection, il lui cassa un bras, qu'il cacha, et, donnant au reste de la figure par le moyen de certaines teintes rousses qu'il savait faire, la couleur vénérable des sculptures antiques, il alla lui-même la nuit l'enfouir dans un endroit où l'on devait bientôt jeter les fondements d'un édifice. Le temps venu, et les ouvriers ayant trouvé cette figure en fouillant la terre, il se fit un concours de curieux pour admirer cette merveille incomparable. « Voilà la plus belle chose qui se soit jamais vue, » criait-on de tous côtés. « Elle est de Phidias, » disaient les uns. « Elle est de Polyclète », disaient les autres. « Qu'on est éloigné, disaient-ils tous, de rien faire qui en approche ! Mais quel dommage qu'il lui manque un bras ! car enfin, nous n'avons personne qui puisse restaurer dignement cette figure. » Michel Ange, qui était accouru comme les autres, eut le plaisir d'entendre les folles exagérations des curieux, et, plus content mille fois de leurs insultes qu'il ne l'aurait été de leurs louanges, dit qu'il avait chez lui un bras de marbre qui peut-être pourrait servir en la place [2] de celui qui manquait. On se mit à rire de cette proposition. Mais on fut bien surpris lorsque, Michel Ange ayant apporté ce bras et l'ayant présenté à l'épaule de la figure, il s'y joignit parfaitement et fit voir que le sculpteur qu'ils estimaient si inférieur aux anciens était le Phidias et le Polyclète de ce chef-d'œuvre.

(*Parallèles*, etc., *premier dialogue.*)

1. *Excellent.* Eminent. Cf. p. 372, n. 1.

2. *En la place.* A la place. Cf. p. 221, n. 2.

LES ÉPIGRAMMES A LA GRECQUE

M. de Racan n'était-il pas homme de bon sens et de bon goût ?... Un de ses amis lui ayant expliqué un jour un grand nombre des épigrammes de l'*Anthologie*, car M. de Racan ne savait ni grec ni latin, il fut surpris de voir qu'à la réserve de cinq ou six de ces épigrammes où il y a beaucoup d'esprit et de quelques-unes qui sont pleines d'ordure, toutes les autres sont d'une froideur et d'une insipidité inconcevables. Comme il en témoignait son étonnement, on lui dit qu'elles avaient une grâce merveilleuse en leur langue, qu'à la vérité elles n'avaient rien qui piquât le goût, mais que c'était le génie de ces sortes d'ouvrages parmi les Grecs, en un mot, que c'étaient des épigrammes à la grecque, dont la simplicité et la naïveté étaient mille fois préférables à tout le sel et à toutes les pointes des autres épigrammes.

M. de Racan baissa la tête et crut devoir se rendre à un homme qui en savait plus que lui.

A quelques jours de là ils furent invités à un repas où l'on servit une soupe fort maigre, fort peu salée, et qui n'était, à la bien définir, que du pain trempé dans de l'eau chaude. Le défenseur de l'*Anthologie*, qui avait tâté de la soupe, demanda à M. de Racan ce qu'il lui en semblait. « Je ne la trouve pas à mon gré, lui répondit-il, mais je n'ose pas dire qu'elle est mauvaise, car peut-être est-ce une soupe à la grecque. »

(*Ibid.*, *ibid.*)

RÉPONSE A UNE OBJECTION

Le Président.— Selon votre raisonnement, les hommes du neuvième et du dixième siècle auraient été plus habiles que tous ceux de l'antiquité, quoique l'ignorance et la barbarie n'aient pas moins régné dans ces deux siècles que la science et la politesse [1] dans celui d'Auguste.

L'Abbé.— Il n'est pas malaisé de répondre à cette objection. Quand on dit que les derniers temps doivent l'emporter sur ceux qui les précèdent, cela se doit entendre quand d'ail-

1. *Politesse.* Culture de l'esprit et des mœurs. Cf. p. 104, n. 1.

leurs toutes choses sont pareilles ; car, lorsqu'il survient de longues et grandes guerres qui ravagent un pays, que les hommes sont obligés d'abandonner toutes sortes d'études pour se renfermer dans le soin pressant de défendre leur vie, lorsque ceux qui ont vu commencer la guerre sont morts et qu'il vient une nouvelle génération qui n'a été élevée que dans le maniement des armes, il n'est pas étrange que les arts et les sciences s'évanouissent pour un temps et qu'on voie régner en leur place [1] l'ignorance et la barbarie. On peut alors comparer les sciences et les arts à ces fleuves qui viennent à rencontrer un gouffre où ils s'abîment tout à coup, mais qui, après avoir coulé sous terre dans l'étendue de quelques provinces, trouvent enfin une ouverture, par où on les voit ressortir avec la même abondance qu'ils [2] y étaient entrés. Les ouvertures par où les sciences et les arts reviennent sur la terre sont les règnes heureux des grands monarques, qui, en rétablissant le calme et le repos dans leurs Etats, y font refleurir toutes les belles connaissances.

(*Ibid.*, *ibid.*)

DES HARANGUES DANS LES HISTORIENS ANCIENS

Il eût peut-être mieux valu pour ces deux historiens [Thucydide et Tite-Live] qu'ils ne se fussent point piqués d'éloquence que d'en avoir usé [3] comme ils ont fait. A peine Thucydide a-t-il commencé d'expliquer l'état où était la Grèce quand les choses qu'il va narrer sont arrivées, qu'il fait faire aux Corcyréens et aux Corinthiens des harangues d'une longueur exorbitante. Ce n'a été que l'envie de paraître éloquent qui l'a poussé à faire d'abord ces deux harangues et à les faire directes comme toutes les autres qui sont ensuite [4], ce qui est tout à fait hors de propos.... Je veux croire qu'elles sont très belles, considérées en elles-mêmes, et qu'on pourrait en faire un beau recueil de pièces d'éloquence ; mais, comme elles ne sont point là en leur place [5], elle font un très méchant

1. *En leur place.* A leur place. Cf. p. 221, n. 2.
2. *Que.* Avec laquelle. Cf. p. 41, n. 5.
3. *En.* Substitut d'*éloquence.* Cf. p. 83, n. 8.
4. *Qui sont ensuite.* Qui sont à la suite.
5. *En leur place.* Cf. n. 1.

effet. Quand la harangue directe qu'on trouve dans une histoire a été véritablement prononcée et que l'historien qui a eu le bonheur de la retrouver l'insère dans son livre et en avertit le lecteur, rien n'est plus agréable que de la lire. Mais quand on est assuré que l'historien n'a pu en savoir les propres termes, on ne peut y prendre un vrai plaisir ; et il aurait été plus selon le bon sens que l'historien n'en eût rapporté que la substance.

(*Ibid.*, *troisième dialogue.*)

LES MODERNES CONNAISSENT L'HOMME MIEUX QUE LES ANCIENS

Pourquoi voulez-vous que l'éloquence et la poésie n'aient pas eu besoin d'autant de siècles pour se perfectionner que la physique et l'astronomie? Le cœur de l'homme, qu'il faut connaître pour le persuader et pour lui plaire, est-il plus aisé à pénétrer que les secrets de la nature, et n'a-t-il pas de tout temps été regardé comme le plus creux [1] de tous les abîmes, où l'on découvre tous les jours quelque chose de nouveau, et dont il n'y a que Dieu seul qui puisse sonder toute la profondeur? Comme les anciens connaissaient en gros aussi bien que nous les sept planètes et les étoiles les plus remarquables, mais non pas les satellites des planètes et ce grand nombre de petits astres que nous avons découverts, de même ils connaissaient en gros aussi bien que nous les passions de l'âme, mais non pas une infinité de petites affections et de petites circonstances qui les accompagnent, et qui en sont comme les satellites. Ce n'a été que dans ces derniers temps que l'on a fait et dans l'astronomie et dans la morale, ainsi qu'en mille autres choses, ces belles et curieuses découvertes. En un mot, comme l'anatomie a trouvé dans le cœur des conduits, des valvules, des fibres, des mouvements et des symptômes [2] qui ont échappé à la connaissance des anciens, la morale y a aussi trouvé des inclinations, des aversions, des désirs et des dégoûts que les mêmes anciens n'ont jamais connus. Je pourrais vous faire voir ce que j'avance en exa-

1. *Creux.* Profond.

2. *Symptômes.* Phénomènes caractéristiques.

minant toutes les passions l'une après l'autre, et vous convaincre qu'il y a mille sentiments délicats sur chacune d'elles dans les ouvrages de nos auteurs, dans leurs traités de morale, dans leurs tragédies, dans leurs romans, dans leurs pièces d'éloquence, qui ne se rencontrent point chez les anciens. [1]

(*Ibid.*, *ibid.*)

LA NATURE N'A PAS CHANGÉ

Le Président. — La nature ne se dispense-t-elle pas quelquefois de suivre son train ordinaire ? Il lui a plu de faire naître de grands hommes en de certains temps, et il ne lui a pas plu d'en faire naître de semblables dans la suite des temps. Ce sont des veines d'or qu'elle a mises en certains endroits de la terre, pendant qu'elle ne met que du cuivre et du fer partout ailleurs....

L'Abbé. — Je demeure d'accord que la nature peut faire tout ce qu'il lui plaît. Mais la question est de savoir si elle a fait tout ce que vous dites, et si elle a eu cette fantaisie de produire en un certain temps de grands hommes et de n'en produire plus dans la suite qui leurs fussent semblables.

Le Président. — N'y a-t-il pas eu un temps où elle faisait des géants et un autre où les hommes vivaient des huit à neuf cent ans ? Elle a pu faire la même chose, et je suis persuadé qu'elle la fait, touchant les esprits et les génies.

L'Abbé. — A l'égard des géants, vous savez bien que l'opinion la plus reçue est que ceux que l'Ecriture dit avoir vécu dans les premiers siècles n'étaient pas plus grands que les autres hommes, mais qu'ils furent appelés géants parce qu'ils étaient audacieux, méchants et impies.... Pour ce qui est des hommes qui ont vécu beaucoup plus que les autres dans le commencement des temps, il y en a une raison si visible, qui était de peupler le monde, que cela ne doit être d'aucune conséquence. Il reste à répondre à l'exemple des veines d'or

1. « Il ne manquerait à ces distinctions, pour les vérifier et les éclaircir, que des exemples que chaque lecteur aujourd'hui peut alléguer, depuis l'*Hamlet* de Shakespeare jusqu'à *René*. » (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. V).

qui ne se trouvent qu'en de certains endroits. Je dis que les grands génies ne se trouvent aussi qu'en de certains endroits. Ce serait une chose étrange, qu'il y en eût partout et que tous les hommes fussent d'une égale force d'esprit. Je trouve que cette comparaison fait entièrement pour moi [1]; car, comme dans ces temps-ci les hommes qui travaillent aux mines trouvent des veines d'or aussi belles et les trouvent aussi fréquemment qu'autrefois, ceux qui voudront chercher de bons esprits en trouveront une aussi grande quantité et d'aussi excellents que dans les siècles les plus anciens. Encore une fois, la nature est toujours la même en général dans toutes ses productions ; mais les siècles ne sont pas toujours les mêmes ; et, toutes choses pareilles, c'est un avantage à un siècle d'être venu après les autres.

(*Ibid., ibid.*)

LE MERVEILLEUX CHRÉTIEN

La poésie est un jeu d'esprit quand on s'en sert pour se jouer comme dans les épigrammes et dans les madrigaux. Mais, dans des odes sérieuses et dans des poèmes sur des matières importantes, la poésie n'est pas plus un jeu d'esprit que la grande éloquence dans des harangues, dans des panégyriques et dans des sermons [2]. On ne peut pas dire que les poésies de David ou de Salomon soient un pur jeu d'esprit, et vous ne voudriez pas, Monsieur le Président, l'avoir dit de l'*Iliade* ni de l'*Enéide*. Il est donc vrai qu'il y a des ouvrages de poésie très sérieux et où par conséquent l'entremise des anges et des démons n'a aucune indécence [3].

Comme nous sommes très persuadés que ces esprits se mêlent par l'ordre de Dieu dans les actions des hommes, soit pour les tenter, soit pour les secourir, et par des raisons qui nous sont la plupart inconnues, le poète ne peut-il pas nous les rendre

1. *Fait... pour moi.* Confirme ma thèse.

2. Un des arguments de Boileau contre l'emploi du merveilleux chrétien, c'est qu'il ne s'accommodait pas d' « ornements égayés ».

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.
(*Art poét.*, III, 199.)

3. *Indécence.* Inconvenance. Cf. p. 56, n. 6.

visibles et leur donner des corps suivant les privilèges de la poésie ? C'est par ce principe qu'Homère a introduit toutes les divinités païennes et qu'on voit Minerve accompagner presque toujours Ulysse. Ce qui a tant plu lorsqu'il était faux, doit-il ne plaire plus lorsque la vérité s'y rencontre ? C'est-à-dire a-t-on dû être charmé de voir Minerve aux côtés d'Ulysse, pour le préserver des traits de ses ennemis, pour le conseiller dans ses aventures, quoiqu'effectivement il n'y ait jamais eu de Minerve auprès d'Ulysse, et doit-on n'avoir que du dégoût quand des anges secourent un héros combattant pour la foi, lorsque la même foi nous assure que les anges combattirent avec lui [1] ?

(*Ibid., quatrième dialogue.*)

LES MODERNES SONT SUPÉRIEURS AUX ANCIENS PAR LE SAVOIR, ET ILS PEUVENT LEUR ÊTRE ÉGAUX PAR LE GÉNIE

Quand nous avons parlé de la peinture, je suis demeuré d'accord que le saint Michel et la sainte famille de Raphaël que nous vîmes hier dans le grand appartement du roi sont deux tableaux préférables à ceux de M. Le Brun [2] ; mais j'ai soutenu et soutiendrai toujours que M. Le Brun a su plus parfaitement que Raphaël l'art de la peinture dans toute son étendue parce qu'on a découvert avec le temps une infinité de secrets dans cet art que Raphaël n'a point connus. J'ai dit la même chose touchant la sculpture, et j'ai fait voir que nos bons sculpteurs étaient mieux instruits que les Phidias et les Polyclète, quoique quelques-unes des figures qui nous restent de ces grands maîtres soient plus estimables que celles de nos meilleurs sculpteurs. Il y a deux choses dans tout artisan [3] qui contribuent à la beauté de son ouvrage : la connaissance des règles de son art et la force de son génie. De là il peut arriver et souvent il arrive que l'ouvrage de celui qui est le moins savant, mais qui a le plus de génie, est meilleur que l'ouvrage de celui qui sait mieux les règles de son art et dont le génie a moins de force.

Suivant ce principe, Virgile a pu faire un poème épique

1. Perrault, auteur de *Saint-Paulin*, y avait introduit le merveilleux du Christianisme.

2. Peintre du XVII[e] siècle.

3. *Artisan.* Artiste. Usage du temps.

plus excellent que tous les autres parce qu'il a eu plus de génie que tous les poètes qui l'ont suivi, et il peut en même temps avoir moins su toutes les règles du poème épique, ce qui me suffit, mon problème [1] consistant uniquement en cette proposition que tous les arts ont été portés dans notre siècle à un plus haut degré de perfection que celui où ils étaient parmi les anciens, parce que le temps a découvert plusieurs secrets dans tous les arts, qui, joints à ceux que les anciens nous ont laissés, les ont rendus plus accomplis, l'art n'étant autre chose, suivant Aristote même, qu'un amas de préceptes pour bien faire l'ouvrage qu'il a pour objet.

Or, quand j'ai fait voir qu'Homère et Virgile ont fait une infinité de fautes où les modernes ne tombent plus, je crois avoir prouvé qu'ils n'avaient pas toutes les règles que nous avons, puisque l'effet naturel des règles est d'empêcher qu'on ne fasse des fautes. De sorte que, s'il plaisait au ciel de faire naître un homme qui eût un génie de la force de celui de Virgile, il est sûr qu'il ferait un plus beau poème que l'*Enéide*, parce qu'il aurait, suivant ma supposition, autant de génie que Virgile, et qu'il aurait en même temps un plus grand amas de préceptes pour se conduire. Cet homme pouvait naître en ce siécle de même qu'en celui d'Auguste, puisque la nature est toujours la même et qu'elle ne s'est point affaiblie par la suite des temps.

(*Ibid., ibid.*)

CONCLUSION DE TOUT LE LIVRE

Il faut que je vous dise, avant de nous séparer, mon avis sur toute notre dispute [2]. Je l'ai mis ce matin en vers, n'ayant pu me rendormir après mon premier sommeil.

Quand le dieu des saisons aura moins de lumière
Au milieu de son cours qu'en ouvrant sa carrière,
Qu'un chêne qui n'a vu que deux ou trois printemps
Aura plus de rameaux qu'un chêne de cent ans,

1. *Mon problème.* Ma thèse.

2. *Dispute.* Discussion. Cf. p. 75, n. 8.

Quand, pour trop manier ou le marbre ou l'argile,
On verra qu'un sculpteur en devient moins habile,
Qu'un pilote en voguant perd l'art de naviger [1],
Qu'un Cyclope en forgeant désapprend à forger,
Je croirai qu'en nos jours il n'est rien qui réponde
Aux plus faibles effets [2] de l'enfance du monde.

(*Ibid.*, *cinquième dialogue.*)

1. *Naviger.* Archaïsme, pour *naviguer.*

2. *Effets.* Productions, œuvres.

CHAPITRE X (1)

BOSSUET

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LA LANGUE

.... Vous êtes, Messieurs, un conseil réglé et perpétuel, dont le crédit, établi par l'approbation publique, peut réprimer les bizarreries de l'usage, et tempérer les dérèglements de cet empire trop populaire [1]. C'est le fruit que nous espérons recevoir bientôt de cet ouvrage admirable que vous méditez ; je veux dire ce trésor de la langue, si docte dans ses recherches, si judicieux dans ses remarques, si riche et si fertile dans ses expressions [2]. Telle est donc l'institution de l'Académie ; elle est née pour élever la langue française à la perfection de la langue grecque et de la langue latine. Aussi a-t-on vu, par vos ouvrages, qu'on peut, en parlant français, joindre la délicatesse et la pureté attiques à la majesté romaine. C'est ce qui fait que toute l'Europe apprend vos écrits ; et, quelque peine qu'ait l'Italie d'abandonner tout à fait l'empire, elle est prête à [3] vous céder celui de la politesse [4] et des sciences.

Par vos travaux et par votre exemple, les véritables beautés du style se découvrent de plus en plus dans les ouvrages français, puisque on y voit la hardiesse, qui convient à la liberté, mêlée à la retenue, qui est l'effet du jugement et du choix. La licence est restreinte par les préceptes ; et toutefois vous prenez garde qu'une trop scrupuleuse régularité, qu'une délicatesse trop molle, n'éteigne le feu des esprits et n'affaiblisse la vigueur du style. Ainsi nous pouvons dire, Messieurs, que la justesse est devenue par vos soins le partage de notre langue, qui ne peut plus rien endurer ni d'affecté, ni de bas : si bien qu'étant sortie

1. Cf. Vaugelas, p. 165-166.
2. Le Dictionnaire, qui ne parut qu'en 1694.
3. *Prête à*. Dans le sens de *près de*. Usage du temps.
4. *Politesse*. Culture des mœurs et de l'esprit. Cf. p. 104, n. 1.

(1) Voir notre *Précis de l'Histoire de la Littérature française*, p. 256-271.

des jeux de l'enfance et de l'ardeur d'une jeunesse emportée, formée par l'expérience et réglée par le bon sens, elle semble avoir atteint la perfection qui donne la consistance [1]. La réputation toujours fleurissante de vos écrits et leur éclat toujours vif l'empêcheront de perdre ses grâces ; et nous pouvons espérer qu'elle vivra dans l'état où vous l'avez mise autant que durera l'empire français et que la maison de saint Louis présidera à toute l'Europe.

Continuez donc, Messieurs, à employer une langue si majestueuse à des sujets dignes d'elle. L'éloquence, vous le savez, ne se contente pas seulement de plaire; soit que la parole retienne sa liberté naturelle dans l'étendue de la prose, soit que, resserrée dans la mesure des vers, et plus libre encore d'une autre sorte [2], elle prenne un vol plus hardi dans la poésie, toujours est-il véritable que l'éloquence n'est inventée, ou plutôt qu'elle n'est inspirée d'en haut que pour enflammer les hommes à la vertu, et ce serait, dit saint Augustin, la rabaisser trop indignement, que de lui faire consumer ses forces dans le soin de rendre agréables des choses qui sont inutiles. Mais, si vous voulez conserver au monde cette grande, cette sérieuse, cette véritable éloquence, résistez à une critique importune, qui, tantôt flattant la paresse par une fausse apparence de facilité, tantôt faisant la docte et la curieuse [3] par de bizarres raffinements, ne laisserait à la fin aucun lieu à l'art. Faites paraître à sa place une critique sévère, mais raisonnable, et travaillez sans relâche à vous surpasser tous les jours vous-mêmes, puisque telle est tout ensemble la grandeur et la faiblesse de l'esprit humain, que nous ne pouvons égaler nos propres idées [4].

(*Discours de réception à l'Académie française*).

JÉSUS-CHRIST ET SA DOCTRINE

Dans ce déclin de la religion et des affaires des Juifs, à la fin du règne d'Hérode, et dans le temps que [5] les Pha-

1. *Consistance.* Solidité, fixité.
2. *D'une autre sorte.* Dans un autre sens. Cf. la suite : *un vol plus hardi.*
3. *Curieuse.* Subtile.
4. *Egaler nos propres idées.* Réaliser notre idéal.
5. *Que.* Dans lequel. Cf. p. 41, n. 5.

risiens introduisaient tant d'abus, Jésus-Christ est envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David, d'une manière plus haute que les Juifs charnels ne l'entendaient, et pour prêcher la doctrine que Dieu avait résolu de faire annoncer à tout l'univers. Cet admirable enfant, appelé par Isaïe le Dieu fort, le Père du siècle futur, et l'Auteur de la paix, naît d'une vierge à Bethléem, et il y vient reconnaître l'origine de sa race [1]. Conçu du Saint-Esprit, saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nôtre [2]. il reçoit le nom de Sauveur, parce qu'il devait nous sauver de nos péchés. Aussitôt après sa naissance, une nouvelle étoile, figure [3] de la lumière qu'il devait donner aux Gentils, se fait voir en Orient, et amène au Sauveur encore enfant les prémices de la gentillité [4] convertie. Un peu après, ce Seigneur tant désiré vient à son temple, où Siméon le regarde non-seulement comme *la gloire d'Israël*, mais encore comme *la lumière des nations infidèles.* Quand le temps de prêcher son Evangile approcha, saint Jean-Baptiste, qui lui devait préparer les voies, appela tous les pécheurs à la pénitence, et fit retentir de ses cris tout le désert où il avait vécu dès ses premières années avec autant d'austérité que d'innocence. Le peuple, qui, depuis cinq cents ans, n'avait point vu de prophètes, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté parut admirable : mais lui-même il montrait au peuple celui dont *il était indigne de délier les souliers.* Enfin Jésus-Christ commence à prêcher son Evangile et à révéler les secrets qu'il voyait de toute éternité au sein de son Père. Il pose les fondements de son Eglise par la vocation de douze pêcheurs, et met saint Pierre à la tête de tout le troupeau, avec une prérogative si manifeste, que les évangélistes, qui, dans le dénombrement qu'ils font des apôtres, ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer saint Pierre devant [5] tous les autres, comme le premier. Jésus-Christ parcourt toute la Judée, qu'il remplit de ses bienfaits ; secourable aux malades, miséricordieux

1. *L'origine de sa race.* David était né dans la même ville.
2. *Le vice de la nôtre.* Le péché originel.
3. *Figure.* Emblème.
4. *La gentilité.* Les païens (gentils).
5. *Devant.* Avant. Cf. p. 12, n. 2. Mais *devant* semble marquer ici une préséance.

envers les pécheurs, dont il se montre le vrai médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui, faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avait jamais paru qu'en sa personne. Il annonce de hauts mystères, mais il les confirme par de grands miracles ; il commande de grandes vertus, mais il donne en même temps de grandes lumières, de grands exemples et de grandes grâces. C'est par là aussi qu'il paraît « plein de grâce et de vérité, et nous recevons tous de sa plénitude [1]. »

Tout se soutient en sa personne ; sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit partout ; tout concourt à y faire voir le maître du genre humain et le modèle de la perfection.

Lui seul, vivant au milieu des hommes et à la vue de tout le monde, a pu dire, sans craindre d'être démenti : « Qui de vous me reprendra de péché [2] ? » Et encore : « Je suis la lumière du monde ; ma nourriture est de faire la volonté de mon Père : celui qui m'a envoyé est avec moi et ne me laisse pas seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît [3]. »

Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau. Ce ne sont point *des signes dans le ciel*, tels que les Juifs les demandaient : il les fait presque tous sur les hommes mêmes, et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire [4] : les démons [5] et les maladies lui obéissent ; à sa parole les aveugles-nés reçoivent la vue, les morts sortent du tombeau, et les péchés sont remis. Le principe en est en lui-même ; ils coulent de source : « Je sens, dit-il qu'une vertu est sortie de moi [6] ». Aussi personne n'en avait-il fait ni de si grands, ni en si grand nombre ; et toutefois il promet que ses disciples feront en son nom encore *de plus grandes choses* : tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même.

Qui n'admirerait la condescendance avec laquelle il tem-

1. Jean, I, 14, 15, 16.
2. *Ibid.*, VIII, 46.
3. *Ibid.* VIII, 12, 29 ; V, 34.
4. *Avec empire.* En maître.
5. *Les démons.* Dont les « démoniaques » étaient possédés.
6. Luc, VI, 19.

père la hauteur de sa doctrine ? C'est du lait pour les enfants, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu ; mais on voit qu'il n'en est pas étonné [1], comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire ; et *ce qu'il a sans mesure*, il le répand avec mesure, afin que notre faiblesse le puisse porter.

Quoiqu'il soit envoyé pour tout le monde, il ne s'adresse d'abord qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, auxquelles il était aussi principalement envoyé ; mais il prépare la voie à la conversion des Samaritains et des Gentils. Une femme samaritaine le reconnaît pour le Christ que sa nation attendait aussi bien que celle des Juifs, et apprend de lui le mystère du culte nouveau, qui ne serait plus attaché à un certain lieu [2]. Une femme chananéenne et idolâtre lui arrache, pour ainsi dire, quoique rebutée, la guérison de sa fille. Il reconnaît en divers endroits les enfants d'Abraham dans les Gentils, et parle de sa doctrine comme devant être prêchée, contredite et reçue par toute la terre. Le monde n'avait jamais rien vu de semblable, et ses apôtres en sont étonnés [3]. Il ne cache point aux siens les tristes épreuves par lesquelles ils devaient passer. Il leur fait voir les violences et la séduction employées contre eux, les persécutions, les fausses doctrines, les faux frères, la guerre au dedans et au dehors, la foi épurée par toutes ces épreuves ; à la fin des temps, l'affaiblissement de cette foi et le refroidissement de la charité parmi ses disciples ; au milieu de tant de périls, son Eglise et la vérité toujours invincibles.

Voici donc une nouvelle conduite [4] et un nouvel ordre de choses : on ne parle plus aux enfants de Dieu de récompenses temporelles ; Jésus-Christ leur montre une vie future ; et, les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. La croix et la patience deviennent leur partage sur la terre, et *le ciel* leur

1. *Qu'il n'en est pas étonné*. Que ces secrets ne le surprennent pas.
2. Au temple de Jérusalem.
3. *Etonnés*. Saisis, frappés. Cf. p. 25, n. 10.
4. *Conduite*. Méthode. — « Ces pages sont de toute beauté. On n'a jamais mieux fait entendre depuis Pascal que c'est là un nouvel ordre moral qui commence. Ici, nous sommes au cœur en même temps qu'au sommet de l'œuvre de Bossuet. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. IX).

est proposé comme devant *être emporté de force*. Jésus-Christ, qui montre aux hommes cette nouvelle voie, y entre le premier : il prêche des vérités pures qui étourdissent les hommes grossiers et néanmoins superbes; il découvre l'orgueil caché et l'hypocrisie des Pharisiens et des docteurs de la loi, qui la corrompaient par leurs interprétations. Au milieu de ces reproches, il honore leur ministère, et *la chaire de Moïse où ils sont assis*. Il fréquente le temple, dont il fait respecter la sainteté, et renvoie aux prêtres les lépreux qu'il a guéris. Par là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre et réprimer les abus, sans préjudice du ministère établi de Dieu, et montre que le corps de la Synagogue[1] subsistait malgré la corruption des particuliers. Mais elle penchait visiblement à sa ruine. Les pontifes et les Pharisiens animaient contre Jésus-Christ le peuple juif, dont la religion se tournait en superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques solides, mais difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hommes, la sainteté et la bonté même, devient le plus envié et le plus haï. Il ne se rebute pas, et ne cesse de faire du bien à ses citoyens[2] ; mais il voit leur ingratitude ; il en prédit le châtiment avec larmes et dénonce à Jérusalem sa chute prochaine. Il prédit aussi que les Juifs, ennemis de la vérité qu'il leur annonçait, seraient livrés à l'erreur et deviendraient le jouet des faux prophètes.

Cependant la jalousie des Pharisiens et des prêtres le mène à un supplice infâme ; ses disciples l'abandonnent ; un d'eux le trahit ; le premier et le plus zélé de tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à la fin le ministère des prêtres, et répond en termes précis au pontife qui l'interrogeait juridiquement. Mais le moment était arrivé où la Synagogue devait être réprouvée. Le pontife et tout le conseil condamne[3] Jésus-Christ parce qu'il se disait le Christ Fils de Dieu. Il est livré à Ponce Pilate, président romain ; son innocence est reconnue par son juge, que la politique et l'intérêt font agir contre

1. L'Église des Juifs.
2. *Citoyens*. Concitoyens. Cf. p. 131, n. 3.
3. *Condamme*. Au singulier, le pontife et le conseil ne faisant ici qu'un.

sa conscience ; le juste est condamné à mort ; le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui fut jamais ; Jésus, maître de sa vie et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchants et offre le sacrifice qui devait être l'expiation du genre humain [1]. A la croix [2] il regarde dans les prophéties ce qui lui restait à faire ; il l'achève et dit enfin : *Tout est consommé.* A ce mot tout change dans le monde ; la loi [3] cesse, ses figures [4] passent, ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus-Christ expire avec un grand cri ; toute la nature s'émeut : le centurion qui le gardait, étonné [5] d'une telle mort, s'écrie qu'il est vraiment le Fils de Dieu ; et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. Au troisième jour il ressuscite ; il paraît aux siens, qui l'avaient abandonné et qui s'obstinaient à ne pas croire à sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foi de sa résurrection [6], il se montre à diverses fois et en diverses circonstances. Ses disciples le voient en particulier, et le voient aussi tous ensemble : il paraît une fois à plus de cinq cents hommes assemblés. Un apôtre, qui l'a écrit, assure que la plupart vivaient encore dans le temps qu'il [7] l'écrivait. Jésus-Christ ressuscité donne à ses apôtres tout le temps qu'ils veulent pour le bien considérer, et, après s'être mis entre leurs mains en toutes les manières qu'ils le souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus leur rester le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï et de ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puisse douter de leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il les oblige à [8] sceller leur témoignage de leur sang. Ainsi leur prédication est inébranlable [9], le fondement en est un fait positif, attesté unanimement par ceux qui l'ont vu. Leur sincérité est justifiée par la plus forte épreuve qu'on puisse imaginer, qui est celle des tourments et de la mort

1. *L'expiation du genre humain.* Le genre humain fut racheté par ce sacrifice.
2. *A la croix.* Attaché à la croix.
3. *La loi.* La loi mosaïque.
4. *Figures.* Symboles, emblêmes. Cf. p. 460, n. 3.
5. *Etonné.* Saisi, frappé. Cf. p. 25, n. 10.
6. *La foi de sa résurrection.* La croyance à sa résurrection.
7. *Que.* Dans lequel. Cf. p. 41, n. 5.
8. *Les oblige à.* Leur fait une obligation de.
9. *Inébranlable.* Aucun doute ne peut atteindre la vérité de ce qu'ils prêchent.

même. Telles sont les instructions que reçurent les apôtres. Sur ce fondement douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier, qu'ils voyaient si opposé aux lois qu'ils avaient à leur [1] prescrire et aux vérités qu'ils avaient à leur annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jérusalem, et, de là, de se répandre par toute la terre pour instruire toutes les nations et les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Jésus-Christ leur promet d'être avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, et assure par cette parole la perpétuelle durée du ministère ecclésiastique. Cela dit, il monte aux cieux en leur présence.

(*Histoire universelle, deuxième partie*).

LA VERTU ROMAINE

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur [2] de la nation et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'Etat la plus propre à produire de grands hommes. C'est [3] sans doute [4] les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages [5] élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits et passent insensiblement de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui rend notre noblesse si fière dans les combats et si hardie dans les entreprises ? c'est l'opinion, reçue dès l'enfance et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur [6] se dégrade lui-même, et n'est plus digne de voir le jour. Tous les Romains étaient nourris [7] dans ces sentiments, et le peuple disputait avec la noblesse à qui agirait le plus par ces vigoureuses maximes. Durant les

1. *Leur.* Syllepse. Comme s'il y avait plus haut *tous les hommes.*
2. *La grandeur.* Le sentiment de la grandeur.
3. *C'est.* Ce sont. Très fréquent au XVIIe siècle.
4. *Sans doute.* Cf. p. 163, n. 4.
5. *Courages.* Cœurs. Cf. p. 12, n. 14.
6. *Cœur.* Courage. Cf. p. 23, n. 9.
7. *Nourris.* Elevés. Cf. p. 61, n. 3.

bons temps de Rome, l'enfance même était exercée par les travaux ; on n'y entendait parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain. Il fallait aller à la guerre quand la république l'ordonnait, et là travailler sans cesse, camper hiver et été, obéir sans résistance, mourir ou vaincre . Les pères qui n'élevaient pas leurs enfants dans ces maximes et comme il fallait pour les rendre capables de servir l'Etat, étaient appelés en justice par les magistrats, et jugés coupables d'un attentat envers le public. Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres, et, si Rome en a plus porté [1] qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard ; mais c'est que l'Etat romain, constitué de la manière que nous avons vu [2], était, pour ainsi parler, du tempérament qui devait être le plus fécond en héros.

Un Etat qui se sent ainsi formé se sent aussi en même temps d'une force incomparable, et ne se croit jamais sans ressource. Aussi voyons-nous que les Romains n'ont jamais désespéré de leurs affaires, ni quand Porsena, roi d'Etrurie, les affamait dans leurs murailles, ni quand les Gaulois, après avoir brûlé leur ville, inondaient tout leur pays et les tenaient serrés [3] dans le Capitole, ni quand Pyrrhus, roi des Epirotes, aussi habile qu'entreprenant, les effrayait par ses éléphants et défaisait toutes leurs armées, ni quand Annibal, déjà tant de fois vainqueur, leur tua encore plus de cinquante mille hommes et leur meilleure milice dans la bataille de Cannes.

Ce fut alors que le consul Térentius Varro, qui venait de perdre par sa faute une si grande bataille, fut reçu à Rome comme s'il eût été victorieux, par ce seulement que [4], dans un si grand malheur, il n'avait point désespéré des affaires de la République. Le sénat l'en remercia publiquement [5] ; et dès lors on résolut, selon les anciennes maximes, de n'écouter dans ce triste état aucune proposition de paix. L'ennemi fut

1. *Porté.* Produit.
2. *De la manière que,* etc. Dont nous avons vu qu'il l'était. Cf. p. 41, n. 5.
3. *Serrés.* Resserrés, étroitement renfermés.
4. *Par ce seulement que.* Par cela seul que, pour cette seule raison que.
5. *Publiquement.* Au nom de l'Etat. Latinisme.

étonné [1] ; le peuple reprit cœur et crut avoir des ressources que le sénat connaissait par sa prudence [2].

En effet, cette constance du sénat, au milieu de tant de malheurs qui arrivaient coup sur coup, ne venait pas seulement d'une résolution opiniâtre de ne céder jamais à la fortune, mais encore d'une profonde connaissance des forces romaines et des forces ennemies. Rome savait par son cens, c'est-à-dire par le rôle [3] de ses citoyens exactement continué depuis Servius Tullius ; elle savait, dis-je, tout ce qu'elle avait de citoyens capables de porter les armes, et ce qu'elle pouvait espérer de la jeunesse qui s'élevait [4] tous les jours. Ainsi elle ménageait ses forces contre un ennemi qui venait des bords de l'Afrique, que le temps devait détruire tout seul dans un pays étranger, où les secours étaient si tardifs, et à qui ses victoires mêmes, qui lui coûtaient tant de sang, étaient fatales. C'est pourquoi, quelque perte qui fût arrivée, le sénat, toujours instruit de ce qui lui restait de bons soldats, n'avait qu'à temporiser, et ne se laissait jamais abattre. Quand, par la défaite de Cannes et par les révoltes qui suivirent, il vit les forces de la république tellement diminuées qu'à peine eût-on pu se défendre si les ennemis eussent pressé [5], il se soutint par courage, et, sans se troubler de ses pertes, il se mit à regarder les démarches [6] du vainqueur. Aussitôt qu'on eut aperçu qu'Annibal, au lieu de poursuivre sa victoire, ne songeait, durant quelque temps, qu'à en jouir, le sénat se rassura, et vit bien qu'un ennemi capable de manquer à sa fortune et de se laisser éblouir par ses grands succès n'était pas né pour vaincre les Romains. Dès lors Rome fit tous les jours de plus grandes entreprises ; et Annibal, tout habile, tout courageux, tout victorieux qu'il était, ne put tenir contre elle.

(*Ibid.*, *troisième partie*).

1. *Etonné.* Saisi et déconcerté. Cf. p. 25, n. 10.
2. *Prudence.* Sagesse. Cf. p. 22, n. 10.
3. *Rôle.* Registre. C'est le sens originel.
4. *S'élevait.* Grandissait.
5. *Eussent pressé.* Dans un sens absolu ; eussent été pressants.
6. *Les démarches.* Les allures, la conduite.

LA PROVIDENCE RÉGIT LE MONDE [1]

Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride et par là il remue [2] tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants ? il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs ? il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les Etats et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit : il l'éclaire, il étend ses vues, et puis, il l'abandonne à ses ignorances ; il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège.

Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice, toujours infaillible ; c'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Egypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie, chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre [3]. De cette sorte, tout concourt à la

1. C'est par cette page que se termine tout le *Discours*, et elle en résume le sens.

2. *Remue*. Proprement *remuer* signifie *déplacer*, *mettre en mouvement*.

3. *Ordre*. Suite.

même fin ; et c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres [1] particulières...

Tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure : ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions [2] que les siècles passés ont mises dans leurs affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

(*Ibid.*, *ibid*).

L'AME HUMAINE

Je me suis levé pendant la nuit avec David, « pour voir vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées [3]. » Qu'ai-je vu, ô Seigneur, et quelle admirable image des effets de votre lumière infinie! Le soleil s'avançait et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous les côtés ; les étoiles étaient disparues, et la lune s'était levée avec son croissant, d'un argent si beau et si vif, que les yeux en étaient charmés. Elle semblait vouloir honorer le soleil en paraissant claire et illuminée par le côté qu'elle tournait vers lui ; tout le reste était obscur et ténébreux, et un petit demi-cercle recevait seulement dans cet endroit-là un ravissant éclat par les rayons du soleil, comme du père de la lumière. Quand il la voit de ce côté, elle reçoit une teinte de lumière ; plus il la voit, plus sa lumière s'accroît. Quand il la voit tout entière, elle est dans son plein ; et plus elle a de lumière, plus elle fait honneur à celui d'où elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchait, je la voyais disparaître ; le faible croissant diminuait peu à peu ; et, quand le soleil

1. *Rencontres.* Conjonctures.
2. *Dispositions.* Manières dont les choses sont disposées, de façon à incliner dans tel ou tel sens.
3. *Psaumes*, VIII, 4.

se fut montré tout entier, sa pâle et débile lumière, s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, dans laquelle elle fut comme absorbée. On voyait bien qu'elle ne pouvait avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil qui l'éclairait ; mais un petit astre cédait au grand, une petite lumière se confondait avec la grande ; et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, où il tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles.

Mon Dieu, lumière éternelle, c'est la figure [1] de ce qui arrive à mon âme quand vous l'éclairez. Elle n'est illuminée que du côté que vous la voyez [2] ; partout où vos rayons ne pénètrent pas, ce n'est que ténèbres, et, quand ils se retirent tout à fait, l'obscurité et la défaillance [3] sont entières. Que faut-il donc que je fasse, ô mon Dieu, sinon de reconnaître de vous [4] toute la lumière que je reçois ? Si vous détournez votre face, une nuit affreuse nous enveloppe, et vous seul êtes la lumière de notre vie. « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui aurai-je peur [5] ? » Nous sommes de ceux à qui l'Apôtre a écrit : « Vous avez été autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière en Notre-Seigneur [6] ; » comme s'il eût dit : « Si vous étiez par vous-même lumineux, pleins de sainteté, de vérité et de vertu, et si vous étiez vous-mêmes votre lumière, vous n'auriez jamais été dans les ténèbres, et la lumière ne vous aurait jamais quittés. Mais maintenant vous reconnaissez, par tous vos égarements, que vous ne pouvez être éclairés que par une lumière qui vous vienne du dehors et d'en haut ; et, si vous êtes lumière, c'est seulement en Notre-Seigneur. »

(*Traité de la Concupiscence*, chap. XXXII.)

1. *Figure*. Emblême. Cf. p. 460, n. 3.
2. *Que*. Par lequel. Cf. p. 41, n. 5.
3. *Défaillance*. Au sens d'*éclipse*.
4. *Reconnaître de vous*. Reconnaître comme étant de vous.
5. *Psaumes*, XXVI, 1.
6. Saint Paul, *Epître aux Ephésiens*, V, 5.

DIEU N'A EU BESOIN DE TROUVER NI UN LIEU POUR PLACER LE MONDE, NI UN TEMPS POUR Y ASSIGNER LE COMMENCEMENT DE TOUTES CHOSES

Faible et imbécile [1] que je suis, qui ne vois que des artisans mortels, dont les ouvrages sont soumis au temps, et qui désignent, par certains moments, le commencement et la fin de leur travail, qui aussi ont besoin d'être en quelque lieu pour agir et de trouver une place pour y fabriquer et poser leur ouvrage ! Je veux imaginer la même chose, ou quelque chose de semblable, dans ce tout-puissant ouvrier qui a fait le ciel et la terre, sans songer que, s'il a tout fait, il a fait le temps et le lieu, et que ces deux choses, que tout autre ouvrier que lui doit trouver faites, font elles-mêmes partie de son ouvrage.

Cependant je veux m'imaginer, il y a six ou sept mille ans, et avant que le monde fût, comme une succession infinie de révolutions et de moments entresuivis, dont le Créateur en ait choisi [2] un pour y fixer le commencement du monde ; et je ne veux pas comprendre que Dieu, qui fait tout, ne trouve rien de fait dans son ouvrage, avant qu'il agisse ; qu'ainsi, avant le commencement du monde, il n'y avait rien du tout que Dieu seul ; et que dans le rien il n'y a ni succession, ni durée, ni rien qui soit, ni rien qui demeure, ni rien qui passe ; parce que le rien est toujours rien, et qu'il n'y a rien hors de Dieu que ce que Dieu fait.

Elevez donc, Seigneur, ma pensée au-dessus de toute image des sens et de la coutume, pour me faire entendre, dans votre éternelle vérité, que vous, qui êtes celui qui est, êtes toujours le même sans succession ni changement, et que vous faites le changement et la succession partout où elle est. Vous faites par conséquent tous les mouvements et toutes les circulations [3] dont le temps peut être la mesure. Vous voyez, dans votre éternelle intelligence, toutes les circulations différentes que vous pouvez faire ; et les nommant, pour ainsi dire, toutes par leur nom, vous avez choisi celles qu'il vous a plu, pour les faire aller les unes après les autres. Ainsi la première révolu-

1. *Imbécile.* Infirme d'esprit.
2. *Ait choisi.* Le subjonctif, parce qu'il s'agit d'une pure supposition.
3. *Circulations.* A peu près comme *révolutions.* Cf. plus bas.

tion que vous avez faite du cours du soleil, a été la première année ; et le premier mouvement que vous avez fait dans la matière, a été le premier jour. Le temps a commencé selon ce qu'il vous a plu, et vous en avez fait le commencement tel qu'il vous a plu, comme vous en avez fait la suite et la succession, que vous ne cessez de développer du centre immuable de votre éternité.

Vous avez fait le lieu de la même sorte que vous avez fait le temps. Pour vous, ô Dieu de gloire et de majesté ! vous n'avez besoin d'aucun lieu : vous habitez en vous-même tout entier. Sans autre étendue que celle de vos connaissances, vous savez tout ; ou celle [1] de votre puissance, vous pouvez tout ; ou celle de votre être, de toute éternité vous êtes tout. Vous êtes tout ce qui est nécessairement ; et ce qui peut ne pas être, et qui n'est pas éternellement comme vous, n'ajoute rien à la perfection et à la plénitude de l'être que vous possédez seul. Qu'ajouterait à votre science, à votre puissance, à votre grandeur, quelque espèce d'étendue locale que ce soit ? Rien du tout. Vous êtes dans vos ouvrages par votre vertu, qui les forme et qui les soutient ; et votre vertu, c'est vous-même, c'est votre substance. Quand vous cesseriez d'agir, vous n'en seriez pas moins tout ce que vous êtes, sans avoir besoin ni de vous étendre, ni d'être dans vos créatures, ni dans quelque lieu ou espace que ce soit. Car le lieu ou l'espace est une étendue ; et un espace et une étendue, des proportions, des distances, des égalités, ne sont pas un rien ; et, si on veut que vous trouviez toutes faites ces distances, ces étendues, ces proportions, sans les avoir faites vous-mêmes, on retombe dans l'erreur de ceux qui mettent quelque chose hors de vous qui vous soit nécessairement coéternel, et ne soit pas votre ouvrage.

O Dieu ! dissipez ces fausses idées de l'esprit de vos serviteurs. Faites-leur entendre que, sans avoir besoin d'être nulle part ou de vous faire une demeure, vous vous étiez tout à vous-même, et que, lorsqu'il vous a plu, sans aucune nécessité, de faire le monde, vous avez fait, avec le monde, et le temps et le lieu, toute étendue, toute succes-

1. *Ou celle.* Ou sans autre étendue que celle.

sion, toute distance, et enfin que, de toute éternité et avant le commencement, il n'y avait rien du tout que vous seul, vous seul encore une fois, vous seul n'ayant besoin que de vous-même. Tout le reste n'était pas, il n'y avait ni temps ni lieu, puisque le temps et le lieu sont quelque chose; il n'y avait qu'une pure possibilité de la créature que vous vouliez faire, et cette possibilité ne subsistait que dans votre toute-puissance.

Vous êtes donc éternellement ; et, parce que vous êtes parfait, vous pouvez tout ce que vous voulez ; et, parce que vous pouvez tout ce que vous voulez, tout vous est possible; et il [1] n'est possible radicalement et originairement que parce que vous le pouvez.

Je vous adore, ô Celui qui pouvez tout ! et je me soumets à votre toute-puissance, pour ne vouloir éternellement que ce que vous voulez de moi et ne me réserver de puissance que pour l'accomplir.

(*Elévations sur les Mystères, IIIe Elévation.*)

SOLUTION MANIFESTE DES CONTRADICTIONS PAR L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE

Seigneur, vos mystères sont enveloppés de ténèbres. Vous avez répandu dans votre Écriture des obscurités, vénérables à la vérité, mais enfin qui déconcertent notre faible esprit : je tremble en les voyant, et je ne sais par où sortir de ce labyrinthe. — Vous ne savez par où en sortir! Mais Jésus a-t-il parlé obscurément de son Eglise ? N'a-t-il pas dit qu'il la mettait sur « une montagne », afin qu'elle fût vue de tout le monde ? N'a-t-il pas dit qu'il la posait sur le chandelier, afin qu'elle luisît à [2] tout l'univers ? N'a-t-il pas dit assez clairement : Les portes d'enfer ne prévaudront pas contre elle ? » N'a-t-il pas assez clairement renvoyé jusqu'aux moindres difficultés à la décision de l'Eglise et rangé parmi les païens et les péagers ceux qui refuseseraient d'en passer par son avis ? Et lorsque, montant aux

1. *Il.* Représente *tout*. 2. *A.* Pour. Cf. p. 12, n. 13.

cieux, on aurait pu croire qu'il la laissait destituée de son assistance, n'a-t-il pas dit : « Allez, baptisez, enseignez ; et voilà que je suis avec vous », enseignant ainsi et baptisant, « jusqu'à la fin des siècles ? » Si donc vous avez des doutes, allez à l'Eglise : elle est en vue ; elle est toujours inébranlable, immuable dans sa foi ; toujours avec Jésus-Christ et Jésus-Christ avec elle. Disons encore une fois : Dieu a tant aimé le monde, que, pour en résoudre les doutes, il n'a point laissé de doute sur son Eglise qui les doit résoudre.

Mais combien de sociétés prennent le titre d'Eglise ! — Pouvez-vous vous y tromper ? Ne voyez-vous pas que celle qui a toujours été, celle qui demeure toujours sur sa base, celle qu'on ne peut pas seulement accuser de s'être séparée d'un autre corps et dont tous les autres corps se sont séparés, portant sur leur front le caractère de leur nouveauté, ne voyez-vous pas encore un coup [1] que c'est celle qui est l'Eglise ? Soumettez-vous donc. Vous ne pouvez ! J'en vois la cause. Vous voulez juger par vous-même ; vous voulez faire votre règle de votre jugement ; vous voulez être plus savant et plus éclairé que les autres ; vous vous croyez ravili [2] en suivant le chemin battu, les voies communes ; vous voulez être auteur, inventeur, vous élever au-dessus des autres par la singularité de vos sentiments ; en un mot, vous voulez ou vous faire un nom parmi les hommes, ou vous admirer vous-même en secret comme un homme extraordinaire. Aveugle, conducteur d'aveugles, en quel abîme vous allez vous précipiter, avec tous ceux qui vous suivront ! Si vous étiez tout à fait aveugle, vous trouveriez quelque excuse dans votre ignorance. Mais vous dites : « Nous voyons, nous entendons tout, et le secret de l'Ecriture nous est révélé. » Votre péché demeure en vous [3].

(*Ibid.*, XVIe *Elévation*)

1. *Encore un coup*. Encore une fois. Très fréquent au XVIIe siècle.
2. *Ravili*. Mot tombé en désuétude.
3. Aucune page de Bossuet n'est plus significative que celle-ci ; car sa théologie consiste essentiellement dans la subordination à l'Eglise et dans le sacrifice du sens propre, qui est le principe de toute hérésie.

DEUX MANIÈRES DE DÉSIRER LA RÉFORMATION DE L'ÉGLISE

Il y avait deux sortes d'esprits qui demandaient la réformation : les uns, vraiment pacifiques et vrais enfants de l'Eglise, en déploraient les maux sans aigreur, en proposaient avec respect la réformation, dont aussi ils toléraient humblement le délai ; et, loin de la vouloir procurer [1] par la rupture, ils regardaient au contraire la rupture comme le comble de tous les maux ; au milieu des abus ils admiraient la divine Providence, qui savait, selon ses promesses, conserver la foi de l'Eglise ; et, si on semblait leur refuser la réformation des mœurs, sans s'aigrir et sans s'emporter, ils s'estimaient assez heureux de ce que rien ne les empêchait de la faire parfaitement en eux-mêmes. C'étaient là les forts [2] de l'Eglise, dont nulle tentation ne pouvait ébranler la foi, ni les arracher [3] de l'unité. Mais il y avait outre cela des esprits superbes, pleins de chagrin [4] et d'aigreur, qui, frappés des désordres qu'ils voyaient régner dans l'Eglise, et principalement parmi ses ministres, ne croyaient pas que les promesses de son éternelle durée pussent subsister parmi ces abus ; au lieu que le Fils de Dieu avait enseigné à respecter *la chaire de Moïse*, malgré les mauvaises œuvres *des docteurs et des Pharisiens assis dessus* (Matth. XXIII. 2, 3.). Ceux-ci devenus superbes, et par là devenus faibles, succombaient à la tentation qui porte à haïr la chaire en haine de ceux qui y président ; et, comme si la malice [5] des hommes pouvait anéantir l'œuvre de Dieu, l'aversion qu'ils avaient conçue pour les docteurs leur faisait haïr tout ensemble et la doctrine qu'ils enseignaient et l'autorité qu'ils avaient reçue de Dieu pour enseigner.

Tels étaient les Albigeois et les Vaudois ; tels étaient Jean Viclef et Jean Hus. L'appât le plus ordinaire dont ils se servaient pour attirer les âmes infirmes dans leurs lacets était la haine qu'ils leur inspiraient pour les pasteurs de l'Eglise ; par cet esprit d'aigreur on ne respirait que la rupture, et il ne faut pas s'étonner si, dans le temps de Luther,

1. *Procurer.* Préparer, obtenir.
2. *Forts.* Forteresses.
3. *Dont... ni les arracher.* Construction irrégulière.
4. *Chagrin.* Mauvaise humeur, dépit. Cf. p. 136, n. 4.
5. *Malice.* Méchanceté. Cf. p. 29, n. 8.

où les invectives et l'aigreur contre le clergé furent portées à la dernière extrémité, on vit aussi la rupture la plus violente et la plus grande apostasie qu'on eût peut-être jamais vue jusqu'alors dans la chrétienté.

(*Histoire des Variations*)

COMMENT LUTHER REJETA ENFIN L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE

Quand je considère tant d'emportement après tant de soumission, je suis en peine d'où [1] pouvait venir cette humilité apparente à un homme de ce naturel. Etait-ce dissimulation et artifice ? ou bien est-ce que l'orgueil ne se connaît pas lui-même dans ses commencements, et que, timide d'abord, il se cache sous son contraire jusqu'à ce qu'il ait trouvé occasion de se déclarer avec avantage ?

En effet, Luther reconnaît, aprés la rupture ouverte, que dans les commencements il était *comme au désespoir* (Præf. oper. T. 1. f. 49. 50 et seq.), et que personne ne peut comprendre « de quelle faiblesse Dieu l'a élevé à un tel courage, ni comment d'un tel tremblement il a passé à tant de force. » Si c'est Dieu ou l'occasion qui ont fait ce changement, j'en laisse le jugement au lecteur, et je me contente pour moi du fait que Luther avoue. Alors dans cette frayeur, il est bien vrai, en un certain sens, que *son humilité*, comme il dit, *n'était pas feinte*. Ce qui pourrait toutefois faire soupçonner de l'artifice dans ses discours, c'est qu'il s'échappait de temps en temps jusqu'à dire, « qu'il ne changerait jamais rien dans sa doctrine, et que, s'il avait remis toute sa dispute [2] au jugement du souverain Pontife, c'est qu'il fallait garder le respect envers celui qui exerçait une si grande charge » (*Pio Lect.* T. 1. f. 212.). Mais qui considérera l'agitation d'un homme que son orgueil d'un côté, et les restes de la foi de l'autre, ne cessaient de déchirer au dedans, ne croira pas impossible que des sentiments si divers aient paru tour à tour dans ses écrits. Quoi qu'il en soit, il

1. *Je suis en peine d'où*. Construction elliptique : *je suis en peine* implique l'idée de *je ne sais, je me demande.*

2. *Dispute*. Discussion. Cf. p. 75, n. 8.

est certain que l'autorité de l'Eglise le retint longtemps ; et on ne peut lire sans indignation, non plus que sans pitié, ce qu'il en écrit. « Après, dit-il (*Præf. oper. Luth. T.* 1. f. 49), que j'eus surmonté tous les arguments qu'on m'opposait, il en restait un dernier qu'à peine je pus surmonter par le secours de Jésus-Christ, avec une extrême difficulté et beaucoup d'angoisse : c'est qu'il fallait écouter l'Eglise. » La grâce, pour ainsi dire, avait peine à quitter ce malheureux. A la fin il l'emporta [1], et, pour comble d'aveuglement, il prit le délaissement de Jésus-Christ [2] méprisé pour un secours de sa main. Qui eût pu croire qu'on attribuât à la grâce de Jésus-Christ l'audace de n'écouter plus son Eglise, contre son précepte ? Après cette funeste victoire, qui coûta tant de peine à Luther, il s'écrie, comme affranchi d'un joug importun : *Rompons leurs liens et rejetons leur joug de dessus nos têtes* (Ps. II. 3.) ; car il se servit de ces paroles en répondant à la bulle (*Not. in bull. T.* 1. f. 63.) ; et, secouant avec un dernier effort l'autorité de l'Eglise, sans songer que ce malheureux cantique est celui que David met à la bouche [3] des rebelles, dont les complots s'élèvent *contre le Seigneur et contre son Christ* (Ps. II. 2), Luther aveuglé se l'approprie, ravi de pouvoir dorénavant parler sans contrainte et décider à son gré de toutes choses. Ses soumissions méprisées se tournent en poison dans son cœur ; il ne garde plus de mesures ; les excès, qui devaient rebuter ses disciples, les animent ; on se transporte avec lui en l'écoutant. Un mouvement si rapide se communique bien loin au dehors ; et un grand parti regarde Luther comme un homme envoyé de [4] Dieu pour la réformation du genre humain. (*Ibid.*)

LA CAUSE DES VARIATIONS DES ÉGLISES PROTESTANTES, C'EST DE N'AVOIR PAS CONNU CE QUE C'ÉTAIT QUE L'ÉGLISE

Comme après avoir observé les effets d'une maladie et le ravage qu'elle fait dans un corps, on en recherche la cause

1. *Il l'emporta.* Sur la grâce.
2. *Le délaissement de Jésus-Christ.* Au sens passif. Luther est délaissé par Jésus-Christ.
3. *A la bouche.* Dans la bouche. On disait indifféremment l'un ou l'autre.
4. *De.* Par. Cf. p. 11, n. 2.

pour y appliquer les remèdes convenables, ainsi, après avoir vu cette perpétuelle instabilité des Eglises protestantes, fâcheuse maladie de la chrétienté, il faut aller au principe, pour apporter, si l'on peut, un secours proportionné à un si grand mal. La cause des variations que nous avons vues dans les sociétés séparées [1], est de n'avoir pas connu l'autorité de l'Eglise, les promesses qu'elle a reçues d'en haut, ni en un mot ce que c'est que l'Eglise même. Car c'était là le point fixe sur lequel il fallait appuyer toutes les démarches qu'on avait à faire ; et, faute de s'y être arrêtés, les hérétiques curieux [2] ou ignorants ont été livrés aux raisonnements humains, à leur chagrin [3], à leurs passions particulières ; ce qui a fait qu'ils ne sont allés qu'à tâtons dans leurs propres Confessions de foi et qu'ils n'ont pu éviter les deux inconvénients marqués par saint Paul dans les faux docteurs, dont l'un est *de se condamner eux-mêmes par leur propre jugement* (Tit. III. 11.), et l'autre, *d'apprendre toujours sans jamais pouvoir parvenir à la connaissance de la vérité* (II. Tim. III. 7.).

(*Ibid.*)

IMMORALITÉ DES SPECTACLES

Si les peintures [4] immodestes ramènent naturellement à l'esprit ce qu'elles expriment et que pour cette raison on en condamne l'usage..., combien plus sera-t-on touché des [5] expressions [6] du théâtre, où tout paraît effectif, où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivants, de vrais yeux, ou ardents ou tendres et plongés dans la passion, de vraies larmes dans les acteurs, qui en attirent d'aussi véritables dans ceux qui regardent, enfin de vrais mouvements [7], qui mettent en feu tout le parterre et toutes les loges ! Et tout cela, dites-vous [8],

1. *Les sociétés séparées.* Les diverses sectes.
2. *Curieux.* Ce mot exprime ici l'indépendance de l'esprit critique.
3. *Chagrin.* Cf. p. 136, n. 4.
4. *Peintures.* Au sens propre du terme ; tableaux.
5. *Touché des.* Sensible à. Cf. p. 260, n. 1.
6. *Expressions.* Représentations, images.
7. *De vrais mouvements.* Il s'agit des mouvements du cœur.
8. Bossuet s'adresse au P. Caffaro, qui avait justifié les spectacles.

n'émeut qu'indirectement et n'excite que par accident les passions ?

Dites encore que les discours qui tendent directement à allumer de telles flammes, qui excitent la jeunesse à aimer, comme si elle n'était pas assez insensée, qui lui font envier le sort des oiseaux et des bêtes, que rien ne trouble dans leurs passsion, et se plaindre de la raison et de la prudence, si importunes et si contraignantes, dites que toutes ces choses et cent autres de cette nature, dont tous les théâtres retentissent, n'excitent les passions que par accident, pendant que tout crie qu'elles sont faites pour les exciter et que, si elles manquent leur coup, les règles de l'art sont frustrées [1] et les auteurs et les acteurts tavaillent en vain !...

Je crois qu'il est assez démontré que la représentation des passions agréables prote naturellement au péché, quand ce ne serait qu'en flattant et en nourrissant de dessein prémédité la concupiscence qui en est le principe. On répond que, pour prévenir le péché, le théâtre purifie l'amour ; la scène, toujours honnête dans l'état où elle paraît aujourd'hui, ôte à cette passion ce qu'elle a de grossier et d'illicite ; et ce n'est après tout qu'une innocente inclination pour la beauté, qui se termine au nœud conjugal.

Du moins [2] donc, selon ces principes, il faudra bannir du milieu des chrétiens les prostitutions dont les comédies italiennes ont été remplies, même de nos jours, et qu'on voit encore toutes crues dans les pièces de Molière. On réprouvera les discours où ce rigoureux censeur des grands canons [3], ce grave réformateur des mines et des expressions de nos précieuses, étale cependant [4] au plus grand jour les avantages d'une infâme tolérance dans les maris et sollicite les femmes à de honteuses vengeances contre leurs jaloux. Il a a fait voir à notre siècle le fruit qu'on peut espérer de la morale du théâtre qui n'attaque que le ridicule du monde en lui laissant cependant toute sa corruption. La postérité saura peut-être la fin de ce poète comédien, qui, en jouant son *Malade ima-*

1. *Sont frustrées.* N'atteignent pas leur but.
2. *Du moins.* Au moins.
3. *Canons.* Dentelles attachées au dessous du genou.
4. *Cependant.* Pendant ce temps en même temps. Cf. p. 25, n. 12.

ginaire ou son *Médecin par force*, [1] reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit : Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez !

(*Maximes et Réflexions sur la Comédie.*)

1. Le *Médecin malgré lui.*

MASCARON

AVEUGLEMENT DE L'AME HUMAINE

Cette âme se trouve investie par tant de chimères d'honneur et de fantômes de plaisirs ; elle trouve l'idole de la vanité et du mensonge établie dans l'esprit et dans le cœur de tout le monde ; elle respire cet air sans y penser ; elle trouve que le consentement universel les [1] a mis dans leurs [2] cœurs avant même qu'ils aient eu la liberté de les choisir ; et, semblable à l'océan, qui, sortant en quelque façon de lui-même par les flots dont il bat le rivage, ne ramène jamais ses eaux sans entraîner avec elles tout ce qu'elles ont trouvé sur les bords, l'âme, sortie d'elle-même par les réflexions qu'elle fait sur tout ce qu'elle voit autour d'elle, n'y revient jamais qu'avec les idées et les fantômes du mensonge, qui ont aveuglé toute la terre. Si quelque rayon de lumière lui fait soupçonner en passant la fausseté des choses qu'elle a vues, les passions, déjà soulevées dans le cœur empêchent qu'elle n'examine à fond ce qu'il est nécessaire de ne voir que sur la superficie pour le trouver beau, et la raison, déjà complice et esclave de ses passions, se trouve dans l'état dont parle Tertullien ; elle craint, ou elle a honte d'approfondir ce jugement : *aut timet aut erubescit inquirere.* Honteuse de ne se pas trouver assez forte pour suivre le bien qu'elle verra, tremblante de peur de trouver les crimes moins doux quand elle les découvrira, elle jouit cependant du fruit de cette dissimulation affectée ; elle diffère toujours à [3] juger le fond et couvre du nom de délai et de paresse une perversité véritable et une corruption toute formée.

(*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.*)

1. *Les.* Cf. *chimères, fantômes, idole.*
2. *Leurs.* Cf. p. 465, n. 1. *Tout le monde*, équivaut à *tous les hommes.*
3. *A.* De. Cf. p. 18, n. 1.

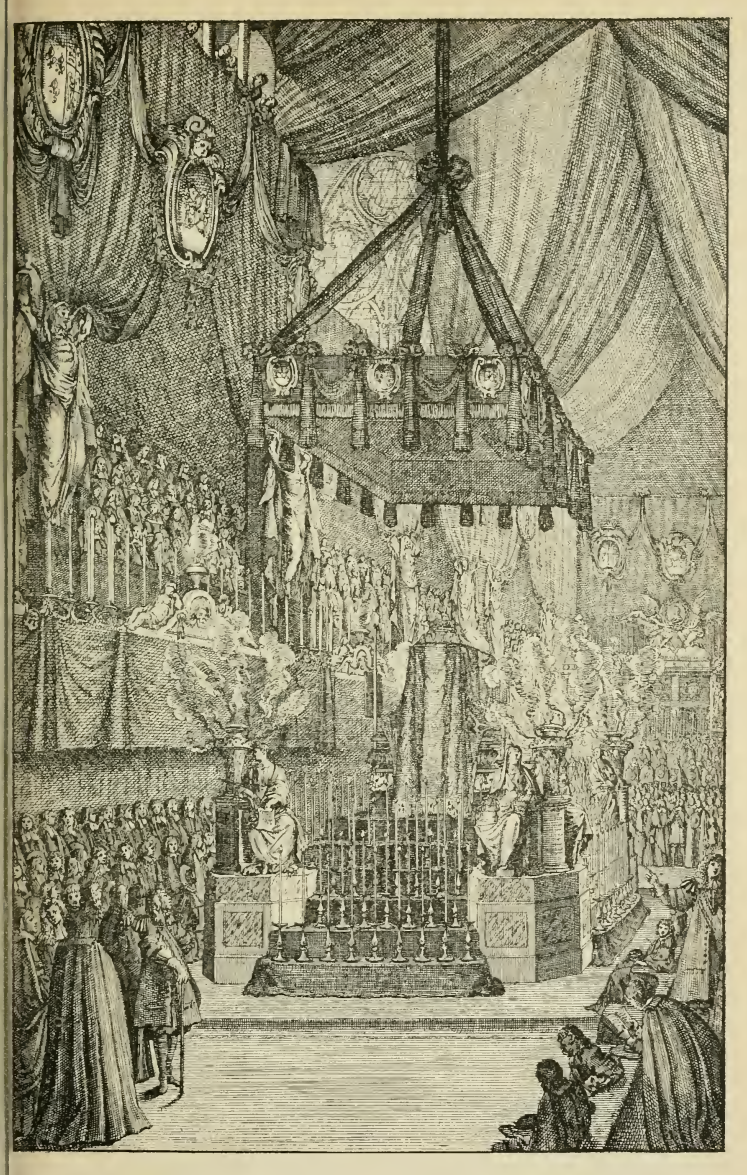
MORT D'HENRIETTE D'ANGLETERRE

Le grand, l'invincible et le magnanime Louis, à qui l'antiquité eût donné mille cœurs, elle qui les multipliait dans les héros selon le nombre de leurs grandes qualités, se trouve sans cœur à ce spectacle, *peribit cor regis.* La mort, indignée de ne pouvoir l'ébranler sous des formes terribles par la crainte, prend une autre forme plus douce et plus touchante pour l'émouvoir par tout ce que l'estime et l'amitié peuvent inspirer de douleur dans une telle rencontre. Cependant, au milieu de tant de pleurs, cette princesse s'avance vers la mort avec autant de majesté que le soleil vers son couchant, et, dans un temps où les autres sont à peine capables de recevoir des consolations, elle en donne à tout le monde. Mais les discours qu'elle fait ne partent point d'une fausse constance. Les longs discours des mourants, auxquels on donne souvent le nom de fermeté, ne sont la plupart du temps que l'effet d'une timidité déguisée. L'âme cherche à s'amuser[1] par tous ces raisonnements spécieux pour ne pas voir l'ennemi qu'elle va combattre : bien loin que la bouche parle de l'abondance du cœur, c'est le cœur qui cherche à se fortifier par l'abondance des paroles de la bouche ; et, comme le dit un ancien, il n'appartient qu'à celui qui craint la mort d'en parler.

Le cœur des insensés est dans leur bouche, dit l'Ecriture, et la bouche des sages est dans leur cœur. C'est-à-dire que l'insensé ne garde ni fermeté ni sagesse pour son cœur ; il évapore tout par les discours de sa bouche. Le sage au contraire, ne parle qu'à son cœur ; c'est là qu'il conserve la force et la générosité de ses sentimens à la mort [2]. Ces deux extrémités sont dangereuses et suspectes ; on ne sait pas bien ce que les longs discours des uns et le silence des autres veulent dire. La sage, la généreuse, la chrétienne Henriette fait un mélange judicieux de ces deux choses : elle parle, elle demande, elle ordonne, elle répond par des paroles courtes et généreuses ; le trouble ne change rien, la crainte ne diminue rien, le faste

1. *S'amuser.* Se divertir.

2. *A la mort.* Au moment de mourir.



Pompe funèbre d'Henriette d'Angleterre, à Saint-Denis.

n'ajoute rien à tout ce que la fermeté chrétienne et la constance religieuse demandent.

(*Ibid.*)

CONVERSION DE TURENNE

M. de Turenne, qui ne pouvait ce semble, avoir que des défauts étrangers et comme hors de lui-même, fut engagé, par sa naissance et par son éducation, dans les erreurs de Calvin, qu'il trouva établies et dominantes dans son esprit avant que sa raison fût assez forte pour s'y opposer. Mais que ne peut la main toute-puissante qui opère le salut des hommes ?

Ce combat intérieur où M. de Turenne n'avait que Dieu pour spectateur, où il avait mille ennemis secrets qui s'opposaient à son salut, où il s'agissait non d'une couronne qui se flétrit sur la tête du vainqueur, mais de cette couronne immortelle que Dieu a préparée à ceux qui le servent en esprit et en vérité, a été l'occasion de sa plus noble victoire et de son triomphe le plus illustre. Il employa pour se vaincre lui-même plus d'art, plus de sagesse et plus de courage qu'il n'en avait jamais déployé à vaincre les autres ; et, comme le premier pas vers la victoire est de bien connaître l'ennemi qu'on doit combattre, M. de Turenne n'oublia rien durant un long temps pour reconnaître le fort et le faible de sa première religion, qui, par une grâce singulière de Dieu, lui était devenue suspecte. Il écouta tous les avis qu'on lui donna ; il frappa à la porte de la vérité par les prières et par les larmes ; il se défia d'autrui et de lui-même, et, s'abandonnant tout entier à la conduite[1] de Dieu qu'il cherchait avec tant de sincérité, il triompha dans son esprit de la vieille[2] erreur que le malheur de son éducation y avait établie, il triompha dans son cœur de la mauvaise honte, qui, parmi les hommes, fait passer pour faiblesse un changement, lors même qu'il conduit à la vérité ou à la vertu ; il mit sa gloire à brûler ce qu'il avait jusqu'alors adoré, et à entrer avec autant d'humilité que de courage dans le sein de cette Eglise qui, charmée de ses vertus, soupirait depuis si longtemps après l'acquisition d'un tel fils.

1. *Conduite.* Direction. 2. *Vieille.* Invétérée.

Anges du premier ordre, esprits destinés par la Providence à la garde de cette grande âme, dites-nous quelle fut la joie de l'Eglise du ciel [1] à sa conversion, et avec quelles réjouissances furent reçus les premiers parfums des oraisons de ce nouveau catholique, lorsque, du pied des autels de l'Agneau sacrifié, vous les portâtes au pied de l'autel de l'Agneau régnant dans la gloire. Les vieillards couronnés et les chœurs des anges n'en redoublèrent-ils pas la joie et l'harmonie du céleste cantique ?

(*Oraison funèbre de Turenne.*)

MORT DE TURENNE

Cette funeste nouvelle se répandit par toute la France comme un brouillard épais qui couvrit la lumière du ciel, et remplit tous les esprits des ténèbres de la mort. La terreur et la consternation la suivaient. Personne n'apprit la mort de M. de Turenne qu'il ne crût d'abord l'armée du roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'Etat ; ensuite, oubliant l'intérêt général on n'était sensible qu'à la perte de ce grand homme. Le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches et des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faisait gloire de savoir et de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus : l'un disait qu'il était aimé de tout le monde sans intérêt [2] ; l'autre, qu'il était parvenu à être admiré sans envie ; un troisième, qu'il était redouté de ses ennemis sans en [3] être haï. Mais enfin, ce que le roi sentit sur cette perte est le plus grand et le plus glorieux éloge de sa vertu. Les peuples répondirent à la douleur de leur prince ; on vit, dans les villes par où son corps a passé, les mêmes sentiments que l'on avait vus autrefois dans l'empire romain, lorsque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Césars. Les maisons étaient fermées ; le triste et morne silence qui régnait dans les places publiques n'était interrompu que par

1. *L'Église du ciel.* « L'Église triomphante » par opposition à « l'Église militante ».

2. *Sans intérêt.* Sans arrière-pensée d'intérêt.

3. *En.* Par eux. Cf. p. 30, n. 6.

les gémissements des habitants ; les magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville ; les prêtres et les religieux, à l'envi, l'accompagnaient de leurs larmes et de leurs prières ; les villes, pour lesquelles ce triste spectacle était nouveau, faisaient paraître une douleur encore plus véhémente que ceux qui l'accompagnaient ; et comme si, en voyant son cercueil, on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençaient.

(*Ibid.*)

BOURDALOUE

LA CONSCIENCE N'EST PAS INFAILLIBLE

Voici, mes chers auditeurs, le secret que je vous apprends et que vous ne pouvez ignorer sans ignorer votre religion. Comme toute conscience n'est pas droite, ce qui est selon la conscience n'est pas toujours droit. Je m'explique : comme il y a des consciences de mauvaise foi, des consciences corrompues, des consciences, pour me servir des termes de l'Écriture, cautérisées, *cauteria'am habentium conscientiam*, c'est-à-dire des consciences noircies par le crime et dont le fond n'est que péché, ce qui se fait selon ces consciences ne peut pas être meilleur ni avoir d'autres qualités que les consciences mêmes. On peut donc agir selon sa conscience et néanmoins pécher, et, ce qui est bien plus étonnant, on peut pécher en cela même et par cela même qu'on agit selon sa conscience, parce qu'il y a certaines consciences selon lesquelles il n'est jamais permis d'agir, et qui, infectées du péché, ne peuvent enfanter que le péché.

(*Sermon sur la fausse conscience.*).

PREMIÈRE PARTIE DU SERMON SUR LA PENSÉE DE LA MORT

Pour amortir le feu de nos passions, il faut commencer par les bien connaître ; et, pour les connaître parfaitement, dit saint Chrysostome, il suffit de bien comprendre trois choses ; savoir, que nos passions sont vaines, que nos passions sont insatiables, et que nos passions sont injustes. Qu'elles sont vaines, par rapport aux objets à quoi[1] elles s'attachent ; qu'elles sont insatiables et sans bornes, et par là incapables d'être jamais satisfaites et de nous satisfaire nous-mêmes ; enfin, qu'elles sont injustes dans les sentiments présomptueux qu'elles nous inspirent, lorsque, aveuglés et enflés d'orgueil,

1. *A quoi.* Auxquels. Cf. p. 338, n. 3.

nous prétendons nous distinguer, en nous élevant au-dessus des autres. Voilà en quoi saint Chrysostome a fait particulièrement consister le désordre des pa sions humaines. Il nous fallait donc, pour en réprimer les saillies [1] et les mouvements déréglés, quelque chose qui nous en découvrît sensiblement la vanité, qui, les soumettant à la loi d'une nécessité souveraine, les bornât dans nous malgré nous, et qui, faisant cesser toute distinction, les réduisît [2] au grand principe de la modestie [3], c'est-à-dire à l'égalité que Dieu a mise entre tous les hommes, et nous obligeât, qui que nous soyons, à nous rendre au moins justice [4], et à rendre aux autres sans peine les devoirs de la charité. Or ce sont, mes chers auditeurs, les merveilleux effets que produit infailliblement, dans les âmes touchées de Dieu, le souvenir et la pensée de la mort. Ecoutez-moi, et ne perdez rien d'une instruction si édifiante.

Nos passions sont vaines, et, pour nous en convaincre, il ne s'agit que de nous former une juste idée de la vanité des objets auxquels elle s'attachent ; cela seul doit éteindre dans nos cœurs ce feu de la concupiscence qu'elles y allument, et c'est l importante leçon que nous fait le Saint-Esprit dans le livre de la Sagesse. Car avouons-le, Chrétiens, quoique à notre honte, tandis que [5] les biens de la terre nous paraissent grands et que nous les supposons grands, il nous est comme impossible de ne les pas aimer, et, en les aimant, de n'en pas faire le sujet de nos plus ardentes passions. Quelque raison qui s'y oppose, quelque loi qui nous le défende, quelque vue [6] de conscience et de religion qui nous en détourne, la cupidité l'emporte; et, préoccupés [7] de l'apparence spécieuse du bien qui nous flatte et qui nous séduit [8], nous fermons les yeux à toute autre considération, pour suivre uniquement l'attrait et le charme de notre illusion. Si nous résistons quelquefois, et si, pour obéir à Dieu, nous remportons sur nous quelque victoire, cette victoire, par la violence qu'elle nous coûte, est une victoire forcée. La passion sub-

1. *Saillies.* Bonds, incartades.
2. *Réduisît.* Ramenât de force.
3. *Modestie.* Modération. Cf. p. 148, n. 6.
4. *A nous rendre... justice.* A ne pas outrepasser nos droits.
5. *Tandis que.* Tant que.
6. *Vue.* Considération.
7. *Préoccupés.* Prévenus.
8. *Séduit.* Avec le sens originel d'*entraîner au mal.*

siste toujours, et l'erreur où nous sommes que ces biens, dont le monde est idolâtre, sont des biens solides, capables de nous rendre heureux, nous fait concevoir des désirs extrêmes de les acquérir, une joie immodérée de les posséder, des craintes mortelles de les perdre. Nous nous affligeons d'en avoir peu, nous nous applaudissons d'en avoir beaucoup ; nous nous alarmons, nous nous troublons, nous nous désespérons, à mesure que ces biens nous échappent et que nous nous en voyons privés. Pourquoi ? parce que notre imagination, trompée et pervertie, nous les représente comme des biens réels et essentiels, dont dépend le parfait bonheur.

Pour nous en détacher, dit saint Chrysostome, le moyen sûr et immanquable est de nous en détromper [1]. Car du moment que nous en comprenons la vanité, ce détachement nous devient facile ; il nous devient même comme naturel : ni l'ambition, ni l'avarice [2], si j'ose m'exprimer ainsi, n'ont plus sur nous aucune prise [3]. Bien loin que nous nous empressions pour nous procurer par des voies indirectes et illicites les avantages du monde, convaincus de leur peu de solidité, à peine pouvons-nous même gagner sur nous d'avoir une attention raisonnable à conserver les biens dont nous nous trouvons légitimement pourvus ; et cela fondé [4] sur ce que les biens du monde, supposé cette conviction, ne nous paraissent presque plus valoir nos soins, beaucoup moins [5] nos empressements et nos inquiétudes. Or, d'où nous vient cette conviction salutaire ? Du souvenir de la mort saintement méditée et envisagée dans les principes de la foi.

Car la mort, ajoute saint Chrysostome, est à notre égard la preuve palpable et sensible du néant de toutes les choses humaines, pour lesquelles nous nous passionnons. C'est elle qui nous le fait connaître : tout le reste nous impose [6] ; la mort seule est le miroir fidèle qui nous montre dans son déguisement l'instabilité, la fragilité, la caducité des biens de cette vie, qui nous désabuse de toutes nos erreurs, qui détruit en nous tous les enchantements de l'amour du monde,

1. *Détromper.* Désabuser.
2. *Avarice.* Cupidité.
3. *Si j'ose m'exprimer ainsi.* Retombe sur *n'ont plus... aucune prise*, qui est une locution familière.
4. *Et cela fondé.* Ellipse du verbe *est.*
5. *Beaucoup moins.* Encore moins,
6. *Nous impose.* Nous trompe; même sens que *nous en impose.*

et qui, des ténèbres mêmes du tombeau, nous fait une source de lumières, dont nos esprits et nos sens sont également pénétrés : *In illa die*, dit l'Ecriture en parlant des enfants du siècle livrés à leurs passions, *in illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* Toutes leurs pensées, à ce jour-là, s'évanouiront. Ce jour de la mort, que nous nous figurons plein d'obscurité. les éclairera, et dissipera tous les nuages dont la vérité jusque alors avait été pour eux enveloppée. Ils cesseront de croire ce qu'ils avaient toujours cru, et ils commenceront à voir ce ce qu'ils n'avaient jamais vu. Ce qui faisait le sujet de leur estime deviendra le sujet de leur mépris ; ce qui leur donnait tant d'admiration les remplira de confusion. En sorte qu'il se fera dans leur esprit comme une révolution générale, dont ils seront eux-mêmes surpris, saisis, effrayés. Ces idées chimériques qu'ils avaient du monde et de sa prétendue félicité s'effaceront tout à coup, et même s'anéantiront, *peribunt omnes cogitationes eorum.* Et, comme leurs passions n'auront point eu d'autre fondement que leurs pensées, et que leurs pensées périront, selon l'expression du Prophète, leurs passions périront de même ; c'est-à-dire qu'ils n'auront plus ni ces entêtements [1] de se pousser [2], ni ces désirs de s'enrichir, parce qu'ils verront dans un plein jour, *in illa die*, la bagatelle, et, si j'ose ainsi parler, l'extravagance de tout cela. Or, que faisons-nous quand nous nous occupons durant la vie du souvenir de la mort ? nous anticipons ce dernier jour, ce dernier moment, et, sans attendre que la catastrophe et le dénouement des intrigues du monde nous développe [3] malgré nous ce mystère de vanité, nous nous le développons à nous-mêmes par de saintes réflexions. Car, quand je me propose [4] devant Dieu le tableau de la mort, j'y contemple dès maintenant toutes les choses du monde dans le point de vue où la mort me les fera considérer ; j'en porte le même jugement que j'en porterai ; je les reconnais méprisables, comme je les reconnaîtrai ; je me reproche de m'y être attaché, comme je me le reprocherai ; je déplore en cela mon aveuglement, comme je le déplorerai ; et de là [5] ma pas-

1. *Entêtements.* Désirs obstinés.
2. *Se pousser.* Aux honneurs.
3. *Développe.* Explique.
4. *Je me propose.* Je me mets sous les yeux.
5. *De là.* Par là.

sion se refroidit, ma concupiscence n'est plus si vive, je n'ai plus que de l'indifférence pour ces biens passagers et périssables ; en un mot, je meurs à tout d'esprit et de cœur, parce que je prévois que bientôt je dois mourir réellement et par nécessité.

Et voilà, mes chers auditeurs, le secret admirable que David avait trouvé pour tenir ses passions en bride, et pour conserver jusque dans le centre du monde [1], qui est la cour, ce parfait détachement du monde où il était parvenu. Que faisait ce saint roi ? Il se contentait de demander à Dieu, comme une souveraine grâce, qu'il lui fît connaître sa fin : *Notum fac mihi, Domine, finem meum,* et qu'il lui fît même sentir combien il en était proche, afin qu'il sût, mais d'une science efficace et pratique, le peu de temps qu'il lui restait à vivre : *Et numerum dierum meorum quis est, ut sciam quid desit mihi.* Il ne doutait pas que cette seule pensée : il faut mourir, ne dût suffire pour éteindre le feu de ses passions les plus ardentes. Et en effet, ajoutait-il, vous avez, Seigneur, réduit mes jours à une mesure bien courte : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos* ; et par là tout ce que je suis, et tout ce que je puis désirer ou espérer d'être, n'est qu'un pur néant devant vous : *Et substantia mea tanquam nihilum ante te.* Devant moi, ce néant est quelque chose et même toutes choses ; mais devant vous, ce que j'appelle toutes choses se confond et se perd dans ce néant ; et la mort, que tout homme vivant doit regarder comme sa destinée inévitable, fait généralement et sans exception de tous les biens qu'il possède, de tous les plaisirs dont il jouit, de tous les titres dont il se glorifie, comme un abîme de vantié : *Verumtamen universa vanitas omnis homo vivens.* L'homme mondain n'en convient pas, et il affecte même de l'ignorer ; mais il est pourtant vrai que sa vie n'est qu'une ombre, et une figure [2] qui passe : *Verumtamen in imagine pertransit homo.* Il se trouble, et, comme [3] mondain, il est dans une continuelle agitation ; mais il se trouble inutilement parce que c'est pour des entreprises que la mort déconcertera, pour des intrigues que la mort confondra, pour des espérances que la mort renversera : *Sed et frustra*

1. *Du monde.* Des choses mondaines.
2. *Figure.* Vaine image.
3. *Comme.* En sa qualité de.

conturbatur. Il se fatigue, il s'épuise pour amasser et pour thésauriser, mais son malheur est de ne savoir pas même pour qui il amasse ni qui profitera de ses travaux : si ce seront des enfants ou des étrangers ; si ce seront des héritiers reconnaissants ou des ingrats ; si ce seront des sages ou des dissipateurs : *Thezaurizat, et ignorat cui congregabit ea.* Ces sentiments, dont le Prophète était rempli et vivement touché, réprimaient en lui toutes les passions, et d'un roi assis sur le trône en [1] faisaient un exemple de modération.

C'est ce que nous éprouvons nous-mêmes tous les jours. Car, disons la vérité, Chrétiens : si nous ne devions point mourir, ou si nous pouvions nous affranchir de cette dure nécessité qui nous rend tributaires de la mort, quelque vaines que soient nos passions, nous n'en voudrions jamais reconnaître la vanité, jamais nous ne voudrions renoncer aux objets qui les flattent et qu'elles nous font tant rechercher. On aurait beau nous faire là-dessus de longs discours ; on aurait beau nous redire tout ce qu'on ont dit les philosophes ; on aurait beau y procéder par voie de raisonnement et de démonstration; nous prendrions tout cela pour des subtilités encore plus vaines que la vanité même dont il s'agirait de nous persuader. La foi avec tous ses motifs n'y ferait plus rien : dégagés que nous serions de ce souvenir de la mort, qui, comme un maître sévère, nous retient dans l'ordre, nous nous ferions un point de sagesse [2] de vivre au gré de nos désirs ; nous compterions pour réel et pour vrai tout ce que le monde a de faux et de brillant ; et notre raison, prenant parti contre nous-mêmes, commencerait à s'accorder et à être d'intelligence avec la passion.

Mais quand on nous dit qu'il faut mourir et quand nous nous le disons à nous-mêmes, ah ! Chrétiens, notre amour-propre, tout ingénieux qu'il est, n'a plus de quoi se défendre. Il se trouve désarmé par cette pensée; la raison prend l'empire sur lui, et il se soumet sans résistance au joug de la foi. Pourquoi cela ? parce qu'il ne peut plus désavouer sa propre faiblesse, que la vue de la mort non seulement

1. *En.* Explétif. Cf. p. 49, n. 7. — Sur *en* = de lui, cf. p. 30, n. 6.

2. *Un point de sagesse.* Comme on dit *un point d'honneur.*

lui découvre, mais lui fait sentir. Belle différence que saint Chrysostome a remarquée entre les autres pensées chrétiennes et celle de la mort. Car pourquoi, demande ce saint docteur, la pensée de la mort fait-elle sur nous une impression plus forte, et nous fait-elle mieux connaître la vanité des biens créés [1] que toutes les autres considérations? Appliquez-vous à ceci [2]. Parce que toutes les autres considérations ne renferment tout au plus que des témoignages et des preuves de cette vanité, et que c'est la mort qui fait cette vanité [3]. Il ne faut donc pas s'étonner que la mort ait une vertu spéciale pour nous détacher de tout. Et telle était l'excellente conclusion que tirait saint Paul pour porter les premiers fidèles à s'affranchir de la servitude de leurs passions et à vivre dans la pratique de ce saint et bienheureux dégagement [4] qu'il leur recommandait avec tant d'instance. Car le temps est court, leur disait-il : *Tempus breve est.* Et que s'ensuit-il de là ? que vous devez vous réjouir, comme ne vous réjouissant pas ; que vous devez posséder, comme ne possédant pas ; que vous devez user de ce monde, comme n'en usant pas. Quelle conséquence ! Elle est admirable, reprend saint Augustin ; parce qu'en effet se réjouir et devoir mourir, posséder et devoir mourir, être honoré et devoir mourir, c'est comme être honoré et ne l'être pas, comme posséder et ne posséder pas, comme se réjouir et ne se réjouir pas. Car ce terme, mourir, est un terme de privation et de destruction qui abolit tout, qui anéantit tout ; qui, par une propriété tout opposée à celle de Dieu, nous fait paraître les choses qui sont comme si elles n'étaient pas ; au lieu que Dieu, selon l'Ecriture, appelle celles qui ne sont pas comme si elles étaient.

Non seulement nos passions sont vaines ; mais, quoique vaines, elles sont insatiables et sans bornes. Car quel ambitieux, entêté [5] de sa fortune et des honneurs du monde, s'est jamais contenté de ce qu'il était ? quel avare [6], dans la poursuite et dans la recherche des biens de la terre, a jamais

1. *Des biens créés.* Les biens de ce monde.
2. *Appliquez-vous à ceci.* Ecoutez avec attention.
3. *Qui fait cette vanité.* Qui rend tout cela vain.
4. *Dégagement.* Détachement.
5. *Entêté.* Cf. p. 297, n. 7.
6. *Avare.* Cf. *avarice* au sens de *cupidité*, p. 489, n. 2.

dit : C'est assez ? Quel voluptueux, esclave de ses sens, a jamais mis de fin [1] à ses plaisirs ? La nature, dit ingénieusement Salvien [2], s'arrête au nécessaire ; la raison veut l'utile et l'honnête ; l'amour-propre, l'agréable et le délicieux ; mais la passion, le superflu et l'excessif. Or, ce superflu est infini ; mais cet infini, tout infini qu'il est, trouve, si nous voulons, ses limites et ses bornes dans le souvenir de la mort, comme il les trouvera malgré nous dans la mort même. Car je n'ai qu'à me servir aujourd'hui des paroles de l'Eglise : *Memento, homo, quia pulvis es.* Souvenez-vous, homme, que vous êtes poussière, *et in pulverem reverteris*, et que vous retournerez en poussière. Je n'ai qu'à l'adresser, cet arrêt, à tout ce qu'il y a dans cet auditoire d'âmes passionnées, pour les obliger à n'avoir plus ces désirs vastes [3] et sans mesure qui les tourmentent toujours et qu'on ne remplit [4] jamais. Je n'ai qu'à leur faire la même invitation que firent les Juifs au Sauveur du monde, quand ils le prièrent d'approcher du tombeau de Lazare, et qu'ils lui dirent : *Veni et vide* ; venez et voyez. Venez, avare : vous brûlez d'une insatiable cupidité, dont rien ne peut amortir l'ardeur ; et, parce que cette cupidité est insatiable, elle vous fait commettre mille iniquités, elle vous endurcit aux misères des pauvres, elle vous jette dans un profond oubli de votre salut. Considérez bien ce cadavre : *Veni et vide* ; venez et voyez. C'était un homme de fortune [5] comme vous ; en peu d'années, il s'était enrichi comme vous ; il a eu comme vous la folie de vouloir laisser après lui une maison opulente et des enfants avantageusement pourvus. Mais le voyez-vous maintenant ? voyez vous la nudité, la pauvreté où la mort l'a réduit ? Où sont ses revenus ? où sont ses richesses ? où sont ses meubles somptueux et magnifiques ? A-t-il quelque chose de plus que le dernier des hommes ? cinq pieds de terre et un suaire qui l'enveloppe, mais qui ne le garantira pas de la pourriture : rien davantage [6]. Qu'est devenu tout le reste ? Voilà de quoi

1. *A jamais mis de fin.* Autre sens que *mis fin*. A jamais trouvé ses plaisirs suffisants.

2. Ecrivain ecclésiastique latin (V[e] siècle).

3. *Vastes.* Illimités et sans objet précis.

4. *Remplit.* La « capacité » de ces désirs ne se remplit jamais.

5. *Un homme de fortune.* Qui avait fait fortune.

6. *Rien davantage.* Nous disons *rien de plus.*

borner votre avarice : *Veni et vide.* Venez, homme du monde, idolâtre d'une fausse grandeur ; vous êtes possédé d'une ambition qui vous dévore ; et, parce que cette ambition n'a point de terme, elle vous ôte tous les sentiments de la religion, elle vous occupe [1], elle vous enchante, elle vous enivre. Considérez ce sépulcre : qu'y voyez-vous ? C'était un seigneur de marque comme vous, peut-être plus que vous, distingué par sa qualité [2] comme vous, et en passe d'être toutes choses [3]. Mais le reconnaissez-vous ? Voyez-vous où la mort l'a fait descendre ? voyez-vous à quoi elle a borné ses grandes idées [4] ? voyez-vous comment elle s'est jouée de ses prétentions ? c'est de quoi règler les vôtres : *Veni et vide.* Venez, femme mondaine, venez : vous avez pour votre personne des complaisances extrêmes ; la passion qui vous domine est le soin de votre beauté ; et, parce que cette passion est démesurée, elle vous entretient dans une mollesse honteuse, elle produit en vous des désirs criminels de plaire, elle vous rend complice de mille péchés et de mille scandales. Venez et voyez : c'était une jeune personne aussi bien que vous ; elle était l'idole du monde comme vous, aussi spirituelle que vous, aussi recherchée que vous. Mais la voyez-vous à présent ? voyez-vous ces yeux éteints, ce visage hideux et qui fait horreur ? c'est de quoi réprimer cet amour infini de vous-même. *Veni et vide.*

Enfin nos passions sont injustes, soit dans les sentiments qu'elles nous inspirent à notre propre avantage [5], soit dans ceux qu'elles nous font concevoir au désavantage des autres ; mais la mort, dit le philosophe, nous réduit au terme de l'équité [6], et par son souvenir nous oblige à faire justice à nous-mêmes [7], et à la faire [8] aux autres de nous-mêmes [9] : *Mors sola jus æquum est generis humani.* En effet, quand nous ne pensons point à la mort, et que nous n'avons égard qu'à certaines distinctions de la vie, elles nous élèvent [10], elles nous éblouissent, elles nous remplissent de nous-mêmes.

1. *Occupe.* Absorbe ; c'est le sens propre du mot.
2. *Qualité.* Noblesse de naissance. Cf. *homme de qualité.*
3. *D'être toutes choses.* D'arriver à tout.
4. *Grandes idées.* Idées de grandeur.
5. *A.* Pour. Cf. p. 12, n. 13.
6. Cf. plus haut, p. 488, *les réduisît... à l'égalité.*
7. Cf., *ibid., nous obligeât... à nous rendre justice.*
8. *La faire.* Cf. p. 83, n. 8.
9. *A la faire aux autres de nous-mêmes.* A donner aux autres satisfaction de nos torts envers eux.
10. *Elèvent.* Inspirent de la hauteur.

On devient fier et hautain, dédaigneux et méprisant, sensible et délicat[1], envieux et vindicatif, entreprenant[2], violent, emporté. On parle avec faste ou avec aigreur, on se pique aisément, on pardonne difficilement, on attaque celui-ci, on détruit[3] celui-là ; il faut que tout nous cède, et l'on prétend que tout le monde ait des ménagements pour nous, tandis qu'on n'en veut avoir pour personne. N'est-ce pas ce qui rend quelquefois la domination des grands si pesante et si dure ? Mais méditons la mort, et bientôt la mort nous apprendra à nous rendre justice[4], et à la[5] rendre aux autres de nos fiertés[6] et de nos hauteurs, de nos dédains et de nos mépris, de nos sensibilités et de nos délicatesses[7], de nos envies et de nos vengeances, de nos chagrins[8], de nos violences, de nos emportements. Comme donc il ne faut, selon l'ordre et la parole du Dieu tout-puissant, qu'un grain de sable pour briser les flots de la mer : *Hic confringes tumentes fluctus tuos*, il ne faut que cette cendre qu'on nous met sur la tête et qui nous retrace l'idée de la mort pour rabattre toutes les enflures de notre cœur, pour en arrêter toutes les fougues, pour nous contenir dans l'humilité et dans une sage modestie[9]. Comment cela ? c'est que la mort nous remet devant les yeux la parfaite égalité qu'il y a entre tous les autres hommes et nous, égalité que nous oublions si volontiers, mais dont la vue nous est si nécessaire, pour nous rendre plus équitables et plus traitables.

Car, quand nous repassons ce que disait Salomon, et que nous le disons comme lui : « Tout sage et tout éclairé que je puis être, je dois néanmoins mourir comme le plus insensé : *Unus et stulti et meus occasus erit* ; » quand nous nous appliquons ces paroles du Prophète royal[10] : « Vous êtes les divinités du monde, vous êtes les enfants du Très-Haut : mais, fausses divinités, vous êtes mortelles, et vous mourrez en effet, comme ceux dont vous voulez recevoir l'encens et

1. *Sensible et délicat.* Ces deux adjectifs marquent une susceptibilité excessive des sens et de l'humeur.
2. *Entreprenant.* On entreprend sur les autres.
3. *On détruit.* Cf. p. 366, n. 1.
4. Cf. p. 495, n. 7.
5. *La.* Cf. p. 83, n. 8.
6. *Et à la rendre aux autres de nos fiertés.* Cf. p. 494, n. 9.
7. *Sensibilités ... délicatesses.* Cf. n. 1.
8. *Chagrins.* Cf. p. 136, n. 4.
9. *Modestie.* Modération. Cf. p. 148, n. 6.
10. David.

de qui vous exigez tant d'hommages et d'adorations : *Dii estis et filii Excelsi omnes: vos autem sicut homines moriemini*; » quand, selon l'expression de 'Écriture, nous descendons encore tout vivants et en esprit dans le tombeau, et que le savant s'y voit confondu avec l'ignorant, le noble avec l'artisan, le plus fameux conquérant avec le plus vil esclave : même terre qui les couvre, mêmes ténèbres qui les environnent, mêmes vers qui les rongent, même corruption, même pourriture, même poussière : *Parvus et magnus ibi sunt, et servus liber a domino suo*; quand, dis-je, on vient à faire ces réflexions et à considérer que ces hommes au-dessus de qui l'on se place si haut dans sa propre estime, que ces hommes à qui on est si jaloux de faire sentir son pouvoir et sur qui on veut prendre un empire si absolu, que ces hommes pour qui l'on n'a ni compassion, ni charité, ni condescendance, ni égards, que ces hommes de qui l'on ne peut rien supporter et contre qui on agit avec tant d'animosité, tant de rigueur, sont néanmoins des hommes comme nous, de même nature, de même espèce que nous, ou, si vous voulez, que nous ne sommes que des hommes comme eux, aussi faibles qu'eux, aussi sujets qu'eux à la mort et à toutes les suites de la mort : ah ! mes chers auditeurs, c'est bien alors que l'on entre en d'autres dispositions. Dès là [1] l'on n'est plus si infatué de soi-même, parce que l'on se connaît beaucoup mieux soi-même. Dès là l'on n'exerce plus une autorité si dominante et si impérieuse sur ceux que la naissance ou que la fortune a mis dans un rang inférieur au nôtre, parce qu'on ne trouve plus, après tout, que, d'homme à homme, il y ait tant de différence. Dès là l'on n'est plus si vif sur ses droits [2], parce que l'on ne voit plus tant de choses que l'on se croit dues. Dès là, l'on ne se tient plus si grièvement offensé dans les rencontres et l'on n'est plus si ardent ni si opiniâtre à demander des satisfactions outrées, parce qu'on ne se figure plus être aussi fort au-dessus de l'agresseur, ou véritable ou prétendu, et qu'on n'est plus si persuadé qu'il doive nous relâcher [3] tout et condescendre à toutes nos

1. *Dès là*. Dès ce moment-là.
2. *L'on n'est plus si vif sur ses droits*. On ne les fait plus valoir avec tant de vivacité.
3. *Relâcher*. Céder.

volontés. On a de la douceur, de la retenue, de l'honnêteté [1], de la complaisance, de la patience ; on sait compatir, prévenir, excuser, rendre de bons offices et obliger. Saints et salutaires effets de la pensée de la mort [2].

LES JUGEMENTS TÉMÉRAIRES

On juge des intentions par les actions. Vous me direz qu'il est impossible d'en juger autrement ; et moi je vous réponds avec saint Jérôme, que c'est pour cela qu'il n'en faut pas juger du tout... car, de raisonner comme l'homme mondain, à qui saint Augustin fait dire : « *Attendo quid agat, et intelligo propter quid agat* : j'observe la manière d'agir, et, de la manière d'agir, je conclus pourquoi l'on agit », c'est un abus, reprend ce saint docteur, puisqu'il est évident que la même chose peut-être faite par cent motifs tout différents les uns des autres, et que ces différents motifs en [3] doivent fonder autant de jugements tout opposés.

On juge sur le rapport d'autrui ,et, quoiqu'en jugeant de la sorte on juge avec moins d'assurance, on se croit en droit de juger avec plus de liberté, comme si le jugement qu'on forme n'était un péché que pour celui qui l'a formé avant nous et qui l'a ensuite communiqué aux autres... Il se répand dans une ville, dans une cour, des bruits injurieux qui flétrissent telle personne et qui la perdent d'honneur : disons-nous alors comme Dieu : « *Descendam et vibedo* ; je m'instruirai, je verrai, je démêlerai le vrai d'avec le faux, j'irai à la source des choses, je les approfondirai, et jusque là je me garderai bien de décider ? » Est-ce ainsi que nous parlons ? Vous le savez, ces bruits, quelque frivoles qu'ils soient, sont favorablement reçus. Une maligne [4] curiosité nous les fait recueillir, et une pernicieuse crédulité nous les fait trouver probables et vraisemblables. Nous donnons créance à des hommes, les uns médisants, les autres légers, ceux-ci peu éclairés, ceux-là peu sincères, et sur leur parole nous hasardons des jugements dont nous devons nous-mêmes répondre [5].

1. *Honnêteté.* Civilité. Cf. p. 118. n. 3.
2. Cf. dans Sainte-Beuve, *Lundis*, t. IX, une analyse de ce sermon et notamment de la première partie.
3. *En.* Représente *chose* et dépend de *jugements.*
4. *Maligne.* Cf. p. 154, n. 7.
5. Dont nous sommes responsables.

Mais, dit-on, je juge pour avoir vu et il ne dépend pas de moi de voir ou de ne pas voir... Il vous est permis de voir ce que vous voyez ; mais, quand il s'agit de condamner, il ne vous est pas permis d'aimer à le voir, de chercher à le voir, de vous attacher à le voir. Pourquoi ? Parce que, avec ces dispositions, il est infaillible que vous verrez souvent ce qui n'est pas et que vous ne verrez pas ce qui est ; parce que, avec ce désir malin [1], il est sûr que vous étendrez vos vues trop loin, que vous grossirez les objets, que vous verrez comme une poutre ce qui n'est qu'une paille et un atome, que vous regarderez comme un vice habituel ce qui n'est qu'une faute passagère, que l'impétuosité de votre esprit vous emportera, que la vraisemblance vous éblouira, que l'apparence vous trompera.

(*Sermon sur le jugement téméraire.*)

L'ÉTERNITÉ MALHEUREUSE

On peut absolument [2] savoir le nombre des étoiles du ciel, des gouttes d'eau dont la mer est composée, des grains de sable qu'elle jette sur ses bords. Mais de mesurer dans l'éternité le nombre des jours, des années, des siècles, c'est à quoi l'on ne peut atteindre, parce que ce sont des jours, des années, des siècles sans nombre ; disons mieux, parce que, dans l'éternité, il n'y a proprement ni jours, ni années, ni siècles, et que c'est seulement une durée infinie. Voilà à quoi je m'attache et sur quoi je fixe mes regards. Car je m'imagine que je vois cette éternité, que je marche dans l'éternité, et que je n'en découvre jamais le bout. Je m'imagine que j'en suis enveloppé et investi de toutes parts, que, si je m'élève, si je descends, de quelque côté que je me retourne, je trouve toujours cette éternité ; qu'après mille efforts pour m'y avancer, je n'ai pas fait le moindre progrès [3], et que c'est toujours l'éternité. Je m'imagine qu'après les plus longues révolutions des temps, je vois toujours au milieu de cette éternité une âme réprouvée, dans le même état, dans la même

1. *Malin*. Cf. p. 154, n. 7.
2. *Absolument*. A la rigueur.
3. *Progrès*. Dans le sens propre du mot (*progredi*, marcher en avant).

désolation, dans les mêmes transports, et, me substituant moi-même en esprit dans la place [1] de cette âme, je m'imagine que, dans ce supplice éternel, je me sens toujours rongé de ce ver qui ne meurt point. Cette idée de moi-même, cette peinture me saisit et m'épouvante. Mon corps même en frémit, et j'éprouve tout ce qu'éprouvait le prophète royal [2] lorsqu'il disait à Dieu : « Seigneur, pénétrez ma chair de votre crainte et de la crainte de vos jugements. »

(*Sermon sur l'Eternité malheureuse*).

1. *Dans la place.* A la place. Cf. p. 221, n. 2.

2. David.

FLÉCHIER

PORTRAIT DE FLÉCHIER PAR LUI-MÊME

Vous voulez [1] que je vous trace le portrait d'un de vos amis et des miens, d'un original [2] que vous connaissez aussi bien que moi. S'il y a plaisir à vous obéir, il y a difficulté à vous satisfaire... Mais enfin, vous l'ordonnez ; je me mettrai donc à l'œuvre.

Sa figure, comme vous savez, n'a rien de touchant ni d'agréable, mais n'a rien aussi [3] de choquant : sa physionomie n'impose pas, et ne promet point, au premier coup d'œil, tout ce qu'il vaut ; mais on peut remarquer, dans ses yeux et sur son visage, je ne sais quoi dont l'expression répond de son esprit et de sa probité. Il paraît d'abord trop sérieux et trop réservé, mais après il s'égaye insensiblement ; et qui peut essuyer ce premier froid s'accommode assez de lui dans la suite. Son esprit ne s'ouvre pas tout d'un coup, mais il se déploie petit à petit, et il gagne beaucoup à être connu. Il ne s'empresse pas à acquérir l'estime et l'amitié des uns et des autres ; il choisit ceux qu'il veut connaître et qu'il veut aimer ; et, pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de sa douceur naturelle et de certains airs de discrétion qui lui attirent la confiance. Il n'a jamais brigué de suffrage ; il a voulu être estimé par raison, non pas par cabale. Sa réputation n'a jamais été à charge à ses amis, et n'a rien coûté qu'à lui-même. Quand il a été louable, il a laissé aux autres le soin de le louer. Il sait se servir de son esprit, mais il ne sait pas s'en prévaloir ; et, bien qu'il se sente, bien qu'il s'estime ce qu'il vaut, il laisse à chacun son jugement. Si l'on a bonne opinion de lui, il en est reconnaissant ; sinon, il se renferme en lui-même et se rend la justice qu'on lui refuse.

Il a un caractère d'esprit net, aisé, capable de tout ce qu'il

1. Fléchier s'adresse à Mme des Houlières ou à Mlle de la Vigne.
2. *Original.* Au sens de *modèle*, le modèle dont on exprime les traits.
3. *Aussi.* Non plus. Cf. p. 11, n. 5.

entreprend. Il a fait des vers fort heureusement [1], il a réussi dans la prose : les savants ont été contents de son latin ; la cour a loué sa politesse [2]. Il a écrit avec succès ; il a parlé en public, même avec applaudissement.

Sa conversation n'est ni brillante, ni ennuyeuse ; il s'abaisse, il s'élève quand il le faut. Il parle peu, mais on s'aperçoit qu'il pense beaucoup. Certains airs fins et spirituels marquent sur son visage ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne, et son silence même est intelligible.

Quand il n'est pas avec des gens qui lui plaisent, il demeure au dedans de lui-même. Avec ses amis, il aime à discourir et à se répandre au dehors ; il est pourtant toujours maître de son esprit. Lorsqu'il parle, on voit bien qu'il saurait se taire ; et, lorsqu'il se tait, on voit bien qu'il saurait

1. Voici quelques strophes d'une pièce intitulée *Nouvelles de l'autre monde* :

...Je connais une insensible
Dans le monde que j'ai quitté,
Plus cruelle et plus inflexible
Que vous n'avez jamais été.

Galants abbés, blondins, grisons,
Sont tous les jours à sa ruelle,
Lui content toutes leurs raisons
Et n'en tirent aucune d'elle.

L'un lui donne des madrigaux,
Des épigrammes, des devises,
Lui prête carrosse et chevaux,
Et la mène dans les églises.

L'autre admire ce qu'elle dit,
La flatte d'un air agréable ;
Il la traite de bel esprit,
Et trouve sa jupe admirable.

Tel la prêche des jours entiers
Sur les doux plaisirs de la vie,
Et tel autre lui sacrifie
Toutes les belles de Poitiers.

Tel, avec sa mine discrète,
Plus dangereux à ce qu'on croit,
Lui fait connaître qu'il saurait
Tenir une faveur secrète.

Rien ne peut jamais la fléchir ;
Prose, vers, soins et complaisance,
Descriptions, persévérance
Tout cela ne fait que blanchir.

Elle se moque, la cruelle,
Des vœux et des soins assidus ;
Les soupirs qu'on pousse pour elle
Sont autant de soupirs perdus.

On a beau lui faire l'éloge
De ceux qui l'aiment tendrement ;
Cœurs français, gascons, allabroges,
Ne la tentent pas seulement.

Citons encore, dans un tout autre genre, cette apostrophe à Rome :

Non, Rome, tu n'es plus au siècle des Césars,
Où, parmi les horreurs de Bellone et de Mars,
Tu portais ton orgueil sur la terre et sur l'onde,
Et, bravant le destin des puissances du monde,
Tu faisais voir en groupe aux peuples étonnés
Des souverains captifs et des rois enchaînés.
Tout cet éclat passé n'est qu'un éclat frivole ;
On ne redoute plus l'orgueil du Capitole,
Et les peuples instruits, charmés de tes vertus,
Adorent ta grandeur et ne la craignent plus.

2. *Politesse*. Agrément des manières, de l'esprit, du langage. Cf. p. 101, n. 1.



Bataille de Sinzheim, au début de laquelle mourut Turenne.

parler. Il écoute les autres paisiblement; il leur pardonne aisément d'avoir peu d'esprit, pourvu qu'ils ne veuillent pas lui faire accroire qu'ils en ont beaucoup. Ce qui fait qu'il est bien reçu dans les compagnies, c'est qu'il s'accommode à tous et ne se préfère à personne...

Pour son style et pour ses ouvrages, il y a [1] de la netteté, de la douceur, de l'élégance ; la nature y approche de l'art et l'art y ressemble à la nature. On croit d'abord qu'on ne peut ni penser ni dire autrement ; mais, après qu'on y a fait réflexion, on voit bien qu'il n'est pas facile de penser ou de dire ainsi. Il a de la droiture dans le sens [2] ; de l'ordre dans le discours [3] et dans les choses [4], de l'arrangement dans les paroles[5], et une heureuse facilité, qui est le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit sans y mettre du superflu, et l'on ne peut rien en ôter sans y retrancher quelque chose de nécessaire. Enfin votre ami vaudrait encore mieux s'il pouvait s'accoutumer au travail et si sa mémoire un peu ingrate, non pas infidèle, le servait aussi bien que son esprit ; mais il n'y a rien de parfait au monde, et chacun a ses endroits faibles.

(*En tête des Grands jours d'Auvergne*).

MORT DE TURENNE

Hélas ! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La Providence divine nous cachait [6] un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devait coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; et tout ce que nous pouvions gagner ne valait pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfants des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires. Pour accomplir vos volontés et faire craindre vos jugements, votre puissance renverse ceux que votre puissance avait élevés. Vous immolez à votre sou-

1. *Il y a.* Il y a dans son style et dans ses ouvrages.
2 *Sens.* Jugement.
3. *Discours.* Succession des idées.
4. *Choses.* Opposé à *paroles* : c'est la pensée, le *fond*.
5. *Paroles.* Mots. Cf. p. 114, n. 2.
6. *Cachait.* Préparait en secret.

veraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnés,

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs ; et, par des mouvements étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur et rouvre lui-même sa plaie ; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs : Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort [1]. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et la Renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ

1. Allusion au général d'artillerie Saint-Hilaire (cf. p. 308), qui, comme son fils aîné se précipitait vers lui : « Ah ! mon fils, dit-il, ce n'est pas moi, qu'il faut pleurer, c'est la mort de ce grand homme. »

pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de [1] lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge ; et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur ; et la perte d'un homme seul est une calamité publique [2].

(*Oraison funèbre de Turenne.*)

1. *De*. A. Cf. p. 18, n. 1.

2. Sur la mort de Turenne. Cf. Mme de Sévigné, p. 305 sqq.

MASSILLON

MALHEUREUSE CONDITION DES GRANDS QUI ABANDONNENT DIEU

Parcourez toutes les passions ; c'est sur le cœur des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu qu'elles excercent un empire plus triste et plus tyrannique. Leurs disgrâces sont plus accablantes : plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère. Leurs haines plus violentes : comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables. Leurs craintes plus excessives : exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, et la feuille que le vent agite est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux. Leurs infirmités plus affligeantes : plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité et leur est insoutenable : ils ne savent user sagement ni de la maladie ni de la santé, ni des biens ni des maux inséparables de la condition humaine. Les plaisirs abrègent leurs jours ; et les chagrins, qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé, déjà ruinée par l'intempérance, succombe sous la multiplicité des remèdes ; l'excès des attentions achève ce que n'avait pu faire l'excès des plaisirs. Et, s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toute seule devient [1] pour eux une espèce de maladie et de langueur qui épuise toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes. Enfin, leurs assujettissements plus tristes : élevés à vivre d'humeur [2] et de caprice, tout ce qui les gêne et les contraint les accable. Loin de la cour, ils croient vivre dans un triste exil ; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs [3] et de la con-

1. *Devient.* Au singulier, parce que *mollesse* et *oisiveté* ont un sens analogue. Cf. p. 82, n. 1.

2. *Vivre d'humeur.* Se conduire par humeur, vivre au hasard de son humeur ; c'est une expression familière à Massillon.

3. *L'assujettissement des devoirs.* L'assujettissement où les réduisent les devoirs.

trainte des bienséances : ils ne peuvent porter [1] ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique.

Le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont partout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant à quiconque veut vivre sans joug et sans règle.

(*Petit Carême, troisième Dimanche.*)

LES GRANDS DOIVENT ÊTRE HUMAINS ENVERS LE PEUPLE

Les personnes nées dans une fortune obscure et privée n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des grâces et de contribuer à la félicité d'autrui : on sent qu'à leur place on serait trop heureux de répandre la joie et l'allégresse dans les cœurs en y répandant des bienfaits, et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnaissance. Si, dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces désirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant, et d'en faire part [2] à tous ceux qui nous environnent : c'est la première leçon de la nature et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'est que dans les grands seuls qu'il est éteint : il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur et plus insensible que celui du reste des hommes ; que, plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères ; que, plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas ; et qu'il suffit de pouvoir tout pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur, mes frères, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence ? Vous attirer des hommages ? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois ? mais ce sont là les soins [3] de l'autorité, ce n'en est pas le

1. *Porter.* Supporter.
2. *D'en faire part.* Faire part du bien que notre élévation nous procure.
3. *Soins.* Soucis. Cf. p. 26, n. 10.

plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves ? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux ? mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs ? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à [1] vos caprices ? la variété des ressources tarit bientôt ; tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer : vous serez rassassiés, mais vous ne serez pas satisfaits ; ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : vous sentirez alors le plaisir d'être nés grands, vous goûterez la véritable douceur de votre état ; c'est le seul privilège qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres ; ce plaisir est pour vous seuls. Tout le reste a ses amertumes ; ce plaisir seul les adoucit toutes.

(*Ibid.*, *quatrième Dimanche*).

JUSTES, OU ÊTES-VOUS ?

Je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre ; et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ou-

1. *A.* Pour. Cf. p. 12, n. 13.

vrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent [1] vous amuseront jusqu'au lit de la mort [2] ; c'est l'expérience de tous les siècles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur [3] ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes [4] ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande ; vous l'ignorez, je l'ignore moi-même ; vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent : mais, si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces

1. *Amusent.* Font passer le temps d'une façon oiseuse. Cf. p. 369, n. 3.
2. *Lit de la mort.* Dans l'usage moderne, *lit de mort.*
3. *Sur.* D'après. — Cf. p. 125, n. 7.
4. *Tout ce que nous sommes.* Cf. p. 20, n. 8.

quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte, car ils en seront retranchés au grand jour. Paraissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu. O Dieu ! où sont vos élus ? et que reste-il pour votre partage [1] ?

Mes frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas.

(*Sermon sur le petit nombre des élus.*)

LA PENSÉE DE LA MORT

Le moment fatal marqué à chacun est un secret écrit dans le livre éternel que l'Agneau seul a le droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous incertains de la durée de nos jours ; et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différents âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable. Le doute si l'on y parviendra [2], qui devrait, ce semble, borner en deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au-delà de cet âge. Notre crainte, ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus qui ne porte sur rien du tout ; de sorte que l'incertitude, qui ne devrait tomber [3] que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fond même.

Or je dis d'abord, mes frères, que, de toutes les dispositions, c'est ici la plus téméraire et la moins sensée : j'en appelle à vous-mêmes. Un malheur qui peut arriver chaque jour est-il

1. « Les grands effets de l'éloquence de Massillon sont connus. Le plus célèbre est celui qui signala son sermon du *Petit nombre des Elus*, au moment où, après avoir longuement préparé et travaillé son auditoire, il l'interrogea tout à coup et le mit en demeure de répondre, en disant : « Si Jésus-Christ, » etc... L'on raconte que Massillon lui-même, par son geste, par son attitude abîmée, par un silence de quelques instants, s'associa à la terreur de son auditoire, et, avec une sincérité qui se confondait ici avec les bienséances, trouva jusque dans son triomphe à faire acte de chrétienne et profonde humiliation. » (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. IX).

2. *Le doute si.* Le substantif se construit ici comme le verbe.

3. *Tomber.* Porter.

plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menacerait qu'au bout d'un certain nombre d'années ? Quoi ! parce qu'on peut vous demander votre âme à chaque instant, vous la posséderiez en paix, comme si vous ne deviez jamais la perdre ; parce que le péril est toujours présent, l'attention serait moins nécessaire ! Et dans quelle autre affaire que celle du salut, l'incertitude devient-elle une raison de sécurité et de négligence ? La conduite de ce serviteur de l'Evangile qui, sous prétexte que son maître tardait de [1] revenir et qu'il ignorait l'heure de son arrivée, usait de ses biens comme n'en devant plus rendre compte, vous paraît-elle fort prudente ? De quels autres motifs Jésus-Christ s'est-il servi pour nous exhorter à veiller sans cesse ? et qu'y a-t-il dans la religion de plus propre à réveiller notre vigilance que l'incertitude de ce dernier jour ?

Ah ! mes frères, si l'heure était marquée à chacun de nous, si le royaume de Dieu venait avec observation [2], si, en naissant, nous portions écrit sur notre front le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue, fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperait, nous troublerait, ne nous laisserait pas un moment tranquilles. Nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous ; cette image toujours présente malgré nous à notre esprit nous dégoûterait de tout, nous rendrait les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux. Ce moment terrible que nous ne pourrions plus perdre de vue, réprimerait nos passions, éteindrait nos haines, désarmerait nos vengeances, calmerait les révoltes de la chair, viendrait se mêler à tous nos projets ; et notre vie, ainsi déterminée à [3] un certain nombre de jours précis et connus, ne serait qu'une préparation à ce dernier moment [4]. Sommes-nous sages, mes frères ? La mort, vue de loin à un point sûr et marqué nous effrayerait, nous détachecherait du monde et de nous-mêmes, nous rappellerait à Dieu, nous occuperait sans cesse ; et cette même mort incertaine qui peut arriver chaque jour, chaque instant, et cette mort qui

1. *De*. A. Cf. p. 18, n. 1.
2. *Avec observation*. De manière qu'on pût en observer, en prévoir le moment.
3. *Déterminée à*. Comme *fixée à*.
4. Cf. Bourdaloue, p. 487 sqq.

doit nous surprendre, qui doit venir quand nous y penserons le moins, et cette mort qui est peut-être à la porte ne nous occupe point, nous laisse tranquilles, que dis-je, nous laisse toutes nos passions, tous nos attachements criminels, toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune ; et, parce qu'il n'est pas sûr si [1] nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devaient être éternelles.

(*Sermon sur la mort*)

PRENONS EXEMPLE SUR L'ENFANT PRODIGUE

Notre prodigue touché ne renvoie pas à l'avenir ; il ne loue pas la vertu dans la vaine espérance d'en suivre un jour les règles saintes ; il n'exagère pas les malheurs d'une vie criminelle pour se persuader à lui-même qu'un jour il en sortira. La véritable douleur parle moins et agit plus promptement ; il sent que ce moment est pour lui le moment du salut. Combattu par ces agitations infinies qui partagent le cœur sur le point d'un changement, par cette vicissitude de pensées qui se défendent et qui s'accusent, cherchant les ténèbres et la solitude pour s'y entretenir plus librement avec lui-même, laissant couler des torrents de larmes sur son visage, n'étant plus maître de sa douleur, baissant les yeux de confusion et n'osant plus les lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins son salut et sa délivrance : « Que tardé-je donc encore ? dit-il d'une voix qui ne sort plus qu'avec des soupirs ; mais qui [2] me retient encore dans les liens honteux que je respecte ? Les plaisirs ! ah ! depuis longtemps, il n'en est plus pour moi, et mes jours ne sont plus qu'ennuis et qu'amertume. Les engagements profanes et la constance mille fois promise ? mais mon cœur m'appartenait-il pour le promettre, et de quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures qui n'en ont jamais eu pour moi ? Le bruit que mon changement va faire dans le monde ? mais, pourvu que Dieu

1. *Il n'est pas sûr si*. Le *si* s'explique par l'interrogation à laquelle équivaut *il n'est pas sûr*.
2. *Qui*. Qu'est-ce qui. Cf. p. 199, n. 6.

l'approuve, qu'importe ce qu'en penseront les hommes ? ne faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes scandales ? et d'ailleurs, que puis-je craindre du public, après le mépris et la honte que m'ont attirés mes désordres ? L'incertitude du pardon ? Ah ! j'ai un père tendre et miséricordieux ; il ne demande que le retour de son enfant, et ma présence seule réveillera toute sa tendresse.

Je me lèverai donc, *surgam* ; je ferai un effort sur la honte qui me retient et sur ma propre faiblesse : j'irai dans sa maison sainte, où il est toujours prêt à recevoir et à écouter les pécheurs : *ibo ad patrem*. Je suis un enfant ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai ; mais il est encore mon père : *ibo ad patrem*. J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon âme ; et là, ne faisant plus parler que ma douleur, je lui dirai : « *Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous* ; contre le ciel, par le scandale et le dérèglement public de ma conduite ; contre le ciel, par les discours d'impiété et de libertinage [1] que je tenais pour me calmer et m'affermir dans le crime ; contre le ciel, parce que, comme un vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut pour regarder, et me souvenir que c'était là ma patrie et mon origine ; contre le ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de sa lumière, et de tous les jours qui ont composé le cours de ma vie triste et criminelle : *peccavi in cœlum*. Mais ce qui a paru de mes désordres à la face du soleil n'en est que le côté le plus supportable. Les crimes qui n'ont eu que vous seul pour témoin sont bien plus dignes de votre colère ; j'ai péché encore devant vous : *peccavi in cœlum et coram te* ; devant vous, par tant d'œuvres de ténèbres, que votre œil invisible a éclairées en secret ; devant vous, par les circonstances les plus honteuses, et dont le seul souvenir me trouble et me confond ; devant vous, par l'usage indigne des dons et des talents dont vous m'aviez favorisé ; devant vous, par tant d'invitations secrètes rejetées, vous qui m'avez secouru dès mon enfance, et qui aviez été pour moi le meilleur de tous les pères ; j'ai été le plus ingrat et le plus dénaturé de tous les enfants, *peccavi in cœlum et coram te*. »

1. *Libertinage*. Incrédulité. Cf. p. 119, n. 2, et p. 323, n. 2.



Retour de l'Enfant prodigue.

Quel changement et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs! la grâce abonde où le péché avait abondé. Il semble, ô mon Dieu! que vous voulez être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents. Aussi, comme si tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur et votre puissance n'étaient pas dignes de vous, vous voulez qu'on vous appelle le *Père des miséricordes* et le *Dieu de toute consolation.* Non, mon cher auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'alarme pas votre confiance : le médecin céleste se plaît à guérir les maux les plus désespérés ; les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa pitié et de sa miséricorde.

(*Sermon sur l'enfant prodigue.*)

HEUREUX LE PRINCE QUI S'HUMILIE SOUS LA MAIN DE DIEU

Dieu seul est grand, mes Frères, et dans ces derniers moments surtout où il préside à la mort des rois de la terre ; plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paraît [1] tout ce qu'il est ; et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croit être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé [2] au milieu de ses prospérités et de sa gloire, qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort [3], pour avouer qu'elle n'était que vanité et affliction d'esprit, et qui s'est humilié sous la main de Dieu dans le temps même que [4] l'adulation semblait le mettre au-dessus de l'homme !

Oui, mes Frères, la grandeur et les victoires du Roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées [5] ; la magnificence des éloges a égalé celle des événements ; les hommes ont tout dit, il y a longtemps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici que d'en parler pour notre instruction ?

1. *Paraît.* Apparaît.
2. *Ne s'est point élevé.* N'a point conçu de fierté.
3. *Au lit de la mort.* Au lit de mort. Cf. p. 510, n. 2.
4. *Que.* Dans lequel. Cf. p. 41, n. 5.
5. *Publiées.* Célébrées.

Ce Roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois, plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui que tout était vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnait ; ses ennemis ont envié sa puissance ; les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté ; ses sujets lui ont presque dressé des autels : et le prestige qui se formait autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu ! de la crainte de votre nom ; vous l'aviez écrit [1] sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devaient gouverner vos peuples ; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'était pas assez ; il fallait encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus. Vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux ; mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent....

Ajoutons les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcherait [2] en vain ; racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déjà tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous est ôté. Rappelons ici plutôt ses vertus que ses victoires ; montrons-le plus grand encore au lit de la mort [3] qu'il ne l'était autrefois sur son trône dans les jours de sa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité que pour les rendre à la grâce.

(*Oraison funèbre de Louis XIV, exorde.*)

LA GUERRE

Triste souvenir de nos victoires, que nous rappelez-vous ? Monuments superbes, élevés au milieu de nos places publiques pour en immortaliser la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorsqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Israëlites, ce que signifient vos masses

1. *Ecrit.* Inscrit.
2. *Nous prêcherait.* Prêcher quelqu'un, c'est l'instruire des vérités de la religion.
3. *Au lit de la mort.* Au lit de mort. Cf. p. 510, n. 2.

pompeuses et énormes ? *Quando interrogaverint vos filii vestri dicentes : Quid sibi volunt isti lapides* [1]. ? Vous leur rappellerez un siècle entier d'horreur et de carnage : l'élite de la noblesse française précipitée dans le tombeau ; tant de maisons anciennes éteintes ; tant de mères point consolées, qui pleurent encore sur leurs enfants ; nos campagnes désertes, et, au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger ; nos villes désolées ; nos peuples épuisés ; les arts [2] à la fin sans émulation ; le commerce languissant. Vous leur rappellerez nos pertes plutôt que nos conquêtes : *Quando interrogaverint vos filii vestri dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés ; tant de dissolutions [3] capables d'attirer la colère du ciel sur les plus justes entreprises ; le feu, le sang, le blasphème, l'abomination, et toutes les horreurs qu'enfante la guerre ; vous leur rappellerez nos crimes plutôt que nos victoires : *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?*

O fléau de Dieu ! ô guerre ! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jésus-Christ ? O glaive du Seigneur, levé depuis longtemps sur les peuples et sur les nations, ne vous reposerez-vous pas encore ?

(*Ibid.*)

1. Josué. IV, 6.
2. *Les arts.* L'industrie.
3. *Dissolutions.* Cf. *dissolu.* C'est ici le dérèglement des mœurs.

CHAPITRE XI (1)

FÉNELON

UN MAUVAIS SERMON

A. Eh bien, monsieur, vous venez donc d'entendre le sermon où vous vouliez me mener tantôt ? Pour moi, je me suis contenté du prédicateur de notre paroisse.

B. Je suis charmé du mien ; vous avez bien perdu, monsieur, de n'y être pas. J'ai arrêté une place, pour ne manquer aucun sermon du carême. C'est un homme admirable ; si vous l'aviez une fois entendu, il vous dégoûterait de tous les autres.

A. Je me garderai donc bien de l'aller entendre, car je ne veux point qu'un prédicateur me dégoûte des autres ; au contraire, je cherche un homme qui me donne un tel goût et une telle estime pour la parole de Dieu, que j'en sois plus disposé à l'écouter partout ailleurs. Mais, puisque j'ai tant perdu et que vous êtes plein de ce beau sermon, vous pouvez, monsieur, me dédommager ; de grâce, dites-nous quelque chose de ce que vous avez retenu.

B. Je défigurerais ce sermon par mon récit : ce sont cent beautés qui échappent ; il faudrait être le prédicateur même pour vous dire...

A. Mais encore ? Son dessein, ses preuves, sa morale, les principales vérités qui ont fait le corps de son discours ? Ne vous reste-t-il rien dans l'esprit ? est-ce que vous n'étiez pas attentif ?

B. Pardonnez-moi ; jamais je ne l'ai été davantage.

C. Quoi donc ! vous voulez vous faire prier ?

B. Non ; mais c'est que ce sont des pensées si délicates, et qui dépendent tellement du tour et de la finesse de l'expression, qu'après avoir charmé dans le moment, elles ne se retrouvent pas aisément dans la suite. Quand même vous

(1) Voir notre *Précis de l'Histoire de la Littérature française*, p. 271-280.

les retrouveriez, dites-les dans d'autres termes, ce n'est plus la même chose, elles perdent leur grâce et leur force.

A. Ce sont donc, monsieur, des beautés bien fragiles ; en les voulant toucher, on les fait disparaître. J'aimerais bien mieux un discours qui eût plus de corps et moins d'esprit ; il ferait une forte impression, on retiendrait mieux les choses. Pourquoi parle-t-on, sinon pour persuader, pour instruire, et pour faire en sorte que l'auditeur retienne ?

C. Vous voilà, monsieur, engagé à parler.

B. Eh bien ! disons donc ce que j'ai retenu. Voici le texte : *Cinerem tanquam panem manducabam*, « Je mangeais la cendre comme mon pain. » Peut-on trouver un texte plus ingénieux pour le jour des cendres ? Il a montré que, selon ce passage, la cendre doit être aujourd'hui la nourriture de nos âmes ; puis il a enchâssé dans son avant-propos, le plus agréablement du monde, l'histoire d'Artémise sur les cendres de son époux [1]. Sa chute [2] à son *Ave Maria* a été pleine d'art. Sa division était heureuse, vous en jugerez. Cette cendre, dit-il, quoiqu'elle soit un signe de pénitence, est un principe de félicité ; quoiqu'elle semble nous humilier, elle est une source de gloire ; quoiqu'elle représente la mort, elle est un remède qui donne l'immortalité. Il a repris cette division en plusieurs manières, et chaque fois il donnait un nouveau lustre à ses antithèses. Le reste du discours n'était ni moins poli [3] ni moins brillant ; la diction était pure, les pensées nouvelles, les périodes nombreuses [4] ; chacune finissait par quelque trait surprenant. Il nous a fait des peintures morales où chacun se trouvait : il a fait une anatomie des passions du cœur humain qui égale les *Maximes* de M. de La Rochefoucauld. Enfin, selon moi, c'était un ouvrage achevé. Mais vous, monsieur, qu'en pensez-vous ?

A. Je crains de vous parler sur ce sermon et de vous ôter l'estime que vous en avez : on doit respecter la parole de Dieu, profiter de toutes les vérités qu'un prédicateur a expliquées, et éviter l'esprit de critique, de peur d'affaiblir l'autorité du ministère.

1. Artémise, reine de Carie, célèbre par sa fidélidé à la mémoire de son mari, Mausole, en l'honneur duquel elle fit construire le « mausolée ».

2. *Sa chute*. Comme on dit *la chute d'un sonnet*.

3. *Poli*. Cf. p. 104, n. 1.

4. *Nombreuses*. Harmonieuses.

B. Non, monsieur, ne craignez rien. Ce n'est point par curiosité que je vous questionne ; j'ai besoin d'avoir là-dessus de bonnes idées ; je veux m'instruire solidement, non seulement pour mes besoins, mais encore pour ceux d'autrui. Parlez-moi donc sans réserve, et ne craignez ni de me contredire ni de me scandaliser.

A. Vous le voulez, il faut vous obéir. Sur votre rapport même, je conclus que c'était un méchant sermon...

(*Dialogues sur l'Eloquence, premier dialogue.*)

IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION DES FILLES

Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles. La coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout. On suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. L'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien public ; et, quoiqu'on n'y fasse guère moins de fautes que dans celle des filles, du moins on est persuadé qu'il faut beaucoup de lumières pour y réussir. Les plus habiles gens se sont appliqués à donner des règles dans cette matière... Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes ; la curiosité [1] les rend vaines et précieuses ; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules ; après quoi on se croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrètes [2].

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible et plus curieux que les hommes ; aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourraient s'entêter [3]. Elles ne doivent ni gouverner l'Etat, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées ; ainsi elles peuvent se passer de certaines connaissances étendues

1. *La curiosité.* Le désir de savoir.
2. *Indiscrètes.* Sans discernement.
3. *S'entêter.* S'engouer. Cf. p. 297, n. 7.

qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie et à la théologie. La plupart même des arts mécaniques ne leur conviennent pas ; elles sont faites pour des exercices modérés. Leur corps, aussi bien que leur esprit, est moins fort et moins robuste que celui des hommes. En revanche, la nature leur a donné en partage l'industrie [1], la propreté [2] et l'économie, pour les occuper tranquillement dans leur maisons.

Mais que s'ensuit-il de la faiblesse naturelle des femmes ? Plus elles sont faibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais [3] des devoirs qui sont les fondements de toute la vie humaine ? Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent et qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain ? Par là, elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse, appliquée et pleine de religion, est l'âme de toute une grande maison ; elle y met de l'ordre pour les biens temporels et pour le salut. Les hommes mêmes, qui ont toute l'autorité en public [4], ne peuvent par leurs délibérations établir aucun bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.

(*De l'éducation des filles*, chap. Ier.)

PROPAGATION DU CHRISTIANISME

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a multipliés et tenus en réserve sous un ciel glacé pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs : il leur lâche la bride, et le monde en est inondé. Mais, en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur : tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes, sans le savoir, ils sont menés comme par

1. *Industrie.* Adresse d'exécution.
2. *Propreté.* Soin du bon ordre et de l'arrangement. Cf. p. 68, n. 11.
3. *Mais.* Dans le sens étymologique de *plus* ; et qui plus est.
4. *En public.* Dans les affaires publiques.

la main au-devant de l'Évangile ; et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchaient pas.

Combien voyons-nous encore de peuples que l'Église a enfantés à Jésus-Christ depuis le huitième siècle, dans ces temps même les plus malheureux, où ses enfants révoltés contre elle [1] n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle a été stérile et répudiée par son époux ?

Mais que vois-je depuis deux siècles ? Des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup ; un nouveau monde inconnu à l'ancien et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins ; ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amérique parmi tant d'orages ne cesse pas d'y porter des fruits.

Que reste-t-il ? Peuples des extrémités de l'Orient [2], votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrêta bien loin en deçà de vous ; mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne [3] où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées ? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent, et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix [4], annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire : O Sion, ton Dieu règnera sur toi ! Les voici, ces nouveaux conqué-

1. Les hérétiques.
2. Ce sermon fut prêché en présence des ambassadeurs de Siam.
3. On appelle ligne équinoxiale, ou simplement ligne, le grand cercle supposé qui partage le globe en deux hémisphères égaux dans le sens perpendiculaire à son axe (la circonférence de ce cercle est proprement la ligne).
4. Isaïe, LII, 7.

rants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

(*Sermon pour la fête de l'Epiphanie*, 6 janvier 1685.)

HISTOIRE D'ALIBÉE, PERSAN

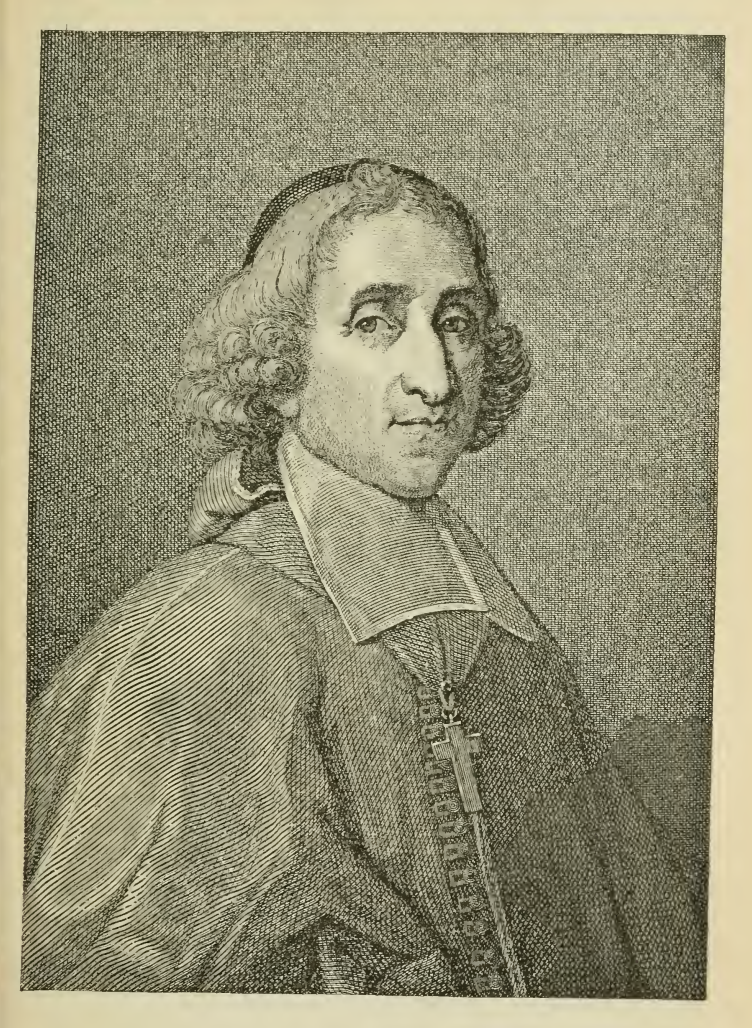
Schah-Abbas, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour, pour passer[1] dans la campagne sans y être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle. Il prit seulement un de ses courtisans. « Je ne connais point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes. Tout ce qui nous aborde est déguisé ; c'est l'art, et non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de la société humaine. Je suis las de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre[2] en me flattant ; il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connaissent pas. »

Il passa avec son confident au milieu de plusieurs villages où l'on faisait des danses ; et il était ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles et sans dépenses. Il fit un repas dans une cabane ; et, comme il avait grand'faim après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les aliments grossiers qu'il y prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table.

En passant dans une prairie semée de fleurs qui bordait un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger qui jouait de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissants. Il l'aborde, l'examine ; il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger était couvert ne diminuaient point l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'était quelque personne de naissance illustre qui s'était déguisée ; mais il apprit du berger que son père et sa mère étaient dans un village voisin, et que son nom était Alibée.

1. *Passer*. Aller. Cf. p. 105, n. 2.

2. *Me surprendre*. Surprendre mes faveurs.



FÉNELON.

A mesure que le roi le questionnait, il admirait en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étaient vifs et n'avaient rien d'ardent ni de farouche, sa voix était douce, insinuante et propre à toucher ; son visage n'avait rien de grossier ; mais ce n'était pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savait point qu'il fût tel qu'il paraissait aux autres : il croyait penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village ; mais, sans éducation, il avait appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent.

Le roi, l'ayant entretenu familièrement, en[1] fut charmé : il sut de lui, sur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De temps en temps il riait de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageait rien dans ses réponses. C'était une grande nouveauté pour le roi que d'entendre parler si naturellement ; il fit signe au courtisan qui l'accompagnait de ne point découvrir qu'il était le roi, car il craignait qu'Alibée ne perdît en un moment toute sa liberté et toutes ses grâces, s'il venait à savoir devant qui il parlait. « Je vois bien, disait le prince au courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci, qui garde les moutons. Je me trouverais trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé, aussi admirable. Il me paraît propre à tout ; et, si l'on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme ; je veux le faire élever auprès de moi. »

Le roi emmena Alibée, qui fut surpris d'apprendre à qui il s'était rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord, il fut un peu ébloui de la cour, et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur, joints ensemble, altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée

1. *En*. Cf. p. 30, n. 6.

d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avait de plus agréable. Il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître, qui, connaissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Schah-Abbas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettait. « O beaux jours, disait-il en lui-même, jours innocents, jours où j'ai goûté une joie pure et sans péril, jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais ? Celui qui m'a privé de vous en me donnant tant de richesses m'a tout ôté. » Il voulut aller revoir son village ; il s'attendrit dans tous les lieux où il avait autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parents et à tous ses amis ; mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs ! Après la mort de son bon maître Schah-Abbas, son fils Schah-Sephi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifice trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. « Il a abusé, disaient-ils, de la confiance du feu roi ; il a amassé des trésors immenses et a détourné plusieurs choses d'un très grand prix dont il était dépositaire. » Schah-Sephi était tout ensemble jeune et prince ; il n'en fallait pas tant pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paraître réformer ce que le roi son père avait fait et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamants d'un prix immense, que le roi son grand-père avait coutume de porter dans les combats. Schah-Abbas avait fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamants ; et Alibée prouva par de bons témoins que la chose avait été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée.

Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvaient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Sephi de lui commander de faire dans quinze jours un inventaire exact d tous les meubles précieux dont il était chargé. Au bout de quinze jours il demanda lui-même à voir toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes et lui montra tout ce qu'il avait en garde. Rien n'y manquait. Tout était propre [1], bien rangé et conservé avec grand soin. Le roi, bien mécompté [2] de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, était presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie pleine de meubles très somptueux une porte de fer qui avait trois grandes serrures. « C'est là, lui dirent à l'oreille des courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. » Aussitôt le roi en colère s'écria : « Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? montrez-le-moi. » A ces mots, Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant au nom de Dieu de ne lui ôter pas ce qu'il avait de plus précieux sur la terre. « Il n'est pas juste, disait-il que je perde en un moment ce qui me reste et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, tout le reste, mais laissez-moi ceci. » Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avait amassé. Il prit un ton plus haut et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avait les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva que la houlette, la flûte et l'habit de berger qu'Alibée avait porté autrefois et qu'il revoyait souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. « Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur ; ni la fortune, ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste, laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà, mes vrais biens qui ne me manqueront jamais. Les voilà, ces biens simples, innocents, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire et ne se tourmenter point du superflu. Les

1. *Propre*. Bien entretenu. Cf. p. 68, n. 11.

2. *Mécompté*. Trompé dans ses prévisions.

voilà, ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà, ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instruments d'une vie simple et heureuse ! je n'aime que vous, c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que tant d'autres biens trompeurs soient venus me tromper et troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui viennent de votre libéralité ; je ne garde que ce que j'avais quand le roi votre père vint, par ses grâces, me rendre malheureux. »

Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée, et, étant indigné contre les courtisans qui l'avaient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier et fut chargé des affaires les plus secrètes ; mais il revoyait tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenait toujours prêts dans son trésor pour les reprendre dès que la fortune inconstante troublerait sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parents que de quoi vivre dans la condition des bergers, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse [1].

(*Fables.*)

SOLON ET JUSTINIEN

IDÉE JUSTE DES LOIS PROPRES A RENDRE UN PEUPLE BON ET HEUREUX

JUSTINIEN. Rien n'est semblable à la majesté des lois romaines. Vous avez eu chez les Grecs la réputation d'un législateur ; mais, si vous aviez vécu parmi nous, votre gloire aurait été bien obscurcie.

SOLON. Pourquoi m'aurait-on méprisé en votre pays ?

JUSTINIEN. C'est que le Romains ont bien enchéri sur les Grecs pour le nombre des lois et pour leur perfection.

SOLON. En quoi ont-ils donc enchéri ?

JUSTINIEN. Nous avons une infinité de lois merveilleuses qui ont été faites en divers temps. J'aurai dans tous les

1. Cf. La Fontaine, *le Berger et le Roi*, *Fables*, X, x.

siècles la gloire d'avoir compilé dans mon code tout ce grand corps de lois.

SOLON. J'ai ouï dire souvent à Cicéron, ici-bas [1], que les lois des Douzes Tables étaient les plus parfaites que les Romains aient eues. Vous trouverez bon que je remarque en passant que ces lois allèrent de Grèce à Rome, et qu'elles venaient principalement de Lacédémone.

JUSTINIEN. Elles viendront d'où il vous plaira ; mais elles étaient trop simples et trop courtes pou entrer en comparaison avec un détail infini.

SOLON. Pour moi, je croyais que les lois, pour être bonnes, devaient être claires, simples, courtes, proportionnées à tout un peuple, qui doit les entendre, les retenir facilement, les aimer, les suivre à toute heure et à tout moment.

JUSTINIEN. Mais des lois simples et courtes n'exercent point assez la science et le génie des jurisconsultes ; elles n'approfondissent point assez les belles questions.

SOLON. J'avoue qu'il me paraissait que les lois étaient faites pour éviter les questions épineuses et pour conserver dans un peuple les bonnes mœurs, l'ordre et la paix ; mais vous m'apprenez qu'elles doivent exercer les esprits subtils et leur fournir de quoi plaider.

JUSTINIEN. Rome a produit de savants jurisconsultes ; Sparte n'avait que des soldats ignorants.

SOLON. J'aurais cru que les bonnes lois sont celles qui font qu'on n'a pas besoin de jurisconsultes et que tous les ignorants vivent en paix à l'abri de ces lois simples et claires, sans être réduits à consulter de vains sophistes sur le sens de divers textes ou sur la manière de les concilier. Je conclurais que les lois ne sont guère bonnes quand il faut tant de savants pour les expliquer et qu'ils ne sont jamais d'accord entre eux.

JUSTINIEN. Pour accorder tout, j'ai fait ma compilation.

SOLON. Tribonien [2] me disait hier que c'est lui qui l'a faite.

JUSTINIEN. Il est vrai, mais il l'a faite par mes ordres. Un empereur ne fait pas lui-même un tel ouvrage.

SOLON. Pour moi, qui ai régné, j'ai cru que la fonction

1. Aux enfers. 2. Jurisconsulte célèbre.

principale de celui qui gouverne les peuples est de leur donner des lois qui règlent tout ensemble le roi et les peuples, pour les rendre bons et heureux. Commander des armées et remporter des victoires n'est rien en comparaison de la gloire d'un législateur. Mais, pour revenir à votre Tribonien, il n'a fait qu'une compilation des lois de divers temps qui ont souvent varié, et vous n'avez jamais eu un vrai corps des lois faites ensemble par un même dessein, pour former les mœurs et le gouvenement entier d'une nation : c'est un recueil de lois particulières pour décider sur les prétentions réciproques des particuliers. Mais les Grecs ont seuls la gloire d'avoir fait des lois fondamentales pour conduire un peuple sur [1] des principes philosophiques et pour régler toute sa politique et tout son gouvernement. Pour la multitude de vos lois que vous vantez tant, c'est ce qui me fait croire [2] que vous n'en avez pas eu de bonnes ou que vous n'avez pas su les conserver dans leur simplicité. Pour bien gouverner un peuple, il faut peu de juges et peu de lois. Il y a peu d'hommes capables d'être juges ; la multitude des juges corrompt tout. La multitude des lois n'est pas moins pernicieuse ; on ne les entend plus, on ne les garde [3] plus. Dès qu'il y en a tant, on s'accoutume à les révérer en apparence, et à les violer sous de beaux prétextes. La vanité les fait faire avec faste ; l'avarice [4] et les autres passions les font mépriser. On s'en joue par la subtilité des sophismes, qui les expliquent comme chacun le demande pour son argent ; de là naît la chicane, qui est un monstre né pour dévorer le genre humain. Je juge les causes par leurs effets. Les lois ne me paraissent bonnes que dans les pays où l'on ne plaide point et où des lois simples et courtes ont évité toutes les questions. Je ne voudrais ni dispositions par testament, ni adoptions, ni exhérédations, ni substitutions, ni emprunts, ni ventes, ni échanges. Je ne voudrais qu'une étendue très bornée de terre dans chaque famille ; que [5] ce bien fût inalié-

1. *Sur.* D'après. Cf. p. 125, n. 7.
2. *Pour la multitude... c'est ce qui,* Quant à la multitude...,c'est cette multitude même qui.
3. *Garde.* Observe. Cf. p. 318, n. 1.
4. *Avarice.* Cupidité. Cf. p. 489, n. 2.
5. *Que.* dépend de *je voudrais.* qu'il faut tirer de *je ne voudrais que.* La construction est irrégulière. — Sur le verbe construit avec deux compléments de diverse nature, cf. p. 166, n. 3.

nable, et que le magistrat le partageât également aux enfant selon la loi, après la mort du père. Quand les familles se multiplieraient trop à proportion de l'étendue des terres, j'enverrais une partie du peuple faire une colonie dans quelque île déserte. Moyennant cette règle, courte et simple, je me passerais de tout votre fatras de lois, et je ne songerais qu'à régler les mœurs, qu'à élever la jeunesse à [1] la sobriété, au travail, à la patience, au mépris de la mollesse, au courage contre les douleurs et contre la mort. Cela vaudrait mieux que de subsister sur les contrats [2] ou sur les tutelles.

Justinien. — Vous renverseriez par des lois si sèches et si austères tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans la jurisprudence.

Solon. — J'aime mieux les lois simples, dures et sauvages, qu'un moyen ingénieux de troubler le repos des hommes et de corrompre le fond des mœurs. Jamais on n'a vu tant de lois que de votre temps ; jamais on n'a vu votre empire si lâche, si efféminé, si abâtardi, si indigne des anciens Romains, qui ressemblaient assez aux Spartiates. Vous-mêmes, vous n'avez été qu'un fourbe, un impie, un scélérat, un destructeur des bonnes lois, un homme vain et faux en tout. Votre Tribonien a été aussi méchant, aussi double et aussi dissolu. Procope [3] vous a démasqué. Je reviens aux lois ; elles ne sont lois qu'autant qu'elles sont facilement connues, crues, aimées, suivies ; elles ne sont bonnes qu'autant que leur exécution rend les peuples bons et heureux. Vous n'avez fait personne bon et heureux par votre fastueuse compilation ; d'où je conclus qu'elle mérite d'être brûlée. Mais je vois que vous vous fâchez. La majesté impériale se croit au-dessus de la vérité ; mais son ombre n'est plus qu'une ombre à qui on dit la vérité impunément. Je me retire néanmoins, pour apaiser votre bile allumée.

(*Dialogues des morts.*)

1. *Elever... à.* Dans le sens de *former à.*

2. *Subsister sur.* Tirer sa subsistance de.

3. Historien byzantin du VIe siècle.

LOUIS XI ET PHILIPPE DE COMMINES

LES FAIBLESSES ET LES CRIMES DES ROIS NE SAURAIENT ÊTRE CACHÉS

LOUIS. — On dit que vous avez écrit mon histoire.

COMMINES. — Il est vrai, sire ; et j'ai parlé en bon domestique [1].

LOUIS. — Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me passerais [2] volontiers.

COMMINES. — Cela peut être ; mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux. Voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien ?

LOUIS. — Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé des grâces de son maître.

COMMINES. — Ç'eût été le moyen de n'être cru de personne. La reconnaissance n'est pas ce qu'on cherche dans un historien : au contraire, c'est ce qui le rend suspect.

LOUIS. — Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la démangeaison d'écrire ? Il faut laisser les morts en paix et ne flétrir point leur mémoire.

COMMINES. — La vôtre était étrangement noircie ; j'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites ; j'ai relevé toutes vos bonnes qualités ; je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses qu'on vous imputait sans preuves décisives. Que pouvais-je faire de mieux ?

LOUIS. — Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions lorsque je parlais tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon prévôt [3], de mon médecin [4], de mon barbier [5] ; vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, surtout à la fin de mes jours, mon empressement à ramasser des reliques, à me faire frotter, depuis le tête jusqu'aux pieds, de l'huile de la sainte ampoule [6], et à faire des pèlerinages où je prétendais toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma barrette chargée de petits

1. *Domestique.* Cf. p. 442, n. 4.
2. *Dont je me passerais.* Je me passerais que le public les connût.
3. Tristan l'Ermite.
4. Coictier.
5. Olivier le Daim.
6. *La sainte ampoule.* Fiole contenant l'huile qui servait au sacre des rois.

saints, et de ma petite Notre-Dame de plomb [1] que je baisais dès que je voulais faire un mauvais coup; enfin de la croix de Saint-Lo [2], par laquelle je n'osais jurer sans vouloir garder mon serment parce que j'aurais cru mourir dans l'année si j'y avais manqué. Tout cela est fort ridicule.

COMMINES. — Tout cela n'est-il pas vrai ? Pouvais-je le taire ?

LOUIS. — Vous pouviez n'en rien dire.

COMMINES. — Vous pouviez n'en rien faire.

LOUIS. — Mais cela était fait et il ne fallait pas le dire.

COMMINES. — Mais cela était fait et je ne pouvais le cacher à la postérité.

LOUIS. — Quoi ! ne peut-on pas cacher certaines choses ?

COMMINES. — Eh ! croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie ? Je n'aurais rien sauvé pour vous par mon silence, et je me serais déshonoré. Contentez-vous que je pouvais [3] dire bien pis et être cru ; mais je ne l'ai pas voulu faire.

LOUIS. — Quoi ! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois ?

COMMINES. — Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper ? Ceux qui ne veulent pas qu'on parle mal d'eux n'ont qu'une ressource, qui est de bien faire.

(*Ibid.*)

LETTRE A LOUIS XIV [4]

La personne, sire, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre n'a aucun intérêt en ce monde. Elle ne l'écrit ni par chagrin, [5] ni par ambition, ni par envie de se mêler des grandes affaires. Elle vous aime sans être connue de vous, et regarde

1. L'image de plomb de Notre-Dame de Cléry.
2. Un « morceau de la vraie croix » était conservé dans l'église collégiale de Saint-Lô, à Angers.
3. *Contentez-vous que je pouvais.* Construction vieillie ; contentez-vous de ceci, que..., en songeant à ceci, que.
4. L'authenticité de cette lettre, si libre et parfois si vive, a longtemps paru suspecte ; mais le manuscrit autographe en fut découvert en 1825. Elle est sûrement postérieure à l'année 1691. On ne sait si Fénelon la remit ou la fit remettre au roi.
5. *Chagrin.* Mauvaise humeur, dépit. Cf. p. 136, n. 4.

Dieu en votre personne. Avec toute votre puissance, vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle désire, et il n'y a aucun mal qu'elle ne souffrît [1] de bon cœur pour vous faire connaître les vérités nécessaires à votre salut. Si elle vous parle fortement, n'en soyez pas étonné, c'est que la vérité est libre et forte...

Vous êtes né, sire, avec un cœur droit et équitable; mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampants, la hauteur et l'attention à votre seul intérêt.

Depuis environ trente ans, vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'Etat pour faire monter jusqu'au comble votre autorité, qui était devenue le but parce qu'elle était dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'Etat ni des règles, on n'a parlé que du roi et de son bon plaisir. On a poussé vos revenus et vos dépenses à l'infini. On vous a élevé jusqu'au ciel pour avoir effacé [2], disait-on, la grandeur de vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire pour avoir appauvri la France entière afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux et incurable. Ils ont voulu vous élever sur les ruines de toutes les conditions de l'Etat, comme si vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets sur qui votre grandeur est fondée...

On fit entreprendre à Votre Majesté, en 1672, la guerre de Hollande pour votre gloire et pour punir les Hollandais, qui avaient fait quelque raillerie dans le chagrin [3] où on les avait mis en troublant les règles du commerce établies par le cardinal de Richelieu. Je cite en particulier cette guerre, parce qu'elle a été la source de toutes les autres. Elle n'a eu pour fondement qu'un motif de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre une guerre juste; d'où il s'ensuit que toutes les frontières que vous avez étendues par cette guerre sont injustement acquises dans l'origine. Il est vrai, sire, que les traités de paix subséquents semblent couvrir et réparer cette injustice,

1. *Souffrît.* Subjonctif conditionnel. Cf. p. 54, n. 5.
2. *Pour avoir effacé.* Parce que vous aviez effacé. Cf. p. 54, n. 1.
3. *Chagrin.* Mécontentement. Cf. p. 136, n. 4.

puisqu'ils vous ont donné les places conquises ; mais une guerre injuste n'en est pas moins injuste pour être heureuse. Les traités de paix signés par les vaincus ne sont point signés librement. On signe le couteau sur la gorge ; on signe malgré soi, pour éviter de plus grandes pertes ; on signe comme on donne sa bourse, quand il faut la donner ou mourir. Il faut donc, sire, remonter jusqu'à cette origine de la guerre de Hollande pour examiner devant Dieu toutes vos conquêtes. Il est inutile de dire qu'elles étaient nécessaires à votre Etat : le bien d'autrui ne nous est jamais nécessaire. Ce qui nous est véritablement nécessaire, c'est d'observer une exacte justice...

Vous qui pouviez, sire, acquérir tant de gloire solide et paisible à être [1] le père de tous vos sujets et l'arbitre de vos voisins, on vous a rendu l'ennemi commun de vos voisins, et on vous expose à passer pour un maître dur dans votre royaume...

Les alliés aiment mieux faire la guerre avec perte que de conclure la paix avec vous... Ainsi, plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent et se réunissent pour éviter l'esclavage dont ils se croient menacés. Ne pouvant vous vaincre, ils prétendent du moins vous épuiser à la longue. Enfin ils n'espèrent plus de sûreté avec vous qu'en vous mettant dans l'impuissance de leur nuire. Mettez-vous, sire, un moment en leur place [2], et voyez ce que c'est que d'avoir préféré son avantage à la justice et à la bonne foi.

Cependant [3] vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée ; les villes et la campagne se dépeuplent ; tous les métiers languissent, et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti. Par conséquent, vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre Etat pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudrait lui faire l'aumône et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provisions. Les magistrats sont avilis

1. *A être.* En étant. Cf. p. 22, n. 9.

2. *En leur place.* A leur place. Cf. p. 221, n. 2.

3. *Cependant.* Pendant ce temps. Cf. p. 25, n. 12.

et épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décret [1], ne vit que de lettres d'Etat [2]. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent. C'est vous-même, sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras ; car, tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant sous un roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, et qui le serait en effet si les conseils flatteurs ne l'avaient point empoisonné...

Il faudrait aller au-devant de la vérité, puisque vous êtes roi, presser les gens de vous la dire sans adoucissement, et encourager ceux qui sont trop timides. Tout au contraire, vous ne cherchez qu'à ne point approfondir Mais Dieu saura bien enfin lever le voile qui vous couvre les yeux, et vous montrer ce que vous évitez de voir. Il y a longtemps qu'il tient son bras levé sur vous ; mais il est lent à vous frapper, parce qu'il a pitié d'un prince qui a été toute sa vie obsédé de flatteurs, et parce que d'ailleurs vos ennemis sont aussi les siens. Mais il saura bien séparer sa cause juste d'avec la vôtre, qui ne l'est pas, et vous humilier pour vous convertir ; car vous ne serez chrétien que dans l'humiliation. Vous n'aimez point Dieu ; vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave ; c'est l'enfer, et non pas Dieu, que vous craignez. Vous n'aimez que votre gloire et votre commodité. Vous rapportez tout à vous comme si vous étiez le Dieu de la terre, et que tout le reste n'eût été créé que pour vous être sacrifié. C'est au contraire vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple.

L'HISTORIEN DOIT « DISTINGUER »

Le point le plus nécessaire et le plus rare pour un historien est qu'il sache exactement la forme du gouvernement et le détail des mœurs de la nation dont il écrit l'histoire pour chaque siècle. Un peintr ; qui ignore ce qu'on nomme

1. *En décret.* Dans cette locution. un décret est une sentence en vertu de laquelle des biens doivent être saisis.

2. *Lettres d'Etat.* Lettres en faveur de personnes au service de l'Etat ; ces lettres suspendaient les procédures civiles.

il costume [1] ne peint rien avec vérité. Les peintres de l'école lombarde, qui ont d'ailleurs si naïvement [2] représenté la nature, ont manqué de science en ce point : ils ont peint le grand prêtre des Juifs comme un pape, et les Grecs de l'antiquité comme les hommes qu'ils voyaient en Lombardie. Il n'y aurait néanmoins rien de plus faux et de plus choquant que de peindre des Français du temps de Henri II avec des perruques et des cravates, ou de peindre les Français de notre temps avec des barbes et des fraises [3]. Chaque nation a ses mœurs, très différentes de celles des peuples voisins. Chaque peuple change souvent pour ses propres mœurs. Les Perses, pendant l'enfance de Cyrus, étaient aussi simples que les Mèdes, leurs voisins, étaient mous et fastueux. Les Perses prirent dans la suite cette mollesse et cette vanité. Un historien montrerait une ignorance grossière s'il représentait les repas de Curius ou de Fabricius [4] comme ceux de Lucullus ou d'Apicius [5]. On rirait d'un historien qui parlerait de la magnificence de la cour des rois de Lacédémone ou de celle de Numa...

Notre nation ne doit point être peinte d'une façon uniforme : elle a eu des changements continuels. Un historien qui représentera Clovis environné d'une cour polie, galante et magnifique, aura beau être vrai dans les faits particuliers, il sera faux pour le fait principal des mœurs de toute la nation. Les Francs n'étaient alors qu'une troupe errante et farouche, presque sans lois et sans police [6], qui ne faisait que des ravages et des invasions : il ne faut pas confondre les Gaulois polis par les Romains avec ces Francs si barbares. Il faut laisser voir un rayon de politesse [7] naissante sous l'empire de Charlemagne ; mais elle [8] doit s'évanouir d'abord [9]. La prompte chute de sa maison replongea l'Europe dans une affreuse barbarie. Saint Louis fut un prodige de raison et de vertu dans un siècle de fer. A peine sor-

1. *Il costume*. Mots italiens. Ce que nous appelons la couleur locale.
2. *Naïvement*. Avec naturel.
3. *Fraises*. Sorte de collerettes. Cf. p. 63, n. 8.
4. Romains de l'ancienne République.
5. Célèbres l'un et l'autre pour leur luxe.
6. *Police*. Administration régulière.
7. *Politesse*. Culture intellectuelle et morale. Cf. p. 104, n. 1.
8. *Elle*. Substitut de *politesse*, quoique le mot ne soit pas déterminé. Cf. p. 83, n. 8.
9. *D'abord*. Tout d'abord. Cf. p. 130, n. 1.

tons-nous de cette longue nuit. La résurrection des lettres et des arts a commencé en Italie, et a passé en France fort tard. La mauvaise subtilité du bel esprit en a retardé le progrès.

Les changements dans la forme du gouvernement d'un peuple doivent être observés de près. Par exemple, il y avait d'abord chez nous des terres *saliques* [1], distinguées des autres terres et destinées aux militaires de la nation. Il ne faut jamais confondre les comtés *bénéficiaires* du temps de Charlemagne, qui n'étaient que des emplois personnels, avec les comtés *héréditaires*, qui devinrent sous ses successeurs des établissements de famille. Il faut distinguer les parlements de la seconde race, qui étaient les assemblées de la nation, d'avec les divers parlements établis par les rois de la troisième race dans les provinces pour juger les procès des particuliers. Il faut connaître l'origine des fiefs, le service des feudataires, l'affranchissement des serfs, l'accroissement des communautés [2], l'élévation du tiers état, l'introduction des clercs praticiens [3] pour être les conseillers des nobles, peu instruits des lois, et l'établissement des troupes à la solde du roi pour éviter les surprises des Anglais établis au milieu du royaume. Les mœurs et l'état de tout le corps de la nation ont changé d'âge en âge. Sans remonter plus haut, le changement des mœurs est presque incroyable depuis le règne de Henri IV. Il est cent fois plus important d'observer ces changements de la nation entière, que de rapporter simplement des faits particuliers.

(*Lettre à l'Académie*, chap. VIII).

SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES

Cambrai, 4 mai 1714.

La lettre que vous m'avez fait la grâce de m'écrire, Monsieur [4], est très-obligeante ; mais elle flatte trop mon amour-

1. *Terres saliques*. Alleux.
2. *Communautés*. Nous disons *communes*.
3. *Praticiens*. Il s'agit de la pratique des lois.
4. La Motte, auquel écrit Fénelon, était partisan des modernes.

propre, et je vous conjure de m'épargner. De mon côté, je vais vous répondre sur l'affaire du temps présent [1] d'une manière qui vous montrera, si je ne me trompe, ma sincérité.

Je n'admire point aveuglément tout ce qui vient des anciens. Je les trouve fort inégaux entre eux. Il y en a d'excellents ; ceux mêmes qui le sont ont la marque de l'humanité, qui est de n'être pas sans quelque reste d'imperfection. Je m'imagine même que, si nous avions été de leur temps, la connaissance exacte des mœurs et des idées des divers siècles, et des dernières finesses de leurs langues, nous aurait fait sentir des fautes que nous ne pouvons plus discerner avec certitude. La Grèce, parmi tant d'auteurs qui ont eu leurs beautés, ne nous montre au-dessus des autres qu'un Homère, qu'un Pindare, qu'un Théocrite, qu'un Sophocle, qu'un Démosthène. Rome, qui a eu tant d'écrivains très estimables, ne nous présente qu'un Virgile, qu'un Horace, qu'un Térence, qu'un Catulle, qu'un Cicéron. Nous pouvons croire Horace sur sa parole, quand il avoue qu'Homère se néglige un peu en quelques endroits. Je ne saurais douter que la religion et les mœurs des héros d'Homère n'eussent des défauts ; il est naturel qu'ils nous choquent dans les peintures de ce poète. Mais j'en excepte l'aimable simplicité du monde naissant : cette simplicité de mœurs, si éloignée de notre luxe, n'est point un défaut, et c'est notre luxe qui en est un très grand. D'ailleurs, un poète est un peintre qui doit peindre d'après nature et observer tous les caractères.

Je crois que les hommes de tous les siècles ont eu à peu près le même fond d'esprit et les mêmes talents, comme les plantes ont eu le même suc et la même vertu ; mais j'estime que les Siciliens, par exemple, sont plus propres à être poètes que les Lapons. De plus, il y a eu des pays où les mœurs, la forme du gouvernement et les études ont été plus convenables que celles des autres pays pour faciliter le progrès de la poésie. Par exemple, les mœurs des Grecs formaient bien mieux des poètes que celles des Cimbres et des Teutons. Nous sortons à peine d'une étonnante barba-

1. La querelle des anciens et des modernes.

rie ; au contraire, les Grecs avaient une très longue tradition de politesse [1], d'étude et de règles, tant sur les ouvrages d'esprit que sur les beaux-arts.

Les anciens ont évité l'écueil du bel esprit où les Italiens modernes sont tombés, et dont la contagion s'est fait un peu sentir à plusieurs de nos écrivains, d'ailleurs très-distingués. Ceux d'entre les anciens qui ont excellé ont peint avec force et grâce la simple nature. Ils ont gardé [2] les caractères, ils ont attrapé l'harmonie, ils ont su employer à propos les sentiments et la passion. C'est un mérite bien original.

Je suis charmé des progrès qu'un petit nombre d'auteurs a donnés à notre poésie ; mais je n'ose entrer dans le détail, de peur de vous louer en face : je croirais, Monsieur, blesser votre délicatesse. Je suis d'autant plus touché de ce que nous avons d'exquis dans notre langue, qu'elle n'est ni harmonieuse, ni variée, ni libre, ni hardie, ni propre à donner de l'essor, et que notre scrupuleuse versification rend les beaux vers presque impossibles dans un long ouvrage [3]. En vous exposant mes pensées avec tant de liberté, je ne prétends ni reprendre ni contredire personne ; je dis historiquement [4] quel est mon goût, comme un homme, dans un repas, dit naïvement qu'il aime mieux un mets que l'autre. Je ne blâme le goût de personne, et je consens qu'on blâme le mien. Si la politesse et la discrétion, nécessaires pour le repos de la société, demandent que les hommes se tolèrent mutuellement dans la variété d'opinions où ils se trouvent pour les choses les plus importantes à la vie humaine, à plus forte raison doivent-ils se tolérer sans peine sur ce qui importe très peu à la sûreté du genre humain. Je vois bien qu'en rendant compte de mon goût, je cours risque de déplaire aux admirateurs passionnés et des anciens et des modernes ; mais, sans vouloir fâcher ni les uns ni les autres, je me livre à la critique des deux côtés.

Ma conclusion est qu'on ne peut pas trop louer les modernes, qui font de généreux efforts pour surpasser les an-

1. *Politesse.* Culture intellectuelle et morale. Cf. p. 104, n. 1.
2. *Gardé.* Observé. Cf. p. 318, n, 1.
3. C'est de la rime que se plaignait surtout Fénelon.
4. *Historiquement.* En toute vérité.

ciens. Une si noble émulation promet beaucoup. Elle me paraîtrait dangereuse si elle allait jusqu'à mépriser et à cesser d'étudier ces grands originaux. Mais rien n'est plus utile que de tâcher d'atteindre à ce qu'ils ont fait de plus sublime et de plus touchant, sans tomber dans une imitation servile pour les endroits qui peuvent être moins parfaits ou trop éloignés de nos mœurs. C'est avec cette liberté si judicieuse et si délicate que Virgile a suivi Homère [1].

Je suis, Monsieur, avec l'estime la plus sincère et la plus forte, etc.

FÉNELON.

(*Lettre à La Motte*, 4 mai 1714.)

1. Cf. l'Epître de La Fontaine à Huet, p. 383.

CHAPITRE XII (1)

LA BRUYÈRE

L'ÉDUCATION DU DUC DE BOURBON

Monseigneur,

Comme mon unique application est d'avancer les études de M. le duc de Bourbon, et que je travaille à cela à Versailles du matin au soir sans nul relâchement, ma plus grande joie aussi est d'en rendre compte à Votre Altesse Sérénissime. Je m'abstiens souvent de lui écrire afin de ne point tomber en des redites, et j'attends quelquefois que nous ayons passé à des choses nouvelles, afin qu'elle en soit exactement informée, et de tout le chemin que nous faisons.

J'entrerai demain dans l'histoire de Charles VIII ; la vie de Louis IX nous a menés au-delà de ce que je pensais, soit par le nombre et l'importance des événements, soit aussi faute du temps, que je partage avec bien des maîtres. Je fais voir l'Italie à Son Altesse, pour la mener de là en Hongrie, en Pologne, et dans les Etats du Turc en Europe ; je lui ai appris ces derniers jours la Suède, le Danemark, la Scandinavie et l'Angleterre avec l'Ecosse et l'Irlande, assez scrupuleusement. Nous avons achevé de M. Descartes ce qui concerne le mouvement [1]. J'ai rebattu [2] les généalogies que je lui ai déjà enseignées, et vais entrer dans celles des maisons de Saxe, Lorraine, Holstein, Savoie et peu d'autres [3] qui sont entrées dans votre branche des Bourbons. Des fables [4], nous en sommes au huitième livre, et il les retient avec la facilité ordinaire. Il avance aussi beaucoup dans la connaissance de la maison du Roi, du moins

1. La seconde partie des *Principes de la philosophie*.
2. *Rebattu.* Repassé.
3. *Peu d'autres.* Quelques autres.
4. *Des fables.* Quant aux fables. — Il s'agit des *Métamorphoses* d'Ovide.

(1) Voir notre *Précis de l'Histoire de la Littérature française*, p. 280-290.

par la lecture de l'*Etat de la France* [1]. L'on marche également dans toutes ces différentes études, et nulle n'est privilégiée si ce n'est peut être l'histoire, depuis que vous me l'avez recommandée...

Une lettre qu'elle [votre Altesse] a écrite il y a quinze jours à M. le Duc a fait ici le mieux du monde ; je me suis trouvé soulagé par ce renouvellement d'attention qui m'a fait discerner, Monseigneur, que vous aviez parlé sur le ton qu'il faut, et M. le Duc me l'a confirmé. Dès que l'application tombera, je vous en avertirai ingénument, car je sens de la peine à tromper ceux qui se reposent sur moi de quelques soins, et je ne commencerai point par Votre Altesse Sérénissime à faire un effort qui me coûte et qui lui déplaise. Je voudrais de toute mon inclination avoir six grandes heures par jour à bien employer auprès de son Altesse : je vous annoncerais d'étranges [2] progrès, du moins pour mon fait et sur les choses qui me regardent. Et, si j'avais l'honneur d'être chargé de tout, comme j'ai eu le plaisir de le croire, j'en répondrais aussi sûrement ; mais j'ai des collègues et qui font mieux que moi et avec autant de zèle. Vous devez du moins être très persuadé, Monseigneur, que le peu de temps que j'use auprès de M. le duc de Bourbon lui est fort utile, qu'il sait très bien ce que je lui ai appris, qu'il n'est pas aisé même de le mieux savoir, et que je viserai toujours à ce qu'il emporte de toutes mes études [3] ce qu'il y a de moins épineux et qui convient davantage [4] à un grand prince. Je suis avec toute la soumission et tout le respect que je dois, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime le très humble et très obéissant serviteur,

de La Bruyère.

Lettre à Condé, 9 février 1685.)

1. Ouvrage dont il paraissait une édition tous les deux ans. Le premier volume (cet ouvrage en avait deux) contenait sur la Maison du roi tous les renseignements utiles.

2. *Etranges*. Extraordinaires.

3. *Mes études*. Les études que je lui fais faire.

4. *Davantage*. Le plus. Cf. p. 30, n. 8.

SAINT-SIMON

RÉCEPTION A L'ACADÉMIE DE M. DE NOYON [1]

On a vu, dès l'entrée de ces Mémoires, quel était ce prélat [2]. Le roi s'amusait de sa vanité qui lui faisait prendre tout pour distinction, et les effets de cette vanité feraient un livre. Il vaqua une place à l'Académie française, et le roi voulut qu'il en fût Il ordonna même à Dangeau [3], qui en était, de s'en expliquer de sa part aux académiciens. Cela n'était jamais arrivé, et M. de Noyon, qui se piquait de savoir, en fut comblé et ne vit pas que le roi se voulait divertir. On peut croire que le prélat eut toutes les voix sans en avoir brigué aucune, et le roi témoigna à M. le Prince et à tout ce qu'il y avait de distingué à la cour qu'il serait bien aise qu'ils se trouvassent à sa réception. Ainsi M. de Noyon fut le premier du choix du roi dans l'Académie sans que lui-même y eût auparavant pensé, et le premier encore à la réception duquel le roi eût pris le soin de convier.

L'abbé de Caumartin se trouvait alors directeur de l'Académie [4]... Il se proposa de divertir le public aux dépens de l'évêque qu'il avait à recevoir. Il composa un discours confus et imité au possible du style de M. de Noyon, qui ne fut qu'un tissu des louanges les plus outrées et de comparaisons emphatiques dont le pompeux galimatias fut une satire continuelle de la vanité du prélat, qui [5] le tournait pleinement en ridicule.

Cependant, après avoir relu son ouvrage, il en eut peur, tant il le trouva au delà de toute mesure ; pour se rassurer, il le porta à M. de Noyon comme un écolier à son maître, et comme un jeune homme à un grand prélat qui [6] ne voulait rien omettre des louanges qui lui étaient dues, ni rien dire

1. L'évêque de Noyon, François de Clermont-Tonnerre.
2. Saint-Simon l'y montre très vain de sa qualité.
3. Aide de camp du roi. Nous avons de lui un *Journal* dans lequel l inscrivait tout ce qui se passait à la cour. Saint-Simon s'en est beaucoup servi.
4. Il n'a laissé aucun autre ouvrage.
5. *Qui*. Représente *une satire*.
6. *Qui*. Se rapporte à *un jeune homme*.

aussi [1] qui ne fût de son goût et qui ne méritât son approbation. Ce respect si attentif combla l'évêque ; il lut et relut le discours, il en fut charmé, mais il ne laissa pas d'y faire quelques corrections pour le style et d'y ajouter quelques traits de sa propre louange. L'abbé revit son ouvrage de retour entre ses mains avec grand plaisir ; mais, quand il y trouva les additions de la main de M. de Noyon et ses ratures, il fut comblé à son tour du succès du piège qu'il lui avait tendu, et d'avoir [2] en main un témoignage de son approbation qui le mettait à couvert de toute plainte.

Le jour venu de la réception, le lieu fut plus que rempli de tout ce que la cour et la ville avaient de plus distingué. On s'y portait dans le désir d'en [3] faire sa cour au roi, et dans l'espérance de s'y divertir. M. de Noyon parut avec une nombreuse suite, saluant et remarquant l'illustre et nombreuse compagnie avec une satisfaction qu'il ne dissimula pas, et prononça sa harangue avec sa confiance ordinaire, dont [4] la confusion et le langage remplirent l'attente de l'auditoire. L'abbé de Caumartin répondit d'un air modeste, d'un ton mesuré, et, par de légères inflexions de voix aux endroits les plus ridicules ou les plus marqués au coin du prélat, aurait réveillé l'attention de tout ce qui [5] l'écoutait, si la malignité publique avait pu être un moment distraite. Celle de l'abbé, toute brillante d'esprit et d'art, surpassa tout ce qu'on en aurait pu attendre si on avait prévu la hardiesse de son dessein, dont la surprise [6] ajouta infiniment au plaisir qu'on y prit. L'applaudissement fut donc extrême et général, et chacun, comme de concert, enivrait M. de Noyon de plus en plus, en lui faisant accroire que son discours méritait tout par lui-même, et que celui de l'abbé n'était goûté que parce qu'il avait su le louer dignement. Le prélat s'en retourna charmé de l'abbé et du public, et ne conçut jamais la moindre défiance.

On peut juger du bruit que fit cette action, et quel put être le personnage [7] de M. de Noyon se louant dans les

1. *Aussi.* Non plus. Cf. p. 11, n. 5.
2. *Du succès... et d'avoir.* Cf. p. 166, n. 3.
3. *En.* Par là (de cela).
4. *Dont.* Se rapporte à *harangue.*
5. *Tout ce qui.* Tous ceux qui. Cf. p. 20, n. 8.
6. *Dont la surprise.* La surprise qu'on en eut.
7. *Le personnage.* Dans le sens où l'on dit *faire tel ou tel personnage.*

maisons et par les compagnies et de ce qu'il avait dit et de ce qui lui avait été répondu, et du nombre et de l'espèce des auditeurs, et de leur admiration unanime, et des bontés du roi à cette occasion.

M. de Paris[1], chez lequel il voulut aller triompher, ne l'aimait point... Aussi ne manqua-t-il pas l'occasion de sa visite pour lui ouvrir les yeux et lui faire entendre, comme son serviteur et son confrère[2], ce qu'il n'osait lui dire entièrement. Il tourna longtemps sans pouvoir être entendu[3] par un homme si rempli de soi-même et si loin d'imaginer qu'il fût possible de s'en[4] moquer ; à la fin pourtant il se fit écouter, et pour l'honneur de l'épiscopat insulté, disait-il, par un jeune homme[5], il le pria de n'en[6] pas augmenter la victoire par une plus longue duperie, et de consulter ses vrais amis. M. de Noyon jargonna[7] longtemps avant de se rendre ; mais à la fin il ne put se défendre des soupçons[8], et de remercier[9] l'archevêque, avec qui il convint d'en parler au P. de La Chaise[10], qui était de ses amis. Il y courut en effet au sortir de l'archevêché. Il dit au P. de La Chaise l'inquiétude qu'il venait de prendre[11], et le pria tant de lui parler de bonne foi, que le confesseur, qui de soi était bon, et qui balançait entre laisser M. de Noyon dans cet extrême ridicule et faire une affaire à l'abbé de Caumartin, ne put enfin se résoudre à tromper un homme qui se fiait à lui, et lui confirma le plus doucement qu'il put la vérité que l'archevêque de Paris lui avait le premier apprise. L'excès de la colère et du dépit succéda à l'excès du ravissement. Dans cet état il retourna chez lui, et alla le lendemain à Versailles, où il fit au roi les plaintes les plus amères de[12] l'abbé de Caumartin, dont il était devenu le jouet et la risée de tout le monde[13].

1. L'archevêque de Paris, François de Harlay.
2. *Son confrère.* A l'Académie.
3. *Entendu.* Compris.
4. *En.* Substitut de *soi-même* (=lui-même). Cf. p. 30, n. 6.
5. L'abbé de Caumartin n'avait pas trente ans.
6. *En.* De ce jeune homme. Cf. n. 4.
7. *Jargonna.* Grommela.
8. *Des soupçons.* Le substantif est déterminé; les soupçons qui devaient lui venir.
9. *Des soupçons et de remercier.* Cf. p. 166, n. 3.
10. Confesseur du roi.
11. *Prendre.* Concevoir.
12. *De.* Sur. Cf. p. 19, n. 4.
13. *Dont... tout le monde.* Construction irrégulière, *dont* n'ayant plus de rapport avec le second terme. Cf. p. 63, n. 5.

Le roi, qui avait bien voulu se divertir un peu, mais qui voulait toujours partout un certain ordre et une certaine bienséance, avait déjà su ce qui s'était passé, et l'avait trouvé fort mauvais. Ces plaintes l'irritèrent d'autant plus qu'il se sentit la cause innocente d'une scène si ridicule et si publique, et que, quoiqu'il aimât à s'amuser des folies de M. de Noyon, il ne laissait pas d'avoir pour lui de la bonté et de la considération. Il envoya chercher Pontchartrain [1], et lui commanda de laver rudement la tête à son parent [2], et de lui expédier une lettre de cachet pour aller [3] se mûrir la cervelle et apprendre à rire et à parler dans son abbaye de Busay en Bretagne. Pontchartrain n'osa presque répliquer : il exécuta la première partie de son ordre ; pour l'autre, il la suspendit au lendemain [4], demanda grâce, fit valoir la jeunesse de l'abbé, la tentation de profiter du ridicule du prélat, et surtout la réponse corrigée et augmentée de la main de M. de Noyon, qui, puisqu'il l'avait examinée de la sorte, n'avait qu'à se prendre à lui-même de n'y avoir pas aperçu ce que tout le monde avait cru y voir. Cette dernière raison, habilement maniée par un ministre agréable et de beaucoup d'esprit, fit tomber la lettre de cachet, mais non pas l'indignation.

MORT DU GRAND DAUPHIN

Le spectacle attira toute l'attention que j'y pus donner parmi les divers mouvements de mon âme et tout ce qui tout à la fois se présenta à mon esprit...

Tous les assistants étaient des personnages [5] vraiment expressifs ; il ne fallait qu'avoir des yeux, sans aucune connaisance de la cour, pour distinguer les intérêts peints sur les visages, ou le néant de ceux qui n'étaient de rien [6] :

1. Contrôleur général en 1689, puis ministre de la marine et de la maison du roi, et, plus tard, chancelier.

2. L'abbé de Caumartin était son neveu.

3. *Pour aller.* Pour qu'il allât. Cf. p. 54, n. 1.

4. *Au lendemain. Suspendit* se construit ici comme *remettre*, dont il a le sens.

5. *Personnages.* En rapport avec *spectacles* de plus haut.

6. *Qui n'étaient de rien.* Qui n'avaient là dedans aucun intérêt personnel.



Tombeau du Grand Dauphin.

ceux-ci, tranquilles à eux-mêmes [1], les autres, pénétrés de douleur ou de gravité, et d'attention sur eux-mêmes pour cacher leur élargissement [2] et leur joie.

Mon premier mouvement fut de m'informer à plus d'une fois [3], de ne croire qu'à peine au spectacle [4] et aux paroles ; ensuite de craindre trop peu de cause [5] pour tant d'alarme ; enfin de faire un retour sur moi-même par la considération de la misère commune à tous les hommes, et que [6] moi-même je me trouverais un jour aux portes de la mort. La joie néanmoins perçait à travers les réflexions momentanées de religion et d'humanité par lesquelles j'essayais de me rappeler [7]. Ma délivrance particulière me semblait si grande et si inespérée qu'il me semblait, avec une évidence encore plus parfaite que la vérité, que l'Etat gagnait tout en une telle perte. Parmi ces pensées, je sentais malgré moi un reste de crainte que le malade en réchappât, et j'en avais une extrême honte.

Enfoncé de la sorte en moi-même, je ne laissai pas de mander à M[me] de Saint-Simon qu'il était à propos qu'elle vînt, et de percer de mes regards clandestins chaque visage, chaque maintien, chaque mouvement, d'y délecter ma curiosité, d'y nourrir les idées que je m'étais formées de chaque personnage, qui ne m'ont jamais guère trompé, et de tirer de justes conjectures de la vérité de ces premiers élans dont on est si rarement maître, et qui par là, à qui connaît la carte [8] et les gens, deviennent des indictions [9] sûres des liaisons et des sentiments les moins visibles en tous autres temps rassis...

Dans la chambre et par tout l'appartement, on lisait apertement [10] sur les visages. Monseigneur n'était plus ; on le savait, on le disait, nulle contrainte ne retenait plus à

1. *Tranquilles à eux-mêmes.* Sans inquiétude pour eux.
2. *Elargissement.* Dilatation, épanouissement causé par la joie.
3. *A plus d'une fois.* Comme nous disons *à plusieurs reprises.*
4. *Au spectacle.* Aux apparences, à ce qui se voyait.
5. Il craint que les alarmes ne soient pas fondées. On sait que Saint-Simon aimait peu le Grand Dauphin et qu'il avait beaucoup à attendre du duc de Bourgogne.
6. *Et que.* Dépend d'un verbe qu'il faut tirer de *considération.* Cf. p. 58, n. 13.
7. *De me rappeler.* De rentrer en moi-même.
8. *La carte.* Cf. La Bruyère : « Il y a *un pays* où, » etc. (*Caractères, De la Cour,* § 63).
9. *Indictions.* Sans doute pour *inductions* ou *indications.*
10. *Apertement.* Ouvertement.

son égard, et ces premiers moments étaient ceux des premiers mouvements peints au naturel et pour lors affranchis de toute politique, quoique avec sagesse, par le trouble, l'agitation, la surprise, la foule, le spectacle confus de cette nuit si rassemblée [1].

Les premières pièces offraient les mugissements contenus des valets, désespérés de la perte d'un maître si fait exprès pour eux, et pour les consoler [2] d'une autre [3] qu'ils ne voyaient qu'avec transissement [4], et qui par celle-ci [5] devenait la leur propre. Parmi eux s'en remarquaient d'autres, des plus éveillés, de gens principaux [6] de la cour, qui étaient accourus aux nouvelles, et qui montraient bien à leur air de quelle boutique ils étaient balayeurs [7].

Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient des soupirs de leurs talons, et, avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient le roi de la perte d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux, ou les plus considérables, s'inquiétaient déjà de la santé du roi ; ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissaient pas douter par la fréquence de leurs répétitions. D'autres, vraiment affligés, et de cabale frappée [8], pleuraient amèrement ou se contenaient avec un effort aussi aisé à remarquer que les sanglots. Les plus forts de ceux-là, ou les plus politiques, les yeux fichés à terre, et reclus [9] en des coins, méditaient profondément aux suites [10] d'un événement si peu attendu, et bien davantage sur [11] eux-mêmes. Parmi ces diverses sortes d'affligés, point ou peu de propos [12] ; de conversation, nulle [13] ; quelque exclamation parfois

1. *Si rassemblée.* Où tant de choses se trouvaient rassemblées.
2. *Fait... pour eux, et pour les consoler.* Adjectif construit avec deux compléments de nature différente.
3. *D'une autre.* Celle du roi, qui était dans sa soixante-quatorzième année.
4. *Transissement.* Cette idée les pénétrait, les glaçait d'effroi. Cf. p. 306, n. 5.
5. *Par celle-ci.* La mort du Grand Dauphin faisait du duc de Bourgogne le futur roi.
6. *De gens principaux.* Valets de gens principaux.
7. Dans quelle maison ils servaient.
8. *De cabale frappée.* D'un parti que frappait la mort du Dauphin.
9. *Reclus.* Retirés.
10. *Aux suites. Méditer* se construit ici comme *penser* ou *réfléchir*, dont il a le sens.
11. *Aux suites... et... sur eux-mêmes.* Cf. p. 166, n. 3.
12. *Propos.* Plan de conduite.
13. *De conversation, nulle.* Quant à la conversation, elle était nulle.

échappée à la douleur et parfois répondue par une douleur voisine [1], un mot en un quart d'heure, des yeux sombres ou hagards, des mouvements de mains moins rares qu'involontaires, immobilité du reste presque entière ; les simples curieux et peu soucieux [2], presque nuls [3], hors les sots qui avaient le caquet [4] en partage, les questions, et le redoublement du désespoir des affligés, et l'importunité pour les autres. Ceux qui déjà regardaient cet événement comme favorable avaient beau pousser la gravité jusqu'au maintien chagrin et austère, le tout n'était qu'un voile clair, qui n'empêchait pas de bons yeux de remarquer et de distinguer tous leurs traits. Ceux-ci se tenaient aussi tenaces en place que les plus touchés, en garde contre l'opinion, contre la curiosité, contre leur satisfaction, contre leurs mouvements ; mais leurs yeux suppléaient au peu d'agitation de leur corps. Des changements de posture, comme des gens [5] peu assis ou mal debout ; un certain soin de s'éviter les uns les autres, même de se rencontrer des yeux ; les accidents momentanés qui arrivaient de ces rencontres ; un je ne sais quoi de plus libre en toute la personne, à travers le soin de se tenir et de se composer, un vif, une sorte d'étincelant [6] autour d'eux les distinguait malgré qu'ils en eussent.

Les deux princes, et les deux princesses assises à leurs côtés, prenant soin d'eux, étaient les plus exposés à la pleine vue. Mgr le duc de Bourgogne pleurait d'attendrissement et de bonne foi [7], avec un air de douceur, des larmes de nature, de religion, de patience [8]. M. le duc de Berry [9] tout d'aussi bonne foi, en versait en abondance, mais des larmes pour ainsi dire sanglantes, tant l'amertume en paraissait grande, et poussait non des sanglots, mais des cris, mais des hurlements. Il se taisait parfois, mais de suffocation,

1. *Répondue par une douleur.* A laquelle répondait une douleur.

2. *Les simples curieux et peu soucieux. Peu soucieux*, à la suite de *curieux*. s'emploie aussi comme substantif ; ou peut-être faut-il entendre *et qui étaient peu soucieux.*

3. *Presque nuls.* Ne faisant et ne disant presque rien.

4. *Caquet.* Bavardage.

5. *Comme des gens.* Comme ceux des gens.

6. *Un vif, une sorte d'étincelant.* Emploi insolite de l'adjectif substantivé.

7. *D'attendrissement et de bonne foi.* Par attendrissement et de bonne foi.

8. *Des larmes... de patience.* Sa douleur est résignée.

9. Fils cadet du Grand Dauphin.

puis éclatait, mais avec un tel bruit, que la plupart éclataient aussi à ces redoublements si douloureux, ou par un aiguillon d'amertume, ou par un aiguillon de bienséance. Cela fut au point qu'il fallut le déshabiller là même et se précautionner de remèdes et de gens de la Faculté. Mme la duchesse de Berry était hors d'elle, on verra bientôt pourquoi. Le désespoir le plus amer était peint avec horreur sur son visage. On y voyait comme écrite une rage de douleur, non d'amitié, mais d'intérêt [1] ; des intervalles secs mais profonds et farouches, puis un torrent de larmes et de gestes involontaires, et cependant retenus, qui montraient une amertume d'âme extrême, fruit de la méditation profonde qui venait de précéder. Souvent réveillée par les cris de son époux, prompte à le secourir, à le soutenir, à l'embrasser, à lui présenter quelque chose à sentir, on voyait [2] un soin vif pour lui, mais tôt après une chute profonde en elle-même, puis un torrent de larmes qui lui aidaient à suffoquer ses cris. Mme la duchesse de Bourgogne consolait aussi son époux, et y avait moins de peine qu'à acquérir le besoin d'être elle-même consolée ; à quoi [3] pourtant, sans rien montrer [4] de faux, on voyait qu'elle faisait de son mieux pour s'acquitter d'un devoir pressant de bienséance sentie, mais qui se refuse au plus grand besoin [5]. Le fréquent moucher [6] répondait aux cris du prince son beau-frère. Quelques larmes amenées du spectacle [7], et souvent entretenues avec soin, fournissaient [8] à l'art du mouchoir pour rougir et grossir les yeux et barbouiller le visage, et cependant, le coup d'œil fréquemment dérobé se promenait sur l'assistance et sur la contenance de chacun.

Le duc de Beauvilliers [9], debout auprès d'eux, l'air tranquille et froid, comme à chose non avenue [10] ou à spectacle

1. A l'idée que sa belle-sœur serait reine.
2. *Souvent réveillée... on voyait.* Cf. p. 31, n. 9.
3. *A quoi.* A cela, à la manière dont elle consolait son mari.
4. *Sans... montrer.* Sans qu'elle montrât. Cf. p. 54, n. 1.
5. *Qui se refuse au plus grand besoin.* Cette bienséance, quoique sentie, ne saurait suffire dans les grandes nécessités.
6. *Moucher.* Emploi insolite de l'infinitif substantivé.
7. *Amenées du spectacle.* Causées par la vue de ce qui se passait. Mais *amenées* indique ce que ces larmes ont de volontaire.
8. *Fournissaient.* Donnaient matière.
9. Gouverneur du duc de Bourgogne.
10. *A chose non avenue.* Nous disons de même *à cet aspect, à cette vue.*

ordinaire, donnait ses ordres pour le soulagement des princes, pour que peu de gens entrassent, quoique les portes fussent ouvertes à chacun, en un mot, pour tout ce qu'il était besoin [1], sans empressement, sans se méprendre en quoi que ce soit ni aux gens ni aux choses ; vous l'auriez cru au lever [2] ou au petit couvert [3], servant à l'ordinaire. Ce flegme dura sans la moindre altération, également éloigné [4] d'être aise par religion, et de cacher aussi le peu d'affliction qu'il ressentait, pour conserver toujours la vérité.

Madame [5], rhabillée en grand habit, arriva hurlante, ne sachant bonnement pourquoi ni l'un ni l'autre [6], les inonda tous de ses larmes en les embrassant, fit retentir le château d'un renouvellement de cris, et fournit un spectacle bizarre d'une princesse qui se remet en cérémonie, en pleine nuit, pour venir pleurer et crier parmi une foule de femmes en déshabillé de nuit, presque en mascarade.

M[me] la duchesse d'Orléans s'était éloignée des princes et s'était assise le dos à la galerie, vers la cheminée, avec quelques dames. Tout étant fort silencieux autour d'elle, ces dames peu à peu se retirèrent d'auprès d'elle, et lui firent grand plaisir. Il n'y resta que la duchesse Sforce, la duchesse de Villeroy, M[me] de Castries, sa dame d'atours, et M[me] de Saint-Simon. Ravies de leur liberté, elles s'approchèrent en un tas tout le long d'un lit de veille [7] à pavillon [8] et le joignant [9]; et comme elles étaient toutes affectées de même à l'égard de l'événement qui rassemblait là tant de monde, elles se mirent à en deviser tout bas ensemble dans ce groupe avec liberté.

Dans la galerie et dans ce salon, il y avait plusieurs lits de veille, comme dans tout le grand appartement, pour la sûreté, où [10] couchaient les Suisses de l'appartement et des frotteurs, et ils y avaient été mis à l'ordinaire avant les mauvaises nouvelles de Meudon. Au fort de la conversation de

1. *Ce qu'il était besoin.* Incorrect; sous-entendu *de faire ou de dire.*
2. Du roi.
3. Le repas du roi, quand il se faisait sans cérémonie.
4. *Eloigné.* Se rapporte à Beauvilliers.
5. Seconde femme et veuve du duc d'Orléans, frère de Louis XIV.
6. Pourquoi elle s'était rhabillée en grand habit, et pourquoi elle hurlait.
7. *Lit de veille.* Lit portatif dans la chambre de quelqu'un qu'on veille.
8. *Pavillon.* Tour de lit suspendu au plafond.
9. *Joignant.* Touchant.
10. *Où* Représente *lits* ou *appartement.*

ces dames, M[me] de Castries, qui touchait au lit, le sentit remuer et en fut fort effrayée, car elle l'était de tout, quoique avec beaucoup d'esprit [1]. Un moment après, elles virent un gros bras presque nu relever tout à coup le pavillon, qui leur montra [2] un bon gros Suisse entre deux draps, demi éveillé et tout ébahi, très long à reconnaître son monde qu'il regardait fixement l'un après l'autre [3], et qui enfin, ne jugeant pas à propos de se lever en si grande compagnie, se renfonça dans son lit et ferma son pavillon. Le bonhomme s'était apparemment couché avant que personne eût rien appris, et avait profondément dormi depuis pour ne s'être réveillé qu'alors. Les plus tristes spectables sont assez souvent sujets aux constrastes les plus ridicules. Celui-ci fit rire quelques dames de là autour, et quelque peur [4] à M[me] la duchesse d'Orléans et à ce qui [5] causait avec elle d'avoir été entendues. Mais, réflexion faite, le sommeil et la grossièreté du personnage les rassura [6].

La duchesse de Villeroy, qui ne faisait presque que les joindre [7], s'était fourrée un peu auparavant dans le petit cabinet avec la comtesse de Roucy et quelques dames du palais.... Elles y étaient quand j'arrivai.

Je voulais douter encore, quoique tout me montrât ce qui était [8] ; mais je ne pus me résoudre à m'abandonner à le croire que [9] le mot ne m'en fût prononcé par quelqu'un à qui on peut ajouter foi. Le hasard me fit rencontrer M. d'O, à qui je le demandai, et qui me le dit nettement. Cela su, je tâchai de n'en être pas bien aise. Je ne sais pas trop si j'y réussis bien, mais au moins est-il vrai que ni joie ni douleur n'émoussèrent ma curiosité, et qu'en prenant bien garde à conserver toute bienséance, je ne me crus pas engagé par rien [10] au personnage douloureux [11]. Il faut avouer que, pour qui est bien au fait de

1. *Quoique avec beaucoup d'esprit.* Quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit.
2. *Qui leur montra.* Ce qui leur montra. Construction archaïque.
3. *L'un après l'autre.* Comme si, au lieu de *son monde*, il y avait *les gens qui étaient là.* Mais les personnes présentes étaient toutes des dames.
4. *Fit rire... et quelque peur.* Cf. p. 166, n. 3.
5. *Ce qui causait.* Les personnes qui causaient. Cf. p. 20, n. 8.
6. *Rassura.* Le singulier, malgré les deux sujets. Cf. p. 82, n. 1.
7. *Ne faisait... que les joindre.* Au sens de *que de les joindre.* Cf. p. 79, n. 7.
8. *Ce qui était.* Ce qui en était. Cf. p. 16, n. 1.
9. *Que.* Sans que, avant que. Cf. p. 191, n. 1.
10. *Pas... rien.* Cf. p. 190, n. 2.
11. *Douloureux.* Ne s'emploie plus guère en ce sens.

la carte intime [1] d'une cour, les premiers spectacles d'événements rares de cette nature, si intéressants à tant de divers égards, sont d'une satisfaction extrême. Chaque visage nous rappelle les soins, les intrigues, les sueurs employées à l'avancement des fortunes, à la formation, à la force des cabales ; les adresses [2] à [3] se maintenir, à en écarter d'autres, les moyens de toute espèce mis en œuvre pour cela; les liaisons plus ou moins avancées, les éloignements, les froideurs, les haines, les mauvais offices, les manèges, les avances, les ménagements, les petitesses, les bassesses de chacun ; le déconcertement des uns au milieu de leur chemin, au milieu ou au comble de leurs espérances ; la stupeur de ceux qui en jouissaient en plein, le poids [4] donné du même coup à leurs contraires et à la cabale opposée; la vertu de ressort qui pousse dans cet instant leurs menées et leurs concerts à bien, la satisfaction extrême et inespérée de ceux-là (et j'en étais des plus avant [5]), la rage qu'en conçoivent les autres, leur embarras et leur dépit à le cacher. La promptitude des yeux à voler partout en sondant les âmes à la faveur de ce premier trouble de surprise et de dérangement subit, la combinaison de tout ce qu'on y remarque, l'étonnement de ne pas trouver ce qu'on avait cru de quelques-uns, faute de cœur ou d'assez d'esprit en eux, et plus en d'autres qu'on avait [6] pensé, tout cet amas d'objets [7] vifs et de choses si importantes forme un plaisir à qui le sait prendre qui, tout peu solide qu'il devient, est un des plus grands dont on puisse jouir dans une cour.

Ce fut donc à celui-là que je me livrais tout entier en moi-même, avec d'autant plus d'abandon que, dans une délivrance bien réelle, je me trouvais étroitement lié et embarqué avec les têtes principales qui n'avaient point de larmes à donner à leurs yeux. Je jouissais de leur avantage sans contre-poids, et de leur satisfaction qui augmentait la mienne, qui consolidait mes espérances, qui me les élevait, qui m'as-

1. *Carte intime.* Cf. p. 550, n. 8. Mais ici, il s'agit des circonstances les plus secrètes, des « dessous » les plus cachés.
2. *Adresses.* Artifices, manœuvres. Cf. p. 138, n. 4.
3. *A.* Le substantif *adresses* se construit ici comme l'adjectif *adroit.* Cf. p. 294, n. 5.
4. *Le poids.* L'importance.
5. *Des plus avant.* De ceux qui s'étaient engagés le plus avant dans ce parti.
6. *Qu'on avait.* Dans l'usage moderne, *qu'on n'avait.* Cf. p. 130, n. 4.
7. *Objets.* Tout ce qui se présente à la vue ou à l'esprit. Cf. p. 22, n. 8.

surait un repos auquel sans cet événement je voyais si peu d'apparence, que je ne cessais point de m'inquiéter d'un triste avenir, et que, d'autre part, ennemi de liaison [1] et presque personnel des principaux personnages que cette perte accablait, je vis, du premier coup d'œil vivement porté, tout ce qui leur échappait et tout ce qui les accablerait, avec un plaisir qui ne peut se rendre [2].

LE CHAPEAU GRIS DE M. DE TESSÉ

Il arriva sur [3] cette revue [4] une plaisante aventure au comte de Tessé. Il était colonel général de dragons ; M. de Lauzun lui demande deux jours auparavant, avec cet air de bonté, de douceur, et de simplicité qu'il prenait presque toujours, s'il avait songé à ce qu'il lui fallait pour saluer le roi à la tête des dragons; et, là dessus, [ils] entrèrent en récit du cheval [5], de l'habit, de l'équipage [6]. Après les louanges [7] : « Mais le chapeau, lui dit bonnement Lauzun, je ne vous en entends point parler ! — Mais non, répondit l'autre, je compte d'avoir [8] un bonnet [9] — Un bonnet ? reprit Lauzun ; mais y pensez-vous ? un bonnet ? cela est bon pour tous les autres, mais le colonel général avoir un bonnet ? Monsieur le comte, vous n'y pensez pas. — Comment donc, lui dit Tessé, qu'aurais-je donc ? » Lauzun le fit danser [10] et se fit prier longtemps. Enfin, vaincu par ses prières, il lui dit qu'il ne lui voulait pas laisser commettre une si lourde faute, que, cette charge ayant été créée pour lui [11], il en savait bien toutes les distinctions, dont une des principales était, lorsque le roi voyait les dragons, d'avoir un chapeau gris. Tessé, surpris, avoue son ignorance, et, dans l'effroi de la sottise où il serait tombé sans cet avis

1. *De liaison.* Par mes liaisons, par mes engagements avec le parti opposé.
2. Cf. l'analyse de cette scène, dans Sainte-Beuve, *Lundis*, t. III, p. 282-287.
3. *Sur.* A l'occasion de.
4. *Cette revue.* Elle se fit au camp de Compiègne en 1698.
5. *En récit du cheval.* En conversation au sujet du cheval.
6. *Equipage.* Appareil, tenue. Cf. p. 20, n. 11.
7. *Les louanges.* Données à M. de Tessé par Lauzun.
8. *Je compte d'avoir.* Le verbe *compter* se construisait souvent, comme *espérer*, avec *de*.
9. *Un bonnet.* Coiffure des dragons.
10. *Le fit danser.* S'amusa de lui.
11. *Lui.* Lauzun.

si à propos [1], se répand en actions de grâces et s'en va vite chez lui dépêcher un de ses gens à Paris pour lui rapporter un chapeau gris. Le matin de la revue, j'allai au lever du roi, et, contre sa coutume, j'y vis M. de Lauzun y demeurer, qui [2], avec ses grandes entrées [3], s'en allait toujours quand les courtisans entraient. J'y vis aussi Tessé avec un chapeau gris, une plume noire et une grosse cocarde, qui piaffait [4] et se pavanait de [5] son chapeau. Cela, qui me parut extraordinaire, et la couleur du chapeau, que le roi avait en aversion, me frappa et me le fit regarder, car il était presque vis-à-vis de moi, et M. de Lauzun assez près de lui, un peu en arrière. Le roi, après s'être chaussé et avoir parlé à quelques-uns, avise enfin ce chapeau. Dans la surprise où il en fut, il demanda à Tessé où il l'avait pris. L'autre, s'applaudissant, répondit qu'il lui était arrivé de Paris. « Et pourquoi faire ? dit le Roi. — Sire, répondit l'autre, c'est que Votre Majesté nous [6] fait l'honneur de nous voir aujourd'hui. — Eh bien! reprit le roi de plus en plus surpris, que fait cela pour un chapeau gris ? — Sire, dit Tessé, que cette réponse commençait à embarrasser, c'est que le privilège du colonel général est d'avoir ce jour-là un chapeau gris. — Un chapeau gris ? reprit le roi, où diable avez-vous pris cela ? — M. de Lauzun, Sire, pour qui vous avez créé la charge, me l'a dit... — Lauzun s'est moqué de vous, répondit le roi un peu vivement : croyez-moi, envoyez tout à l'heure [7] ce chapeau au général des Prémontrés [8]. » Jamais je ne vis homme plus confondu [9] que Tessé : il demeura les yeux baissés et regardant ce chapeau avec une tristesse et une honte qui rendit la scène parfaite.

MADAME DE MAINTENON

C'était une femme de beaucoup d'esprit, que les meilleures compagnies, où elle avait d'abord été soufferte, et dont bien-

1. *A propos.* Construit comme un adjectif.
2. *Qui.* Lui qui.
3. Les grandes entrées donnaient accès dans la chambre à une heure matinale.
4. *Piaffait.* Faisait des embarras.
5. *Se pavanait de.* Le verbe est construit comme *s'enorgueillir.*
6. *Nous.* Aux dragons.
7. *Tout à l'heure.* Sur l'heure, tout de suite.
8. Ordre de moines.
9. *Confondu.* Plus fort que *confus.*

tôt elle fit le plaisir, avaient fort polie et ornée de la science du monde. Ses divers états[1] l'avaient rendue flatteuse, insinuante, complaisante, cherchant toujours à plaire Le besoin de l'intrigue, toutes celles qu'elle avait vues, en plus d'un genre, et de beaucoup desquelles elle avait été tant pour elle-même que pour en servir d'autres, l'y avaient formée, et lui en avaient donné le goût, l'habitude et toutes les adresses. Une grâce incomparable à tout, un air d'aisance, et toutefois de retenue et de respect, qui, par sa longue bassesse[2], lui était devenu naturel, aidaient merveilleusement ses talents, avec un langage doux, juste, en bons termes, et naturellement éloquent et court. Son beau temps, car elle avait trois ou quatre ans plus [3] que le roi, avait été celui des belles conversations, de la belle galanterie, en un mot, de ce qu'on appelait les ruelles, et lui en avait tellement donné l'esprit, qu'elle en retint toujours le goût et la plus forte teinture. Le précieux et le guindé ajouté à l'air de ce temps-là, qui en tenait un peu, s'était augmenté par le vernis de l'importance, et s'accrut depuis par celui de la dévotion, qui devint le caractère principal, et qui fit semblant [4] d'absorber tout le reste. Il lui était capital pour se maintenir où il l'avait portée, et ne le fut pas moins pour gouverner. Ce dernier point était son être ; tout le reste y fut sacrifié sans réserve. La droiture et la franchise étaient trop difficiles à accorder avec une telle vue et avec une telle fortune ensuite, pour imaginer qu'elle en retint plus que la parure. Elle n'était pas aussi [5] tellement fausse que ce fût son véritable goût ; mais la nécessité lui en avait de longue main donné l'habitude, et sa légèreté naturelle la faisait paraître au double de fausseté plus qu'elle n'en avait [6].

Elle n'avait de suite en rien que par contrainte et par force. Son goût était de voltiger en connaissances et en amis comme en amusements, excepté quelques amis fidèles de l'ancien temps, sur qui elle ne varia point, et quelques nouveaux des

1. *Etats.* Les conditions diverses par où elle avait successivement passé.
2. *Bassesse.* De rang.
3. *Trois ou quatre ans plus.* Dans l'usage moderne, *de plus.*
4. *Fit semblant.* Comme si le sujet était Mme de Maintenon.
5. *Aussi.* Non plus. Cf. p. 11, n. 5.
6. *La faisait paraître... n'en avait.* Construction irrégulière. La faisait paraître plus fausse du double qu'elle ne l'était.

derniers temps, qui lui étaient devenus nécessaires. A l'égard des amusements, elle ne les put guère varier, depuis qu'elle se vit reine. Son inégalité tomba en plein sur le solide [1], et fit par là de grands maux. Aisément engouée, elle l'était à l'excès ; aussi facilement déprise, elle se dégoûtait de même, et l'un et l'autre très souvent sans cause ni raison.

L'abjection et la détresse où elle avait si longtemps vécu lui avaient rétréci l'esprit et avili le cœur et les sentiments. Elle pensait et sentait si fort en petit [2] en toutes choses, qu'elle était toujours en effet moins que Mme Scarron [3], et qu'en tout et partout elle se retrouvait telle. Rien n'était si rebutant que cette bassesse jointe à une situation si radieuse ; rien aussi n'était à tout bien empêchement si dirimant [4], comme rien de si dangereux, que cette facilité à changer d'amitié et de confiance.

Elle avait encore un autre appât trompeur. Pour peu qu'on pût être admis à son audience et qu'elle y trouvât quelque chose à son goût, elle se répandait avec une ouverture qui surprenait et qui ouvrait les plus grandes espérances ; dès la seconde, elle s'importunait [5] et devenait sèche et laconique. On se creusait la tête pour démêler et la grâce et la disgrâce, si subites toutes les deux ; on y perdait son temps. La légèreté en était la seule cause, et cette légèreté était telle qu'on ne se la pouvait imaginer. Ce n'est pas que quelques-uns n'aient échappé à cette vacillité [6] si ordinaire ; mais ces personnes n'ont été que des exceptions, qui ont d'autant plus confirmé la règle qu'elles-mêmes ont éprouvé force nuages dans leur faveur, et que, quelle qu'elle ait été, c'est-à-dire [7] depuis son dernier mariage, aucune ne l'a approchée qu'avec précaution et dans l'incertitude [8].

1. Cette inégalité, cette inconstance s'appliqua aux choses solides (en opposition avec les amusements) ; aux affaires de l'Etat.

2. *Si fort en petit.* Avec tant de petitesse.

3. On sait qu'elle avait été mariée à Scarron.

4. Rien non plus (cf. p. 11, n. 5) ne l'empêchait tant de faire aucun bien.

5. *Elle s'importunait.* Elle se sentait importunée.

6. *Vacillité.* Variabilité d'humeur. Mot insolite.

7. *C'est-à-dire.* Du moins.

8. « Mme de Maintenon a été fort maltraitée par Saint-Simon... Il faut bien s'entendre toutefois : on aura beau faire, Mme de Maintenon est peu intéressante, peu sympathique (comme on dit aujourd'hui), par son caractère, par sa conduite, par son art, par sa prudence encore, et par la fortune où elle a su atteindre. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. X).

LEÇON DE VILLEROY A LOUIS XV

Il y a tous les ans ce jour-là [1] un concert le soir dans le jardin [2]. Le maréchal de Villeroy [3] prit soin que ce concert devînt un manière de fête, à laquelle il fit ajouter un feu d'artifice. Il n'en faut pas tant pour attirer la foule ; elle fut telle, qu'une épingle ne serait pas tombée à terre dans tout le parterre. Les fenêtres des Tuileries étaient parées et remplies, et tous les toits du Carrousel pleins de tout ce qui put y tenir, ainsi que la place. Le maréchal de Villeroy se baignait dans cette affluence qui importunait le roi, qui se cachait dans les coins à tout moment ; le maréchal l'en tirait par le bras et le menait tantôt aux fenêtres d'où il voyait la cour et la place du Carrousel toute pleine et tous les toits jonchés de monde, tantôt à celles qui donnaient sur le jardin et sur cette innombrable foule qui attendait la fête. Tout cela criait *vive le roi* ! à mesure qu'il en [1] était aperçu ; et le maréchal retenant le roi qui se voulait toujours aller cacher : « Voyez donc, mon maître ; tout ce monde et tout ce peuple, tout cela est à vous, tout cela vous appartient, vous en êtes le maître ; regardez-les donc un peu pour les contenter, car ils sont tous à vous ; vous êtes maître de tout cela. » Belle leçon pour un gouverneur, qu'il ne se lassait point de lui inculquer à chaque fois qu'il le menait aux fenêtres, tant il avait peur qu'il l'oubliât ! Aussi l'a-t-il très pleinement retenue. Je ne sais s'il en a reçu d'autres de ceux qui ont eu la charge de son éducation. Enfin le maréchal le mena sur la terrasse, où, dessous [2] un dais, il entendit la fin du concert et vit après le feu d'artifice. La leçon du maréchal de Villeroy, si souvent et si publiquement répétée, fit grand bruit et à lui peu d'honneur.

UNE EXÉCUTION SOMMAIRE

Il arriva à la Martinique une chose si singulière et si bien concertée, qu'elle peut être dite sans exemple. Varenne

1. Le jour de la Saint-Louis.
2. Du Louvre.
3. Gouverneur de Louis XV.

1. *En*. Cf. p. 30, n. 6.
2. *Dessous*. Sous. Cf. p. 18, n. 5.

y était capitaine-général de nos îles ; Ricouart y était intendant. Ils vivaient à la Martinique dans une grande union, et y faisaient très bien leurs affaires. Les habitants en [1] étaient fort maltraités ; ils se plaignirent à diverses reprises, et toujours inutilement. Poussés à bout par leur tyrannie et par leurs pillages, et hors d'espérance enfin d'avoir justice, ils résolurent de se la [2] faire eux-mêmes. Rien de si sagement concerté, de plus secrètement conduit, parmi cette multitude, ni de plus doucement, ni de plus plaisamment exécuté. Ils les surprirent un matin chacun chez eux au même moment, les paquetèrent, scellèrent tous leurs papiers et leurs effets, n'en détournèrent aucun, ne firent mal à pas un de leurs domestiques, les jetèrent dans un vaisseau qui était là de hasard [3] prêt à partir pour la France, et tout de suite le firent mettre à la voile. Ils chargèrent en même temps le capitaine d'un paquet pour la cour, dans lequel ils protestèrent de leur fidélité et de leur obéissance, demandèrent pardon de ce qu'ils faisaient, firent souvenir de tant de plaintes inutiles qu'ils avaient faites et s'excusèrent sur [4] la nécessité inévitable où les mettait l'impossibilité absolue de souffrir davantage la cruauté de leurs vexations. On aurait peine, je crois, à représenter l'étonnement [5] de ces deux maîtres des îles de se voir emballés de la sorte et partis en un clin d'œil, leur rage en chemin, et leur honte à leur arrivée.

La conduite des insulaires ne put être approuvée dans la surprise qu'elle causa, ni blâmée par [6] ce qui parut du motif extrême de leur entreprise, dont le secret et la modération se firent admirer. Leur conduite, en attendant un autre capitaine-général et un autre intendant, fut si soumise et si tranquille qu'on ne put s'empêcher de la louer. Varenne et Ricouart n'osèrent plus se montrer après les premières fois, et demeurèrent pour toujours sans emploi. On murmura fort avec raison qu'ils en fussent quittes à si bon marché. En renvoyant leurs successeurs à la Martinique, pour qui [7]

1. *En.* D'eux. Cf. p. 30, n. 6 ; c'est-à-dire *par eux* (cf. p. 11, n. 2).

2. *La.* Représente *justice.* Cf. p. 83, n. 8.

3. *De hasard.* Par hasard. Cf. *d'aventure.*

4. *Sur.* En se fondant sur. Cf. p. 71, n. 12.

5. *Etonnement.* Le mot retient ici quelque chose de son sens archaïque. Cf. p. 25, n. 10.

6. *Par.* En raison de. Cf. p. 65, n. 13.

7. *Pour qui.* Cf. p. 14, n. 7.

ce fut une bonne leçon, on n'envoya pas de réprimande aux habitants, par [1] la honte tacite de ne les avoir pas écoutés et de les avoir réduits par là à la nécessité de se délivrer eux-mêmes.

CONCLUSION

Me voici enfin parvenu au terme jusqu'auquel je m'étais proposé de conduire ces Mémoires. Il n'y en peut avoir de bons que de parfaitement vrais, ni de vrais qu'écrits par qui a vu et manié lui-même les choses qu'il écrit, ou qui les tient de gens dignes de la plus grande foi, qui les ont vues et maniées ; et de plus, il faut que celui qui écrit aime la vérité jusqu'à lui sacrifier toutes choses. De [2] ce dernier point, j'ose m'en rendre témoignage à moi-même, et me persuader qu'aucun de tout ce qui [3] m'a connu n'en disconviendrait. C'est même cet amour de la vérité qui a le plus nui à ma fortune ; je l'ai senti souvent, mais j'ai préféré la vérité à tout, et je n'ai pu me ployer à aucun déguisement ; je puis dire encore que je l'ai chérie jusque contre moi-même......

Reste à toucher l'impartialité, ce point si essentiel et tenu pour si difficile, je ne crains point de le dire [4], impossible [5] à qui écrit ce qu'il a vu et manié. On est charmé des [6] gens droits et vrais ; on est irrité contre les fripons dont les cours fourmillent ; on l'est encore plus contre ceux dont on a reçu du mal. Le stoïque [7] est une belle et noble chimère. Je ne me pique donc pas d'impartialité, je le ferais vainement. On trouvera trop, dans ces Mémoires, que la louange et le blâme coulent de source à l'égard de ceux dont je suis affecté [8], et que l'un et l'autre [9] est plus froid sur ceux qui me sont plus indifférents, mais néanmoins vif toujours pour la vertu, et contre les malhonnêtes gens, selon leur degré de vice ou de

1. *Par.* En raison de. Cf. p. 65, n. 13.
2. *De* Quant à. Cf. p. 19, n. 4.
3. *Tout ce qui.* Tous ceux qui. Cf. p. 20, n. 8.
4. *Je ne crains point de le dire.* Retombe sur ce qui suit.
5. *Impossible.* Ne se coordonne pas à *si difficile* et ne se rattache pas à *tenu.*
6. *Des.* Par les. Cf. p. 11, n. 2.
7. *Le stoïque.* Le personnage du stoïque.
8. *Ceux dont je suis affecté.* Ceux pour lesquels j'éprouve telle ou telle affection d'amour ou de haine. — Sur *dont* = par lesquels, cf. n. 6.
9. *L'un et l'autre.* Au neutre ; la louange et le blâme.

vertu. Toutefois, je me rendrai encore ce témoignage, et je me flatte que le tissu de ces Mémoires ne me le rendra pas moins, que j'ai été infiniment en garde contre mes affections [1] et mes aversions, et encore plus contre celles-ci, pour ne parler des uns et des autres que la balance à la main, non seulement ne rien outrer, mais ne rien grossir, m'oublier, me défier de moi comme d'un ennemi, rendre une exacte justice et faire surnager à tout [2] la vérité la plus pure. C'est en cette manière [3] que je puis assurer que j'ai été entièrement impartial, et je crois qu'il n'y a point d'autre manière de l'être [4]...

Dirai-je enfin un mot du style, de sa négligence, de répétitions trop prochaines des mêmes mots, quelquefois des synonymes trop multipliés, surtout de l'obscurité qui naît souvent de la longueur des phrases, peut être de quelques répétitions ? J'ai senti ces défauts ; je n'ai pu les éviter, emporté toujours par la matière, et peu attentif à la manière de la rendre, sinon pour la bien expliquer. Je ne fus jamais un sujet académique, je n'ai pu me défaire d'écrire rapidement. De rendre mon style plus correct et plus agréable en le corrigeant, ce serait refondre tout l'ouvrage, et ce travail passerait mes forces, il courrait risque d'être ingrat [5]. Pour bien corriger ce qu'on a écrit il faut savoir bien écrire ; on verra aisément ici que je n'ai pas dû m'en piquer. Je n'ai songé qu'à l'exactitude et à la vérité. J'ose dire que l'une et l'autre se trouvent étroitement [6] dans mes Mémoires, qu'ils en sont la loi et l'âme, et que le style mérite en leur faveur [7] une bénigne indulgence.

1. *Affections.* Amitiés.
2. *Surnager à tout.* Ce verbe se construit ici comme *survivre*, etc.
3. *En cette manière.* On disait indifféremment *en* ou *de* cette manière.
4. « Qu'on lise les quatre ou cinq pages qui terminent son dernier volume sous le titre de *Conclusion* ; il s'y rend justice hardiment, en même temps qu'il y glisse un *mea culpa* sincère... S'il redresse si haut la tête sur ce chapître de la vérité, il convient que l'impartialité n'a pas été son fait : il sent trop vivement pour cela... •Qu'on s'attende chez lui à ce que la louange et le blâme coulent de source et selon qu'il est affecté. Sa seule prétention, en ce qu'il écrit, c'est que, somme toute, la vérité surnagera même à la passion, et que, sauf tel ou tel endroit où la nature en lui est en défaut, le *tissu* même de ses Mémoires rendra témoignage de sincérité et de franchise dans son ensemble. (Sainte-Beuve, *Lundis*, t. III).
5. *Ingrat.* Infructueux, inefficace.
6. *Etroitement.* Strictement.
7. *En leur faveur.* En considération de l'exactitude et de la vérité.

TABLE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

Paris, Imp. Ch. Delagrave. 8-08. (T. L. 08-96.)